

UNIVERSITE CHARLES DE GAULLE – LILLE 3
École doctorale SHS 473 – Lille – Nord de France
IRHiS (UMR CNRS 8529)

UNIVERSITE CHARLES DE PRAGUE
Faculté des Lettres, Institut d'histoire tchèque

Thèse en cotutelle en vue de l'obtention du grade de docteur

Discipline : Histoire médiévale

présentée et soutenue publiquement par

JAROSLAV SVÁTEK

le 15 juin 2012

Discours et récit de noble voyageur à la fin du Moyen Âge
(Ogier d'Anglure, Nompars de Caumont, Guillebert de Lannoy,
Bertrandon de la Broquière)

Directeurs de thèse :

Monsieur le Professeur Bertrand SCHNERB

Monsieur le Professeur Martin NEJEDLÝ

Membres du jury :

Marie BLÁHOVÁ, Professeure, Université Charles de Prague

Jean DEVAUX, Professeur, Université du Littoral – Côte d'Opale

Alain MARCHANDISSE, Professeur, Université de Liège (rapporteur)

Martin NEJEDLÝ, Professeur, Université Charles de Prague (directeur)

Werner PARAVICINI, Professeur, Université de Kiel (rapporteur)

Bertrand SCHNERB, Professeur, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3 (directeur)

Remerciements

Tout d'abord, j'aimerais exprimer mes profonds remerciements à mes deux co-directeurs de thèse : à Bertrand Schnerb qui m'a fait découvrir le monde de la Bourgogne et de sa noblesse, a toujours prêté l'oreille à mes questions pendant mon séjour à Lille, malgré leur nature tâtonnante aux débuts de mes recherches. Ce travail lui doit aussi énormément grâce à ses relectures attentives et suggestions stimulantes. Il m'est impossible de rendre toute la gratitude à Martin Nejedlý qui a invité son écuyer Jaroslav à la table dressée de l'histoire du Moyen Âge en le plaçant juste devant l'un des voyageurs le plus remarquables de cette époque. Sa renommée dans le monde des médiévistes français m'a ouvert les portes dans leurs ateliers.

La possibilité de rédiger la thèse en cotutelle serait impensable sans l'aide de la Bourse du gouvernement français : à cette occasion, je voudrais remercier tous ceux qui m'ont rendu possible de passer les trois semestres d'études à Lille. Ce travail est aussi le résultat d'une impulsion que j'ai reçue des deux éminentes spécialistes du récit de voyage : Nicole Chareyron qui m'a fait connaissance avec ce genre littéraire ; malheureusement, il ne pourra pas en voir le résultat, et Christiane Deluz qui m'a doté des outils méthodiques nécessaires pour le thème choisi.

Je souhaite également remercier mes collègues du Centre d'études médiévales de Prague de m'avoir prodigué des conseils avisés, notamment Pavlína Rychterová, Pavel Soukup, Václav Žurek et Pavlína Cermanová qui m'a donné la possibilité de découvrir les trésors de la bibliothèque universitaire à Constance. Mes remerciements appartiennent aussi à Tomáš Rataj pour la fabrication des cartes qui accompagnent ce propos.

Mes deux chers relecteurs, Cécile Gauthier et Nicolas Richard, ont les plus grandes mérites pour que le présent travail soit lisible pour le public français. Je dois les remercier également pour toutes les suggestions concernant les idées exposées.

Je tiens à remercier ma famille, tout d'abord mes parents pour leur soutien constant, ma sœur de m'avoir encouragé pendant toute la réalisation de cette thèse et ma tante qui m'a fait découvrir le monde qui s'appelle la France.

Je tiens également à remercier ma chère Kateřina d'avoir passé des heures dans le rôle du premier lecteur de mon texte, de m'avoir toujours encouragé et donné son soutien constant.

Table des matières

Remerciements	3
Table des matières	5
Introduction	11
Choix du corpus	19
Méthode	21
Chapitre 1 : Les auteurs et leurs textes	25
Ogier d’Anglure	25
Manuscrits, éditions, bibliographie.....	25
Famille et carrière	27
Voyage à Jérusalem en 1395-1396	30
Nompar de Caumont.....	33
Manuscrits, éditions, bibliographie.....	33
Famille et carrière	35
Voyage à Jérusalem en 1419-1420	38
Composition et rédaction du récit.....	40
Guillebert de Lannoy	42
Manuscrits.....	42
Editions et traductions.....	46
Famille et carrière	50
Bertrandon de la Broquière.....	62
Manuscrits, éditions, bibliographie.....	62
Vie et carrière.....	66
Chapitre 2 : Le pèlerinage des nobles à travers leurs récits de voyage	73
Problèmes de définition	75
La « totalité » et la « partialité » du pèlerinage.....	79
Le pèlerinage chez Ogier d’Anglure.....	82
Les miracles, merveilles et mythes locaux	84
Les reliques	94
Les pratiques de dévotion	95

Le pèlerinage chez Nompar de Caumont.....	99
Miracles (et merveilles)	104
Les miracles de la mer	106
Les reliques	112
Les pratiques de dévotion	118
La comparaison des deux premiers récits de pèlerinage.....	125
Le pèlerinage chez Guillebert de Lannoy	127
Pèlerinages en Terre sainte	129
Les pèlerinages à Compostelle et à Rome	138
Le cas spécial de Prague	140
Entre la piété et la curiosité – le Purgatoire de Saint-Patrice.....	144
Le bilan des pèlerinages chez Guillebert	148
Le pèlerinage chez Bertrandon de la Broquière.....	149
Le voyage d’aller	152
La Terre sainte	153
La question du tournant dans la narration.....	155
Le pèlerinage en Galilée et en Syrie	158
Les préparatifs pour le voyage du retour	162
Le voyage du retour – Constantinople	163
La place du pèlerinage dans l’œuvre de Bertrandon.....	167
Listes d’indulgences.....	169
Introduction.....	169
Forme et contenu.....	171
Indulgences plénières et partielles	175
Sources bibliques et leurs extraits.....	177
Comparaison stylistique.....	183
Question d’authenticité	184
Sources et conditions de rédaction.....	185
Le pourquoi de la liste.....	187
Conclusion	190
Chapitre 3 : Le voyage comme un discours sur la noblesse et la chevalerie	195
Introduction.....	195
La conception de la chevalerie dans l’historiographie.....	196

Chevalerie et voyage.....	207
Question générale du statut.....	208
Participation aux tournois et aux campagnes militaires.....	222
Visite des lieux de mémoire chevaleresque.....	237
Séjour chez les souverains et d'autres aristocrates.....	249
La chasse.....	266
Les dons.....	267
Les Ordres.....	275
Chevalier du Saint-Sépulcre.....	278
Gravures.....	284
Conclusion.....	287
Chapitre 4 : Les projets de croisade dans les récits de voyage.....	291
Les Croisades tardives – bilan de la recherche.....	292
La cour de Bourgogne et la croisade.....	298
Les Rapports de Guillebert de Lannoy.....	303
Narratif personnel et mémoire.....	308
Projets offensifs.....	312
Gallipoli et le « changement » de l'ennemi.....	320
Le(s) projet(s) de Bertrandon de la Broquière.....	322
Terre sainte et Asie Mineure.....	323
Les Balkans et « le premier projet » de Bertrandon.....	328
Le second projet de Bertrandon et la chronologie.....	339
Conclusion.....	345
Chapitre 5 : L'image de l'Autre dans les récits des nobles de la fin du Moyen Âge.....	349
La nature.....	352
Climat et conditions générales.....	352
Les animaux.....	363
Regards sur l'autre humanité.....	371
Diversité des nations et des langues.....	372
Les Sarrasins ou les Maures ?.....	374
Les Bédouins nommés « Arrabes ».....	380
Les Turcomans et les Turcs.....	385
Coutumes vestimentaires, alimentaires et autres.....	391

Altérité religieuse.....	401
Les voyageurs et l'islam	402
Altérité chrétienne.....	408
Les figures de transition.....	415
Villes et monuments	424
Conclusion	435
Conclusion générale	439
Sources	445
Manuscrites	445
Editées.....	445
Corpus de base	445
Corpus secondaire.....	447
Recueils des récits de voyage édités	448
Sources diplomatiques	449
Chroniques.....	449
Autres sources narratives	450
Bibliographie	451
<i>Monographies</i>.....	451
<i>Articles</i>	460
Outils de travail.....	472
Répertoires, catalogues	472
Dictionnaires.....	473
Ressources électroniques	474
Table des annexes.....	477

Introduction

Pour un enfant avide en nous, partir en voyage c'est revivre.

(Michel Butor)

Au commencement d'une nouvelle recherche, il y a souvent un sentiment d'obligation. La volonté de remplir une page blanche de l'histoire, de redonner sa place à un événement, un personnage ou un phénomène oublié ou jamais exploité – et pourtant important – au niveau de la conscience partagée. Nous n'avons pas échappé à ce sentiment depuis le moment, il y a sept ans, où nous avons pris connaissance du récit de voyage écrit par Guillebert de Lannoy. Après avoir lu ce texte passionnant ainsi que ceux de ses contemporains (dont quelques uns forment le corpus à analyser dans ce travail), nous avons commencé à nous poser ce type de questions : Pourquoi les récits de voyage nobiliaires sont-ils moins connus et moins édités que d'autres sources ? Pourquoi cette lacune entre Marco Polo ou les grands missionnaires en Asie et les premières découvertes des mondes nouveaux à l'époque moderne ? L'analyse et la traduction de l'ouvrage du noble flamand, auxquelles nous nous sommes livré dans notre mémoire de master, nous ont permis de découvrir tout ce que cette source remarquable est capable de témoigner de son époque et de son auteur. Au fur et à mesure, nous nous sommes rendu compte que le personnage de ce voyageur n'était pas aussi inconnu que nous l'avions pensé au début et que le phénomène de la noblesse itinérante avait déjà fait couler des flots d'encre. D'un autre côté, nous avons gardé quelque part le sentiment initial d'obligation car ce champ ne nous paraissait pas (et ne nous paraît toujours pas) suffisamment exploité. Pour relever ce défi, il ne suffit pas de labourer le même sillon, quelque profond qu'il soit, mais il faut élargir la morsure de la charrue...

Le choix de Guillebert de Lannoy, choix relativement fortuit, nous a ouvert deux sphères, deux mondes parallèles : celui de la noblesse, concrètement de la noblesse bourguignonne, avec son cadre splendide, ses traits caractéristiques, ses rituels, ses modèles de comportement, sa mentalité, dirions-nous aujourd'hui ; mais aussi celui du voyage de l'homme (encore) médiéval dans tous ses états – à commencer par le mouvement du combattant sur les champs de bataille, en passant par le voyage quasi-ritualisé du pèlerin ou celui de l'ambassadeur, jusqu'au déplacement suscité par la

volonté, encore trop égoïste et jugée vicieuse par certains moralistes médiévaux, de *voir le monde*. A partir de ce moment, nous nous sommes sans cesse efforcé de dénouer le fuseau des rapports qui se sont tissés entre ces deux domaines – la noblesse et le voyage. Si ces deux phénomènes représentent, avec le récit, trois côtés d'un triangle imaginaire, qu'en est-il du contenu ? Le titre de la présente thèse commence par le mot *discours*. Nous avons préféré ce terme, mille fois utilisé jusqu'à devenir un peu usé, car il nous paraît indispensable pour décoder et comprendre l'origine et la finalité du résultat écrit de cette activité. Malgré leur spécialisation particulière, nos analyses seront toujours fondées sur l'idée d'un certain *arrière-plan discursif* formé par les rapports entre le voyageur et le voyage même, par la tension entre son érudition, son imaginaire et l'expérience vécue, par le lien entre l'auteur du récit et son auditoire. Dans ce contexte, le *discours* n'est pas seulement « l'expression verbale de la pensée¹ », ni « l'ensemble des mots supérieur à la phrase² ». Pour notre propos, le discours n'est pas non plus une simple collection des attitudes mais l'ensemble des énoncés qui sont fixés dans un contexte social, qui sont déterminés par lui, et qui contribuent à ce que ce contexte social maintienne son existence³.

C'est la noblesse de la fin du Moyen Âge qui représente le contexte social dans notre cas. Elle est influencée par plusieurs types de *discours*, dont certains ont déjà été suffisamment traités par la recherche historique ou littéraire : la chevalerie, la courtoisie, le décor, le service militaire etc. Toutes ces composantes servent également à la représentation de cette partie de la société. Bien évidemment, le fait de voyager n'est pas une activité exclusive de la noblesse. Pour elle, l'échelle des types de voyage est très variée et souvent ne diffère pas, par son type, des autres groupes sociaux : les aristocrates font des pèlerinages ou sont envoyés pour des missions diplomatiques, de même que les membres d'autres couches sociales, ecclésiastiques ou laïques.

Or, ce qui nous intéresse, ce sont les moyens spécifiques par lesquels la noblesse pratique le voyage, le propre « vécu » de l'aristocrate en route. Habituellement plus fortunés que les autres, les nobles peuvent se permettre d'élargir leur itinéraire, de prolonger leur séjour en pays étranger, comme ce fut le cas du pèlerinage en Terre sainte. Participant à

¹ Josette REY-DEBOVE – Alain REY (dir.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris 2007, p. 749.

² Roland BARTHES, « Le discours de l'histoire », dans *Essais critiques IV*, Paris 1984, p. 163.

³ « *A discourse is not a disembodied collection of statements, but groupings of utterances or sentences, statements which are enacted within a social context, which are determined by that social context and which contribute to the way that social context continues its existence.* » (théorie de Diana MacDonnell citée par Sara MILLS, *Discourse*, Londres – New York 1997, p. 11).

des nombreuses campagnes militaires et, pour certains d'eux, chargés des tâches diplomatiques en période de paix, les nobles ont un avantage par rapport au reste de la société pour enrichir leur expérience de voyage. L'aristocratie est elle-même à l'origine de ses propres formes de voyage⁴ : le caractère spécifique du pèlerinage où la curiosité manifestée pour les sites remarquables et merveilleux commence progressivement à prendre le pas sur la visite pieuse des sanctuaires ; le voyage chevaleresque, lié notamment à la visite des cours des souverains à l'étranger auxquels le noble peut éventuellement offrir son service militaire (*Heidenfahrt*) ; enfin, le grand tour de chevalerie (*Ritterreise*) où le noble, souvent habité par le modèle littéraire de la *quête* et poussé par la *curiosité* rehaussée à la vertu⁵, combine tous ces éléments dans un seul voyage. D'ici, il n'y a qu'un pas au tour d'instruction des jeunes aristocrates (*Bildungsreise, Kavalierstour*). Peut-être la noblesse du Bas Moyen Âge n'a-t-elle pas inventé le « tourisme » moderne, mais par ses formes spécifiques de voyage, elle a contribué de manière essentielle à son évolution.

Ces formes diverses et spécifiques du voyage nobiliaire sont véhiculées par toute une série de sources. Parmi elles, il y a des sources monumentales comme les inscriptions dans les endroits visités, ou archéologiques, comme les objets ou « souvenirs » rapportés de voyage (insignes des pèlerins par exemple, dons des souverains etc.), sans oublier les sources iconographiques⁶. Ce type, relativement rare, trouve souvent son écho dans le deuxième rang des sources écrites qui représentent la base de notre analyse. A cet égard, il faut tout de même distinguer en premier lieu les documents officiels, comme les sauf-conduits édités par les souverains pour les voyageurs, ou les notations dans les livres de comptes concernant les dépenses pour tel ou tel déplacement⁷. Si tous ces types de documents nourrissent, d'une manière irremplaçable, la recherche sur le voyage nobiliaire, c'est néanmoins le récit de voyage qui est l'expression la plus éloquente du discours en question.

⁴ Pour la spécificité des formes nobiliaires du voyage, je renvoie notamment à l'article de Werner PARAVICINI, « Von der Heidenfahrt zur Kavalierstour. Über Motive und Formen adligen Reisens im späten Mittelalter », dans *Wissensliteratur im Mittelalter und in der frühen Neuzeit. Bedingungen, Typen, Publikum, Sprache*, éd. H. Brunner – N. R. Wolf, Wiesbaden 1993, pp. 91-130.

⁵ *Ibid.*, p. 103.

⁶ Par exemple les vitraux dans les églises, habituels dans l'espace allemand, qui représentent le voyage de certains nobles. L'exemple de Georg von Ehingen est ainsi mentionné par W. PARAVICINI, « Von der Heidenfahrt zur Kavalierstour », p. 93.

⁷ Ici, on ne pense pas exclusivement aux comptes répertoriés dans « le lieu de domicile » du voyageur. Le voyage d'Henry Bolingbroke, comte de Derby (futur roi Henri IV), est connu grâce à la liste de dépenses effectuées lors de l'entreprise même. Voir *Expeditions to Prussia and the Holy Land made by Henry Earl of Derby (afterwards King Henry IV) in the Years 1390-1 and 1392-3 being the Accounts kept by his Treasurer during two Years*, éd. de Lucy Toulmin Smith, Londres 1894.

Regardons tout d'abord comment la science littéraire ou historique a travaillé avec le récit de voyage médiéval. A première vue, le bilan n'est pas encourageant : tandis que la première l'a exclu du domaine de la littérature pour son absence de qualités esthétiques, la seconde, par son approche positiviste, ne lui a pas attribué pendant longtemps la dignité d'une source historique parce que son authenticité était souvent considérée comme douteuse. Le récit de voyage est devenu, pour le moins, un bon réservoir de curiosités même pour l'historiographie plus moderne qui commençait déjà à travailler avec d'autres sources « plus littéraires ». En d'autres termes, l'une ou l'autre ne l'ont pas encore accepté comme une source spécifique avec ses propres traits et modes d'interprétation. Pourquoi ? Le récit de voyage, surtout dans sa phase médiévale, n'a pas pendant longtemps été défini pour de vrai en tant que *genre* par la recherche littéraire qui n'arrivait pas à le classer dans le système des genres, établi à l'époque classique et valable pour l'époque moderne⁸.

Ce qui est devenu le plus grand problème pour la recherche, c'est la diversité des formes écrites qui relatent du ou des voyages d'un individu. En dehors des récits de voyage autobiographiques, écrits ou dictés par le voyageur même, il faut distinguer les biographies exemplaires de certains chevaliers qui relatent des voyages effectués par leurs protagonistes⁹. Devenus ainsi illustres, ces voyageurs étaient souvent à l'origine de la mise en écrit qui, par sa forme, donne l'illusion d'une certaine distance entre le texte et son héros principal. La paternité de ces ouvrages, stylisés en troisième personne, s'avère toujours problématique. On peut repérer une grande quantité d'itinéraires, devenus notamment pour la Terre sainte une sorte de littérature du « tourisme religieux »¹⁰. Pour le voyage médiéval, il faut distinguer également les journaux, les rapports, les épîtres ou les traités, les sources sans doute à la fois les plus « pragmatiques » et les moins « littéraires ». Même les épitaphes inscrites sur les tombeaux de ceux qui ont voyagé (et là, chaque inscription tombale devient une sorte de « récit du grand voyage ») peuvent appartenir à cette variété de formes en rapprochant ainsi les deux sphères – matérielle et textuelle – des sources concernant le voyage.

⁸ Sur la problématique des genres dans la littérature médiévale, voir notamment les études de Hans-Robert JAUSS, « Littérature médiévale et théorie des genres », *Poétique*, 1 (1970), dont nous utilisons la version réimprimée dans *Théorie des genres*, éd. G. Genette, Paris 1986 ; et les chapitres concernés dans l'ouvrage synthétique de Paul ZUMTHOR, *Essai de poétique médiévale*, Paris 2000 (2^e édition), p. 193sq.

⁹ Elisabeth GAUCHER, *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre, XIII^e-XV^e siècle*, Paris 1994.

¹⁰ Terme utilisé par Franco Cardini (cité par Jeannine GUERIN DALE MESE, *Egypte. La Mémoire et le rêve itinéraires d'un voyage, 1320-1601*, Florence, 1991, p. 45).

Par ailleurs, la relation de voyage peut emprunter plusieurs qualités stylistiques et devenir une sorte de « mélange des genres » ; ceci n'est pas un trait exclusif du récit de voyage mais, plus généralement, de beaucoup de chef d'œuvres de la littérature médiévale¹¹. Dans ce type de « textes hybrides et rebelles à tout étiquetage normatif »¹², il est pourtant possible de se poser la question de la dominante qui gouverne son système¹³. Dans notre cas, ce rôle est attribué au voyage même qui devient le cœur même de l'ouvrage et le motif dominant qui pousse le voyageur à fixer son expérience. Une étude diachronique au sein du récit de voyage permet ensuite de constater la relation entre éléments constants et éléments variables, les seconds n'apparaissant que dans le cheminement historique¹⁴.

Si l'on observe l'évolution chronologique de ce que nous appelons encore vaguement *le récit de voyage*, nous pouvons constater, pour le Moyen Âge, deux phases essentielles : celle du *discours pauvre*, style caractérisant notamment le récit de pèlerinage, et celle du *discours plein* qui rend possible une évolution vers le récit de voyage moderne¹⁵. Au commencement, les aspects rituels du parcours des lieux saints ne laissent au voyageur guère de place à une originalité quelconque. Le pèlerin-auteur du récit s'insère dans l'histoire divine en en recréant les étapes sacrées ; il fait ainsi partie d'un « programme » qui tend à anéantir non seulement le monde réel, mais aussi son propre rôle d'auteur destiné plutôt à authentifier la réalité du sacré¹⁶. L'influence de l'exotisme, présent dans la littérature et la culture européennes depuis le XIII^e siècle, tend à enrichir ce discours pauvre du récit de voyage ; le récit commence à servir plutôt d'outil de connaissance géographique¹⁷, mais a aussi vocation à divertir son auditoire. La deuxième phase est donc caractérisée par tous ces changements conceptuels concernant le voyage et sa relation : le pèlerinage se transforme progressivement en un vaste périple. Sans renoncer au but religieux, ce type de pèlerin « moderne » réussit à concilier les deux postulations conflictuelles de l'édification et de l'instruction¹⁸. C'est ainsi que le récit de voyage est au début une sorte de fonction dépendante du récit de pèlerinage¹⁹. Dans les derniers siècles

¹¹ Le *Décameron* de Boccace est à la fois le récit exemplaire, la légende, le fabliau, le récit oriental etc. Voir H.-R. JAUSS, « Littérature médiévale et théorie des genres », ici p. 55sq.

¹² Formulation d'Elisabeth GAUCHER, *La biographie chevaleresque*, p. 38.

¹³ H.-R. JAUSS, « Littérature médiévale et théorie des genres », p. 44.

¹⁴ *Ibid.*, p. 48.

¹⁵ Termes utilisés par Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris 1996, notamment pp. 9-19, où l'auteur prend l'exemple de l'un de nos voyageurs, Ogier d'Anglure.

¹⁶ F. WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur*, p. 13.

¹⁷ Jean RICHARD, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout 1981, p. 30.

¹⁸ F. WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur*, p. 51.

¹⁹ Selon la structure des genres chez H.-R. JAUSS, « Littérature médiévale et théorie des genres », p. 44.

du Moyen Âge, cette perspective commence à se renverser progressivement vers la situation contraire.

De même que le changement ne se produit pas exclusivement sur le plan du texte, les rapports varient dans la communication culturelle qui relie les producteurs et les consommateurs des œuvres²⁰. La noblesse du Bas Moyen Âge entre dans ce contexte des deux côtés. Les nobles, déjà bien alphabétisés, commencent lors du XIV^e siècle à participer eux-mêmes à la création littéraire de leur époque, bien que le niveau esthétique de leurs ouvrages n'atteigne pas encore celui des « grands trouvères des siècles précédents »²¹. On constate la croissance des cercles poétiques qui, du côté des autres regroupements aux objectifs plutôt politiques, contribuent à la cultivation de ce groupe social²². C'est à ce moment que le discours sur le voyage, c'est-à-dire le voyage accompli et son résultat écrit, se met au service du même objectif. Le noble écrit lui-même (ou se fait décrire dans le roman chevaleresque) pour pérenniser son exemple. En même temps, il est souvent le commanditaire de l'ouvrage ; en imitant leurs souverains, certaines familles commencent à posséder de véritables bibliothèques²³ où les récits de voyage trouvent naturellement leur place.

Toutefois, notre objectif ne consiste pas à saisir la complexité des formes du récit de voyage des nobles, mais plutôt à expliquer le phénomène social que représente ce type d'écriture et l'activité qui en est à l'origine. Nous allons procéder en travaillant avec les récits mêmes, tout en tenant compte du contexte supposé de leur création ainsi que de leur finalité. Par l'analyse de ce type de sources, nous essayerons de retracer les traits particuliers permettant de comprendre le voyage nobiliaire et sa mise à l'écrit postérieure

²⁰ E. GAUCHER, *La biographie chevaleresque*, p. 38.

²¹ Sur ce phénomène voir les passages respectifs de la monographie classique de Daniel POIRION, *Le poète et le prince*, Paris 1958, notamment p. 146sq.

²² Ici, nous faisons allusion surtout à la « Cour amoureuse » du roi Charles VI, fondée en 1401 à Paris. Son rôle et son activité sont analysés par Arthur PIAGET, « La Cour amoureuse dite de Charles VI », *Romania*, 20 (1891), pp. 417-454 ; D. POIRION, *Le poète et le prince*, pp. 37-43 ; récemment par Dominique Vanwijnsberghe, « La Cour amoureuse de Charles VI à Tournai et son Prince d'Amour, Pierre de Hauteville », dans *Hainaut et Tournais. Regards sur dix siècles d'histoire. Recueil dédié à la mémoire de Jacques Nazet*, éd. C. Billen – J.-M. Duvosquel – A. Vanrie, Bruxelles, 2000, pp. 135-177 ; l'armorial de cette institution est répertorié par Carla BOZZOLO – Hélène LOYAU (éds.), *La Cour Amoureuse dite de Charles IV*, Paris 1982 (t. I) et 1992 (t. II et III).

²³ Ceci est bien visible dans le contexte bourguignon, où la collection la plus vaste fait partie de la bibliothèque ducale, mais certaines familles comme par exemple les Croÿ, les Wavrin et surtout les Gruthuyse commencent à être actifs dans le mécénat et la commande des livres. Cf. Danielle QUERUEL, « Du mécénat au plaisir de lire: l'exemple de quelques seigneurs bourguignons et en particulier de Louis de la Gruthuyse », dans *Le Goût du lecteur à la fin du Moyen Âge*, éd. D. Bohler (Cahiers du Léopard d'Or 11), Paris, 2006, pp. 197-211 et surtout la synthèse de Hanno WIJSMAN, *Luxury Bound. Illustrated Manuscript Production and Noble and Princely Book Ownership in the Burgundian Netherlands (1400-1550)*, Turnhout 2010.

comme un moyen de représentation de ce groupe social. Enfin, par l'échantillon des textes choisis, nous voulons montrer les diverses facettes de ce genre hybride qu'est le récit de voyage, et mettre en lumière les tendances immanentes de son évolution.

Avant de procéder à la présentation de notre corpus, revenons encore, pour un moment, à la manière par laquelle l'historiographie a traité le récit de voyage en tant que source historique. Nous avons déjà signalé le rapport plutôt marâtre de la recherche vis-à-vis ce type d'écriture. Cela ne signifie en aucun cas que les récits de voyage médiévaux n'aient pas été édités. Le vaste projet éditorial de Richard Hakluyt (1552-1616)²⁴, qui a d'ailleurs trouvé sa continuation depuis 1846 dans la *Hakluyt Society*²⁵, est la preuve de l'intérêt pour ce type de littérature, sur les plans à la fois éditorial et scientifique. Au XIX^e siècle, l'intérêt pour les récits se concentrait aussi sur le phénomène du pèlerinage en Terre sainte, notamment dans les travaux de l'historien de la croisade Reinhold Röhrich²⁶. En France apparaît la série du *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, créée en 1881 et dirigée par Charles Schefer²⁷. Bien que persiste le souci d'éditer des sources encore inexploitées, des études analytiques ou des monographies synthétiques font encore longtemps défaut, malgré quelques exceptions. Parmi elles, il faut souligner l'article de Martin Sommerfeld, un des premiers historiens à commencer à considérer le récit de voyage comme un genre *sui generis*²⁸.

Les ouvrages qui essayent de saisir le phénomène du voyage dans une perspective générale n'apparaissent qu'après 1945²⁹. Parmi eux, on souligne la tentative de Jean

²⁴ *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation* (1589–1600).

²⁵ Dans le contexte de l'Angleterre coloniale, la société *Hakluyt* publie surtout les textes des explorateurs de l'époque moderne jusqu'à l'époque contemporaine. Cependant, on peut trouver, dans la liste des publications, certains ouvrages des voyageurs de l'époque médiévale (Marco Polo, Odorico de Pordenone, Francesco Pegolotti, Ibn Battûta, Jourdain Catalan de Séverac, Nicolò de Conti, Afanasij Nikitin, Johannes Schiltberger, Ruy Gonzales de Clavijo, Ludovico de Varthema et d'autres).

²⁶ Reinhold RÖHRICH – Heinrich MEISNER, *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, Berlin 1880 ; Reinhold RÖHRICH, *Bibliotheca Geographica Palestinae*, Berlin 1890 ; IDEM, *Die Deutschen im Heiligen Lande*, Innsbruck 1894.

²⁷ Dans cette série sont parus les récits de voyageurs suivants : Jean et Sébastien Cabot, Anonyme de 1420, Gaspard Corte-Real, Jean Parmentier, Jean Thenaud, Christophe Colomb, Louis de Varthema, Odoric de Pordenone, Denis Possot, Bertrandon de la Broquière et Léon Africain.

²⁸ Nous pensons notamment à l'article novateur de Martin SOMMERFELD, « Die Reisebeschreibungen der deutschen Jerusalem-pilger im ausgehenden Mittelalter », *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 2/2 (1924), pp. 816-851, cité souvent encore aujourd'hui.

²⁹ Parmi eux on peut mentionner les monographies de Jean-Paul ROUX, *Les explorateurs au Moyen Âge*, Paris 1967 ; Margaret W. LABARGE, *Medieval Travellers: the Rich and the Restless*, Toronto 1982 ; Norbert OHLER, *Reisen im Mittelalter*, Munich 1986 ; Jean VERDON, *Voyager au Moyen-Âge*, Paris 1998 ; Nicole CHAREYRON, *Les Globe-trotters du Moyen Âge*, Paris 2004 ; pour l'époque ultérieure voir notamment

Richard de donner une description des récits de voyage et de pèlerinage du point de vue typologique³⁰. En ce qui concerne le répertoire bibliographique de ce type des sources, il faut mentionner en premier lieu le projet d'*Europäische Reiseberichte des Späten Mittelalters* qui répertorie dans les trois volumes les voyageurs de la France, de l'Empire germanique et des Pays-Bas³¹. Dans les dernières décennies, le nombre des colloques concernant le voyage et les voyageurs a également augmenté³². La recherche historique et littéraire a traité cette thématique de plusieurs points de vue : ce sont les pèlerinages, notamment ceux en Terre sainte et à Saint-Jacques de Compostelle³³, qui ont le plus retenu l'attention. D'autres lieux de pèlerinage, comme le Mont-Sinaï³⁴ ou le Purgatoire Saint-Patrice³⁵, occupent le second rang. Certains chercheurs ont étudié le phénomène du voyage à partir d'un territoire déterminé que les voyageurs médiévaux visitaient³⁶. D'autres ont composé leur anthologie selon le critère de l'origine des voyageurs. Enfin, le phénomène du voyage suscita plusieurs ouvrages théoriques dont les concepts et les observations sont utilisés, çà et là, dans notre propos³⁷.

Marie-Christine GOMEZ-GERAUD, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris 2000 et *EADEM, Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris 2000.

³⁰ Jean RICHARD, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout 1981.

³¹ Werner PARAVICINI (dir.), *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Biographie*, Francfort-sur-le-Main 1999 (t. 2, *Französische Reiseberichte*) et 2000 (t.1, *Deutsche Reiseberichte*, et t. 3 *Niederländische Reiseberichte*).

³² *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales* (Senefiance 2), Aix-en-Provence 1976 ; *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, (Publication de la SHMESP, 26), Paris 1996. Pour le voyage nobiliaire voir surtout Agostino PARAVICINI-BAGLIANI –Eva PIBIRI – Denis RAYNAUD (éds.), *L'itinérance des seigneurs XIV^e-XVI^e siècles: actes du colloque international de Lausanne et de Romainmôtier 2001*, Lausanne 2003.

³³ Pour une approche globale du phénomène voir Jonathan SUMPTION, *Pilgrimage. An Image of Mediaeval Religion*, Londres 1975. L'analyse à partir d'un corpus des récits concrets fait l'objet des monographies suivantes : Christiane HIPPLER, *Die Reise nach Jerusalem. Untersuchungen zu den Quellen zum Inhalt und zur literarischen Struktur der Pilgerberichte des Spätmittelalters*, Francfort-sur-le-Main – Berne – New York, 1987 ; Ursula GANZ-BLÄTTLER, *Andacht und Abenteuer. Berichte europäischer Jerusalem- und Santiago-Pilger (1320-1520)*, Tübingen 1990 ; Josephie BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage in the late Middle Ages*, Hilversum 1994 ; Aryeh GRABOÏS, *Le Pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Bruxelles 1998 ; Nicole CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris 2000.

³⁴ Mafhouz LABIB, *Pélerins et voyageurs au Mont Sinaï*, Le Caire 1961.

³⁵ W. PARAVICINI, *Fact and Fiction. St Patrick's Purgatory and the European Chivalry in the Later Middle Ages*, Londres 2004.

³⁶ W. PARAVICINI, *Die Preußenreisen des europäischen Adels* (2 vols.), Sigmaringen, 1989, 1995 ; Stéphane MUND, *Orbis russicarum. Genèse et développement de la représentation du monde "russe" en Occident à la Renaissance*, Genève 2003. Dans les deux cas, on a toutefois exploité toutes les sources possibles et non seulement les récits de voyage.

³⁷ Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris 1996 ; Paul ZUMTHOR, *La mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris 1993 ; sur certains points aussi Alphonse DUPRONT, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris 1987.

Choix du corpus

Tous ces travaux mentionnés utilisent un nombre relativement élevé de sources primaires. L'avantage de cette approche est que la base étendue des récits utilisés permet de saisir le sujet dans son aspect général. Pourtant, de nombreux textes ne figurent qu'à titre d'illustration d'un phénomène souvent arraché de son contexte spécifique : l'interprétation pourrait en être légèrement différente, si l'auteur connaissait le récit dans sa totalité. L'analyse d'un seul récit de voyage³⁸ peut éviter, pour sa part, cette perspective simpliste, mais, d'un autre côté, ne permet pas d'appréhender le contexte général de tel ou tel voyageur dont l'exemple est mis en relief. C'est ainsi que nous avons établi un corpus de plusieurs ouvrages d'après les critères suivants :

1) social – Comme nous l'avons déjà esquissé, nous n'avons retenu comme voyageurs que ceux qui appartenaient à la noblesse. C'est cette appartenance qui, pour une grande part, motive leur mise en route, le caractère et le parcours de leur voyage ainsi que le « vécu du voyage », répercuté ultérieurement dans le récit.

2) chronologique – L'époque de l'entreprise des voyages (et de leur mise en écrit) est celle de la fin du XIV^e siècle et de la première moitié du XV^e siècle. Avant cette période, on ne répertorie aucun noble qui, après avoir effectué un ou des voyages, serait susceptible d'en rédiger un ouvrage où le voyage aurait une fonction dominante³⁹. Par la suite, le voyage nobiliaire devient une affaire relativement courante ce qui ne justifie pas, bien sûr, la limitation de notre corpus de ce côté ; d'un autre côté, il n'est pas possible d'élargir trop le choix si l'on veut préserver l'approfondissement de l'analyse. De plus, certains récits de cette époque ont déjà été bien traités dans une perspective comparative⁴⁰.

3) géographique et linguistique – Notre analyse se limitera aux récits d'origine française, c'est-à-dire écrits dans la langue vernaculaire que l'on appelle le moyen français. Certes,

³⁸ Christiane DELUZ, *Le livre de Jehan de Mandeville, une "géographie" au XIV^e siècle*, Louvain-la-Neuve 1988.

³⁹ Nous ne retiendrons pas par exemple la *Vie de Saint Louis* de Jean de Joinville. Il est vrai que cet ouvrage contient des éléments typiques du récit de voyage ultérieur, mais le titre du livre et surtout sa conception est ciblée notamment sur le personnage du souverain illustre. Le même critère vaut pour les ouvrages « historiographiques », tels que les mémoires ou les chroniques des participants des croisades (Geoffroy de Villehardouin, Robert de Clari etc.).

⁴⁰ Claudia ZRENNER, *Die Berichte der europäischen Jerusalempilger (1475-1500)*, Francfort-sur-le-Main – Berne, 1981 qui travaille avec le corpus de 14 récits.

nous sommes bien conscient que le voyage nobiliaire est surtout un phénomène européen, et que les récits qu'il suscite ne connaissent pas, par leur style et structure, de frontières géographiques, linguistiques ou ethniques. Ainsi, de même que pour le critère précédent, nous concevons notre propos comme ouvert à une analyse encore plus large. Il nous paraît toutefois préférable, pour le moment, de travailler dans un milieu linguistique suffisamment maîtrisé.

4) paternité des ouvrages – Pour retracer les rapports étroits entre le voyage, son acteur et la mise à l'écrit, il est indispensable que le personnage du voyageur et de l'auteur soit identique. Ceci ne signifie pas, bien évidemment, que le noble en question doive exactement être le scribe de l'ouvrage. Sa participation dominante à sa création doit être confirmée bien qu'il soit toujours difficile de retracer les circonstances précises de cette mise à l'écrit. En même temps, ce choix élimine tout ouvrage anonyme, quoique remarquable...

Dans la quantité des récits de voyage nobiliaires, nous avons choisi pour la présente thèse quatre récits d'après ces quatre critères de base. Leurs auteurs ont vécu à peu près à la même époque, ils s'illustraient par de voyages lointains et la paternité de leurs ouvrages est indéniable⁴¹. Le **corpus de base** des textes se compose donc des ouvrages suivants⁴² :

Le Saint voyage de Jherusalem d'Ogier d'Anglure (né vers 1360 – mort après 1412)

Le Voyaige d'outremer de Nompar de Caumont (vers 1391-1428 ou 1446)

Les Voyages et ambassades de Guillebert de Lannoy (1386-1462)

Le Voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière (vers 1390-1459)⁴³.

En dehors de ce corpus de base, nous travaillerons avec un ensemble de textes – essentiellement des récits de voyage nobiliaires – qui ne correspondent pas tout à fait à tous les critères énumérés ci-dessus, surtout aux critères linguistique et géographique. Ce « **corpus secondaire** » est composé de relations écrites de langue et d'origine « non-françaises », au sens linguistique et géographique du terme. Ce corpus étendu nous

⁴¹ Jusqu'ici aucun historien ne l'a mis en doute.

⁴² Ce choix du corpus consistant en une poignée de textes ne nous est pas propre. Nous suivons les mêmes critères qu'a adoptés, pour les récits de l'époque ultérieure, Claudia ZRENNER, *Die Berichte der europäischen Jerusalempilger (1475-1500)*, Francfort-sur-le-Main – Berne 1981 et Christiane HIPPLER, *Die Reise nach Jerusalem. Untersuchungen zu den Quellen zum Inhalt und zur literarischen Struktur der Pilgerberichte des Spätmittelalters*, Francfort-sur-le-Main – Berne – New York 1987.

⁴³ Les titres des récits sont raccourcis, en ce qui concerne leur forme complète, souvent repérée des incipits dans les manuscrits. Les textes du corpus de base seront présentés plus en détail dans le chapitre suivant.

servira occasionnellement de matériel comparatif pour commenter un phénomène décrit au sein du corpus de base ayant des répercussions dans le contexte plus large de la société européenne à la fin du Moyen Âge.

Méthode

Avant d'étudier le discours d'un texte, il convient de s'interroger après sa finalité : le sens ne réside pas tant dans l'information délivrée que dans l'intention qui la sous-tend. Cette précaution, sans laquelle le lecteur risque d'être la dupe du texte, s'impose avec une urgence particulière à chacun qui veut aborder sans anachronisme des œuvres écrites à une époque reculée⁴⁴.

En prenant ce principe en considération, nous essayerons d'en dégager, dans les quatre textes, les phénomènes qui sont communs à la fois au moins pour deux récits. Ces phénomènes représentent pour nous des *unités de discours* de voyage, sans doute partagées par d'autres membres de la noblesse. S'il en existe des analogies dans l'espace textuel plus vaste du corpus secondaire, nous le signalerons. En même temps, nous considérons les récits de voyages en tant que sources historiques non seulement dans une perspective d'histoire événementielle et géopolitique⁴⁵, mais du point de vue de l'archéologie des textes de même que de l'histoire de la représentation.

Il en résulte la répartition des chapitres. L'aspect unifiant des quatre textes (ainsi que pour la plupart des relations de voyages au Moyen Âge) est sans aucun doute le discours du pèlerinage. C'est pour cette raison qu'on lui attribuera la position primordiale dans notre analyse. Un autre phénomène à dégager dans les quatre ouvrages est la tendance de nos voyageurs nobles de se faire représenter par le récit, surtout dans le cadre du discours de la chevalerie. A ce dernier s'associe librement le discours de la croisade, qui apparaît dans son aspect plutôt technique dans deux textes de notre corpus. En dernier lieu, les quatre récits se confrontent, chacun à sa façon toutefois, avec la réalité étrangère et inconnue à laquelle les voyageurs sont souvent confrontés. A ces trois ou quatre aspects se lient différents types de motifs (ou de catégories « extratextuelles ») qui caractérisent nos récits de voyage nobiliaire : si le phénomène du pèlerinage s'associe naturellement à la

⁴⁴ E. GAUCHER, *La biographie chevaleresque*, p. 37. Bernard Guenée a fait observer le même problème de l'intentionnalité des ouvrages narratifs : « (...) il nous semble maintenant évident que les œuvres historiques médiévales sont des constructions conscientes. Avant d'en utiliser les matériaux, il serait dangereux de ne pas approfondir les perspectives et les buts de leurs auteurs. », Bernard GUENÉE, „Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Age“, dans IDEM (éd.), *Politique et histoire au Moyen Âge. Recueil d'articles sur l'histoire politique*, Paris 1981, p. 280.

⁴⁵ Cet aspect a été déjà traité par les éditeurs des textes ainsi que par un bon nombre d'études.

problématique de la piété personnelle, le discours de chevalerie fait allusion au voyageur noble qui s'efforce par ce moyen de représenter sa personne et d'en donner l'exemple à la postérité. La présence des traités de croisade dans certains textes rappelle un autre aspect important des récits – celui de l'œuvre de commande – qui oppose ces parties spécifiques au reste, écrit plutôt au gré de l'auteur. Enfin, le discours de l'altérité, conçu plutôt généralement dans notre analyse, sert d'outil par lequel le voyageur cherche à traduire la réalité étrangère et étrange à son auditoire.

Cette répartition des chapitres va suivre de plus une légère évolution qui se produit au sein du genre des récits de voyage et est saisissable même à l'intérieur des textes individuels. Il s'agit de la tension entre la manière relativement établie de la rédaction, caractéristique des récits de pèlerinage (où les traces du *discours pauvre* sont encore présentes à cette période), et les formes plus libres du récit de voyage naissant, genre pas encore enraciné dans le canon littéraire. Ces formes, qui commencent à prévaloir dans la période de nos quatre récits, se sont développées progressivement jusqu'à l'époque moderne, où le phénomène de l'altérité et les principes de sa traduction sont devenus dominants. Nous ne pourrions qu'esquisser cette légère évolution, tout en respectant la perspective synchronique de nos quatre textes.

Chapitre 1 : Les auteurs et leurs textes

Ogier d'Anglure

Manuscrits, éditions, bibliographie

Le texte du récit de pèlerinage fait par Ogier d'Anglure s'est conservé dans deux manuscrits : 1) Il s'agit du manuscrit de la Bibliothèque nationale de France, coté Fr. 15217 (fol. 27 r^o-67r^o), provenant de la deuxième moitié du XV^e siècle (ms. *P*, d'après l'édition critique de F. Bonnardot et A. Longnon¹). Le manuscrit compte en entier 96 feuillets à longues lignes, d'une écriture cursive. Cet in-4^o en papier, relié en peau de vélin, ne contient, à part de plusieurs initiales, aucune ornementation. Les autres parties du manuscrit² sont décrites en détail par Léopold Pannier dans l'édition de la *Vie de saint Alexis*³. Pour notre analyse, nous utilisons cette version du récit, en la désignant, par le titre simplifié, comme le *Saint voyage de Jherusalem*⁴.

2) En outre, nous disposons encore d'une variante dialectale de ce texte qui fait partie du ms. Ar.2.217 (ancien n^o 59, puis n^o189) conservé à la Bibliothèque Municipale d'Epinal. Cette version locale fait partie d'un recueil de nombreuses pièces de divers genres qui compte 162 feuillets. Le manuscrit de format in-4^o en papier fut exécuté au début du XV^e siècle à Metz (ms. *M*). Si cette version messine reproduit plus fidèlement le manuscrit original, qui ne s'est pas conservé, elle comporte un certain nombre des remaniements intentionnels en fonction de cacher l'identité de l'acteur principal du pèlerinage⁵. Pour en

¹ Pour la description détaillée du manuscrit parisien voir *Le Saint voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure*, éd. de François Bonnardot – Auguste Longnon, Paris 1878 (BONNARDOT – LONGNON ci-après), pp. III-V.

² *Dialogue entre l'esprit de Guy de Turno et le prieur* (fol. 2-14r^o), *Vie de Saint Alexis*, en vers (14r^o-25r^o), *Exemple* [du secret de la Confession] (25v^o-27r^o), *La prinse de Constantinople* (67v^o-72v^o) et *Les Vigiles des morts en vers français* (73r^o-96v^o). La présence de la relation des marchands florentins sur la conquête de Constantinople en 1453 décale la datation du manuscrit après cette date.

³ *La vie de saint Alexis, textes des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, éd. de Gaston Paris – Léopold Pannier, Paris 1872, pp. 332-336.

⁴ Quant au « titre » entier, voir le prologue dans ce manuscrit parisien : *Le Saint Voyage de Jherusalem et le chemy pour aller a sainte Katherine du Mont Synay et ainsi a Saint Anthoine et saint Pol es lointains desert ; lequel saint voyage a esté fait par monseigneur d'Angleure et autres de sa compagnie en l'a[n] mil.iiij^c. .iiij^{xx}. et .xv., en et par la maniere qui s'ensuit.* (BNF, Ms. Fr. 15217, fol. 27r^o; BONNARDOT – LONGNON, p. 1).

⁵ Pour l'énumération des modifications et le bilan des variantes entre les deux manuscrits, voir BONNARDOT – LONGNON, pp. VII-XXII.

citer la preuve la plus représentative, nous y trouvons l'itinéraire initial du groupe des voyageurs qui est modifié afin de mettre en relief la ville de Metz et ses illustres citadins. En d'autres termes, le copiste messin a repris le manuscrit original, l'a « traduit » dans le dialecte local et c'est de Metz qu'il voulait bien qu'on le crût parti pour la Terre sainte⁶. Le texte du *Saint voyage* a été édité plusieurs fois: 1) en 1621 par Noël Moreau, dit le Coq à Troyes (cet imprimé est conservé à la Bibliothèque de l' Arsenal, sous la cote H 618 et à la BNF, cote réserve O2F 74⁷) ; 2) en 1858 par abbé Domenech à Paris⁸ et 3) *Le saint voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure*, édité par François Bonnardot et Auguste Longnon à Paris en 1878⁹, reproduite à la lettre par Albert Pauphilet dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade » en 1951¹⁰. C'est cette troisième édition qui est notre référence exclusive dans notre analyse. Toutes les éditions reproduisent le manuscrit parisien ; de plus, la dernière signale des variantes de celui de Metz. Cette version du *Saint voyage* a d'ailleurs été publiée par le baron d'Huart à Metz en 1838¹¹. Le récit d'Ogier d'Anglure a aussi été traduit en anglais en 1975 par Roland A. Browne¹² et récemment par Nicole Chareyron¹³. Une partie du récit décrivant la côte dalmate a été même traduite en serbo-croate¹⁴.

Quant aux sources biographiques concernant Ogier d'Anglure, nous ne disposons que d'un nombre assez restreint d'études. A part les articles consacrés à ce noble dans les répertoires généraux sur la noblesse, nous pouvons repérer deux textes provenant des éditeurs du *Saint voyage* concernant soit le manuscrit de l'ouvrage, soit la situation

⁶ *Ibid.*, p. XIX.

⁷ *Journal contenant le voyage fait en Hierusalem et autres lieux de devotion, tant en la terre Saincte qu'en Aegypte. Par tres illustre seigneur meßire Simon de Sarebruche, Baron d'Anglure (...)*. Cette première édition imprimée est aussi disponible en ligne dans la base de données « Gallica » :

<http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=IFN-8607019&I=1&M=chemindefer>. Il est remarquable que ce premier imprimé a été recopié dans deux manuscrits du même titre, exécutés encore au XIX^e siècle et conservés à Amiens, Bibliothèque municipale, fonds Lescalopier ms. 96 (5209) et 97 (5210). En théorie, le récit de voyage d'Ogier d'Anglure est en effet conservé au total en quatre versions manuscrites.

⁸ *Le Saint Voyage de Jérusalem par le baron d'Anglure, 1395, accompagné d'éclaircissements sur l'état présent des lieux saints*, éd. d'Abbé Domenech, Paris 1858.

⁹ *Le Saint voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure*, éd. de François Bonnardot – Auguste Longnon, Paris 1878 (BONNARDOT – LONGNON ci-après).

¹⁰ « Le Saint voyage de Jherusalem d'Ogier d'Anglure », dans *Jeux et sapience au Moyen Âge*, éd. d'Albert Pauphilet, Paris 1951, pp. 377-447.

¹¹ Emmanuel-Louis-Gérard-Joseph D'HUART, « Relation d'un voyage de Metz à Jérusalem entrepris en 1395 par quatre chevaliers messins », *Revue d'Austrasie*, 3 (1838), pp. 149-168 et 221-236.

¹² Roland A. BROWNE (éd.), *The Holy Jerusalem Voyage of Ogier VIII, Seigneur d'Anglure*, Gainesville (Florida) 1975.

¹³ « Journal de voyage à Jerusalem et en Egypte (1395-1396) », éd. de Nicole Chareyron, dans *Vers Jérusalem. Itinéraires croisés au XIV^e siècle*, Paris 2008.

¹⁴ Vojmir VINJA, « Starofrancuski opis Pule i Dubrovnika iz godine 1395 » [La description de Pula et de Dubrovnik en ancien français de l'année 1395], *Zbornik Instituta za historijske nauke u Zadru*, 2 (1958), pp. 89-100.

familiale de son auteur¹⁵. Le personnage du pèlerin champenois a trouvé sa place également dans plusieurs ouvrages encyclopédiques¹⁶. En tant qu'exemple du voyageur-pèlerin, le personnage et le texte d'Ogier d'Anglure apparaît aussi bien dans les travaux synthétiques d'Aziz S. Atiya, Josephie Brefeld et de Nicole Chareyron¹⁷. Le plus grand nombre d'informations sur la famille et la vie de ce noble reste publié par F. Bonnardot et A. Longnon à l'introduction de l'édition du *Saint voyage*, qui est la source essentielle de notre introduction biographique¹⁸.

Famille et carrière

La famille du voyageur champenois Ogier d'Anglure trouve son origine chez les seigneurs de Saint-Chéron (château situé dans la vallée de la Blaise) qui apparaissent dans les sources déjà au XII^e siècle. Ogier de Saint-Chéron se croise en 1190 pour suivre le comte Henri II de Champagne (devenu plus tard roi de Jérusalem) en Terre sainte ; ses troupes firent partie de la croisade des rois de France et d'Angleterre. C'est au séjour du seigneur de Saint-Chéron en Palestine que la tradition associa une légende selon laquelle un seigneur d'Anglure fut prisonnier de Saladin. Incapable de payer sa rançon, son ennemi généreux le libéra à la condition qu'il porterait désormais d'or semé de sonnettes d'argent soutenues de croissants de gueules pour armoiries et que tous les aînés qui sortiraient de lui porteraient le nom de Saladin¹⁹. Le seigneur champenois prit la croix pour la deuxième fois en 1199 au tournoi d'Ecry et, suivant cet acte, il participa à la Quatrième croisade qui aboutit à la fondation de l'empire latin à Constantinople. En ce qui concerne son retour, nous pouvons constater avec certitude qu'Ogier se retrouve en

¹⁵ François BONNARDOT, « Notice du manuscrit 189 de la Bibliothèque d'Epinal contenant des mélanges latins et français en vers et en prose », *Bulletin de la Société des Anciens Textes Français*, 2/2 (1876), pp. 64-134 ; Auguste LONGNON, *Rôle des fiefs du Comté de Champagne sous le règne de Thibaud le Chansonnier (1249-1252)*, Paris 1877, p. 395, n. 228 et p. 389, n. 193.

¹⁶ Paulin PARIS, « Anglure (Ogier d') », dans *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (2 vols.), Paris 1870, col. 659-663 ; Michel PREVOST, « Anglure (Ogier d') », dans *Dictionnaire de Biographie française*, éd. J. Balteau – M. Barroux – M. Prevost, t. VII, Paris 1933, col. 1173-1174 ; Gillette TYL-LABORY, « Ogier d'Anglure », dans *Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge*, éd. G. Hasenohr – M. Zink, Paris 1992, p. 1084.

¹⁷ Aziz S. ATIYA, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londres 1938, surtout pp. 178-183 ; J. BREFELD, *A Guidebook*, notamment pp. 65-66 qui désigne le récit d'Ogier comme « très prolixe » (*very long-winded*, *ibid.*, p. 66) ; Nicole CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris, 2000, *passim*.

¹⁸ BONNARDOT – LONGNON, pp. XXVII-LIV.

¹⁹ *Ibid.*, p. XXXI. Cette tradition fut au moins respectée symboliquement chez Jean dit Saladin, le frère aîné de notre pèlerin.

Champagne dès avril 1205²⁰. C'est vraisemblablement lui qui commence à construire un nouveau domaine familial, une maison-forte à Anglure, située à l'ouest de Saint-Chéron²¹. Grâce à sa position plus importante, Anglure devient dès lors le fief dominant de la famille²². De toute façon, la famille de Saint-Chéron, puis d'Anglure, trouve dans ce personnage une figure illustre pour tout ce qui concerne la tradition de la croisade ainsi que la mémoire familiale.

Plus d'un siècle plus tard, la seigneurie d'Anglure fut érigée en baronnie par le prince et le futur roi Philippe de Valois pour revancher les bons services rendus en 1339-1340 par Ogier V d'Anglure, l'arrière-grand-père de notre voyageur. Son fils, Ogier VI, accompagne le roi Jean II à la bataille de Poitiers en 1356 et partage en Angleterre la captivité de son souverain²³. Le père du pèlerin en question, le septième Ogier d'Anglure, était déjà en possession des domaines importants : en dehors de la seigneurie d'Anglure et de celle du ban d'Essey, il s'agissait de la terre d'Etoges au comté de Vertus et l'avouerie de l'église de Térouanne en Artois²⁴. A cause de son statut multiple (seigneur lorrain et artésien, vassal du roi de France, chambellan royal), Ogier VII participa aussi activement à la plupart des conflits militaires de son époque²⁵. Il meurt en 1385, laissant de sa femme Isabeau de Châtillon trois fils dont Ogier VIII, notre pèlerin, fut l'aîné.

L'auteur du *Saint voyage de Jherusalem* naquit vers 1360. A l'occasion de son mariage qui eut probablement lieu en février 1379, il reçut l'office de l'avouerie de Térouanne. Selon l'acte de la même date, Ogier fut dispensé d'âge par le roi pour pouvoir bailler aveu et dénombrement de son fief. Au moment où son père meurt inopinément en 1383, Ogier VIII est déjà majeur et revêtu de l'ordre de chevalerie. Avec le titre de « monseigneur d'Anglure », il n'est pas encore en possession de ce fief car celui-ci constituait le douaire de sa mère Isabeau de Châtillon. Dès 1385, la dame d'Anglure épouse, en secondes noces, Simon de Sarrebruck, seigneur de Commercy. Cette liaison n'aboutit pourtant pas à une descendance.

Un incident bien documenté, survenu aux Pâques de 1385, nous révèle un détail remarquable de la vie personnelle du seigneur d'Anglure. Au village de Janvillers, ses

²⁰ Sa participation à cette entreprise est témoignée dans l'ouvrage de Geoffroy de VILLEHARDOUIN, *La Conquête de Constantinople*, éd. de Jean Dufournet, Paris 2004, §§ 5, 114, 138 et 151.

²¹ Anglure, aujourd'hui chef-lieu du canton dans le dép. de Marne, arr. d'Épernay.

²² BONNARDOT – LONGNON, p. XXXV.

²³ *Ibid.*, p. XXXIX. Voir aussi *Œuvres de Froissart*, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles 1867-1877, t. V, p. 428 et 433.

²⁴ BONNARDOT – LONGNON, p. XLI. Pour le dénombrement de ces possessions, voir l'acte daté de 1375 publié *ibid.*, pp. LV-LXIV.

²⁵ Ceux-ci sont énumérés *ibid.*, pp. XLII-XLIII.

écuyers enlèvent une femme, nommé Colette, afin de la ramener au château du Thoult²⁶, résidence d'Ogier à l'époque. Le seigneur d'Anglure, revenu de la messe, abuse d'elle « sans qu'on lui oppose de résistance »²⁷. Cet acte provoque la colère de la mère de Colette, mais rien ne se passe pendant quatre ans. Après cette période, la jeune femme porte plainte en justice contre le seigneur d'Anglure. Cette accusation n'était pas suffisamment prouvée et l'affaire fut terminée deux ans plus tard, en octobre 1391, par la lettre de rémission que le roi accorda à Ogier, en considération des services que ce chevalier et ses prédécesseurs lui avaient rendus pendant la guerre²⁸. Grâce à ces documents, nous savons également que, trois mois après l'incident au Thoult, Ogier participa à la campagne du roi de France contre les Gantois révoltés. D'autres actes conservés à propos de ce personnage ne concernent que l'hommage à l'évêque de Troyes ou les affaires familiales²⁹.

Epousé, probablement en secondes noces, à Alix de Toucy, fille de Louis de Toucy, seigneur de Bazarne en Auxerrois et de Guye de Mont-Saint-Jean, Ogier d'Anglure avait trois fils et trois filles. Leurs noms nous sont bien connus : Etienne, le fils aîné, naquit entre 1392 et 1394. Devenu successeur de son père dans la seigneurie d'Anglure, il fut vassal de Louis d'Orléans, ce qui ne lui empêcha pas de suivre le parti bourguignon, comme l'avait fait d'ailleurs son père à la fin de ses jours. Le deuxième fils Jean-Saladin fut plutôt vassal des ducs de Bourgogne, par la possession des fiefs de Mont-Saint-Jean, de Mairy, de Bazarne et d'Echenaux, hérités de sa mère. Si les documents manquent pour le troisième fils, nommé Ambroise, les liaisons matrimoniales des filles Guye, Antoinette et Isabeau aux chevaliers de Bourgogne renforcent l'orientation de la maison d'Anglure vers la partie de Jean sans Peur pendant cette époque conflictuelle.

Enfin, la mort d'Ogier VIII d'Anglure, confirme de même le vecteur pro-bourguignon du noble champenois. Après avoir rejoint, avec deux cents chevaux, l'armée royale aux environs de Melun en mai 1412, le seigneur d'Anglure continua avec le duc de Guyenne et Jean sans Peur au siège de Bourges, résidence du duc de Berry. Ogier fit probablement partie des 1200 chevaliers et écuyers qui succombèrent à l'épidémie de dysenterie. Il est

²⁶ Aujourd'hui Le Thoult-Trosnay, dép. de Marne, arr. d'Epernay, canton de Montmirail.

²⁷ *Ibid.*, p. XLVII. « (...) et ylec la cognut charnelement une fois seulement », se trouve dans la lettre de rémission, éditée à ce propos (*ibid.*, p. LXX).

²⁸ *Ibid.*, p. XLVIII. Les lettres font partie de l'édition du *Saint voyage*, voir *ibid.*, pp. LXIX-LXXI. Ce document est aussi reproduit par A. Pauphilet dans les *Jeux et sapience au Moyen Âge*, pp. 378-379 sans aucun contexte ni explication.

²⁹ *Ibid.*, pp. XLIX-L.

aussi probable que dans le camp du duc de Bourgogne, notre chevalier et pèlerin croisa un autre partisan de Jean sans Peur, l'écuyer flamand Guillebert de Lannoy³⁰.

Voyage à Jérusalem en 1395-1396

Les sources conservées ne nous fournissent malheureusement aucune information en ce qui concerne les circonstances du pèlerinage qu'Ogier d'Anglure effectua dans les années 1395-1396. Les motifs du départ ne sont donc qu'à supposer. S'agissait-il d'un pèlerinage « expiatoire » à cause de l'incident du viol, survenu une dizaine d'années auparavant ? Cette hypothèse serait assez audacieuse d'autant plus que la lettre de rémission qui le concerne, ne parle d'aucune poursuite judiciaire. Ce qui est indéniable, c'est le fait qu'Ogier d'Anglure quitte sa seigneurie avec *autres de sa compagnie*, en d'autres termes, au sein du groupe de pèlerins. Il n'est pas certain que cette compagnie grandît au cours de la route à travers la France. Nous n'en connaissons du nom que deux membres : Simon de Sarrebruck, le beau-père d'Ogier, et un certain Pierre de Nortquelmes, chevalier artésien³¹.

Le groupe des pèlerins français se mit en route à Anglure le 16 juillet 1395³² pour continuer à travers les villes de Troyes, Châtillon-sur-Seine, Beaune, Châlons-sur-Saône, Bourg-en-Bresse et de Chambéry. Pour passer le massif principal des Alpes, les voyageurs optèrent pour le col de Mont Cenis, passage habituel des pèlerins venant de la France. En Italie du nord, Ogier d'Anglure passe successivement par les villes d'Asti et Alessandria pour arriver à Pavie le 31 juillet. D'ici, les pèlerins continuèrent via Plaisance et Crémone jusqu'à Venise. Le départ du navire n'était pas immédiat, Ogier d'Anglure et son groupe attendaient probablement l'arrivée d'autres pèlerins pour combler la capacité du bateau. C'est ainsi que le noble champenois profita de la pause pour visiter la ville et pour se rendre à Pavie où le pas d'armes entre le Maréchal Boucicaut et Galéas de Mantoue eut lieu en l'occurrence. Les pèlerins se mettent définitivement en mer le 30 août.

Le passage de la mer de Venise en Terre sainte se passait essentiellement sans un grand incident. Ogier signale dans son récit les escales à Pula, Isola, Corfou, Céphalonie,

³⁰ Cf. POTVIN, p. 19.

³¹ Dans la partie sur la chevalerie, nous revenons à la question d'identification de ces deux membres du pèlerinage et du nombre précis des pèlerins champenois.

³² L'itinéraire détaillé fut établi par N. CHAREYRON dans « Journal de voyage à Jérusalem », pp. 219-223. Voir aussi la carte en Annexes qui reproduit globalement le voyage d'Ogier d'Anglure.

Modoni et à Rhodes. Le 23 septembre, la galée des pèlerins arrive à Beyrouth. Après une pause de deux jours, la compagnie continue, toujours par la voie maritime, vers le sud en passant devant Tyr et Acre pour ancrer devant Jaffa le 30 septembre 1395. Le parcours suivant est tout à fait classique³³ : les pèlerins visitent d'abord la ville de Rama et arrivent à Jérusalem le 4 octobre. Le lendemain, Ogier d'Anglure se rend à tous les sanctuaires du pèlerinage accoutumé de la ville sainte et passe la nuit dans l'église du Saint-Sépulcre. Le groupe des pèlerins fait encore une escale à Bethléem et, après sa rentrée à Jérusalem, il se met en route vers le fleuve Jourdain. Après la visite de la Mer Morte et du Mont de la Quarantaine, Ogier d'Anglure retourne à Jérusalem en passant par Béthanie. Dans la ville de David, le groupe reste deux jours, d'abord pour reprendre des forces après le programme chargé, mais aussi pour préparer le parcours vers le sud couronné par la visite du Mont-Sinaï.

Ogier et ses compagnons passent tout d'abord à Gaza, ville de départ pour ceux qui se rendent au monastère de Sainte-Catherine. Après une semaine de séjour à Gaza et la traversée du désert qui prend presque une quinzaine de jours, les pèlerins gagnent le monastère le 7 novembre. D'ici, le noble champenois continue au Caire pour y visiter d'autres lieux sacrés, liés au culte chrétien, entre autres le sanctuaire de Matarie. Après le séjour de trois jours dans la capitale égyptienne et la visite des pyramides à Gizeh, Ogier d'Anglure et ses compagnons se rendent encore vers le sud pour voir les monastères jacobites de Saint-Antoine et Saint-Paul ainsi que celui de Saint-Antoine-de-Désert. De là, les pèlerins retournent sur leurs pas au Caire et continuent immédiatement par la voie fluviale jusqu'en Alexandrie. Arrivés au port le 13 décembre, ils y demeurent à peu près une semaine avant de s'embarquer pour le voyage de retour.

Si le voyage d'aller fut privé des incidents de la mer, cela n'était pas le cas du retour. Pendant la fête de Noël, la galée des pèlerins fut déroutée par la fortune de mer de sa direction vers l'île de Rhodes et Ogier d'Anglure avec ses compagnons se retrouvèrent devant Chypre. Les voyageurs profitaient du temps nécessaire à la réparation du navire pour visiter l'île et sa capitale Nicosie. Le roi Jacques I^{er} accueillit ses hôtes inattendus avec une grande générosité. La visite agréable fut pourtant bientôt obscurcie par la maladie de l'un des membres du groupe, Simon de Sarrebruck, beau-père d'Ogier, lequel y succomba le 17 janvier 1396. Après son enterrement solennel, les pèlerins se mirent en mer le 23 janvier. L'escale suivante à Château-Rouge (Castelorizzo) fut entraînée de

³³ Pour la vue générale de l'itinéraire d'Ogier d'Anglure en Terre sainte voir aussi le tableau respectif dans la partie concernant le pèlerinage.

nouveau par la mer agitée. Ensuite, Ogier d'Anglure séjourne à Rhodes, cette fois-ci pour toute la période du Carême, c'est-à-dire du 23 février jusqu'au 9 avril. La dernière étape de navigation de Rhodes à Venise se passe déjà sans incidents, les pèlerins s'arrêtant à Modoni et à Raguse (Dubrovnik). Le 29 mai le port de la Lagune fut atteint, d'où les pèlerins continuèrent par les villes de Padoue, Vicenza, Vérone, Brescia et Milan. D'ici, l'itinéraire tourna vers le nord : après avoir passé le Lac Majeur et le col de Simplon, les pèlerins visitèrent Saint-Maurice-en-Chablais, lieu sacré de la mort du martyr romain. Enfin, Ogier d'Anglure et son groupe prennent la direction de Lausanne, Dijon et Troyes pour arriver à Anglure le 22 juin 1396.

De même que la motivation pour le départ du noble champenois en Terre sainte et en Egypte, nous n'avons aucune trace pour reconstruire les circonstances de la mise en écrit de son ouvrage. Un testament fait avant le départ nous manque aussi bien que d'autres pièces de l'appui concernant directement le voyage pieux³⁴. La rédaction du récit de pèlerinage n'est pas, non plus, privée des controverses : la première édition de l'ouvrage de 1621 ne désigne pas Ogier d'Anglure mais son beau-père Simon de Sarrebruck en tant que le personnage principal du voyage. L'auteur et le promoteur du récit devait être *quelqu'un de sa suytte et maison*³⁵. D'autres attribuèrent la paternité du *Saint voyage* à Ogier VI d'Anglure qui fut néanmoins mort bien avant le départ du pèlerinage³⁶. En s'appuyant aux études généalogiques et aux pièces concernant la seigneurie d'Anglure, les éditeurs critiques de l'ouvrage ont définitivement déterminé Ogier VIII d'Anglure comme « le véritable chef de la pieuse caravane »³⁷ et, de ce fait, l'auteur du récit de pèlerinage en question.

La problématique de la paternité reprend une autre dimension, si nous regardons le manuscrit de Metz, cet « exercice de style, un *rifacimento*, une de ces refontes si communes dans la littérature du XV^e siècle »³⁸. Le nom du seigneur d'Anglure y est totalement écarté, comme les acteurs du pèlerinage sont désignés quatre membres des

³⁴ Cela est beaucoup mieux pour les successeurs d'Ogier d'Anglure : le récit de Nompar de Caumont contient un testament tandis que les voyages de Guillebert de Lannoy et de Bertrandon de la Broquière sont signalés dans la comptabilité des ducs de Bourgogne.

³⁵ *Journal contenant le voyage fait en Hierusalem*, fol. 1r^o. Voir aussi BONNARDOT – LONGNON, p. XXVII.

³⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. XXVIII.

³⁷ *Ibid.*, p. XXIX.

³⁸ *Ibid.*, p. XV.

familles les plus illustres de la ville de Metz³⁹. Cette erreur fut entièrement reprise dans l'édition du manuscrit messin de baron Huart⁴⁰. Le « programme » de cette version, d'ailleurs témoignage remarquable de la postérité du récit, ne peut toutefois pas renverser la certitude avec laquelle on attribue la paternité de ce texte à Ogier d'Anglure.

Nompar de Caumont

Manuscrits, éditions, bibliographie

Le récit du voyage à Jérusalem, entrepris par Nompar de Caumont, s'est conservé dans un seul manuscrit. Placé d'abord à *British Museum* à Londres, ce document se trouve actuellement à *British Library* (Egerton, n° 890). Le manuscrit en papier in 4° du XV^e siècle est composé de 132 feuillets. Il porte le titre *Le Livre Caumont* et contient trois textes différents : la relation du voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle, le récit du voyage d'outre-mer et un texte didactique rédigé par Nompar de Caumont pour ses enfants et intitulé *Les Dits et Enseignements*⁴¹. Cette dernière partie didactique se trouve également dans un autre manuscrit à la bibliothèque de Périgueux, composé de 28 feuillets de peau-vélin en gothique minuscule du XV^e siècle. Ce deuxième document fut édité par J.-E. Galy qui n'a pas connu l'existence du manuscrit de Londres⁴².

Le manuscrit Egerton 890 a été examiné pour la première fois par Edouard, marquis de La Grange dans les années 1850. A partir de ses recherches, une première édition critique du récit a paru en 1858⁴³ ; il s'agit, pour le moment, de l'unique édition intégrale du récit de voyage en Terre sainte, entrepris dans les années 1419-1420, et de l'itinéraire du

³⁹ Le manuscrit donne leurs noms : Jehan de Raigecourt, Rémion de Mitry, Poince Le Gournaix et Nicolle Louve. De surcroît, ce dernier se dit « l'escrivain d'icelles [chroniques] », c'est-à-dire l'auteur du récit même (d'après *ibid.*, pp. 109-110).

⁴⁰ E. d'HUART, « Relation d'un voyage de Metz à Jérusalem », pp. 235-236.

⁴¹ Voir les titres exactes : *Le Voyage d'outre mer en Jherusalem, et ou fleuve Jourdeyn, par le Seigneur de Caumont et de Chastel Neuf; Ung autre voyaige a Mons. Saint Jaques en Compostelle, et a Nostre Dame de finibus terre, par le même, 1417* ; *Ce sont les Diz et Enseignemens, que je, le Seigneur de Caumont et de Chastel Neuf, ay fayt, 1416* (description du catalogue de la *British Library*, consulté sur le site : <http://www.bl.uk/catalogues/manuscripts/HITS0001.ASP?VPath=html/10435.htm&Search=Eg.+890&HighLight=F>).

⁴² *Le Livre Caumont où sont contenus les dits et enseignements du Seigneur de Caumont composés pour ses enfans en l'an 1416*, éd. de J.-E. Galy, Paris 1845. L'édition ne donne malheureusement pas la cotation du manuscrit édité.

⁴³ *Voyaige d'outremer en Jherusalem, par le seigneur de Caumont, l'an 1418, publié pour la première fois d'après le manuscrit du Musée britannique*, éd. d'Edouard de la Grange (DE LA GRANGE ci-après), Paris 1858 (réimpr. Genève 1975). Cette édition a été recensée par Jules Berger de XIVREY dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 19 (1858), pp. 377-381 et par Charles DEFREMERY dans *Nouvelles Annales des voyages, de la géographie, de l'histoire et de l'archéologie*, t. 168/4 (1860), pp. 352-363.

pèlerinage en Compostelle que le chevalier gascon effectua en 1417. Le texte du pèlerinage hiérosolymitain de Nompar de Caumont a été encore réédité par Peter S. Noble ; celui-ci fait partie d'une étude linguistique⁴⁴. Le *Voyaige d'oultremer* est aussi partiellement traduit en français moderne par Béatrice Dansette⁴⁵. Le voyage du seigneur de Caumont à Saint-Jacques de Compostelle fait l'objet de l'édition de Jeanne Vielliard⁴⁶ et du recueil des récits de pèlerinage établi par Christine Henry et Jean-Pierre Vialle⁴⁷. Malgré ces remaniements, nous reprenons pour notre analyse l'édition de marquis de la Grange qui demeure, pour le moment, le meilleur traitement de l'ouvrage de Nompar de Caumont.

Bien avant la première édition du récit, le texte du *Voyaige d'oultremer*, ainsi que celui des *Dits et Enseignements*, est signalé par le père Anselme qui attribue fautivement l'ouvrage didactique à Guilhem-Raimond II de Caumont, le père de notre pèlerin, tandis que « Nompar II du nom, nommé aussi François (...) avoit fait le voyage de la Terre-Sainte, qu'il écrivit en quadrains moraux »⁴⁸. Aucune autre étude n'est consacrée ni au personnage du noble gascon, ni à son pèlerinage avant la parution des premières éditions et leurs recensions, citées ci-dessus. Dans son édition du *Livre de la description des pays*, ouvrage de Gilles le Bouvier, l'éditeur Ernest-Thomas Hamy donne, dans l'annexe, l'itinéraire complet des deux voyages de Nompar de Caumont⁴⁹. Pendant une longue période, Nompar de Caumont n'a pas suscité un intérêt particulier chez les historiens. En 1969, Peter S. Noble publie son article sur ce noble en lui attribuant la paternité du récit du pèlerinage hiérosolymitain⁵⁰. Enfin, Henri Bresc lui consacre une étude particulière en

⁴⁴ Peter S. NOBLE (éd.), *Le Voyatge d'oultremer en Jherusalem de Nompar, Seigneur de Caumont* (Medium Aevum Monographs, New Series 7), Oxford 1975. Cette étude a été recensée par M. R. MORGAN dans *Medium Aevum*, 51 (1981), pp. 123-124.

⁴⁵ « Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem », éd. de Béatrice DANSETTE, dans D. Régnier-Bohler (éd.), *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XIIIe-XVIe siècle*, Paris 1997, pp. 1057-1123 (DANSETTE ci-après).

⁴⁶ Jeanne VIELLIARD (éd.), « Voiatge a Saint Jacques en Compostelle par le seigneur Caumont », dans *EADEM, Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, texte latin du XII^e siècle*, Mâcon 1969, pp. 132-140.

⁴⁷ Christine HENRY – Jean-Pierre VIALLE, *Sur le chemin de Compostelle: trois récits de pèlerins partis vers Saint-Jacques (1417, 1726, 1748)*, Paris 2002.

⁴⁸ Père ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France...*, Paris 1728, t. IV, p. 470. L'erreur de l'attribution de l'œuvre didactique fut reprise également par J.-E. Galy dans son édition du *Livre Caumont*, p. XV.

⁴⁹ *Le Livre de la Description des pays de Gilles Le Bouvier dit Berry (vers 1450), premier roi d'armes de Charles VII*, éd. d'Ernest-Thomas Hamy, Paris 1908, pp. 147-156.

⁵⁰ P. S. NOBLE, « L'identité de l'auteur du *Voyaige d'oultremer en Jherusalem* », *Romania*, 90 (1969), p. 390-395.

analysant le séjour de Nompar en Sicile⁵¹. Le personnage de notre pèlerin figure aussi bien dans plusieurs ouvrages encyclopédiques⁵² ou dans les études synthétiques traitant le phénomène du pèlerinage⁵³.

Famille et carrière

Sans recourir à la revue systématique des ancêtres de notre voyageur, nous sommes obligés de signaler l'existence de ceux qui ont une certaine influence hypothétique à son entreprise de pèlerinage. La *Chanson d'Antioche* mentionne un certain Gale (Calo) de Caumont, peut-être d'origine normande⁵⁴, participant au siège de Nicée ainsi que d'Antioche⁵⁵. Un autre membre de la famille, peut-être le frère ou le cousin du précédent, nommé Richard, s'illustre également à plusieurs reprises dans cette œuvre⁵⁶. Ces deux héros, sont-ils à l'origine du motif de Nompar pour se rendre aux anciens champs de bataille d'Orient⁵⁷ ? Nous n'en trouvons aucune référence dans le texte du *Voyaige d'oulremer*, le rôle de la mémoire familiale n'est pourtant pas à exclure chez le descendant des deux croisés. Bien que le récit n'y recoure explicitement pas, Nompar est en effet héritier de la même tradition que son prédécesseur en pèlerinage, Ogier d'Anglure. En tout cas, dans le prologue du récit, Nompar déclare seulement sa volonté d'accomplir le pèlerinage que son père n'avait pas le temps de faire car *Nostre Seigneur Dieux l'a tiré à sa cort*⁵⁸.

⁵¹ Henri BRESCH, « Una stagione in Sicilia : Nompar de Caumont a Isnello (1420) », *La Fardelliana*, 6/1-2 (1991), pp. 5-25.

⁵² Françoise VIELLIARD – Jacques MONFRIN, *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Âge de Robert Bossuat. Troisième supplément (1960-1980)*, 2 vols., Paris 1986-1991, t. 2, p. 900-901, n^{os} 8124-8126 ; G. TYL-LABORY, « Nompar de Caumont », dans *Dictionnaire des lettres françaises*, p. 1078.

⁵³ Jonathan SUMPTION, *Pilgrimage. An Image of Mediaeval Religion*, Londres 1975, notamment pp. 259-260 où est décrite la liste des objets que Nompar apporta de la Terre sainte ; Margaret Wade LABARGE, *Medieval Travellers: the Rich and the Restless*, Toronto 1982, pp. 78-80 ; U. GANZ-BLÄTTLER, *Andacht und Abenteuer*, pp. 58-59 ; J. BREFELD, *A Guidebook*, p. 68 qui parle assez d'une manière imprécise sur la liste d'indulgence de Nompar (voir plus loin). Pour la liste bibliographique plus complète voir Werner PARAVICINI (dir.), *Europäische Reiseberichte des später Mittelalters. Eine analytische Biographie. 2. Französische Reiseberichte*, Francfort-sur-le-Main 1999, pp. 65-70.

⁵⁴ Son père, Geoffroi de Caumont, seigneur de Caumont et de Camville en Normandie, aurait combattu à Hastings et fondé une branche anglaise de la famille). Voir l'arbre généalogique de la famille Caumont-La Force sur le site *Racines et histoire* : <http://racineshistoire.free.fr/LGN/PDF/Caumont-La-Force.pdf>

⁵⁵ *La Chanson d'Antioche*, éd. de Paulin Paris, Paris 1848, t. 1, p. 100, t. 2, p. 100.

⁵⁶ *Ibid.*, t. 1, pp. 20, 29, 30, 37-39, 43, 46, 48.

⁵⁷ Ceci est une hypothèse de l'éditeur DE LA GRANGE, p. X.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 3.

La continuité de la famille de Nompar avec ces héros de la croisade semble être discutable, si l'on relie les Caumont à la descendance des comtes de Rouergue (actifs déjà à l'époque carolingienne) dont le siège fut le château Calmont-d'Olt (c'est-à-dire sur le Lot), près d'Espalion dans le département actuel d'Aveyron⁵⁹. Selon cette hypothèse, une branche des Calmont s'installe vers le début du XII^e siècle en Agenais et fonde son siège principal à Caumont-sur-Garonne, situé près de la ville de Marmande⁶⁰. Deux siècles plus tard, en 1334, Guilhem III de Caumont devient même le sénéchal de Languedoc. Son petit-fils, Nompar I^{er} de Caumont, grand-père de notre pèlerin d'ailleurs, élargit les possessions familiales par le mariage avec Magne de Castelnaud en 1368 : grâce à cette alliance, les Caumont sont héritiers du château de Castelnaud et de son poste de défense avancé, nommé Berbiguières, ainsi que des six paroisses avoisinantes. Par ces domaines, localisés plus au nord dans la vallée de Dordogne, les seigneurs de Caumont devinrent vassaux du duc de Guyenne et sujets du roi de France, mais ils étaient aussi dans l'obéissance au roi d'Angleterre à cause de leurs possessions gasconnes. Nompar I^{er} devient ainsi sénéchal d'Agenais en 1389 et dix ans plus tard, le roi Richard II d'Angleterre lui octroie de nouvelles possessions à Bordeaux et aux alentours. Au début du XV^e siècle, la double obéissance se révèle délicate déjà pour Guilhem-Raimond II, le père de Nompar, qui fut emprisonné en 1405 par le comte Bernard d'Armagnac, le beau-père de Charles d'Orléans. Selon le témoignage du *Religieux de Saint-Denis*, les dix-huit places fortes furent enlevées au seigneur de Caumont au profit du roi de France. Il s'agissait, entre autres, de Port-Sainte-Marie, Lasingnat, Tonneins, Pamperdart, la forte tour d'Aiguillon, Berigat, Pauillac, la Motte de Surdre, Brudoire et le bourg de Saint-Pierre de Tonneins⁶¹. Cette énumération précieuse des biens confisqués nous sert partiellement à la reconstruction de l'état général des possessions familiales des Caumont, parsemées dans toute l'Aquitaine à l'époque⁶².

Nompar II de Caumont naquit en 1391 en tant que fils aîné de Guilhem-Raimond II, seigneur de Caumont, et de Jeanne de Cardaillac. Comme il est indiqué dans le testament qui précède le *Voyage d'outremer*, il fut élevé à la cour de son cousin Jean de Grailly, comte de Foix et de Béarn et l'un des seigneurs les plus puissants dans le Midi⁶³. En

⁵⁹ P. S. NOBLE (éd.), *Le Voyage d'outremer*, p. 131.

⁶⁰ Aujourd'hui la commune dans le dép. de Lot-et-Garonne, arr. Marmande, canton Mas-d'Agenais.

⁶¹ *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, éd. de M. L. Bellaguet, Paris 1841 (rééd. par B. Guenée, Paris 1994), t. III, p. 357.

⁶² Port-Sainte-Marie, Tonneins et Aiguillon sont les communes sur la Garonne non-loin de Caumont, Pauillac se trouve au nord de Bordeaux, à rive gauche de l'estuaire de la Gironde.

⁶³ « (...) monseigneur le Conte de Foiz qui m'a norry »

1416, âgé de 25 ans, il est déjà marié et compose l'ouvrage didactique, les *Dits et Enseignements*, pour *petits enfans qui sont jeunes et ignocens*, ajoute-t-il avec un sentiment particulier sans évoquer leurs noms⁶⁴. Une année plus tard, Nompar de Caumont entreprend le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, dont il établit l'itinéraire, classé ultérieurement dans le *Livre Caumont*. Après la mort de son père, survenue probablement en 1418, Nompar fait le vœu d'accomplir un autre pèlerinage à Jérusalem. Ce n'est sans doute pas exclusivement le départ à un voyage lointain et périlleux, mais aussi la situation instable à la frontière franco-anglaise dans l'Aquitaine qui force Nompar de Caumont à dicter son testament⁶⁵. Ce document nous donne encore d'autres indications plus précises sur la situation familiale et l'entourage de notre voyageur.

Au début, Nompar de Caumont, portant les titres du seigneur de *Caumont, de Chastelneuf* [Castelnaud] *et de Berbéguières*, se déclare *vray filz et universal héretier* de son père⁶⁶, Guilhem-Raimond. Les dernières volontés mentionnent également sa femme dont le nom nous reste toutefois inconnu. Dans ce document, aussi bien qu'à un lieu à la fin du récit, Nompar exprime un sentiment fort d'affection pour elle⁶⁷. Pendant son absence, elle devait être avec leurs enfants, sous l'obéissance de son cousin, comte de Foix, tandis que la protection et la charge directe de sa famille et de ses terres *de Guascoigne, de Genoïs* [Agenois], *de Pierregore et de Bazades* sont confiées aux soins de son « bel oncle » Arnaud de Caumont et de l'écuyer Galhardet de Tozeux⁶⁸. Le passage peut-être le plus important désigne le fils aîné de Nompar, qui porte d'ailleurs le même nom, pour son *vray et universal héretier*⁶⁹.

Après le retour du pèlerinage en 1420, la situation politique, délicate déjà au départ du noble gascon, s'aggravait encore davantage. Nompar de Caumont fut absent lors du meurtre de Montereau et des événements qui en résultaient jusqu'à la conclusion du traité de Troyes. Malgré le manque des preuves directes témoignant de l'orientation du noble gascon peu après son retour, il est probable que l'auteur du *Voyage d'outremer* avait

⁶⁴ *Le Livre Caumont*, reproduit chez DE LA GRANGE, p. VI.

⁶⁵ DE LA GRANGE, pp. 3-13. L'auteur du testament ne parle pourtant pas de la situation politique en termes explicites, mentionnant seulement *tribulacions, aucuns débas et descencions* qui *roudent par le país tant par enviez* (cf. *ibid.*, pp. 5-6).

⁶⁶ *Ibid.*, p. 3.

⁶⁷ « (...) ma très chère et ma très bien amée m'amyte et m'amour vraye » (*ibid.*, p. 5) ; « (...) ma très chère et bone amyte, ma loyal compaigne, que j'eyme tant » (*ibid.*, p. 109).

⁶⁸ *Ibid.*, p. 10. Le parent mentionné de Nompar apparaît aussi probablement en tant qu'Arnaud *bastard de Caumont* dans un autre testament, délivré en 1400 par Nompar I^{er}, le grand-père de notre pèlerin. Voir BNF, mss. fonds Périgord, vol. 126, fol. 129 (référence tirée de DANSETTE, p. 1058).

⁶⁹ DE LA GRANGE, p. 8.

embrassé le parti anglais ce qui exprime symboliquement au cours du voyage : dans l'église de Saint-Sépulcre à Jérusalem, il attache son écu d'azur à trois léopards d'or, onglés de gueules et couronnés d'or *au costé dez armes du roy d'Angleterre*⁷⁰. En plus, les deux actes de l'année 1427 semblent confirmer les tendances pro-anglaises de Nompar⁷¹.

En 1434, le seigneur de Caumont, veuf de sa première femme, se remarie à Jeanne de Durfort, fille de Jean de Durfort et de Jeanne de Gornay. Il ne cesse pas de soutenir la cause des Anglais ce qui, dans l'ambiance du traité d'Arras, signé l'année suivante, devient de plus en plus délicat. Les conséquences de cette orientation se manifestent plusieurs années plus tard : en 1442, le frère cadet de Nompar de Caumont, nommé Brandelis, passe du camp pro-anglais à la soumission à Charles VII en se rendant à Jean de Bretagne, comte de Penthièvre. Une année plus tard, le roi dépossède Nompar *qui sert Anglais à Bordeaux* de tous ses biens en faveur de son frère puîné. Le pèlerin et l'auteur des textes contenus dans le *Livre Caumont* s'exile volontairement avec sa femme et son beau-père en Angleterre (chez ses parents éloignés ?) où il meurt en 1446. Par ce fait, une année plus tard, Brandelis de Caumont, époux de Marguerite de Bretagne, bâtarde de Penthièvre, devient définitivement propriétaire de Caumont. De cette union est issue la dynastie des ducs et maréchaux de la Force-Caumont qui se perpétue jusqu'à nos jours⁷².

Voyage à Jérusalem en 1419-1420

Après avoir réglé ses dernières dispositions, notre pèlerin se met en route à Caumont le 20 février 1419. Il passe la vallée de Garonne par Agen, Toulouse, Castelnaudary avec une intention d'arriver ainsi jusqu'à Venise. A Saint-Martin Lalande, il rencontre son cousin, le comte de Foix qui le déconseille de son plan car la guerre sévit le Languedoc.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 52.

⁷¹ En premier lieu, il s'agit d'une promesse d'aide et assistance réciproques entre le seigneur de Caumont et Charles d'Albret, partisan de Charles VII en Guyenne. Les deux nobles s'y promettent d'empêcher aux forces extérieures (les gens du roi pour Charles d'Albret et les Anglais pour Nompar) d'entrer aux terres appartenant à l'autre partie. Dans le second acte, le comte Foix, en tant que lieutenant général pour le roi en Languedoc et en Guyenne, accorde à son cousin et à ses possessions trêve de guerre pendant 18 mois (d'après *ibid.*, pp. XVII-XVIII).

⁷² D'après *ibid.*, pp. XVIII-XIX. Pour la descendance de la famille Caumont-La Force, voir l'arbre généalogique sur le site *Racines et histoire*. D'après Peter S. Noble, Nompar II de Caumont mourut déjà en 1428, tué par Nandonnet de Lustrac. Son fils Nompar (troisième de ce nom que l'on peut identifier à l'héritier universel du testament de 1419) lui succédant, adoptait le parti anglais est c'est lui, qui se maria à Jeanne de Durfort en 1435. Ensuite, il fut dépossédé par le roi de France en faveur de Brandelis, son frère (et non oncle, selon cette hypothèse). Il s'exila ensuite à Bordeaux en 1442 pour y mourir quatre ans plus tard (d'après P. S. NOBLE, *Le Voyatge d'outremer*, p. 134).

L'itinéraire du noble gascon tourne alors vers le sud pour que les pèlerins traversent les Pyrénées et atteignent le port de Barcelone le 21 mars 1419. Dans cette ville, Nomparr séjourne jusqu'au 4 mai en attendant le vaisseau en direction de la Terre sainte.

Le passage de la mer prend ensuite beaucoup de temps, ce qui est causé par plusieurs tempêtes. Par les escales en Majorque, Sardaigne et en Sicile, les pèlerins s'arrêtent en Crète et en Rhodes, où Nomparr emmène Sanche d'Echoux, chevalier-hospitalier, à Jérusalem afin de se faire adouber par lui au Saint-Sépulcre. Le 28 juin, le navire s'ancre à Jaffa, mais ce n'est que trois jours plus tard que les pèlerins mettent leurs pieds sur la terre. Le seigneur de Caumont et ses compagnons séjournent d'abord plusieurs jours à Rama (en faisant un « saut » à Lydda), avant d'arriver à Jérusalem le 6 juillet. Etant mené par les Frères Mineurs par la *Via Dolorosa*, Nomparr visite également, à l'instar d'Ogier d'Anglure, tous les lieux sacrés de la ville sainte et aux alentours en un seul jour. Après avoir accompli ce parcours, il reste enfermé pendant la nuit dans l'église du Saint-Sépulcre. C'est à cette occasion qu'il est adoubé chevalier du Saint-Sépulcre. Le lendemain, le pèlerinage continue par la visite de Bethléem et des montagnes de Judée. Revenu à Jérusalem, Nomparr passe sa deuxième nuit au Saint-Sépulcre. Entre le 10 et le 12 juillet, le pèlerin gascon entreprend un tour vers le fleuve Jourdain, en passant par Béthanie, le désert de Jéricho, Montagne de la Quarantaine et en logeant dans le monastère de Saint-Joachim. Après son retour, il reste encore trois jours à Jérusalem. Le 16 juillet, notre pèlerin quitte la ville sainte pour revenir sur ses pas via Rama à Jaffa où il s'embarque le 20 juillet afin de regagner l'île de Chypre.

D'ici, le noble gascon adopte un itinéraire relativement inhabituel car pour atteindre l'île de Rhodes, il côtoie l'Asie Mineure en s'arrêtant dans la ville Tarse, appartenant encore à l'époque au roi de Chypre, et dans les ports d'Alanya et d'Antalya contrôlés alors par l'émir de Karaman. Si la navigation se passe jusqu'ici avec relativement du calme, les pèlerins rencontrent les premiers problèmes dans le golfe de Crète où une tempête détruit le mât du bateau. Ensuite, pour les mêmes raisons, Nomparr et ses compagnons doivent errer pendant plusieurs jours devant le port de Syracuse en Sicile. Dans cette ville, les pèlerins sont obligés de rester pendant un mois pour attendre à la réparation du navire. La fréquence des fortunes de la mer, qui s'intensifiait au début de l'hiver, empêche toutefois notre pèlerin gascon de passer le détroit de Messine. Nomparr et ses compagnons restent donc tout l'hiver sur l'île en profitant, entre autre, de l'hospitalité de la famille de Sainte-Coulombe, servant le roi d'Aragon et installée en Sicile depuis peu de temps. Le 15 février 1420, presque une année après son départ de Caumont, le seigneur gascon

s'embarque pour son retour définitif. Après un détour vers les côtes de Tunisie, la nef pèlerine passe par les ports de Cagliari et de Barcelone. Nompar termine son parcours par la traversée des Pyrénées, en visitant ensuite les châteaux de Pau et d'Orthez, pour atteindre enfin sa seigneurie de Caumont le 24 mars 1420.

Composition et rédaction du récit

Comme il a déjà été avancé, le *Voyaige d'oultremer* fait partie intégrale du *Livre Caumont*. Son manuscrit londonien commence par une sorte de table des matières, relativement rare dans l'ensemble des récits de voyage conservés⁷³. La première partie, intitulée *les ordennances que je lessay en ma terre à mon pueple*, représente une somme de recommandations du noble partant loin de son domaine et intègre également les derniers dispositifs en cas de sa mort. La seconde concerne une *ordenance des gentilshommes*, une sorte de contrat de l'aide mutuelle entre les nobles participants au voyage. A celle-ci suit le récit même, introduit par le prologue et subdivisé d'après les terres ou villes parcourues. Dans ce texte, il y a enclavée la quatrième partie qui contient les serments des chevaliers au Saint-Sépulcre. La table des matières énumère ensuite les chapitres concernant le parcours du désert de Jéricho et le chemin au fleuve Jourdain⁷⁴, bien qu'il s'agisse plutôt des sous-parties habituelles du récit de pèlerinage. La liste suivante des *pérégrinacions, indulgences et pardonnances de poyne et coulpe de la sainte terre Jhérusalem* (la liste d'indulgences) représente une catégorie à part qui récapitule d'après les guides-modèles la visite du noble gascon des sanctuaires en Terre sainte. Ensuite, le récit fixe les règles de « l'ordre » chevaleresque que le noble gascon fonde à l'occasion de son deuxième séjour au Saint-Sépulcre. Après la description du retour de notre pèlerin de Jérusalem à son domicile, le texte même du *Voyaige d'oultremer* se termine par une liste des objets (cadeaux ou « souvenirs », dirait-on) que Nompar de Caumont apporta de son pèlerinage. Néanmoins, le *Livre Caumont* n'en finit pas : dans le « sommaire », l'auteur fait entendre que l'ouvrage contient encore *ung autre voyaige que je fis monseigneur saint Jaques et à Nostre Dame de finibus terre*, c'est-à-dire le pèlerinage à Compostelle entrepris en 1417. Tout au bout de la liste, Nompar signale encore l'existence d'*ung autre romans que je fis d'enseignements* ; c'est l'ouvrage

⁷³ DE LA GRANGE, p. 1-2.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 2.

didactique rimé qui, sous le titre *Dits et Enseignements*, s'est aussi conservé isolément dans le manuscrit de Périgueux.

Il est presque impossible, comme chez les autres auteurs de cette époque, de reconstruire les conditions de la mise en écrit. La variété des documents contenus dans l'ensemble du *Livre Caumont* et la chronologie d'événements esquissée ci-dessus peuvent toutefois nous donner quelques indications à ce propos. Nous avons déjà exposé la problématique concernant la paternité du *Voyaige d'oultremer*. L'éditeur Edouard, marquis de la Grange, a bien prouvé que l'auteur du récit de voyage et du récit didactique *Dits et Enseignements* était une seule personne⁷⁵. Or, la chronologie des événements ne s'accorde pas du tout avec la composition des textes dans le recueil. D'après ce qu'affirme leur auteur, les *Dits et Enseignements* seraient composés le 1^{er} mai 1416, mais l'ouvrage moraliste n'est classé qu'à la fin du livre entier. Ensuite, une année plus tard, Nompar entreprend son pèlerinage à Compostelle. Le récit indique très précisément les dates du départ et de l'arrivée de ce voyage⁷⁶ : mais où chercher la date de la composition du texte, enclavé entre le récit du pèlerinage hiérosolymitain et le poème didactique ?

La réponse est plus claire en ce qui concerne les autres parties du *Livre Caumont*. Les ordonnances contenant le testament de Nompar, classées tout au début du recueil, portent la date du 22 février 1418 (c'est-à-dire 1419), le jour même du départ de notre pèlerin. C'est aussi la liste d'indulgences de la Terre sainte qui, selon le texte du récit, serait composée directement *en la cipté de Jherusalem le .xiiiij^e. jour du mois de juillet, l'an mil .cccc. xix.*⁷⁷ De ce fait, il est assez probable que les deux textes composés séparément, aux moments bien déterminés, furent plus tard ajoutés dans l'ensemble de l'ouvrage rédigé essentiellement après le retour du voyage. En ce qui concerne le reste du texte, nous sommes obligés de recourir aux hypothèses. Peut-être, pour donner les premiers contours du récit, Nompar profitait-il du long séjour en Sicile pendant l'hiver 1419/1420 en attendant des conditions propices pour son retour définitif. Les détails qu'il consacre dans le *Voyaige d'oultremer* à la description de cette île et de ses merveilles nous permettent au moins de le supposer. D'un autre côté, il est fort probable (et assez courant à cette époque) que Nompar confia la rédaction ultime de son récit de voyage ainsi que la composition finale du recueil entier à un clerc ou un autre érudit de son entourage. L'existence d'un seul manuscrit du *Livre Caumont* ne nous donne pas beaucoup d'espace

⁷⁵ *Ibid.*, p. VIII.

⁷⁶ « Et fu le .viiij^e. jour du mois de juillet que je parti de mon chasteau de Caumont, l'an mil .cccc.xvij. Et fuy de retour à Caumont le tiers jour de setembre après venent, l'an susdit (...) », *ibid.*, p. 141.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 59.

pour en tirer des conclusions. Une chose est pourtant indéniable – à la fin de la narration du voyage-même, et justement avant la liste des cadeaux de la Terre sainte, le manuscrit contient ces deux versets en latin :

*Johannes vocatur qui escriptsit, benedicatur
Et ejus cognomen Ferriol esse dicatur*⁷⁸.

Au moins, le récit du pèlerinage (mais peut-être également les autres documents du *Livre Caumont*) a donc été enregistré par un certain Jean Ferriol, probablement le scribe du noble gascon. Toutefois, cette indication ne remet pas en question l'attribution de l'ouvrage à Nompar II, seigneur de Caumont.

Guillebert de Lannoy

Manuscrits

En ce qui concerne les divers voyages de Guillebert de Lannoy, on compte au total six ou sept manuscrits dont deux sont portés disparus. Il faut cependant distinguer les manuscrits portant sur l'ensemble des voyages du noble bourguignon et les rapports de Terre sainte qui en font une partie⁷⁹.

A) Les Rapports, c'est-à-dire la relation du voyage que Guillebert de Lannoy entreprit en 1421-1423 au service de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Ils sont conservés au moins dans trois manuscrits différents :

1) *Les Rapportz de Messire Guillebert de Lanoy* est l'intitulé du manuscrit, était originairement conservé à Bruxelles. Répertoire dans plusieurs inventaires⁸⁰, il a été transporté à Paris sous le régime de Napoléon, sans doute dans les fonds de la Bibliothèque nationale où il n'a pas encore été retrouvé. Destiné au duc de Bourgogne, cet exemplaire était sans doute doté des enluminures des cartes dont on reparlera dans la partie sur les croisades.

2) Un autre exemplaire, intitulé *Ch'est le rapport que fait messire Guillebert de Lannoy*, se retrouve à Bodleian Library d'Oxford (**MS Hatton 90**). Ce manuscrit en parchemin de

⁷⁸ *Ibid.*, p. 136.

⁷⁹ L'édition de Potvin donne les indications encore plus détaillées sur les manuscrits du récit de Guillebert de Lannoy (voir POTVIN, pp. 3-8).

⁸⁰ Sur l'apparition du manuscrit dans les inventaires voir *ibid.*, p. 3.

35 feuillets de la deuxième moitié du XV^e siècle, doté des bordures et initiales enluminées, ne contient aucune carte.

3) L'édition de Ch. Potvin signale l'existence d'un troisième manuscrit des *Rapports* du XV^e siècle, conservé dans la Bibliothèque de sir Philipps à **Cheltenham** (n° 4077). Celui-ci était pourtant introuvable pour l'éditeur belge⁸¹.

4) *British Library* à Londres conserve, dans la collection **King's**, le manuscrit n° 446 qui diffère de celui d'Oxford par le titre et d'autres variantes visibles sur le premier feuillet⁸². Il est néanmoins probable que cette variante est identique au manuscrit précédent de Cheltenham.

B) Voyages et ambassades. Il s'agit du recueil contenant le récit biographique des voyages de Guillebert de Lannoy dans lequel sont intégrés les *Rapports* ainsi que la liste d'indulgences, intitulée *Pèlerinages*. Les *Voyages et ambassades* se trouvent dans trois manuscrits différents :

1) Un texte qui porte le titre *Voyages de Guillebert de Lannoy en terre sainte* (bien qu'il contienne aussi d'autres voyages du noble flamand) fait partie du manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, **KBR 21 531** (souvent cité sous le numéro 21 522 ; fol. 59r^o-122r^o). D'après le filigrane, le papier du manuscrit date des années 1470⁸³. Ce gros volume de 228 pages en papier contient plusieurs textes : 1) *L'histoire du noble roy Richard, jadis roi d'Angleterre* (fol. 1r^o-57r^o), qui porte à la fin la signature de Philippe de Lannoy (1514-1553), datant de 1552 ; 2) Le texte de notre récit de voyage, intitulé *Cy commencent les voyages que fist messire Guillebert de Lannoy* (fol. 59-122v^o) ; 3) *Coppie des lettres envoyées par Jehan seigneur de Lannoy* (fol. 122v^o-157r^o), c'est-à-dire les

⁸¹ En plus, la collection du bibliophile sir Thomas Phillips a été dispersée dans plusieurs bibliothèques dans le Continent, y compris la Bibliothèque Royale de Bruxelles (information tirée de http://en.wikipedia.org/wiki/Thomas_Phillips).

⁸² « Chi s'ensieut le raport que je, Guillebert de Lannoy, chevalier, fay sur pluseurs visitacions de villes, pors et rivieres tant es pays d'Egypte comme de Surie. L'an de grace Nostre Segneur M.CCCC.XXII. par le commandement de tres excellent prinche le roy Henri d'Engleterre, lors yretier [héritier] et regent de Franche et par la license de mon tres doubtte segneur et prinche monseigneur le duc de Bourgonge et commenche la premiere visitacion veue d'Alixandrie. » (British Library, Ms. King's 446, fol. 1 r^o ; disponible sur <http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/ILLUMINBig.ASP?size=big&IIID=2299>). Ce n'est que le folio 1r^o qui, grâce à sa bordure ornée, est librement accessible dans la base de données des enluminures de la *British Library*. Pour une nouvelle édition des *Rapports*, il serait indispensable de comparer ce manuscrit entier à celui d'Oxford.

⁸³ Charles M. BRIQUET, *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier*, Paris 1907, t. I., n° 1885, p. 139.

lettres que Jean II de Lannoy envoya à son fils Louis⁸⁴. D'autres documents ne concernent plus la famille de Lannoy : il s'agit des ouvrages littéraires *Le lion couronné* (fol. 157-175), *Le Temple de Boccace* de Georges Chastellain (fol. 176-201), *Le Trosne d'honneur* de Jean Molinet (fol. 201-207), *La Correction des Liégeois* (fol. 207-214), *Le Bréviaire des nobles* (fol. 214-219), *Le miroir de la mort* d'Olivier de la Marche (fol. 219v^o-224) et un poème intitulé *Pour un chevalier désolet* (fol. 224v^o-228).

2) Le second manuscrit en papier ne contient ni titre, ni enluminure. Daté du XVI^e siècle, il est conservé dans la collection privée de la bibliothèque des comtes de Lannoy (au château d'Anvaing en Belgique, siège actuel de la famille). Cet exemplaire contient une préface du chapelain de Guillebert de Lannoy. Son contenu est *grosso modo* conforme au manuscrit précédent avec une grande quantité des variantes de détail, les unes faites pour la concision du texte, les autres pour compléter les données ou, plus rarement, pour changer l'idée de l'original. Il comporte également un grand nombre de variantes d'orthographe dont le caractère est précisé dans l'édition de Potvin⁸⁵. Ce manuscrit contient aussi, à la différence du précédent, des titres pour chaque partie du texte.

3) Le dernière variante des *Voyages et ambassades* se trouve, de même que la première, à la Bibliothèque royale à Bruxelles (**KBR**), dans le manuscrit coté **II 6978**. Il s'agit d'un volume du XV^e siècle de 138 feuillets, déjà signalé dans l'édition de Ch. Potvin qui n'avait pourtant pas la possibilité d'obtenir d'autres renseignements sur ce manuscrit⁸⁶. A son époque, il était conservé dans la collection privée du bibliophile Godolphin Welden à Londres. Ensuite, il fut acquis par le Cabinet des manuscrits de la KBR en 1937, mais resta ignoré faute de description publiée dans les catalogues respectifs⁸⁷. La présence du récit de voyage de Guillebert dans ce volume n'a été découverte et signalée que récemment par Baudouin van den Abeele⁸⁸. C'est pourquoi nous consacrons plus d'attention qu'aux manuscrits précédents à la présentation de cet exemplaire unique.

⁸⁴ Celles-ci sont édités chez Baudouin DE LANNON – Georges DANSAERT, *Jean de Lannoy le Bâtitteur*, Paris – Bruxelles, 1937.

⁸⁵ POTVIN, pp. 6-7.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁸⁷ *Manuscrits datés conservés en Belgique, t. V : 1481-1540, Manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale Albert I^{er} à Bruxelles*, eds. Martin WITTEK et Thérèse GLORIEUX-DE GAND, Bruxelles 1987, p. 13 (n^o 597)

⁸⁸ Nous devons remercier M. van den Abeele pour nous avoir signalé cette troisième variante des *Voyages et ambassades* et procuré de ses articles qui y traitent : Baudouin VAN DEN ABEELE, « Deux manuscrits inconnus du Bestiaire attribué à Pierre de Beauvais », dans *Bestiaires médiévaux. Nouvelles perspectives sur les manuscrits et les traditions textuelles*, éd. B. van den Abeele, Louvain-la-Neuve 2005, pp. 183-199 ; *IDEM*, « Jean Molinet, Guillebert de Lannoy, Pierre de Beauvais... Un nouveau témoin manuscrit (Bruxelles, BR, II 6978) », dans *Miscellanea in memoriam Pierre Cockshaw (1938-2008). Aspects de la vie culturelles*

Au premier feuillet, on peut trouver la liste des pièces qui font partie de ce volume, exécutée par l'écriture du XV^e siècle, qui signale, entre autres, la présence du récit de Guillebert de Lannoy (fol. 71r^o-106v^o dans le manuscrit) par les mots suivants : *Le livre de messire Guillebert de Lannoy et des biaux voiagez qui fist en son temps oultre la mer et ailleurs*⁸⁹. En dehors de l'ouvrage du chevalier flamand, le manuscrit contient essentiellement les œuvres suivantes de Jean Molinet : *Trosne d'honneur* (fol. 2-10v^o ; cf. avec le même ouvrage qui fait partie du Ms. 21531, fol. 201-207), *Epitaphe de Philippe le Bon* (fol. 10v^o-11), *Le naufrage de la pucelle* (fol. 112-124v^o) et *La ressource du Petit peule* (fol. 125-138). Le volume contient aussi la version longue du *Bestiaire* de Pierre de Beauvais (fol. 22-62v^o) ainsi que les diverses nomenclatures des dignitaires ecclésiastiques, Pairs de France et de princes relevant du roi de France (fol. 109v^o-111v^o)⁹⁰.

A la différence des manuscrits mentionnés ci-dessus, cet exemplaire porte, à la fin du *Bestiaire* de Pierre de Beauvais, la date de sa mise à l'écrit (1482) ce qui peut être valable pour la totalité du volume grâce à l'homogénéité de l'écriture et la présence des filigranes appropriés⁹¹. Le dernier feuillet du manuscrit informe de plus sur la mort de la duchesse Marie de Bourgogne, survenue le 27 mars 1482, et de la bataille à Saint-Omer le *mercredy ensievant*⁹².

En ce qui concerne le texte des *Voyages et ambassades*, le ms. II 6978 ne le représente pas intégralement mais d'une manière confondue. La copie présente des anomalies de structure car les différentes parties du récit s'y trouvent dans un désordre chronologique du texte original. Ceci n'est pourtant pas causé par la mauvaise reliure du manuscrit parce que les coupures (il y en a une dizaine dans le texte) se reproduisent souvent en milieu de page, tandis qu'entre les feuillets ou entre les cahiers, il n'y a pas de ruptures⁹³. Il s'agit plutôt d'un choix de certains passages que le copiste considéra probablement comme les plus remarquables. Ou bien, cet état désordonné des *Voyages et ambassades* est dû à un modèle non relié, dont le texte copié ici refléterait la succession impropre des cahiers ou

des Pays-Bas Méridionaux (XV^e – XVIII^e siècle), éd. F. Daelemans – A. Kelders, Bruxelles 2009, pp. 515-525.

⁸⁹ KBR, II 6978, fol. 1v^o.

⁹⁰ Pour la description détaillée du manuscrit, voir B. VAN DEN ABEELE, « Deux manuscrits inconnus », pp. 190-195.

⁹¹ *Ibid.*, pp. 190-191.

⁹² KBR, II 6978, fol. 138v^o.

⁹³ B. VAN DEN ABEELE, « Jean Molinet, Guillebert de Lannoy », p. 520.

des feuillets⁹⁴. Enfin, il est également possible que le copiste ne disposât plus du papier pour y recopier la totalité de l'ouvrage de Guillebert.

Editions et traductions

On ne connaît aucune incunable ni imprimé des *Voyages et ambassades* ou d'une partie de ce texte avant le XIX^e siècle⁹⁵. La première édition du texte des *Rapports*, exécutée à partir du manuscrit d'Oxford, a été faite par sir John Webb en 1827⁹⁶. Le texte intégral du récit fut pour la première fois publié (à partir du Ms. KBR 21531) par Constant-Philippe Serrure en 1840⁹⁷. Bien que cette publication ait été critiquée pour ne pas convenir aux critères d'une édition scientifique⁹⁸, une partie de ce texte fut reprise, quatre ans plus tard, par l'historien et géographe polonais Joachim Lelewel dans le cadre de son édition parallèle franco-polonaise, dotée des notes explicatives⁹⁹. La principale édition de référence est celle de Charles Potvin dans son recueil des œuvres de Guillebert de Lannoy, publié en 1878¹⁰⁰. Il s'agit d'une édition du Ms. KBR 21531 avec les variantes du Ms. du comte de Lannoy et du Ms. d'Oxford, publié par J. Webb. L'ensemble de l'ouvrage comprend aussi une longue introduction biographique de Guillebert, l'édition d'autres pièces diplomatiques concernant le personnage du noble flamand et deux œuvres didactiques – *L'Instruction d'un jeune prince* et *Enseignements paternels* – que l'éditeur lui attribue.

Après la traduction des *Voyages et ambassades* en polonais, une portion du texte fut aussi reprise en russe encore au milieu du XIX^e siècle¹⁰¹. La récente traduction intégrale des

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ W. PARAVICINI (dir.), *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Biographie. 3. Niederländische Reiseberichte*, Francfort-sur-le-Main 2000, p. 41.

⁹⁶ John WEBB (éd.), « A survey of Egypt and Syriae undertaken in the year 1422, by Sir Gilbert de Lannoy Knt. translated from a manuscript in the Bodleian Library at Oxford, with an Introductory Dissertation, and Notes of illustration and reference to the Croisades », *Archaeologia or, miscellaneous tracts relating to Antiquity*, 21 (1827), pp. 281-444.

⁹⁷ *Voyages et ambassades de Messire Ghillebert de Lannoy (1399-1450)*, éd. de Constant-Philippe Serrure, Mons 1840.

⁹⁸ Entre autres cf. Emile GACHET, « Examen critique des voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy, 1399-1450 », *Trésor national*, 2^e série, t. 1 (1843), pp. 179-225.

⁹⁹ Joachim LELEWEL (éd.), *Guillebert de Lannoy et ses voyages en 1413, 1414 et 1421 / Guilbert de Lannoy i jego podróże*, Bruxelles – Poznań 1844 (LELEWEL ci-après).

¹⁰⁰ « Voyages et ambassades », dans *Œuvres de Guillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste*, éd. de Charles POTVIN, Louvain 1878, pp. 9-178 (POTVIN ci-après).

¹⁰¹ *Путешествие Гилльбера де-Ланнуа по южной России в 1421 году* [Le voyage de Guillebert de Lannoy en Russie méridionale en 1421], éd. de F. Bruno, Odessa 1852. Comme le titre l'indique, il s'agit

Voyages et ambassades en tchèque fut d'abord l'objet du mémoire de master¹⁰² et, après de nombreux remaniements, elle fait partie d'une monographie collective sur Guillebert de Lannoy¹⁰³. D'autres traductions du récit de Guillebert, y compris en français moderne, ne nous sont pas connues pour le moment.

Si nous regardons le bilan de l'historiographie à propos du personnage et des voyages de Guillebert de Lannoy, nous devons constater que le noble flamand a suscité beaucoup plus d'intérêt que ses prédécesseurs, Ogier d'Anglure et Nompar de Caumont. Au cours du XIX^e siècle, nous pouvons constater une première vague d'études consacrées généralement à la vie et l'œuvre de Guillebert. L'édition de C.-P. Serrure suscite une critique de la part d'Emile Gachet qui, malgré son éthique du nationalisme belge, essaye de suppléer l'étude portant sur le contexte historique, absente dans la première publication du récit¹⁰⁴. L'édition de J. Lelewel, déjà citée, tend à préciser du point de vue géopolitique les passages des *Voyages et ambassades* concernant l'Europe de l'est, mal-connue par les historiens de l'Europe occidentale. Ces deux premières tentatives sont largement dépassées par l'édition critique de Ch. Potvin de 1878, dont l'introduction et l'apparat documentaire présente Guillebert de Lannoy dans toute sa variété. Ces informations sont récapitulées dans l'article d'Ernest van Elewyck, publié un an plus tard¹⁰⁵. En 1890 paraît la première monographie de Louis Quarré-Reybourbon qui essaye, en mettant en relief l'identité lilloise du seigneur de Lannoy, de répliquer aux tendances précédentes des historiens belges de s'appropriier le personnage du fameux voyageur¹⁰⁶. En résumant les travaux sur Guillebert de cette époque, nous pouvons constater deux tendances générales : l'effort de fixer le texte des *Voyages et ambassades* sur le plan historique et géographique (dans la veine de la conscience positiviste) mais aussi la quête de l'identité du voyageur en question, notamment au profit du jeune Etat belge (héritage de l'historiographie romantique). Il est remarquable que, dans certaines études, ces deux approches cohabitent.

d'une édition bilingue d'un extrait des *Voyages et ambassades* concernant le parcours de Guillebert de Lannoy en Podolie et Tartarie en 1421.

¹⁰² Jaroslav SVÁTEK, *Dílo Guilleberta de Lannoy jako historický pramen* [L'œuvre de Guillebert de Lannoy en tant que source historique], sous la direction de Martin Nejedlý, Faculté des Lettres, Université Charles, Prague 2007.

¹⁰³ Guillebert DE LANNOY, *Cesty a poselstva* [Voyages et ambassades], éds. de Jaroslav Svátek – Martin Nejedlý – Olivier Marin – Pavel Soukup, Prague 2009.

¹⁰⁴ E. GACHET, « Examen critique » (référence complète ci-dessus).

¹⁰⁵ Ernest van ELEWYCK, « Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste du XV^e siècle », *Revue de Belgique*, 11 (1879), pp. 105-134.

¹⁰⁶ Louis QUARRÉ-REYBOURBON, *La Vie, les voyages et aventures de Gilbert de Lannoy, chevalier lillois, au XV^e siècle*, Lille 1890.

Certains historiens du XX^e siècle continuaient dans les travaux de leurs prédécesseurs et parfois, malgré la naissance de nouvelles méthodes, dans leur vision. D'un côté, le personnage du voyageur flamand figure, grâce à la variété de ses activités et sa riche carrière itinérante, dans de nombreux ouvrages synthétiques. La liaison de Guillebert de Lannoy à la croisade est rappelée chez Aziz S. Atiya, Norman Housley¹⁰⁷, pour la croisade bourguignonne en particulier chez Johanna D. Hintzen, Heribert Müller et Jacques Paviot¹⁰⁸. L'œuvre littéraire du noble flamand ne reste pas sans écho dans la synthèse de Georges Doutrepoint et de Daniel Poirion¹⁰⁹. La « micro-histoire » de Guillebert dans l'espace de la Flandre bourguignonne fait l'objet des travaux de Théodore Leuridan, de Jules Bataille ou de Baudouin de Lannoy¹¹⁰. D'autres synthèses présentent ce noble en tant que pèlerin, soit en Terre sainte, soit dans d'autres lieux sacrés en Europe¹¹¹.

D'un autre côté, on peut observer une foison des travaux consacrés entièrement au personnage de Guillebert en général¹¹² ou, plus fréquemment, aux phases respectives de sa carrière du voyageur. Après l'étude pionnière de Lelewel, les voyages du chevalier

¹⁰⁷ Aziz S. ATIYA, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londres 1938 ; Norman HOUSLEY, *The Later Crusades, 1274-1580. From Lyons to Alcazar*, Oxford 1992.

¹⁰⁸ Johanna D. HINTZEN, *De kruistochtplanen van Philips den Goede*, Rotterdam 1918 ; Heribert MÜLLER, *Kreuzzugpläne und Kreuzzugspolitik des Herzogs Philipp des Gutes von Burgund*, Göttingen 1993 ; Jacques PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIV^e-XV^e siècle)*, Paris 2003.

¹⁰⁹ Georges DOUTREPOINT, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris 1909 ; Daniel POIRION, *Le poète et le prince*, Paris 1958.

¹¹⁰ Théodore LEURIDAN, *Histoire des seigneurs et de la seigneurie de Roubaix*, Marseille 1976 ; Jules BATAILLE, *Cysoing. Les seigneurs, l'abbaye, la ville, la paroisse*, Lille 1934 ; Baudouin DE LANNOY, *Hugues de Lannoy, le bon seigneur de Santes*, Bruxelles 1957.

¹¹¹ Dans la perspective plus générale voir Ursula GANZ-BLÄTTLER, *Andacht und Abenteuer. Berichte europäischer Jerusalem- und Santiago-Pilger (1320-1520)*, Tübingen 1990. Le texte de Guillebert de Lannoy figure en tant que partie intégrale du corpus de listes d'indulgences chez Josephie BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage in the late Middle Ages*, Hilversum 1994. Parmi les études consacrées au pèlerinage au Mont-Sinaï, les passages pourtant sur Guillebert de Lannoy sont à trouver chez Mafhouz LABIB, *Pèlerins et voyageurs au Mont Sinaï*, Le Caire 1961 ; Baudouin VAN DE WALLE, « Sur les traces des pèlerins flamands, hennuyers et liégeois au monastère du Sainte-Catherine de Sinaï », *Handeligen van het genootschap voor geschiedens gesticht onder de benaming "Société d'émulation" te Brugge*, 101 (1964), pp. 119-147 ; et chez Detlev KRAACK, *Monumentale Zeugnisse der spätmittelalterlichen Adelsreise. Inschriften und Graffiti des 14.-16. Jahrhunderts*, Göttingen 1997. Le voyage de Guillebert au Purgatoire de Saint-Patrice est traité entre autre dans le recueil de Michael HAREN – Yolande DE PONTFARCY (éds.), *The Medieval Pilgrimage to St Patrick's Purgatory: Lough Derg and the European Tradition*, Enniskillen 1988 et chez Werner PARAVICINI, *Fact and Fiction. St Patrick's Purgatory and the European Chivalry in the Later Middle Ages* (The 2003 annual lecture of the German Historical Institute London), Londres 2004.

¹¹² Charles TERLINDEN, « Guillebert de Lannoy (1386-1462), le premier ambassadeur belge », *Bulletin de l'Association de la noblesse du royaume de Belgique*, 104 (1970), pp. 225-229 (cet article continue toutefois dans la veine romantiques de certaines études du XIX^e siècle) ; Margaret Wade LABARGE, « Ghillebert de Lannoy: Burgundian traveller », *History Today*, 26/3 (1976), pp. 154-163 ; Martin NEJEDLÝ, « Na dobrodružných stezkách. Zvědové pozdního středověku » [Sur les chemins d'aventure. Les espions du Bas Moyen Âge], dans *Historický obzor*, 19/11-12 (2008), pp. 242-256 (partie I) ; *ibid.*, 20/3-4 (2009), pp. 58-72 (partie II) ; 20/7-8, pp. 155-175 (partie III) et 20/11-12, pp. 242-261.

flamand en Europe de l'est firent l'objet de l'article d'Oskar Halecki ainsi que d'une monographie de Petras Klimas¹¹³. Ces deux études des historiens exilés aux Etats-Unis sont liées entre autre par la volonté de présenter Guillebert de Lannoy en tant que témoin de l'ancienne gloire du Royaume de Pologne pour le premier, ou du règne illustre du grand-duc Witold, pour le second¹¹⁴. Le voyage en Europe de l'Est en 1413-1414 inspira aussi d'autres articles¹¹⁵, quoiqu'il s'agisse de sa phase initiale de la *reise* en Prusse¹¹⁶, la visite des pays baltiques et de la ville de Novgorod¹¹⁷ ou bien son retour par l'Europe centrale¹¹⁸. C'est aussi le parcours du noble flamand en 1421 par cette partie du vieux continent qui fut à l'origine de l'article de Maria Holban, peu cité mais peut-être le plus remarquable dans l'historiographie « guillebertienne »¹¹⁹. C'est aussi le rôle du croisé et d'espion que Guillebert de Lannoy joue en Péninsule Ibérique¹²⁰ et surtout en Terre

¹¹³ Oskar HALECKI, « Gilbert de Lannoy and his discovery of East central Europe », *Bulletin of the Polish institute of Arts and Science in America*, 2 (1943-1944), pp. 314-331. Petras KLIMAS, *Ghillebert de Lannoy in Medieval Lithuania*, New York 1945. A propos du séjour de Guillebert dans les terres baltiques, l'historien et diplomate lituanien avait déjà consacré deux études en sa langue natale : *IDEM*, « Vieno prancūzo išpūdžiai Lietuvoje Vytauto laikais. Guillebert de Lannoy kelionė 1413-1414 metais », *Zidinys*, 13 (1930), pp. 232-245 ; *IDEM*, « Ghillebert de Lannoy. Dvi jo kelionės Lietuvun Vytauto Didžiojo laikais (1413-14 ir 1421 metais) », *Praeitis*, 2 (1931), pp. 94-157.

¹¹⁴ Voir la recension des deux ouvrages de J. BROMBERG dans *Speculum*, 20/4 (1945), pp. 486-491.

¹¹⁵ Anne BERTRAND, « Un seigneur bourguignon en Europe de l'Est: Guillebert de Lannoy (1386-1462) », *Le Moyen Age*, 95/2 (1989), pp. 293-309 ; *EADEM*, « Guillebert de Lannoy (1386-1462). Ses 'voyages ambassades' en Europe de l'Est », *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes*, 31 (1991), pp. 79-92.

¹¹⁶ Erich MASCHKE, « Burgund und der preußische Ordenstaat. Ein Betrag zur Einheit der ritterlichen Kultur Europas in späten Mittelalter », dans *Syntagma Friburgense. Historische Studien H. Aubin dargebracht zur 70. Geburtstag*, éd. M. Hellmann – H. Thieme – W. Wiora, Lindau – Constance 1956, pp. 147-172.

¹¹⁷ Alexandre V. SOLOVJEV, « Le voyage de messire de Lannoy dans les pays russes », dans *Orbis scriptus. Dmitrij Tschizewskij zum 70. Geburtstag*, éd. D. Gerhard, Munich 1966, s. 791-796 ; Hain REBAS, « Die Reise des Ghillebert de Lannoy in den Ostseeraum », *Hansische Geschichtsblätter* 101 (1983), pp. 29-42 ; Janusz SZTETYLLO, « 'Testes de gris et de martes'. Pieniądz w Nowgorodzie początku XV w. w relacji Gilberta de Lannoy » [L'argent à Novgorod au début du XV^e siècle dans le récit de G. de L.], dans *Nummus et historia: Pieniądz Europy średnowiecznej*, éd. S. K. Kuchyński, Varsovie 1985, pp. 213-220 ; Stéphane MUND, « Guillebert de Lannoy, un observateur fiable de la réalité russe au début du XV^e siècle », dans *Hainaut et Tournaisis. Regards sur dix siècles d'histoire. Recueil dédié à la mémoire de Jacques Nazet*, éd. C. Billen – J.-M. Duvosquel – A. Vanrie, Bruxelles 2000, pp. 179-193 ; *IDEM*, « Travel accounts as early sources of knowledge about Russia in medieval Western Europe from the mid-thirteenth to the early fifteenth century », *The Medieval History Journal*, 5/1 (2002), pp. 103-120 ; *IDEM*, « Opisanije Novgoroda i Pskova v memuarach Voyages et ambassades rycarja Gil'bera de Lannoa (1413) » [La description de Novgorod et de Pskov dans les mémoires V. et A. du chevalier G. de L.], *Voprosy medievistiki* 7, 2002, pp. 47-50

¹¹⁸ Jaroslav SVÁTEK, « „Do té země jsem přijel, ale zase ji rychle opustil...“ – Návštěva burgundského cestovatele Guilleberta de Lannoy v husitských Čechách » [‘Entray oudit païs, mais j'en widay’ – la visite du voyageur bourguignon Guillebert de Lannoy de la Bohême hussite], *Mediaevalia historica bohémica*, 12 (2008), pp. 195-210.

¹¹⁹ Maria HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421, et de quelques incidents de voyage », *Revue des études sud-est européennes*, 5 (1967), pp. 419-434.

¹²⁰ Francisco LÓPEZ ESTRADA, *La toma de Antequera. Textos de Ben al-Jatib, Fernán Pérez de Guzmán, Alvar García de Santa María y Ghillebert de Lannoy*, Antequera 1964 ; Rachel ARIE, « Un seigneur

sainte¹²¹ qui a attiré l'intérêt de certains historiens. L'œuvre poétique de notre voyageur, plus précisément l'analyse des ballades échangées avec Jean de Werchin, fait l'objet des articles d'Arthur Piaget et de Joan Grenier-Winther¹²². De plus, les relations du jeune Guillebert de Lannoy avec son précepteur Jean de Werchin sont analysées dans les articles de Werner Paravicini¹²³. La recherche historique est aussi revenue à l'étude des manuscrits contenant les ouvrages attribués à notre voyageur, en précisant ou réfutant les observations des éditeurs du XIX^e siècle¹²⁴. Bien évidemment, Guillebert apparaît dans plusieurs ouvrages plus généraux ou encyclopédiques ou dans les répertoires bibliographiques¹²⁵.

Famille et carrière

Dans les cartulaires de l'église collégiale Saint-Pierre à Lille, nous trouvons une mention, datée de 1211, d'un noble nommé *Egidius de Alneto*. Il s'agit du premier ancêtre connu de notre voyageur. La forme latine de son prédicat nous donne la possibilité de démontrer l'étymologie du nom de sa famille : *alnetum* veut dire « aulnaie » en français moderne, *aulnoy* en moyen français. Une localité plantée par les aulnes se trouve en effet à l'est de la ville de Lille qui, par contrepèta, devint *Launoy* pour changer finalement à Lannoy.

bourguignon en terre musulmane au XV^e siècle - Ghillebert de Lannoy », *Le Moyen Âge*, 83/2 (1977), pp. 283-302 ; Jaroslav SVÁTEK, « Voyages de Guillebert de Lannoy en Péninsule Ibérique au début du XV^e siècle », *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes (Rencontres de Madrid)*, 51 (2011), pp. 17-30.

¹²¹ Robert H. SCHWOEBEL, « Western Spies in the Levant », *History Today*, 13 (1963), pp. 747-756 ; Jaroslav SVÁTEK, « Guillebert de Lannoy, un seigneur bourguignon espion en Terre sainte », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, éd. M. Nejedlý – J. Svátek, Toulouse 2009, pp. 85-94

¹²² Arthur PIAGET, « Ballades de Guillebert de Lannoy et de Jean de Werchin », *Romania*, 39 (1910), pp. 324-368 ; Joan GRENIER-WINTHER, *Le songe de la Barge de Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut. Les Ballades échangées entre Guillebert de Lannoy et Jean de Werchin*, Ottawa 1992.

¹²³ Werner PARAVICINI, « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans *Saint Denis et la royauté. Etudes offertes à Bernard Guenée*, éd. F. Autrand – Cl. Gauvard – J.-M. Moeglin, pp. 125-144 ; *IDEM*, « Nobles hennuyers sur les chemins du monde: Jean de Werchin et ses amis autour de 1400 », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éd. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai, pp. 163-181 et 267-275.

¹²⁴ Bernhard STERCHI, « Hugues de Lannoy, auteur de 'l'Enseignement de vraie noblesse', de 'l'Instruction d'un jeune prince' et des 'Enseignements paternels' », *Le Moyen Âge*, 110 (2004) pp. 79-117 ; les études récentes de B. van den Abeele, signalées ci-dessus.

¹²⁵ M. W. LABARGE, *Medieval Travellers, passim* ; Nicole CHAREYRON, *Globe-trotters au Moyen Âge*, Paris 2004, pp. 52-91 ; G. TYL-LABORY, « Gilbert de Lannoy », dans *Dictionnaire des lettres françaises*, pp. 534-535 ; J. PAVIOT, « Ghillebert de Lannoy », dans *Les Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or au XV^e siècle*, dir. R. de Smedt, Francfort-sur-le-Main 2000, pp. 26-29 ; pour la bibliographie détaillée sur les voyages de Guillebert de Lannoy voir l'article respectif dans W. PARAVICINI (dir.), *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Biographie. 3. Niederländische Reiseberichte*, Francfort-sur-le-Main 2000, pp. 38-60.

C'est là où se trouvait le premier siège de la famille de Guillebert, une pauvre citadelle sur la motte au-dessus des marécages et aulnaies. En dehors d'*Egidius* (Gilles) de Lannoy, les sources parlent encore de deux membres de la famille pour le XIII^e siècle. Les Lannoy du siècle suivant sont toutefois mieux documentés et en même temps plus importants pour notre propos : Hugues I^{er} de Lannoy (autour de 1311-1349), grand-père de notre voyageur, engendra avec son épouse Marguerite de Maingoval trois fils : Hugues II de Lannoy (1335-1410), la tête de la famille, dont la descendance demeure à Lannoy. Son fils Jean, dit « le Ramager », se mariait avec Jeanne de Croÿ et assurait ainsi la liaison avec une autre famille puissante d'un destin similaire : les Croÿ comme les Lannoy évoluaient du cadre de la petite noblesse foncière aux teneurs des hautes offices à la cour de Bourgogne. Mort à Azincourt, il laissa un fils, Jean II, dit « le Bâtitteur », qui s'illustra par l'élargissement du siège familial ainsi que par la fondation de la ville de Lannoy¹²⁶. Le second fils d'Hugues, Guillebert I^{er}, seigneur de Beaumont et père de l'auteur du récit, fonda la lignée de Santes. Le troisième fils d'Hugues I^{er}, Robert de Lannoy, mourut après 1400 sans postérité, tandis que son dernier fils Jean, dit « Percheval », est à l'origine de lignée qui se perpétue jusqu'à nos jours.

L'auteur des *Voyages et ambassades*, Guillebert II de Lannoy naquit en 1386 comme le deuxième fils, deux ans après son frère Hugues (connu aussi sous la forme tronquée « Hue », mort en 1456). En dehors de sa sœur aînée Agnès de Lannoy, épouse de Jean de Roubaix, Guillebert avait encore deux frères cadets, Baudouin et Gossuin. Si nous comparons cette génération des Lannoy avec les parents de Guillebert, peu connus par les sources, elle atteignit une brillante carrière conditionnée notamment par le service à la cour des ducs de Bourgogne. Hugues II de Lannoy est mentionné déjà en 1406 sur la liste des chambellans du duc Jean sans Peur, en 1410 en tant que membre de son conseil. Dans le conflit avec les Armagnacs, Hue devient capitaine à Montargis, plus tard, il tient les offices du gouverneur aux comtés de Hollande et de Zélande¹²⁷. La carrière prometteuse du gouverneur des villes Lille-Douai-Orchies attendait également à Baudouin, malgré son surnom moqueur « le Bègue ». En plus, le frère cadet de Guillebert figure sur l'une des œuvres les plus connues du peintre Jan van Eyck¹²⁸. La peinture à l'huile du fameux primitif flamand servit d'objet pour sa copie dans le *Recueil d'Arras*, une collection

¹²⁶ Une biographie entière a été consacrée à son personnage, voir Baudouin DE LANNOY – Georges DANSAERT, *Jean de Lannoy le Bâtitteur*, Paris – Bruxelles 1937.

¹²⁷ Sur la carrière du frère aîné de Guillebert, voir notamment la monographie de B. de LANNOY, *Hugues de Lannoy, le bon seigneur de Santes*, Bruxelles 1957.

¹²⁸ Le portrait, exposé à la *Gemäldegalerie* de Berlin (Nr. 525G), a été plusieurs fois reproduit. Le chapeau et le bâton en main de Baudouin symbolisent les signes dignitaires de son office.

manuscrite des portraits assemblée au XVI^e siècle qui répertorie les personnages illustres des deux siècles précédents¹²⁹. En dehors de Baudouin, la famille de Lannoy y est représentée encore à plusieurs lieux : on y trouve l'effigie de grands-parents de Guillebert ainsi que celle de ses parents¹³⁰. Le succès de la génération des Lannoy, nés au XIV^e siècle finissant, fut surtout couronné au moment de l'élection d'Hugues, de Guillebert et de Baudouin parmi les premiers chevaliers de la Toison d'Or, fondé par le duc Philippe le Bon en janvier 1430.

Les générations suivantes de la famille restaient aussi bien associées à cette compagnie : on peut compter encore une douzaine des Lannoy décorés du collier prestigieux. Parmi eux, il s'agissait de Pierre, fils de Guillebert, ou Philippe de Willerval, son petit-fils, chargé comme conseiller de l'empereur Charles Quint. C'est néanmoins Charles, comte de Lannoy (1482-1527), arrière-petit-fils de Jean I^{er} « le Ramager », cousin de Guillebert, qui devint le membre le plus illustre de la dynastie. Vice-roi de Naples sous le même empereur, il portait aussi le titre du prince de Sulmona et fonda la branche italienne des Lannoy. En tant que commandant en chef des armées impériales en Italie, il remporta la victoire dans la bataille de Pavie en 1525. Les descendants illustres de la famille sont à trouver aussi au XX^e siècle. Les membres de la lignée de Baudouin le Bègue, frère cadet de Guillebert, adoptèrent le protestantisme au début du XVI^e siècle et furent obligés d'émigrer en Hollande. D'ici, en 1621, Philippe de Lannoy s'embarqua à l'un des premiers navires transportant les colons à l'Amérique. Ses descendants modifièrent la forme du nom familial en « Delano » et c'est parmi eux que l'on trouve la mère du président des Etats-Unis, Franklin Delano Roosevelt¹³¹.

Revenons toutefois à la vie de notre voyageur. Contrairement aux voyageurs précédents, nous allons maintenant présenter la vie et la carrière de Guillebert II de Lannoy en liaison étroite avec ses voyages en fonction de leur quantité et du caractère biographique et mémoriel des *Voyages et ambassades*. En ce qui concerne le lieu exact de naissance et les premières années de l'enfance, nous ne disposons pas de trace dans les sources ; il est cependant très probable que Guillebert naquit et grandit à la seigneurie de son père à

¹²⁹ Arras, Bibliothèque municipale, Ms. 266, fol. 111-112. Reproduit dans Albert CHATELET, *Visages d'antan. Le recueil d'Arras (XIV^e-XVII^e siècle)*, Lathuille 2007, n^{os} I-15 et I-16.

¹³⁰ Arras, BM, Ms. 266, fol. 111-112 (Hugues I^{er} et Marguerite de Maingoval), fol. 118-119 (Guillebert I^{er} et Catherine de Molemboix).

¹³¹ Cette continuité (avec un tableau généalogique) est mise en relief notamment dans la monographie de P. KLIMAS, *Guillebert de Lannoy in Mediaeval Lithuania*, pp. 5-9 qui porte le sous-titre *Voyages and Embassies of an Ancestor of one of America's great President*.

Santes¹³². Dans *Voyages et ambassades*, Guillebert affirme d'avoir participé en 1399, c'est-à-dire à l'âge de treize ans, à la campagne de Walleran de Luxembourg, comte de Saint-Pol et de Ligny, en Angleterre. Bien que l'événement eût lieu quatre ans plus tard, le texte du récit biographique ouvre ainsi la phase de nombreuses campagnes militaires où Guillebert était au service en tant qu'écuyer de Walleran de Saint-Pol, et surtout de Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut. Puisque les premiers exploits dans le domaine de la guerre seront analysés plus en détail dans le chapitre qui se concentre à la chevalerie, nous nous limitons à ce moment à en énumérer les éléments importants : en 1404, Guillebert fait partie d'une autre campagne contre les Anglais, celle de Jacques II de Bourbon, comte de la Marche ; en 1405-1407, il accompagne, avec son frère, le sénéchal Jean de Werchin au pèlerinage en Terre sainte et en Egypte ; l'année suivante, Guillebert prend part à la campagne de Jean sans Peur contre les Liégeois qui aboutit par la bataille d'Othée le 23 septembre 1408. Les *Voyages et ambassades* décrivent ensuite les deux voyages de Guillebert en Péninsule Ibérique : la première en 1407, où les troupes de l'infant Ferdinand essayent en vain de s'imposer aux celles de l'émirat de Grenade ; la seconde, en 1410, est plus fructueuse grâce à la victoire des croisés à Antequera à laquelle notre écuyer flamand prend part.

Lorsque le meurtre de Louis d'Orléans accéléra le conflit entre Jean sans Peur et le parti orléanais, les membres de la famille de Lannoy adoptèrent naturellement le côté du duc de Bourgogne. A son retour de la première campagne espagnole, Guillebert participe à la plaidoirie publique du meurtre du duc d'Orléans, prononcée en mars 1408 par le maître Jean Petit à Paris. Comme nous avons déjà indiqué, le frère Hugues devint l'un des acteurs militaires importants de Jean sans Peur dans ce conflit. Guillebert lui-même aide les partisans bourguignons à rétablir l'autorité du roi dans les terres de Guyenne ainsi que contre le duc de Berry par le siège de Bourges en 1412. Bien que la guerre civile entre les Armagnacs et les Bourguignons offrit de nombreuses occasions aux jeunes écuyers d'être adoubé, c'est en Prusse éloignée que Guillebert part au printemps 1413 pour gagner ses éperons de chevalier.

Comme on le verra plus tard, le voyage de Guillebert de Lannoy en Prusse ne se limitait pas seulement à la campagne militaire au service de l'Ordre Teutonique. Avant le début des opérations, Guillebert profite d'une période de trêve pour parcourir le royaume de Danemark et rendre la visite au roi Eric VII. Après avoir participé aux combats et pillages

¹³² Département de Nord, arr. Lille, canton Haubourdin.

à la frontière avec la Poméranie et la Mazovie, notre voyageur continue son voyage dans l'esprit beaucoup plus explorateur : il visite le siège de l'ordre à Königsberg et se déplace ensuite à Riga afin de prendre part à la *reise* d'hiver. Puisque la branche locale des teutoniques ne l'organise pas à ce moment, Guillebert continue son parcours par les terres baltiques, fraîchement christianisées, pour le couronner par la visite de la ville marchande de Novgorod. Le retour du voyage s'effectue par la ville de Pskov, à travers le lac Pébées gelé et la Lituanie où notre voyageur rencontre pour la première fois le grand-duc Witold. Rentré en Prusse, Guillebert attend encore l'obtention du sauf-conduit pour les terres du roi de Pologne auquel il rend la visite dans la ville de Kalisz aux Pâques 1414. Son parcours des contrées éloignées de l'Europe se termine par le séjour à Prague et le parcours du pays d'Autriche.

Le périple lointain n'a pas privé le jeune chevalier des forces : l'intention du jeune chevalier de se rendre en Irlande pour voir le Purgatoire de Saint-Patrice est cependant empêchée par les autorités anglaises qui emprisonnent Guillebert à son voyage. Selon le témoignage du document le plus ancien concernant notre voyageur, le duc de Bourgogne doit payer la rançon de 3000 francs pour libérer son serviteur¹³³. Le 25 octobre de l'année suivante, Guillebert participe à la bataille d'Azincourt. Blessé et emprisonné, il échappe de justesse au massacre pour être pris de nouveau. Ses exploits, ainsi que la mort de nombreux officiers de la cour bourguignonne à la bataille, lui ont permis d'obtenir l'office du capitaine du château de l'Ecluse qu'il tiendra encore pendant trente ans¹³⁴. En même temps, il entre au service du fils de Jean sans Peur, Philippe de Charolais, chargé à cette époque de gouverner les *marches de pardecha au nom de monseigneur son père*¹³⁵. C'est ainsi qu'il apparaît dans l'ordonnance publiée en 1415 par le duc de Bourgogne pour son fils parmi les *autres conseillers et chambellans estans en l'ostel de mondit seigneur retenues de nouvel*¹³⁶.

Le meurtre de Montereau, survenu le 10 septembre 1419, représente un tournant non seulement pour l'histoire de la France, mais aussi pour la carrière de Guillebert de Lannoy. Devenu conseiller du nouveau duc Philippe le Bon, il participe aux négociations avec Henri V, roi d'Angleterre, qui aboutissent en mai 1420 à la signature du traité de Troyes. A propos de l'alliance anglo-bourguignonne, on a même conservé la prise de

¹³³ POTVIN, p. 187.

¹³⁴ L'acte de nomination est reproduit *ibid.*, pp. 187-191.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 50.

¹³⁶ Holger KRUSE – Werner PARAVICINI (éds.), *Die Hofordnungen der Herzöge von Burgund. Band 1: Herzog Philipp der Gute 1407-1467* (Instrumenta, 15), Ostfildern 2005, ordonnance 3, n° 77, p. 34.

position de Guillebert, signée par la main de notre voyageur et prononcée par lui devant le parlement de Flandre¹³⁷. Le nouveau diplomate de Philippe le Bon continuait également à rendre ses services militaires à la cause contre le dauphin. Avec les troupes d'Henri V, il prend part aux sièges de Sens et de Montereau, d'où Philippe retira le corps de son feu père¹³⁸. L'investissement de Melun se prolongeait aux quatre mois à cause de l'épidémie. C'est là que Guillebert obtient la charge de premier chambellan du duc, grâce à laquelle *couchay devant luy l'espace de trois mois, et portay sa bannière deux fois, la cote d'armes vestue, en bataille rengie avec luy*, comme l'affirme l'auteur des *Voyages et ambassades*¹³⁹. Guillebert fait ainsi partie du cercle des conseillers de Philippe, réduits au nombre de dix conseillers-chambellans par l'ordonnance de 1426. Dans ce conseil, on retrouve aussi son frère aîné Hugues ou son beau-frère Jean de Roubaix. C'est aussi probablement au camp devant Melun qu'une nouvelle charge de Guillebert de Lannoy commence à s'esquisser : après avoir conclu le traité de Troyes, le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre projetaient une nouvelle croisade afin de récupérer la Terre sainte. Pour cet objectif, les deux souverains décidèrent d'envoyer tout d'abord un expert militaire à une mission de reconnaissance qui serait capable d'observer le terrain d'ennemi et d'y signaler les points propices à l'invasion éventuelle des croisés.

Pour bien assurer sa nouvelle tâche, Guillebert encaissa à la cour bourguignonne une somme de 500 francs¹⁴⁰ et encore 200 livres du roi d'Angleterre. Ce dernier montant lui a été payé deux fois car le futur espion feignit d'avoir été dérobé au retour du souverain anglais¹⁴¹. Ce détail de la déloyauté de Guillebert, avouée seulement en 1443, ainsi que l'incident du viol chez Ogier d'Anglure, nous avertissent d'idéaliser excessivement les qualités personnelles des auteurs de nos récits analysés. D'un autre côté, il est vrai que pour entreprendre son grand voyage d'Orient, le voyageur flamand avait besoin d'un bon support matériel. A sa mission de reconnaissance s'ajoutait encore celle du diplomate chargé d'annoncer la conclusion du pacte de Troyes au grand-maître de l'Ordre Teutonique ainsi qu'au roi de Pologne et grand-duc de Lituanie. C'est ainsi que notre voyageur appropria son itinéraire en passant par des contrées qu'il connaissait déjà grâce

¹³⁷ POTVIN, p. 224-225.

¹³⁸ Lors de cette expédition, le nouveau duc récompense Guillebert de la somme de 1900 francs pour la perte de plusieurs chevaux « qu'il a eus perdu durant ledit temps au service de mondit seigneur [Philippe le Bon] et afin qu'il eust mieulx de quoy retourner honnorablement oudit pays de Flandres », ADN, B 1923, fol. 90r^o (comptes de Gui Guilbaut), reproduit aussi chez POTVIN, p. 194-195.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 51.

¹⁴⁰ ADN B 1923, fol. 117v^o

¹⁴¹ Thomas RYMER, *Foedera*, Londres, 1726, t. XI, pp. 22-24 (référence tirée chez J. Paviot, *Les ducs de Bourgogne*, p. 64, note 24).

au voyage précédent de 1413-1414. La visite des cours souverains de l'Europe de l'Est devait se poursuivre par la rencontre du sultan turc Mehmet I^{er} pour lequel notre ambassadeur apportait, entre autre, l'horloge portatif de la part du roi Henri V. La mort du « Grand Turc » en mai 1421, c'est-à-dire au moment du départ de l'ambassade, ainsi que les guerres de successions qui ravagèrent le territoire ottoman dans les Balkans, obligent notre envoyé de changer le cours et de s'embarquer au port de Caffa en Crimée. Grâce aux plusieurs épisodes dangereux à propos de ce parcours inhabituel, les *Voyages et ambassades* changent en un récit d'aventure : dérobé au bord de Dniestr, perdu dans les *déserts de Tartarie* ou assailli par les hordes étrangères, Guillebert en devient l'héros principal¹⁴². Après l'escale à Constantinople où Guillebert annonce la paix entre l'Angleterre et la France aux deux co-empereurs Manuel II et son fils Jean VII, il continue vers l'île de Rhodes, sur laquelle notre diplomate laisse la plupart de son cortège.

Sur l'île des Hospitaliers, l'ambassadeur officiel se métamorphose en espion et entame *incognito*, avec seulement deux compagnons, sa mission de reconnaissance en Egypte et en Terre sainte. Son itinéraire passe d'Alexandrie au Caire vers les monastères de Saint-Antoine et Saint-Paul d'où Guillebert descend par le Nil au nord et continue son espionnage dans les ports du Levant en faisant les détours à Jérusalem et à Damas. C'est justement de ce voyage que proviennent deux parties spécifiques des *Voyages et ambassades* : d'abord les *Rapports* de la mission d'espionnage et ensuite la liste d'indulgences du pèlerinage en Terre sainte, destinée sans doute à masquer la tâche originale de notre espion.

Laissons encore Guillebert à son tour oriental pour un moment afin de nous concentrer au domaine patrimonial et familial de notre voyageur. La titulature de l'auteur des *Voyages et ambassades* nous donne l'idée de l'envergure ses biens. Guillebert de Lannoy est seigneur de Santes, Willerval, Tronchiennes et Wahégnies ; à la fin du récit, on ajoute encore le village de Beaumont. La seigneurie de Santes appartenait d'abord à son frère aîné Hugues; ce n'est qu'après la mort de ce dernier qu'elle passa à Guillebert. C'est aussi le cas de Beaumont et de Wahégnies. La titulature la plus fréquente de l'ambassadeur bourguignon dans les sources fut celle du seigneur de Willerval, commune dans la proximité de Lens, et de Tronchiennes, actuellement le faubourg de la ville de Gand,

¹⁴² Sur l'authenticité problématique de ces passages voir l'étude de M. HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy » (cité ci-dessus).

connu sous le nom flamand *Drongen*. Nous ne savons pas exactement où se trouvait la résidence principale de Guillebert : les voyages incessants ainsi que l'office du capitaine à l'Ecluse et d'autres obligations à la cour de Bourgogne nous donnent plutôt l'idée d'une vie constamment itinérante de ce noble. Ce n'est qu'en 1445 que Guillebert achète une maison à Lille pour s'y installer jusqu'à la fin de ses jours. Cette démarche fut tout à fait logique car la ville représentait non seulement l'un des nouveaux centres politiques des Pays-Bas bourguignons, mais elle se trouvait également au centre des possessions de notre voyageur, parsemées en Flandre. A ceci, nous devons ajouter encore un motif pour cette installation.

Parmi les documents directs concernant les biens de Guillebert, il faut mettre en relief le testament de sa mère, Catherine de Molembaix, datant de 1426 qui s'est conservé jusqu'à nos jours¹⁴³. Il en résulte que notre voyageur fut non seulement l'exécuteur des dernières volontés de sa mère mais aussi l'héritier de la plupart de tous ses biens immobiliers. A cet héritage appartenait, à part de plusieurs maisons, jardins et moulins, l'église et le monastère Abiette à Lille, le lieu probablement fondé par Catherine de Molembaix où elle demeura jusqu'à sa mort¹⁴⁴. Nous ne connaissons les raisons précises du fait que tous les biens auraient dû passer à Guillebert et non à son frère aîné Hugues ; il est toutefois sûr que ce dernier fut endetté chez sa mère après avoir acheté la seigneurie de Wahégnies. Guillebert, au contraire, pouvait se permettre de racheter encore le village de Wattignies, appartenant à son cousin Jean de Lannoy¹⁴⁵. Grâce à cette base des possessions, ainsi qu'aux offices à la cour des ducs de Bourgogne, ce noble pouvait entreprendre les longs et coûteux voyages qui sont au cœur de notre analyse.

Les sources concernant la vie privée et l'environnement familial de Guillebert de Lannoy sont encore plus lacunaires. Pourtant, on dispose des informations essentielles : pendant sa vie, Guillebert se maria trois fois. La première épouse, Eléonor d'Esquennes, veuve de Jean, seigneur de Montigny, ne lui donna aucun enfant. Après sa mort, Guillebert se remaria le 17 avril 1428 pour la seconde fois à Jeanne (ou Marie) van Ghistele. De cette union naquirent au moins deux fils : Philippe (en 1429), l'héritier principal de Guillebert, et Jacques, qui mourut sans postérité. Il est remarquable qu'à la différence d'un tel Nompar de Caumont, le voyageur flamand ne parle presque jamais de sa famille dans ses *Voyages et ambassades*. On y retrouve une seule mention pour l'année 1436 lorsque

¹⁴³ Le document se trouve dans les archives privées de la famille de Lannoy au château d'Anvaing. Son texte est reproduit chez B. DE LANNOY, *Hugues de Lannoy*, pp. 173-180.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 177.

¹⁴⁵ Baudouin DE LANNOY – Georges DANSAERT, *Jean de Lannoy le Bâtitteur*, Paris – Bruxelles 1937, p. 57.

Guillebert entreprend le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle *pour accomplir le vœu que j'avoie fait au trespas de ma femme*¹⁴⁶. La troisième épouse de Guillebert, Isabelle van Drinkam (morte en 1452), apparentée d'ailleurs à Jeanne van Ghistele, mit au monde une fille Marguerite et en 1445 le fils Pierre qui devint plus tard, à l'instar de son père, chevalier de la Toison d'or. De toute façon, la postérité de Guillebert de Lannoy s'éteint en ligne masculine au cours du XVI^e siècle.

Après son retour du périple oriental en 1423, le voyageur et diplomate s'intègre dans le nouveau conflit de son seigneur Philippe le Bon qui concerne cette fois-ci l'héritage de Hollande. Les *Voyages et ambassades* ainsi que d'autres sources confirment la participation de Guillebert à cette affaire¹⁴⁷. Les « guerres de Hollande » ont été résolues par la paix signée à Delft en 1428, tandis que l'attention de Philippe le Bon (et de notre voyageur) se dirigeait à un autre coin d'Europe. Le duc de Bourgogne était depuis longtemps inquiet par les guerres hussites qui, après son éclatement en Bohême en 1419, avaient des répercussions dans son territoire sous diverses formes d'hérésie dans certaines villes au cours des années 1420¹⁴⁸. La visite du cardinal Beaufort, qui initia d'ailleurs la conclusion de la paix de Delft, et du légat apostolique Thomas de Pile en accéléra encore l'intention du duc d'entreprendre une action militaire contre l'hérésie des Bohêmes. C'est ainsi qu'il confia à Guillebert de Lannoy de rédiger l'*Avis pour entreprendre la guerre contre les herectiques de Behaigne*¹⁴⁹. Ce document envisage une vaste campagne internationale au pays des hérétiques sous le commandement du duc de Bourgogne. Les détails du traité montrent bien les qualités de l'expert militaire de son auteur, manifestées déjà dans le projet des *Rapports* concernant la Terre sainte. Philippe envoya également Guillebert à une ambassade auprès du roi de Hongrie, au début de l'année 1429, *pour le fait des Housses*, comme nous rappellent les *Voyages et ambassades*¹⁵⁰. D'après cette

¹⁴⁶ POTVIN, pp. 173-174.

¹⁴⁷ POTVIN, pp. 163-164 ; *Livre des Trahisons de France*, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles 1873, pp. 179-180.

¹⁴⁸ Sur les conséquences de l'hérésie hussite au Pays-Bas bourguignons et le rôle de Guillebert de Lannoy dans cette affaire voir mon article Jaroslav SVÁTEK, « „Návod, jak vést válku proti českým heretikům“. Příběh jednoho nezdařeného protihusitského projektu » [‘Avis pour entreprendre la guerre contre les herectiques de Behaigne’. L’histoire d’un projet anti-hussite infructueux], dans *Křížové výpravy v pozdním středověku*, eds. P. Soukup – J. Svátek, Prague 2010, s. 90-101 avec des références à la littérature sur ce sujet.

¹⁴⁹ BNF, Ms. Fr. 1278, fol. 49v^o-57r^o. Reproduit dans *Œuvres de Georges Chastellain*, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Paris 1863-1866, t. II, pp. 213-217, note 1 ; chez Potvin, pp. 227-249 et aussi dans le répertoire des sources d'Augustin NEUMANN (éd.), *Francozská hussitica I*, Olomouc, 1923, pp. 89-108 avec l'introduction pp. 26-29.

¹⁵⁰ POTVIN, p. 164-166.

description, on sait que notre voyageur rendit également la visite aux princes de l'Empire ainsi qu'à Albert, duc d'Autriche. Il est très probable qu'il participa aussi (avec d'autres ambassadeurs bourguignons) aux négociations avec les émissaires des Hussites que Sigismond organisa à Presbourg en avril de la même année¹⁵¹. Bien que la situation politique ne donnât pas la suite à cet engagement bourguignon dans l'affaire, le document qui en résulte montre bien le caractère du service du conseiller que Guillebert de Lannoy rendait à son souverain.

Au début du texte de l'*Avis*, l'auteur propose à Philippe de se remarier. Il est pourtant difficile à en conclure que la décision du duc de Bourgogne d'épouser la princesse de Portugal suivait justement ce conseil ; le rôle de Guillebert de Lannoy serait dans cas peut-être surestimé. D'un autre côté, son frère cadet Baudouin fit partie de l'ambassade à la cour des Avis, chargée de demander officiellement la main d'Isabelle. En plus, après ce que la princesse arriva, fatiguée par le voyage périlleux, à l'Ecluse, ce fut Guillebert de Lannoy, capitaine du port, qui avait l'honneur de l'accompagner à son futur époux. Enfin, comme nous avons déjà signalé, c'est à cette occasion que le duc Philippe fonda l'Ordre de la Toison d'or en y élisant les trois frères Lannoy¹⁵².

L'auteur des *Voyages et ambassades* continuait dans son activité itinérante : en 1431, il entreprend le voyage à double objectif, d'abord diplomatique en Ecosse, ensuite religieux pour visiter enfin le *trau Saint-Patrice*¹⁵³. Au retour, il s'arrête à la cour de la reine Catherine de France, veuve d'Henri V, roi d'Angleterre. Deux ans plus tard, Guillebert fait partie de l'ambassade bourguignonne au Concile de Bâle¹⁵⁴. Parmi de nombreuses tâches, le synode, ignoré constamment par le pape Eugène IV, contribua à la résolution des deux problèmes de la politique européenne. Premièrement, on y concluait un compromis avec les Hussites, imbattables au champ de guerre. La voie diplomatique vers les *compactata* ne se priva pas des objections de la part des Bourguignons, exprimées entre autres par Guillebert même¹⁵⁵. Les pères du concile contribuèrent également au

¹⁵¹ Y. LACAZE, « Philippe le Bon et le problème hussite », p. 87, note 5. Cf. J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, pp. 69-70.

¹⁵² Jaroslav SVÁTEK, « „Návod, jak vést válku“ », p. 98. En 1446, seize ans après la fondation de l'ordre, Hugues et Guillebert de Lannoy furent chargés de réviser les statuts de cette noble compagnie (voir B. DE LANNNOY, *Hugues de Lannoy*, p. 266).

¹⁵³ POTVIN, p. 166.

¹⁵⁴ Cf. Joseph TOUSSAINT, *Les relations diplomatiques de Philippe le Bon avec le concile de Bâle*, Louvain 1942.

¹⁵⁵ De cette rencontre, nous disposons d'un discours direct, prononcé par Guillebert de Lannoy à l'adresse des représentants hussites. Il nous paraît remarquable de le reproduire ici en entier : « *Feria sexta aequenti exiverunt Bohemi generalem congregacionem de ambitu Predicatorum. Tunc vocaverunt eos ambasiatores ducis Burgundie ad unam capellam, presente duce Wilhelmo protectore concilii. Ibi proposuerunt idem*

rapprochement du parti bourguignon et celui de Charles VII qui aboutit à la conclusion du traité d'Arras en 1435. A cette occasion, le chroniqueur Monstrelet cite le serment d'un seigneur de Lannoy : *Vées cy la propre [main], qui aultre fois a fait les sairemens pour cinq paix faites durant ceste guerre, desquelles nulles n'ont esté entretenues. Mais je promès à Dieu que ceste sera entretenue de ma partie, et que jamais ne l'enfraindrai*¹⁵⁶. Nous ne savons pas exactement si les mots appartiennent à Guillebert ; il est toutefois indéniable que notre voyageur prit part au congrès¹⁵⁷.

L'auteur des *Voyages et ambassades* s'engagea dans ce nouvel cours de la politique bourguignonne qui ne fut sans obstacles : on le voit au siège infructueux de Calais entrepris par le duc Philippe en 1436 ; à la charnière des années 1430 et 1440, il participe aux négociations avec le roi Charles VII qui avaient pour le but d'atténuer la tension survivante entre les Bourguignons et les Français¹⁵⁸. Pour l'année 1442, notre ambassadeur note dans le récit sa tâche diplomatique qui consistait en la défense des intérêts bourguignons au Luxembourg contre l'empereur Frédéric III. L'affaire fut résolue *via facti* l'année suivante par l'occupation militaire du duché par les troupes de Philippe le Bon¹⁵⁹.

L'année 1446 peut être considérée comme une sorte d'apogée dans la carrière de Guillebert de Lannoy. Tout d'abord, il a été convoqué à la cour de Philippe pour prendre part aux délibérations secrètes causées par la mort de Catherine de France, épouse de Charles de Charolais. Ces négociations donnèrent également suite à l'institution du

*ambasiatores ducis Burgundie Bohemis ea, que sibi a domino eorum sunt commissa: Primo, quod eorum dominus dux peteret, ut se disponerent ad pacem et unionem; sed si vellent pertinaciter sic perseverare, quod tunc ipse dux Burgundie cum iuvamine aliorum principum et deliberacione sancte matris ecclesie vellet et intenderet procurare pacem et providere tali regno, dicentes: „Vos enim presumpsistis contra omnes Christianos et non vultis tenere ea, que patres et antecessores vestri crediderunt et tenuerunt. Sacrum concilium utique providebit de remedio etc., cujus determinacioni utique dominus noster dux obediet et stabit cum toto regno et populo ejus.“ Ad hec respondit quidam miles Bohemus, nomine Wilhelmus: „Dolemus, quod dominus noster dux Burgundie intendit intrare et destruere regnum nostrum. Attamen exspectemus eum, si intrabit, sicut exspectavimus multos alios inimicos nostros.“ Et sic Bohemi aliquantulum commoti exiverunt capellam, dicendo: „Propet minas domini vestri ducis Burgundie nolumus exire regnum Bohemie. Et si venerit, expellemus eum, sicut et plures alios, quos a terra nostra expulimus etc.», Monumenta Concilium Basiliense, t. V. Tagebücher und Acten, éd. de Gustav Beckmann – Rudolf Wackernagel – Giulio Coggiola, Bâle 1904, pp. 46-47 (le 3 avril 1433). Reproduit chez Alois KRCHŇÁK, *Čechové na basilejském sněmu* [Les Tchèques au Concile de Bâle], Svitavy, 1997, p. 141.*

¹⁵⁶ *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet* (6 vols.), éd. de Louis Douët-d'Arcq, Paris 1857-1862, t. V, p. 183.

¹⁵⁷ Le « seigneur de Lannoy » en question pouvait être Jean III de Lannoy, dit « le Bâilleur », cousin éloigné de Guillebert. Il fut également présent à Arras en tant que conseiller ducal, mais il n'avait que 25 ans à l'époque ce qui contredit le contenu du serment. Il serait aussi difficile d'attribuer les mots au frère aîné de Guillebert, Hue de Lannoy, connu comme partisan farouche de l'alliance anglaise même après ce traité (voir B. DE LANNOY – G. DANSART, *Jean de Lannoy le Bâilleur*, p. 20).

¹⁵⁸ Sur ces ambassades voir les documents présentés chez POTVIN, pp. 213-214.

¹⁵⁹ B. SCHNERB, *l'Etat bourguignon*, pp. 217-219 etc.

« Grand conseil », peut-être le fruit d'un memorandum rédigé déjà en 1439 et attribué à Guillebert par son éditeur Ch. Potvin¹⁶⁰. Or c'est surtout le dernier voyage en Terre sainte, en cette même année, qui trouve son écho dans les *Voyages et ambassades*. Le périple commence par la visite du roi Alphonse V d'Aragon, roi de Naples. Guillebert, accompagné par son fils Philippe, lui donne le collier de la Toison d'or. Ensuite, il continue par un pèlerinage accoutumé de Jérusalem. Charles Potvin, ainsi que plusieurs autres historiens, adoptèrent une hypothèse que Guillebert reprit son activité d'espionnage en 1421¹⁶¹. Le texte même des *Voyages et ambassades* reste pourtant muet à ce propos ; son auteur cherche plutôt à bien décrire l'itinéraire parcouru, y compris les détours causés par la fortune de la mer. Il est vrai que l'ambassadeur bourguignon parlait avec le roi d'Aragon de la croisade, mais l'absence des documents semblables aux *Rapports* ainsi que l'âge déjà avancé de Guillebert (il avait 60 ans à l'époque) sont plutôt favorables à ce que la dimension militaire soit exclue de ce pèlerinage¹⁶².

Le dernier voyage de Guillebert à Rome, répertorié dans les *Voyages et ambassades*, accomplit symboliquement la vie itinérante de ce noble. Son activité au service des ducs de Bourgogne ne s'en termine pas du tout ; on en est seulement informé par d'autres sources. Le *Livre des faits de Jacques de Lalaing* mentionne Guillebert en 1445 en tant qu'arbitre du tournoi du chevalier fameux avec son adversaire sicilien Giovanni di Bonifacio¹⁶³. En 1453, Guillebert se bat aux côtés de Philippe le Bon contre les Gantois révoltés. L'année suivante, il prend part au célèbre banquet du Faisan. Le vieux Guillebert prononce son excuse de ne pas prononcer de vœu au duc parce qu'il est vieux et malade. Il s'engage solennellement à l'égard du duc en envisageant plusieurs possibilités¹⁶⁴. En ce

¹⁶⁰ BNF, Ms. 1278, fol. 16, 26, 22 et 44 ; attribution par POTVIN, sur p. 209.

¹⁶¹ POTVIN, pp. 217-218. H. Müller parle de la motivation politique du voyage, au moins pour sa phase initiale à Naples (Heribert MÜLLER, *Kreuzzugspläne und Kreuzzugspolitik des Herzogs Philipp des Guten von Burgund*, Göttingen 1993, pp. 38-39)

¹⁶² Cf. J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, pp. 110-113 ; A. BERTRAND, « Un seigneur bourguignon en Europe de l'Est: Guillebert de Lannoy (1386-1462) », *Le Moyen Age*, 95/2 (1989), p. 309.

¹⁶³ *Œuvres de Georges Chastellain*, t. VIII, p. 83. POTVIN, p. 215

¹⁶⁴ D'après Marie-Thérèse CARON, « "Monseigneur le Duc m'a fait l'honneur de moy eslire..." - Le banquet du Faisan, 1454 », *Le Banquet du Faisan, 1454: l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, eds. M.-T. Caron – D. Clauzel, Arras, 1997, qui reproduit le discours de Guillebert : « Mais sans autre vœu faire je lui (au duc) prometz au nom de mon benoit createur en bonne foy que s'il entretient son voiage en personne encontre le tirant turc ennemy de la crestiente et que son jugement soit qu'en tel estat que je suis, ma presence y pust faire aucun bien ou fruit de service, et il li me commande, sauf leal ensoine de mon corps, je le servirai un an entier a mes despens. Et en cas que je n'y fusse prouffitable et me teinst mondit seigneur pour excuser, je lui promets envoie en mon lieu un ou deux de mes aisnez fils par la licence et a mes despens au nombre de trois hommes d'armes que je payerai pour un an selon le taux des ancens gages royaux XV frans pour mois homme d'armes. Et outre plus me offre envers mondit seigneur tres redoute seigneur que, s'il lui samble que durant ledit voiage je le puisse en aucune chose servir par deca, qui soit au bien dudit voiage, et il y commet, que je m'y emploieray de tout mon pouvoir. » (p. 232).

qui concerne les négociations diplomatiques, parmi lesquelles appartient le voyage du duc au *Reichstag* à Ratisbonne, Guillebert ne semble plus y prendre part. Il est plutôt probable qu'il consacre les dernières années de sa vie à la rédaction de ses souvenirs qui seront un jour mis ensemble par son chapelain dans le recueil nommé *Voyages et ambassades*.

Une douzaine d'années après, le dernier pèlerinage de Guillebert à Rome achève aussi son grand voyage. Les archives des chevaliers de la Toison d'or contiennent l'épithaphe de l'un de ses premiers membres : *Cy gist Noble chevalier Messire Guillebert de Lannoy, Seigneur de Willerval et de Tronchiennes, Frère et comagnon de la Toison d'or, qui donna mille écus de quatre s. de gros, monnoye de Flandres, pour l'entretènement du service divin en ladite église, et trespassa anno 1462, le 22 d'Avril*¹⁶⁵. Le texte ornait la pierre tombale dans l'église Saint-Maurice à Lille où Guillebert fut enterré avec sa troisième femme, Isabelle van Drinkam. Bien que la tombe ne survive pas la destruction révolutionnaire de l'église, l'exemple du voyageur et chevalier laisse une empreinte remarquable.

Bertrandon de la Broquière

Manuscrits, éditions, bibliographie

Le récit de voyage entrepris par Bertrandon de la Broquière en 1432-1433 s'est conservé dans quatre manuscrits¹⁶⁶ :

1) Paris, Bibliothèque nationale de France (BNF), Ms. Fr. 9087. Ce bel exemplaire en parchemin, composé de 252 feuillets, fut destiné directement à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Écrit en lettres gothiques (*bâtarde*) du XV^e siècle, le texte du manuscrit est doté également de six peintures. En dehors du récit de Bertrandon, le volume contient deux textes précédents : 1) l'*Advis directif pour faire le passage d'outre mer* (fol. 1-82^v) – ce texte, écrit en 1332 probablement par le Dominicain Guillaume Adam, fut traduit du

¹⁶⁵ POTVIN, p. 220.

¹⁶⁶ Le répertoire *Europäische Reiseberichte* signale encore l'existence des trois manuscrits suivants : l'un de Besançon, dans la propriété de l'éditeur Charles Schefer (même si ce dernier n'en écrit pas un mot dans son édition du récit) et deux à la Bibliothèque Royale de Belgique, KBR, ms. 9095a et KBR, ms. 7250. Or, ces deux derniers ne contiennent que le traité du frère Brochart sur la Terre sainte, traduit par Jean Miélot. Voir Werner PARAVICINI (dir.), *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Biographie. 2. Französische Reiseberichte*, Francfort-sur-le-Main 1999, pp. 80-81. Pour la description détaillée des manuscrits du *Voyage d'outremer*, nous renvoyons toutefois au même répertoire (*ibid.*, pp. 81-83) ainsi qu'à l'introduction codicologique dans la thèse de Silvia CAPPELLINI, *The "Voyage d'outremer" by Bertrandon de la Broquière (1432-1433): an enlightened journey in the world of the Levant*, Baltimore 1999 (CAPPELLINI ci-après), pp. 424-457.

latin au français par Jean Miélot dans les années 1455-1457 pour Philippe le Bon. Le second texte – *Description de la Terre sainte* (fol. 86-150v^o) – est aussi une traduction faite par Jean Miélot de l'ouvrage de la même date que l'*Advis*, attribué au frère Brochart l'Alemant. Dans ce manuscrit, le *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière occupe les fol. 153-252v^o. Le récit-même est introduit par une enluminure (152v^o) sur laquelle Philippe le Bon accueille Bertrandon de la Broquière agenouillé à terre en costume turc et présentant à son maître l'exemplaire du Coran¹⁶⁷. Une autre miniature (fol. 207v^o), ornée entre autre par la devise personnelle du duc de Bourgogne (*Aultre n'aray*), représente le siège de Constantinople par les Turcs¹⁶⁸.

2) Paris, BNF, Ms. Fr. 5639. Cet in-octavo de 87 feuillets en papier contient trois textes différents. Le récit de Bertrandon (fol. 1-76) y est suivi par *L'advis de messire Jehan Torzelo* (fol. 76v^o-78) et la réponse à ce dernier, faite également par l'auteur du *Voyage d'outremer* (fol. 78v^o-83) que nous appellerons plus tard « le second projet de Bertrandon »¹⁶⁹.

3) Paris, BNF, Ms. Fr. 5593. Ici, le texte du récit fait partie d'un gros volume de 265 feuillets en papier. On peut y repérer cinq parties : les deux textes du XIV^e siècle, traduits par Jean Miélot, que l'on déjà connaît du Ms. Fr. 9087 (*Advis directif*, fol. 1-67v^o ; *Description de la Terres sainte*, fol. 68-152). C'est à ces deux textes que se joint le *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière (fol. 154-254), enchaîné par le projet de Jean Torzelo (fol. 254v^o-257) et la réponse de notre voyageur (fol. 257-263v^o). Le dernier feuillet de l'exemplaire porte la date de son achèvement, le 18 ou le 20 juillet 1464¹⁷⁰.

4) Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 4798. Ce volume de 267 feuillets en papier, écrit en calligraphie régulière et soignée de la bâtarde, contient les mêmes textes que le manuscrit précédent. A la fin du dernier feuillet se trouve la datation du 17 septembre 1460. D'après la dédicace (*au seigneur de Forestel*) et la signature qui suit cette indication, il est évident que l'exemplaire a été destiné à Jean de Wavrin, seigneur de Forestel, fils naturel de Robert VII, seigneur de Wavrin. D'après la décoration du manuscrit, on peut supposer que ce dernier exemple a été recopié à partir du Ms. Fr. 9087.

¹⁶⁷ Pour une analyse plus succincte de cette enluminure, voir aussi Judith GUERET-LAFERTE, « Le livre et la croisade », dans *Le Banquet du Faisan, 1454: l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, eds. M.-T. Caron – Denis Clauzel, Arras 1997, p. 109.

¹⁶⁸ CAPPELLINI, p. 432.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 433-435.

¹⁷⁰ *Ibid.*, pp. 435-437.

Le fol. 153r^o contient en effet le même dessin de présentation du livre par Bertrandon de la Broquière à Philippe le Bon que l'on a décrit ci-dessus.

La première édition du récit de Bertrandon de la Broquière en français moderne fut faite par le baron Legrand d'Aussy¹⁷¹. Un extrait du récit figure également dans l'ouvrage volumineux de J. Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre*, datant du milieu du XIX^e siècle¹⁷² ; l'autre, concernant la partie « hongroise » du voyage, est prétendument classé dans la série des *Monumenta Hungariae historica*¹⁷³. Or, c'est surtout l'édition de Charles Schefer qui est considérée, jusqu'à nos jours, comme celle de référence¹⁷⁴. Dans notre analyse, nous ne faisons pas une exception en s'y référant. Tout en reconnaissant l'inexactitude du titre de cette édition, nous en empruntons cependant la forme abrégée (*Voyage d'outremer*) pour désigner le récit de Bertrandon. Une autre édition critique fait partie de la thèse de Sylvia Cappellini, soutenue en 1999¹⁷⁵. Le *Voyage d'outremer* fut récemment traduit de nouveau en français moderne par Hélène Basso avec l'introduction et l'apparat critique de Jacques Paviot¹⁷⁶.

Le récit du voyage en 1432-1433 inspira de nombreuses traductions en langues étrangères dont plusieurs sont en anglais¹⁷⁷, en serbo-croate¹⁷⁸, en bulgare¹⁷⁹ et en turc¹⁸⁰. La traduction du *Voyage d'outremer* en tchèque par nos soins est en cours de préparation.

¹⁷¹ Baron LEGRAND D'AUSSY, « Voyage d'outre-mer et retour de Jérusalem en France par la voie de terre pendant les années 1432 et 1433 par Bertrandon de la Broquière », dans *Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts. Mémoires de morale et politique*, t. V, Paris 1804, pp. 422-469 (introduction) et 469-637 (édition). Ce texte a été repris dans *Hakluyt's Collection of Early Voyages, Travels, and Discoveries of the English Nation*, Londres 1811, t. IV, pp. 469-545.

¹⁷² Jacques M. J. L. MAS LATRIE, « Récit d'une ambassade envoyée au grand Karaman Ibrahim-Beg par le nouveau roi de Chypre. Extrait de la relation du voyage outre-mer de Bertrandon de la Broquière », dans *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, Paris, 1852-1861, ici t. 3, pp. 3-10.

¹⁷³ « Töredék Bertrandon de la Broquiere, Vieux-Chateau urának, II. Fülöp burgundi herczeg tanácsosának és első lovászának, keleten 1432-ben tett utazása lierásából », dans *Monumenta Hungariae historica. Magyar Történelmi emlékek*, vol. IV, Pest 1859, pp. 301-323 (référence tirée de CAPPELLINI, pp. 444-445).

¹⁷⁴ *Le voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière*, éd. de Charles Schefer, Paris, 1892 (réimpression Westmead 1972 ; SCHEFER ci-après)

¹⁷⁵ Silvia CAPPELLINI, *The "Voyage d'outremer" by Bertrandon de la Broquière (1432-1433): an Enlightened Journey in the World of the Levant* (2 vols., dont le deuxième est celui de l'édition), Baltimore 1999, (thèse de doctorat en français ; CAPPELLINI ci-après).

¹⁷⁶ Bertrandon DE LA BROQUERE, *Le Voyage d'Orient. Espion en Turquie*, trad. par Hélène Basso avec introduction et notes de Jacques Paviot, Toulouse 2010 (*Le Voyage d'Orient* ci-après).

¹⁷⁷ Thomas JOHNES (éd.), *The Travels of Bertrandon de la Broquière to Palestine and his return from Jerusalem overland to France, during the years 1432 and 1433, extracted from a ms. by Legrand d'Aussy*, Londres 1807. Comme le titre indique, il s'agit de la reprise de l'édition de Legrand d'Aussy (voir ci-dessus). Le même traducteur a élaboré aussi une version raccourcie: T. JOHNES, « The Travels of Bertrandon de la Broquière, First Esquire-Carver to Philip le Bon, Duke of Burgundy, during the years 1432 and 1433 », *The Edinburgh Review*, 10 (1807), p. 329sq. Une autre version en langue anglaise un peu raccourcie, elle aussi, se trouve chez Thomas WRIGHT (éd.), « The Travels of Bertrandon de la Broquière, a. d. 1432, 1433 », dans *IDEM, Early Travels in Palestine*, London 1848, n°8, pp. 283-382. Le voyage de

Le sujet du voyage de Bertrandon de la Broquière n'entre dans l'historiographie moderne que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le récit de l'envoyé bourguignon fut d'abord utilisé en tant que source historique dans la *Description historique et géographique de l'Asie Mineure*, ouvrage de Louis Vivien de Saint-Martin¹⁸¹, ensuite dans l'ouvrage concernant les routes balkaniques de l'historien tchèque Konstantin Josef Jireček¹⁸². Une dizaine d'années après celui-ci, la même phase de l'itinéraire de Bertrandon a intéressé aussi l'historien croate Petar Matković qui l'a intégré dans son répertoire des récits de voyages médiévaux sur les Balkans¹⁸³. Peu avant sa propre édition du récit, Charles Schefer a porté son attention sur les miniatures qui se trouvent dans le manuscrit représentatif du *Voyage d'outremer*¹⁸⁴. En dehors de cette sonde préparatoire, aucun autre historien n'a traité sur le voyageur au service de Philippe le Bon dans une étude séparée. Ce n'est qu'en 1951 que Mehmet Izzeddin consacre un petit article à la visite de Bertrandon de la Broquière (et de son contemporain Pero Tafur) à Constantinople¹⁸⁵. Pareillement comme son prédécesseur Guillebert de Lannoy, l'auteur du *Voyage d'outremer* est toutefois mentionné dans un grand nombre d'ouvrages synthétiques, notamment grâce à son engagement dans le phénomène des croisades tardives, ou, plus précisément, dans la croisade bourguignonne¹⁸⁶. Pour certains historiens modernes, la figure de Bertrandon est devenue intéressante du point de vue anthropologique, en tant que prototype du voyageur-aventurier¹⁸⁷ ou même médiateur

Bertrandon a été édité aussi aux Etats-Unis par Galen R. KLINE (éd.), *The Voyage d'Oultremer by Bertrandon de la Brocquière*, New York – Bern, 1988.

¹⁷⁸ Bertrandon DE LA BROQUIERE, *Putovanje preko mora* [Voyage d'outremer], trad. par Miodrag Rajičić, Belgrade 1950.

¹⁷⁹ Bertrandon DE LA BROQUIERE, *Zadmorsko puteshestvie*, trad. par Nikola Kolev, Sofia 1968.

¹⁸⁰ *Bourgogne Dükü Philippe le Bon'un müşaviri ve baş écuyer tranchant'ı Bertrandon de La Broquière'nin Denizşırı seyahatı*, trad. par Ilhan Arda, Istanbul 2000.

¹⁸¹ Louis VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Description historique et géographique de l'Asie Mineure*, Paris 1852, t. II, pp. 531-542.

¹⁸² Konstantin J. JIREČEK, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague 1877. La même thématique réapparaît dans la monographie récente de Mihailo POPOVIĆ, *Von Budapest nach Istanbul. Die Via Traiana im Spiegel der Reisenliteratur des 14. bis 16. Jahrhunderts*, Leipzig 2006, où l'auteur parle du voyage de Bertrandon sur pp. 126-134.

¹⁸³ Petar MATKOVIĆ, « Putovanja po Balkanskom poluotoku za srednjega veka » [Voyages sur la Péninsule Balkaniques aux Moyen Âge], dans *Rad Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti*, t. 42, Zagreb 1878, pp. 56-184, sur Bertrandon voir pp. 167-173.

¹⁸⁴ Ch. SCHEFER, « Notes sur les miniatures ornant un manuscrit de la relation du voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière », *Gazette des beaux-arts*, 3^e période, t. 5, pp. 289-291.

¹⁸⁵ Mehmed IZZEDIN, « Deux voyageurs du XV^e siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », *Journal Asiatique*, 139 (1951), pp. 159-167.

¹⁸⁶ J. D. HINTZEN, *De Kruistochtplanen*, pp. 24-26 ; A. S. ATIYA, *The Crusades in the Later Middle Ages*, pp. 197-204 ; H. MÜLLER, *Die Kreuzzugspläne*, pp. 27-29 ; J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, pp. 73-78.

¹⁸⁷ M. W. LABARGE, *Medieval Travellers*, pp. 184-193 ; N. CHAREYRON, *Globe-trotters au Moyen Âge*, pp. 110-169.

entre la culture de l'Occident et l'altérité orientale¹⁸⁸. Les dispositions de Bertrandon pour franchir les frontières culturelles et religieuses sont mises en relief dans une étude récente de Martin Nejedlý¹⁸⁹.

Toute analyse du personnage et du voyage de Bertrandon de la Broquière ne pourrait pas se priver de la connaissance de la thèse de Silvia Cappellini que nous avons déjà mentionnée ci-dessus¹⁹⁰. En observant l'ouvrage et la figure de l'espion bourguignon de la perspective variée (carrière, géopolitique, pèlerinage, altérité et autres), cette étude, d'ailleurs difficilement accessible, représente une véritable somme de connaissances dont nous disposons aujourd'hui à propos de ce voyageur remarquable. C'est aussi dans son étude préliminaire à une nouvelle édition du récit que l'auteur donne l'état complet et succinct des manuscrits du *Voyage d'outremer*. Pourtant, comme nous allons constater dans les chapitres respectifs, certaines conclusions et interprétations dans ce travail remarquable sont, d'après notre lecture de la source, au moins discutables.

En tout cas, dans les dernières années, le personnage exceptionnel de Bertrandon de la Broquière commence à susciter un vif intérêt, ce que l'on peut d'ailleurs constater d'après le bilan esquissé ci-dessus. Outre la traduction moderne du texte, il s'agit de plusieurs articles spécialisés ainsi que des mémoires universitaires¹⁹¹.

Vie et carrière

L'auteur du *Voyage d'outremer* naquit vers la fin du XIV^e siècle (la date exacte nous est inconnue), sans doute à La Broquière, une seigneurie non-loin de Saint-Bertrand-de-Comminges¹⁹² dans les Pyrénées. Par rapport aux autres voyageurs déjà présentés, nous ne disposons pas de beaucoup d'informations sur la famille de Bertrand, devenu

¹⁸⁸ Alain-Julien SURDEL, « Oultremer. La Terre sainte et l'Orient vus par les pèlerins du XV^e siècle », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, 1982, pp. 323-339, sur Bertrandon notamment pp. 333-339.

¹⁸⁹ Martin NEJEDLÝ, « Paměti o varanovi 'mňoukajícím víc než kočka' a o rubínu svatováclavské koruny, 'velikém jako zralá datle'. Zvěd Bertrandon de la Broquière na cestách (sebe)poznání » [Mémoires sur le varan 'qui miaulait comme un chat' et du rubin de la couronne de Bohême 'grand comme une datte'. L'espion Bertrandon de la Broquière au chemins de l'(auto)connaissance], *Studia mediaevalia Bohemica*, 2/1 (2010), pp. 39-73.

¹⁹⁰ S. CAPPELLINI, *The "Voyage d'outremer" by Bertrandon de la Broquière (1432-1433): an Enlightened Journey in the World of the Levant*, Baltimore 1999.

¹⁹¹ Parmi ceux-là, nous devons mettre en relief le mémoire de Sarah GOUDOFFRE, *Bertrandon de la Broquière et le 'Voyage d'Outremer': étude sur la carrière d'un écuyer gascon à la cour de Bourgogne (1418-1459)*, mémoire de Master 2 sous la dir. de B. Schnerb et E. Lecuppre-Desjardin, Université de Lille III, 2008. Un grand merci appartient à l'auteur de nous avoir rendu possible de consulter cet ouvrage.

¹⁹² Aujourd'hui Labroquière, dép. Haute-Garonne, arr. Saint-Gaudens, canton Barbazan.

« Bertrandon » plus tard dans les sources comptables et narratives. L'écu des seigneurs de La Broquière était burelé d'or et de gueules, chargé d'un lion issant d'or¹⁹³. Quant aux membres de la famille, les registres bourguignons parlent seulement d'un don fait à *Jehan de la Broquiere, escuier, frere de Bertrandon* après son emprisonnement en Angleterre¹⁹⁴. Ce qui est important, c'est le passage du jeune Bertrandon depuis le Midi au service des ducs de Bourgogne. De ce fait, il est à supposer que Bertrandon était un cadet de famille qui chercha son engagement ailleurs, n'ayant pas hérité la seigneurie familiale.

La première mention de notre voyageur se trouve dans les sources comptables de Bourgogne datant de 1418. En tant qu'écuyer et serviteur de *Monseigneur de Noailles*, c'est-à-dire Archambaud de Foix, sire de Navailles, il reçoit de l'argent du duc Jean sans Peur pour aller dans la compagnie du roi à l'encontre *de ses anciens ennemis d'Angleterre*¹⁹⁵. Il est probable que, par ce fait, Bertrandon et son seigneur passèrent au service direct du duc de Bourgogne en vertu du traité d'alliance entre Archambaud et Jean sans Peur, conclue en 1409 contre Bernard, comte d'Armagnac, rival principal des comtes de Foix dans le Midi. Archambaud, nommé de plus conseiller et chambellan du duc, s'illustre l'année suivante quand il meurt suite aux blessures qu'il reçut en défendant en vain Jean sans Peur au pont de Montereau¹⁹⁶. Cet événement a des répercussions pour Bertrandon qui passe au service de Philippe le Bon. Ce dernier l'envoie auprès des comtes de Foix et de Navarre en 1423-1424, peut-être profitant de l'origine de son nouveau serviteur. En 1424, Bertrandon est pour la première fois mentionné en tant qu'écuyer tranchant du duc, pour être rehaussé au premier écuyer tranchant deux ans plus tard avec une pension annuelle de 160 francs¹⁹⁷. Dans les années suivantes, l'auteur du *Voyage d'outremer* est encore plusieurs fois mentionné dans les sources comptables comme bénéficiaire des dons de la part du duc, parmi lesquels Philippe lui confie, le 17 juin 1428, les château, ville et châtellenie de Vieux-Château, dans le duché de Bourgogne¹⁹⁸.

En 1432, Bertrandon reçoit 200 livres pour *luy aidier à soy abillier et aller plus honnestement en certain lointain voyaige secret*¹⁹⁹. Pour notre propos, ceci est le moment

¹⁹³ SCHEFER, pp. XIII-XIV.

¹⁹⁴ *Ibid.*, pp. XXXIII.

¹⁹⁵ Michel MOLLAT – Raymond FAVREAU (éds.), *Comptes généraux de l'Etat de Bourgogne entre 1416 et 1420*, Paris 1965, t. I, n° 532.

¹⁹⁶ B. SCHNERB, *Jean sans Peur. Le prince meurtrier*, Paris 2005, p. 356.

¹⁹⁷ H. KRUSE – W. PARAVICINI (éds.), *Die Hofordnungen der Herzöge von Burgund*, ordonnance 5, n° 124, p. 61.

¹⁹⁸ *Le Voyage d'Orient*, p. 6. Vieux-Château se trouve près de Monbard dans le dép. Côte-d'Or.

¹⁹⁹ ADN, B 1945, fol. 106 ; SCHEFER, p. XVII.

central de la carrière de ce noble. Entre février 1432 et juillet 1433, Bertrandon se trouve donc à la mission de reconnaissance en Orient. A ceci peut se lier encore le don de 800 livres que cet agent du duc reçoit de Philippe le Bon en 1434 en récompense de ses services et pour retourner en Bourgogne²⁰⁰. La carrière de l'écuyer tranchant n'en finit pourtant pas. L'année suivante, il reçoit l'office de capitainerie de la forteresse de Marcigny dans le Charolais, une charge délicate dans le territoire frontalier franco-bourguignon et discutée dans le traité d'Arras, conclu en juillet de la même année. Il paraît probable que c'est dans l'ambiance du rapprochement de Philippe le Bon à Charles VII que Bertrandon reçoit aussi 400 saluts d'or pour les voyages entrepris en France à la cour royale²⁰¹. La carrière pour le reste des années 1430 est caractérisée par le même esprit : plusieurs fois envoyé en France *devers le roy*, Bertrandon aide l'armée royale à étouffer la révolte des princes et du dauphin, connue sous le nom de la *Praguerie*.

En 1442, le duc fait épouser son *amé et féal premier escuier tranchant*²⁰² à Catherine de Bernieulles, l'une des plus nobles héritières de l'Artois, en lui accordant à cette occasion le don de 2000 francs²⁰³. Il s'agit toutefois d'une seule information à propos de ce mariage qui n'aboutit pas à une postérité. L'année suivante, Bertrandon se fait octroyer l'office du capitaine de Rupelmonde, château de position stratégique sur l'Escaut entre Gand et Anvers²⁰⁴. En même temps, il devient capitaine et écoutète de la ville de Gouda en Hollande. Le point de gravité des offices et seigneuries de Bertrandon se transmet alors du duché de Bourgogne aux Pays-Bas bourguignons car, aux charges mentionnées ci-dessus, s'ajoute en 1449 encore celle du bailli de Nieuport (aujourd'hui Nieuwpoort en Flandre-Occidentale) et du garennier des *oostdunes de Flandres*²⁰⁵. Or, ces nouveaux bénéfiques ne furent pas privés des conflits. Le premier, un différend plutôt comique, oppose le nouveau capitaine de Rupelmonde à un marchand allemand de Cologne, nommé Henry de Blyterswick, que Bertrandon arrête et met à rançon après l'avoir

²⁰⁰ ADN B 1958, n° 57.306.

²⁰¹ Par rapport aux certains historiens, nous restons toutefois prudent pour l'attribution du rôle important à Bertrandon dans la conclusion du traité d'Arras. Dans la pièce en question, la période de son séjour à la cour du roi de France porte les dates « le XIII^e jour de fevrier M. CCCC. XXXV jusques au premier jour d'aoust ensuivant » (SCHEFER, p. XVIII) ce qui peut aussi bien signifier l'année suivante. Ce voyage peut donc plutôt s'accorder à la « mission de courtoisie » à laquelle Bertrandon fut chargé par Philippe le Bon le même jour du 13 février pour offrir à Charles VII les cadeaux à l'occasion de la naissance de son fils (*ibid.*, p. XIX).

²⁰² ADN B 1970, n° 58.079

²⁰³ Chambre des comptes de Lille, Comptes de l'année 1442, B 1795, fol. 132 (cité selon SCHEFER, p. XXIII, note 1).

²⁰⁴ ADN B 1607, fol. 111.

²⁰⁵ ADN B 1606, fol. 243v^o-244r^o.

dépouillé. L'affaire doit être réglée devant le conseil ducal où notre voyageur est obligé de restituer les biens confisqués au marchand²⁰⁶.

Ensuite, les charges flamandes de Bertrandon l'ont intégré dans un conflit beaucoup plus grave – la révolte des Gantois. Olivier de la Marche met en relief par exemple le rôle stratégique de Rupelmonde et de son capitaine qui contrôlait le passage de l'Escaut²⁰⁷. Le duc Philippe en personne séjourne à ce poste important : d'abord à la veille du combat qui se livra sous ses murs dans lequel Corneille, bâtard de Bourgogne, perd la vie ; ensuite, le 23 juillet 1453, le jour de la bataille de Gavre qui met fin à tout le conflit traînant²⁰⁸. L'éditeur Schefer reproduit aussi le récit du chroniqueur Guillaume Fillastre qui mentionne Bertrandon à l'occasion de cette bataille décisive. En portant le pennon du duc, l'écuyer tranchant met Philippe le Bon en danger lorsqu'il *se vint bouter entre huyt cens ou mille combattans de ses ennemys*. L'historiographe de la Toison d'or apprécie toutefois le courage et la ruse de Bertrandon qui *coucha sa lance à laquelle pendoit le pennon et contraignant le cheval des esperons, frappa parmy les ennemus criant à haulte voix : 'Traistres, traistres, tuez vous vostre prince*. C'est ainsi que Bertrandon arrive à dévoiler l'attention des Gantois sur lui-même et non au duc jusqu'à ce que les renforts bourguignons les libèrent²⁰⁹.

Cet épisode, sans doute embellie par Guillaume Fillastre, ne semble pas tout à fait détériorer les relations de notre voyageur et Philippe le Bon²¹⁰. Le premier écuyer tranchant est présent encore à la conclusion du traité et on répertorie, pour l'année 1455, un don fait par le duc à Bertrandon pour ses services²¹¹. D'un autre côté, ceci est de la dernière apparition de notre voyageur dans les sources comptables. Contrairement à son prédécesseur Guillebert de Lannoy, le second espion et expert de la Turquie ne figure plus parmi les participants du fameux *Vœu de Faisan* qui eut lieu au février 1454. On connaît seulement la date et le lieu de la mort de Bertrandon de la Broquière, annoncés à

²⁰⁶ Selon SCHEFER, pp. XXV-XXVI.

²⁰⁷ « Celluy mardi, nous passasmes l'eaue devant Ripplemonde, et passasmes environ trois cens combattans et trouvasmes un ecuyer gascon qui se nommait Bertrandon et lequel estoit cappitaine du chastel dudit Ripplemonde. Celluy nous dist tout hault : 'Beaux seigneurs, la nuit approche et vous estes près de vos ennemis ; et suis assureé qu'à Themesie [Temse] a deux mille Gantois qui n'attendent que nouvelles de votre descente ; d'autre part, cy au plus prez, en ce villaige que vous pouvey veoir, a très grosse puissance aprestée contre vous. Si pensez de vous clorre et assurer pour vous deffendre, besoing en avez, car pour chose qui en advieigne, je n'ouvriray le chastel que mon prince m'a donné en garde si n'ay aultres nouvelles lettres et enseignements de luy. » (*Mémoires d'Olivier de la Marche*, éd. de Henri Beaune – J. d'Arbaumont, Paris 1883, t. II, p. 260).

²⁰⁸ SCHEFER, pp. XXVI-XXVII.

²⁰⁹ D'après *ibid.*, pp. XXIX-XXX. L'épisode est décrit également dans les *Mémoires d'Olivier de la Marche*, t. II, p. 318 et 323.

²¹⁰ Cf. cependant l'opinion contraire de J. Paviot dans *Le Voyage d'Orient*, p. 7.

²¹¹ ADN B 1607, fol. 111.

la fin de l'un des manuscrits du *Voyage d'outremer* : *Cy fine le voiaige de Bertrandon de la Broquière, qui trespasa à Lille en Flandres le IX^e jour de may l'an mil CCCC cinquante et IX*²¹².

Voyage d'outremer en 1432-1433

Dix-huit mois de la vie de Bertrandon furent remplis par l'un des voyages les plus inhabituels qu'un Européen pût décrire à l'époque. Le départ et la première phase du voyage ressemble pourtant à un pèlerinage « classique » à Jérusalem que nous avons décrit ci-dessus chez Ogier d'Anglure²¹³. Bertrandon, quant à lui, se met en route au mois de février 1432 de la ville de Gand. Dans le groupe des pèlerins, parmi lesquelles on trouve plusieurs nobles de la cour de Bourgogne, il passe par la Picardie et, suivant l'itinéraire semblable à son prédécesseur champenois, il franchit les Alpes au Mont-Cenis. La route en Italie se poursuit par Milan, où Bertrandon rencontre le roi Sigismond qui séjourne dans la ville en vue d'obtenir la couronne impériale à Rome. L'itinéraire des pèlerins bourguignons ne va pas directement à Venise mais se détourne vers Florence et Rome, sans doute pour attendre la période habituelle de l'embarquement. Après ce détour, les pèlerins montent sur deux galées le 8 mai²¹⁴. Par les ports de Dalmatie et à travers les îles de Corfou, de Rhodes et de Chypre, notre voyageur arrive à Jaffe, sans avoir vécu de graves incidents. En Terre sainte, les pèlerins font *les pellerinaiges accoustumez à faire aux pelerins*²¹⁵ en visitant les villes de Rames, Bethléem et Jérusalem bien sûr. Le récit de Bertrandon ne parle pas beaucoup de ce parcours classique du pèlerinage. Ensuite, les seigneurs bourguignons décident d'accomplir le voyage saint au Mont-Sinaï pour visiter le monastère de Sainte-Catherine. Or, quelque jours après le départ de Gaza, Bertrandon est affecté par une maladie fiévreuse et n'est plus capable de continuer le parcours dans le désert. Revenu grâce à l'aide des Bédouins à Gaza, il se rend

²¹² BNF, Ms. Fr. 5593, fol. 254r^o, reproduit par SCHEFER, p. 261.

²¹³ Ainsi que dans les cas précédents, nous renvoyons à l'itinéraire de Bertrandon esquissé sur la carte dans l'annexe de ce propos.

²¹⁴ Dans la quantité des pèlerins se trouvaient encore deux autres auteurs des récits parallèles (*Parallelberichte*) : Coppard de Velaines, bourgeois de Tournai, et le héraut Savoie. Sur leurs ouvrages voir J. PAVIOT, « Le pèlerinage du Tournaisien Coppard de Velaines en Terre Sainte (1423-1424 et 1431-1432) », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445* (éds. L. Nys – D. Vanwijnsberghe), Valenciennes – Bruxelles – Tournai, pp. 89-98 et 277-309 ; Eva PIBIRI, « Voyages et missions de Jean de La Chappelle, poursuivant Faucon, héraut Savoie (1424-1444) », *Bolletino Storico-Bibliografice Subalpino*, 106 (2008), pp. 239-285 (référence tirée du *Voyage d'Orient*, p. 13, note 7).

²¹⁵ SCHEFER, p. 11.

à Jérusalem pour se rétablir de son indisposition dans l'hospice du Mont-Sion. En attendant avec quelques-uns de ces compagnons la rentrée du reste du groupe de Sinaï, notre voyageur profite du temps pour visiter les ports de Levant (Acre, Beyrouth) ainsi que la ville de Damas, où il rencontre le fameux marchand Jacques Cœur. Lorsqu'une galée narbonnaise transportant les pèlerins de Sinaï arrive à Beyrouth, Bertrandon s'y rend de nouveau pour faire ses adieux à ses compagnons. A partir de ce moment-là, il reste seul en Syrie et change progressivement son rôle du pèlerin en celui de l'espion.

Au début de sa mission, Bertrandon reste encore en Terre sainte en revenant encore à Acre via Sidon et Tyr. Tout d'abord, il complète son pèlerinage par la visite de Nazareth et du Mont-Thabor. D'ici, il part directement vers Damas où il arrive à s'intégrer dans une caravane des pèlerins qui reviennent de la Mecque. L'espion de Philippe le Bon, prétendant d'avoir un frère à Brousse (Bursa), trouve ainsi un bon moyen de s'immiscer dans le milieu étrange et être relativement protégé par « l'institution de la caravane ». Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point il s'agissait d'une décision bien préméditée ou, au contraire, spontanée. Mais en tout cas, la caravane offre à l'agent bourguignon une possibilité relativement « confortable » de parcourir entièrement le territoire de l'Asie Mineure. Pour ne pas être remarquable par son apparence de chrétien occidental, Bertrandon doit se déguiser complètement en sarrasin avant de partir. Enfin, l'intégration de notre voyageur dans ce milieu étranger est facilitée par la compagnie d'un mamlûk circassien qui l'accompagne depuis Damas jusqu'à la ville de Konya.

L'itinéraire de la caravane mène par les villes de Baalbek, Homs et Hama en Syrie, avant d'entrer, à travers Antioche, dans l'ancienne Cilicie où notre pèlerin parcourt les villes d'Adana et de Tarse. Ensuite, les revenus de la Mecque sont obligés de franchir le Taurus pour entrer dans le pays de Karaman sous la domination des Turcomans. La caravane passe par Ereğli, Karaman (où notre espion rend visite, avec les ambassadeurs chypriotes, à Ibrahim-bey, souverain du pays), s'arrête à Konya pour continuer vers le nord-ouest aux villes d'Akşehir, Afyonkarahisar et Kūthaya dans l'ancienne Phrygie. Arrivé à Brousse, Bertrandon reprend, au fur et à mesure, le contact avec le monde chrétien, tout en restant déguisé en musulman. C'est ainsi qu'il rencontre le voyageur Italien nommé Pierre de Naples qui lui raconte de la terre du Prêtre Jean. Ensuite, Bertrandon traverse le Bosphore et demeure à Constantinople pour un certain temps au début de l'année 1433²¹⁶. Le voyageur bourguignon profite de son séjour pour visiter les *merveilles* de la ville : son

²¹⁶ Le récit de Bertrandon ne comporte pas beaucoup d'indications temporelles. L'un des rares est la date du départ de Constantinople le 23 janvier 1433 (SCHEFER, p. 167).

récit, décrivant la beauté des églises et de leurs reliques, représente l'un des derniers témoignages écrits de la ville avant sa chute en 1453²¹⁷.

Ensuite, l'agent au service de Philippe le Bon quitte la capitale byzantine en compagnie de l'ambassadeur milanais Benedetto da Forlì en quête du sultan turc Murad II dans les territoires ottomans en Europe. Après avoir fait en aller-retour le long de la côte septentrionale de la Mer Egée, les deux voyageurs rencontrent le souverain à Andrinople (Edirne), le centre du pouvoir dans la Turquie européenne. Bertrandon décrit succinctement les détails du protocole diplomatique habituel à la cour ottomane pour laquelle il utilise, en tant que premier des Occidentaux, le terme de la « Porte »²¹⁸. Le chemin de l'écuyer tranchant bourguignon se poursuit par la vallée de la Marica et par Sofia en Bulgarie. De là, Bertrandon se rend à Niš et Kruševac pour arriver à Belgrade où se termine *de facto* définitivement son parcours du territoire dominé par les Turcs. C'est ici que le récit s'arrête dans la narration pour que plusieurs pages puissent être consacrées au projet militaire contre les Ottomans.

La phase finale du voyage passe par le royaume de Hongrie (Bertrandon s'arrête dans sa capitale de Buda) et par les terres autrichiennes où notre voyageur, après avoir repris le rôle de l'ambassadeur bourguignon, rencontre les hauts dignitaires du pays ainsi que le duc Albrecht V. Certains des nobles l'accompagnent par la vallée du Danube jusqu'en Bavière. Ensuite, Bertrandon se rend à travers Constance par la vallée de Rhin à Bâle où il prend part au concile général et rencontre la délégation bourguignonne. La fin du *Voyage d'outremer* nous laisse donc un témoignage remarquable dans le cadre de notre corpus car l'auteur d'un ouvrage y rencontre avec l'auteur d'un autre, *Messire Guillebert de Lannoy, seigneur de Willerval*²¹⁹. Notre voyageur termine son odyssée en Bourgogne à Pothières, l'abbaye où séjourne temporairement son seigneur Philippe le Bon lors du siège de Mussy-l'Evêque. A cette occasion, d'ailleurs représentée sur l'enluminure signalée ci-dessus, Bertrandon se présente en costume sarrasin. Alors, sa mission était accomplie.

²¹⁷ A côté du *Voyage d'outremer* se range le récit de Castillan Pero Tafur qui visita Constantinople quatre ans plus tard (voir *Andanças et viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidas (1435-1439)*, éd. de Marcos Jiménez de la Espada, Madrid 1874). La comparaison des deux témoignages fait l'objet de l'article de Mehmed IZZEDIN, « Deux voyageurs du XV^e siècle en Turquie » (cité ci-dessus).

²¹⁸ SCHEFER, p. 188.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 258.

Chapitre 2 : Le pèlerinage des nobles à travers leurs récits de voyage

Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene vixisse laudandum est.
(Saint Jérôme)

*Et tandis que ceulx de ladite carvane sejournoient à Damas, je me party pour aller en pelerinaige à une place devers le north à bien xvi miles de Damas que l'on nomme Nostre Dame de Serdenay. (...) Et a là ung petit chastel sur une roche où il y a une eglise de Gallogrecz en laquelle a une ymaige de Nostre Dame peinte, **ce dit on**, en une table de bois qui a là esté portée par miracle ; **la maniere je ne sçay**, et dist on qu'elle sue toudis et que celle sueur est uyle. Toutesfois, quant je y fus, **on me monstra** tout au bout de l'église, derriere le grant autel, ainsy que une fenestre dedans le mur, en laquelle je veis ladite ymaige, une chose plate ; et peut avoir ung pié et demy de long et ung de large. S'eille est de bois ou de pierre **je ne sçay**, car elle est toute couverte de drappeaulx et sy a une traille de fer au devant. Et aubout de ceste table y a ung petit vaisseau où il y a de l'uyle. Là vint une femme qui me vult faire la croix sur le front aux temples et en la poitrine qui, à tout ung cuillier d'argent, mesla lesdictz drappeaulx et **me samble** que c'est ung pratique pour avoir argent, non obstant que je ne veulx point dire que Nostre Dame n'ait plus grant puissance que ceste n'ait²²⁰.*

Cet extrait de la visite de Bertrandon de la Broquière du lieu de pèlerinage de Notre-Dame de Sidnaya près de Damas nous permet d'ouvrir un chapitre concernant la dimension pieuse des voyages entrepris par la noblesse. Son exemple nous présente un noble du Bas Moyen Âge qui critique déjà les pratiques mercantiles abusant de la dévotion des pèlerins mais qui, au même moment, admet l'existence des miracles en général. La position ambiguë de Bertrandon de la Broquière nous permet donc de poser les questions peut-être préalables, mais essentielles, concernant la rencontre du personnage laïque en voyage avec l'univers de l'au-delà, affirmé par la tradition de plusieurs siècles de la « géographie sacrée » de la Terre sainte.

Dans l'extrait initial, nous pouvons constater à première vue que la position du noble vis-à-vis d'un lieu de culte et de sa tradition est au moins réticente. Le style de la narration oscille entre la description du lieu, souvent assez détaillée, et sa propre expérience de la visite du site. Ce style est assez répandu dans de nombreux récits de voyage du Bas

²²⁰ SCHEFER, pp. 64-66. Cet extrait sera plus tard comparé à une autre rencontre de Bertrandon avec un miracle – celui des larmes de la Vierge dans l'église de Pantocrator à Constantinople (*ibid.*, pp. 160-161).

Moyen Âge²²¹. De plus, l'auteur du récit essaye de reproduire le discours du miracle, mais avec l'utilisation des outils qui permettent de créer une certaine distance de narrateur vis-à-vis du miracle (*ce dist on* ou *la maniere je ne sçay*). Un soupçon d'imposture semble couronner cet épisode ; Bertrandon ne le dit pas tout à fait explicitement, mais en utilisant un procédé un peu plus nuancé en écrivant *me semble que*. Le miracle, en tant que tel, n'est donc pas remis en question, c'est le voyageur et observateur qui en doute. Enfin, il essaye de justifier ou de réparer son doute par la déclaration de sa dévotion envers la Vierge.

Est-ce un exemple représentatif de l'expérience dévotionnelle pour un noble du Bas Moyen Âge ? Bertrandon, à son époque, peut-il être considéré comme un précurseur de « l'homme moderne » ou « raisonnable » qui lutte contre les fausses idolâtries ?

La première question touche un problème général de notre analyse : celui du « caractère représentatif » de l'un ou de l'autre récit de voyage ou de pèlerinage. Si nous procédons à une comparaison de l'expérience de Bertrandon avec celle d'un autre témoignage, il faut toujours tenir compte du rôle du pèlerinage dans l'ensemble de son entreprise du voyage ou plutôt dans la transposition écrite de son entreprise. De ce point de vue, l'exemple de sa visite à Sidnaya ne devrait pas être considéré comme représentatif, au contraire, dans l'ensemble des textes analysés, il exprime une des manifestations les plus fortes de désapprobation sensible dans ce type d'écriture. Son existence suppose toutefois qu'il s'agisse de la partie visible de l'iceberg de la pensée des nobles laïcs dans la sphère d'une tradition encore figée, c'est-à-dire celle de la géographie sacrée médiévale. Peut-être s'agit-il d'une des premières expressions de cette pensée déjà un peu sceptique qui éclate dans les critiques du pèlerinage (et de la superstition) à l'époque de la Réforme. Mais n'anticipons pas. Il vaut mieux ancrer cet extrait de Bertrandon dans le cadre de son époque et de son genre.

Un autre acteur, un autre lieu de la Terre sainte, un miracle tout à fait comparable à celui de Sidnaya – en 1395, le noble champenois Ogier d'Anglure visita l'église Saint-Nicolas à Bethléem pour en décrire plus tard le miracle du lait de la Vierge :

En celledicte eglise a un pillier de marbre auquel elle se appuyoit quand elle trayhoit son digne lait, lequel pillier sue tousjours depuis celle heure qu'elle s'i appuya; et quand on le torche, tantost regrant a suer: et par tous les lieux ou son digne lait chey et ou il fut

²²¹ Nous allons parler plus loin du degré de la distance des modèles narratifs du parcours de pèlerin en Terre sainte ; de ce point de vue, on peut rapprocher le récit de Bertrandon à celui d'Ogier d'Anglure.

*espandu, la terre y est encore condée et blanche comme lait prins, et en prent on qui veult par devocion*²²².

Nous pouvons constater un témoignage beaucoup plus neutre ou peut-être beaucoup plus dépendant de la tradition figée du lieu sacré.

Les deux extraits initiaux ont été choisis pour illustrer la direction que prendra le travail avec les textes de notre corpus dans ce présent chapitre. Sa mise en place a été rendue nécessaire en égard à la signification importante de la piété et de la dévotion dans l'entreprise des voyages de la noblesse, même au Bas Moyen Âge, c'est-à-dire à l'époque où certains chercheurs constatent un certain écart de l'idéal de pèlerinage²²³. Pour le domaine « spirituel » des voyages, plusieurs aspects doivent être pris en compte:

- le rôle et la place du pèlerinage et de la motivation spirituelle de son acteur
- la présence des pratiques de dévotion dans les récits de voyage (ou de pèlerinage)
- la mise par écrit des parties du texte sur le pèlerinage et le degré de leur intégration dans l'ensemble du récit
- la dichotomie entre le discours (« idéal ») du pèlerinage de certains textes et son propre parcours (pratique)

Cela n'est qu'après avoir pris en compte ces aspects dans l'analyse du contenu des récits nobiliaires que nous pouvons formuler la réponse à la question générale de ce chapitre: Que peuvent-ils nous apprendre les récits de voyage nobiliaires de la piété de leurs auteurs/acteurs? Jusqu'à quel point peut-on en tirer, dans ce domaine, une certaine valeur de témoignage? Et surtout – peut-on repérer de ces textes une spécificité du pèlerinage nobiliaire ?

Problèmes de définition

Définir le statut ou caractériser la figure du pèlerin ou le processus du pèlerinage, surtout aux derniers siècles du Moyen Âge, est de même moins facile que ce que l'on peut

²²² BONNARDOT – LONGNON, p. 33.

²²³ Voir la polémique avec la vision de cet écart chez Francis RAPP, « Mutations et difficultés du pèlerinage à la fin du Moyen Âge (XIV^e – XV^e siècle) », dans *Les Chemins de Dieu*, eds. J. Chélini – H. Branthomme, Paris 1982, pp. 209-234.

penser. Bien évidemment, le pèlerinage en tant que type de voyage connaît dans l'historiographie moderne plusieurs définitions. Concentrerons-nous seulement sur quelques-unes d'entre elles qui ne sont pas sans importance pour la réponse aux questions déjà posées.

Du point de vue anthropologique qui est celui d'Alphonse Dupront, le pèlerinage peut être rangé parmi les rites de passage²²⁴, comme la croisade qui représente d'ailleurs, en tant que telle, le « suprême et dernier pèlerinage »²²⁵. D'après son étude comparée du pèlerinage dans plusieurs religions du monde, Dupront présente quatre formes que le pèlerinage peut revêtir : 1) C'est une et une épreuve de l'espace car dans le mot *peregrinatio* mais aussi dans *hadjdj* et dans d'autres langues orientales, nous pouvons repérer une notion du voyage, du circuit ou du cheminement. 2) Le caractère de l'étranger (*peregrinus* traduit à la lettre) n'appartenant ni à la société autochtone établie, ni au temps qu'il parcourt ; de plus, le pèlerin, en soi, vit une double mutation car il est aussi étranger à lui-même. 3) Enfin celui de la fête, d'une célébration du temps sacré qui se manifeste dans le fait pèlerin par une ritualisation nécessaire, la sacralisation de l'espace²²⁶. Dupront a aussi mis en relief la dialectique qui surgit entre le pèlerinage et le « lieu sacré », but physique de « l'acte » (ou du fait) pèlerin, c'est-à-dire d'« une constante de l'exister religieux à travers espace et temps »²²⁷. L'acte du pèlerinage peut être comparé à un drame d'accomplissement « dont les protagonistes existentiels demeurent l'homme en son acte pèlerin, l'espace, réalités et puissances sacrales enfin »²²⁸. Pour la conception occidentale ou chrétienne du pèlerinage, c'est surtout le processus du départ et de « l'aller pèlerin » qui est important. Ce terme aide à définir le franchissement de l'espace (et de vécu) quotidien. Mais ce n'est que l'épreuve de l'espace qui fait le pèlerin. La geste pèlerine ne peut donc être consacrée que par le choix de partir pour atteindre un « autre » ou un « ailleurs »²²⁹.

Dans la perspective moins universelle, concentrée vers la fin du Moyen Âge, Christian K. Zacher a essayé d'englober dans sa définition du pèlerinage toutes les connotations qu'il pouvait évoquer. Le mot *pilgrimage* signifie non seulement une forme du voyage religieux au Moyen Âge, une idée théologique et un phénomène culturel, mais aussi et surtout une institution religieuse, une pratique de dévotion qui menait le chrétien pieux à

²²⁴ Alphonse DUPRONT, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, 1987, p. 31sq.

²²⁵ *Ibid.*, p. 35.

²²⁶ *Ibid.*, pp. 369-370.

²²⁷ *Ibid.*, p. 34.

²²⁸ *Ibid.*, p. 373.

²²⁹ *Ibid.*

voyager dans le monde physique pour le fait que les objectifs respectifs sont des lieux sacrés par des associations spirituelles de l'au-delà. Cette pratique rendait possible pour les gens de voyager dans le monde de leur époque et de visiter les paysages sacrés, tout en tenant en compte du monde invisible qui se trouvait au fond²³⁰.

Avant de revenir vers les acteurs et les textes, il faut encore reprendre la définition relativement récente de Frédéric Tinguely. Pour lui, « le pèlerin n'est pas un globe-trotter »²³¹, une affirmation qui, au moins, dans le contexte de notre analyse, doit être nuancée sinon remise en question. Le caractère déclaratif suscite un certain nombre de problèmes. Pour quelle phase du pèlerinage pourrait-on le prendre en compte ? Le voyageur reste-t-il un « vrai pèlerin » lors du trajet de l'Europe en Terre sainte, ou seulement lors du séjour *in situ* ? A ce point-là on peut constater une marque de distinction : si la totalité du voyage ou seulement une partie est conçue comme *le* voyage lors duquel son acteur ne regarde ni à droite ni à gauche pour se consacrer exclusivement aux lieux sacrés et aux pratiques de dévotion qui y sont liés. Car nous pouvons introduire certains exemples de pèlerins dont l'objectif était plus varié même immédiatement après la visite des lieux saints :

Item, de là, prins truchemans sarrasins et chargeay tentes et vitailles sur cameulx, et deux asnes pour ma personne, et fis le chemin de Sainte-Katherine du mont de Sinay par les désers d'Egipte, en costiant la mer rouge, où il y a onze journées de désers. Et y a une esglise à Sainte-Katherine à manière d'un chastel, forte et quarrée, où les trois loix de Jhésucrist, de Moyse et de Mahomet sont en trois esglises représentées. Et en la nostre gisent les oz de la plus grant partie du corps de sainte Katherine. Et montay sur ledit mont, ou lieu où Nostre Seigneur donna la première loy à Moyse, et puis, plus hault où le corps de laditte sainte fut ensevely par les angèles de paradis, et y demoura sept ans ; puis visitay pluisieurs hermitaiges qui sont sur la montaigne.

*Item, oultre laditte montaigne, environ trois milles, **pour vëoir merveilles**, alay visiter, à l'autre lez du désert, une pierre quarrée, merveilleusement grande, laquelle sieuvoit jadis par miracle le poeuple d'Israël ou désert. Et y voit on encores douse sourceons desquelz saillirent douse fontaines, qui abreuvoient les douse lignies d'Israël. Et est celle pierre toute seulle, loing de roches et de montaignes illecq couchie emmy le sablon²³².*

²³⁰ Christian K. ZACHER, *Curiosity and Pilgrimage. The Litterature of Discovery in Fourteenth-Century England*, Baltimore – Londres 1976, p. 4.

²³¹ Frédéric TINGUELY, « Janus en Terre sainte : la figure du pèlerin curieux à la Renaissance », *Revue des Sciences humaines*, n°245, 1997, p. 57, repris par exemple chez Nicole CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris 2000, p. 17.

²³² POTVIN, pp. 68-69. Marqué par JS.

La visite de Guillebert de Lannoy au Mont Sinaï en 1422, reproduite ici dans sa totalité, illustre bien que le séjour aux lieux sacrés va de pair avec la quête des « merveilles » - les deux phénomènes sont complémentaires car les merveilles restent toutefois liées à l'Histoire sainte. Notre objectif n'est pourtant pas de nier la définition de F. Tinguely tout court ; or, il s'agit plutôt de nuancer son propos pour la période du Bas Moyen Âge. Dans son article, les alternatives rigides du pèlerinage qui se contredisent pour la période précédente (dévotion contre curiosité, pèlerinage contre pérégrination) ne seront redéfinies que dans les textes de la fin du XV^e siècle. A cette époque, elles deviennent, notamment dans les récits de Felix Fabri, de Bernhard von Breydenbach ou de Nicolas le Huen, des catégories à déconstruire. Mais, dans l'extrait précédent, nous pouvons constater que ce tournant a lieu encore plus tôt, au début du même XV^e siècle. Si à cette époque la volonté de « voir le monde » dans le paysage sacré du Sinaï (ou de la Terre sainte ou d'autres lieux de pèlerinage) se manifeste dans la production du récit de pèlerinage, où commence-t-elle dans la pensée et dans le « vécu » de ses auteurs ?

Ensuite, un autre point de vue doit, dans ce contexte, être pris en considération – celui des lieux eux-mêmes. Le problème de la dichotomie qui se produit entre la visite pieuse du lieu sacré et la quête des « merveilles » peut être résolu par la division ou hiérarchisation de lieux eux-mêmes. Après avoir établi un répertoire des lieux souvent visités par des pèlerins, il est toujours possible, en théorie et d'après les récits conservés, de retracer les motifs qui menèrent les voyageurs à tel ou tel site. Cette hiérarchisation peut donner après l'analyse de plusieurs récits des résultats différents : pour un voyageur, le lieu devient plutôt un site de vénération, tandis que pour un autre, il représente une curiosité qui vaut la peine d'être visitée. Mais la plus grande difficulté réside dans la capacité des sources à nous traduire fidèlement ce phénomène de la qualité de visite (piété/curiosité) – les résultats doivent donc être évalués avec une prudence maximale.

Cette question nous amène à un problème d'ordre plus général : peut-on trouver derrière cette définition (tout en analysant exclusivement les récits de pèlerinage) un pèlerin vivant ? N'ait-on pas affaire seulement au discours de pèlerinage classique dont le récit reste imprégné encore au XV^e siècle ? Il faudrait donc redéfinir la dichotomie « pèlerin – globe-trotter » en disant : « l'auteur du récit de pèlerinage ne semble pas être un globe-trotter », voire « l'auteur d'une certaine forme du récit de pèlerinage etc.... ». De ce point de vue toute tentative d'une définition aussi rigide et catégorique ne peut qu'échouer. Certes, sur le plan du discours de pèlerinage, le contraste entre le voyage mondain et le pèlerinage survit et demeure dans les textes plus au moins normatifs (le cas de Guillebert

de Lannoy reste encore minoritaire). Mais il semble que la pratique du pèlerinage, en tant que telle et dans sa totalité, échappe aux textes lors du processus de leur rédaction. Pour notre type d'analyse, il est donc essentiel de distinguer le discours et la pratique. C'est ainsi que nous pouvons, éventuellement, reporter le point culminant et décisif de la conception du pèlerinage à plusieurs décennies en arrière.

La « totalité » et la « partialité » du pèlerinage

Pour la noblesse de la fin du XIV^e siècle et du XV^e siècle, le problème de la définition du pèlerinage s'imposait de plus par un autre critère : comment est-il possible de mesurer l'importance de la dimension sacrée pour l'ensemble du voyage ? Il faut de toute façon partir du « vécu » du voyage qui se manifeste dans le discours des textes.

D'un côté, le pèlerinage peut être conçu comme un voyage complet, comportant toutes les composantes de l'itinéraire, y compris le paysage « non-sacré ». Son parcours commence au seuil du château seigneurial ou bien de la chapelle ou de l'église locale, traverse les pays voisins, continue par l'embarquement à Venise (ou, éventuellement, dans un autre port de la Méditerranée), par l'itinéraire plus ou moins habituel jusqu'en Terre sainte, se poursuit par le séjour en ce paysage « sacré » et s'achève avec le retour, marqué éventuellement par des visites d'autres lieux sacrés. La plupart des récits nobiliaires semble être conforme à cette conception du pèlerinage « total ». Dans cette catégorie de récits, il est pourtant possible de trouver des ensembles diversifiés comportant non seulement la narration ou la description de l'itinéraire mais aussi les documents qui y sont étroitement liés²³³.

Mais d'un autre côté, le pèlerinage peut représenter qu'une composante d'un voyage complexe. Il s'agit d'une composante religieuse *strictu senso* avec un objectif déterminé ce qui minimise l'importance d'autres motivations possibles du voyageur. Par ce sens on s'approche des définitions de Dupront et de Tinguely. Mais le problème se pose dans le « vécu » du voyage – à quel moment exactement le pèlerin se retrouve-t-il en pèlerinage (en un « véritable pèlerinage ») ? A chaque instant de son parcours ou seulement dans une de ses certaines parties, plus précisément, lors de la « visite » des lieux sacrés. Nous sommes affrontés aussi au problème de l'analyse des textes : pourrait-on considérer

²³³ Par exemple le récit de Nompar de Caumont comporte son testament avant le départ, le traité fait avec ses compagnons ou la liste des objets apportés du voyage (DE LA GRANGE, pp. 136-139).

certaines de leurs parties, voire leur ensemble en tant que témoignages fidèles de « l'acte du pèlerin » ?

Une solution partielle, au moins pour le travail avec les textes, consiste dans la hiérarchisation des objectifs pour tel ou tel voyage concret. Par cette division, on peut, en gros, discerner deux types fondamentaux de voyages qui mènent les gens vers les lieux de pèlerinage. Les voyages dont le but principal est représenté par la visite des lieux sacrés, le pèlerinage, et ceux pour lesquels le pèlerinage n'incarne qu'une partie du voyage ou ne joue par le rôle primordial dans le plan du voyage. Cette division provisoire, un peu rudimentaire à première vue, nous aide à la meilleure compréhension non seulement du statut du voyageur, mais aussi de la stratégie du texte du récit. En d'autres termes, la hiérarchisation des objectifs du pèlerinage aidera à examiner la conception du texte, sa composition, la place – privilégié ou non – du pèlerinage dans le texte ou bien la forme de la mise par écrit. Supportés théoriquement par cette division de base, nous pouvons mieux déterminer les textes par les concepts déjà existants (mais souvent confondus ou permutés), celui des *récits de pèlerinage* et celui des *récits de voyage qui comportent une partie consacrée au pèlerinage*. Dans ce deuxième groupe, il est important d'observer la nature de cette partie et sa cohérence avec le reste du texte²³⁴. Après avoir appliqué ce classement à notre corpus essentiel, nous arrivons au tableau suivant :

Récits de pèlerinage	Récits de voyage
Ogier d'Anglure, <i>Le saint voyage de Jherusalem</i> (1395-1396)	Guillebert de Lannoy, <i>Voyages et ambassades</i> (1421-1422)
Nompar de Caumont, <i>Voyaige d'Oulremer en Jherusalem</i> (1419)	Bertrandon de la Broquière, <i>Voyage d'outremer</i> (1433-1434)

Si nous travaillons avec les textes sur le pèlerinage et essayons d'établir leur typologie, la division de Jean Richard²³⁵ doit bien évidemment venir à l'esprit. Dans le chapitre « Définition du genre » les récits de voyages sont classés en sept groupes (tout en consacrant à chacun une sous-partie) : les guides de pèlerinages, les récits de pèlerinages, les récits de croisades et d'expédition lointaines, les relations des ambassadeurs et des

²³⁴ Par exemple chez Guillebert de Lannoy, on peut constater une présence de la liste des lieux à visiter en Terre sainte avec l'énumération des indulgences, dont l'absence n'affecterait pas du tout l'union de tout le récit.

²³⁵ Jean RICHARD, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout 1981.

missionnaires, les explorateurs et les aventuriers, les guides des marchands, les voyageurs imaginaires. Malgré ce classement (qui doit toujours être artificiel et provisoire), J. Richard s'est tout à fait rendu compte de la perméabilité et de la permutation de ses sous-groupes. Mais, dans sa division, il utilise à la fois la dénomination des textes (les quatre premiers avec les guides des marchands) et les qualificatifs des acteurs mêmes du voyage (cinquième et septième groupes). Il s'agit de nouveau d'un problème lié à l'extrême complexité du genre. Sa solution consiste, faut-il rappeler, dans la distinction stricte entre l'acteur du voyage, l'auteur du récit et le texte même, distinction qu'il faut toujours tenir à l'esprit et respecter.

Pour notre propos actuel, il est donc nécessaire de rappeler que l'analyse ne concerne que des récits (c'est-à-dire les textes, pas leurs acteurs) qui comportent une relation du pèlerinage avec sa signification distincte dans l'ensemble du texte. De ce point de vue, c'est surtout les deux premiers groupes du classement mentionné qui nous intéressent. Comme le genre du récit de pèlerinage est extrêmement varié,²³⁶ surtout selon l'axe diachronique, sa distinction du guide du pèlerinage (même si leur but est analogue) peut souvent poser des problèmes. D'un côté, il est évident que le narrateur du récit entend faire connaître sa propre *peregrinatio*²³⁷. D'un autre côté ce dernier peut suppléer la fonction du guide²³⁸.

D'après notre division entre les *récits de pèlerinages* et *récits de voyages contenant une partie consacrée au pèlerinage* nous pouvons par exemple nier la constatation que « Bertrandon [de la Broquière] a incorporé ces informations [sur sa mission de reconnaissance] dans un récit de pèlerinage »²³⁹, tandis que Guillebert a isolé dans ses *Voyages* un chapitre intitulé *les Rapports*. Car le récit de Bertrandon, par sa nature et surtout dans son but général, ne peut pas être considéré comme une relation du pèlerinage – les « haut lieux » du christianisme y sont simplement signalés, et jamais décrits²⁴⁰.

²³⁶ *Ibid.*, p. 21.

²³⁷ *Ibid.*, p. 23.

²³⁸ J. Richard mentionne le cas du récit anonyme du pèlerinage à Jérusalem du début du XV^e siècle utilisé comme un guide par le noble Claude de Mirebel pendant son propre voyage en Terre sainte au milieu du siècle suivant (*ibid.*, p. 18, note 13). Le récit en question a été édité dans l'étude d'Henri MORANVILLE, « Un pèlerinage en Terre Sainte et au Sinaï au XV^e siècle », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 66 (1905), pp. 70-106.

²³⁹ *Ibid.*, p. 29.

²⁴⁰ Sarah GOUDOFFRE, *Bertrandon de la Broquière et le 'Voyage d'Outremer' : étude sur la carrière d'un écuyer gascon à la cour de Bourgogne (1418-1459)*, mémoire de Master 2 sous la dir. de B. Schnerb et E. Lecuppre-Desjardin, Université de Lille III 2008, p. 139.

En suivant notre division simplifiée ainsi que l'ordre chronologique, notre analyse va d'abord se concentrer sur les *récits de pèlerinage* afin de continuer par les *récits de voyage*.

Le pèlerinage chez Ogier d'Anglure

A première vue, nous pouvons constater que le récit d'Ogier d'Anglure peut être catégorisé en tant que le récit de pèlerinage. Ce fait est indiqué non seulement par le titre de son ouvrage (même si nous le repérons dans l'intitulé de son manuscrit) mais aussi par le prologue du récit. Ogier d'Anglure parle depuis le début du *saint voyage du Saint Sépulcre en la sainte cité de Jherusalem (...), la Sainte Catherine au Mont Sinai (...)* et *Saint Anthoine et Saint Pol, premier hermite es desers d'Egipte*²⁴¹. Le pèlerinage occupe donc la totalité de son récit, nous pourrions même dire que son récit est une partie indispensable de son pèlerinage.

Son parcours maritime n'est pas tout à fait « classique » car il atteint la Terre sainte pour la première fois à Beyrouth d'où il continue, toujours par mer, vers Jaffa *qui est le port on l'en descend a terre pour aller en la sainte cité de Jherusalem*²⁴². L'une des caractéristiques du récit qui nous facilitent la tâche consistant à mesurer la durée du séjour est l'indication omniprésente des dates. La reproduction de la partie concernant les pèlerinages autour de Jérusalem se trouve dans le tableau suivant :

²⁴¹ BONNARDOT – LONGNON, p. 1.

²⁴² *Ibid.*, p. 11.

date	itinéraire
24. 09.	arrivée à Beyrouth
25. 09.	Beyrouth
26. 09. D	départ de Beyrouth
27. 09.	(Tyr)
28. 09.	(Acre)
29. 09.	(Chastel-Carmelien – Chastel-Pelerin)
30. 09.	Jaffa – ancrage
01. 10.	Jaffa – descente > Rama
02. 10.	Rama
03. 10. D	Rama
04. 10.	Rama > Jérusalem
05. 10.	Jérusalem – visite des Lieux saints, séjour nocturne au Saint-Sépulcre
06. 10.	Jérusalem > Bethléem
07. 10.	Bethléem > Jérusalem
08. 10.	Jérusalem
09. 10.	Jérusalem > Tour Rouge
10. 10. D	Tour Rouge > Jéricho > Jourdain > Mont de la Quarantaine > Tour Rouge
11. 10.	Tour Rouge > Béthanie > Jérusalem
12. 10.	Jérusalem
13. 10.	Jérusalem > Bethzel
14. 10.	Bethzel > campagne
15. 10.	campagne > Soukkarieh ²⁴³
16. 10.	Soukkarieh > Gaza (continue par le séjour de 10 journées)

Cette échelle temporaire qui marque son ouvrage de façon importante, témoigne d'une certaine rapidité de son parcours. Nous pouvons l'observer avec l'exemple des pèlerinages de la cité de Jérusalem et du mont Sion qui furent accomplis dans une journée²⁴⁴. Il s'agit de l'itinéraire des « pèlerinages accoutumés » de la Terre sainte – Ogier d'Anglure visite successivement Jérusalem et ses environs, Bethléem, les rives du Jourdain, Béthanie et rentre à Jérusalem. Ce qui échappe à la tradition, c'est une nouvelle

²⁴³ Localisé avec incertitude par les éditeurs *ibid.*, pp. 169-170.

²⁴⁴ *Ibid.*, pp. 13-25.

description de la Ville Sainte après son retour de Béthanie. Ogier en effet présenta Jérusalem pour la deuxième fois, cette fois-ci sur le plan géographique et ethnographique. D'après la description conservée dans son ouvrage, il serait à supposer, à la première vue, qu'il disposa du temps nécessaire pour visiter la ville un peu plus en détail, le pèlerinage accoutumé étant déjà accompli. D'un autre côté, il est aussi probable que cette visite ne fut pas faite à la fin de son séjour à Jérusalem, mais dans la période intermédiaire entre le retour de Bethléem et le départ pour le Jourdain (les 8 ou 9 octobre d'après notre tableau). Car le dernier jour « libre » à Jérusalem a pu être consacré plutôt à la préparation du long voyage à Gaza et au Sinaï. Enfin, on peut aussi admettre que l'ensemble des impressions concentrées plutôt sur l'aspect réel de la ville a pu être recueilli tout au long du séjour.

Ce détail témoigne surtout du fait que l'ordre des lieux décrits dans le récit de pèlerinage ne doit pas correspondre tout à fait à l'itinéraire réellement parcouru²⁴⁵. La position des sites peut suivre une logique à la fois chronologique et hiérarchique, d'après l'importance des sanctuaires. Dans cette logique, il est assez évident que les impressions « mondaines » de la Ville Sainte, ne furent ajoutées qu'à la fin du récit.

Après les préparatifs à Jérusalem, Bethzel et spécialement à Gaza (où Ogier d'Anglure demeura une dizaine de jours), suit la traversée du désert jusqu'au monastère de Sainte-Catherine au Mont Sinaï. Le récit décrit ce parcours au jour le jour sur l'espace d'une quinzaine de journées²⁴⁶. Après cette visite, Ogier continua jusqu'au Caire et visita les monastères des premiers ermites du désert, ce qu'il annonce déjà dans le prologue de son récit.

Notre objectif n'est toutefois pas de retracer ou de recopier l'itinéraire de son voyage, mais d'isoler certains phénomènes décrits ayant un certain rapport avec le vécu intime du pèlerinage ressenti par d'Ogier. D'après les critères esquissés ci-dessus, nous avons divisé ces observations en catégories suivantes.

Les miracles, merveilles et mythes locaux

Le monde du surnaturel commençait pour notre voyageur déjà tout au début de son parcours à Venise. Ogier y décrit les dimensions de la dent présumée de Goliath qui fut

²⁴⁵ Dans le cas de Guillebert de Lannoy, analysé plus loin, ce fait est presque évident.

²⁴⁶ BONNARDOT - LONGNON, pp. 44-46.

*plus de demy pié de long, et si poise douze livres*²⁴⁷. En s'adressant à ses lecteurs *sy ne vous merveillés mie de la grandeur ne du poix d'icelle dent*, il continue par la narration de toute l'histoire de Goliath et David tirée de l'Ancien Testament²⁴⁸.

Pendant le parcours maritime, le récit ne mentionne qu'un seul lieu merveilleux – la chapelle de Notre-Dame sur l'île déserte de Cazopoly. Ogier décrit l'huile curative guérissant de la fièvre qui coule d'un figuier devant la chapelle, la raison pour un *moult grant pelerinage*. L'auteur se soucie d'ajouter l'histoire merveilleuse du serpent qui a *deshabité* l'île de Cazopoly et qui ne laissa vivre aucune créature sauf ceux qui vivent dans la chapelle²⁴⁹. Le type des lieux merveilleux liés à la fois à la légende des saints et à des vertus curatives se retrouve encore à plusieurs reprises dans le parcours de la Terre sainte. A Beyrouth, on en évoque deux : celui du pilier de marbre blanc auquel *sainte Helene y mist de ses propres mains* qui guérit, lui aussi, de la fièvre et celui de la fontaine de saint George à la place où il tua le dragon²⁵⁰.

Toutefois la présence actuelle et perpétuée du miracle se manifeste notamment dans les lieux qui ont un certain rapport avec le culte de la Vierge ou de sainte Catherine. L'exemple du lait de Marie qui suintait dans l'église Saint-Nicolas à Bethléem fut déjà rappelé au début de ce chapitre. Si nous avons constaté une certaine position neutre de l'auteur qui a repris la légende locale et vu, en même temps, de ses propres yeux ce qui se passait dans l'église, l'exemple du miracle de Notre Dame qui est apparue aux moines de Sainte-Catherine est reproduit avec beaucoup plus de sentiment. D'après la légende, les moines du monastère voulaient quitter le lieu à cause de l'abondance des mouches. La Vierge leur dist qu'il[s] retourneraient en leur abaye, car de la en avant telz vermines de mouches n'y habiteroient : et c'est chose certaine²⁵¹. L'absence réelle des vermines en ce lieu suffit-elle donc à Ogier pour le convaincre de se fier à la légende et de la confirmer dans son texte ?

La même impression est ressentie au lieu sacré situé non loin du monastère, au mont de Sainte Catherine, où les anges déposèrent le corps de la martyre. L'auteur du récit signale la présence d'une pierre

²⁴⁷ Ce qui correspond à peu près aux 15 cm et aux 5,9 kg. (*ibid.*, p. 4.)

²⁴⁸ *Ibid.*, pp. 4-5.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 7.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 11.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 49.

(...) *qui encor y est, ainsi come de la longueur d'une personne. Et illec pout on bien veoir bel miracle : sur celledite pierre fut mis le corps de sainte Katherine par les sains Anges, et voit on que les oiseaulx esmatissent tous environ icelle pierre sur les autres, et point n'esmatissent sur ladicte pierre sur laquelle ledit corps de la sainte fut mis*²⁵².

Dans ce cas, le miracle (ou plutôt la merveille) n'a pas d'appoint dans une légende plus ou moins figée qui mérite d'être relatée, mais l'attention du voyageur fut probablement attirée sur ce « miracle » par ses hôtes, les moines du monastère. De plus, l'épisode, sans doute pris au sérieux par l'auteur, apparaît d'autant plus comique pour le lecteur d'aujourd'hui – comme si les crottes des oiseaux (ou leur absence) suffisaient à prouver la sacralité de tel ou tel lieu. Mais pour le lecteur médiéval cette merveille joue un rôle du signe du respect manifesté par le monde animal : les oiseaux ne souillent pas la pierre qui a conservé une part de la *virtus* de la sainte.

Les sources de ce discours « merveilleux » amalgamées à la représentation assez figée de la Terre sainte devaient être diverses : à commencer par les Apocryphes de la Bible²⁵³, à travers tout le sédiment de la tradition locale imprégnée par la narration des histoires depuis le début des pèlerinages au IV^e siècle jusqu'à la fin de l'époque médiévale, c'est-à-dire le temps du voyage d'Ogier d'Anglure. A ce processus, il faut en ajouter encore un : celui de la tradition (écrite ou orale) des récits eux-mêmes dont les auteurs, enrichis par leur propres observations, contribuent à la fabrication d'autres mythes²⁵⁴. Ogier d'Anglure en faisait partie, peut-être sans en être conscient.

La présence d'un autre type d'histoires et de lieux merveilleux est probablement due à des additions aux passages connus de la Bible. Encore dans l'histoire de David et Goliath qu'il rappelle tout au début de son voyage, pour décrire l'origine de la dent du géant exposée à Venise, l'auteur suit-il assez fidèlement l'Écriture en fournissant des données précises concernant les armes du combat gagnées par le jeune berger²⁵⁵. Au mont Oreb au contraire, tout en racontant l'histoire de Moïse et du Buisson ardent, Ogier ajoute une histoire qui ne se trouve ni dans le chapitre 3, ni dans le chapitre suivant de l'Exode :

²⁵² *Ibid.*, p. 52.

²⁵³ D'un côté leur popularité auprès des voyageurs médiévaux s'explique par une curiosité pour des détails passés sous silence. D'un autre, les épisodes extraordinaires tirés de la vie du Christ et des Apôtres correspondent bien à la soif du merveilleux qui caractérisait la piété médiévale (selon Edina BOZÓKY, « Les apocryphes bibliques », dans *Le Moyen Âge et la Bible*, dir. P. Riché – G. Lobrichon Paris, 1984, pp. 429-430).

²⁵⁴ D'après Nicole CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris 2000, p. 13.

²⁵⁵ Il était assez important pour Ogier d'introduire dans le texte que la cotte d'acier de Goliath « pesoit .V^M. sicles » pour expliquer que cela vaut cinq milles onces. Par contre il n'est peut-être pas capable d'expliquer la comparaison de la manche de sa lance à *liciatorum texencium*, tout en laissant cette figure en latin. (BONNARDOT – LONGNON, p. 5).

Il sembloit a Moïse que ledit buisson ardist ; mais quant Nostre Seigneur se fut partis d'illec, Moÿse trouva ledit buisson tout flory, dont il fut merueilleusement esbaÿ. Moïse print d'icelles fleurs d'icellui buison, et les ala esandre par aval la montagne de Sinai ; et par tous les lieux ou il les esandit elles y sont encores aujourd'uy proprement figurées, en telle maniere que vous ne sauriés rompre la roche en tant de lieux, que tousjours vous n'y doyer veoir l'empraincte de la fleur si proprement figurée comme nul painctre la sauroit faire. C'est chose moult merueilleuse, et peult legierement estre sceu par plusieurs pelerins qui vont illec apportans d'icelles roches, et par ce peut l'en veoir le miracle²⁵⁶.

La réactualisation du passé biblique (ou plutôt pseudo-biblique) est nettement visible dans les mots *elles y sont encore aujourd'hui*. De surcroît, l'auteur nous fait connaître dans la dernière phrase, comment la connaissance de cette merveille est acquise par les pèlerins. Ce processus peut être effectué aussi inversement, c'est-à-dire que l'on rappelle la légende à partir du lieu décrit, ce qui est apparent dans l'exemple de la chapelle de Moïse au Mont Sainte-Catherine :

Sy devez savoir que tout au dehors de celle chappelle, tout au droit du cuer, a main senestre en montant, a une grant et grosse roche en laquelle a une place vuide si comme pour gésir une personne. Et est verité que Nostre Seigneur parloit une fois a Moÿse sans ce qu'il le veist, dont il ot si grant paour quant il oyt la voix de Nostre Seigneur qu'il recula tant qu'il pot, et en reculant se ferit en ladite roche si grant cop qu'il se fust tout denroissés, ce ne fust que Nostre Seigneur vout que la roche fust mole comme cire a celle fois et pour ce entra du corps Moÿse grant partie dedans ladite roche, si comme il est apparant, especiallement dès les cuisses en amont²⁵⁷.

Ce type de merveille, déjà conceptuellement assez éloigné du miracle, est caractéristique surtout par la trace physique (d'origine naturelle ou humaine) dans le paysage. Non loin de la chapelle de Moïse se trouvait aussi la fontaine du héros de l'Exode. L'arrêt d'Ogier et de sa compagnie à cet endroit, où la caravane put s'abreuver après le long parcours du désert de Sinai, lui donna prétexte pour dépeindre en grandes lignes l'histoire de l'exode des Israélites de l'Egypte. Ce passage, cette fois tiré de la partie canonique des Ecritures, se termine par l'actualisation du site merveilleux : *Et pour ce est appellée celle fontaine la 'fontaine Moÿse', car elle fut faicte a sa priere par le vouloir de Nostre Seigneur, pour*

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 47.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 50.

*abeuvrer son peuple par plusieurs jours qu'ilz sejourneroient illec. D'illec mena Moïse son peuple vers la sainte terre de promission*²⁵⁸.

Un autre vestige naturel des temps bibliques est représenté par la pierre avec un trou située juste à côté de l'église du Saint-Sépulcre, de laquelle Ogier écrit : *Item, tout enmy le chancel a ung pertuis dont les plusieurs dient que Nostre Seigneurs dist que c'est le milieu du monde*²⁵⁹. La reproduction du mythe y est exprimé par la liaison *dont les plusieurs dient*. Du reste, d'autres récits de l'époque n'oublient pas de mentionner cette curiosité²⁶⁰. La même distance vis-à-vis du mythe reproduit est perceptible dans la description d'une fente au Calvaire, ouverte au moment où le sang de Jésus-Christ y tomba. Ogier continue : (...) *au fons d'icelle fendeure voit l'en le test d'un l'homme mort, dont les aucuns dient que c'est le test de nostre premier pere Adam*²⁶¹.

Les pèlerins n'oubliaient pas souvent vénérer certains monuments de ce type en Egypte, le pays de l'enfance de Jésus. Le cas de la visite du village Mataria aux alentours du Caire représentait bien (et encore représente aujourd'hui) la dépendance des itinéraires des pèlerins au discours des apocryphes, notamment celui de Pseudo-Matthieu²⁶². Ogier d'Anglure reproduit assez fidèlement cette histoire en lui concédant, dans son récit, toute un chapitre intitulé *La fonteinne que Dieu fist à ses talons*²⁶³. Au début de ce passage, le lecteur du *Saint voyage de Jhérusalem* apprend l'origine du miracle fait par le petit Jésus ainsi que la raison de la présence des baumes à ce lieu :

A cestedicte fonteine s'arresta la benoïste vierge Marie quant elle s'en ala fuyant en la terre d'Egipte, pour la doute du roy Herode qui les Innocens faisoit mettre a mort. Et est verité que quant Nostre Dame ot passé les desers atout son cher enfant, et elle vint en cedit lieu ou est a present celledite fonteine, elle mist Nostre Seigneur a terre, et ala serchant eaue par le desert, mais point n'en peult finer. Sy s'en retourna moult doulente a son cher enfant qui gisoit estandu sur la terre lequel avoit feru des talons en terre, tant qu'il en sourdit une fonteine d'eaue moult bonne et doulce : sy fust Nostre Dame moult joyeuse de ce, et en remercia Nostre Seigneur. Illec recouscha Nostre Dame son cher enfant et lava les drappelletz de Nostre Seigneur de l'eaue d'icelle fonteine, et puis

²⁵⁸ *Ibid.*, pp. 55-56. Guillebert de Lannoy fait, lui aussi, mention de la fontaine de douze tribus d'Israel. Voir ci-dessus.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 27.

²⁶⁰ Le voyageur de Bohême, Jan Hasištejnský de Lobkovice, avoue qu'il est resté endormi pendant deux heures sur cette pierre avant d'entrer à l'église du Saint-Sépulcre pour y assister à la messe (*Jana Hasištejnského z Lobkovic Putování k svatému hrobu* [Le pèlerinage au Saint-Sépulcre de Jan Hasištejnský de Lobkovice], éd. de Ferdinand Strejček, Prague 1902, p. 75)

²⁶¹ *Ibid.*, p. 26 (souligné par JS).

²⁶² « L'Évangile de l'enfance de pseudo-Matthieu », dans Pierre GEOLTRAIN – Jean-Daniel KAESTLI (éds.) *Ecrits apocryphes chrétiens*, t. I, Paris 1997, pp. 136-138.

²⁶³ BONNARDOT – LONGNON, pp. 56-58.

estandi iceulx drappelletz par dessus la terre pour les essuyer ; et de l’eau qui degoutoit d’iceulx drappelletz, ainsi comme ilz essuyoient, pour chascune goutte naissoit un petit arbrisseau, lesquelz arbrisseaux portent le baulme : et encor a present y a grant plenté de telz arbrisseaulx qui portent le baulme, et en aultre lieu du monde, fors que en Paradis terrestre, ne trouverés que il naisse baulme fors en cedit jardin. Celle fontaine appellent mesmes les Sarrasins la ‘fontaine Sainte Marie’. Et si est verité que nul arbre portant baulme ne peut estre norry ne porter balme, s’il n’est norry de l’eau de celle fontaine²⁶⁴.

Ce qui suit dans le passage sur la fontaine est la description du lieu dans son état actuel. Ogier parle du *moult grant logis* destiné, en toute probabilité, pour abriter les pèlerins. Il est évident que notre pèlerin champenois ne fut pas le seul à son époque qui visita ce lieu sacré. On dispose de nombreux témoignages, dont par exemple celui du seigneur anglais Thomas Swinburne, maire de Bordeaux. Ce court récit de son pèlerinage de 1392, écrit en latin par son écuyer ou chapelain Thomas Brygg, est le plus proche à Ogier sur le plan chronologique en le précédant seulement de trois ans²⁶⁵. Le noble d’Anglure nous laissa pourtant le témoignage le plus détaillé fourni par un détail qui documente l’enjeu pluri-religieux de Mataria car *illec se baingent moult de gens par devocion, tant chrestiens comme sarrasins*²⁶⁶.

A la fin du passage sur le village sacré qui se trouve à deux lieues de Caire, Ogier d’Anglure rattache une autre référence apocryphe, celle du figuier miraculeux de pharaon :

(...) ouquel figuier, c’est assavoir en la tige qui est moult grosse et creuse, se caicha Nostre Dame et son cher enfant pour la doute des gens du roy Herode qui queroient Nostre Seigneur pour occire. Et ont les pelerins tant conspé d’icellui figuier par devocion que la tige est a present partien enlevée tout oultre²⁶⁷.

Dans le rapport de l’état actuel, le *Saint Voyage* montre sur l’exemple de la tige du figuier la grande renommée du lieu de l’enfance du Jésus fréquenté par de nombreux pèlerins,

²⁶⁴ *Ibid.*, pp. 56-57.

²⁶⁵ « *Item die veneris viij novembris, recessimus de Caire ad vj miliaria usque Matery, villam parvam ortos habentem pulcherrimos, inter quos est ille ortus famosus, solus in orbe producens balsamum, qui continue irrigatur ex aqua cuiusdam fontis, quem fecerat puer Ihesus ad preces matris eius, cum itinere fatigata pausaret ibidem, cum primo venerat in Egiptum, prope quem fontem duo fiunt lavatoria pulcherrima, domibus cooperta, per que ipsius fontis aqua decurrit, in quibus loti de diversis morbis sepius recipiunt sanitatem.* » (« Voyage en Terre sainte d’un maire de Bordeaux au XIV^e siècle », éd. de Reinhold Röhrich, dans *Archives de l’Orient Latin*, t. 2, Documents, Voyages, Paris 1883, pp. 378-388, ici p. 379).

²⁶⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. 58.

²⁶⁷ *Ibid.*

chrétiens ou musulmans. Nous pouvons de nouveau constater le rôle important des vestiges physiques du passé biblique ou post-biblique dans le récit d'Ogier d'Anglure.

D'autres vestiges, les plus immenses par ses proportions, que certains pèlerins associèrent aux histoires de la Bible sont ainsi représentés par les pyramides à Gizeh. Faisant partie du parcours obligatoire, les pyramides devinrent une curiosité que les pèlerins admiraient après avoir accompli le circuit religieux²⁶⁸. Bien que certains voyageurs utilisent le mot *pyramide* (Guillaume de Boldensele, Cyriaque d'Ancône), peut-être sans se rendre compte qu'il s'agissait des tombeaux des pharaons, il y a, dans les récits occidentaux, la comparaison de ces monuments avec les *greniers du pharaon*²⁶⁹ qui naît au XIV^e siècle. Ces immenses édifices étaient censés servir d'abri aux récoltes de froment durant les années de prospérité à l'époque où Joseph était en Egypte. Plusieurs récits de voyage (Jean de Mandeville, Niccolò da Poggibonsi, Simone Sigoli) les décrivent ainsi, tandis que certains autres mettent cette identification en doute (déjà Boldensele, mais aussi Giorgio Gucci, le compagnon de Sigoli en 1384). Le mythe persiste encore au XV^e siècle (Roberto da Sanseverino), mais à cette époque-là, d'autres voyageurs commencent à décrire les immenses constructions de façon plus réaliste ; ce sont ceux qui, avec toute probabilité, ont visité aussi l'intérieur des édifices (Anselme Adorno, Felix Fabri)²⁷⁰.

Il n'est donc pas surprenant qu'Ogier d'Anglure reproduise ce discours. Il y consacre même tout un chapitre intitulé *Les greniers pharaon*²⁷¹. L'auteur commence par la description de ces monuments immenses qui lui firent une grande impression. On apprend également comment les pierres des pyramides sont démontées depuis des siècles pour la construction d'autres bâtiments au Caire ; cette pratique était encore attestée à l'époque de la visite d'Ogier puisque les maçons démantibulaient les pierres du sommet des pyramides. Son texte continue ainsi par la reproduction du mythe :

Vous devés savoir que cesditz gregniers sont appelez les 'Greniers Pharaon'; et les fist faire icellui Pharaon ou temps que Joseph, le filz de Jacob, fut tout gouverneur du royaume d'Egypte, par l'ordonnance d'icellui roy. C'estoit pour mettre et garder fromens

²⁶⁸ Jeannine GUERIN DALLE MESE, *L'Égypte. La mémoire et le rêve, itinéraires d'un voyage, 1320-1601*, Florence 1991, p. 524.

²⁶⁹ Cette notion de greniers de Joseph apparaît pourtant pour la première fois au X^e siècle dans les récits des voyageurs arabes qui s'inspirent du Coran (la sourate *Joseph*, v. 55 : « Joseph lui dit : Donnez-moi l'intendance des magasins du pays : J'en serai le gardien intelligent. »). Je remercie mon collègue Julien Loiseau pour cette indication.

²⁷⁰ J. GUERIN DALLE MESE, *L'Égypte*, p. 527.

²⁷¹ BONNARDOT – LONGNON, pp. 65-68. La notion des greniers est dans le récit déjà signalé à propos de la « fontaine Moïse », p. 55.

*pour ung chier temps que icellui Joseph avoit prophetizé estre a venir ou royaume d'Egipte, selon le songe d'icelluy roy Pharaon, si come il est escript plus amplement ou texte de la Sainte Escripiture*²⁷².

Le récit d'Ogier est ensuite néanmoins nourri par sa propre expérience. Il affirme qu'il ne peut pas y entrer (serait-ce une occasion pour mettre en doute le mythe reproduit, comme le firent d'autres voyageurs ?) *car l'entrée dessus est murée et par devant sont tresgrosses tombes*²⁷³. Notre voyageur explique aussi la raison de ce barrage – on avait coutume d'y frapper la fausse monnaie ! Une autre entrée possible dans les édifices, située *moult avant par dessous icellui grenier*, était accessible, mais les voyageurs n'y entrèrent à cause de son obscurité et de la puanteur causée par *les bestes qui y habittent*²⁷⁴. Des raisons pratiques empêchèrent donc Ogier d'Anglure de découvrir le principe de ces immenses constructions et de vérifier l'information fournie par son truchement, lui faisant savoir qu'il s'agissait du monument d'un Sarrazin. Pour Ogier d'Anglure, il était plus commode de reprendre l'histoire associée à l'Ancien Testament et de lier ainsi son admiration et l'impression du voyageur devant les grands bâtiments au respect du pèlerin dévôt pour la Sainte Ecriture.

Cette association de la merveille à la piété prit souvent des formes naïves, ce qui est rappelé dans le récit lié à la visite des environs de la montagne de la Quarantaine. Ogier d'Anglure essaye d'intégrer, d'une manière assez anorganique, son impression d'un fruit qu'il n'a jamais vu – la banane :

*Avec ce y a si beaux jardin comme l'en pourroit deviser, et sont peuplés d'arbres portans fruit de paradis terrestre, lequel fruit l'en appelle selon l'usage du pays 'muse' ; et est vray que ce vous coppés cellui fruit au travers en .x. coppons ou en plus ou en moings, tousjours y verrés vous l'empraintte du Crucify figurée en chescun cospon*²⁷⁵.

Croyance naïve ou reproduction du discours déjà répandu²⁷⁶ ? Dans tous les cas le *Saint Voyage de Jherusalem* d'Ogier d'Anglure mélange les deux phénomènes de *miraculum* et de *mirabilium* en un seul. Leur séparation stricte ne serait pas possible dans le cadre d'un

²⁷² *Ibid.*, p. 67.

²⁷³ *Ibid.*, p. 68.

²⁷⁴ *Ibid.*

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 38. En réalité le mot « muse » prend son origine dans la dénomination latine pour la banane, *Musa paradisiaca*.

²⁷⁶ Sur la banane parmi d'autres voyageurs, entre autres Niccolò da Poggibonsi ou Felix Fabri. Pour d'autres exemples ainsi que pour l'explication de ce phénomène voir J. GUERIN DALE MESE, *Egypte*, pp. 396-400.

seul texte d'où la nécessité, pour nous, de les traiter ensemble. La tradition postbiblique, créée pendant toute l'époque médiévale en Orient aussi bien qu'en Occident et répandue en Terre sainte dans des dizaines de mythes locaux depuis Beyrouth (voire par Venise) jusqu'au Sinaï, est la cause de cette contamination des *miracula* par les *mirabilia*. De plus, elle est parfois mélangée aux propres observations du voyageur qui suit assez souvent les conseils de ses guides et truchements. Les apparitions exotiques (la banane), voire comiques (les oiseaux du Sinaï) contribuent à l'enrichissement peut-être nécessaire pour varier la description, dont la tradition biblique et le discours de la Terre sainte représentent la base.

La série des passages exposés ci-dessus peut suivre plusieurs critères : l'ordre chronologique du texte, le critère de l'origine des miracles ou enfin celui de leur typologie – dans notre propos nous les avons combinés mais il nous paraît aussi utile de présenter à la fin de cette sous-partie d'autres possibilités à suivre ces phénomènes. Dans le tableau suivant, nous rappelons ces phénomènes seulement par le lieu du miracle, éventuellement par le personnage sacré auquel ce miracle est relatif :

chronologie du texte	origine des miracles	typologie des miracles
<p>VOYAGE D'ALLER</p> <ul style="list-style-type: none"> - Venise – dent de Goliath - Cazopoly <p>TERRE SAINTE</p> <ul style="list-style-type: none"> - Beyrouth – pilier de sainte Hélène - Fontaine de saint Georges - Saint-Sépulcre – milieu du monde - Calvaire – tête d'Adam - Lait de Marie à Béthléem - Banane au Mont de Quarantaine <p>EGYPTE</p> <ul style="list-style-type: none"> - Mont Oreb - Sainte Catherine au Sinaï (miracle de Notre-Dame, pierre de tombeau) - Mataria (fontaine, baume, figue) - Greniers de Joseph à Gizeh <p>VOYAGE DE RETOUR</p> <ul style="list-style-type: none"> - Sauvetage par Dieu en mer près de Chypre 	<p>ANCIEN TESTAMENT</p> <ul style="list-style-type: none"> - Venise – dent de Goliath - Mont Oreb - Fontaine de Moïse - Greniers de Joseph à Gizeh <p>NOUVEAU TESTAMENT (APOCRYPHES)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Saint-Sépulcre – milieu du monde - Calvaire – tête d'Adam - Lait de Marie à Béthléem - Mataria (fontaine, baume, figue) <p>VIES DES SAINTS, LEGENDES LOCALES</p> <ul style="list-style-type: none"> - Cazopoly (dragon) - Beyrouth – pilier de sainte Hélène - Fontaine de saint Georges - Sainte Catherine au Sinaï (miracle de Notre-Dame, pierre de tombeau) 	<p>MIRACLE PERPETUEL</p> <ul style="list-style-type: none"> - Cazopoly - Beyrouth – pilier de sainte Hélène - Fontaine de saint Georges - Lait de Marie à Béthléem - Mataria (fontaine, baume, figue) <p>VESTIGE PHYSIQUE</p> <ul style="list-style-type: none"> - Saint-Sépulcre – milieu du monde - Calvaire – tête d'Adam - Mont Oreb - Sainte Catherine au Sinaï (pierre de tombeau) - Greniers de Joseph à Gizeh <p>SIMPLE REPRISE DE DISCOURS</p> <ul style="list-style-type: none"> - Cazopoly (dragon) - Sainte Catherine au Sinaï (miracle de Notre-Dame) - Mataria (fontaine)

Les reliques

Pendant le parcours d'Ogier d'Anglure en Terre sainte ou en Egypte, la présence des reliques n'est pas signalée. Leur rôle est beaucoup plus important dans les lieux qui se trouvent hors du paysage sacré – pendant le voyage d'aller et de retour du pèlerin. Déjà à Venise, on peut constater la première rencontre du seigneur champenois avec ces objets du culte. Il essaye de systématiser leur grand nombre et leur variété en accordant chaque paragraphe à une église, où il énumère les reliques exposées²⁷⁷.

Une autre liste est intégrée à la description de la ville de Rhodes, notamment de l'église Saint-Jean. Ogier d'Anglure visita le même lieu lors de son retour de Terre sainte. Là, il ne reproduit plus la description des reliques, mais parle uniquement du miracle lié à l'une d'elles. L'épine de la couronne de Jésus-Christ qui se trouve exposée dans l'église Saint-Jean, fleurit une fois par an, le Vendredi Saint. Notre pèlerin-voyageur saisit l'occasion pour assister à ce miracle :

Sachiés que illec veismes nous appertement bel miracle, car environ midi quant le service fut fait, nous veismes icelle digne espine toute florie de petites florettes blanches, et nous fut juré et certifié, par gens dignes et de foy, que autresfois avoient veue icelle espine en ung autre jour, laquelle n'estoit point florie, mais estoit noire; et nous affermerent les seigneurs Freres ainsi que ainsi florist elle chascun an au jour du Grant Vendredi²⁷⁸.

Cette expérience émouvante, déjà signalée au début du récit²⁷⁹, représente dans le texte d'Ogier d'Anglure l'unique apparition du miracle ou de la merveille liée directement à la relique.

A son retour, Ogier énumère aussi les reliques visitées à Raguse (aujourd'hui Dubrovnik), notamment à l'église Saint-Blaise. Outre les objets de vénération généralement connus (liés au personnage du Christ), l'auteur du récit doit avouer son ignorance d'autres

²⁷⁷ *Ibid.*, 3-5. Le tour des églises vénitiennes abouti à la visite mentionnée de la « dent de Goliath » à la Maison-Dieu et la reprise du passage biblique auquel nous nous sommes référé plus haut. Ce type de présentation des lieux visités à Venise peut être comparé à celui de Bertrandon de la Broquière (son attention pour les reliques vénitiennes sera encore abordée) ou du Castillan Pero Tafur : « Ay ansimesmo muchas reliquias é muchos cuerpos santos : está el cuerpo de Santa Elena, é el de Santa Marina, é la una pierna de la rodilla abaxo de Sant Xpoval, é muchos huesos de los Inocentes, é otras infintas reliquias que traxeron de Constantinopla, quando la ganaron. », *Andanças é viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidas (1435-1439)*, éd. de Marcos Jiménez de la Espada, Madrid 1874, p. 114.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 93-94.

²⁷⁹ « (...) et sachiés qu'elle florist chascun an, au jour du Grant Vendredi, a heure de midi, et ainsi la veismes nous toute florie le jour du Grant Vendredy, au retourner a Rodes. » (*ibid.*, p. 9).

reliques en parlant d'une *huche plaine d'autres reliques toutes envaissellées d'argent moult noblement, desquelles nous obliames les noms*²⁸⁰. La ville dalmate abritait aussi le drap de saint Siméon, sur lequel ce prêtre reçut Jésus-Christ au jour de la Purification. L'auteur met en relief son importance locale, ainsi que le fait qu'il serait trop long de décrire tous les miracles qui y sont liés²⁸¹.

L'espace réservé du récit de voyage n'empêche pourtant pas à Ogier d'intégrer lors de son parcours inopiné à Chypre, une histoire toute récente qui se déroula en 1393, c'est-à-dire deux ans avant sa propre visite de la Terre sainte. Un certain messire Durant, chevalier français, avait décidé, après son service à la cour du roi de Chypre, à partir en France. Avant le départ il entreprit un pèlerinage à la sainte Croix du Bon Larron, en tailla un morceau comme relique, ou plutôt comme souvenir, et le cacha dans sa besace. Pendant son retour en mer, la tempête l'obligea à retourner à Chypre et de rendre ce morceau volé de la croix. Depuis cet événement, la croix fut protégée par une grille²⁸². Dans ce cas là, Ogier reprend sans doute une histoire édifiante probablement diffusée par les Chypriotes eux-mêmes afin de dissuader les pèlerins du vol des reliques²⁸³.

La vénération des reliques, attestée dans de nombreux récits de pèlerins, ne jouait donc pas un rôle important pour Ogier d'Anglure lors de son voyage à Jérusalem. Leur visite est pourtant plusieurs fois signalée dans les ports parcourus. D'un côté, le récit n'est pas très éloquent sur les pratiques de dévotion liées directement à la « visite » des reliques, traitées ici plutôt comme des objets-monuments ou bien miracles-merveilles (dans le cas de la Couronne d'épines à Rhodes). D'un autre côté, certains passages nous donnent une vue d'ensemble sur certaines pratiques de dévotion relatives à certains lieux sacrés.

Les pratiques de dévotion

Avant de nous concentrer sur les pratiques de dévotion du pèlerin à partir du texte, il vaut mieux différencier les pratiques propres au narrateur (dans le texte assez rares, mais

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 97.

²⁸¹ *Ibid.*

²⁸² *Ibid.*, p. 82-83.

²⁸³ La coutume de détacher des fragments de monuments chrétiens était en effet assez fréquente chez les pèlerins. Le récit de pèlerinage de Louis de Rochechouart, visitant Jérusalem en 1461, témoigne de cette pratique : « Nous vîmes la Porte Dorée par laquelle le Christ entra à Jérusalem le jour des Rameaux et des Palmes. Elle est dite 'dorée' parce qu'elle est fait en cuivre. J'en ai vu de grands morceaux arrachés ; en effet, quand les pèlerins le peuvent, ils s'en servent comme présents. » (« Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart », éd. de Béatrice Dansette, dans *Croisades et pèlerinages*, p. 1144, sur la même pratique voir aussi p. 1146).

introduites par la première personne du pluriel) et les pratiques mentionnées par le style impersonnel qui révèlent, elles aussi, les usages communs des visiteurs de la Terre sainte de la fin du XIV^e siècle. Dans ce type d'analyse, il est toutefois difficile de faire la distinction exacte entre l'acte de dévotion et l'usage habituel des pèlerins privé de toute charge spirituelle. L'arrivée des pèlerins à Jérusalem en pourrait servir d'exemple : Ogier et ses compagnons arrivent d'abord au château de David, situé à l'ouest de la ville. D'ici vers la Ville sainte, les pèlerins continuent *tout a pié*, après être descendus de montures qu'il ne spécifie pas (il est pourtant sûr qu'il s'agissait d'ânes)²⁸⁴. Est-ce à cause de leur dévotion ou plutôt à cause de la règle selon laquelle aucun chrétien ne pouvait entrer dans la ville gouvernée par les musulmans sur une monture ? La suite est de ce point de vue assez révélatrice : les pèlerins ne pouvaient atteindre la ville qu'aux *vespres basses* par le congé du lieutenant du sultan. La deuxième possibilité est donc plus probable, mais la première n'est pas à exclure²⁸⁵.

Après cette arrivée au cœur du pèlerinage, Ogier d'Anglure participe au rituel habituel des pèlerins hiérosolymitains. Le séjour nocturne à l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem représente l'une de ses parties non-négligeables ; nous pouvons affirmer avec certitude qu'Ogier d'Anglure y participa activement :

*Cedit mardy, .v^e. jour du mois d'octobre, après le retour des Saint Lieux dessus nommés, nous tous pelerins ensemble a heure de vespres entrasmes dedans la saincte eglise Sepulcref en laquelle demorasmes toute celle nuit et le landemain jusques a heure de nonne, que les portes nous furent ouvertes par les Sarrazins. Ef devés savoir que dedans ladite eglise sont enclos tous les Saints Lieux qui cy après s'ensuivent*²⁸⁶.

Le fait d'être enfermé dans l'église du Saint-Sépulcre ne signifie pas, en tant que tel, une pratique de dévotion par excellence. Néanmoins, nous disposons d'autres témoignages du même type concernant des séjours nocturnes liés à la veille permanente, parfois de trois nuits consécutives²⁸⁷. La présence d'Ogier d'Anglure à une messe n'est confirmée qu'une

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 13.

²⁸⁵ Une manifestation semblable de l'humilité des pèlerins, liée à l'imitation des modèles bibliques, se trouvait au mont Oreb, plus précisément au lieu où Moïse vit le buisson ardent. Là, de nouveau, « n'y entre presbtre, pelerin, ne aultre personne quelqu'il soit, qu'il ne soit deschaulx et nudz piez. » (*ibid.*, pp. 47-48).

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 25. Il est intéressant que l'auteur du récit mette déjà là le signe de la croix, typique de la liste des indulgences, qui est pourtant incorporée un peu plus loin dans le texte.

²⁸⁷ Parmi de nombreux cas, y compris ceux de pèlerins nobles, on peut mentionner par exemple le souvenir de Jan Hasištejnský de Lobkovice qui se trouva au même lieu exactement un siècle après et veilla trois nuits dans l'église du Saint-Sépulcre (*Jana Hasištejnského z Lobkovic Putování*, p. 75). Le cas de Nompard de Caumont sera analysé séparément ci-dessous.

seule fois, dans le cas du mont du Calvaire, où le noble champenois fut aussi confessé pour pouvoir communier ensuite. L'auteur du récit ajoute qu'en ce lieu-là *furent dictes plusieurs basses messes de prebstres qui estoient pelerins*²⁸⁸. Quant à la pratique appartenant à la catégorie d'*imitatio Christi*, le cas de la baignade au fleuve Jourdain en mémoire du baptême du Christ était très populaire parmi les pèlerins et Ogier ne pouvait ainsi l'omettre dans son itinéraire²⁸⁹. Le pluriel utilisé dans tous les trois cas mentionnés montre que notre voyageur s'est soumis entièrement au scénario des vénération collectives proposé par la *Custodia Terrae sanctae* des moines franciscains du Mont Sion depuis plusieurs décennies²⁹⁰.

Dans le récit du noble champenois, on utilise une expression figée – *qui veut par devocion* – pour le caractère relativement arbitraire des pratiques de dévotion. Ceci a été visible par l'exemple dans la *Crypta lactea* à Bethléem où les pèlerins dévôts ramassaient le débris du lait de la Vierge Marie²⁹¹. On ne peut décider avec certitude, si Ogier d'Anglure seul s'était soumis à ces habitudes des pèlerins. À cette catégorie appartiennent également les fontaines curatives, déjà mentionnées – celle de Saint Georges est d'après le récit *moult bonne et en boit on par devocion*²⁹². Les pèlerins boivent aussi *par devocion* l'eau de la fontaine à côté du sépulcre de la Vierge²⁹³. Pour un motif semblable, on se conforme à un rituel au mont Oreb, où se trouve *une tablette d'argent et ung pertuis emmy, ouquel pertuis l'en boute son doy par devocion, et y a oille de quoy l'en se touche en faisant le signe de la croix, qui veult*²⁹⁴. Non loin de là, *font les Chrestiens leur devocion, et se couche qui veult illec par devocion*²⁹⁵, pour imiter ainsi Moïse qui a pris peur de Dieu et s'enfonça son corps dans la roche (cet ajout légendaire de l'Ancien Testament est rappelé ci-dessus). Les pèlerins ont aussi coutume de toucher le pilier, dans

²⁸⁸ BONNARDOT – LONGNON, p. 26.

²⁸⁹ « *Item, quant nous eusmes esté une piece de temps oudit flun Jourdain, et fusmes baignez oudit flun et faicte nostre devocion, nous nous en partismes et alasmes a ung bel hostel qui est a maniere d'une fort maison* » (*ibid.*, p. 37). A la différence de son successeur Nompars de Caumont, le noble champenois ne signale pas la raison de ce rituel.

²⁹⁰ Sur cette monopolisation des pratiques collectives par les Franciscains voir notamment Christiane DELUZ, « Prier à Jérusalem. Permanence et évolution d'après quelques récits des pèlerins occidentaux du V^e au XV^e siècles », dans *La prière au Moyen Âge, littérature et civilisation* (Senefiance, 10), Aix-en-Provence, 1981, pp. 187-210, particulièrement pp. 198-200 et Aryeh GRABOIS, *Le pèlerin occidental en Terre sainte*, Paris – Bruxelles 1998, pp. 48-50.

²⁹¹ BONNARDOT – LONGNON, p. 33.

²⁹² *Ibid.*, p. 11.

²⁹³ *Ibid.*, p. 16.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 48.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 50.

la maison de Pilate, auquel fut ligoté Jésus-Christ²⁹⁶. Ce pilier était, au temps d'Ogier d'Anglure, déjà couvert par une treille qui l'a probablement protégée contre ceux qui en voulaient prendre un morceau en tant que souvenir ; la même mesure que celle constatée au lieu du pèlerinage de la croix du Bon Larron à Chypre. Le groupe verbal « faire dévotion » semble dans tout les cas remplacer le mot « visiter » qui, dans les récits semblables de l'époque, désignait non seulement l'arrivée au lieu sacré, mais aussi sa vénération, souvent indissociable du contact visuel ou charnel de la relique qui y était présente²⁹⁷. Mais après avoir parcouru le texte d'Ogier d'Anglure, nous devons constater que le mot « visiter » ne remplit pas cette fonction dans le texte, en se rapprochant plutôt du sens moderne du terme²⁹⁸.

Le contact personnel et surtout physique du pèlerin avec des lieux sacrés relie donc toutes les traditions possibles de la Terre sainte – celle de l'Ancien Testament (notamment au Mont Oreb), de l'Évangile (Jérusalem, Jourdain) ou même celle du culte des saints (les lieux de la vie de saint Georges à Beyrouth). D'après les descriptions fournies par Ogier d'Anglure, nous pouvons constater que l'origine ou l'ancienneté du culte n'influençait pas la manière de la vénérer ou l'approche des pèlerins vers le lieux sacré concerné. Les passages mentionnés en disent long sur les coutumes des visiteurs pieux en Terre sainte à la fin du XIV^e siècle, mais révèlent, en même temps, trop peu le propre vécu du pèlerinage de notre noble champenois. Les trois extraits concernant respectivement le séjour au Saint-Sépulcre, la baignade au Jourdain et la présence à la messe au Calvaire ne représentent pas, de ce point de vue, une base suffisante pour une conclusion solide. Nous verrons pourtant, dans le cas de Nompar de Caumont, que cet aspect du « pèlerin pieux » ne doit pas être absolument occulté ou seulement esquissé.

²⁹⁶ « (...) et est ledit pillier enclos en une grant frenestre, et par devant a ung trellis de fer, et y peult l'en toucher de la main parmi ledit trellis †. » (*ibid.*, p. 28). D'après la signe de la croix marquant le lieu de l'acquis de la pleine indulgence, on peut encore mieux comprendre cette précaution.

²⁹⁷ D'après A. DUPRONT, *Du sacré*, p. 375.

²⁹⁸ On n'utilise le verbe « visiter » que pour les incipits de la liste des indulgences (BONNARDOT – LONGNON, p. 13) et des lieux sacrés en Égypte (*ibid.*, p. 63). Dans le texte même, il s'agit des lieux de pèlerinage à Sainte Catherine et les couvents des premiers ermites en Égypte. On visite aussi (c'est-à-dire, on rend la visite) les frères au mont Sināi (*ibid.*, p. 46) ou bien le compagnon malade d'Ogier, Simon de Sarrebruck, en Chypre vers la fin du récit (*ibid.*, p. 86 et 87).

Le pèlerinage chez Nompar de Caumont

Si nous analysons le domaine religieux du voyage des nobles, le récit de Nompar de Caumont, intitulé *Voyaige d'oultremer en Jhérusalem et du fleuve Jourdeyn*, peut servir d'exemple extraordinaire. Malgré un grand nombre de différences sur le plan formel du récit précédent d'Ogier d'Anglure, la visite de la Terre sainte reste, ici aussi, dans son centre d'intérêt. La piété profonde de son auteur semble être le motif de la rédaction du texte. Les prières, les exemples moraux tirés de la Bible et plusieurs passages où l'auteur se confie personnellement à Dieu, sont présents dès le début du récit. Avant de commencer la narration même du parcours en Terre sainte, Nompar tente à plusieurs reprises d'expliquer et d'introduire son intention de partir. De ce point de vue, nous pouvons repérer plusieurs parties qui introduisent le voyage même : il s'agit du testament qu'il laisse à sa famille avant son départ, ensuite du prologue (*le prologue du voiatge*), assez prolixe et plutôt moralisateur, et finalement d'une partie dans la narration même de l'itinéraire où l'auteur s'arrête pour expliquer à nouveau les raisons de son départ. Comme dans d'autres cas des pèlerins partants, il s'agit d'un élément important dans le contexte plus vaste des préparatifs pour le voyage long et dangereux²⁹⁹. Comme son texte a été déjà analysé dans la partie présentant les auteurs et leurs textes, nous allons y repérer seulement les passages qui le mettent en relation avec l'intention pieuse de son auteur.

C'est en effet au début de ce document que Nompar de Caumont exprime la véritable raison qui le pousse à partir pour Jérusalem. Son père *le temps qu'il vivoit eusse entrepris de fere le saint voyatge d'oultremer au saint Sépulcre en Jhérusalem (...). Et pour ce que Nostre Seigneur Dieux l'a tiré à sa cort, à la gloire du royalme celestial de Paradis, il n'a puet acomplir sa volonté et désir a y aller, ainsi que son entente estoit que son fils l'entreprenne à sa place*³⁰⁰. C'est la raison pour laquelle Nompar prie tous ses proches, fidèles, nobles et hommes de religion et les autres, *qu'il vous pleise prier Jhésu Crist nostre Sauveur, avec bonne et parfaite dévotion, que luy vigne à plesir, par sa sainte benigne humilité, me doner pooir, grace et auctorité, ainsi que mon corps ferment désire*³⁰¹. Il les prie de même de demander la protection de la benoite vierges Marie (...)

²⁹⁹ Sur la question complexe des préparatifs des pèlerins voir Jonathan SUMPTION, *Pilgrimage. An Image of Mediaeval Religion*, Londres 1975, pp. 168-171 qui en donne plusieurs exemples. Toutefois dans l'ensemble des récits conservés, ce type de document apparaît très rarement. C'est ainsi que dans notre corpus, le *Voyaige d'oultremer* de Nompar de Caumont est le seul qui contient les dernières volontés du pèlerin, dictées avant le départ.

³⁰⁰ DE LA GRANGE, pp. 3-4.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 4.

quelle soit *advocade envers son précieux cher Filz*. En même temps, il définit son saint voyage comme une occasion de faire *les œuvres que soient à honneur de mon corps et sauvacion de mon arme*³⁰². Ainsi, nous pouvons repérer les deux raisons principales qui incitaient Nompar de Caumont à se mettre en route : accomplir la volonté de son père défunt et sauver son âme.

La demande de l'intercession auprès de Dieu, adressée à ses compatriotes, se répète dans la partie suivante du testament. Là, Nompar s'adresse aux *frères religieux, réteurs, vicaires et toutes autre manière de prestres qui estes et demores en ma terre* pour qu'ils prient deux fois par semaine *Confitemini Domino* afin que Jésus Christ *me vueille garder et deffendre en mer et en terre de tout pérills et temptacion de maligne esprit*. De plus, les clercs sont sollicités pour le mentionner lors des offices dominicaux et pour *denuncier au bon pueble qu'ils m'aient en remembrance envers Nostre Seigneur, qu'il me ostroye par son plaisir* afin que leur seigneur retourne en bonne santé parmi eux³⁰³. Enfin, les femmes de sa seigneurie sont sollicitées de prier l'*Ave Maria* sept fois tous les samedis à *commensser le jour de mon département*³⁰⁴ avec la même intention, c'est-à-dire le bon retour de leur seigneur. Nous verrons plus tard, que Nompar de Caumont pouvait probablement prêter une certaine importance à ces dispositions : le déroulement dramatique de son retour par mer ne se serait pas bien terminé sans l'intervention de Dieu qui exauça, entre autre, les prières pour Nompar et sa compagnie. Comme tous les pèlerins, Nompar prit donc en compte la possibilité de son trépas. Il ne voulut que ses sujets aient sa *pouvre arme chaytive pour recommandée* et ne la mettent en oubli³⁰⁵.

C'est ainsi plus le testament que le prologue même du voyage qui nous donne à connaître les différents motifs du départ et la préparation « spirituelle » du long voyage. Le prologue, dans son ensemble, a d'autres enjeux : après les rappels nécessaires de la création du monde et du sacrifice de Jésus-Christ, le texte se poursuit par une série d'extraits de la Bible en latin, traduits et commentés par l'auteur. Leur objectif est en somme d'interpeller le lecteur du *Voyaige*. Le sacrifice de Dieu doit engager chaque noble à se comporter selon les dix commandements³⁰⁶, les gens doivent être obligés à la diligence envers leurs prochains³⁰⁷ et à faire miséricorde³⁰⁸. Le message principal du

³⁰² *Ibid.*

³⁰³ *Ibid.*, p. 6.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 7.

³⁰⁵ *Ibid.*

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 18

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 21.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 23.

prologue peut se résumer dans une phrase par laquelle Nompar exhorte ses lecteurs : *Faissions le bien et lassions le mal* tant qu'il y en ait encore temps³⁰⁹. L'ensemble des Saintes Ecritures y sert donc de source inépuisable d'exemples moraux pour la vie du noble en voyage et pour les lecteurs de son récit. En outre, l'auteur lie ces commandements moraux et universels à ses propres sentiments – la peur de la damnation, l'incertitude de la mort³¹⁰. Le texte est aussi chargé de nombreux proverbes moraux³¹¹, voire de fables. Nous pouvons même y repérer des références indirectes aux conflits actuels de la Guerre de Cent Ans, aux ravages du pays par les bandes d'écorcheurs ou à la cupidité des propres voisins du seigneur de Caumont³¹².

Le voyage même de Jérusalem semble jouer un rôle moins important. L'auteur n'y arrive qu'à la fin du prologue : il insère le fait de partir en Terre sainte entre les deux commandements, celui de la miséricorde et celui contre la paresse. Au développement du proverbe moralisateur *Cum sis in mensa primo de paupere pensa*, il relie d'une manière assez anorganique le passage suivant :

*Et ainxi est moult bonne honorable chose et de grant prouffit qui enprant aller visiter le saint lieu, où le précieux corps Nostre Seigneur fut mis, amprès qu'il fut crucifié en croix pour nous. Car c'est le sauvement de toux ceulx qui de bonne dévociion y vont, et ce doit faire qui puet, mes toux ceulx qui povent ne le font pas ; que bien sont clers ceulx que j'oy dire qui y vont ; toutes foiz je croy bien qu'il y en a pluseurs qui le laissent affere pour ce qu'il est si loingtain et de si grant despense qu'ils n'y pourroient contribuer, et ceulx je criens qui ont plus souffisant raison que ceulx qui ont bien de quoy et demeurent pour prendre l'aise de leur corps, que par aventure leur vausist mieulx ne prendre pas tant de séjour ne repoux ; car ung poy de travail est bon à fère qui après retournera tout bien et grand prouffit*³¹³.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 22.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 19.

³¹¹ « (...) qui ha mal voisin, si ha maul matin », « qui est amez du pueple est amez de Dieux » (*ibid.*, p. 21), « qui trop embrasse, poy estraint » (*ibid.*, p. 23).

³¹² Pour illustrer ce climat tendu, Nompar se sert d'une fable sur le vieux loup qui donne des conseils à ses louvetaux avant de mourir : « 'Or regardes, mes filz, je vous ay norris tant comme j'ai peu, et maintenant je suy si vieux que je ne puis cheminer, mès vous estes asses grans et fors pour vous donner conseil dores en avant. Toutes foiz je vous vueil aviser d'un chouse de laquelle vous vueillez bien garder. C'est assavoir que on païs où vous vouldres fere votre prise, ne fettes point votre maison ne habitacion, si vous vueillez vivre sans doute ; et, se ne fettes ce, vous ne porriez avoir si longue durée comme j'ay eu : car si je eusse fait le contraire, je n'eusse pas tant vescu ne vous si bien norris.' Pour ce à mon propoux ceulx qui ont leur meson et habitacion en ung païs et ont entente y demourer, se deuvent garder feremal au gens du païs entour eulx, par especiel à leurs prouchains voisins » (*ibid.*, pp. 20-21).

³¹³ *Ibid.*, pp. 24-25.

Tout d'abord, la fonction salvatrice du pèlerinage y est mise en relief, ce qui marque une continuation des exhortations précédentes concernant le salut de ceux qui suivent les commandements de Dieu. Mais le but principal de cette partie est surtout de rappeler la possibilité de partir en Terre sainte à tous ceux qui disposent des moyens suffisants pour cette entreprise³¹⁴. Toujours sur un ton moralisant, Nompar critique ceux qui en sont capables et ne le font pourtant pas ; ce ton lui permet de continuer à prêcher contre la paresse (*necligence*)³¹⁵. De ce point de vue, le passage reproduit ci-dessus est le seul indice qui rapproche le prologue du voyage du voyage concret ; sinon, la partie introductive pourrait même exister indépendamment ou précéder tout un autre texte que le récit de pèlerinage.

En quoi consiste donc l'objectif du prologue entier ? Son auteur affirme qu'il ne veut pas prendre lui-même comme exemple moral pour ses lecteurs. Il saisit plutôt l'occasion de pouvoir diffuser ses appels *en celle manière que ceulx qui en auront besoing, le sceussent aprendre et estancher* [retenir] *pour eulx : car ce seroit à moy plaisir et à eulx prouffit*³¹⁶. Inversement, les lecteurs possibles du *Voyage d'outremer* jouent aussi le rôle important pour l'auteur du récit en tant qu'intercesseurs de Nompar auprès de Dieu. La prière pour son propre salut et pour le leur aussi termine enfin le prologue³¹⁷.

Une fois la narration du voyage commencée, d'ailleurs *pour la gracie Nostre Seigneur et monseigneur saint George*³¹⁸, le lecteur a l'impression que tous les passages introductifs ont été déjà exprimés. Mais juste après avoir franchi la frontière de ses propres territoires, le passage à travers Toulouse, le Lauragais et le comté de Foix, l'auteur laisse son lecteur demeurer devant la masse des Pyrénées³¹⁹. Après avoir passé le val d'Ariège et Ax-les-Thermes, le col de Puymorens représentait pour lui non seulement un obstacle naturel, mais aussi mental. Pour Nompar, il fallait franchir des montagnes très hautes couvertes de

³¹⁴ Cette intention nous rappelle les mots de Paul Zumthor sur l'objectif du récit de pèlerinage : « La plupart d'entre eux entendent apporter un témoignage, souvent proclament cette intention, et celle-ci émane d'un sentiment aigu de la communauté pèlerine : tout chrétien est appelé à s'y joindre, et ceux qui en font déjà partie exhortent les autres à suivre le même *chemin*. » (Paul ZUMTHOR, *La Mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris 1993, p. 298)

³¹⁵ DE LA GRANGE, p. 25.

³¹⁶ *Ibid.*

³¹⁷ « En priant cellez et ceulx qui cest livre liront, ung *Pater noster* pour l'arme de moy Caumont vueillent dire, ce leur vient à plaisir ; que Dieu leur dont Paradis au finir. Amen. » (*ibid.*, pp. 25-26).

³¹⁸ *Ibid.*, p. 26.

³¹⁹ A ce moment, il est nécessaire de rappeler que Nompar de Caumont, au cours de route, dut changer ses plans du voyage d'aller. A l'origine, son itinéraire devait passer par le sud de la France et le nord de l'Italie afin de s'embarquer à Venise. Jean de Grailly, le comte de Foix, qu'il rencontra à Saint-Martin-Lalande (près de Castelnaudary) lui déconseilla pourtant cette route « par cause dez guerres qui on [=ou] pais estoient » (*ibid.*, p. 27). C'est ainsi que notre pèlerin se tourna vers le sud pour passer les Pyrénées et pour s'embarquer à Barcelone.

neige et dangereuses à traverser ; son lecteur devait de nouveau franchir un passage plutôt introductif, dans lequel le voyageur explique et justifie sa décision – le passage des montagnes – comme si cette décision était fatidique pour tout le trajet à Jérusalem. Le pieux auteur le confirme au début de ce passage³²⁰. Tout en passant le point culminant et frontalier, Nompar échappe à tous les maux de son pays, il échappe aussi à lui-même, ses intérêts séculiers, et devient un autre homme³²¹. Ce passage introductif continue par une prière pour son âme coupable et pour l’accomplissement de son pèlerinage. Mais l’auteur du *Voyage d’outremer* ne pense pas exclusivement à sa personne : comme il l’explique plus loin, son récit est conçu aussi pour ceux qui

*(...) auront ceste mesme entencion que au présent j’ay, et vourront enprendre de aler et fère le voyatge susdi, comme le plus digne et le plus souverain qui soit, mes pource que aucune foix l’en delaisse aller dehors, en maintes pars, par deffaute que l’en ne scet quel chemin l’en doit tenir*³²².

En plus, la dimension du guide de pèlerinage fait allusion à la critique contre ceux qui ne veulent pas l’entreprendre que Nompar exprime au prologue de son récit³²³. Le rappel de la date du départ, le 17 février 1419 (n. s.), ainsi qu’une prière finale pour le salut de son âme, terminent symboliquement cet arrêt en route et dans la narration³²⁴.

D’après ce que nous avons pu constater jusqu’à présent, il n’est pas trop surprenant que le reste du récit contienne de nombreux passages exprimant la piété et la dévotion profonde

³²⁰ « (...) affeccion que null ne me tombast, non pourtant que, se Dieux plest, je ne mueray point mon propoux que je ne fasse mon devoir, tant come je pourray. » (*ibid.*, p. 29)

³²¹ « Et pour les grans tribulacions, discencions et enviez que je voy, en cest païs, se mener les uns envers les autres, et ycelles plus prestes de croistre que de laisser, que me desplet ; pour ycelles eschiver et fouir à leurs temptacions volentaires et à toute mauvaïse vie deshordenée, et que je ne vueil pas ainxi exploier mon tamps attendre tant en les chouses mondeïnes que je ne pansse en les chouses espirituïelles » (*ibid.*, p. 29). Dans cet acte nous pouvons observer non seulement une tentative du noble gascon de fuir la situation précaire de son pays mais aussi un franchissement de l’espace quotidien (d’après A. DUPRONT, *Du sacré*, p. 375) que le comté de Foix représentait encore pour lui. Le contraste des « chouses mondeïnes » et « chouses espirituïelles » lui pouvait servir d’un prétexte aussi bien que d’une des raisons principales.

³²² « L’auteur souhaite, en attestant la vision qu’il en eut, l’expérience qu’il en fit, non seulement exalter ces sites de grâce, mais convaincre ses frères dans la foi de l’imiter, tout en leur procurant des informations propres à leur faciliter la tâche. Les malheureux qui ne peuvent partir participeront du moins à ses saintes émotions ! », (P. ZUMTHOR, *La Mesure du monde*, p. 298). De ce point de vue, le récit de Nompar de Caumont a la fonction du guide de pèlerinage selon la division de Jean Richard, rappelée ci-dessus.

³²³ « (...) à celle fin que nullz ne puissent avoir telle excusacion, et ne perdent si honorable ne si prouffitable voiage » (DE LA GRANGE, p. 29).

³²⁴ Le passage des hautes montagnes peut être conçu dans certains récits de voyage comme une franchise du monde bien connu. Dans le *Voyage d’outremer* de Bertrandon de la Broquière, que nous allons analyser plus tard, la description de la traversée du Mont Cenis dans les Alpes représente un premier arrêt dans le courant du texte, lié avec une première merveille décrite – l’interdiction de « haut parler et faire voix » pour ne pas déclencher les avalanches (SCHEFER, pp. 2-3). Le voyageur au service de la Bourgogne ne s’attarde pourtant pas autant sur ce franchissement que son prédécesseur gascon.

de son auteur. Bien que l'itinéraire du voyage de Nompar soit plus restreint que celui d'Ogier d'Anglure (le noble gascon n'a pas visité le monastère Sainte-Catherine au Mont Sinaï ni d'autres lieux en Egypte), ce texte dépasse celui de son prédécesseur, surtout en ce qui concerne l'expression spirituelle du pèlerinage. Ce fait peut être en partie expliqué par le processus de la mise par écrit du récit ; car il est probable que le texte fut dicté à un clerc³²⁵. Comme la question d'authenticité des récits fait objet d'une autre partie de notre propos, nous nous concentrerons davantage sur le contenu du *Voyage d'outremer* d'après le même modèle que dans le cas de son prédécesseur.

En premier lieu, nous allons analyser les passages concernant les miracles (vécus personnellement ou seulement rapportés), ensuite la présence des reliques et enfin les parties du texte concernant les pratiques de dévotion (tant les pratiques communes que les pratiques individuelles du voyageur). Les deux récits se ressemblent dans l'importance qui est accordée à la ville de Jérusalem et à la Terre sainte ; pourtant, les modalités de mise par écrit et le style diffèrent beaucoup. C'est la raison pour laquelle la division utilisée pour l'étude du texte d'Ogier d'Anglure doit être légèrement modifiée y compris les titres des sous-parties.

Miracles (et merveilles)

Après avoir passé les Pyrénées, et en continuant son chemin à Barcelone pour s'embarquer, Nompar de Caumont n'oublie pas de s'arrêter à Notre-Dame de Montserrat, située près du port catalan, *lequelle fet moult de grans miracles*³²⁶. Ce lieu éminent de pèlerinage fut le premier de ce type que Nompar visita pendant son parcours mais, dans ce cas-là, il n'explique pas encore la nature des miracles qui y avaient lieu. En passant par le royaume de Sicile, à Syracuse, il n'oublie pas, de même, de signaler les lieux où sainte Lucie³²⁷ et saint Jean Evangéliste furent martyrisés³²⁸. Encore, toujours lors du voyage d'aller, en visitant l'île Saint-Nicolas (actuellement Chalki) entre la Crète et Rhodes,

³²⁵ Son nom « Johannes Ferriol » apparaît à la fin du récit, plus précisément à l'explicit du pèlerinage hiérosolymitain (DE LA GRANGE, p. 136).

³²⁶ DE LA GRANGE, p. 31.

³²⁷ Notre voyageur n'oublie pas non plus de rappeler que le corps de la sainte avait été enlevé voire volé (*amblé*) depuis quarante ans (*ibid.*, p. 38).

³²⁸ *Ibid.*, pp. 38-39.

Nompar reproduit la légende *que pour preguières du bieneuré saint Nicolas, nesun fer en laditte ylle pour labour que l'on ne face, n'en se puet rompre ne uzer*³²⁹.

Lors de son retour, l'auteur du *Voyaige d'oultremer* parle d'une autre légende locale, celle du golfe de Satalie (Antalya). On y apprend qu'*ou tamps passé, toutes les nefes qui par illeques passoient, périzoient, en jusque tant que sainte Helayne, mère de l'enpereur Costantin, hi bouta ung clou de ceux en quels fut encloué Jhésu Crist, nostre Seigneur, en le croix*³³⁰. Dans ce cas-là, l'existence du miracle est encore profondément influencée par la proximité de la Terre sainte. Le chemin du pèlerinage vers le tombeau du Christ était parsemé de lieux de culte « secondaires » et de sites miraculeux que les voyageurs décrivaient ensuite dans leurs récits. Ces légendes pouvaient avoir été forgées à une époque assez récente, comme par exemple celle du pèlerin enterré près de Modon en Morée : un sabotier venant du Saint-Sépulcre tomba malade et fut jeté de la nef en mer. Le courant porta son corps près de Modon où les gens l'enterrèrent. D'après Nompar de Caumont, le miracle consistait en fait que *chacune nuyt, desses ycelle fosse où il estoit enterré, l'on veoit trois brandons de feu allumés par miracle de Dieu*. De plus, un évêque local eut une vision lui indiquant qu'il s'agissait d'un corps de saint ; il alla donc l'exhumer et le placer *et tenir en celle honneur, comme il apertenoyt d'un corps saint qu'il estoit*³³¹. Enfin, pendant la translation du corps a été révélé le lieu où l'on devait l'enterrer de nouveau. Le récit est introduit par la phrase : *Et là moy fut dit (...)*. A la fin, l'auteur relie toute l'histoire à l'actualité du miracle : *Et fut là fette une église où il demeure depuys ens se que l'on dit, a bien .lxxx. ans, et là fet de grans miracles par la vertu de Nostre Seigneur*³³². Le miracle eut donc lieu à peu près dans les années 40 du XIV^e siècle et malgré sa courte histoire, il devait être assez populaire à l'époque de notre voyageur. De plus, Nompar de Caumont visita lui-même l'église avec le corps du saint³³³. L'actualisation des miracles et leur lien avec les lieux déjà existants nous amène, comme dans le cas d'Ogier d'Anglure, à un autre type de ces phénomènes. Nompar de Caumont en effet qui porte lui aussi son attention aux lieux de curiosité, même si cela n'est pas aussi fréquent que dans l'oeuvre de son prédécesseur. De ce point de vue, on peut repérer deux cas : en premier lieu celui de la merveille de la ville de Castroy qui s'effondra dans l'abîme pour ses péchés contre Dieu et de laquelle ne restait qu'un lac où rien ne pouvait

³²⁹ *Ibid.*, p. 43, c'est-à-dire : « (...) si on prie saint Nicolas, en labourant, aucun soc en fer ne peut se casser ou s'user » (d'après DANSETTE, p. 1079).

³³⁰ *Ibid.*, p. 81.

³³¹ *Ibid.*, p. 90.

³³² *Ibid.*

³³³ « Je le vi tout entier, se luy plest » (*ibid.*, p. 91)

vivre³³⁴. L'autre exemple concerne la fameuse île de Volcano que Nompar voit depuis la Sicile (...) *en lequel ha ung grand partus qui nuyt et jour geta grant fumée, et auque foix grant flame, et tira grandes pierres de dehors ; et de prés celluy partus oyt l'en mener grant bruyt liens, si que l'on tient que c'est une des boques d'enfer*³³⁵. Nompar continue en rapportant l'histoire répandue selon laquelle les bateaux évitaient cette île et n'y stationnaient jamais (...) *et là ne ousent pauzer nulle ancre de nef, qu'en chascune n'ayt une croix. Car autrement seroit périll que celles malles choses qui liens sont, les levassent et feissent perdre le naville et toux ceux qui dedens seroient*³³⁶. Dans le cas de l'île de Volcano, nous passons déjà de la sphère des miracles à celle des merveilles – la curiosité a d'ailleurs suscité l'intérêt des pèlerins depuis le début de l'époque médiévale, comme en témoigne par exemple Willibald, moine anglais du VIII^e siècle³³⁷. Encore au début du XV^e siècle, Nompar de Caumont parle de l'enfer avec une certaine distance utilisant le groupe verbal *si que l'on tient*.

Les miracles de la mer

Si nous revenons pourtant vers la rencontre du pèlerin avec le surnaturel, nous pouvons repérer dans le récit de Nompar un certain nombre d'histoires liées directement à ce personnage, notamment pendant le retour de Terre sainte. Car le domaine des miracles ne concerne pas tellement la sphère de la description des « miracles figés » à un certain lieu sacré, mais surtout celle de miracles liés à certains incidents de navigation dont le dénouement ne pouvait pas se priver de l'aide divine³³⁸.

Le voyage d'aller est déjà l'occasion d'une première manifestation de ce genre. Entre Barcelone et Majorque, le navire des marchands, sur lequel Nompar s'est embarqué, est

³³⁴ *Ibid.*, p. 103.

³³⁵ *Ibid.*, p. 105.

³³⁶ *Ibid.*

³³⁷ « Puis ils reprirent le bateau jusqu'à l'île de Vulcania où est l'enfer de Théodoric. Quand ils eurent atteint l'île, ils descendirent du navire pour voir comment était cet enfer. Willibald, curieux de voir l'intérieur de cet enfer, voulait monter au sommet du mont sous lequel était l'enfer, mais cela ne lui fut pas possible car les cendres de ce noir Tartare étaient accumulées sur les bords et semblaient de la neige (...) », « Vie ou plutôt pèlerinage de saint Willibald », éd. de Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages*, pp. 913-914.

³³⁸ Les récits du Haut Moyen Âge et du XIII^e siècle les récits contiennent de même certaines rares et succinctes allusions aux difficultés de navigation. Celles-ci ne servent que de témoigner que leurs acteurs « avaient dû affronter avaient pour seule vocation de rappeler que le pèlerin devait surmonter les épreuves afin de mieux mériter le salut de son âme » (A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 156).

affecté par un vent qui semble le conduire vers les côtes de l’Afrique du Nord. *Mes Dieu qui ne veulx notre domatge, nous donne grace de arriver à ung port au royaume de Mallorque*, écrit Nompar avec un certain soulagement³³⁹. Un autre incident arrive un peu plus tard, au Golfe du Lion : le patron du navire tue un dauphin à l’aide d’un harpon et l’amène à bord pour le couper et en distribuer les morceaux à un autre bateau de son convoi. Cet acte de violence cause une grave tempête qui affecte les deux vaisseaux en les endommageant en partie³⁴⁰. Heureusement, certains marins appellent Dieu et la Vierge Marie au secours ; Nompar de Caumont affirme que ces *bonnes oraysons* les ont sauvés, et termine toute l’histoire par l’invocation : (...) *dont loué soit Dieu Nostre Seigneur toutz jours que nous ha bouté hors de celle grant périll, et luy plaise par sa pitié nous en vueille garder et deffendre d’essy avant*³⁴¹.

Le reste du voyage d’aller se passa, pour Nompar et ses compagnons, sans grave incident ce qui ne fut pas du tout le cas du retour. La série des fortunes de mer autour de la Péninsule italienne est précédée par un miracle lié au le port de Pilos en Péloponnèse (*Joux* dans le récit). Le récit reproduit l’histoire d’un bateau chargé d’huile qui risquait de se fracasser contre un rocher. Dieu et la Vierge Marie furent apitoyés par le vœu des marins qui promirent d’édifier une église de l’argent tiré de la vente de l’huile. Par leur intervention, le rocher se rompit miraculeusement en deux parties à tel point que le bateau put passer par le détroit. Ensuite, les marins construisirent dans le port une église placée sous le vocable de Sainte-Marie-de-Pitié.³⁴² Bien que cet événement (dans le récit explicitement introduit comme un « miracle ») ne soit pas lié directement au personnage de Nompar de Caumont, il est comme un présage annonçant les incidents de la mer qui suivirent lors du retour dans les environs de la Sicile et des côtes de la Barbarie. Certes, dans le cas présent on ne peut considérer que l’auteur du *Voyaige d’outremer* ser bornait à rapporter une légende dont l’action était située sur l’itinéraire des pèlerins de Jérusalem

³³⁹ DE LA GRANGE, p. 32.

³⁴⁰ « (...) il avint ung jour de dimenche, à eure de mydi, le .xiiij. jour de may, pluseurs dalfins vindrent près de la nef, et le patron d’y celle les tira à un fer branqu, liée à ung cordell, et en férut ung qui fut mis dans la nef, et d’illeques fut départi à une des deux nefes que alloient en notre compaignie ; et come nous ajustions pour en donner à l’autre, se leva ung vent fort qui fist férir notre nef (...) », (*ibid.*, p. 33). La causalité des deux actes – la mort du dauphin et la tempête – est d’après notre lecture du texte assez nette. La réaction des marins le confirme d’ailleurs : « Si que les patrons des dittes nefes, voiant le meuchief [malheur] qui ainssi estoit venus pour celluy pysson, furent grandemant esbaïz (...) », (*ibid.*, pp. 33-34). De plus, Nompar en signale la date précise.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 34. Cet épisode, advenue même le dimanche, pouvait avoir un enjeu exemplaire car dauphin fut parfois conçu comme un symbole de Christ comme dans le cas du *Martyre de sainte Ursule de Cologne* (autour 1411). Voir Sigrid DITTRICH – Lothar DITTRICH, *Lexikon der Tiersymbole. Tiere als Sinnbilder in der Malerei des 14.-17. Jahrhunderts*, Pettersberg 2005, p. 62. D’après les bestiaires médiévaux, les dauphins annonçaient la tempête de mer ou sauvaient les noyés en les conduisant au bord de la mer.

³⁴² DE LA GRANGE, pp. 88-89.

comme dans les cas précédents. Toutefois, en observant ce passage à la lumière de la suite du récit, nous pouvons pourtant le considérer comme un modèle que Nompar et d'autres voyageurs et marins pourraient suivre par leurs propres actes, comme on peut le voir notamment après la dernière tempête à Cagliari.

La période troublée du retour commence par la foudre qui frappe inopinément le navire en pleine mer entre la Morée et la Sicile. Le phénomène que certains marins considèrent comme *le péchié enfernel* casse le mât principal et met le feu au bord³⁴³. L'incident provoque la peur de tout l'équipage : (...) *c'estoient toux confessés l'un à l'autre, ainssi que tout bon crestien doit fêre, majorement qui est si près de le mort, comme à celle eure nous estions*³⁴⁴. Dans cette atmosphère (...) *chacun de tout son cuer se comandoyt à luy [Notre Seigneur] bien souvant et à la bénoite vierge Marie, sa chère mère, pleyne de pitié, en lez faisant chacun pluseur veux et promissions*. Grâce à ces prières et à ces vœux, Dieu et la Vierge leur donnent finalement bon temps et la tempête cesse tout à coup.³⁴⁵ La dramatisation de l'histoire, pendant laquelle la vie de Nompar et d'autres ne tint plus qu'à un fil, sert, d'après notre lecture du récit, à mettre en valeur la puissance de la prière et du pardon. La même stratégie du texte, proposée par l'auteur, est bien visible comme le montre aussi l'exemple du mât principal du vaisseau qui tombe en morceaux au début de l'incident, mais que les marins pouvaient quand même assez facilement réparer après avoir survécu à la catastrophe³⁴⁶.

L'accident qui se déroule en pleine mer Ionienne n'est pourtant que le commencement d'une série d'incidents de ce type. Juste avant d'approcher les côtes de Sicile près de Syracuse, le navire est emporté par le vent et ne peut accoster à aucun port à proximité. Au contraire, le courant mène le bateau vers un rocher contre lequel il risque de s'écraser. C'est le moment où Nompar de Caumont qui semble être jusqu'ici plutôt observateur qu'acteur, commence lui-même à prier et à recommander son âme à Dieu et à la Vierge Marie. Nous pouvons même repérer un contraste se produisant entre les marins qui *voyant nostre perdicion, et que la nef se alloye toute débrisier, se commencèrent à despullier et deschausier* et notre pèlerin qui *toutes foix confessay prestement et comanday à Dieu et à la vierge Marie* son âme. Les prières de notre voyageur et des autres sont de nouveau exaucées et un changement de vent sauve le navire de la catastrophe. Ce qui est

³⁴³ *Ibid.*, p. 92.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 93.

³⁴⁵ *Ibid.*, pp. 93-94.

³⁴⁶ Cf. les phrases : « (...) voyant que le grant albre qui la nef menoit, estoit en piesses (...) » (*ibid.*, p. 93) et « (...) lors ledit albre qui chey n'estoit du tout, fut tantost recourru par les mariniers » (*ibid.*, p. 94).

intéressant dans cet incident, beaucoup plus grave que le précédent d'après l'auteur, c'est la reproduction de l'oraison que Nompar prononce prétendument dans ce cas de fortune de mer.

L'intervention d'une oraison écrite à la lettre est assez rare dans l'ensemble des récits de voyage – même de ceux dont la Terre sainte représentait le but principal. La prière de Nompar de Caumont est composée d'une manière assez sophistiquée pour être prononcée pendant la tempête. Son énoncé, qui s'étend sur plus de deux pages de l'édition, suit immédiatement la narration de l'accident et représente une sorte de pause dramatique assez semblable à celle de la traversée des Pyrénées³⁴⁷. En résumant son contenu, nous pouvons constater que l'auteur du récit exprime sa peur et sa position délicate dans une situation sans issue. La mer y joue le rôle d'une des forces du mal³⁴⁸ contre laquelle l'auteur oppose la bonne fortune obtenue de Dieu après sa confession profonde et sincère. En dehors de l'analyse de son contenu, il ne serait pas sans intérêt d'analyser les relations entre la situation à bord lors de la tempête et la composition de l'oraison dans le récit. Car la fonction de cette partie du récit en dit long sur l'objectif général de l'ouvrage. De ce point de vue, peut-on considérer l'ensemble du *Voyage d'outremer* comme une sorte de monument de reconnaissance à Dieu qui donna à son serviteur de survivre à l'accident ? D'un côté, on ne peut pas reconstruire ce qui s'est réellement passé à bord du bateau. D'un autre côté, il est évident qu'un ou plusieurs incidents de navigation se sont passés lors du retour de notre pèlerin. L'auteur pouvait se servir de ces derniers en tant qu'*exempla* de la bonne conduite à tenir d'après les commandements de Dieu, ce qui est d'ailleurs clairement exprimé dans l'intention du prologue de l'ouvrage.

Il nous reste à répondre à la question de savoir à quelle occasion et en quel lieu l'auteur du *Voyage d'outremer* composa cette oraison. En général, nous pouvons travailler avec plusieurs hypothèses : la première serait que le texte fut composé (bien évidemment dans sa première version) déjà en Sicile, dès que les rescapés y accostèrent. Nompar indique d'ailleurs qu'il demeura à Syracuse *près de ung mois jusques tant que ledit albre et la nef fusse adobée*³⁴⁹, ce qui lui a donné suffisamment de temps pour fixer les événements précédents. En plus, dans un autre passage du récit, notre pèlerin affirme avoir composé dans des circonstances analogues la liste des indulgences de Jérusalem et de ses

³⁴⁷ *Ibid.*, pp. 97-99.

³⁴⁸ « (...) le mer moult endignée qui me veult fere noier et périr liens (...) », « (...) ceste mer malecieuse contre moy (...) » (*ibid.*, p. 97). Cette personnalisation de la mer comme une force du mal est assez fréquente dans les textes médiévaux. Elle est assez révélatrice de la peur générale des voyageurs devant cet élément. (DANSETTE, p. 1104, note 2).

³⁴⁹ DE LA GRANGE, p. 96.

environs³⁵⁰. La seconde hypothèse serait que le texte de l'oraison a pu être composé aussi bien après le retour définitif, avec l'aide éventuelle du clerc auquel notre noble voyageur dicta son ouvrage. Enfin, il est bien possible que le texte préexistait dans un livre de prière du pèlerin, qui ne s'est pas conservé³⁵¹.

Après la réparation du navire, Nompar et les autres voulurent continuer leur chemin, vers le nord, probablement pour enfin arriver à Rome³⁵². Mais les vicissitudes de la mer empêchèrent de nouveau le voyage de se dérouler comme prévu. Cette fois-ci *pleuvoit et tomboit pierre* tandis que les mariniers avec notre pèlerin même (*nous*) prièrent de nouveau Dieu et les saints pour qu'ils les sauvent. Le sauvetage du bateau s'effectue cette fois-ci par l'intervention d'*ung glorieux saint que voullontiers lez mariniers invoquent, lequel s'appelle monseigneur saint Helm*³⁵³ qui indiqua à l'équipage la direction du vent depuis le pennon situé sur le château de la nef. Cette intervention se répète encore deux fois pendant la nuit. Nompar de Caumont nous assure de l'apparition du saint (...) *lequel par se grace je vy, à chacune foix qu'il vint, bien clèrement, et si firent plusieurs autres de le nef, et lors dessa fut chacun recoumfortés*³⁵⁴. Dans ce cas-là, il s'agit donc d'un autre type d'événement miraculeux – Dieu, après avoir exaucé les prières, envoie un saint qui fait sortir les fidèles de la possession des forces du mal. A la différence des miracles précédents, nous pouvons constater à cet instant une présence physique (ou au moins visuelle) de l'acteur du miracle.

Les incidents cités forcèrent toutefois Nompar de Caumont et sa compagnie à cesser toutes les tentatives de continuer vers la Sardaigne ou vers l'Italie. Nous n'allons pas ici analyser son séjour en Sicile qui appartient, à quelques exceptions près, plutôt à la catégorie des séjours « de plaisance ». La plupart des descriptions concerne les observations du paysage et des villes. L'auteur du *Voyaige d'oultremer* n'oublie pas de rappeler souvent les raisons de cette pause, non désagréable si nous la comparons aux

³⁵⁰ « (...) lesquelles indulgences furent (...) escriptes en la cipté de Jhérusalem le .xiiij^e. jour du moins de juillet, l'an mil .cccc. xix. » (*ibid.*, p. 59).

³⁵¹ L'exemple contemporain de ce type de source est analysé par exemple par Alain MARCHANDISSE – Bertrand SCHNERB, « Le livre de prière de Robert et Marguerite, seigneur et dame de Wavrin (fin du XIV^e siècle) », *Publication du Centre européen d'études bourguignonnes (Rencontres d'Avignon)*, 50 (2010), pp. 255-278.

³⁵² L'intention de visiter la Ville éternelle est sous-entendue la phrase : « Et aussi que la mer est deffendue d'aller pour le Saint Père de Rome » (*ibid.*, p. 101). Nous pouvons prétendre que Nompar voulut accomplir son pèlerinage en Terre sainte en visitant les lieux sacrés de Rome ainsi afin d'obtenir d'autres indulgences.

³⁵³ *Ibid.*, p. 100. Saint Elme ou Erasmus, patron des marins, fut l'évêque de Formiae en Campanie, martyrisé selon la tradition vers 303. (DANSETTE, p. 1106, note 1)

³⁵⁴ DE LA GRANGE, p. 101. En réalité, Nompar de Caumont pouvait voir les aigrettes de feu qui apparaissent parfois en mer à l'extrémité des mâts. Ce phénomène fut souvent lié en effet avec saint Elme. (DANSETTE, *Ibid.*)

catastrophes maritimes qui la précédèrent. Leur évocation méticuleuse servait à l'auteur à justifier sa longue absence et son retour tardif. Ce séjour sicilien, passé dans la compagnie du seigneur Arnaud de Sainte-Coulombe, pendant lequel Nompar allait *chassié et esbatre*, ne le priva pourtant pas du souvenir nostalgique de sa femme et de sa famille. Ce sentiment, exprimé explicitement dans le récit³⁵⁵, décida pour finir du retour définitif du noble gascon dans sa seigneurie. Son désir est de nouveau lié à une prière à Dieu (...) *que à moy voulzisse donner le vent que j'avoie nécessaire pour mon retour, à celle fin que je puisse assaument aller où leditte trèschière et bone amye demouroit, et que ce fust briefment*³⁵⁶.

L'attente de longue durée à Palerme et plus encore un abordage accidentel de sa nef et d'un autre vaisseau causé par le vent retinrent encore de nouveau Nompar à son retour. C'est pour cela que notre pèlerin fut obligé de quitter Palerme à deux reprises. La traversée entre la Sicile et Barcelone fut marquée encore par un incident qui freina le retour définitif de notre pèlerin noble. Juste avant d'arriver en Sardaigne, le vent emporta le navire vers les côtes de Barbarie. Nompar de Caumont dramatise la situation en introduisant dans le récit le discours direct des marins qui décident quoi faire³⁵⁷. Parmi les opinions diverses, Nompar accepte la proposition de donner de l'argent pour les cierges qui seront offerts à l'église de Santa-Maria-Carbonara près de Cagliari s'ils y arrivent³⁵⁸. Tout le monde prie *Salve Regina* et *Ora pro nobis* et le navire s'éloigne de la Barbarie, mais reste sur la mer sans aucun vent et sans disposer d'une quantité suffisante de vivres et d'eau. L'équipage désespéré pense qu'une force inconnue leur est contraire. A ce moment-là, Nompar de Caumont propose de répéter sans cesse l'oraison *Salve Regina* et de l'achever tout en entier (...) *et là que se soit fait, ay espérance en Dieu et la Vierge Marie, que nous trametra bon vent*³⁵⁹. Les réactions des marins sont diverses – les uns sont d'accord, les autres se mettent à rire. Le conseil de Nompar est pourtant suivi. Il est assez évident qu'après cet effort le bateau prend la bonne direction vers la Sardaigne. Quand notre pèlerin et ses compagnons arrivent à Cagliari, ils accomplissent leur vœu et donnent un grand cierge qui porte les armes de la famille Caumont au lieu de culte déjà cité. Nompar s'y précipite *sans rescansser en le ville ne en nulle part*³⁶⁰.

³⁵⁵ DE LA GRANGE, p. 109.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 110.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 122.

³⁵⁸ *Ibid.*, pp. 122-123. Un des marins exprime l'opinion que le navire ne peut aller en avance « attant come celle femme qui est en la nef, soit allotgée si près du tymon qui est gouvern de le nef » (*ibid.*, p. 122).

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 124.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 126.

Si nous pouvons maintenant conclure la partie consacrée aux miracles chez Nompar de Caumont, nous devons en premier lieu constater leur nombre et l'importance de leur rôle dans l'ensemble du récit. Nous avons vu surtout que les événements dramatiques de la mer avaient eu une grande influence sur l'expérience personnelle de notre voyageur et, de même, sur la conception de son ouvrage³⁶¹. Fictive ou non, l'attribution de ces événements réels à l'intervention divine, concrétisée par de nombreux miracles devient l'une des marques caractéristiques du *Voyage d'outremer*. Nous voyons ici se manifester une piété profonde de l'acteur du pèlerinage, traduite par son récit qui peut, en même temps, réaliser son programme d'œuvre moraliste et exemplaire. Ce programme, déjà esquissé en préalable dans les parties introductives de l'ouvrage, se matérialise lors des passages « exemplaires », où l'homme simple doit combattre les forces du mal (la mer, le vent) à l'aide de l'intervention divine. Ce n'est que par ce procédé qu'il peut surpasser la peur native et généralement partagée de la mer³⁶². Le pèlerin ne se sauve autrement que par l'intermédiaire de la prière et de la confession.

Les reliques

Dans le récit d'Ogier d'Anglure, nous avons déjà constaté que la description des reliques concerne moins la Terre sainte que, plutôt, les lieux visités pendant l'aller ou le retour du pèlerinage. Le cas de Nompar de Caumont lui ressemble, à part une exception : la liste des souvenirs, attachée à la fin du *Voyage d'outremer*. Celle-ci contient plusieurs objets sacrés ou sacralisés que notre voyageur acquit à Jérusalem ou dans ses environs. Nous y reviendrons à la fin de cette sous-partie.

Les objets sacrés ayant quand même un certain lien avec la Terre sainte (et non avec les cultes locaux des saints) se trouvaient à l'île de Chypre, plus précisément à Nicosie dans l'hôtel de Saint-Jean qui appartenait aux Hospitaliers. Pendant son escale de l'aller, Nompar de Caumont signale *une chapelle où il ha de belles reliques lesquelles me furent montrées*, plus précisément le bras de saint Georges, la tête de sainte Anne, le corps tout entier de sainte Eufémie et le fer de la lance de saint Georges³⁶³.

³⁶¹ Il n'est pas sans intérêt d'observer que certains malheurs se passent juste avant l'atteinte de l'objectif du parcours (devant Syracuse, devant Sardaigne).

³⁶² Sur ce phénomène voir notamment l'ouvrage de Jean DELUMEAU, *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Paris 1978, pp. 31-42.

³⁶³ DE LA GRANGE, pp. 77-78.

Dans ce contexte, nous pouvons aussi rappeler l'épine de la couronne du Christ à Rhodes, qu'Ogier d'Anglure décrit deux fois : son successeur ne manqua pas non plus l'occasion de la voir. Il reproduit de la même manière le miracle qui y est lié *et dit-l'on que nulle des espinese ne flourissent fors que celles qui ont touché au propre test de Jhésu Crist ; et celle dite espine ne se mostre que une foix l'année, au dit jour du saint venrredi*³⁶⁴. Nompars de Caumont n'a pas eu la même chance que le noble champenois d'assister à l'épanouissement pascal de l'épine. Il y fut à la fin d'été mais insista auprès des Hospitaliers pour pouvoir la voir à tel point que *le lieutenant du grant mestre de Roddes et les seigneurs frères chivalliers de le religion, la moy mostrérent secretament*³⁶⁵. A la différence du seigneur d'Anglure, le récit de Nompars donne en outre une description du cadre de la relique (*estoyt encloustrée en ung beau vessel d'or*). Quant aux autres objets sacrés, la visite de Rhodes donna à Nompars l'occasion de voir le bras de sainte Catherine et d'autres reliques liés à la passion du Christ³⁶⁶.

La longue escale en Sicile permit aussi à Nompars de Caumont de décrire les reliques de saint Louis. Après sa mort à Tunis en 1270, le feu roi de France reposa en effet provisoirement dans la cathédrale Notre-Dame de Montreale. Le corps du souverain fut transféré en France mais les entrailles y *demourérent pour reliques en laditte tombe*³⁶⁷. Le *Voyaige d'oultremer* reprend de plus l'histoire de la translation du corps de saint Louis de Tunis en Sicile que lui raconta le moine qui guidait le noble gascon dans l'église. Le bâtiment splendide auquel Nompars manifeste beaucoup d'admiration, ne fut toutefois achevé qu'après cette translation. A cette occasion la description des reliques lie leur dimension religieuse à celle du souvenir du bon roi, instigateur de la dernière croisade classique.

Mais le plus grand espace consacré aux reliques ne se trouve qu'à la fin du texte du *Voyaige d'oultremer*. Il s'agit de la liste des souvenirs rapportés de Terre sainte qui répertorie plus de deux cents d'objets sacrés, dont une partie possède une certaine valeur de culte. Afin d'analyser cette liste, il nous a paru indispensable de la reproduire en entier³⁶⁸ :

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 83.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 83-84.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 84.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 114.

³⁶⁸ *Ibid.*, pp. 136-139.

CE SONT LES JOYES QUE SONT EN LE HUCHE DE SIPRÉS ACHATÉES EN JHÉRUSALEM.

- PREMIEREMANT : ung drap de damas roge et ung autre douré.*
ITEM, une pièce de camelot noir.
ITEM, une pièce de satyn blanc.
ITEM, une pièce de tele fine.
5 *ITEM, une pièce de telle d'Indie vetade. Et autre tant de telle blanche.*
ITEM, une pièce de soye, blanche.
ITEM, ungs pater nostres d'evoyre blanc.
ITEM, six pater nostres de musquet noir.
ITEM, quatre cordes de pater nostres de cassidoine et de cristal et quatre cintes
10 *de soye blanche et de fil d' or que sont les mesures du Saint Sépulchre Nostre*
Seigneur et de Nostre Dame.
ITEM, troys borsses de soye et de fil d'or.
ITEM, deux petis draps de soye et de fil d'or que sont pour couvrir le custode
Nostre Seigneur.
15 *ITEM, xxxij. anels d'argent qui ont touché au Saint Sépulcre.*
ITEM, xij. croix d'argent surdourées et ung cassidoine enclaustré en argent,
lesquels ont touché au Saint Sépulcre et en les autres saintes reliques.
ITEM, une pierre precieuze de trois manieres de pierre enclaustrée en or, avec
une perle laquelle ha touché au Saint Sépulcre Nostre Seigneur.
20 *ITEM, une pierre précieuze que est bonne pour les huills.*
ITEM, v. serpentines, les trois de coulleur jaune; et l'autre de colleur persse et
blanche; et l'autre toute blanche; lesquelles sont bonnes contre venin, et une
grosse croix dourée que ha touché au Saint Sépulcre.
ITEM, xxvij. croix de perles qui ont touché au Saint Sépulcre.
25 *ITEM, vj. anels de calssidonie vermeills qui sont bons pour estancher sanc et ont*
touché au Saint Sépulcre.
ITEM, x. anels de serpentine; les cinq vers; les autres cinq pignaillez de la mesme
coulleur, et ont touché au Saint Sépulcre et à lez autres saintes reliques.
ITEM, reliques de la terre sainte de Jherusalem, où il ha de le columpne sainte où
30 *Jhésu Crist fu lié et batu et flagellé à le mayson de Pilat; du mont Calvaire où*
Jhésu Crist fu crucifié.
ITEM, de la grépie où Nostre Seigneur fu pausé entre le beuf et l'ane. Item, du
lieu où fu trouvée le vraye croix. Item, du sépulcre rnadame sainte Caterine où fut
sévellie. Item, de le porte dorée par laquelle Jhésu Crist entra le jour de Ramps en
35 *Jhérusalem.*
ITEM, de le osse saint Barnabé et des .xj. milles vierges.
ITEM, une borsse de damas noire dourée et brodée et escripte de fil d'or.
ITEM, deux parells d'esperons dourés; et l'un pareil ha touché au Saint Sépulcre.
ITEM, quatre rozes d' outre mer qui ont touché au Saint Sépulcre.
40 *ITEM, vij. pareils de gans blancs de camoix.*
ITEM, ung grin d'or et ung fermail d'or où il ha ung robin et .viij. perles.

- ITEM, v. ganivetz de Turquie.*
ITEM, xv. cordes de pater nostres de sivrés, et une de fust d'aloë.
ITEM, six borsses de til d'or et de soye.
- 45 *ITEM, auzelles de Chipre pour parfumer chambres.*
ITEM, Trois caixons; l'un de sivrés, et les deux de fust pinte où sont l'une partie des joyes susdittes.
ITEM, une autre petite caixette de sipres où il ha quatre targes de saint Gorge de ma devise ouvrées de fil d'argent et de soye.
- 50 *ITEM, xij. ganivetz de Turquie.*
ITEM, xxj. borsses de soye.
ITEM, une ambolle couverte de palme, plaine d'yaue de fleuve Jourdein.
ITEM, xiiij. borsses de til d'or et de soye.
Lesquelles joyes de celuy païs je pourtay pour donner à ma femme et aux
- 55 *seigneurs et dames de mon païs.*

La liste des souvenirs apportés par Nompars de Caumont de la Terre sainte représente un document unique, une source archéologique qui ne s'est pas conservée physiquement, mais seulement par l'intermédiaire du texte¹. Elle peut nous servir de document sur le comportement des voyageurs vis-à-vis des lieux sacrés. Dans l'ensemble et d'après le style, nous pouvons constater la frontière assez fragile entre le souvenir et la relique, voire un amalgame des deux. Du point de vue religieux, il est intéressant d'y observer la sacralisation de certains objets, même profanes, qui ne servent pas au besoin du culte (comme c'est au contraire le cas des rosaires, des pater-noster etc.). Cette « contagion » de la sainteté se fit, dans le cas de Nompars de Caumont, par le contact physique de l'objet ; soit avec une relique déjà dotée de la puissance du sacré, soit par un contact avec le Saint-Sépulcre².

Pour travailler plus en détail avec cette liste, nous avons essayé de classer les objets apportés d'après leur nature et fonction en cinq groupes : reliques « habituelles », objets de culte sacralisés, objets de culte non-sacralisés, objets profanes sacralisés et objets

¹ Nous ne connaissons que des témoignages indirects pour ce transport des reliques et des objets précieux. Il s'agit par exemple du seigneur de Sugny, compagnon de Guillaume de Chalon en Terre Sainte en 1453-1454, qui apporta « plusieurs reliques et pierres, desquelles il faisoit obstancion et distribuoit aux seigneurs, dames et demoiselles, gens et serviteurs domesticques de ladite maison ». Voir Jean-Daniel MOREROD, « La force du vœu. Le pèlerinage à Jérusalem de Guillaume de Chalon et ses témoins (1453-1454) », dans *L'itinérance des seigneurs (XIV^e-XVI^e siècles). Actes du colloque international de Lausanne et Romainmôtier, 29 novembre-1^{er} décembre 2001*, éd. A. Paravicini-Bagliani – E. Pibiri – D. Reynard, Lausanne 2003, pp. 89-102, citation p. 95, note 30.

² Là, nous pouvons poser la question de savoir en quel lieu exact du tombeau de Christ se produisit ce contact car le texte ne le précise pas davantage. Cette pratique ne fut pas pour les pèlerins quelque chose d'inhabituel et, de plus, ne concernait pas exclusivement les visiteurs laïcs. Par exemple Félix Fabri, dominicain allemand qui se rendit en Terre sainte en 1481, laissa imprégner « par l'odeur de la sainteté » dans l'église de Saint-Sépulcre les morceaux de tissu qu'il avait achetés au marché de Jérusalem le même jour (d'après A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 66).

profanes non-sacralisés. Si nous admettons cette repartition provisoire des objets, nous pouvons aller un peu plus loin en observant la proportion de leurs quantités respectives : sur 229 objets au total, nous pouvons repérer 8 reliques, 41 objets de culte sacralisés, 30 non-sacralisés, 45 objets profanes sacralisés et enfin 101 de ces derniers non-sacralisés qui peuvent être considérés comme des vrais « souvenirs touristiques ». Dans cette totalité, ils nous restent 4 objets difficiles à classer (*quatre cintes de soye: blanche et de fil d'or que sont les mesures du Saint Sépulchre Nostre Seigneur et de Nostre Dame*, lignes 9-11). De même, une ampoule contenant de l'eau du Jourdain (l. 52) peut être comptée parmi les souvenirs (objet profane) aussi bien que parmi les reliques. Ce classement provisoire permet de nous mieux orienter dans la variété des objets dans la liste entière où ils sont mélangés. Dans sa partie centrale, nous pouvons repérer plusieurs reliques que notre pèlerin acheta probablement aux marchés de Jérusalem et qui, dans la plupart des cas, sont liés à la vie et la mort de Jésus Christ (l. 30-35). D'après la liste, nous n'apprenons rien sur les conditions de l'achat, ni sur le prix de ces objets. Ceux-ci sont accompagnés dans le répertoire par une quantité des croix ornées de perles (l. 24) ou dorées (l. 16, 23). Les croix sont toutes sacralisées par un contact avec le Saint-Sépulchre, ce qui n'est pas le cas d'autres objets du domaine religieux – paternostres, chapelets et draps pour couvrir le ciboire (l. 7, 8, 9, 13, 37, 39). Le contact de certains objets, devint-il un critère nécessaire pour leur utilisation ultérieure ?

Outre la fonction religieuse de certaines pièces, nous pouvons repérer dans certains cas leur usage médicinal. Cela est évident pour la pierre précieuse *bonne pour les yeux* (l. 20), les peaux de serpent (*serpentes*) contre le venin (l. 21-22), les anneaux de calcédoine pour retenir le sang (l. 24). A ce groupe d'objets « curatifs », nous pouvons ajouter encore les *auzelles de Chypre pour parfumer chambres* (l. 45). Il s'agissait en réalité de morceaux de pâte odoriférante en forme d'oiseau, parfois recouvertes de plumes. Leur « chant » est pur parfum puisqu'on les remplissait de poudres aromatiques. Il est vraisemblable que l'odeur concentrée des aromates ait eu plus de présence que celle des fleurs, mais elles n'en sont pas moins les signes visuels de la présence du parfum.³

Les oiseaux de Chypre nous ont sans aucun doute amenés assez loin de notre tentative de repérer les notions d'ordre religieux dans le récit de Nompar de Caumont. Néanmoins, ce détail illustre comment les objets d'une certaine valeur surnaturelle peuvent coexister

³ D'après François QUIVIGER, « Fleurs éparpillées dans deux tableaux du Cinquento vénitien. Essai d'iconographie olfactive », dans *Flore au paradis. Emblématique et vie religieuse aux XVI^e et XVII^e siècles* (Glasgow Emblem Studies, 8), eds. P. Choné – B. Gaulard, Genève 2004, pp. 153-168.

dans le récit avec ceux de fonction profane. La liste des souvenirs cumule ainsi la double expérience de notre pèlerin après le voyage en Terre sainte – celle du pèlerin dévoué et celle du voyageur curieux, voire du collectionneur. Cette coexistence se peut expliquer, du point de vue de « l'archéologie du texte », assez prosaïquement : si nous regardons l'ordre des pièces dans la liste, nous pouvons avoir l'impression que l'auteur les inventorie d'après leurs positions ou d'après leur mise en place dans un coffre ou un bahut destiné à leur transport. C'est pour cela que sont mentionnées tout d'abord des pièces d'étoffes qui pourraient remplir le fond du coffre pour préserver ainsi les objets les plus précieux et les plus fragiles mis au milieu de l'ensemble. C'est notamment le cas des reliques de la Terre sainte, situées non seulement au milieu du texte, mais aussi au milieu des bagages. Les boîtes (*caixons* ou *caixettes*) contenant des petits cadeaux, des bourses (avec de l'argent ?) et une ampoule avec de l'eau du Jourdain sont décrites en partie à la fin du document⁴. Nous pouvons donc constater que les raisons de la juxtaposition des objets sacrés et profanes furent probablement d'origine pratique ; cette constatation nous incite à éviter la surinterprétation de la source.

Le dernier alinéa de l'inventaire nous amène enfin à une question importante : celle de l'identité destinataires possibles de cette quantité relativement importante d'objets. Nous pouvons y voir simplement la fonction du don aux membres les plus proches de la famille du noble gascon ainsi qu'à d'autres membres de l'aristocratie locale. Peut-être s'agissait-il d'une certaine clientèle des Caumont ou bien de ceux auxquels notre pèlerin pense dans son testament. Outre cette indication, on ne sait pratiquement rien de la « double vie » de ces objets⁵. On peut pourtant supposer que leur rôle dans le pays natal du voyageur fut déterminé en effet par leur qualité. Les objets sacrés ou sacralisés ont sans aucun doute repris un rôle religieux au sein des fondations ecclésiastiques de la seigneurie de Nompar ou de ses proches⁶. Ce « prototype du commerce des souvenirs » fut d'ailleurs caractéristique de la pratique des pèlerins du Bas Moyen Âge. Ceux-ci les montraient au

⁴ Je tiens à remercier mes collègues qui m'ont aidé à trouver cette solution pour expliquer l'ordre des objets chez Nompar de Caumont à l'occasion du séminaire consacré à ce sujet, tenu au Centre d'études médiévales à Prague le 21 octobre 2010.

⁵ Dans ce contexte nous ne devons pas oublier un autre objectif de ce type de répertoire : la liste de Nompar de Caumont pouvait aussi bien représenter une préfiguration du « cabinet de curiosités » caractéristique notamment pour les voyageurs de la Renaissance ou en général de l'époque moderne.

⁶ En dépit du manque d'informations pour Nompar, nous pouvons ainsi raisonner par analogie avec d'autres voyageurs de son époque. Cette dimension de la « vie postérieure » du pèlerinage sera visible dans le cas de Guillebert de Lannoy.

public auquel ils faisaient le récit de leurs voyages, et les plaçaient dans des églises ou chapelles dédiées aux saints ou au sanctuaire qui leur correspondait en Terre sainte⁷.

Enfin, la liste des souvenirs de Nompar de Caumont montre que la piété profonde du pèlerin ne devait pas forcément être en contradiction avec son intérêt pour les curiosités, bien que cet intérêt ne soit pas vraiment mêlé à l'expérience du sacré. Le cas de la flasque d'eau du Jourdain est de ce point de vue assez emblématique : relique et objet de collection à la fois, bref, un souvenir avec plusieurs enjeux. Son existence nous rappelle pourtant que, lors de son parcours, Nompar de Caumont suivit certaines pratiques de dévotion auxquelles nous nous concentrons dans la partie suivante.

Les pratiques de dévotion

Dans l'analyse précédente du cas d'Ogier d'Anglure, nous avons déjà constaté une certaine disparité entre la catégorie des miracles et celle des pratiques de dévotion. La description des pratiques de dévotion a pour point de gravité la Terre sainte, tandis que le domaine des légendes, des mythes locaux ou bien l'expérience de l'acteur même avec le surnaturel concernent exclusivement le voyage d'aller et le retour. Cela n'exclut pourtant pas, chez Nompar de Caumont, la description de certaines pratiques communes ou personnelles lors de son retour de Jérusalem. Le noble gascon visite par exemple le puy de Philerme (*Philermo*) à Rhodes, lieu présumé des Colossiens, c'est-à-dire un espace lié à la tradition biblique, et témoigne ouvertement de sa déception car il n'y trouve qu'un château : (...) *et en toute l'autre partie de la montaigne, n'a riens fors que une chapelle de Nostre Dame bien devote, laquelle fet de grans miracles*. Comme il l'affirme, ce sont les miracles qui furent à l'origine de sa visite (...) *et pour cause d'icelle, mon voulloir fut de y aller pour oyr messe, après laquelle je m'en retournay le jour mesmes à Roddes*⁸.

Pour la même raison, il effectua la visite du lieu auquel se trouvait la tête de saint Jean Baptiste (...) *qui au présent est en Rome*. Nompar de Caumont manifeste ainsi sa connaissance de l'état actuel de certaines reliques⁹. Leur présence était, bien sûr, assez étroitement liée à l'apparition de certains phénomènes miraculeux que notre voyageur

⁷ A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 107.

⁸ DE LA GRANGE, p. 82. La mention des miracles de Notre-Dame de Philerme se trouve aussi dans le récit d'Ogier d'Anglure : « Illec en icelle eglise y a une image de Nostre Dame, belle et moult vertueuse, et qui fait moult de beaux miracles, et moult y on parfaitement grant fience tous les haitans de l'isle, tant les Freres de Rodes comme les Gregois et autre marchans. » (BONNARDOT – LONGNON, p. 93).

⁹ DE LA GRANGE, p. 82.

n'oublie pas de signaler : (...) *et pour miracle de Dieu audit lieu, s'est fette une fonteyne, de laquelle chacun boit voullontiers qui liens entre*. D'un côté, Nompars décrit une pratique habituelle et commune des pèlerins qui visitent le lieu. D'un autre côté, il ajoute sa propre expérience à ce discours : (...) *en laquelle chapelle ha de grans pardons, he je y estoie le feste de saint Jehan décollacé, et là fis chanter messe et si ay-je esté depuis*¹⁰. Il assista aussi à la messe en l'église de Saint-Antoine, situé entre le château de Rhodes et la mer, (...) *en lequel ha pardon à peyne et coupe .iiij. jours de la setmaine, c'est assavoir le lundy, le mercredi et le vendredi ; et là suy esté, si ples à Dieu, pluseurs foix et faytes dire des messes*¹¹. Les pardons et les indulgences sont aussi accordés à ceux qui meurent à l'hôpital du château de la cité – le récit précise que cela fut octroyé par les saints Pères de Rome.

De même, pendant sa longue escale en Sicile, Nompars profite de l'occasion unique de visiter les lieux de culte les plus éminents. *J'eu fette mon orayson*, ajoute-t-il à propos de sa visite de l'église Santa Maria Nuova de Monreale, siège archiépiscopal près de Palerme. La description très détaillée du lieu par laquelle se poursuit son récit témoigne du fait que notre pèlerin fut très impressionné par le monument du point de vue esthétique¹².

Pourtant c'est la Terre sainte qui représente le centre de l'intérêt sur le plan des lieux de culte. Le séjour de trois semaines, tout à fait classique pour sa durée et son itinéraire, est rempli par la présence aux messes, la visite rituelle de certains lieux de culte et par les exercices spirituelles pratiquées collectivement ou individuellement d'après les usages habituels de la Custodie des Franciscains. Nous pouvons le traiter, comme dans le cas d'Ogier d'Anglure, par un tableau recapitulatif de l'itinéraire de Nompars de Caumont :

¹⁰ *Ibid.*, p. 82. Nompars se trouvait sur le lieu sacré le 29 août (jour de la décollation de saint Jean), donc le lendemain de son arrivée dans l'île des Hospitaliers.

¹¹ *Ibid.*, p. 83.

¹² *Ibid.*, pp. 111-116. Ce trait sera analysé dans le dernier chapitre de notre thèse.

date	itinéraire
28. 06.	arrivée à Jaffa – ancrage
29. 06.	Jaffa
30. 06.	Jaffa
01. 07.	Jaffa – descente
02. 07. D	Jaffa > Rama > Lydda > Rama
03. 07.	Rama
04. 07.	Rama
05. 07.	Rama
06. 07.	Rama > Jérusalem
07. 07. V	Jérusalem – Via Dolorosa, Val de Josaphat, Mont d’Olivet, Mont Sion, séjour nocturne au Saint-Sépulcre
08. 07.	Jérusalem – adoubement à Saint-Sépulcre > Bethléem
09. 07. D	Bethléem > montagnes de Judée > Jérusalem – 2 ^{ème} séjour à Saint-Sépulcre
10. 07.	Jérusalem > Béthanie
11. 07.	Béthanie > désert de Jéricho > Mont de la Quarantaine > monastère Saint-Joachim
12. 07.	Saint-Joachim > fleuve Jourdain > Jérusalem – 3 ^{ème} séjour au Saint-Sépulcre
13. 07.	Jérusalem – rédaction de la liste des indulgences
14. 07.	Jérusalem
15. 07.	Jérusalem
16. 07. D	Jérusalem > Rama
17. 07.	Rama
18. 07.	Rama
19. 07.	Rama
20. 07.	Rama > Jaffa – départ vers Chypre

Au début de ce parcours en Terre sainte, nous pouvons rencontrer dans le texte une autre référence au culte des reliques. Nompars visite la cité de Rama où naquit saint George et aussi saint Martial *duquel, ce luy plest, j'ay azouré [vénééré] sa précieuse teste à la cipté de Lymotges, en le duché de Guyenne*¹³. Notre pèlerin rappelle ainsi un autre pèlerinage plus local ou bien une simple visite de la cathédrale à l'occasion du voyage qu'il avait effectué dans la proximité de son propre territoire.

Près de Rama, à Lydda, Nompars de Caumont fait, pour la première fois dans son récit, *dire messe de monseigneur saint George*. Il est évident d'après plusieurs passages de son ouvrage que ce saint avait une grande importance pour notre pèlerin noble. Ceci ne fut pas le cas des Sarrasins qui se moquèrent de lui pendant cet acte pieux¹⁴. L'office religieux de Lydda qui se répète encore plusieurs fois lors du parcours de Nompars au Saint-Sépulchre¹⁵, provenait-il de la propre initiative de notre voyageur ? La dévotion à saint Georges, ce patron des chevaliers, peut l'indiquer ; car toutes les messes que Nompars *fit dire* lui sont dédiées. Nous pouvons aller encore plus loin en considérant cette initiative pieuse du noble gascon comme une valeur ajoutée au programme proposé par la *Custodia Terrae Sanctae* des Frères du Mont-Sion. Malheureusement, d'après le récit, nous n'apprenons rien d'autre sur les conditions de ces *messes privées*, ni chez d'autres voyageurs. Le cas de Nompars de Caumont peut représenter une exception en ce domaine. Les pratiques de dévotion de notre voyageur en Terre sainte furent pourtant modélées d'après l'*Ordo peregrinationis* des Frères mineurs du Mont-Sion. Juste après son arrivée dans la Ville Sainte, Nompars de Caumont est *logié en ung grant oustel qui est davant l'église du saint Sépulchre*, c'est-à-dire à l'hospice de la *Custodia*. Les franciscains l'accompagnent dans la première étape du parcours hiérosolymitain – *Via crucis dolorosa* :

*Item, à la mye nuyt, les frères Meneurs que gardent le saint Sépulchre me vindre quérir et moy menèrent on grant lumière, par toute la cipté de Jhérusalem en toux les sains lieux où nostre Seigneur Jhésu Christ avoit été entre les faulx Juifs quant le menoient si cruelmant*¹⁶.

¹³ *Ibid.*, p. 47.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 47-48. Le comportement des Sarrasins et la réaction de Nompars seront analysés plus tard, dans la partie consacrée au phénomène de l'altérité.

¹⁵ *Ibid.*, p. 50.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 48-49.

Encore pendant la nuit, Nompars continue sa visite des lieux sacrés par l'église de l'Ascension et descend dans la vallée de Josaphat : (...) *et en celle ditte vall Josaphat se dit que nostre Seigneur venrra fère le jutgement, plaise à luy que soit bon pour nous et par toux fielix crestiens*¹⁷, écrit-il en se référant à une longue tradition apocalyptique qui s'est développée en Terre sainte depuis l'An Mil et s'est conservée dans les récits de la fin du Moyen Âge. Malgré une certaine distance exprimée (*se dit*), Nompars lui aussi, inscrit peut-être son nom sur la pierre de Marie pour assurer sa place au paradis lors du Jugement dernier¹⁸.

Si nous regardons le tableau ci-dessus, nous pouvons constater que le programme du premier jour que Nompars passa à Jérusalem fut bien chargé. Les frères mineurs le *vindrent serchier à l'eure de vespres par aller à la sainte églize du saint Sépulcre nostre Seigneur*¹⁹. D'après ce schéma, nous pouvons supposer que ce ne fut que pendant la journée que notre voyageur s'accorda un peu de repos après un voyage d'aller fatigant, tandis que les nuits furent réservées aux visites. Les raisons en pouvaient être de plusieurs ordres : avant d'arriver à Jérusalem, Nompars parle des *challeurs de seu pays qui sont se grandes et males que à paines est que gens ne demeurent mourtz sur les chemins*²⁰. N'oublions pas que notre pèlerin arriva en Terre sainte en plein été, au début du mois de juillet. C'est ainsi que Nompars saisit l'occasion de pouvoir visiter le Val de Josaphat et le Mont d'Olivet, juste après le circuit habituel de la *Via Dolorosa*. La raison pratique des visites nocturnes jouait donc un rôle essentiel dans l'itinéraire et l'emploi du temps de notre pèlerin et de ses compagnons.

Mais Nompars pouvait aussi passer la nuit dans les lieux sacrés également pour une autre raison, d'origine plutôt mystique. Comme c'était l'habitude des pèlerins, Nompars de Caumont passe une nuit à veiller et à prier dans l'église du Saint-Sépulcre. Son témoignage est du reste l'un des plus personnels, en comparaison avec d'autres récits de pèlerinage :

¹⁷ *Ibid.*, p. 49

¹⁸ Cette pratique est attestée chez les pèlerins encore un siècle après la visite de Nompars. Jacques le Saige, marchand de Douai du début XVI^e, visite le même lieu « où Nostre Dame se reposito quant elle alloit visiter lesdis saints lieux après le résurrection de Nostre Sauveur. Il y a une grosse pierre au lieu. Je y ay faict ma marque sur ladite pierre, se y ay retenu ma place pour le jour du grant jugement. Dieu doint que ce soit à mon salut. » D'après Ch. DELUZ, « Prier à Jérusalem », p. 200.

¹⁹ DE LA GRANGE, p. 49.

²⁰ *Ibid.*, p. 48.

Demouray toute celle nuyt davant le saint Sépulcre (...), et celle mesme nuyt je confessay, et quant se vint lendemein qui estoit samedi et du mois de juillet le .vij^e jour, l'an mil .cccc.xix. je entray en celle ditte chapelle où le saint Sépulcre estoit, ouir ma messe de monseigneur saint George sur l'auter du saint Sépulcre Nostre Seigneur (...) et après qu'elle fut chevée, et moy reçeu Nostre Seigneur²¹.

D'après cette description, qui ne diffère d'ailleurs pas des autres de ce genre, nous pouvons voir le cœur et l'apogée du vécu religieux des pèlerins en Terre sainte. La nuit de veille en à l'église du Saint-Sépulcre était en effet au centre de leur parcours. Le cas de Nompar de Caumont est de plus symboliquement renforcé par le fait que son séjour auprès du tombeau du Christ s'effectua entre le vendredi et le samedi, c'est-à-dire pendant le temps intermédiaire entre la mort de Jésus et sa Résurrection. Dans l'atmosphère de l'*imitatio Christi*, notre pèlerin l'a-t-il vécu comme une préfiguration de sa propre résurrection ? Le rappel minutieux de la date peut le sous-entendre. Dans le même extrait, la messe de saint Georges apparaît de nouveau, ici aussi avec un possessif (*ma messe*). S'agit-il du même rituel que nous avons observé à Lydda ? Ou bien, Nompar décrit-il une messe commune, destinée aux personnes de son rang ?

La visite du Saint-Sépulcre représentait en effet deux points culminants du voyage en Terre sainte. Outre la dimension purement religieuse, couronnée par la présence physique au lieu où le précieux corps [de] Nostre Seigneur fut mis²², notre pèlerin séjournait dans la même église avec le but d'y être adoubé. Bien que cette dimension chevaleresque du pèlerinage soit traitée un peu plus tard, nous pouvons déjà supposer que le scénario du séjour à l'église du Saint-Sépulcre, tel que le décrit Nompar de Caumont, fut profondément influencé par ce rituel. C'est aussi une trace d'explication de la messe de saint Georges qui eut lieu entre les deux moments cruciaux du voyage de Jérusalem.

Notre pèlerin revint encore dans ce bâtiment, administré à l'époque (ainsi qu'aujourd'hui) par six nations chrétiennes, après son retour du voyage en terre de Judée²³. La troisième visite de l'église est accompagnée par son commentaire :

(...) quant j'eue ensuités se saintes pérégrinacions [de Jourdain, du désert de Jéricho], je fuy retrournés de Jhéruusalem, celle mesme nuyt entray autre fois au saint Sépulcre ; car il est à coustume à toux pellegrins qui par dellà sont, de hi veiller deux nuytz he trois au

²¹ *Ibid.*, p. 50.

²² Ici nous rappelons l'intention de Nompar exprimée dans le prologue du *Voyaige d'oultremer* (*ibid.*, p. 24).

²³ *Ibid.*, p. 54.

mais que soit. Toutes foix ay-je entré quatre : et cest avantatge dizoient que ne avoient plus fait ha autres qui yffussent esté²⁴.

Une vantardise ou un zèle du pèlerin dévot qui suit assidûment les coutumes des visiteurs de la Terre sainte ? De toute façon, notre voyageur adopta le jeu dont la règle était de compter, énumérer ou bien « collectionner » les pratiques de dévotion (comme la visite des lieux saints, leurs vénération) afin d'assurer la position la meilleure possible au paradis. Cette logique d'accumulation montre la valeur « salvatrice » des la visite des lieux sacrés.

Celle-ci ne se limitait pas, bien sûr, à la ville de Jérusalem. Quand le temps et les conditions climatiques le permettaient, les pèlerins suivaient d'habitude aussi d'autres éléments du programme franciscain du pèlerinage en Terre sainte, c'est-à-dire notamment la visite des lieux de la naissance et du baptême du Christ. D'après le déroulement du *Voyaige d'oultremer* que nous avons observé jusqu'ici, nous ne pouvons pas imaginer que Nompars de Caumont ait pu représenter une exception. A Bethléem, il assiste à la messe de la Nativité au lieu où *nesqui le fils de Dieu de le pucelle vierge Marie*. Il n'est pas sans intérêt que notre voyageur signale existence du *grépe du buief et de le mulle où Nostre Dame rescondit [cacha] son chier enfant par doubte du roy Herodes qui faizoit tuer les ignocens*. Là aussi, Nompars entendit une *autre messe de la Nativité²⁵*.

Pour atteindre l'endroit où saint Jean baptisa Jésus-Christ, notre pèlerin prit le chemin habituel à travers le désert de Jéricho²⁶. D'après le passage correspondant du *Voyage d'oultremer*, nous avons plutôt l'impression que c'est Nompars de Caumont tout seul qui organisa ce déplacement (*je fis mes ordenances*). Nous pouvons donc supposer que le voyage s'effectua d'après l'itinéraire accoutûmé et peut-être recommandé par les Frères mineurs, mais aux propres frais de notre pèlerin noble. Pour ne rien laisser au hasard, Nompars fut accompagné par le neveu d'un des « seigneurs » locaux²⁷. Cette compagnie et un bon approvisionnement lui permirent de franchir le désert dans encombre et, après

²⁴ *Ibid.*, p. 58.

²⁵ *Ibid.*, p. 53. Ce rappel des deux messes fait peut-être une allusion à un dédoublement des lieux sacrés observable en Terre sainte encore à cette période. Malgré la concurrence des deux traditions – canonique et apocryphe – on conserva la division de certains lieux de culte afin d'y laisser manifester tout le potentiel de la dévotion des pèlerins pieux. Voir Maurice HALBWACHS, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, Paris, 1971, pp. 145-148

²⁶ « *Item, ores avint quant je huy visité le saint Sépulcre et les autres sains lieux dens le cipté de Jhérusalem, et ceulx déhors, je fis mes ordenances pour aller au désert de Jérico et au fleuve Jordain.* » (DE LA GRANGE, p. 55).

²⁷ L'auteur du *Voyaige d'oultremer* ne fournit pas d'autres précisions ; de toute façon il s'agissait d'un des chefs des bandes « qui liens habitent qui ne vivent que de rouberie et de ce de autruy » (*ibid.*, p. 55).

avoir passé Béthanie, d'atteindre le Mont de la Quarantaine. Nompars consacre un passage important de son récit au lieu de jeûne de Jésus, tout en rappelant en entier le passage de la tentation par le Diable. Ce rappel qui se termine par le triomphe du Christ sur les forces du mal est complété par les mots suivants : *Et après ce que j'eu esté au dit lieu où avoit fait le jeune, je m'en descendi bas au pié de le ditte montaigne (...)*²⁸.

Le circuit hors de la Ville sainte, voire le pèlerinage entier, devait être couronné par la baignade dans le fleuve Jourdain qui rappelle le baptême du Christ. La réitération du baptême avait une valeur quasi-sacramentale ; c'est ainsi que la visite du fleuve faisait partie intégrante de l'itinéraire habituel organisé par la Custodie franciscaine. En notant cet événement, Nompars souligne encore une autre raison de ce rituel qui n'est pas qu'une simple imitation du Seigneur : (...) *et dit Nostre Seigneur dessa bouche : que toute personne qui dens ledit fleuve se lavaist, qu'il fusse lavé de tous ses péchiés. Et pour cette raison et honneur et révérence de luy, je m'y baigney et me mis tout liens. Ce fut le .xij^e. jour du moys de juillet.*²⁹ Nous ne connaissons pas l'origine du discours présumé de Jésus, il ne se trouve ni dans les Evangiles, ni dans les Apocryphes. Pour notre pèlerin, ce fait jouait pourtant un rôle essentiel ce qui l'incita à marquer précisément la date de cet événement. Enfin, la flasque de l'eau de Jourdain que Nompars cite dans la liste des souvenirs peut servir de témoignage complémentaire de l'importance de ce rituel.

La comparaison des deux premiers récits de pèlerinage

La purification dans les eaux du Jourdain nous a amené vers la fin géographique de l'itinéraire hiérosolymitain de Nompars de Caumont. Nous en avons déjà évoqué les épisodes de retour compliqué qui semblent presque contrebalancer dans l'ensemble du récit l'expérience du voyageur pieux de Jérusalem. Si nous prenons les manifestations des sentiments religieux dans leur totalité, juxtaposées et artificiellement divisées dans notre propos, nous pouvons constater trois dimensions du voyage de notre pèlerin gascon : la piété profonde articulée et estompée par le sentiment de la peur - notamment pendant les bouleversements liés à mer, l'intérêt pour des phénomènes sacrés et leur concrétisation, exprimée par la liste des objets apportés et, pour finir, l'assiduité avec laquelle notre pèlerin a pris part au circuit des pratiques de dévotion en Terre sainte.

²⁸ *Ibid.*, p. 57.

²⁹ *Ibid.*

Les traits caractéristiques du pèlerinage se mettent en relief si on compare le *Voyage d'outremer* de Nompar de Caumont avec le récit de son prédécesseur. Commençons par le cadre formel du récit – ceci est très important pour la dimension religieuse de l'ouvrage. Le récit d'Ogier d'Anglure ne dispose que d'un prologue assez simple qui n'explique rien sur les motifs religieux du pèlerin et que suit immédiatement l'itinéraire du voyage de la Champagne jusqu'en Terre sainte. La forme du récit de Nompar de Caumont, inséré dans l'ensemble du *Livre Caumont*, sous-entend une sorte de « programme » éducatif et moral. Dans cet ensemble, la multiplication des parties introductives, exprimées par le testament, le prologue et l'arrêt dans les Pyrénées, laisse entendre que le récit ne sera pas une simple reproduction de l'itinéraire du pèlerinage. Les épisodes miraculeux et édifiants, notamment ceux du retour, une certaine quantité de prières aux moments exaltés du voyage et les parties où notre voyageur révèle ses sentiments personnels complètent ce programme pieux de l'ouvrage. Il est vrai qu'une approche – beaucoup plus personnelle que chez Ogier d'Anglure – ne doit pas, de toute façon, signifier une inégalité nécessaire quant au « vécu » du pèlerinage. C'est aussi le style du récit qui détermine le degré différent de l'intimité de son auteur vis-à-vis des phénomènes vus ou vécus lors du voyage. En d'autres termes, les deux voyageurs pouvaient éprouver les mêmes sentiments devant les lieux sacrés, mais pour la rédaction de leur texte, ils utilisèrent des procédés différents. De ce point de vue, nous pouvons cependant admettre que Nompar de Caumont en tant qu'auteur du récit prouva sa plus grande aptitude littéraire.

Concernant le phénomène des reliques, l'approche des deux pèlerins semble être, au premier aspect, comparable. Les deux récits ne consacrent pas beaucoup de place à l'évocation des reliques des saints directement en Terre sainte ; la rencontre avec des objets sacrés a plutôt lieu pendant les voyages d'aller et de retour. Néanmoins, la liste des souvenirs de la Terre sainte – constituant la partie finale du récit de Nompar de Caumont – représente une preuve concrète de l'existence des objets de dévotion à Jérusalem. L'absence d'un tel document chez Ogier d'Anglure peut-elle servir de preuve que le noble champenois ne s'intéressait pas autant aux reliques ? Ou bien, n'avait-il pas les moyens suffisants pour en acheter une quantité comparable à celle acquise par son successeur ? Nous ne pouvons pas tirer de conclusion de l'absence de preuves mais, de toute façon, cette différence entre les deux récits montre que le rapport des nobles aux des objets sacrés de la Terre sainte ne devaient pas être identiques d'un personnage à l'autre

Ce qui est pourtant indiscutable, c'est l'approche différente des deux voyageurs envers les phénomènes miraculeux et merveilleux. Chez Ogier d'Anglure, nous avons pu constater une sorte d'amalgame entre les miracles et les merveilles qui ne trouve aucune place dans le *Voyage d'outremer* de Nompar de Caumont. Le noble champenois est aussi beaucoup plus attentif aux traces physiques du passé biblique, tandis que le rôle de ces merveilles dans le récit de son homologue gascon est presque négligeable. En somme, le premier pèlerin reprend beaucoup plus facilement dans son ouvrage les histoires et mythes racontés sur place (faisant ainsi partie du « discours local ») sans appliquer sa propre censure sur leur authenticité. Nompar, au contraire, est beaucoup plus attentif à ce qu'il communique à ses lecteurs. En premier lieu, il ne confond pas aussi souvent les miracles aux merveilles, ou bien, il n'en parle que lors de son voyage d'aller et de retour. En Terre sainte, au contraire, on ne trouve aucune allusion aux mythes locaux ni reproduction du miracle, comme par exemple celui de lait de la Vierge à Bethléem, raconté par son prédécesseur. En même temps, le seigneur de Caumont ne consacre, au cours de son passage du paysage sacré, qu'une attention très restreinte à la présence des reliques. Ce fait est pourtant contrebalancé par la liste des objets apportés que l'auteur ajouta à la fin du récit du voyage en Terre sainte où les reliques occupent une position importante. Quant aux pratiques de dévotion en Terre sainte, Nompar semble non seulement suivre minutieusement les usages ordonnés par la Custodie des Franciscains mais il est aussi capable de nous en donner un témoignage beaucoup plus précis. Nous verrons aussi comment les pratiques de dévotion de Nompar (prières, donations aux lieux saints) se lient souvent avec des expériences mystiques, ou même des miracles vécus par notre voyageur, surtout pendant le retour par la mer qui ne fut pas privé de nombreux accidents. C'est au moins par ces distinctions énumérées ci-dessus, que nous pouvons décrire la manifestation différente de la dévotion chez les deux pèlerins nobles. Probablement moins crédule que le seigneur champenois, Nompar de Caumont manifeste, par le biais de son récit, le niveau le plus élevé des quatre nobles de la piété personnelle.

Le pèlerinage chez Guillebert de Lannoy

D'après notre division introductive du début de ce chapitre, le récit de Guillebert de Lannoy appartient à la catégorie des *récits de voyage qui comportent toutefois une partie consacrée au pèlerinage*. Dans le cas des *Voyages et ambassades* nous pouvons repérer

deux types de ces parties. Le voyageur d'origine flamande visita pendant ses « cinquante ans de voyage »³⁰ plusieurs lieux sacrés mentionnés dans son récit. A part les sites éminents de Jérusalem, Rome et Saint-Jacques de Compostelle, Guillebert parle aussi des lieux de culte de signification locale. Nous allons répertorier cet ensemble des pèlerinages qui sont insérés d'une façon assez harmonieuse dans l'ensemble du texte. En outre, les *Voyages et ambassades* contiennent une liste des indulgences qui se trouve de même dans les ouvrages analysés ci-dessus. La présence de ce texte dans celui de Guillebert le rapproche au genre des récits de pèlerinage. Son style, sobre et énumératif à la fois, son isolement par rapport aux autres parties de l'ensemble nous mène aux questions importantes d'ordre plus général qui concernent non seulement son traitement, mais aussi son classement : faut-il traiter le texte des *Voyages et ambassades* dans sa totalité, tel qu'il s'est conservé ? Ou bien, dans quelle phase de la création du récit peut-on se servir d'une classification du genre ?

Jean Richard utilise l'exemple de notre voyageur pour illustrer la complexité du genre du récit de pèlerinage : « (...) même un Ghillebert de Lannoy, qui raconte ses pèlerinages sans les distinguer de ses autres voyages, insère dans son livre un chapitre intitulé 'S'ensuivent les pèlerinages, pardons et indulgences de Surie et d'Egypte' »³¹. Pour séparer le bon grain de l'ivraie dans la recherche des manifestations de la piété ou d'autres traits caractéristiques du pèlerinage, notre réflexion pourrait être menée dans deux directions dans le cas de ce voyageur :

- 1) prendre son récit *Voyages et ambassades* dans sa totalité, y compris la liste des pèlerinages et des indulgences ;
- 2) exclure la liste car, de même que la partie suivante nommée *Rapports*, elle n'est pas du tout cohérente avec le reste du texte qui, dans sa majorité, raconte la vie du voyageur.

Dans le premier cas, nous n'arrivons jamais à une détermination typologique du genre car l'ouvrage dans sa totalité ressemble à un conglomerat de textes dont certains n'ont pas de liens entre eux. Cette approche nous amène aux risques, voire à l'inutilité, du classement de ce type « hybride » ou « inachevé » du récit. Pourtant, le texte existe et nous ne pouvons pas l'exclure de la recherche ou de la présente analyse pour la seule raison qu'il n'est pas « complet » ou assez « littéraire » dans sa forme.

³⁰ Nicole CHAREYRON, *Globe-trotters du Moyen Âge*, Paris 2004, p. 53.

³¹ Jean RICHARD, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout 1981, p. 23.

En suivant la deuxième méthode, le texte reste un peu plus cohérent et pourrait être défini en tant que récit de voyage combiné avec des mémoires personnels. Mais l'exclusion d'une partie du texte ou de l'autre pourrait affaiblir les enjeux de son ensemble. Par cette démarche, menée à son extrême, nous pouvons même jusqu'au séparer la partie concernant l'objectif principal du voyage et celle des années 1421-1423, c'est-à-dire la partie dite *Rapports* qui pourrait de plein droit exister aussi isolément.

Comme le but de ce chapitre vise plutôt à repérer et analyser le pèlerinage et la piété de ses acteurs au sein de leurs récits, nous pouvons nous permettre de suivre la seconde option de l'alternative. La liste des indulgences pour la Terre sainte sera analysée à part, mais nous allons en même temps la comparer aux listes analogiques d'Ogier d'Anglure et de Nompar de Caumont (le récit de Bertrandon de la Broquière ne comporte pas ce type de répertoire). Pour notre analyse, c'est avant tout le reste des *Voyages et ambassades* qui va donc constituer la base textuelle. Pour ces raisons et tout en respectant la nature du texte, nous ne pouvons plus, à l'intérieur de cette sous-partie, suivre le schéma adopté pour les voyageurs précédents, c'est-à-dire la division thématique des passages concernant les miracles, les reliques et les pratiques de dévotion. Pour saisir ces phénomènes, il est presque impossible d'en trouver des points d'appui dans le texte des *Voyages et ambassades* à la différence des textes de ses précurseurs. Nous allons plutôt suivre un critère géographique et cela pour deux raisons : à la différence des autres voyageurs de notre corpus, Guillebert visita d'autres sites de pèlerinage que la Terre sainte. Certes, Jérusalem et l'Égypte, en tant que lieux les plus éminents du pèlerinage en général, occupent une place primordiale dans l'analyse que nous allons commencer mais nous nous occuperons aussi d'autres pèlerinages ou plutôt de visites de lieux sacrés (à Compostelle, Rome, Prague ou en Irlande) en tant que phénomènes spécifiques qui caractérisent le pèlerinage nobiliaire en général.

Pèlerinages en Terre sainte

D'après la chronologie des *Voyages et ambassades*, il s'agit du premier pèlerinage qui est mentionné pour les années 1401-1403³². Par la suite, Guillebert s'y rendit encore deux fois dans sa vie, en 1421-1423 (voyage auquel il ajoute la liste des indulgences) et en

³² Cette datation est pourtant fautive, d'après d'autres documents nous savons que le pèlerinage eut lieu dans les années 1405-1407. Cf. entre autres Émile GACHET, « Examen critique des voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy, 1399-1450 », *Trésor national*, 2^e série, t. 1 (1843), pp. 179-225, ici p. 184.

1446. La description de la première visite se limite dans le récit à une simple énumération des lieux parcourus :

L'an mille quatre cens et ung, ou mois d'apvril, après ceste armée, me party en la compagnie de monseigneur le sénéchal, pour faire le saint voyaige de Jhérusalem, ouquel nous demourasmes deux ans. Montasmes en mer à Gennes, alasmes le chemin accoustumé d'aler aux pélerins, et, la merchy Dieu, fusmes en Jhérusalem et là autour en tous les sains lieux que pélerins ont accoustumé de faire. Fusmes aussy à Sainte-Katherine, et depuis en Constantinoble, devers l'empereur où nous vëismes de saintes relicques beaucoup ; entre les autres, le fer de la lance Nostre Seigneur. Fusmes aussy en la Turquie en pluisieurs lieux comme Gallipoly, Lisimière, Feule la vielle, Porspic, etc. Fusmes aussy en Cyppe devers le roy, en sa ville de Nichosye. Fusmes aussy au Kaire et en Babilonne où nous veïsmes le patriarche d'Inde. Fusmes aussy à Damiette, à Gadres, en Acterie, à Rama, à Bétisel. Fusmes aussy es isles de Roddes, de Lango, de Syenne, de Thénédon, de Marbre, de Montecrist, dont Helaine, comme on dist, fut née. Fusmes aussy es isles de Gore et de Cyflonie. Et fusmes aussy, à l'aler et au revenir, au royaume et isle de Secile, dit Ternacle, devers le roy Martin, lequel me donna son ordre de la banière, en sa ville de Cataigne. Et de là partismes et venismes descendre en la terre de Prouvence. Et de là alasmes devers mon seigneur de Savoye, et pareillement à l'aler, etc³³.

Le jeune Guillebert, âgé de 19 ans, faisait alors partie de la compagnie de Jean de Werchin, le fameux sénéchal de Hainaut³⁴. L'itinéraire de ce pèlerinage (dont le récit de Guillebert est l'unique témoignage direct³⁵) se limite à la mention de Gênes comme lieu d'embarquement. L'adjectif *accoustumé* répété à plusieurs reprises, nous indique le parcours probable du groupe des pèlerins pendant le voyage d'aller et pour le séjour en Terre sainte même. Les faits qui méritaient d'être mentionnés dans les récits, comme par exemple les reliques à Constantinople, la visite au patriarche en Egypte ou la réception de l'ordre de la banière en Sicile, eurent lieu hors du territoire sacré de la Palestine. Comme si la visite de la Terre sainte était une réalité si notoire qu'il n'était pas nécessaire de la traiter largement traitée même dans le style des notes préparatoires que les *Voyages et ambassades* peuvent représenter dans leur état conservé. C'est aussi le cas de la visite du

³³ POTVIN, pp. 11-12.

³⁴ Sur le personnage de Jean de Werchin voir notamment les études de Werner PARAVICINI, « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans *Saint Denis et la royauté, études offertes à Bernard Guenée*, éd. F. Autrand – Cl. Gauvard – J.-M. Moëglin, Paris 1999, pp. 125-144, et *IDEM*, « Nobles hennuyers sur les chemins du monde. Jean de Werchin et ses amis autour de 1400 », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éd. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Tournai – Bruxelles, pp. 163-181 et 267-275 (annexe).

³⁵ Quant à l'existence d'autres documents d'origine diplomatique concernant ce voyage, voir W. PARAVICINI, « Nobles hennuyers », pp. 165 et 273 (n° 98).

monastère de Sainte-Catherine au Mont Sinaï. Presque négligée par une simple mention dans le texte, la présence au lieu de culte de la martyre chypriote par le groupe des pèlerins flamands laissa pourtant des traces tangibles en forme d'inscriptions gravées dans le mur du réfectoire³⁶. Ce fait n'est rappelé non plus pendant la visite suivante de Guillebert au mont Sinaï en 1421-1423 où, d'ailleurs, la partie « égyptienne » du voyage en Terre sainte est beaucoup mieux documentée.

Les mêmes traits du *pelerinaige accoustumé* caractérisent aussi le voyage de Guillebert en 1446. Sa description dans le récit relève d'une sobriété semblable. Bien que l'auteur y accorde un peu plus d'attention à l'itinéraire du voyage d'aller et de retour³⁷, la visite même de la Terre sainte se limite, de nouveau, à cette constatation :

Item, de Chérisme montay sur une gripperie et arrivay à Baffe en deux jours et y a deux cens milles ; de là arrivay en quatre jours au port de Jaffa, en Surie, où il y a trois cens milles. De là montay sus asnes et alay jusques à une ville non fermée nommée Rama. – Item, de là, arrivay par terre en Jhérusalem où il y a trente milles, où je fiz les pèlerinaiges acoustumez aux pèlerins. Et puis, revins monter à Jaffa, repassay par Cyppre et par fortune de vent arrivay à ung port nommé Cacquau, jadis ville fondue en abisme³⁸.

Dans cet extrait, le pèlerinage même de Jérusalem ne forme qu'une partie de l'itinéraire dont Guillebert précise méticuleusement les distances. De même, Guillebert fait seulement une simple mention des nombreuses « fortunes de mer » qui lui arrivèrent pendant le voyage d'aller et de retour. Leur fréquence semble être comparable aux tempêtes évoquées par Nompar de Caumont, mais il nous serait impossible de discerner, à partir du texte des *Voyages et ambassades*, leur gravité, voire leur influence émotionnelle sur notre voyageur et son univers mental et spirituel, comme c'était le cas du pèlerin pieux de Gascogne.

Ce n'est alors que le témoignage de la seconde visite de la Terre sainte qui est susceptible de faire l'objet d'une analyse plus détaillée. En effet, le voyage aux objectifs

³⁶ Voir Detlev KRAACK, *Monumentale Zeugnisse der spätmittelalterlichen Adelsreise. Inschriften und Graffiti des 14.-16. Jahrhunderts*, Göttingen 1997, pp. 203sq. Ce type de représentation, qui fait partie de la conception du pèlerinage en tant que *Ritterreise*, caractéristique de même pour Nompar de Caumont, est analysé dans la dernière partie de notre propos.

³⁷ POTVIN, pp. 174-178. Le passage commence par : « L'an quarante six, le pénultième jour d'aoust, me party de Lille, pour accomplir le saint voyage de Jhérusalem. Et avecq ce, fus en ambassade de par monseigneur le duc devers le roy d'Aragon » (*ibid.*, p. 174). Nous pouvons constater ici le trait caractéristique de certains pèlerinages de Guillebert qui consiste dans la combinaison des objectifs de son voyage, en d'autres termes, dans la liaison entre la diplomatie et la dévotion.

³⁸ *Ibid.*, p. 176.

multiplés que Guillebert entreprit dans les années 1421-1423 représente dans l'ensemble du texte des *Voyages et ambassades* l'unique extrait comparable aux récits de pèlerinage de ses précurseurs en ce qui concerne le parcours du voyage sacré et les pratiques de dévotion qui y sont étroitement liées, néanmoins, c'est seulement sa partie égyptienne qui nous fournit un ensemble suffisant des renseignements de ce genre. Guillebert y commence son parcours du paysage sacré qui est aussi le pays des infidèles. Dans la suite de son récit, le parcours en Terre sainte, au sens limité du territoire autour de Jérusalem, ne mérite de nouveau qu'une simple mention : (...) *De là, alay à Thènes, de là à Rama, et puis en Jhérusalem et es lieux là autour acoustumez de aler aux pèlerins. De là retournay à Rodes et de là à Venise (...)*³⁹.

Quant au parcours égyptien de notre voyageur, nous avons déjà utilisé l'extrait du voyage de Guillebert dans la péninsule du Sinaï au début de ce chapitre pour illustrer le problème de l'approche globale ou partielle du pèlerinage. Nous pouvons y trouver plusieurs descriptions concernant la présence des objets sacrés et traçant l'itinéraire « spirituel » de notre voyageur dans cette destination pèlerine. C'est ainsi que Guillebert constate la présence des *oz de la plus grant partie du corps de sainte Katherine* dans l'église chrétienne qui se trouve au mont Sinaï⁴⁰. Il avoue de même qu'il *visitay plusieurs hermitages qui sont sur la montaigne*⁴¹. Après le parcours pieux du massif des montagnes nourri par la tradition de Moïse, du prophète Elie et de sainte Catherine⁴², Guillebert traverse le désert pour trouver la pierre aux douze sources d'eau qui avaient abreuvé les douze tribus d'Israël⁴³.

Le voyage de 1421-1423 est complété encore par la visite des ermitages égyptiens de Saint-Georges, Saint-Antoine et Saint-Jacques appartenant aux jacobites. Pour ces lieux, le récit n'offre pas d'une description plus détaillée sur le parcours de Guillebert ou sur ses actes de dévotion. Quant à la mémoire vive des histoires légendaires liées à ces localités, l'auteur des *Voyages et ambassades* n'en reproduit qu'une seule concernant le monastère

³⁹ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 68.

⁴¹ *Ibid.*, p. 69.

⁴² La localisation du mont Sinaï varie d'après les siècles dans les récits des pèlerins. Ceux-ci le confondaient ou identifiaient souvent avec le mont d'Oreb (y compris Guillebert, cf. POTVIN, pp. 87 et 94). Tandis que Oreb est lié plutôt au prophète Elie, mont Sinaï reste attaché à Moïse. La légende de sainte Catherine ne s'y répand qu'à partir du VIII^e siècle (Mafhouz LABIB, *Pèlerins et voyageurs au Mont Sinaï*, Le Caire 1961, pp. 22-25).

⁴³ POTVIN, p. 69. D'après la tradition, les Israélites trouvèrent la pierre avec les douze sources à El-Tor (Raithou) au bord du golfe de Suez (M. LABIB, *Pèlerins et voyageurs au Mont Sinaï*, p. 4). Si nous comparons la description de la fontaine faite par Guillebert avec celle d'Ogier d'Anglure, nous constatons une disparité en ce qui concerne la localisation du lieu miraculeux – les deux pèlerins parlent du même miracle mais visitèrent des endroits différents (cf. *ibid.*, p. 48).

de saint Paul, le premier ermite : *Et illecq vindrent les Indiciens tous nudz en quantité, pour assaillir la place afin de avoir à boire comme ceulz qui moroyent de soif, quérans eaue par trois jours continuelz, sans le trouver par ledit désert.*⁴⁴

De sa visite en Egypte, Guillebert apporta toutefois un souvenir important – la fiole de baume de Mataria, lieu présumé de l'enfance de Jésus que nous avons déjà décrit plus en détail à l'occasion de la visite d'Ogier d'Anglure. Selon toute probabilité, Guillebert fut présent au jardin du baume deux fois, d'abord lors de son premier pèlerinage en 1405-1407, duquel il rapporte : *Fusmes aussy au Kaire et en Babilonne où nous veïsmes le patriarche d'Inde*⁴⁵. Cet homme, plus précisément le patriarche de l'église jacobite en Egypte, était en effet en partie gardien du jardin où croissaient les plantes à baume. La résine des arbrisseaux était tellement appréciée que le sultan d'Egypte se réservait ce produit et le vendait, par l'intermédiaire du patriarche, aux pèlerins. A propos de sa visite de 1422, Guillebert n'oublie pas de souligner que le patriarche lui donna le récipient en raison son statut d'ambassadeur du roi de France⁴⁶.

La mention de la *fyole de fin balme* rapproche les *Voyages et ambassades* des deux récits que nous venons d'analyser. Comme Ogier d'Anglure, Guillebert s'intéresse beaucoup au lieu de culte, issu de la tradition apocryphe. Tout en épargnant à ses lecteurs des détails concernant le passé légendaire du lieu de culte, le seigneur de Lannoy semble toutefois être influencé par ce discours de Mataria. Il est intéressant que son prédécesseur champenois ne parle pas du commerce du baume qui devait déjà exister à la fin du XIV^e siècle⁴⁷ et, du fait, n'importa aucun souvenir physique de sa visite de la fontaine merveilleuse et miraculeuse.

En revanche, par l'acquisition de cette rareté, le récit de Guillebert de Lannoy est mis en analogie avec le cas de Nompar de Caumont. Malgré l'absence d'une liste qui répertorie des objets rapportés dans les *Voyages et ambassades*, les mentions qui concernent certains « souvenirs » sont pourtant dispersées à travers le texte du récit⁴⁸. A part la fiole de baume qui fait penser à la flasque contenant l'eau du Jourdain chez le noble gascon,

⁴⁴ POTVIN, p. 70.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁶ Margaret W. LABARGE, *Medieval Travellers: the Rich and the Restless*, Toronto 1982, pp. 76-77.

⁴⁷ Il est vrai que le voyageur anglais Thomas Brygg, contemporain d'Ogier d'Anglure, ne parle pas non plus de ce commerce dans la partie *Expense* de son récit qui répertorie toutes les dépenses de son voyage. Voir « Voyages en Terre Sainte d'un maire de Bordeaux au XIV^e siècle », éd. de Reinhold Röhricht, dans *Archives de l'Orient Latin*, 2, *Documents, Voyages*, Paris 1883, pp. 388-389.

⁴⁸ POTVIN, p. 65-66. Nous laissons ici de côté les cadeaux reçus des souverains, notamment en Europe de l'Est lors du voyage d'aller en 1421. A la différence de la croix de Constantinople, ceux-ci ne portaient en soi aucune valeur de culte.

nous y trouvons d'autres objets. Parmi eux, le plus grand espace est consacré à la croix reliquaire que Guillebert obtint des mains de l'empereur Manuel II lors de sa visite à Constantinople au cours du même voyage en Terre sainte :

Et me donna au partir une croix d'or à ung gros perle, en laquelle, en cinq parties, il fist enchassier en chascun membre une des relicques qui s'enssient : premier, de la robe Nostre Seigneur Irrisoria, d'un saint suaire Nostre Seigneur, de la chemise Nostre Dame, d'un oz de saint Estéene et de saint Théodore, escript sur chascun membre en grecq le nom de chascune relicque. Laquelle croix, je fis depuis, à mon retour, enchasser en ung angèle d'argent et le donnay depuis à nostre chappelle de Saint-Pierre, à Lille, et pourchassay, à l'ayde de monseigneur de Santes, mon frère, pardons à perpétuité, sept ans et sept quarantaines⁴⁹.

Cette description de l'objet sacré apporté du voyage en Terre sainte, assez unique dans l'ensemble du récit de Guillebert, nous fait part non seulement de sa forme mais aussi de son destin ultérieur, comme c'est le cas dans le dernier alinéa dans la liste de Nompar de Caumont⁵⁰. Pourtant, Guillebert de Lannoy ne reçut pas cette croix au pays sacré de Jérusalem et, qui plus est, l'objet ne lui fut pas offert parce qu'il était pèlerin, mais en sa qualité d'ambassadeur du roi de France. Toutefois l'empereur lui donna le reliquaire à lui-même et non à la personne de son souverain⁵¹. La fiole de baume de Mataria, acquise elle aussi pour la même raison, pouvait jouer un rôle semblable. La possibilité de *pourchasser* les pardons dans l'église à laquelle notre noble flamand fut étroitement attaché⁵² peut ainsi répondre en partie à la question portant sur la fonction possible des objets que son contemporain Nompar de Caumont avait apportés de Terre sainte trois ans auparavant.

La croix de l'empereur Manuel ne s'est malheureusement pas conservée jusqu'à nos jours. Or, une autre source archéologique ou plutôt épigraphique témoigne du voyage de Guillebert en Terre sainte et souligne (malgré la prédominance de l'objectif diplomatique et d'espionnage) sa dimension spirituelle. Pour son analyse, nous devons nous déplacer dans son parcours hiérosolymitain de 1421 encore plus en arrière. Après avoir visité les cours souveraines du royaume de Pologne et du grand-duc de Lituanie, Guillebert et sa

⁴⁹ POTVIN, pp. 65-66.

⁵⁰ Cf. ci-dessus.

⁵¹ Là, on pouvait mettre la croix reliquaire en contraste avec l'horloge doré destiné originairement à Mehmed I^{er}, sultan de Turquie. A cause de sa mort advenue avant l'arrivée de Guillebert, l'ambassadeur bourguignon fut contraint de rendre le cadeau à son émetteur à Londres (POTVIN, p. 162).

⁵² Voir de nombreuses mentions du nom de Guillebert de Lannoy dans le cartulaire de cette église lilloise chez Edouard HAUTCŒUR (éd.), *Cartulaire de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille*, t. I, Lille, 1894, pp. 906-1030.

suite devaient franchir des vastes régions de Podolie et de Tartarie (en Ukraine actuelle) pour atteindre le port de Caffa dans la péninsule de Crimée. Un incident, parmi plusieurs autres, provoqua une réaction de ce diplomate que nous pouvons considérer comme une émotion liée à l'évocation de l'aide divine – un trait caractéristique que nous avons récemment constaté à propos des incidents maritimes subis par son contemporain Nompar de Caumont. L'extrait suivant des *Voyages et ambassades* nous met en évidence ce qui se passa au *grant désert de Tartarie* :

Mais après deux jours que je me fus party de lui [un duc de Tartarie], il me survint une forte aventure, car je perdis tous mes chevaulz, et mes gens, truchemens, tartres et guides, jusques au nombre de vingt et deux, furent perdus près d'un jour et une nuit entière, par aucuns loups sauvages et affamez qui eslevèrent mes chevaulz par nuit, comme je reposoye en la forest déserte, et les sieuvirent mesdites gens près de trois lieues longs, mais l'endemain, moyennant la grâce de Dieu et plusieurs pèlerinaiges que je voay avecq mes gens qui encores estoient avecq moy, nous retrouvâmes tous lesdits truchemens et guides (...)⁵³.

Guillebert qui se trouvait dans une situation précaire, fit le voeu d'effectuer des pèlerinages et obtint enfin l'aide de Dieu. Le texte du récit ne spécifie pas cette intervention divine, ni la nature des pèlerinages voués. Anne Bertrand a pourtant trouvé et décrit la liaison entre ce voeu et l'existence d'une plaque commémorative qui se trouve dans la basilique Saint-Martin de Hal, lieu de pèlerinage en Hainaut de réputation locale⁵⁴.

⁵³ POTVIN, pp. 61-62.

⁵⁴ « Quoi qu'il en soit, Guillebert en est quitte pour la peur et aussi pour réaliser une promesse qu'il avait formulée alors qu'il désespérait de retrouver ses chevaux et sa suite. Il aurait, à ce moment, fait le voeu d'effectuer un pèlerinage en l'église Notre-Dame de Hal s'il retrouvait ses gens. Comme son souhait fut exaucé, il ne lui restait plus qu'à tenir sa promesse, ce qu'il fit à son retour de voyage. En juin 1423, il se rendit à Notre-Dame de Hal, où il fonda une messe à perpétuité. Une plaque en cuivre, apposée dans la chapelle Notre-Dame de l'actuelle basilique Saint-Martin, perpétue le souvenir de cette fondation, qui ne fut ratifiée par le pape Eugène IV (1431-1447) que le 18 février 1432. » (Anne BERTRAND, « Un seigneur bourguignon en Europe de l'Est : Guillebert de Lannoy (1386-1462), *Le Moyen Âge*, 95 (1989), pp. 293-309, ici p. 307)

Pour compléter l'image de cette affaire, il nous semble souhaitable de fournir à cette occasion le texte même de la plaque qui s'est conservée en bon état jusqu'à nos jours au mur de la chapelle de Notre-Dame à l'église mentionnée ci-dessus⁵⁵ :

En ceste capelle de Nostre Dame de Hal a fondé mes[sire] Guillebert de Lannoy, chevalier, seigneur de Willerval, de ses propres biens et amortis par bulles du pape en l'onneur de Dieu et de la Vierge Marie une messe perpetuele pour les pelerins qui se doibt celebrer par pretre de bonne vie cescum jour sur le grant autel apres le son de la cloke au point du jour. Et sont les mambours, fabrique et trezor de l'eglise ensemble la loi de la ville de Hal tenus et obligiés a lui et a ses hoirs, par letres d'ottroy du prince et par leurs lettres, de faire ledit service entretenir a tous jours as despens de laditte eglize. Et fu celebree la premiere messe le jour saint Pierre⁵⁶ en aoust l'an .m.iiii^e.xxiii.

Nous pouvons constater, d'après la datation à la fin de ce passage, que Guillebert s'acquitta de sa promesse quatre mois après son retour⁵⁷. En plus, la date choisie, ainsi que l'attachement de Guillebert à l'église Saint-Pierre à Lille, fait sans doute référence à la dévotion du noble flamand vis-à-vis de l'apôtre. Bien que la plaque ne fasse pas partie de notre corpus des récits, elle complète, en tant que source d'appui, le dossier de documents sur ce voyage⁵⁸. De ce point de vue, elle fait penser à la signature de Guillebert qui se trouve sur le mur du réfectoire au monastère Sainte-Catherine à Sinaï, mais avec une différence, puisque nous pouvons retrouver la cause probable de l'existence de la plaque directement dans le récit.

Le mot pèlerinage qui se trouvait dans le passage décrivant l'incident de Tartarie nous amène enfin au dernier point remarquable du voyage de Guillebert en Terre sainte dans les années 1421-1423. Maria Holban, dans son article sur ce parcours de Guillebert de Lannoy, porta son attention sur la formulation répétitive du *voyaige de Jhérusalem par terre*⁵⁹. Dans le texte des *Voyages et ambassades*, nous pouvons en effet trouver cette

⁵⁵ Son texte est reproduit dans l'article cité ci-dessus (A. BERTRAND, « Un seigneur bourguignon », p. 301) et récemment dans la publication de Jos KOLDEWEIJ, *Foi et bonne fortune. Parure et dévotion en Flandre médiévale*, Arnhem 2006, p. 78 qui parut à l'occasion de l'exposition du même titre à Bruges.

⁵⁶ Fête de saint Pierre-aux-liens, le 1^{er} août.

⁵⁷ La première pièce justificative sur le retour de Guillebert se trouve dans les comptes du receveur Guy Guilbaut datée du 5 avril 1423 et portant le paiement d'une somme de 500 francs à Ghilbin de Lannoy « pour lui aidier à supporter les frais et despens qu'il a fais, puis deux ans en ça, en certains loingtain voyages oultre mer » (POTVIN, p. 196).

⁵⁸ L'éditeur Charles POTVIN n'a pas connu ce témoignage épigraphique et ne l'a compris du fait dans le répertoire des « éphémérides » de son édition de *Voyages et ambassades*.

⁵⁹ Maria HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421, et de quelques incidents de voyage », *Revue des études sud-est européennes*, 5 (1967), pp. 419-434.

liaison en plusieurs lieux⁶⁰. A son départ de l'Ecluse, il avait fait embarquer son escorte avec les bagages et bijoux à destination de Dantzig (Gdańsk), lui-même devant s'y rendre par terre avec un seul compagnon de route et pour tout viatique son escarcelle sans doute assez bien garnie.⁶¹ Ensuite, la mort du sultan Mehmed I^{er} qui déclencha les luttes de ses successeurs et la guerre civile dans l'ensemble des territoires ottomans (y compris la Bulgarie) empêchèrent le convoi de Guillebert de suivre le parcours jalonné. Nous pouvons voir dans le texte une obstination de notre voyageur qui ne voulait renoncer à aucun prix à la route balkanique pour se rendre à Constantinople. Quand il accepte l'impossibilité de ce parcours, Guillebert essaye encore à Caffa de contourner la Mer Noire avec le même motif : faire son voyage à Jérusalem à terre. Enfin, il ne lui reste que de justifier, dans son récit, le fait qu'il n'avait pas accompli son vœu et de constater avec une certaine amertume la nécessité de s'embarquer dans ce port de Crimée pour atteindre la ville de Constantinople⁶². Ce vœu, pourrait-il faire partie de la dimension « pèlerine » du voyage complexe de 1421 ? Le récit semble nous prouver que son acteur fit un effort pour accomplir cette promesse. En même temps, c'est surtout le texte qui concède la catégorie du parcours terrestre à l'ensemble du voyage de Jérusalem ; la mission diplomatique en Europe de l'Est et à Constantinople, ainsi que le voyage de reconnaissance en Egypte et en Terre sainte en font parties. Cette prédominance de l'intitulé fictif signifiait-il un « vœu ostensible de pèlerinage venant compliquer les données initiales de la tâche prescrite »⁶³ ? Ou bien pour un moyen de les dissimuler ? La conception de cette mission en tant que *voyaige de Jérusalem par terre* peut aussi bien s'expliquer par l'absence d'un autre terme qui serait capable de décrire ce voyage à enjeux multiples.

Il est pourtant évident que le pèlerinage ne représentait qu'un but secondaire du voyage de Guillebert de Lannoy en Terre sainte dans les années 1421-1423. Ce fait fut d'ailleurs

⁶⁰ Au départ du voyage Guillebert écrit : « Ce temps pendant emprins **le voyaige de Jhérusalem par terre**, à la requeste du roy d'Angleterre et du roy de France et de monseigneur le duc Philippe, principal esmouueur » (POTVIN, p. 51, souligné par JS).

⁶¹ M. HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade », p. 422.

⁶² « Et là, mis plaine dilligence de trouver conseil, guides et truchemens à tournoyer la mer Maiour **pour parfaire le chemin par terre en Jhérusalem**, car j'estoye venu jusques à là tout par terre, et avoye failly à passer la Dunowe, mais en la conclusion n'y fut oncques remède ne moyen que je y pèusse trouver, pour les longtains désers deshabitez de pluisieurs nacions, de divers langues et créances, qui y habitent. » (POTVIN, p. 64, souligné par JS). Plus tard, à Constantinople, il ne lui resta plus d'autre choix que la voie maritime : « Et demouray ainsi du tout résolu de parfaire mon voyaige de Jhérusalem par mer. » (*Ibid.*, p. 67).

⁶³ *Ibid.*, p. 421.

plusieurs fois mis en relief par l'historiographie⁶⁴. Or, les détours de l'itinéraire au Sinaï et aux monastères de Saint-Antoine et Saint-Paul en Egypte indiquent que notre voyageur-espion profita au moins de l'occasion de sa présence dans la région pour se rendre dans des endroits sacrés. Si les ports du Levant pouvaient représenter un certain enjeu de la reconquête chrétienne, présupposée par le projet de croisade, les lieux de pèlerinage égyptiens (Sainte-Catherine, monastères dans le désert) n'avaient aucun potentiel de ce point de vue stratégique. Dans cette perspective, il faut être prudent et déterminer jusqu'à quelle mesure Guillebert fut réellement un pèlerin « déguisé ». La complexité de sa mission, son objectif principal et l'existence des *Rapports* préparant une croisade confirment bien évidemment cette hypothèse. Pourtant, la désignation du *voyage de Jérusalem*, les détours mentionnés ainsi que la présence de la liste des indulgences dans l'ensemble du texte renforcent la dimension spirituelle de son déplacement. Dans la hiérarchie des objectifs de ce voyage complexe, le pèlerinage occupe la deuxième position après la mission de reconnaissance.

Les pèlerinages à Compostelle et à Rome

Nous pouvons repérer, dans le récit de Guillebert de Lannoy d'autres exemples du fait que la visite du lieu sacré s'effectue à l'occasion d'un voyage ayant un autre objectif principal. Ceci est évident pour son parcours d'Espagne en 1407⁶⁵. Après avoir pris part au tournoi de Valence en mai dans l'entourage de Jean de Werchin et, tout de suite après, la campagne de l'infant Ferdinand en juillet, Guillebert poursuit sa visite dans la Péninsule ibérique, comme un « grand tour » avant la lettre, dans les cours des souverains locaux. Dans son itinéraire, il ne manque pas de visiter le tombeau de l'apôtre Jacques à Compostelle. Mais à l'exception d'une simple mention *de là m'en alay à Saint-Jacques et revins par Navarre*⁶⁶, nous n'apprenons rien d'autre sur cette visite dans les *Voyages et ambassades*. Comme si Guillebert profitait simplement de l'occasion de sa présence dans

⁶⁴ C'est ainsi que l'éditeur Charles Potvin a parlé des pèlerinages qui « masquaient la reconnaissance militaire » de Guillebert. D'après lui, notre voyageur « mêlait les deux espèces de notes pour détourner au besoin les soupçons ». (POTVIN, p. 73, note 1). Par exemple l'affirmation de N. Chareyron selon laquelle Guillebert « dissimule les notes prises sous un manuel de pèlerinage afin de détourner l'attention » (N. CHAREYRON, *Globetrotters au Moyen Âge*, p. 72) nous paraît un peu exagérée.

⁶⁵ Le voyage espagnol de Guillebert de Lannoy fut traité par Rachel ARIE, « Un seigneur bourguignon en Terre musulmane au XV^e siècle », *Le Moyen Âge* 83 (1977), pp. 283-302 et dans mon article récent Jaroslav SVÁTEK, « Voyages de Guillebert de Lannoy en Péninsule Ibérique au début du XV^e siècle », *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes (Rencontres de Madrid)*, 51 (2011), pp. 17-30.

⁶⁶ POTVIN, p. 14.

cette partie de l'Europe pour effectuer ce pèlerinage. A moins que la connaissance notoire de ce lieu éminent des voyages saints en Europe soit suffisante pour dispenser Guillebert d'en raconter davantage⁶⁷ ? Le grand nombre de nobles en pèlerinage dans ce lieu éminent de culte peut suggérer cette hypothèse ; quoi qu'il en soit, nous ne pouvons considérer aucune de ces entreprises, bien qu'occasionnelles, comme un acte banal⁶⁸. Le chemin menant au tombeau de l'apôtre représentait, pour les chevaliers du début du XV^e siècle, aussi bien la possibilité de s'identifier, presque sans danger, aux héros légendaires de la chronique du « Pseudo-Turpin » et, tout en vivant cet idéal, défendre le tombeau de saint Jacques⁶⁹. La présence au tournoi à Valence et la participation à la campagne contre les Maures, deux engagements chevaleresques du jeune Guillebert, donnent ainsi à sa première visite de Saint-Jacques de Compostelle en 1407 la dimension d'une *Ritterreise*. La deuxième visite de Guillebert de Lannoy au tombeau de l'apôtre de l'Espagne eut lieu en 1435. Dans ce cas-là, on apprend beaucoup plus sur la raison de ce parcours, bien que la description en reste de nouveau limitée : après avoir pris part au congrès d'Arras, Guillebert se rendit à *Saint-Jacques en Galice, par terre, pour accomplir le vœu que j'avoye fais au trespas de ma femme*⁷⁰. Les motifs qui menèrent Guillebert à entreprendre le voyage de 1435 se distinguaient plutôt par sa dévotion et la nécessité d'accomplir un devoir que par le goût de l'aventure. L'exemple de notre voyageur bourguignon sert à confirmer la pratique binôme de la croisade et du pèlerinage, ou bien de la chevalerie et de la dévotion, caractéristique pour ceux qui passèrent les Pyrénées à la fin du Moyen Âge⁷¹.

Si nous avons désigné les deux mentions du pèlerinage à Compostelle comme limitées, celle du voyage à Rome en 1450 l'est encore plus. La dernière étape des cinquante ans de

⁶⁷ J. SVÁTEK, « Voyages de Guillebert de Lannoy en Péninsule Ibérique », p. 27. Pour ce voyage de Guillebert à Compostelle, nous ne disposons d'aucun sauf-conduit. Cf. Jeanne VIELLIARD, « Pèlerins d'Espagne à la fin du Moyen Âge. Ce que nous apprennent les sauf-conduits délivrés aux pèlerins par la chancellerie des rois d'Aragon entre 1379 et 1422 », dans *Homenatge a Antoni Rubio y Lluch* (t. II), Barcelone 1936, pp. 265-300.

⁶⁸ D'après Denise PERICARD-MEA, « La noblesse en pèlerinage de Compostelle (XIV^e-XV^e siècle) », dans *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäischen Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, éd. R. Babel – W. Paravicini, Ostfildern 2005, pp. 275-289. D'après ce propos, « la noblesse masculine inclut Compostelle dans bon nombre de ses déplacements, qu'ils aient pour vocation première la guerre, la diplomatie, le voyage initiatique formateur de la jeunesse aristocratique ou le voyage de l'adulte curieux » (*ibid.*, p. 276). Bien que Guillebert corresponde au premier et à l'avant-dernier critère de cette énumération, l'auteur ne le cite pas ; peut-être pour la sobriété du témoignage des *Voyages et ambassades*.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 287.

⁷⁰ POTVIN, pp. 173-174. Il s'agissait de la deuxième épouse de Guillebert, Jeanne (ou Marie) van Ghistele.

⁷¹ D'après Roser SALICRÚ Y LLUCH, « Caballeros cristianos en el Occidente europeo e islámico », dans *"Das kommt mir spanisch vor". Eigenes und Fremdes in den deutsch-spanischen Beziehungen des späten Mittelalters*, éd. K. Herbers – N. Jaspert, Münster 2004, pp. 217-289, ici p. 223.

voyages de notre « globe-trotter » inépuisable fut liée à l'acquisition des pardons et des indulgences lors du jubilé à la Ville éternelle et les *Voyages et ambassades* le décrivent ainsi : *Item, l'an cinquante, qui fut l'an de la jubilé, je fus aux grans pardons à Romme, etc.*⁷². L'expression laconique *grans pardons* semble ici remplacer la notion même du pèlerinage. Ce fait révèle-t-il le véritable rapport de notre aristocrate avec le du phénomène du voyage pieux⁷³ ?

Le texte du récit concernant le voyage de Rome en 1450 ne nous fournit pas un moindre élément pour répondre à cette question. Pourtant, nous pouvons éclaircir ce problème du pèlerinage qui oscille entre le voyage de dévotion et la simple quête des indulgences par des analogies avec d'autres visites de lieux sacrés. L'arrêt de plusieurs jours de Guillebert de Lannoy à Prague en 1414 peut représenter l'un de ces exemples.

Le cas spécial de Prague

Notre voyageur entreprit la visite de la capitale du royaume de Bohême dans le cadre d'un voyage complexe d'initiation, peu différent de celui d'Espagne effectué plusieurs années auparavant. Après avoir parcouru les régions de la Prusse, de la Lituanie et même de la ville marchande de Novgorod en Russie, Guillebert rentra dans l'orbite centre-européen en parcourant le royaume de Pologne et la Silésie. Tout au long de ce voyage curieux qui dura plus d'un an, nous pouvons constater un changement progressif d'objectif : au départ, il s'agissait d'un voyage chevaleresque dans le cadre des *Preußenreise* pour venir en aide aux chevaliers teutoniques, ensuite d'un voyage de reconnaissance ou plutôt d'initiation entrepris dans les vastes régions de la Russie novgorodienne. La dimension « proto-diplomatique » s'annonce plus tard à l'occasion de la visite de Ladislas, roi de Pologne, à Kalisz, à Pâques 1414. Mais les motifs pour se rendre à Prague étaient, d'après notre lecture des *Voyages et ambassades*, majoritairement religieux⁷⁴. Outre l'audience personnelle accordée par le roi et son épouse, Guillebert

⁷² POTVIN, p. 178.

⁷³ Ce rapport pourrait être mieux éclairé, si l'on disposait dans le cas de Guillebert de Lannoy (ainsi que d'autres voyageurs nobles de notre corpus) d'une source semblable à la livre de prière de Robert et Marguerite de Wavrin (cf. A. MARCHANDISSE – B. SCHNERB, « Le livre de prière de Robert et Marguerite, seigneur et dame de Wavrin », article cité ci-dessus).

⁷⁴ C'est ainsi que nous avons conclu notre article sur ce voyage de Guillebert de Lannoy au Royaume de Bohême « 'Do té země jsem přijel, ale zase ji rychle opustil...' – Návštěva burgundského cestovatele Guilleberta de Lannoy v husitských Čechách » [‘Entray oudit païs, mais j'en widay’ – la visite du voyageur bourguignon Guillebert de Lannoy de la Bohême hussite], *Mediaevalia historica Bohemica*, 12 (2007), pp.

décrit en quelques mots les festivités de l'ostension des reliques : *Et en la nouvelle [ville], y a une grosse tour sur laquelle je vëy, en la compaignie et avecq le roy, les reliques très dignes que on y monstre au poeuple une fois l'an, telz comme le fer de la lance et l'un des clauz de nostre seigneur et pluisieurs chiefz de corps sains*⁷⁵.

Dans son témoignage, Guillebert ne décrit qu'une partie de l'inventaire des reliques qui provenaient de la fameuse collection des objets sacrés de Charles IV, l'empereur et roi de Bohême. La présentation du fer de la Lance et du Clou du Seigneur⁷⁶ devint pourtant l'apogée d'un rituel compliqué. Dans la première partie de la cérémonie étaient montrées les têtes des saints mentionnées aussi dans le témoignage de Guillebert. Il s'agissait probablement des crânes des patrons de Bohême, saint Venceslas, saint Guy, saint Adalbert et saint Sigismond. D'autres têtes devaient appartenir aux saints évangélistes Luc et Marc et aux saints papes Urbain et Grégoire. Les spectateurs ne pouvaient apercevoir la Lance et le Clou qu'à la fin de l'ostension dont le tableau de progression compte plusieurs dizaines d'articles. Chaque relique était d'abord annoncée depuis la tour d'ostension (chez Guillebert évoquée comme *une grosse tour*) et accompagnée par des chants religieux⁷⁷.

La fête même, introduite par l'empereur Charles IV, trouva son modèle dans les rituels comparables déjà pratiqués à la Sainte-Chapelle de Paris ou aux villes impériales de Trèves et d'Aix-la-Chapelle, lieux traditionnels du pèlerinage. L'*Ostensio reliquiarum* – c'est-à-dire de la Lance et du Clou du Seigneur que Charles apporta en Bohême au milieu du XIV^e siècle – devint pour le souverain l'occasion d'augmenter le prestige du nouveau point de gravité de l'Empire et de le doter d'une haute dignité religieuse⁷⁸. En 1350, le pape Clément VI confirma cette ostension annuelle des reliques dans la cathédrale de Prague. Quatre années plus tard, son successeur Innocent VI introduisit la fête de la Lance et des Clous du Seigneur dans l'ensemble de l'Empire et dans la bulle *In redemptoris nostri* fixa sa date au premier vendredi après le deuxième dimanche de Pâques. C'est ainsi

195-210. Il convient de rappeler que les motifs religieux jouèrent aussi un certain rôle pendant une période d'attente en Prusse avant l'obtention du sauf-conduit lui permettant de se rendre auprès du roi Ladislas. Guillebert, entre autres, profita de ce laps de temps pour se rendre à Althaus, lieu « où on aouere saint Barbe, et y a l'un des bras et une partie du chief de la benoite vierge, et y a moult beau pèlerinaige » (POTVIN, p. 46).

⁷⁵ POTVIN, p. 48.

⁷⁶ D'après la tradition ce fut sainte Hélène qui trouva la Lance et la donna ensuite à son fils, l'empereur Constantin. Les souverains de l'Empire romain tinrent cette relique en tant que ses successeurs pendant tout le Moyen Âge. Charles IV acheta cet objet de valeur du fils de son prédécesseur Louis de Bavière en 1350 et fit attacher à la Lance le clou de la Vraie croix (Kateřina KUBÍNOVÁ, *Imitatio Romae, Karel IV. a Řím* [Imitatio Romae, Charles IV et Rome], Prague 2006, pp. 226-227).

⁷⁷ *Ibid.*, pp. 235-236 et annexes I et II (p. 291sq.).

⁷⁸ K. KUBÍNOVÁ, *Imitatio Romae*, p. 224.

qu'en 1414 la journée d'Ostension tomba le 20 avril. Ceci n'est pas seulement une donnée pour préciser la date du séjour pragois de Guillebert mais aussi une preuve qui explique indirectement l'objectif principal de cette visite. Nous savons bien, d'après les *Voyages et ambassades*, que Guillebert passa la fête de Pâques encore à Kalisz en la compagnie du roi de Pologne. Il lui fallut donc traverser une distance de plus de quatre cents kilomètres dans une dizaine de journées ce qui devait encore être attardé par la visite du duc Louis II de Liegnitz-Brieg à Schweidnitz (Świdnica). Cette limitation temporelle et le manque de description des villes parcourues⁷⁹ témoignent du souci de notre voyageur d'être à temps lors de l'événement exceptionnel de l'ostension⁸⁰.

Ce caractère exceptionnel était renforcé par la confection des deux événements religieux – en 1414, l'ostension se doublait de « l'année de Grâce ». Il s'agissait de la période d'exposition en la cathédrale de Prague d'une autre relique acquise par Charles IV en 1354 – un tiers du voile de la Vierge Marie (*peplum Beate Marie*)⁸¹. La périodicité de l'exposition ayant été ramenée de sept ans à trois ans en 1389 par le pape Boniface IX à trois ans, cette festivité tomba elle aussi durant le séjour de Guillebert dans la capitale de Bohême. Pourtant, notre voyageur-pèlerin ne le mentionne pas. Néanmoins, les deux cérémonies attirèrent pendant toute la deuxième moitié du XIV^e siècle des foules de pèlerins étrangers, d'après ce qu'attestent les sources locales⁸². Le texte des *Voyages et ambassades* confirme d'ailleurs cette popularité car *y avoit lors sy grant poeuple, quand*

⁷⁹ « (...) entray ou royaume de Béhaigne et passay par plusieurs ville, dont pour briefté je ne fay point de mencion ». (POTVIN, p. 48)

⁸⁰ La phrase respective des *Voyages et ambassades* sous-entend toutefois une autre interprétation : Guillebert arriva à Prague après la fête et le souverain voulut l'accueillir en tant qu'un hôte de marque, lui présenta les reliques « que on y monstre au poeuple une fois l'an ». Or, la tour décrite par notre voyageur ne servait qu'à l'ostention publique, les reliques restaient conservées toute l'année dans la chapelle du Saint-Sacrement (*kaple Božího Těla*), qui se trouvait à la même place que la tour mais de laquelle Guillebert ne parle pas. C'est ainsi que Guillebert pouvait voir les reliques en tant qu'un de nombreux pèlerins. (J. SVÁTEK, « 'Do té země jsem přijel' », p. 202)

⁸¹ K. KUBÍNOVÁ, *Imitatio Romae*, p. 230.

⁸² Cf. la Chronique de Beneš Krabice de Weitmile pour l'année 1369 (dans *Kroniky doby Karla IV.*, éd. de Marie BLÁHOVÁ *et al.*, Prague 1978, p. 241) ou celle de Václav Hájek de Libočany pour l'année 1388 (Václav HÁJEK z Libočan, *Kronika česká*, éd. de Jaroslav Kolár, Prague 1981, p. 476). Même le chroniqueur hussite Vavřinec de Březová utilise la quantité des pèlerins venus à cette occasion comme une métaphore pour exprimer un grand nombre de peuple qui a pillé le château de Vyšehrad au début des guerres hussites en 1420 : « *Sabbato autem post Omnium sanctorum festum pauperes et divites Wysesgradum ascendunt et canonicorum domos cum ecclesiis et muro versus civitatem miserabiliter rumpunt portantesque tota die in civitatem, quis quid capere poterat, ita quod fuit multitudo portancium sicut tempore ostensionis reliquiarum fieri solebat, quando populus Wysesgradum ascendebat et descendebat.* », « Vavřince z Březové Kronika husitská », éd. de Jaroslav Goll, dans *Fontes Rerum Bohemicarum V*, Prague, 1893, p. 442 (souligné par JS).

*je les vëy, que par le tesmoignaige de plusieurs chevalliers et escuiers il y pouvoit bien avoir xl.^m testes*⁸³.

Malgré l'estimation exagérée de notre pèlerin, les foules des visiteurs de la ville à l'occasion de la fête sous-entendent un autre élément important, caractéristique d'ailleurs de la plupart des pèlerinages du Bas Moyen Âge. Lors de l'ostension des reliques, il était possible d'obtenir de nombreuses indulgences : pour la visite du lieu de conservation des objets au jour de la fête, les pèlerins obtenaient, après s'être confessés, les indulgences de trois ans et trois quarantaines. Les pardons d'une durée de cent jours se donnaient de même pour la participation des fidèles au service religieux ou à la prière des heures canoniales en présence du roi des Romains⁸⁴. C'est peut-être là que nous pouvons trouver le sens des mots *en la compaignie et avecq le roy* qu'utilise Guillebert dans son récit.

Nous pouvons donc résumer par la constatation que ce fut notamment la volonté d'acquérir des grâces religieuses qui poussa le jeune Guillebert à quitter la compagnie sûrement agréable – mais génératrice de retards – du roi de Pologne pour aller vers le sud. La rapidité de son déplacement fait montre le fait que notre voyageur bourguignon était bien informé de ce qu'il pouvait trouver grâce à son détour vers les bords de la Vltava. Cette tendance, c'est-à-dire, la volonté d'accumuler le plus grand nombre d'indulgences pour assurer la grâce pour son âme est visible dans d'autres lieux des *Voyages et ambassades* : nous avons déjà évoqué l'exemple de la croix acquise à Constantinople. La liste des indulgences de la Terre sainte en pourra en être un autre témoignage indirect. Enfin, le voyage de Rome mettant en terme laconiquement, mais aussi symboliquement, à tout le récit peut s'expliquer par le même motif. Pour l'ensemble des pèlerinages de Guillebert, l'obtention des indulgences ne représentait pourtant pas le mobile unique. Si la visite de Prague signifie pour lui un arrêt occasionnel pendant un long périple, le voyage préparé immédiatement après son retour en Flandre (mais effectué une quinzaine d'années plus tard), témoigne plutôt de son sentiment de curiosité lié étroitement au phénomène du pèlerinage de cette fin du Moyen Âge.

⁸³ POTVIN, p. 48.

⁸⁴ K. KUBÍNOVÁ, *Imitatio Romae*, p. 228.

Entre la piété et la curiosité – le Purgatoire de Saint-Patrice

*L'an mille quatre cens et treze, moy revenu du voyaige et reise de Prusse, m'en alay en Engleterre pour faire le voyaige de Saint-Patrice, lequel je ne peus pour lors faire, pour ce que je fus détenus et prins en Angleterre*⁸⁵, sont les mots qui suivent immédiatement le retour du voyage en Europe de l'Est. Les expressions soulignées dans cet extrait nous indiquent que Guillebert utilisait, en créant son récit, des expressions assez figées à son époque qui ne nécessitaient plus d'être développées, voire expliquées. Laissons pour le moment de côté la mention de la *reise de Prusse* que l'on va analyser dans une autre partie de ce propos. Quant au deuxième terme, *le voyaige de Saint-Patrice*, il réapparaît dans le texte du récit, bien évidemment, quand Guillebert parvient à entreprendre son voyage en Irlande en 1431. L'un des manuscrits de ses *Voyages et ambassades* accorde en plus un titre spécial – *Le voyaige du traou Saint-Patrice* – pour cette entreprise⁸⁶. D'après les mots qui suivent immédiatement le titre, nous savons bien que le pèlerinage au Purgatoire n'était pas l'unique objectif de son périple outre-Manche : *L'an mille quatre cens et trente, le quatrième jour de mars, je me party de l'Escluse pour m'en aler en ambaxade de par monseigneur le duc, devers le roy d'Escoce, et de là passer oultre en pèlerinaige au traou Saint-Patrice, en Hirlande*⁸⁷. A la différence du premier voyage inachevé en 1414, nous constatons de nouveau un détour effectué à l'occasion d'une mission diplomatique, c'est-à-dire d'un voyage plus ou moins imposé par son souverain. Ce cas nous rappelle les autres pèlerinages « occasionnels » de Compostelle ou de Prague, analysés ci-dessus.

Avant de continuer l'analyse de ce pèlerinage, revenons encore une fois vers les formules simplifiées du *voyaige de Saint-Patrice* : que voulait-il dire par cette expression laconique ? Quelles étaient les dimensions de ce voyage ? Enfin, quelle était la place du pèlerinage dans le discours du Purgatoire de Saint-Patrice ? Pour trouver les éléments de réponse à ces questions, il nous faut remonter plusieurs siècles auparavant vers les racines de ce discours. Ce petit détour aura pour but de retracer les motifs qui menèrent Guillebert à son double voyage en Irlande et l'état probable de ses connaissances préalables qui l'incitèrent à atteindre l'un des pôles extrêmes du monde connu⁸⁸.

⁸⁵ POTVIN, p. 49 (souligné par JS).

⁸⁶ POTVIN, p. 166. L'éditeur y signale d'avoir emprunté le titre au ms. A.

⁸⁷ *Ibid.*, pp. 166 -167.

⁸⁸ A ce propos, notre étude va se baser sur les travaux qui résument la problématique du Purgatoire de Saint-Patrice, notamment une monographie collective et sommaire de Michael HAREN – Yolande de

La mention du purgatoire de saint Patrice apparaît pour la première fois à la fin du XII^e siècle dans le *Tractatus de purgatorium sancti Patricii*. Son auteur frère H. de Saltrey y inscrit la relation d'un certain moine nommé Gilbert envoyé en Irlande pour fonder un nouveau monastère. Son guide, le chevalier Owein, lui raconta ce qu'il avait vécu au purgatoire duquel il venait de rentrer. A ce moment là, le lieu du purgatoire n'est pas encore fixé – son identification avec la caverne de Station Island sur le Lough Derg (Lac Rouge) ainsi que l'association au patron de l'Irlande sont des ajouts du siècle suivant.

Pour Guillebert même et pour d'autres nobles contemporains, il est important de préciser que le *Tractatus* connaissait déjà à son époque une grande diffusion, puisqu'on en repère environ 150 manuscrits en latin et en diverses langues vernaculaires. Pour le milieu français, il existe deux traces importantes : les manuscrits en français qui circulaient en Angleterre, dont les élites étaient francophones et un grand nombre de versions latines et françaises dispersées en France, dont les adaptations dans l'*Historia orientalis* de Jacques de Vitry et chez Vincent de Beauvais sont les plus connues. Le rôle majeur dans cette diffusion est toutefois joué par le passage dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Dans cet ensemble populaire de *vitae sanctis*, un interpolateur français du XIV^e siècle, peut-être peu satisfait de la relation sobre du Purgatoire dans le texte original, inséra la traduction du *Tractatus* de son époque en entier⁸⁹. Les versions vernaculaires et latines contribuèrent, au XIII^e siècle, à la constitution d'une synthèse du savoir littéraire sur laquelle les voyageurs des siècles suivants purent baser leurs entreprises de voyage vers cet endroit légendaire.

Au milieu du XIV^e siècle, il est évident que presque tous avaient entendu parler du Purgatoire de Saint-Patrice ou lu des textes sur le sujet⁹⁰, le questionnement de Froissart à la fin du même siècle peut en partie le confirmer. Cette période représente aussi un grand tournant dans le discours sur ce phénomène : de nombreuses représentations iconographiques du purgatoire accompagnent la création de confréries et de communautés diverses ; on constate aussi une explosion des messes pour les âmes du purgatoire. Celui-

PONTFARCY (éd.), *The Medieval Pilgrimage to St. Patrick's Purgatory : Lough Derg and the European Tradition*, Enniskillen 1988, et l'article plus récent de Werner PARAVICINI, « Fakten und Fiktionen : Das Fegefeuer des hl. Patrick und die europäische Ritterschaft im späten Mittelalter », dans *Jean de Mandeville in Europa. Neue Perspektiven in der Reiseliteraturforschung*, éd. E. Bremer – S. Röhl, Munich, 2007, pp. 111-163 qui avait paru plus tôt séparément en anglais sous le titre *Fact and Fiction. St. Patrick's Purgatory and the European Chivalry in the Later Middle Ages*, Londres 2004.

⁸⁹ M. HAREN – Y. de PONTFARCY, *The Medieval Pilgrimage*, p. 87. Cf. Jacques de VORAGINE, *La légende dorée*, éd. de Teodor de Wyzewa, Paris 1998, pp. 182-184.

⁹⁰ W. PARAVICINI, « Fakten und Fiktionen », p. 117.

ci cesse de rester du domaine exclusif des théologiens et des érudits pour devenir ainsi un article ferme de la foi pour les laïques⁹¹.

Les récits des pèlerins d'Irlande apparaissent du coup depuis cette époque-là, en commençant par celui de sire du Beaujeu qui visita Lough Derg avec son écuyer Héronet en 1352. Leur témoignage, sous une forme encore pleinement redevable au *Tractatus*, suscite encore des questions concernant leur authenticité⁹². La mention du Purgatoire dans les chroniques de Froissart – il s'agit du discours direct du chevalier anglais William de Lisle – semble contraster avec la dimension mystique ou merveilleuse du lieu⁹³. L'informateur du fameux chroniqueur appartient plutôt aux rangs de ceux qui décrivent le lieu et racontent simplement leur propre expérience. Nous verrons bientôt que Guillebert, lui aussi, faisait partie de ce groupe de pèlerins. D'autres se distinguent par la reprise et la transmission du discours du Purgatoire à ses lecteurs : parmi eux s'illustrent notamment Ramón de Perellos, noble aragonais qui visita l'Irlande en 1397, et Georges Grissaphan, chevalier hongrois, dont le voyage donna naissance à l'oeuvre littéraire *Visio Georgii* qui, depuis le milieu du XIV^e siècle, connut une grande popularité dans l'espace allemand et tchèque, y compris dans ses versions vernaculaires⁹⁴. Le voyage le plus documenté et le plus proche de Guillebert sur l'axe du temps est celui d'un autre noble hongrois Laurentius Rathold de Pászthó (Lörinc Tar) qui fut accompagné par le marchand italien Antonio Mannini en 1409⁹⁵.

⁹¹ *Ibid.*, p. 135.

⁹² M. HAREN – Y. de PONTFARCY, *The Medieval Pilgrimage*, p. 90.

⁹³ « Le vendredy au matin, nous chvauchasmes ensemble, messire Guillemme de Lille et moy, et sus nostre chemin je luy demanday se il avoit esté en ce voyage d'Irlande avec le roy. Il me respondy : 'Oyl.' Dont luy demanday se de ce que on appelle le trou Saint-Patris, c'estoit vérité tout ce que on en disoit. Il me respondy que oyl, et que luy et ung chevalier d'Angleterre, le roy estant à Duvelin, y avoient esté et s'i estoient enclos oultre soleil esconsant, et là demourèrent toute la nuit et l'endemain furent yssus hor à soleil levant. Dont luy demanday des merveilles et des nouvelles dont on racompte et que on y veoit, se riens en estoit. Il me respondy ad ce et me dist : 'Quant moy et mon compaignon eusmes passé la porte du celier, que on appelle le Purgatoire Saint-Patris, et nous feusmes descendus trois ou quatre pas (car on y descent ainsi que à ung celier), challour nous prist ens ès testes, et nous asseismes sur les pas qui sont de pierre, et, nous illec assis, très-grant volenté nous vint de dormir, et dormismes toute la nuit.' Dont luy demanday se en dormant ils sçavoient où il estoient et quelles visions leur vindrent. Il me respondy et dist que en dormant ils entrèrent en ymaginations très-grandes et songes merveilleux, et veoient, ce leur sembloit, en dormant trop plus de choses que ils n'eussent fait en leurs chambres sur leurs lits. Tout ce affermoient-ils bien : 'Et quant au matin nous feusmes esveillés, on ouvry l'uys, car ainsi le avions-nous ordonné, et yssimes hors, et ne nous souvint de chose que euissions veu, et tenions et tenons encoires que ce soit toute fantosme.' » (*Oeuvres de Froissart*, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1867-1877, t. XV, pp. 145-146).

⁹⁴ On dit Georges Grissaphan (ou bien György Krizsafán) se rendait au Purgatoire pour expier des graves crimes qu'il avait commis en tant que mercenaire hongrois des rois angevins aux guerres de Naples. Certains historiens mettent pourtant l'existence réelle de ce noble hongrois en doute. Malgré l'existence de six lettres pour ce pèlerin des autorités locales, il n'est pas possible de confirmer son voyage à cause de l'absence des sauf-conduits du roi d'Angleterre (W. PARAVICINI, « Fakten und Fiktionen », pp. 117-118).

⁹⁵ *Ibid.*, pp. 126-128.

Après ce survol concernant la tradition et le discours diffusé sur le Purgatoire de Saint-Patrice, nous accordons la parole à Guillebert de Lannoy qui, d'après ce que nous venons de constater, fait partie intégrante de la série des pèlerins-visiteurs de ce lieu sacré et mystérieux :

Item, passâmes jusques à l'isle du purgatoire Saint-Patrice où il y a demy mille, en une autre chimbe [barque], et dist on qu'en celui lacq a douse isles, dont en l'une est le cloistre et prioré Saint-Patrice, et tout ce ou païs du roi Magmir devant nommé.

Mémoire que l'isle du purgatoire Saint-Patrice est longue sur quarrure et a deux cens dextres de tour, et y a une chapelle de Saint-Patrice et quatre ou cinq cahutes de cloyes, couvertes d'estrain.

Item, est le lieu du purgatoire Saint-Patrice comme une fenestre flamengue, fermée à bonne clef et d'un huis sengle, et est de haulteur à la terre de la chappelle, et siet noord à quatre piez près du coing noord-ost d'icelle à la ligne et juste volume dudit coing, et a ledit trau neuf piez de long, en alant de ost à west, et après, retourne cinq piez vers zuut-west et a en tout de quatorse à quinze piez de long. Et est machonné de pierres noires, et a environ deux piez de large et trois piez de hault escharsément. Et au bout d'icelui trau, où je fus enfermé deux ou trois heures, dist on que c'est une bouche d'enfer, mais Saint-Patrice l'estouppa d'une pierre qu'il mist sus, qui encore y est⁹⁶.

Dans le récit de Guillebert nous voyons donc une simple description de l'endroit qui ne doit être forcément doté de pouvoirs surnaturels. La seule référence aux obligations ritualisées pour les pèlerins sur place réside dans la phrase *au bout d'icelui trau, où je fus enfermé deux ou trois heures*. Aucun mot sur le jeûne de deux semaines, réduit, à la fin du Moyen Âge, à quelques jours. Aucun élément de la participation à une messe ou à un autre acte de piété. Peut-être le prévôt de l'isle se contenta-t-il, dans le cas de notre pèlerin noble, d'un simple *Te Deum*⁹⁷. Le mythe du Purgatoire ne se réduit dans le texte à la dernière phrase. La mention de la pierre qui délimite ce monde-ci du monde de l'au-delà, est de plus une interpolation probable du cycle de la *Visio Georgii*⁹⁸.

⁹⁶ POTVIN, p. 171.

⁹⁷ W. PARAVICINI, « Fakten und Fiktionen », p. 129.

⁹⁸ La *Légende dorée* ne parle pas de cette pierre à propos du saint Patrice (cf. J. de VORAGINE, *La légende dorée*, p. 182). Nous pouvons, en revanche, trouver par exemple dans la version tchèque de la *visio* une mention des pierres qui « depuis trente ans étaient placées sur la porte ; personne ne les avait déplacées, et ces pierres étaient très grandes. Ils parlaient de déplacer ces pierres. Alors Georges, serviteur de Dieu, fit le signe de la sainte croix et ôta les pierres sans aucune difficulté. Tout le monde bénit Dieu tout en s'en émerveillant. » (d'après « Jiřikovo vidění » [Vision de Georges], dans *Próza českého středověku* [La prose en Bohême au Moyen Âge], éd. de Jaroslav Kolár, Prague 1983, p. 206).

Le problème résidait dans le fait, qu'il n'y avait en effet rien à voir et rien à faire dans cet endroit. Mais était-il imaginable pour certains voyageurs de constater ce fait alors qu'ils avaient beaucoup appris et lus sur le *Purgatorium* ? Était-il possible pour eux d'admettre cette déception et de la communiquer aux lecteurs de leurs récits⁹⁹? La tradition du discours qui commençait par le *Tractatus* et se prolongeait par de nombreuses relations, écrites ou non, des pèlerins incita d'un côté le jeune Guillebert à se rendre déjà en 1414 en ce « canton détourné » de l'Europe. De l'autre côté, il arriva à concilier entre le discours répandu et la réalité ; peut-être lui suffit-il de visiter et voir cet endroit. Dans son cas, la dimension religieuse du lieu ne semble pas avoir joué un grand rôle : pour lui, le Purgatoire incarnait plutôt le *mirabilium* que le *miraculum*. Pourtant, nous pouvons saisir encore un autre motif qui poussait notre noble bourguignon à répéter une quinzaine d'années plus tard son entreprise inachevée de la veille d'Azincourt.

Le bilan des pèlerinages chez Guillebert

Les *Voyages et ambassades* représentent, du point de vue de ce présent chapitre, un texte difficile à saisir. Outre son côté formel, assez différent des récits analysés précédemment, c'est son style sobre qui devient le plus grand obstacle pour l'analyse du phénomène du pèlerinage. Il est beaucoup plus difficile d'en extraire les éléments qui pourraient indiquer la piété et la dévotion dans le voyage. Ces faits, pourraient-ils mettre en question la piété personnelle de l'acteur du récit ? Le problème réside, d'après nous, plutôt dans la forme de son énonciation. Dans ce cas de figure, nous ne pouvons compter que sur des éléments moins explicites et plutôt indirects. L'analyse des parties consacrées au pèlerinage dans le texte même nous amène à des conclusions différentes de celles des deux prédécesseurs : au lieu de mentions sur le comportement pieux du pèlerin Guillebert, nous pouvons constater qu'il porte une attention accrue au côté matériel du voyage sacré. Ceci se traduit notamment par la description de l'acquisition de certains objets de culte (croix de l'empereur à Constantinople, fiole de baume à Mataria).

Malgré tout, la dimension du pèlerinage demeure en filigrane dans le texte de Guillebert et l'existence accidentelle de sources extratextuelles (inscriptions au Mont-Sinaï, plaque commémorative à Notre-Dame de Hal) permet de le compléter. Dans le cas du voyage complexe de 1421-1423, nous avons prouvé qu'il ne faut pas négliger cette dimension

⁹⁹ W. PARAVICINI, « Fakten und Fiktionen », p. 128.

même si son objectif principal reste d'ordre différent. Le cas des arrêts à Compostelle en 1407 et à Prague en 1414 semble confirmer cette constatation. Mais Guillebert fut de même capable d'entreprendre d'autres voyages où le pèlerinage occupait une place beaucoup plus privilégiée (au moins d'après le texte des *Voyages et ambassades* bien évidemment). C'est ainsi qu'il se rendit de son propre chef au Purgatoire de saint Patrice en 1414, à Compostelle en 1435 ou à Jérusalem en 1446 – à propos de ces exemples, nous ne pouvons plus parler des « sauts occasionnels ». De ce fait, Guillebert de Lannoy tient sa place dans les rangs des pèlerins de la fin du Moyen Âge. Sa position dans ce groupe et le degré de sa dévotion restent pourtant difficiles à estimer à cause de la spécificité et du caractère elliptique de son témoignage.

Le pèlerinage chez Bertrandon de la Broquière

Le voyage de Bertrandon de la Broquière dans les années 1432-1433 est souvent présenté comme étant une source unique de la description de la Syrie, l'Asie Mineure et les Balkans, terres presque inconnues et rarement décrites par les voyageurs de l'Europe chrétienne à l'époque du Bas Moyen Âge. Il est évident que le texte, généralement connu sous le nom *Le Voyage d'outremer*, fut produit par la nécessité de la cour de Bourgogne de rassembler le plus de renseignements directs possible sur l'état actuel de l'Empire Ottoman et d'autres régions de l'Orient dans l'optique d'un objectif bien défini : préparer une nouvelle croisade. Ce besoin était d'autant plus urgent que Guillebert de Lannoy, le prédécesseur de Bertrandon, n'avait pas pu se rendre au cœur de la Turquie à cause des guerres internes de cet empire¹⁰⁰. Les deux voyageurs utilisèrent le pèlerinage en tant que moyen ou, ce que nous avons déjà évoqué au début de ce chapitre, en tant que véritable institution¹⁰¹ qui permettait d'assurer leur déplacement. Le voyage à Jérusalem servait, dans les deux cas, de prétexte pour le vrai objectif de leur mission. Pourtant, la manière de leur emploi diffère dans les détails : Bertrandon n'était pas à la tête d'une ambassade, il faisait partie d'un groupe des pèlerins qui s'étaient rendus en Terre sainte pour accomplir le pèlerinage « classique ». De ce point de vue, il reste à répondre à la question de savoir si les autres membres de cette compagnie connaissaient les véritables intentions de notre espion (ou plus précisément les intentions de Philippe le Bon qui l'avait envoyé). De même, sur le plan du texte, nous devons constater une autre différence importante : le

¹⁰⁰ J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIV^e-XV^e siècle)*, Paris 2003, p. 75.

¹⁰¹ Christian K. ZACHER, *Curiosity and Pilgrimage*, p. 4.

récit de Bertrandon ne comporte pas un récit stylisé de pèlerinage comparable à la liste des lieux saints que ses précurseurs intégraient (ou plutôt faisaient intégrer) dans l'ensemble de leurs ouvrages. La description des lieux de dévotion est, au contraire, presque indissociable du *Voyage d'outremer*.

Comme nous avons essayé de le démontrer dans le cas du voyage de Guillebert de Lannoy en 1421-1423 (qui est le seul exemple, dans son arsenal de globe-trotter, propre à être comparé à celui de Bertrandon), la dimension du pèlerinage ne s'est pourtant pas limitée à son rôle de masque derrière lequel se cachait notre espion. C'est ainsi que le récit de Bertrandon de la Broquière comprend de même certains passages qui, d'une façon plus ou moins originale, décrivent les lieux de dévotion de la Terre sainte aussi bien que son itinéraire d'aller et du retour. Notre dernière sous-partie aura donc pour objectif de répondre à la question de savoir dans quelle mesure le pèlerinage a pu influencer la conception générale du voyage de Bertrandon, dont l'objectif fut sans aucun doute d'un ordre différent.

Commençons tout d'abord par la simple dénomination du voyage dans le texte même : *Pour accomplir doncques mondict voiaige affin de faire le saint pellerinaige de Therusalem, je me partis de la court de mon tres redoubté seigneur, lors estant dans sa ville de Gand, le mois de febvrier l'an mil quatre cens trente et deux (...)*¹⁰². La phrase citée se trouve juste après le prologue qui énumère les titres de Bertrandon et de son seigneur, le duc Philippe le Bon, et qui nous initie aux intentions principales de son périple. Cette expression, que nous avons soulignée, se répète encore un peu plus loin, lors du parcours de Bertrandon en Italie¹⁰³. L'utilisation du terme *pellerinaige* dans ces deux cas nous renvoie à la question posée au début de ce chapitre, celle de l'approche globale ou partielle du pèlerinage : l'auteur du *Voyage d'outremer*, parle-t-il de l'ensemble de son itinéraire ou de sa partie initiale ? Le déroulement ultérieur de la narration nous incite plutôt à opter pour la deuxième hypothèse. Si l'itinéraire, à ses débuts, suit le parcours classique du pèlerinage pour ensuite changer d'objectif, il faut se concentrer sur plusieurs problèmes suivants :

De même que dans les cas précédents, nous allons présenter les éléments du « récit de pèlerinage » qui se trouvent dans la partie initiale du texte concernant la Terre sainte.

¹⁰² SCHEFER, p. 2 (souligné par JS).

¹⁰³ « Item, pour faire et accomplir mondict pellerinaige, me partis de Romme le xxv^e jour de mars (...) » (*ibid.*, p. 5)

Ensuite, nous allons essayer de définir le tournant dans la narration qui marque la limite non seulement géographique, mais aussi spirituelle, ou bien discursive de la narration, dans lequel notre voyageur quitte l'univers spirituel de la Terre sainte pour entrer dans le monde de l'inconnu¹⁰⁴. Enfin, nous allons aussi tenir compte des lieux saints, des objets sacrés et des rares pratiques de dévotion signalés au-delà de ce tournant.

Pour ces raisons, nous avons opté dans notre analyse du *Voyage d'outremer* pour la présentation des extraits du texte d'après l'ordre chronologique. Comme dans le cas des pèlerins précédents, nous introduisons au début un tableau permettant une compréhension sommaire de l'itinéraire de Bertrandon en Terre sainte.

date ¹⁰⁵	itinéraire
février 1432	départ de Gand
25 mars	départ de Rome
8 mai	départ de Venise
non indiqué	arrivée à Jaffa
non indiqué	arrivée à Jérusalem
non indiqué	voyage au Mont-Sinaï – retour à Jérusalem
août 1432	séjour à Jérusalem (Mont-Sion) – moment de décision
15 août	procession au Sépulcre de la Vierge
19 août	départ de Jérusalem pour Acre
non indiqué	visite de Beyrouth – Damas – Beyrouth
non indiqué	départ des compagnons de B.
non indiqué	Acre – Nazareth – Mont-Thabor
17-20 septembre	visite de Tibériade – lac de Galilée
non indiqué	Damas – préparatifs – Notre-Dame de Sidnaya
11 octobre 1432	Damas – départ définitif

¹⁰⁴ Du point de vue stylistique, nous essayerons de trouver le moment « d'une métamorphose de la relation du pèlerinage au récit du voyage » (d'après CAPPELLINI, p. 70).

¹⁰⁵ Pour les indications de temps, le récit de Bertrandon de la Broquière est, à la différence de certains de ses prédécesseurs assez parcimonieux. Nous indiquons ici les événements importants du parcours entre la Flandre et le départ pour l'Asie Mineure.

Le voyage d'aller

Après avoir franchi le massif des Alpes, les pas de Bertrandon et de sa compagnie ne le menèrent pas directement à Venise, lieu traditionnel de l'embarquement des pèlerins. Le groupe fit d'abord une escale à Rome. C'est pendant cette étape du voyage que notre envoyé mentionne pour la première fois la visite d'un lieu sacré, à Viterbe (*où gist le corpz de sainte Roze*)¹⁰⁶, avant d'arriver à la Ville éternelle :

*A Romme a de moult belles reliques en plusieurs eglises, tant de choses à quoy Nostre Seigneur a touchié, que de corpz saintz d'appostres, de martirs, de confès et de vierges, soit en la ville ou au plus près. Et, en aucunes desdictes esglises, a plain pardon de peyne et coulpe que les saintctz papes y ont donné à l'honneur desdictz corpz saintz qui y reposent*¹⁰⁷.

Cette description est pourtant assez sommaire, ce que pourrait expliquer le constat que *Romme est une ville telle que chascun sçet*. Utilisant ce même argument de la notoriété, Bertrandon parle, sans les décrire, de nombreux vestiges de l'Antiquité que *plusieurs ont veues comme moy*¹⁰⁸.

Quant à la description des reliques à Venise, notre voyageur est un peu plus concret : *En ceste ville a plusieurs corpz saintz, comme sainte Heleyne qui feist tant de biens en Iherusalem et fut mere de Constantin l'Empereur, et plusieurs autres corpz saintz que je y ai veu, comme aucuns Innoscens tous entiers qui sont en une ysle que on nomme Reault*¹⁰⁹. Nous pouvons voir ici un prologue symbolique de la visite en Terre sainte : sainte Hélène et son fils l'empereur Constantin furent en effet fondateurs et donateurs de nombreuses églises et lieux saints en ce paysage sacré avec l'église du Saint-Sépulcre en son centre. L'invention de la Sainte Croix, attribuée d'après les légendes à la mère de l'empereur, renforça aussi bien la renommée de sainte Hélène dont Bertrandon mentionne

¹⁰⁶ La première mention du corps saint dans le récit est d'après S. Cappellini symbolique : « Sainte Rose de Viterbe étant connue pour avoir combattu les cathares, le pèlerinage de l'envoyé de Philippe le Bon se trouve ainsi textuellement inauguré par une championne de la lutte contre l'hérésie. » (CAPPELLINI, p. 71). Cette mention assez laconique de Bertrandon ne semble pourtant pas confirmer l'hypothèse que sainte Rose jouait un rôle dans le « programme » du récit.

¹⁰⁷ SCHEFER, pp. 4-5.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 4. Nous revenons encore à cet aspect dans la dernière partie de notre propos.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 6. Ici, Bertrandon confond l'île Rialto avec celle de Murano, où se trouvaient en effet les reliques des Innocents (*Le Voyage d'Orient*, p. 42, note 19).

le corps, tout en laissant les autres vestiges sacrées à l'arrière-plan¹¹⁰. Pourtant, son intérêt pour les objets de culte est brusquement emporté par les impressions produites sur lui par la fabrication du verre et par le système de gouvernement de la Sérénissime. La navigation se passe ensuite probablement sans aucun incident notable, sa courte description portant une seule mention de lieu de dévotion – le tombeau de saint Siméon à Zara (aujourd'hui Zadar)¹¹¹.

La Terre sainte

Bertrandon de la Broquière et ses compagnons atteignirent la côte du Levant, comme la plupart des pèlerins, à Jaffa. Pour l'auteur du *Voyaige d'outremer*, c'est en ce lieu le début de *la sainte terre de promission où commencent les pardons*¹¹². Le parcours se fait sur l'itinéraire classique que nous avons déjà décrit chez Ogier d'Anglure, avec un séjour à Rama et une escale à Lydda, *ung villaige où Monseigneur saint Georges fut martirié*¹¹³. Contrairement à ses contemporains Ogier d'Anglure ou Nompar de Caumont, Bertrandon de la Broquière ne mentionne pas la date exacte de son arrivée aux rivages du Levant ni à la Ville Sainte. L'itinéraire du pèlerinage y est décrit dans un style qui nous rappelle plutôt la description sommaire de Guillebert de Lannoy :

*Et quant nous fusmes venus en ladicte cité de Iherusalem et eusmes faict les pellerinaiges accoustumez à faire aux pelerins, nous nous en alames à la montaigne où Nostre Seigneur jeusna la quarantaine, et de là au fleuve Jourdain où il fut baptisié ; et, en retournant, nous feïsmes les pellerinaiges accoustumez, c'est assavoir d'une esglise de Saint Jehan qui est auprez ducit fleuve, en apprez, de Sainte Marie Magdeleyne et de Sainte Marte, là où Nostre Seigneur ressucita le Lazare, puis retournasmes en Iherusalem d'où nous partismes de rechief pour aller en Bethleem où Nostre Seigneur nasquit*¹¹⁴.

Comme son prédécesseur, Bertrandon parle de même à plusieurs reprises des *pellerinaiges accoustumez*. Des quatre voyageurs de notre corpus, il est celui qui consacre

¹¹⁰ Il convient de rappeler que Bertrandon visita, pendant son voyage de retour, le tombeau de la sainte à Constantinople. Voir *infra*.

¹¹¹ « En Jarre est le corpz de saint Simeon auquel Nostre Seigneur Jhesus Crist fut présenté au temple. » (SCHEFER, p. 8).

¹¹² *Ibid.*, p. 9.

¹¹³ *Ibid.*, p. 10.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

assurément la moindre place à cette topographie sainte. De plus, il n'introduit qu'une seule histoire légendaire :

Item, nous alames où saint Jehan Baptiste nasquit. Et illec a une roche qui s'ouvririst quant le roy Herode faisoit persecuter les Innoscens. Lors sainte Helizabeth y mist saint Jehan : et adonc se cloyst ladicte roche, mais saint Jehan y demeura deux jours entiers, comme l'on dict¹¹⁵.

Le parcours « accoutumé » du pèlerinage de Jérusalem, c'est-à-dire la visite de la Ville de David et de Bethléem, pouvait se dérouler d'après l'emploi du temps classique que nous avons décrit chez les autres voyageurs. L'auteur du *Voyage d'outremer* le décrit pourtant d'une manière concise.

Un certain point de transition est représenté par une partie où Bertrandon parle de la décision que lui et ses compagnons avaient prise afin de se rendre au couvent de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï : *Tous ces pellerinaiges cy dessus faictz et accomplis, nous nous appoinctasmes dix pelerins (...) pour faire le pellerinaige de Sainte Katherine au mont Sinay, ainsi qu'il est accoustumé et traictasmes avec Nanchardin lors grant truchement de Iherusalem¹¹⁶*. Ce n'est qu'à ce moment que l'auteur du *Voyage d'outremer* nous présente les membres de sa compagnie, jusqu'ici anonymes et signalés seulement par le pronom personnel « nous » depuis le moment de l'embarquement à Venise. Nous retournons à cette problématique encore dans le chapitre concernant la dimension chevaleresque des récits de voyage. Concentrons-nous, pour le moment, sur les mots *nous nous appoinctasmes* qui expriment la décision du groupe¹¹⁷. Il est en effet assez

¹¹⁵ *Ibid.* L'éditeur du récit Charles Schefer localise ce lieu de naissance et de l'enfance au village Aïn-Karim (Saint-Jean-du-Bois ou Saint-Jean-du-Désert ; *ibid.*, note 2) sans donner aucun commentaire à propos de cette légende sur l'enfance de saint Jean Baptiste. Les auteurs de la nouvelle traduction du texte en français moderne affirment n'avoir pas trouvé son origine (*Le Voyage d'Orient*, p. 47, note 40). Mais il est possible de repérer au moins une analogie presque identique par exemple chez le pèlerin Johannes Poloner de Ratisbonne qui voyageait en Terre sainte une dizaine d'années avant Bertrandon, en 1422 : « *De Hebron versus Jerusalem pergitur per montana Judae, ubi videtur domus Zachariae, qua beata virgo visitavit Elizabeth. Ibidem duae sunt ecclesiae, una super alteram aedificata ; altior tamen est destructa. In inferiori quidem videtur scissura rupis in muro dextro, cum ingreditur, in qua latitabat puer Johannes prae timore Herodis regis pueros occidentis.* » (« *Johannis Poloner descriptio Terrae Sanctae* », dans *Descriptiones Terrae Sanctae ex saeculo VIII. IX. XII. et XV.*, éd. de Titus Tobler, Leipzig 1874, p. 252). En plus, le même lieu, géographiquement non-spécifié, se trouve d'ailleurs dans la liste d'indulgences du récit de Nompar de Caumont. Dans la partie intitulée « Les pérégrinations de le montaigne de Judée », le noble gascon décrit la maison de Zacharie et précise : « (...) en l'entrée de leditte meson, ha unne chapelle où sainte Helizabet musa saint Jehan pour Hérodes qui faisoit tuer les innocens, et là se trouve la pierre qui se foudit par le musier ». (DE LA GRANGE, p. 72)

¹¹⁶ SCHEFER, pp. 12-14.

¹¹⁷ L'énumération des pèlerins est pourtant assez importante dans notre corpus des récits ; nous n'en trouvons pas d'équivalent chez Ogier d'Anglure, ni dans le texte de Nompar de Caumont. Guillebert de Lannoy présente ses compagnons au début de son voyage de 1421, mais ce ne sont que deux personnes qui

improbable que les pèlerins se soient décidés sur place pour continuer leur parcours et, du coup, pour prolonger ainsi leur séjour de plusieurs semaines. Le voyage de Jérusalem au Mont-Sinaï, via Gaza, demandait beaucoup de temps et d'énergie, ce que nous avons déjà pu constater dans le cas d'Ogier d'Anglure. C'est alors dans ce passage du *Voyage d'outremer* que nous pouvons repérer dans le récit les premiers traits d'une certaine spontanéité qui semble s'opposer aux conditions réelles du voyage. Nous verrons plus tard que ce discours de la décision prise sur place va jouer un rôle important dans la suite de la narration en prenant sa place, selon toute probabilité, dans le « programme » du récit.

Pendant la traversée à la péninsule de Sinaï, les pèlerins s'arrêtent tout d'abord à Hébron pour visiter les tombeaux des saints patriarches – Abraham, Isaac et Jacob – abrités à l'époque dans une mosquée. C'est l'interdiction d'y entrer pour les chrétiens, sous la peine de mort ou de la conversion obligatoire, qu'ils n'y osent entrer. Bertrandon expose cette raison sans doute afin de déclarer ainsi sa volonté initiale d'avoir fait le maximum pour la visite de ce lieu sacré. Enfin, le groupe des pèlerins arrive à Gaza, la ville légendaire de Samson. Les vestiges liés à la vie de ce héros de l'Ancien Testament y sont toujours visibles, comme au temps d'Ogier d'Anglure qui visita la ville une quarantaine d'années avant Bertrandon¹¹⁸ : *Là veismes son palais et celluy qu'il abatty dont on y veoit encore les pilliers. Je ne sçay si ce sont ceulx là.*¹¹⁹ Pour la première fois dans son récit, Bertrandon exprime ainsi son incertitude ou bien un certain scepticisme par rapport à ce que les guides lui ont raconté.

La question du tournant dans la narration

Si nous avons parlé d'un « point de transition » entre le pèlerinage « accoutumé » de Jérusalem et le départ pour le Mont-Sinaï, les événements que Bertrandon décrit entre Gaza et le Sinaï représentent un véritable tournant dans la structure narrative du récit. Au début de la traversée du désert péninsulaire, il est affaibli par une maladie, non spécifiée dans le texte, ce qui le force de revenir sur ses pas à l'aide *de l'un de noz Arabes*¹²⁰. Notre voyageur retourne jusqu'à la ville de Jérusalem où il reste *pour cause de ma maladie*

se rendent avec lui en Egypte et en Terre sainte, parmi eux Jean de la Roë, compagnon même de Bertrandon (cf. POTVIN, pp. 51-52 et 68).

¹¹⁸ BONNARDOT - LONGNON, p. 42.

¹¹⁹ SCHEFER, p. 20.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 23.

*jusques au XIX^e jour d'aoust en l'église du Mont de Syon, où demeurent les freres Cordeliers*¹²¹. La narration de cette expérience peut, ici de nouveau, être reliée à la nécessité de justifier le fait que notre pèlerin n'accomplit pas sa visite au tombeau de sainte Catherine. Par ailleurs, Bertrandon ne fut pas le seul de son groupe que ce destin malheureux a atteint; à l'hospice des Franciscains, il retrouva cinq de ses compagnons, qui *demourerent malades* à Gaza et rentrèrent à Jérusalem plus tôt. C'est justement au Mont-Sion que Bertrandon situe le moment important pour le destin de son voyage entier :

*Et moy estant au lict de ma maladie, que je commençay à revenir à santé, me souvins que j'avois oy dire à aucuns que ce seroyt chose impossible à ung Crestien de revenir par terre jusques au reaulme de France. Et à mon entendement, lequel je ne dis point qu'il soit sçeur, il me samble que à ung homme assez bien complexionné pour endurer peyne et de moyenne force, mais qu'il ait argent et santé, que toutes choses luy sont possibles de faire ; et prie Dieu que ce ne me soit tourné à outrecuydance. Adonc me deliberay à l'aide de Nostre Seigneur et de sa glorieuse Mere, qui oncques ne faillit à nul qui de bon cueur la requeist, de faire ledict chemin par terre depuis Iherusalem jusques au reaulme de France ou de y demeurer (...)*¹²².

Les paroles de Bertrandon seraient bien crédibles si nous laissons de côté tout le contexte historique de son voyage en ne se penchant que sur le texte du *Voyage d'outremer*. Mais même dans cette perspective, nous sommes toutefois obligés de constater la présence d'une stylisation littéraire dans le récit dont l'auteur sait sans doute bien inciter son lecteur au jeu de la dramatisation. Il faut pourtant toujours prendre en considération que le noble gascon avait déjà prémédité son plan de revenir par la voie terrestre ou, encore plus précisément, qu'il suivait le plan de son instigateur, le duc Philippe le Bon. Sous cette perspective et grâce à la connaissance des autres sources concernant cette entreprise¹²³, nous devons remettre en question la crédibilité du passage cité ci-dessus et le qualifier en tant que figure rhétorique du récit.

¹²¹ *Ibid.*, p. 25.

¹²² *Ibid.*, pp. 25-26. Le passage dans lequel notre voyageur prend l'idée de revenir en Europe par la voie terrestre, est devenu pour S. Cappellini un tournant stylistique et conceptuel du récit entier. D'après cette logique, Cappellini divise l'ouvrage en deux parties d'après ces deux pôles du genre : jusqu'à ce point, il s'agit du récit de pèlerinage, tandis que dans la suite nous avons recours à un récit de voyage. (CAPPELLINI, p. 86 sq.)

¹²³ Nous avons déjà fait référence à une somme énorme de 200 ducats que Bertrandon avait encaissée avant son départ de la cour de Bourgogne. Les sources comptables nous révèlent ainsi que le voyage à travers de la Turquie avait été prémédité. (ADN, B 1945, fol. 106 ; J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, p. 75). D'un autre côté, ce fait évident – la planification du voyage d'outremer en tant que mission de reconnaissance – ne remet pas tout à fait en question sa dimension partielle du pèlerinage.

La dernière question reste à éclaircir dans notre propos actuel : le moment de la décision, effaçait-il complètement l'intérêt de notre voyageur pour les phénomènes liés au pèlerinage, c'est-à-dire la présence des reliques ou la participation du voyageur aux célébrations religieuses ? Rien ne nous incite à l'admettre. Au contraire, ce moment du tournant semble plutôt prolonger le parcours du pèlerin qui s'abandonne à *l'aide de Notre Seigneur et de sa glorieuse Mere, qui oncques ne faillit à nul qui de bon cueur la requeist*¹²⁴. Nous pouvons bien sûr attribuer de nouveau ce passage qui renforce spirituellement la décision prise, à la stratégie rhétorique de notre voyageur. Il est pourtant indéniable que Bertrandon s'en remet à la puissance divine non seulement dans le texte, mais aussi par ses faits :

*Et avant mondict partement, je allay le jour de la my aoust au sepulcre Nostre Dame avec ledict frere Simon oyr le servyce des Cordeliers et de ceulx qui se disent Chrestiens qu'ilz y font, desquelz il y en a de bien estranges, selon nostre maniere. Et là me recommanday à elle de bon cueur*¹²⁵.

Nous avons affaire, dans ce passage, à une pratique de dévotion de Bertrandon – probablement la plus forte – qui soit attestée dans son récit. Le choix de la date (*la my aoust*) est aussi emblématique – notre pèlerin assista sans doute à une procession de l'Assomption.

Le séjour au couvent du Mont-Sion qui permettait à Bertrandon de se rétablir de sa maladie représente bien évidemment le tournant dans le récit. Pourtant, nous avons montré que la nature de ce point culminant ne consiste pas dans le changement brusque du type de voyage. Il était plutôt nécessaire pour justifier, par des moyens de la fiction littéraire, le fait que le parcours classique des lieux sacrés en Terre sainte allait finir un jour. En même temps, notre voyageur était encore obligé de cacher sa charge politique d'espion de Philippe le Bon derrière la fiction de sa propre décision. Son pèlerinage semble inachevé – au moment où Bertrandon quitte définitivement le groupe de ses compagnons, il quitte aussi bien le monde du pèlerinage chrétien collectif. Mais il poursuit la visite des lieux sacrés de son propre chef encore pendant la période entre son rétablissement au couvent du Mont-Sion et le départ définitif en Asie Mineure dans la caravane des pèlerins de la Mecque.

¹²⁴ SCHEFER, p. 26

¹²⁵ *Ibid.*, p. 27.

Le pèlerinage en Galilée et en Syrie

Cette partie du *Voyage d'outremer* nous donne un peu plus de renseignements détaillés sur le pèlerinage de Bertrandon que le parcours « accoutumé » qui la précède. Peut-être est-ce le résultat d'une certaine individualisation du voyage sacré de notre pèlerin¹²⁶. En plus, l'état actuel de la ville de Jérusalem et notamment de ses sanctuaires pourrait être notoirement connu. A ce propos, le précurseur de La Broquière, Guillebert de Lannoy avait établi une liste exacte. Le témoignage de Bertrandon, en revanche, semble compléter la description des régions que Guillebert n'avait pas visitées ou qu'il n'avait décrites que sommairement¹²⁷. C'est notamment le cas des lieux de dévotion en Galilée et en Syrie que Bertrandon visite à sa propre initiative¹²⁸. Nous allons passer maintenant en revue les moments importants de cette étape.

Notre voyageur monte à Jaffa à *une barque de Mores* avec la partie du groupe des pèlerins français qui devaient rester à Jérusalem et arrive jusqu'au port d'Acre *pour faire nostredict pelerinaige de Nazaret que nous avions entrepris*¹²⁹. L'itinéraire passe par le port de Beyrouth duquel Bertrandon continue vers Damas, à l'aide d'un ânier. Pendant cette étape l'auteur du *Voyage d'outremer* rappelle l'un des *topoi* de la Terre sainte, *une grande playne qui peust bien avoir de large une lieue ou plus que on appelle le val de Noe et dict on que Noe y fist son arche*¹³⁰. La ville de Damas est bien évidemment liée au culte de saint Paul ; le guide de Bertrandon n'oublie pas de lui montrer le lieu sacré où

¹²⁶ Bertrandon ne part pas exactement seul en ce voyage : au début, il voyage avec ses compagnons de l'hospice du Mont-Sion. A partir de Beyrouth, ce n'est que Sanche de Lalaing, un des pèlerins du groupe, qui lui fait compagnie. Bertrandon ne lui révèle pourtant pas, d'après le récit, le véritable but de son voyage entier (« Adonc je priay ledict Messire Sanse que nous alissions vers la ville de Damas sans luy dire pourquoi faire, dont il fut content », *ibid.*, p. 31). Sur l'opposition entre le caractère individuel et collectif du pèlerinage en Terre sainte voir des passages respectifs dans A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 59 et pp. 88-91.

¹²⁷ Nous revenons à cette problématique du caractère complémentaire chez le *Voyage d'outremer* dans la partie consacré aux projets de croisade.

¹²⁸ S. Cappellini interprète la visite de Bertrandon en Galilée le fait que « (...) le devancier de La Broquière, Ghillebert de Lannoy, ne s'était pas aventuré en Galilée et qu'une telle relation était donc inédite aux yeux de Philippe le Bon. » Selon cette hypothèse « l'écuyer tranchant est le pionnier bourguignon de ces contrées, ce qui explique dans une certaine mesure l'insistance avec laquelle il s'est arrêté à faire ce voyage autour de Nazareth sous la couverture de pèlerinage. » (CAPPELLINI, p. 94). Ceci n'est toutefois pas sûr, car Guillebert pouvait être en effet présent en Galilée de ce qui témoigne au moins l'itinéraire dans la partie *Pèlerinages* de son récit. En plus, en ce qui concerne la description de cette région par Bertrandon, elle n'est pas fournie du même type d'informations stratégiques comme d'autres parties « plus stratégiques » du récit, ni comme les *Rapports* de Guillebert.

¹²⁹ SCHEFER, p. 27.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 31. Le val de Noé, autrement la plaine nommée *Beq'a el-Aziz*, est encore mentionné dans le récit à deux reprises quand Bertrandon décrit son deuxième retour à Damas (SCHEFER, p. 42) et lors du parcours, cette fois-ci dans la caravane, entre les villes Homs et Hama (*ibid.*, p. 75). Cette dénomination lui sert pourtant de terme géographique sans aucune connotation légendaire.

*saint Pol trouva Nostre Seigneur et où il cheut de son cheval et perdy la veue, comme l'en dist, et le fist retourner en la ville soy baptysier en ung lieu où maintenant a une musquée*¹³¹. Ce rappel est immédiatement suivi par une autre histoire légendaire : (...) *et veys la place où saint Jorge monta à cheval quant il ala combattre le dragon. Et illec a une pierre de deux piez en quarrure où il monta à cheval. Aucuns dient que les Sarrazins l'ont plusieurs fois voulu oster, mais ilz n'ont peu en nulle maniere que ce soit*¹³². Cet épisode de la ville du patron des chevaliers n'est pas attesté dans les légendes sur saint George, ni dans d'autres récits des pèlerins, pourtant l'expression *aucuns dient* signale la présence d'une légende diffusée au moins localement¹³³.

A Damas, Bertrandon mentionne de même la présence de la maison de Caïn sur la montagne de Qassioun sans en donner aucun commentaire. Ce lieu était néanmoins célèbre aussi pour les reliques du sang d'Abel (dans la Grotte du sang) et comme le lieu de naissance d'Abraham, au moins pour les voyageurs arabes de l'époque médiévale, comme par exemple Ibn Battûta¹³⁴. De même que dans le cas du val de Noé, Bertrandon mentionne la maison de Caïn pour la deuxième fois lors de son départ définitif vers la Turquie¹³⁵.

Bertrandon et Sanche de Lalaing n'accomplissent pourtant pas le pèlerinage prévu de Nazareth. Dans la métropole de Syrie, ils rencontrent le marchand célèbre Jacques Cœur qui leur annonce l'arrivée proche d'une galée narbonnaise à Beyrouth. Celle-ci devait transporter le reste du groupe des pèlerins, revenus de Sainte-Catherine. C'est ainsi que Bertrandon et Sanche font demi-tour vers la côte.

A l'occasion de sa deuxième visite de Beyrouth, Bertrandon décrit deux miracles, typologiquement semblables à celui de la pierre de saint Georges. Le premier est connecté au culte de sainte Barbe :

*Je veys en ceste ville de Barut une musquée et disoit on que sainte Barbe y avoit fait premierement une eglise et les Sarazins y ont fait depuis ceste musquée. Et quant ilz ont vo[u]lu monter dessus pour crier ainsy qu'ilz ont acoustumé, ilz se sont trouvez tant batus qu'il n'est ores nul qui y ose aler*¹³⁶.

¹³¹ *Ibid.*, p. 33-34.

¹³² *Ibid.*, p. 34.

¹³³ Cf. CAPPELLINI, p. 76, note 14.

¹³⁴ D'après SCHEFER, p. 34, note 2.

¹³⁵ « Et quant je me party de ladite ville de Damas, je passay par une montaigne au dessus de la ville où estoit la maison de Cayn comme on dist » (*ibid.*, p. 69).

¹³⁶ *Ibid.*, pp. 39-40.

Le récit continue par la description de l'image sanglante du Seigneur :

Item, y eut ung aultre miracle d'un[e] imaigne de Nostre Seigneur qui estoit où est maintenant l'église des Cordeliers en ladite ville ; et fu revelé par les Juifz qui lapiderent ledit imaigne ainsy qu'ilz avoient volu fair Nostre Seigneur. Et quant ilz le veirent saignier, ilz en furent tous esbahis. Et dist on que ilz le alerent dire à ung évesque qui là estoit pour lors et donnerent adont la maison où maintenant sont les Cordeliers¹³⁷.

Si nous associons ces deux histoires à celle de la pierre de saint Georges, nous pouvons constater une présence de vestiges du culte chrétien qui est capable de résister aux puissances nocives de l'Autre, infidèle ou Juif. Ces légendes, largement partagées ou uniques dans les récits de l'époque médiévale¹³⁸, furent, à l'époque de Bertrandon, véhiculées par des chrétiens désireux de confirmer l'antériorité de leur présence en terre musulmane¹³⁹.

Ce type des *miracula* s'oppose légèrement à ceux qui se sont produits aux lieux sacrés d'origine chrétienne mais reconnus par l'*establishment* musulman de la Terre sainte. C'est notamment le cas du lieu de baptême de saint Paul à Damas, *où maintenant a une musquée*, que nous venons de citer ci-dessus. La même transformation du lieu de culte chrétien en celui des musulmans s'est produite en Galilée où Bertrandon visita le

(...) puy de Jacob auquel il fu jetté de ses freres et a illec une belle musquée en laquelle je entray avec mondit moucre, faignant que j'estoie Sarazin. Et de là vins à un pont de pierre qu'on appelle le pont Jacob et a une maison au desoubz assez près qu'on dit que ce fut la maison dudit Jacob¹⁴⁰.

Il est évident, à première vue et sans une connaissance plus particulière du sujet, que le puits ainsi décrit doit être celui de Joseph et non de son père. On ne peut jamais répondre à la question de savoir qui a produit cette erreur, l'auteur du récit ou son copiste. Mais le lien fut assez important pour que notre voyageur n'hésite pas, cette fois-ci, à entrer dans le sanctuaire. Le fait qu'il ait déjà été déguisé en sarrasin, lui donne plus de courage que dans la situation semblable qui s'était produite à Gaza et que nous avons déjà mentionnée.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 40.

¹³⁸ Tandis que la légende de l'image du Christ prend sa source au VIII^e siècle d'après les écrits hagiographiques du chroniqueur Sigebert de Gembloux (v. 1030-1112) et se trouve dans d'autres récit de voyage (espagnol Antonio de Aranda, voyageur du XVI^e siècle, cité par SCHEFER, p. 40, note 1), le *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière est peut-être le seul récit qui décrit le miracle de la pierre de saint George à Damas.

¹³⁹ CAPPELLINI, p. 76, note 14.

¹⁴⁰ SCHEFER, pp. 51-52.

Bertrandon y était en tant que membre du groupe des pèlerins, habillé en chrétien, beaucoup moins discret. En Galilée en revanche, la curiosité, mais aussi la volonté de compléter l'itinéraire sacré, furent pour lui les mobiles essentiels lui permettant de dépasser l'interdiction musulmane pour les chrétiens d'entrer dans la mosquée.

Cet épisode nous a conduit dans le récit à la phase où Bertrandon accomplit son parcours en Terre sainte tout seul après avoir laissé ses compagnons partir en France du port de Beyrouth. Il reprend le chemin littoral en passant par Sidon (*Sayette*) et Acre pour arriver enfin à Nazareth.

D'après la description de la région sacrée (mais moins visitée) de Galilée, nous pouvons constater que Bertrandon fut un voyageur et pèlerin bien informé avec un itinéraire prémédité. La « formation du pèlerin » ne semble pas non plus être mise en question par la localisation de Kana en Galilée entre Acre et Nazareth (*vins à la fontaine où Nostre Seigneur fist de l'eaue vinace, aux noches de Archeteclin*¹⁴¹). Silvia Cappellini impute à Bertrandon d'avoir mal localisé ce lieu du premier miracle public du Christ¹⁴². Mais la question n'est pas si simple : Bertrandon ne devait pas se tromper car il suivit simplement une tradition différente qui localisait Kana dans Khirbet Kâna, à 14 kilomètres au nord de Nazareth. Cette identification parallèle fut caractéristique pour tout le Moyen Âge¹⁴³.

Le rapport suivant de sa visite de Nazareth est un mélange de thèmes tirés des récits nostalgiques pour les époques de floraison des temps chrétiens et des descriptions contemporaines. Le lieu de l'Annonciation est, d'après le *Voyage d'outremer, une pitié à veoir, car l'église qui y souloit estre est toute ruée jus et n'y a que la place qui est petite chose là où Nostre Dame estoit quant l'angele luy apparut*¹⁴⁴. Notre pèlerin entreprend ensuite la visite du mont Thabor où *fu faite la Transfiguracion de Nostre Seigneur et plusieurs aultres miracles comme il se treuve par la Sainte Escripiture*¹⁴⁵. Par mesure de sécurité, Bertrandon s'y fait accompagner par six personnes et affirme à ses lecteurs avoir parcouru *toutes les places où les eglises souloyent estre*. L'importance du lieu de la

¹⁴¹ *Ibid.*, 45.

¹⁴² « En effet, sur le chemin entre Acre et Nazareth, l'auteur se trompe, et pour la première fois, en affirmant que Cana se trouve près du 'village, la ou on dist que saint Pierre nasquy', puisque ce lieu est identifié dans les guides de l'époque avec Bethsaïde, au nord sur la rive orientale du lac de Tibériade. » (CAPPELLINI, pp. 82-83)

¹⁴³ Par exemple dans les récits de Saewulf en 1103, de Burchard en 1283, de Mario Sanuto en 1321 ou de Johannes Poloner en 1421 (M. HALBWACHS, *La topographie légendaire*, pp. 105-106).

¹⁴⁴ SCHEFER, p. 45.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 46.

Transfiguration était renforcée par la possibilité d'obtenir une indulgence.¹⁴⁶ Les indulgences plénières s'octroyaient aussi après la visite du lac de Tibériade – le lieu de la prédication de saint Pierre – que Bertrandon visita pendant la nuit pour n'y pas payer le tribut¹⁴⁷.

Enchaînant ces diverses mentions, nous pouvons constater qu'avant son voyage, Bertrandon devait être informé de la topographie et de l'histoire de ces lieux ainsi que des attributions respectives des indulgences. Cette évidence nous sert d'argument pour affirmer que notre voyageur n'a pas visité la Terre sainte exclusivement pour cacher son intention primordiale – l'espionnage¹⁴⁸. Il fut aussi « formé » en matière de pèlerinage, comme les autres, et peut être rangé ainsi dans la série des voyageurs-pèlerins nobles dont nous avons présenté quelques exemples avec les seigneurs d'Anglure, de Caumont et de Lannoy.

Les préparatifs pour le voyage du retour

Avant son départ définitif de la Terre sainte vers les pays inconnus, Bertrandon semble préparer son voyage aussi sur le plan spirituel. Nous avons déjà mentionné le fait qu'il recommanda son âme à la Vierge Marie à Jérusalem au moment de sa décision de partir. Pourtant, ce fait peut être aussi imprégné par la stylisation de son récit : comme nous avons constaté, la décision prise étant un élément de la fiction littéraire, cette confession en pourrait être une composante. Néanmoins, le préparatif spirituel eut lieu dans la ville de Damas. Bertrandon s'y adressa tout d'abord à un prêtre *qui servoit le consul des Venissiens à Damas lequel disoit souvent messe à l'ostel dudit consul et confessoit et ordonnoit lesdiz marchens en leurs necessitez ; auquel aussy je me confessay et ordonnay et luy demanday s'il savoit à parler dudit Machomet*¹⁴⁹. Le motif principal de cette rencontre fut pourtant d'ordre différent : Bertrandon lui demanda de lui traduire le Koran afin de l'apporter à son duc. Mais le parcours des terres inconnues, dominées par les infidèles, nécessitait une confession essentielle : *Et le jour de devant que je party de*

¹⁴⁶ « Et du bout de la place où il y a eu anciennement une eglise en laquelle il y a plain pardon de paine et de coulpe, on voit la cité de Thabarye au pie de ladite montaigne devers soleil levant. » (*ibid.*, pp. 47-48).

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 51.

¹⁴⁸ « Le pèlerinage de Nazareth n'est-il dès lors qu'une couverture pour tromper l'ennemi et pouvoir faire un compte rendu stratégique de la côte syrienne et du pays qui l'entoure ? », pose une question à ce propos S. CAPPELLINI, p. 91.

¹⁴⁹ SCHEFER, p. 58.

*ladite ville de Damas, je me ordonay et disposay de ma conscience, tout ainsy comme je deusse aler mourir*¹⁵⁰.

La visite à Sidnaya, évoquée au début de ce chapitre, suit immédiatement à cet acte de piété. Devait-elle faire partie de ces « préparatifs spirituels » ? Parmi les pèlerins, ce lieu de pèlerinage avait une certaine réputation qui ne pouvait pas sans doute échapper à Bertrandon : les miracles de l'icône de Notre-Dame étaient connus en Europe depuis le début du XIII^e siècle et certaines églises abritaient l'huile miraculeuse qui en suintait¹⁵¹. Notre voyageur pouvait considérer ce lieu de pèlerinage comme un aboutissement symbolique du parcours sacré avant une autre étape de son itinéraire – celle de la mission de reconnaissance. Pourtant, le ton critique de sa description de Sidnaya nous dissuade de surinterpréter le rôle symbolique de ce passage dans l'ensemble du récit.

Le voyage du retour – Constantinople

Il est vrai que la quasi-totalité des observations de Bertrandon en Anatolie, à Byzance et dans les Balkans concerne plutôt la découverte de l'inconnu. L'absence absolue de lieux de culte chrétiens en Asie Mineure ne donne plus l'occasion à notre voyageur de mentionner voire de visiter des sanctuaires et d'interpoler dans sa narration des histoires légendaires. Des exceptions existent pourtant dans ce contexte : c'est notamment le cas du tombeau de saint Basile. Pendant son parcours au pays du Karaman, Bertrandon apprend d'un Chypriote nommé Antoine Passerot que le corps de ce saint gisait à une demi-journée du chemin qu'il venait de parcourir. Le Chypriote lui conseilla de faire demi-tour et de visiter ce tombeau. Bertrandon resta pourtant assez prudent, sans doute d'après la recommandation de ses compagnons de la caravane : (...) *mais on me dist que je me mettroye en grant dangier d'estre seul et, que de grant temps, je ne trouveroie sy bonne et sy seure compagnie pour passer le chemin que j'avoie entrepris*¹⁵². Le récit peut ainsi expliquer et justifier le fait que son auteur ne visita pas le lieu de vénération du tombeau.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 64.

¹⁵¹ Parmi les voyageurs du Moyen-Âge qui décrivent la légende de Notre-Dame de Sidnaya avec son huile miraculeuse, nous pouvons mentionner le moine allemand Tiethmar du début du XIII^e siècle ou les Italiens Niccolò da Poggibonsi (il visita le lieu en 1362) et Leonardo di Frescobaldi (en 1384). L'huile de Notre-Dame se trouvait aussi dans les inventaires des reliques en Europe, par exemple dans celui de la cathédrale de Cantorbéry (d'après SCHEFER, p. 65, note 1). Pour la visite de Thietmar et l'histoire des miracles voir « Le pèlerinage de Maître Thietmar », éd. Ch. Deluz, dans *Croisades et pèlerinages*, pp. 937-939.

¹⁵² SCHEFER, pp. 119-120.

Pendant le reste du parcours à travers les territoires gouvernés par les Turcs ou par les Turcomans, Bertrandon ne mentionne naturellement aucun lieu de pèlerinage, ni une simple référence qui puisse le concerner. La situation change radicalement à l'entrée dans les pays dominés par les chrétiens – le résidu de l'Empire byzantin, réduit à l'époque aux alentours de Constantinople. La description de la ville, une sorte d'état des lieux de la cité impériale avant sa chute en 1453, a été hautement appréciée par l'historiographie. De plus, *Le Voyage d'outremer*, comporte un large inventaire des reliques qui se trouvaient à l'époque de Bertrandon dans la capitale impériale. Notre voyageur énumère tout d'abord celles de l'église de la Sainte-Sophie :

Et dist on que, en ceste eglise, est une des robes de Nostre Seigneur et le fer de la lance et l'esponge dont il fu abreuvé et le rosel marin. Mais je y ay vey une pierre large comme ung lavoir où on dist que Abraham donna à mangier aux trois angels qui aloient pour destruire Sodome et Gomorre. Je veiz un jour ledit patriarche faire le service à leur maniere auquel estoient l'Empereur, sa mere, sa femme qui estoit une tres belle dame, fille de l'empereur de Trapezonde, et son frere qui estoit dispot de la Mourée. Je attendi tout le jour pour veoir leur maniere de faire, et firent un mistere de trois enfants que Nabuchodonosor fist mettre en la fournaise¹⁵³.

D'après la description de Bertrandon, nous pouvons y constater une certaine cohabitation des reliques de la Passion du Christ avec le monument de l'Ancien Testament. Il n'est pas sans intérêt de souligner que le fer de la Sainte Lance est décrit plusieurs années plus tard par le Castillan Pero Tafur, contemporain de notre voyageur¹⁵⁴. Lors de sa visite de la « Sainte-Sagesse », Bertrandon assista de même à un service religieux. Quoiqu'il s'agît du rite grec, ce dernier comportait des éléments occidentaux (un mystère), d'ailleurs assez rarement documentés¹⁵⁵. D'après les mots qui suivent immédiatement l'extrait cité ci-dessus (*Et fus tout le jour sans boire et sans mengier jusques au vespre, bien tard...*), on pourrait croire que la participation spirituelle de Bertrandon allait s'accroître. La raison est pourtant d'ordre beaucoup moins dévot : (...) *pour veoir l'Emperix, laquelle avoit*

¹⁵³ *Ibid.*, pp. 154-156.

¹⁵⁴ Ce dernier constate pourtant, avec une certaine ironie, une duplicité de cet objet sacré, au moment où, à Nuremberg, on lui présente une Lance en tant que relique impériale germanique : « (...) *é fui alli con los Cardenales á ver aquellas reliquias, é mostráronnos muchas, entre las quales nos mostraron una lança de fierro tan luenga como un cobdo, é dezian que aquella era la que avía entrado en el costado de Nuestro Señor ; é yo dixé como la avía visto en Constantinopla, é creo, que si los señores allí non estuvieran, que me viera en peligro con los alemanes por aquello que dixé.* » (*Andanças é viajes*, pp. 142-143). Par le concours des circonstances, il s'agissait de la même lance que Guillebert voyait à Prague une vingtaine d'années plutôt lors de le jour de l'*Ostensio reliquiarum* (POTVIN, p. 46, voir également ci-dessus). Les reliques impériales furent entre-temps transportées de Prague à Nuremberg à cause des guerres hussites.

¹⁵⁵ Cf. SCHEFER, p. 156, note 1.

*disné en ung hostel prez de là pour ce qu'elle m'avoit samblé si belle à l'église, pour la veoir dehors, et la maniere comment elle aloit à cheval*¹⁵⁶. A l'aide de cette conclusion, nous pouvons imaginer quelle fut l'impression principale de Bertrandon lors du service divin byzantin. La possibilité de revoir l'impératrice fut pour notre visiteur le motif principal de sa participation à une autre cérémonie religieuse qui se déroula au palais de l'Empereur au jour de la Chandeleur et pendant laquelle *les chappelains qui chantent l'office [furent] estrangement habilliez et chantent par cuer, selon leurs dois*¹⁵⁷.

Pour revenir au monde des reliques, Bertrandon observe encore dans l'église de Pantocrator la *lame ou pierre que Nichodeme avait faicte pour mettre sur son monument, sur laquelle pierre de diverses couleurs Jhesuscrist fut mis, quant on le descendit de l'arbre de la croix et que Nostre Dame le mist sur son giron*¹⁵⁸. D'après la légende, cette pierre était couverte par les larmes de la Vierge qui y tombaient. Bertrandon en semble être stupéfait, pourtant il s'empresse de vérifier l'authenticité de ce phénomène miraculeux :

*Et est une moult devote chose, comme il me semble, car on y voit toutes les larmes que Nostre Dame ploura, qui cheoient sur ladite pierre et non mie sur le corps de Jhesucrist. Et veritablement, je cuiday de prime face que ce fussent gouttes de cire et y mis la main pour les touchier et puis me abaissay bas pour veoir contre le jour et me sembla que c'estoient gouttes d'eaue engelées. C'est une chose que plusieurs gens ont vue*¹⁵⁹.

A première vue, cet extrait incite à une comparaison avec le miracle du même type que Bertrandon décrit lors de sa visite à Notre-Dame de Sidnaya. A Constantinople, notre voyageur sceptique semble avoir un peu plus de confiance en cette manifestation merveilleuse. Il est vrai que la vérification, faite par le toucher et l'observation diligente, lui paraît indispensable. Le constat final de son « expérience » ne semble pourtant pas contredire la nature miraculeuse de ce phénomène. Bien que nous ne sachions rien sur l'identité des *plusieurs gens*, d'autres témoins du miracle, les derniers mots de cette description ont pour but de confirmer au lecteur qu'il ne s'agissait pas d'une illusion propre à l'auteur du récit.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 156.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 166.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 160-161.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 161.

La même église abritait aussi les tombeaux de sainte Hélène et de son fils, l'empereur Constantin. Après la description de la taille de ces monuments, Bertrandon n'oublie pas de rappeler le sort de ces sépultures :

Et autresfois que on dist que les Venissiens eurent grant puissance à Cosntantinoble, ilz emportèrent le corps de sainte Helaine à Venize lequel est tout entier. Et dist on qu'ilz ne peurent oncques ouvrir celluy de Constantin et est assés vraysamblable, car on voit deux grosses pierres qui sont rompues par là où on le vouloit ouvrir¹⁶⁰.

Notre voyageur pouvait lui-même confirmer la *translatio* du corps de sainte Hélène à Venise où il l'avait observé pendant son voyage d'aller.

Le dernier inventaire de reliques, décrit en détail par Bertrandon, est celui de l'église des Saints-Apôtres. Notre voyageur, ou plutôt de nouveau notre visiteur-pèlerin, y constate la présence du tronçon du pilier auquel fut attaché Jésus-Christ pour être battu dans la maison de Pilate, *laquelle est de pareille pierre que les deux autres tronchons que j'ay veuz, l'ung à Romme et l'autre en Jherusalem ; mais celuy cy est plus grant le tiers que les deux autres ne seroient ensemble¹⁶¹*. Bertrandon est, ici de nouveau, capable de raccorder ses souvenirs de pèlerin et de rappeler, dans le récit, ses visites précédentes des monuments liés à la Passion. Tandis que dans le passage romain de son voyage, il ne parle que *de moult belles reliques en plusieurs eglises, tant de choses à quoy Nostre Seigneur a touchié*, à Jérusalem, la description de cette rencontre manque totalement. C'est alors à Constantinople que notre pèlerin réactualise ses visites précédentes et complète enfin sa description sommaire.

Le sanctuaire des Saints-Apôtres conservait, à l'époque de la visite de Bertrandon, des *corps saincts grez tous entiers que voit qui vult*. La manière de leur conservation ainsi que l'attitude générale de l'Eglise orthodoxe vis-à-vis des corps saints n'échappent pas non plus à la description du *Voyage d'outremer*. Bertrandon compare la dévotion aux reliques chez les Grecs et les Latins, avec un ton dédaigneux pour l'insouciance des premiers vis-à-vis des objets sacrés¹⁶².

L'attention particulière que Bertrandon accorde dans son récit aux reliques à Constantinople sous-entend une importance de ce phénomène pour notre visiteur. La ville impériale ressemble, d'après son récit, à un énorme dépôt qui abrite ce trésor spirituel,

¹⁶⁰ *Ibid.*, pp. 161-162.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 162.

¹⁶² « Et sont eslevés en sarcus de bois et y en a l'ung qui eut la teste coppée et on luy a mis la teste d'un autre saint à l'endroit de la sienne. Ilz sont tous entiers et y a longtems qu'ilz y sont, mais ilz ne les tiennent point en telle reverence que nous faisons les corps saintctz par dechà. » (*Ibid.*, pp. 162-163).

partagé par toute la Chrétienté. D'un côté, l'auteur du *Voyage d'outremer* ne fait aucune référence au rôle thaumaturgique ou plutôt salvateur que les reliques pouvaient jouer ; d'ailleurs, son prédécesseur Guillebert de Lannoy ne le fait pas non plus à propos de la croix reliquaire qu'il avait reçu au même endroit. D'un autre côté, l'énumération détaillée des objets sacrés, conçus ici comme des choses merveilleuses plus à voir qu'à vénérer, aboutit au constat final de Bertrandon, celui de l'importance de ce trésor spirituel pour le sort de la métropole de l'Empire byzantin. Notre voyageur était bien conscient de la situation fragile de la ville, déjà encerclée depuis des décennies par les Ottomans. Dans ce contexte il met en évidence le dernier investissement infructueux de Constantinople par les Turcs en 1399. Son interprétation du sort heureux pour les Grecs de cet événement historique rapproche ce passage de notre sujet : *Dieu l'a plus gardée pour les saintes reliques qui sont dedans que pour autre chose*¹⁶³. Bertrandon accorde ainsi aux reliques un rôle important mais utilise en même temps l'ironie pour constater que la ville n'aurait pas mérité autrement ce secours d'en haut.

La place du pèlerinage dans l'œuvre de Bertrandon

Lors de son retour à travers les Balkans, Bertrandon ne décrit aucune visite de lieu sacré de pèlerinage. En revanche, il rapporte avoir participé deux fois à la messe : une fois près de Belgrade où il assiste à *la messe le jour de Pasques en langaige esclavonien et estoit de l'obeissance de Romme, et leurs cerimonies de l'eglise sont telles que les nostres*¹⁶⁴. D'après ce constat, nous pouvons déduire que Bertrandon se trouvait dans le village des Croates catholiques qui conservèrent la liturgie en langue slave depuis leur christianisation au IX^e siècle. Ce rite qui respectait autrement la cérémonie romaine, fut de plus accordé par les papes du XIII^e siècle¹⁶⁵. Bertrandon participa encore à une autre messe non loin de là, près de la ville de Szeged : *Il y a une assés belle eglise de Cordeliers. Je ouys le service qu'ilz font ung peu sur le hongre*¹⁶⁶. La nature de la cérémonie semble – d'après la description – un peu plus obscure. Toujours en Hongrie,

¹⁶³ *Ibid.*, p. 164.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 212.

¹⁶⁵ Je remercie à Mme Anežka KINDLEROVÁ pour cette référence qui fera partie de son article « Vývoj slovanské liturgie na českém území » [l'Evolution de la liturgie en langue slavonne dans les pays tchèques], dans *La liturgie en Bohême et en Moravie : acquis et problèmes / Výsledky a problémy studia dějin liturgie v Čechách a na Moravě*, éds. N. Richard – J. Svátek, Prague 2012 (sous presse).

¹⁶⁶ SCHEFER, p. 233.

près de Buda, Bertrandon signale la présence du *corps de saint Pol* [Ermite] *gisant à une lieue près de ceste ville et est tout entier*¹⁶⁷. Cette dernière mention du lieu sacré dans le récit laisse ouverte la question si notre voyageur, à son retour, visita véritablement ce lieu de dévotion.

Le passage en revue des visites de lieux sacrés avait pour objectif de préciser le statut de Bertrandon pendant son périple. L'attitude personnelle de notre voyageur vis-à-vis des lieux de dévotion n'a presque rien de commun avec celle de ses précurseurs dont le but fut exclusivement la Terre sainte. Pourtant, nous pouvons constater plusieurs raisons grâce auxquelles le voyage de Bertrandon peut être considéré comme un pèlerinage, au moins en partie. A son début, il appartenait à un groupe de pèlerins. Il a parcouru, avec toute probabilité, les lieux les plus éminents du pèlerinage de Jérusalem. De plus il avait l'intention de partir vers le couvent de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï. Enfin, entre son séjour au Mont-Sion et son départ définitif dans la caravane de Damas, il compléta l'itinéraire sacré des confins septentrionaux de la Terre sainte – la Syrie et la Galilée. Si l'objectif unique de son voyage était une mission de reconnaissance de l'Asie Mineure et de l'Empire Ottoman, pourquoi Bertrandon s'attarda-t-il par tous ces détours ?

De plus, la division stricte entre le pèlerinage et le voyage de reconnaissance proposée par S. Cappellini, doit être nuancée d'après ce que nous avons démontré. Tout d'abord, nous ne partageons pas le constat que le départ vers les pays inconnus dans la compagnie des sarrasins soit une sorte de métamorphose du pèlerin chrétien en un pèlerin musulman¹⁶⁸. D'un côté il est vrai qu'à Damas notre voyageur quitte définitivement le paysage sacré de la Terre sainte. Mais, d'après ce que nous avons observé, la tradition du pèlerinage chrétien, voire musulman, joua-t-elle pour Bertrandon un rôle essentiel ? Le déguisement derrière le bourdon chrétien et le turban oriental ainsi que le changement d'habit des deux types, présenté comme une partie d'un rite de passage¹⁶⁹, exprime – d'après notre lecture du récit – l'esprit pragmatique de notre voyageur. Bertrandon raconte ce qu'il a fait et, au même moment, il donne des explications à son lecteur et lui précise, comment il faut se comporter dans des conditions précaires au milieu des « infidèles ». La participation à la caravane de la Mecque et l'habit turc sont ici des outils pratiques de déguisement et, logiquement, de survie. L'espion bourguignon ne doit simplement pas se faire remarquer

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 235.

¹⁶⁸ « Ce n'est cependant qu'à Damas que le voyageur pourra enfin échapper à sa tradition pour en emprunter une autre, celle du pèlerinage musulman. » C'est le moment « où Bertrandon cesse d'être un pèlerin chrétien pour s'habiller en hadji turc ». (CAPPELLINI, p. 95).

¹⁶⁹ « Il y a bien dans ces épreuves initiatiques à la vie turque quelque chose qui relève d'un rite de passage permettant finalement de devenir *autre*. » (*Ibid.*, p. 105).

afin de s'assimiler dans un milieu étranger (et étrange) et pouvoir l'observer du dedans. Bien qu'exprimés par les mots du récit, légèrement « fictionnalisés », ces faits ne comprennent rien de symbolique ou de rituel.

Enfin, si Bertrandon est devenu un pèlerin « métamorphosé » en musulman, pourquoi s'intéressa-t-il au tombeau de saint Basile lors de son parcours ? Le séjour à Constantinople, caractéristique par de nombreuses visites de lieux de dévotion et la description des reliques, ne relève pas non plus du changement de comportement. Bertrandon de la Broquière reste, en partie, pèlerin chrétien, mais un pèlerin curieux. Son parcours reste à ses débuts partiellement enraciné dans la tradition du saint voyage de Jérusalem pour changer légèrement en un itinéraire plus ou moins individualisé aux confins septentrionaux de la Terre sainte. La dimension du pèlerinage fait toujours écho sans jamais disparaître pendant son voyage de retour, notamment à Constantinople, bien que ce dernier revête les caractéristiques propres à un voyage de reconnaissance. La réalisation de la mission d'espionnage au profit du duc Philippe le Bon n'est pas remise en question : même après cette analyse, elle reste le mobile principal de l'ensemble du voyage bien que l'auteur dans son récit tenta de la dissimuler derrière un passage de « tournant » exprimé par sa décision spontanée. Le pèlerinage influença pourtant le début de ce parcours d'*outremer* et, par la suite, la conception du voyage entier. Dans le cas de Bertrandon de la Broquière nous pouvons enfin constater que le phénomène du voyage pieux en Terre sainte n'est pas en contradiction avec l'esprit pratique de son acteur : l'agent au service du duc profita de l'occasion de sa tâche afin de se rendre aux lieux qui comportaient les enjeux de dévotion d'un côté et de curiosité d'un autre.

Listes d'indulgences

Introduction

Si nous regardons les récits de nos voyageurs, nous rencontrons une anomalie dans trois cas sur les quatre. Les textes d'Ogier d'Anglure, de Nompar de Caumont et de Guillebert de Lannoy contiennent chacun une partie qui se distingue par plusieurs caractéristiques du reste de leur ouvrage. Cette partie à l'intérieur des récits de voyages ou de pèlerinages ressemble à une liste qui répertorie les lieux sacrés de la Terre sainte. La présence de ce

répertoire n'est pas unique chez nos voyageurs : nous pouvons trouver ses équivalents dans d'autres récits de pèlerinage depuis le XIV^e jusqu'au XVI^e siècle, établis par les pèlerins de plusieurs pays, ayant des origines sociales différents. Ces parties du récit se distinguent du contexte presque toujours par leur forme, elles conservent plus ou moins le même contenu et sont étroitement liées au phénomène des indulgences. C'est pourquoi nous les désignons comme « les listes d'indulgences » bien que le terme puisse paraître discutable¹⁷⁰.

Malgré un certain isolement formel au sein de chaque récit, les listes d'indulgences forment une partie intégrante de nos textes et notre propos ne peut pas se permettre de laisser leur description et leur analyse de côté¹⁷¹. Dans cette sous-partie, nous allons décrire la forme et la nature de ces listes dans les textes des trois nobles mentionnés ci-dessus. Bien que leur contenu soit souvent identique, nous allons constater un certain nombre de différences et nuances entre ces trois exemplaires. Enfin, il nous faudra trouver les éléments de réponse à la question sur l'utilité, la destination et l'objectif des listes d'indulgences présentes dans l'ensemble des ouvrages de nos trois seigneurs. Cette analyse essaiera ainsi de contribuer au débat plus général sur ce phénomène qui n'a pas été jusqu'ici exploré d'une manière satisfaisante¹⁷².

¹⁷⁰ Le problème essentiel de cette conception réside dans le fait que les historiens ne portent pas souvent leur attention à la différence entre le récit de pèlerinage et la liste d'indulgences (à laquelle on peut associer le terme *Ablaßliste* de Nikolaus Paulus). Il est vrai que la frontière entre les deux types de textes est assez perméable ce que nous allons bientôt constater dans l'exemple d'Ogier d'Anglure. Pourtant, dans la plupart des cas, la liste d'indulgences représente une sorte de césure dans la ligne narrative du récit de pèlerinage, tout en répertoriant les lieux sacrés, visités ou non par le pèlerin, qui se trouvent en Terre sainte. Il faut rappeler à ce propos qu'aucune d'autre région ne fut, au Moyen Âge, décrite par ce type d'écriture dont la forme est adoptée par un certain nombre de visiteurs.

¹⁷¹ Par exemple, le manuscrit incomplet des *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy (KBR, Ms. II 6978, fol. 71r^o-106v^o) contient la liste dans son intégralité. Le copiste lui a accordé une telle importance qu'elle interrompt la narration du voyage de Guillebert au Danemark (76v^o/77r^o) pour être suivie par les descriptions des ports du Levant qui émanent de la partie des *Rapports*. Cette intégration curieuse de la liste peut s'expliquer par le fait que le copiste l'a jugée tellement importante qu'elle ne devait pas manquer dans l'ensemble de sa version des *Voyages et ambassades*.

¹⁷² Parmi les historiens de pèlerinage, seulement quelques uns se sont concentrés sur ce phénomène. Les éditeurs allemands du XIX^e siècle signalaient déjà des similitudes entre les textes des pèlerins médiévaux et présupposaient l'existence d'une source commune (Reinhold RÖHRICHT – Heinrich MEISNER, *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, Berlin 1880, pp. 8-9). Aussi Martin Sommerfeld commença à concevoir ce type de récit comme une écriture *sui generis* (Martin SOMMERFELD, « Die Reisebeschreibungen der deutschen Jerusalem-pilger im ausgehenden Mittelalter », *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 2/II, 1924, pp. 816-851). Mais la tradition historiographique – allemande ou française – parle notamment du guide de pèlerinage ce qui ne correspond pas exactement à notre conception de la liste d'indulgences. Voir notamment les travaux de Régine PERNOUD (éd.), *Un guide de pèlerin de Terre Sainte au XVe siècle*, Mantes 1940 ; Christiane HIPPLER, *Die Reise nach Jerusalem. Untersuchungen zu den Quellen zum Inhalt und zur literarischen Struktur der Pilgerberichte des Spätmittelalters*, Francfort-sur-le-Main 1987 ; Béatrice DANSETTE, « Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte. Une pratique de la 'dévotion moderne' ? Relation inédite d'un pèlerinage effectué en 1486 », *Archivum franciscanum historicum*, 72 (1979), pp. 106-133 et 330-428 ; Jean

La naissance de ce type de liste au sein des récits de pèlerinages se situe à l'époque où la visite des lieux sacrés était récompensée par l'acquisition des indulgences. Cette pratique n'est jamais confirmée dans les récits de pèlerinage avant la moitié du XIV^e siècle¹⁷³ – période d'apparition des premières listes d'indulgences qui se trouvent d'abord dans les récits des ecclésiastiques. Le premier répertoire des *peregrinationes et indulgentiae Terrae Sanctae* est associé à l'ouvrage d'un augustin italien, Jacques de Vérone, datant de 1335. Pourtant, il s'agit d'un ajout plus tardif qui manque par exemple dans la traduction du récit originel en allemand¹⁷⁴. Ce n'est que la liste d'une vingtaine d'indulgences plénières faisant partie du récit du franciscain Niccolò da Poggibonsi de 1346 que nous pouvons considérer comme le véritable et authentique début de ce phénomène. Il est intéressant que les listes suivantes ne proviennent que d'une époque légèrement postérieure, les années 1380 et 1390 – parmi elles se trouve le répertoire de l'un de nos voyageurs, Ogier d'Anglure. Mais à partir de cette période, la liste devient une partie tellement indispensable d'un récit de pèlerinage qu'on finit par en créer une transcription codée¹⁷⁵. Quelle était la forme de cette transcription ? Les récits d'Ogier d'Anglure, de Nompar de Caumont et de Guillebert de Lannoy nous serviront d'exemples pour la décrire.

Forme et contenu

Regardons tout d'abord la forme de ces listes. La taille du texte peut être variable, dans le cas de nos trois voyageurs, c'est la liste d'Ogier d'Anglure qui se distingue par ses proportions les plus grandes, suivie par celle de Guillebert de Lannoy. Le tableau suivant compare le nombre des folios dans les manuscrits et, respectivement, des pages dans leurs éditions :

RICHARD, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout 1981. Un certain aboutissement de la quête du guide commun des pèlerins en Terre sainte est représenté par la thèse de Josephie BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage in the late Middle Ages*, Hilversum, 1994.

¹⁷³ Nikolaus PAULUS, *Geschichte des Ablaßes im Mittelalter*, t. II, Darmstadt, 2000, p. 241.

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ Ch. DELUZ, « Prier à Jérusalem », p. 197.

voyageur	n° de folios	n° de pages
Ogier d'Anglure	33v ^o -43r ^o (10 folios) ¹⁷⁶	pp. 13-40 (= 27 pp.)
Nompar de Caumont	44 v ^o -57 v ^o (13 folios) ¹⁷⁷	pp. 59-75 (=16 pp.)
Guillebert de Lannoy	83 r ^o -99 r ^o (7 folios) ¹⁷⁸	pp. 74-97 (= 24 pp.)

Il est évident que la taille des manuscrits et la mise en page des éditions critiques diffère d'un récit à l'autre – ce tableau a seulement pour objectif de donner l'idée globale concernant la taille des listes d'indulgences.

Dans tous les trois cas, la liste est assez nettement délimitée du reste du récit, surtout au début. Nous constatons la présence des incipits dans tous les textes qui, souvent à l'aide d'une rubrication, annoncent le changement du contenu¹⁷⁹:

Ogier d'Anglure	Nompar de Caumont	Guillebert de Lannoy
<i>Cy après sont escrips les sains lieux que nous avons visitez la grâce Nostre Seigneur</i>	<i>Ci ensuivent les pérégrinacions, indulgences et pardonnances de peine et de coulpe de toute le terre sainte, que je Noper, seigneur de Caumont, de Chasteau Nuef, de Chasteau Cullier et de Berbeguières, ay ensuités par le grace Nostre Seigneur</i>	<i>S'ensuieuvent les pèlerinaiges, pardons et indulgences, de Surye et de Égipte</i>

Ici, nous sommes témoins d'un certain paradoxe : plus l'incipit est élogieux, moins large est le texte qui le suit. La fin de la liste peut être aussi bien désignée, comme dans le cas de Nompar de Caumont qui y ajoute une phrase de conclusion pour pouvoir passer immédiatement à un autre sujet de son voyage, beaucoup plus séculier¹⁸⁰. Guillebert de Lannoy n'indique pas cette délimitation par des termes appropriés que dans le manuscrit KBR, II 6987¹⁸¹ ; dans le texte du manuscrit KBR, 215 31, la limite est pourtant visible

¹⁷⁶ BNF, Ms. Fr. 15 217.

¹⁷⁷ British Library, Ms. Egerton 890.

¹⁷⁸ KBR, Ms. 21 531.

¹⁷⁹ Tel est le cas des deux manuscrits bruxellois de Guillebert (KBR, Ms. 21 531 et KBR, Ms. II 8367). Le récit de Nompar de Caumont annonce la présence de la liste déjà au début du texte (DE LA GRANGE, p. 2).

¹⁸⁰ « Ci fenicent les pérégrinacions, indulgences et pardonnances de la Terre sainte. Et commence à parler de le devize de le eschirpe d'azur que je prins à pourter au dit voyatge Jhérusalem. » (DE LA GRANGE, p. 75).

¹⁸¹ « Chy furent les ingulgentctz des sainz lieux dessudits » (fol. 87 v^o)

car la partie des *rapports* d'espionnage, indiquée par son propre incipit, suit immédiatement à la liste¹⁸². Chez Ogier d'Anglure, la fin de cette partie est, au contraire, moins nette : toutefois, nous pouvons considérer sa deuxième description de Jérusalem qui ne signale plus les lieux de culte, comme une autre phase du texte qui n'appartient plus à ce répertoire¹⁸³.

C'est surtout la présence d'une phrase relativement stéréotypée placée immédiatement après l'incipit qui devient l'une des marques formelles les plus caractéristiques pour les listes d'indulgences. Son expression est à peu près identique dans tous les trois récits :

Ogier d'Anglure	Nompar de Caumont	Guillebert de Lannoy
<p><i>Et en tous les lieux ou les croix sont signées, il y a pardon de peine et de coulpe ; et es autres lieux qui point ne sont signez, quelxconques ilz soient, il y a pardon sept ans et .vij. .xl^{mes}. Et furent données lesdictes indulgences de saint Selvestre, pape, a la priere et requeste de sainte Helene et de saint Constantin, son fils, empereur de Constantinoble.</i></p> <p><i>In nomine Domini, Amen.</i> 184</p>	<p><i>(...) lesquelles endulgences furent concédées de saint Silvestre, papa, à la requeste de l'empereur Constantin et de sainte Hellène, sa mère, et furent escriptes en la cipté de Jhérusalem le .xiiij^e jour du mois de juillet, l'an mil .cccc. xix.¹⁸⁵</i></p>	<p><i>Et veuilliez sçavoir que, en quelconques lieux cy après nommez où vous trouverez le signe de la croix, il y a plaine absolucion de peine et de coulpe, et, es aultres lieux nommez cy après où point n'y a le signe de la croix, il y a sept ans et sept quarantaines de pardon. Et furent données lesdittes indulgences de saint Silvestre, pape, à la prière de saint Constantin, empereur, et de madame sainte Hélaïne, sa mère.¹⁸⁶</i></p>

Les phrases presque identiques introduisent une légende d'après laquelle les indulgences pour la visite de Jérusalem et ses environs furent déterminées dès le début du IV^e siècle par le pape Silvestre II à la demande de l'empereur Constantin et de sa mère sainte Héléne. Cette légende selon laquelle le pontife devait leur exprimer ainsi sa grâce pour

¹⁸² fol. 93 r^o

¹⁸³ BONNARDOT – LONGNON, p. 40 et sq.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 13

¹⁸⁵ DE LA GRANGE, p. 59.

¹⁸⁶ POTVIN, p. 73.

leurs mérites d'avoir trouvé la Sainte Croix se répandit progressivement au cours du XIV^e siècle. Bien que nous n'ayons pas la moindre preuve pour cette période, de nombreux récits de la fin du Moyen Âge le rappellent dans leurs prologues. Cette « phrase de Silvestre »¹⁸⁷ prouve probablement le fait que les indulgences aux pèlerins ne furent pas accordées par les papes de l'époque : si tel était le cas, les auteurs des listes le marqueraient¹⁸⁸. Il est vrai que les papes du XIV^e siècle, plus concrètement Clément VI et Urbain V, ont accordé une pleine rémission des péchés (*plenam remissionem peccatorum*) pour certains pèlerins – toutefois, cette variante d'indulgence plénière ne concernait que les cas individuels à titre personnel et, par conséquent, elle n'était pas destinée à la visite de tel ou tel lieu sacré¹⁸⁹. Qui disposait alors de ce privilège ? Nous avons déjà constaté que le phénomène du pèlerinage en Terre sainte est lié, depuis le milieu du XIV^e siècle, à l'activité de la Custodie des Franciscains qui consolida sa position dans la région après les accords avec les autorités locales. N. Paulus en déduit même que tout le système d'accord des indulgences pour les lieux sacrés de la Terre sainte fut probablement inventé par cette institution¹⁹⁰. De toute façon la *Custodia* savait en tirer son profit et il est même possible qu'elle fonda justement son existence, en 1332, sur ce phénomène. Depuis cette période, la quête des indulgences supplanta le pèlerinage pénitentiel jusqu'à tel point que l'autorisation pontificale ne fut plus qu'une formalité mais, en même temps, une nouvelle source de revenus pour la Curie¹⁹¹.

Les prologues d'Ogier d'Anglure et de Guillebert de Lannoy ne reproduisent pas exclusivement la mention de la concession des indulgences par le pape du début du IV^e siècle, mais expliquent, en même temps, comment il faut lire le texte qui suit ; en d'autres termes, ce qui signifient les croix marquées çà et là dans la suite des manuscrits¹⁹². L'ouvrage de Nompars de Caumont ne contient pas cette indication et la possibilité d'obtention des indulgences suit chaque lieu mentionné dans la liste d'une façon répétitive. La présence de ces indications souvent abrégées par des signes de croix devient donc un autre trait caractéristique pour les listes des pèlerins.

¹⁸⁷ J. BREFELD, p. 48-49 où se trouvent aussi d'autres versions de la phrase de Silvestre en latin et en allemand (prologues de Hans Rot et du voyage de Léon de Rožmitál).

¹⁸⁸ N. PAULUS, *Geschichte des Ablaßes*, t. II, p. 242.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 243.

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ A. GRABOÏS, pp. 69-71.

¹⁹² Ce petit signe avait sans doute pour but d'économiser le matériau d'écriture ainsi que ménager la main des copistes. Le récit de pèlerinage de Nicolas de Martoni, qui visita la Terre sainte au même temps qu'Ogier d'Anglure (1394-1395), introduit aussi le signe « Y » pour marquer les indulgences partielles, cf. Nicolas de MARTONI, « Relation du pèlerinage aux lieux saints », éd. de Michel Tarayre dans *Vers Jérusalem. Itinéraires croisés au XIV^e siècle*, Paris 2008, pp. 53-202, pour la liste voir pp. 111-126.

Indulgences plénières et partielles

Les prologues des listes marquent la présence soit des indulgences partielles pour sept ans et sept quarantaines qui raccourcissent le temps du séjour au Purgatoire ou le temps de pénitence, soit des indulgences plénières qui dispensent de toute peine temporelle pour le péché confessé et pardonné¹⁹³. Les indications insérées dans le texte de Nompar de Caumont distinguent, pour le premier type, encore « .vij. ans et .vij. carantènes de vray pardon » et ceux « de endulgence »¹⁹⁴, tandis que dans le cas du deuxième type, on parle soit de « plénière endulgence » soit du « vray pardon à payne et coupe »¹⁹⁵. Dans la plupart des cas, les « tarifs » des indulgences sont identiques dans toutes les listes. Le tableau suivant montrera pourtant que nous pouvons repérer certaines légères disparités lorsque nos trois textes seront alignés¹⁹⁶ :

¹⁹³ La possibilité d'obtenir les indulgences plénières était accordée, pour des pèlerins en Terre sainte, notamment aux endroits liés à la vie et la mort de Jésus-Christ.

¹⁹⁴ Cf. DE LA GRANGE, p. 59.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 61.

¹⁹⁶ Légende : OdA = Ogier d'Anglure, NdC = Nompar de Caumont, GdL = Guillebert de Lannoy ; † = indulgence plénière, p = indulgence partielle, 0 = le pèlerin ne signale pas le lieu dans son récit.

INDULGENCES PLENIERES ET PARTIELLES			
<i>lieu</i>	<i>OdA</i>	<i>NdC</i>	<i>GdL</i>
Rama - maison de Joseph d'Arimatee	0	p	†
Saint-Sépulcre			
Place devant l'entrée	†	p	†
Mont-Calvaire - lieu de crucifixion	†	†	†
Lieu de déposition de la Croix	†	†	†
Tombeau du Christ - lieu de Résurrection	†	†	†
Lieu où le Christ rencontra Marie Madeleine	†	p	†
L'invention de la Sainte-Croix	†	†	†
Pilier du couronnement du Christ	†	p	p
Ville de Jérusalem			
Maison de Pilate	p	†	†
Lieu de naissance de la Vierge	p	†	†
Temple où le Christ fut présenté	0	†	p
Porte Saint-Etienne	†	p	p
Porte Dorée	p	†	p
alentours de Jérusalem			
Val de Josaphat – sépulcre de la Vierge	†	†	†
Lieu de Sépulcre de saint Jacques le Mineur	†	0	0
Mont des Oliviers – lieu de l'Ascension	†	†	p
<i>Coenaculum</i>	†	†	†
Chapelle Saint-Thomas	†	0	0
Jardin de Gethsémani	†	p	p
Lieu où la Vierge Marie reçut le rameau	†	p	p
Lieu de mort de la Vierge Marie	†	†	p
Lieu de l'apparition du Christ à 11 apôtres	†	p	p
Lieu de la descente du Saint-Esprit	†	†	†
Reste de la Terre sainte			
Mont-Quarantaine	†	†	†
Fleuve Jourdain – baptême du Christ	†	†	†
Bethléem - lieu de naissance	†	†	†
Bethléem – la Crèche	†	†	0
Bethléem – lieu de la circoncision	†	†	†
Lieu de naissance de saint Jean-Baptiste	†	p	p
Béthanie – lieu de la résurrection de Lazare	†	0	p
Mont-Thabor – lieu de la Transfiguration	0	0	†
Mont-Sinaï – lieu où Moïse reçoit la Loi	†	0	†

Ce bilan ne concerne que des lieux où au moins l'un des trois pèlerins signale la possibilité d'obtenir une indulgence plénière. Pour le reste, les trois listes dénombrent encore des dizaines de places en Terre sainte. A première vue, nous devons constater que ni le répertoire, ni les bénéfices spirituels ne sont identiques¹⁹⁷. Lors de leurs parcours dans cet espace sacré, les voyageurs devaient suivre des guides établis probablement à partir de traditions légèrement différentes. Le plus grand nombre d'indulgences plénières est atteint par Ogier d'Anglure (27) qui est suivi par Guillebert de Lannoy (18) et Nompars de Caumont (17). Les listes des deux derniers semblent correspondre assez souvent ce qui pourrait s'expliquer par leur proximité chronologique – Nompars visita la Terre sainte en 1419, le répertoire de Guillebert est étroitement lié à son voyage d'Orient qui eut lieu seulement deux ans plus tard. Le cas d'Ogier d'Anglure est encore intéressant d'un autre point de vue : son répertoire semble « déborder » de son cadre délimité par le prologue déjà cité ci-dessus et par la deuxième description de Jérusalem (une limite que nous avons marquée d'une façon plutôt arbitraire)¹⁹⁸.

Sources bibliques et leurs extraits

La dernière ligne du tableau marque en effet une sorte de double débordement – géographique et textuel – de la liste d'indulgences par rapport à la Terre sainte. Tout d'abord, elle dépasse la limite géographique, ce qui est caractéristique notamment dans la liste faisant partie du récit de Guillebert de Lannoy. Son répertoire des lieux saints où l'on peut acquérir les indulgences ne se borne pas exclusivement à la région de Jérusalem ou de Galilée. C'est ainsi que le titre de sa liste entière, contrairement aux autres, contient aussi *de Surye et de Egipte*. La partie rubriquée *Cy s'ensieuent les pèlerinaiges qui sont devers la mer de Surie* contient non seulement les lieux de dévotion qui se trouvent sur la côte palestinienne, mais aussi les monuments chrétiens à Damas, aux alentours du Caire

¹⁹⁷ A. Graboïs signale, lui aussi, cette disparité en affirmant que « certains pèlerins reprenaient des endroits connus donnant droit à des indulgences plénières, alors que pour d'autres, les mêmes emplacements n'en valaient que de partielles » (A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 70). Cette attribution d'indulgences, fut-elle vraiment arbitraire pour les pèlerins ou ne dépendait-elle, bien au contraire, de leurs sources d'information, écrite ou orale ?

¹⁹⁸ C'est ainsi que nous rencontrons le signe de la croix encore au Mont-Sinaï au « saint lieu ouquel Nostre Seigneur donna la loi a Moÿse. Ce fut proprement ou lieu ou est le grant autel †. » (BONNARDOT – LONGNON, p. 51). De même, le pèlerin champenois insère la croix juste avant le début de la liste quand il décrit son entrée à la sainte cité de Jérusalem : « Tantost après partismes d'illec tout a pié, et par le congié du lieutenant du Soudam entrasmes a la saincte cité de Jherusalem † a heure de vespres basses (...) » (*Ibid.*, p. 13).

(comme le fameux village de Mataria ou les *greniers du pharaon*), les monastères en amont du Nil et dans le désert, dans la péninsule du Sinaï, à Alexandrie, voire à Chypre, ces derniers liés au culte de sainte Catherine. Le monastère de cette martyre – ainsi que la montagne où Moïse reçut les tables de la Loi – figurent aussi bien dans le récit d’Ogier d’Anglure qui ne semble pourtant pas les incorporer, malgré l’exception déjà mentionnée, dans son répertoire destiné plutôt à la Terre sainte.

Un autre débordement concerne plutôt la matière biblique – source principale pour le statut des lieux sacrés. Il faut tenir compte du fait que les Saintes Ecritures (mais aussi certaines légendes apocryphes) se trouvent toujours en arrière-plan de ce type de description normative de la Terre sainte. Sans entrer dans les détails, nous pouvons constater que la plupart des lieux où nos pèlerins pouvaient obtenir une indulgence plénière ou partielle étaient liés à la vie et la passion de Jésus-Christ. Une part moins importante des lieux de culte était rattachée aux histoires de l’Ancien Testament, notamment dans les villes de Hébron ou de Gaza. Le lieu où Moïse reçut les Tables des Dix Commandements au Mont-Sinaï est même le seul où nos voyageurs pouvaient obtenir une indulgence plénière. Mais une grande partie des monuments visités dépendait encore d’une tradition ultérieure – celle des légendes et apocryphes¹⁹⁹. Tel est le cas de nombreux lieux mentionnés dans notre tableau : les endroits concernant la vie et la mort de la Vierge Marie²⁰⁰, saint Jacques le Mineur ou bien le lieu de l’invention de la Sainte-Croix par sainte Hélène²⁰¹.

Dans ce contexte biblique, les listes d’indulgences se distinguent par un certain nombre d’extraits tirés directement des Saintes Ecritures. Cette caractéristique en dit long sur les conditions de la création des répertoires. Dans nos textes nous pouvons distinguer ces extraits d’après plusieurs critères :

¹⁹⁹ Il faut rappeler que le domaine des apocryphes et de leur influence sur la littérature médiévale est encore peu étudié. La vue générale est proposée par exemple par le chapitre d’Edina BOZOKY « Les apocryphes bibliques » dans l’ouvrage complexe *La Bible au Moyen Âge*, éd. P. Riché – G. Lobrichon, Paris 1984, pp. 429-448. Pourtant le rapport entre les textes non-canoniques de la Bible et les récits de pèlerinage n’y est pas mentionné. Il est aussi fort probable que nos voyageurs s’inspiraient des compilations de Vincent de Beauvais et de Jacques de Voragine qui étaient largement diffusées.

²⁰⁰ Ce culte se développe à partir des textes apocryphes nommés *Transitus Mariae* et fut reproduit par Grégoire de Tours et Jean de Damascène. Selon cette tradition (qui éclaircit aussi certaines lignes de notre tableau), Marie rencontre un ange qui lui donna le rameau de palme et lui annonça sa mort prochaine. Peu après, les apôtres revinrent de leurs missions pour l’entourer. Au moment de la mort de la Vierge, Jésus reçoit son âme tandis que les apôtres enterrent son corps au Mont des Oliviers. Enfin, Jésus reprend le corps pour le réunir avec l’âme au Paradis. (Grégoire de Tours, *De la gloire des martyrs*, I, 4)

²⁰¹ L’histoire de l’invention de la Sainte Croix fut diffusée parmi les pèlerins, notamment grâce à son traitement dans la Légende dorée (Cf. Jacques de VORAGINE, *La Légende dorée*, éd. de Teodor de Wyzewa, Paris 1998, pp. 259-266.

1) selon la source – dans la plupart des cas, les extraits proviennent du Nouveau Testament, mais aussi de l’Ancien Testament. Nous ne rencontrons jamais les citations des apocryphes ou des légendes liées au culte des saints.

2) selon la langue – la plupart des extraits sont recopiés directement de la Vulgate et inscrits en latin. Dans ce cas-là, la phrase n’est souvent indiquée que par son début et finie par *etc.*²⁰². Cette indication à l’aide de l’extrait de la Vulgate servait probablement au lecteur de la liste, qui avait sans doute la Bible en mains, ou plutôt dans sa tête, à se rappeler l’intégralité de l’histoire biblique qui s’associait à tel ou tel lieu sacré. Mais il y a, chez Ogier d’Anglure et Guillebert de Lannoy, des extraits en langue vernaculaire. Il n’est pas possible de conclure si les deux auteurs des listes procédaient selon un quelconque système au choix des extraits et des langues.

L’utilisation du latin ne se limite pas qu’aux citations bibliques, mais sert aussi à décrire des phénomènes que nos pèlerins ne furent pas capables d’exprimer en leur langue maternelle. C’est le cas notamment du répertoire de Guillebert de Lannoy qui parle de *latibula* (cachettes) du roi David, du champ *de fulonis* (champ de teinturier)²⁰³ ou de l’apôtre *Mahieu de theloneo* (de la douane)²⁰⁴. Quand il essaye de décrire Joseph d’Arimathie par périphrase, il commet même une erreur en lui attribuant l’épithète de *Centurio* et non de *decurio*, c’est-à-dire membre du Grand-Conseil²⁰⁵. Nous pouvons observer les degrés différents de ce type de référence en comparant les deux autres récits. Quand Nompar de Caumont parle du Champ de Sang (*ager sanguinis*, Matth. 27, 8), il écrit seulement *le camp de Alchedemac*, tandis qu’Ogier d’Anglure essaye d’éclaircir cette dénomination obscure par la manière suivante : (...) *et est appelé en l’Euvangille ‘Archeldemach’, c’est a dire selon l’exposicion, ‘champ de sang’*²⁰⁶. L’exemple le plus curieux de cette « contamination » par le latin des listes vernaculaires est sans doute la *Sainte-Marie du Palme* que l’on trouve chez Guillebert de Lannoy²⁰⁷. Cette obscurité ne correspond pas à un culte spécial de la Vierge mais à la mauvaise compréhension du texte apocryphe latin. On y trouve le verbe *pasmavit* dérivé du mot grec *πασμα*. Ce verbe n’a pas toujours été bien compris ni par les copistes du Moyen-Âge, ignorant le grec, qui

²⁰² Comme c’est le cas d’Ogier d’Anglure qui décrit le jardin de Gethsémani : « *Item, en celluy jardin a l’un des boutz est le lieu ou saint Pierre cospa l’oreille de Malcus, et dist Nostre Seigneur a saint Pierre : Mitte gladium tuum in vaginam, etc.* » (BONNARDOT – LONGNON, p. 17).

²⁰³ POTVIN, p. 79.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 91.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 74; cf. Marc 15, 43 (*venit Ioseph ab Arimathia nobilis decurio*) ou Luc 23, 50 (*vir nomine Ioseph qui erat decurio*).

²⁰⁶ Cf. DE LA GRANGE, p. 68, et BONNARDOT – LONGNON, p. 21.

²⁰⁷ POTVIN, p. 76.

l'ont simplement répété ou bien transformé à un toponyme comme dans le cas de Guillebert, ni par son éditeur qui a laissé cette anomalie sans aucun commentaire²⁰⁸.

Si nous comparons le nombre des extraits chez nos trois pèlerins, c'est Guillebert de Lannoy qui cite le plus souvent la Bible (27 extraits), suivi par Ogier d'Anglure (19 extraits)²⁰⁹. La liste de Nompard de Caumont ne contient que trois citations, toutes en latin²¹⁰. Les concordances des extraits entre les trois auteurs sont très rares. En fait, on n'en retrouve qu'une seule commune aux trois listes :

Ogier d'Anglure	Nompard de Caumont	Guillebert de Lannoy
<i>Item, ung peu plus amont en celle mesme rue est le lieu ou Nostre Seigneur Jhesu Crist dist aux femmes qui ploroient après lui quant on le menoit crucifier : « Ne plorés pas sur moy, mais plorés sur vous et sur vos enfans »²¹¹.</i>	<i>Item, le lieu où Siméon, le Sirénen, fut prié que yl aidast à pourter le croix à Jhésu Crist ; et en ce lieu se tourne devers les filles de Jhérusalem, leux disant que ne plouracent point sur luy mes sus elles et sus leurs enfans.</i> ²¹²	<i>Item, le quarfour où les Juifz constraindirent Symon ad ce qu'il portast la croix de Jhésucrist, et en iceluy lieu mesmes osta Nostre Seigneur sa croix et se retourna vers les femmes qui le sieuvoient, en disant : Mes filles de Jhérusalem, ne veulliez plourer sur moy.</i> ²¹³

Nous pouvons constater que chacun de nos trois pèlerins reprend ici l'extrait de l'Évangile de saint Luc (23, 28) et le cite avec ses propres mots. Des concordances semblables (mais toujours seulement entre deux récits) apparaissent çà et là à propos

²⁰⁸ J. BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage*, p. 56 qui donne un autre exemple de ce phénomène.

²⁰⁹ Ici de nouveau, Ogier d'Anglure « déborde » des limites de la Terre sainte, en citant l'Ancien Testament à deux reprises lors de sa visite au Mont-Sinaï pour décrire le lieu où se trouvait le buisson ardent (BONNARDOT – LONGNON, p. 47 ; cf. Ex. 3, 3-5). Les éditeurs de son récit signalent les disparités entre les extraits en latin d'Ogier et le texte canonique de la Vulgate (Cf. *Ibid.*, note 2 et 6).

²¹⁰ L'absence des extraits en français est assez curieuse dans cette partie du récit du noble gascon. Nous avons pu constater, en analysant le prologue initial de son *Voyaige d'oultremer*, la présence d'une dizaine de proverbes en latin, immédiatement traduits dans le texte en langue vernaculaire par notre pèlerin. Encore avant la propre liste d'indulgences, Nompard de Caumont même reprend tout le chapitre IV de l'Évangile de saint Matthieu pour mettre en évidence l'histoire biblique du Mont-Quarantaine qu'il a visité. La narration de l'histoire y est en français mais les phrases du discours direct du satan et du Christ sont écrites en latin. L'auteur du récit les traduit immédiatement en sa langue maternelle comme dans le cas des proverbes du prologue (DE LA GRANGE, pp. 17-25 pour le prologue, pp. 55-57 pour le Mont-Quarantaine).

²¹¹ BONNARDOT – LONGNON, p. 14. Citations bibliques sont d'ici après marquées par JS.

²¹² DE LA GRANGE, p. 64

²¹³ POTVIN, p. 76.

d'autres lieux des listes²¹⁴. La Bible ne servait pas à nos pèlerins de simple réservoir de dictons, mais de véritable source pour l'ensemble de leur répertoire. En certains lieux, les auteurs donnent même des références (toujours imprécises et plutôt approximatives) des autorités scripturaires²¹⁵.

Enfin, pour pouvoir observer la présence des citations bibliques dans le contexte du répertoire, nous avons choisi la description de Béthanie chez Ogier d'Anglure et Guillebert de Lannoy²¹⁶. Cette comparaison aura pour but non seulement d'illustrer les similitudes et les différences entre les deux textes normatifs, mais également de présenter leur nature globale :

²¹⁴ Cf. par exemple la maison de Zacharie (BONNARDOT – LONGNON, p. 34 et POTVIN, p. 86) et les dialogues de Béthanie (voir *infra*).

²¹⁵ « *Item*, le lieu où fut Béthanie la seconde, de laquelle on dist en l'euvangile : *Hec facta sunt in Bethania, trans Jordanem, etc.* » (POTVIN, p. 83) ou « *Item*, la cité de Cédar, de laquelle on dist es pseumes : *Habitavi cum habitantibus Cedar.* » (*Ibid.*, p. 91). Il n'est pas non plus sans intérêt que cet effort ne concerne jamais les apocryphes.

²¹⁶ BONNARDOT – LONGNON, pp. 39-40, POTVIN, p. 81.

Ogier d'Anglure

Bethanie

Item, de la Quaranteine retournasmes au hauberge dessusdit delez la Tour Rouge, et le lundi ensuivant partismes dès devant le jour et venismes en Bethanie qui est loing de Jherusalem environ .iiij. milles.

Bethanie est encor a present grosse ville champpestre, en laquelle est la maison saint Ladre, et illec en ladite maison est le lieu et monument duquel Nostre Seigneur ressuscita saint Ladre †²¹⁷. Celle maison est belle et noble selon l'usage du pays, et est a maniere d'une forteresse ; et appert bien encore aujourd'uy que ou temps passé il y ot belle demorance et noble. Celle ville est assise en une vallée assés plentureuse, bien labourée de blefz et de vignes et de beaux jardins.

Et devés savoir que dedans la maison de saint Ladre dessusdicte, assez près du monument saint Ladre, droictement au bout de ladite maison, a a maniere d'une petite chappelle, en laquelle il a ung pertuis a l'entrée ou l'en peust tost cheoir qui n'y prent garde.

*Et tout près de l'entrée de la ditte chappelle est le lieu ou Nostre Seigneur menga avec ses apostres, **Martha ministrabat, etc.***

*En celle chappelle encontra Marie Nostre Seigneur Jhesu Crist quant elle lui dist : **Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus, etc.***

Cedit lundi mesmes, partismes de Bethanie et venismes en Jherusalem moult matin, car [issismes] devant le jour en Bethanie.

Guillebert de Lannoy

Cy s'ensuivent les pèlerinaige de Béthanie

*Premier, le chastel de Bethanye. Item, le sépulchre du saint Lazare. – Item, la maison Symon le lépreux, en l'esglise converse où Jhesuchrist mengeat quant Marye Magdelaine ouvryt sa alebastre et expandit l'onguement precieulx sur son chieff, et adonque dist Judas : **A quelle cause ne à quoi s'est faite ceste perdition ?** – Item, où sainte Martha et sainte Marye acoururent contre Nostre Seigneur disant : **Si tu eus icy esté, mon frère ne fust point mort.** – Item, le chastel de Marthe, duquel on dit en l'euvangile : **Marie certainement seoit en la maison.***

²¹⁷ En reliant ceci à l'analyse précédente de la qualité des indulgences, nous pouvons constater une disparité, esquissée dans le tableau plus haut, entre l'indulgence plénière associée à la maison du Lazare qu'Ogier marque par une croix et partielle dans le récit de Guillebert.

Comparaison stylistique

Remarquons d'abord le style sobre et succinct de Guillebert de Lannoy²¹⁸. Il s'agit d'une véritable liste qui manque, dans sa structure essentielle, d'outils stylistiques de base, comme verbes, indications temporelles, points de transition entre les phrases etc. L'auteur n'utilise le narratif que pour reproduire un passage de la Bible, souvent animé par l'extrait cité. La nomenclature est divisée par les *item*, chacun introduisant un autre lieu doté d'une indulgence, plénière ou partielle.

L'extrait du *Saint voyage de Jherusalem* du seigneur d'Anglure donne une impression absolument différente. A première vue, nous pouvons même rejeter l'idée qu'il s'agisse d'une liste d'indulgences. Mais certains attributs – présence de la croix, des extraits de la Bible, *item* introduisant tout le passage – confirment cette identification. Nous pouvons déduire plus précisément que le récit d'Ogier d'Anglure est le résultat mixte établi à partir de plusieurs sources. Une liste d'indulgences, que Guillebert reproduisit en forme pure, laisse dans le récit d'Ogier des traces visibles (parmi elles une connexion maladroite de l'extrait *Martha ministrabat, etc.*). Pour le reste, le Champenois utilise ses propres observations, traduites par les descriptions détaillées des lieux sacrés, une certaine ligne narrative exprimée par les verbes déclinés (*retournasmes, partismes* etc.) et les indications temporaires et spatiales (par exemple les distances en milles)²¹⁹. Dans d'autres passages, notamment au début du parcours hiérosolymitain, notre pèlerin donne des indications à propos du déroulement réel du pèlerinage²²⁰ pour les accrocher sur le canevas du système d'indulgences²²¹.

De nos trois voyageurs, Ogier d'Anglure sut le mieux intégrer la liste d'indulgences dans son récit²²². En d'autres termes, la forme pure et succincte du répertoire chez Guillebert de Lannoy ou Nompar de Caumont, est dotée chez leur prédécesseur d'une certaine

²¹⁸ De ce point de vue stylistique, la liste de Nompar de Caumont s'approche beaucoup plus de celle de Guillebert que de celle d'Ogier d'Anglure.

²¹⁹ Dans cette partie du récit, Ogier ne s'abstient pas non plus des impressions et jugements personnels. Quand il décrit le temple de Salomon à Jérusalem, il n'oublie pas d'ajouter que c'est une « tres noble chose a veoir, ce que l'en en peut veoir par dehors » (BONNARDOT – LONGNON, p. 20).

²²⁰ « ... nous mena ledit frere gardian » (*Ibid.*, p. 13).

²²¹ « Et en celle mesme rue nous monstra ou la croix fut donnée a Simon, comme dit est : pardon .vij.ans et .vij. .xl^{mes}. ; et ainsi en ladite rue. » (*Ibid.*, p. 14). Cette indication de la nature de l'indulgence semble être redondante car elle se trouve déjà après le prologue explicatif. Comme s'il s'agissait du début de la liste, l'auteur avait peut-être le souci de répéter d'une façon claire le système d'indulgences utilisé dans le reste du répertoire.

²²² Il faut pourtant préciser que Nompar de Caumont, en décrivant les saint lieux de Jaffa, signale en préalable dans son récit la présence de sa liste : « et en toux ceulx lieux ha perdonnances, comme porres veoir plus avant en cest livre. » (DE LA GRANGE, p. 47).

enveloppe narrative. Si les textes de ses successeurs se fractionnent en deux parties²²³, le récit d'Ogier d'Anglure se distingue au contraire par une cohésion maximale jusqu'au point de nous empêcher d'établir la frontière exacte entre la partie consacrée aux indulgences et le reste de la narration.

Question d'authenticité

Au début de cette partie, nous avons mentionné les doutes concernant l'origine pontificale des indulgences accordées pour la visite de la Terre sainte. La mise en question à propos de leur authenticité concerne aussi bien leurs répertoires : les listes d'indulgences faisant partie des récits de pèlerins reflètent-elles le parcours réel de leurs acteurs ? Si nous restons encore au début du récit d'Ogier d'Anglure, certaines indications nous prouvent plutôt le contraire²²⁴. En décrivant par exemple la maison de Pilate dans la ville de Jérusalem, le voyageur champenois affirme que *en icelle maison n'entre nulz chrestiens pelerins, et est l'entrée dudist hostel murée*. C'est aussi le cas du lieu suivant, la maison de sainte Anne, lieu de naissance de la Vierge Marie : (...) *si n'y osent entrer nulz chrestiens, et y ont fait les Sarrazins de novel ung muscat, c'est a dire le lieu ou ilz font leurs oroisons*.²²⁵ Ces lieux sacrés étant inaccessibles, comment les pèlerins pouvaient-ils y obtenir les indulgences qui s'y associaient et que leurs listes répertoriaient²²⁶ ?

Dans le cas de Guillebert de Lannoy, on sait en outre que l'ordre des lieux décrits dans la liste ne correspond pas à l'itinéraire réel de ce voyageur, indiqué avant cette partie. Le noble flamand commença son parcours d'abord en Égypte, en faisant escale au Mont-Sinaï et aux monastères du sud du pays, pour ensuite passer par Gaza et parcourir les lieux du pèlerinage accoutumé en Terre sainte et sur la côte palestinienne. Son répertoire classe les endroits dotés d'indulgences d'une manière absolument différente qui n'aurait

²²³ J. BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage*, p. 50. Tel est aussi le cas des récits de Jaques de Vérone (1335), William Wey (1458 et 1462), Hans Rot (1440), Peter Rot (1453) et d'autres.

²²⁴ Ceci est confirmé aussi par d'autres voyageurs, même par leurs propres mots, comme par exemple Hans Rot en 1440 ou Heinrich de Zedlitz en 1493 (cf. *ibid.*, pp. 43-44)

²²⁵ BONNARDOT – LONGNON, p. 15.

²²⁶ Chez Nompar de Caumont et chez Guillebert de Lannoy, la visite des deux maisons apporte même des indulgences plénières (DE LA GRANGE, p. 64, POTVIN, p. 76 ; cf. aussi le tableau ci-dessus). La situation sur place a-t-elle changé, vingt-cinq années après la visite d'Ogier d'Anglure ?

aucune logique même si nous ne connaissions pas son parcours réel²²⁷. Il est donc assez probable que Guillebert n'a pas pu même visiter tous les lieux énumérés dans sa liste²²⁸. L'incompatibilité de la liste et du voyage réel ne caractérise pas, au contraire, l'ouvrage de son prédécesseur, Nompar de Caumont. Ici, nous ne pouvons pas être d'accord avec l'opinion de J. Brefeld qui doute de la concordance entre les deux itinéraires dans son récit sans apporter aucune preuve²²⁹. La liste suit assez fidèlement l'ordre des lieux visités par Nompar en Terre sainte, y compris les escales à Bethléem ou le circuit dont le point ultime fut le fleuve Jourdain.

Sources et conditions de rédaction

Comme nous y avons fait allusion au début, les chercheurs se sont concentrés sur la quête d'une source commune, soit pour les listes, soit pour les récits entiers. J. Brefeld, qui a dirigé sa recherche dans ce sens, a intégré nos trois voyageurs nobles dans son corpus parmi d'autres pèlerins. Mais le point faible de son analyse réside dans une certaine négligence avec laquelle elle ne distinguait pas entre les listes d'indulgences et les récits entiers²³⁰. La question de la source commune reste aussi bien déterminante pour notre propos. Dans ce contexte, il n'est pas sans intérêt d'admettre son hypothèse selon laquelle le guide des pèlerins pour la Terre sainte, mis à leur disposition soit déjà à Venise, soit à Jérusalem, était d'origine franciscaine²³¹. Il serait assez tentant de pouvoir saisir le moment, où le voyageur s'est procuré le texte pour l'intégrer plus tard dans le récit. Était-ce déjà à Venise ou au Mont-Sion ou ailleurs²³²?

²²⁷ La partie intitulée « les pèlerinages qui sont devers la mer de Surie » décrit les lieux d'après l'ordre suivant : Sidon – Sarepta – Tyros – Acre – Mont-Carmel – Château-Pèlerin – Gaza – Mont-Sinaï et ses alentours – la Mer rouge – Le Caire – Gizeh – monastères Saint-Paul et Saint-Antoine – Alexandrie – Damas – Notre-Dame de Sidnaya – Val de Noé – Beyrouth – île de Chypre (cf. POTVIN, pp. 92-97).

²²⁸ Cette opinion est partagée entre autres par J. BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage*, p. 71.

²²⁹ « Let us for a moment return to Caumont. There is a considerable difference between the actual account of his pilgrimage and the added list of holy places. The account itself creates a lifelike impression: one can easily believe Nompar de Caumont really visited Jerusalem. He gives dates, complains about the weather, lists what he bought in the East and describes the Arabs whom he apparently despises for their faith. Why does the list of holy places he added not agree with his own pilgrimage account? It may well be that he copied it from a written source. », (*ibid.*, p. 51).

²³⁰ Tandis que le récit d'Ogier d'Anglure fait partie de son corpus dans sa totalité, à propos de Nompar de Caumont et de Guillebert de Lannoy il ne s'agit que de la nomenclature des lieux de pèlerinage dans leur récit.

²³¹ J. BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage*, p. 29.

²³² Les voyageurs pouvaient sans doute se procurer un texte après le retour car nous disposons de nombreuses preuves que les listes d'indulgences circulaient dans l'Europe entière et que leur diffusion

Il n'est pas possible de résoudre ce problème dans le cadre de notre propos ; en s'appuyant sur la recherche récente (qui n'a pourtant pas donné une réponse définitive), nous pouvons admettre l'hypothèse que les pèlerins de Jérusalem, nos trois nobles compris, utilisèrent un ou plutôt plusieurs textes normatifs d'une façon différente : soit comme une source pour leur propre narration qui est plus ou moins « enrobée » par l'ouvrage final (le cas d'Ogier d'Anglure), soit comme un texte plus ou moins recopié à la lettre (les cas de Nompar de Caumont et de Guillebert de Lannoy). De toute façon, les récits ne nous indiquent presque jamais ces détails qui seraient cruciaux pour notre analyse puisqu'ils nous en diraient long sur les conditions réelles de la rédaction des listes.

Une seule remarque à propos de ces circonstances reste à saisir dans le récit de Nompar de Caumont. Dans le prologue de sa liste (cf. *supra*), nous pouvons trouver une indication précisant *lesquelles indulgences (...) furent escriptes en la cipté de Jherusalem le .xiiij^e jour du mois de juillet, l'an mil .cccc. xix.*²³³. Encore plus haut, le pèlerin gascon indique ce processus par les mots suivants : *Ores, ay-je mis en ceste livre, tout enséquent, les pellegrinacions cy desoubz escriptes (...)*²³⁴. Est-il nécessaire de ne pas le croire à tout prix ? Comme nous connaissons assez bien le calendrier de son parcours, nous pouvons déduire que Nompar pouvait théoriquement profiter de l'espace des trois jours entre le 13 et le 16 juillet pour établir, ou plutôt seulement esquisser, cette liste. Si nous admettons la possibilité que la liste d'indulgences a été déjà établie avant que Nompar mit le pied en Terre sainte, il devait avoir une grande chance de la suivre fidèlement malgré le fait que *les challeurs de seu pays sont se grandes et males*²³⁵. Nompar (ou bien évidemment le groupe des pèlerins auquel il appartenait) devait alors parcourir plutôt un itinéraire adapté à l'espace temporel et aux conditions climatiques plutôt seulement qu'à un guide des lieux saints. Ce dernier pouvait lui servir d'appui pour le texte esquissé lors de la fin de son séjour à Jérusalem. L'intégration finale de la liste lors du processus de la rédaction du récit entier dut avoir lieu plutôt après le retour du voyageur, ce qu'indiquent les mots *ores ay-je mis en ceste livre*²³⁶. Dans ce contexte, le seigneur de Caumont semble se distinguer

n'était pas exclusivement liée à l'itinéraire du pèlerinage en Jérusalem ou à l'activité des Franciscains. C'est par exemple le cas de l'un des manuscrits du récit qui décrit le voyage de Léon de Rožmitál et contient la liste d'indulgences de la Terre sainte bien que le groupe des voyageurs autour du chancelier de la Bohême ne s'y soit jamais rendu. Cf. *Des böhmischen Herrn Leo's von Rožmital Ritter-, Hof- und Pilger-Reise durch die Abendlande, 1465-1467*, éd. de Joachim A. Schmeller, Stuttgart, 1844.

²³³ DE LA GRANGE, p. 59.

²³⁴ *Ibid.*, p. 58.

²³⁵ *Ibid.*, p. 48.

²³⁶ *Ibid.*, p. 58.

de Guillebert de Lannoy qui recopia une liste assez complexe des lieux saints sans pouvoir les visiter tous, ni suivre leur ordre.

Le pourquoi de la liste

Jusqu'ici nous avons décrit, à l'aide de nos trois exemples, les aspects de la forme et du contenu des listes d'indulgences. C'est justement grâce aux signes extérieurs – incipit, phrase de Silvestre, croix etc. – que nous pouvons définir, associer et décrire ces répertoires. Nous avons ensuite constaté les similitudes aussi bien que les disparités de ces textes, du côté formel ainsi que stylistique. Enfin, nous nous sommes arrêté sur les problèmes de la divergence entre l'itinéraire du texte et celui du voyage réel et sur la question de la production des listes. Une dernière question essentielle se pose : à quoi servait chez nos trois pèlerins la liste d'indulgences?

Il est assez étonnant que l'historiographie des récits de pèlerinage n'ait pas jusqu'ici donné son avis sur ce problème général. Comme nous venons de le constater, la recherche d'une ou de plusieurs voire d'aucune source commune à l'aide des similitudes et coïncidences entre plusieurs récits de pèlerinage ne peut que contribuer à la réponse à cette question. L'étude de J. Brefeld admet, à ce propos, que les pèlerins avaient peu de temps dans un programme autant rempli durant leur séjour en Terre sainte pour pouvoir décrire tous les lieux qu'ils voyaient lors de leurs parcours²³⁷. Dans le cas de Nompar de Caumont, nous avons pourtant pu constater que l'élaboration de ce type de description eut lieu pendant son séjour à Jérusalem, au moins sous une forme préparatoire. Pour le reste, certains historiens font allusion à la fonction des listes d'indulgences avec un jugement négatif. C'est ainsi que Francis Rapp écrit qu'en Terre sainte « la tradition, voire la supercherie pure et simple, allongeait la liste des lieux à visiter. »²³⁸ Michel Zink analyse cette pratique d'abord du point de vue stylistique et littéraire, pour expliquer le phénomène des signes de croix dans le texte²³⁹. Pour lui, la raison d'être du pèlerinage et, plus en général, de l'existence de ces listes est claire : « (...) c'est le désir d'obtenir des

²³⁷ J. BREFELD, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage*, pp. 46-48

²³⁸ Francis RAPP, « Mutations et difficultés du pèlerinage à la fin du Moyen Âge (XIV^e-XV^e siècle) », dans *Les chemins de Dieu*, éd. J. Chélini – H. Branthomme, Paris 1982, p. 216.

²³⁹ « L'auteur écrit sa relation parce qu'il pense qu'elle pourra rendre service, mais il ne prétend pas avoir des qualités d'écrivain. Cette modestie est justifiée : la première phrase du prologue montre à quel résultat il parvient quand il essaye de faire du style. Il précise qu'il signalera d'une croix les lieux où il y a des indulgences à gagner, comme un guide gastronomique fait pour les bons restaurants. », Michel ZINK, « Pourquoi raconter son voyage ? Débuts et prologues d'une chronique de la Croisade et de deux itinéraires de Terre Sainte » dans *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales* (Sénéfiance, 2), Aix-en-Provence, 1976, pp. 249-250.

indulgences. La chasse aux indulgences semble avoir été la principale et souvent l'unique préoccupation des pèlerins, et les lieux où elles étaient accordées la seule chose qu'ils aient retenue et qu'ils signalent. »²⁴⁰

D'après ces constatations, nous pouvons définir qu'il existe au moins deux raisons pour la mise par écrit des répertoires des lieux saints : une sorte de guide, recopié sans cesse, et la quête du salut, qui pouvait dériver, à l'époque de nos voyageurs, vers une sorte de mentalité mercantile²⁴¹. Pour M. Zink, la deuxième raison est « si évidente qu'elle n'est même pas donnée dans le prologue »²⁴². Mais les voyageurs eux-mêmes sont-ils véritablement muets en ce qui concerne les motifs de la mise par écrit de leurs listes ? Les éléments sont rares, mais ils existent.

En marquant les conditions de la rédaction de sa liste, Nompar de Caumont continue en en définissant l'objectif : *Ores ay-je mis en ceste livre, tout enséquent, les pellégrinacions cy desoubz escriptes, à celle fin que plus clarement chescun les puisse mieux veoir et entendre* (...). Cette dimension de la liste en tant que guide se complète par son objectif plus personnel (...) *lesquelles pleise à Nostre Seigneur que j'aye ensuités assauvacion de mon arme et en emandement* [amélioration spirituelle] *de ma vie*²⁴³.

Dans cet extrait, la double nécessité de la liste se laisse entendre. En premier lieu, Nompar transmet le message d'un guide de pèlerin qu'il avait probablement à sa disposition en Terre sainte. Mais la fonction la plus importante de la liste réside, d'après notre lecture de la source, dans la deuxième partie : le noble gascon essaye par cette manière de manifester son intention pieuse. La nomenclature des lieux saints imprégnée par les extraits de la Bible et dotée de divers types d'indulgences donne à son récit une certaine marque d'authenticité et de crédibilité, au moins aux yeux de ses lecteurs potentiels. Elle fait partie, au moins dans le cas de Nompar de Caumont, de ce que nous avons essayé de décrire comme un « programme pieux du récit ». Le salut de son âme fut pour le noble gascon une raison essentielle (à côté de la fidélité à l'égard de la volonté de son père défunt). Le classement de la liste d'indulgences dans l'ensemble du récit est alors en plein accord avec les intentions de l'ouvrage entier exprimées dans le prologue du *Voyaige d'outremer*.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 250.

²⁴¹ « On sait que certains, comme Frescobaldi, vendaient, pour payer leur voyage, une partie des indulgences qu'ils allaient acquérir. » (*ibid.*, p. 250).

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ DE LA GRANGE, p. 58 (souligné par JS).

L'effet ultérieur de la liste d'indulgences chez Nompar de Caumont est évident encore grâce à un autre détail. Dans le manuscrit du *Livre Caumont* à la fin du répertoire, se trouve une note manuscrite mais d'une écriture différente de celle du texte principal :

Somme : xix. rémissions à peine et coulpe.

Item, sis. c. ans ; item, xix. ans.

Item, vi. c. quarantaines ; item, xix. quarantaines.

Tous les pardons dessus scriptz montent la somme desus scripte²⁴⁴.

En ce lieu, le lecteur du *Voyage d'outremer* avait besoin de noter la somme des indulgences et des pardons accumulés dans le récit. Bien que nous ne connaissions pas le but de cette addition, il est évident que cette remarque se raccorde au phénomène du cumul des indulgences par les voyageurs. Sans connaître son contexte, cet ajout révèle au moins l'intérêt des lecteurs potentiels pour les indulgences de la Terre sainte.

En ce qui concerne les deux autres voyageurs, il est encore plus difficile d'expliquer la raison de ce classement de la liste dans leurs ouvrages. Ni Ogier d'Anglure, ni Guillebert de Lannoy n'en soufflent mot. Quant au premier, il faut pourtant rappeler qu'il savait bien harmoniser cette liste avec le reste du récit. Grâce à cette démarche, il n'eut pas besoin d'expliquer l'emploi de ce texte normatif. Pour lui et pour son époque, la reproduction de la liste d'indulgences était une pratique courante dont l'évidence nous échappe aujourd'hui. Le noble flamand, au contraire, ne retravaille pas du tout un texte modèle, ni n'essaie d'expliquer son rôle dans l'ouvrage. A cause de cette « négligence » et à partir de la forme de conservation de son récit, nous pouvons même déduire que la liste a pu être ajoutée après sa mort, probablement par son chapelain, l'auteur du prologue qui manque dans un des trois manuscrits. Néanmoins, ce fait aborde plutôt le problème de l'état d'inachèvement des *Voyages et ambassades* que de la paternité de cette partie spécifique.

Pourtant, les listes d'indulgences sont présentes dans les récits de nos trois nobles, indépendamment de leurs intentions individuelles. Il reste à répondre à la question de savoir, si les éléments des motifs que nous venons de décrire chez Nompar de Caumont sont transmissibles à deux autres voyageurs qui n'en disent presque rien. Mais la proximité chronologique et typologique des trois textes, esquissée ci-dessus, peut cependant permettre de le supposer. Enfin, il reste à expliquer pourquoi le dernier de nos

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 75, note 1.

quatre récits, celui de Bertrandon de la Broquière, ne contient pas ce type de répertoire. Le fait que le pèlerinage ne fut pas le motif principal de son voyage en Orient ne peut pas être pris comme un critère car, de ce point de vue, le voyage de Guillebert de Lannoy en 1421 avait les mêmes motifs et pourtant le noble flamand y ajouta cette liste. Peut-être est-il possible de trouver l'explication dans le prologue du *Voyage d'outremer*, où Bertrandon affirme sa façon sommaire de décrire la Terre sainte : (...) *et pour ce que le chemin de ce en Iherusalem est si notoire que plusieurs le sçavent, je m'en repasse legierment de le descripre jusques au pays de Surie (...)*²⁴⁵. La notoriété de ces descriptions est donc pour l'envoyé bourguignon la raison pour laquelle son récit ne contient pas ce texte schématique, ni ses traces.

En tout cas, la question des listes d'indulgence reste ouverte – ils existent dans certains récits du pèlerinage hiérosolymitain encore après Bertrandon de la Broquière. Notre analyse comparative a toutefois essayé de tracer les pistes d'interprétations possibles en ce qui concerne la forme, le contenu et les objectifs possibles de cette structure textuelle, typique pour le Moyen Âge et survivant encore à cette période du début du XV^e siècle dans les récits de pèlerins laïques.

Conclusion

Nous avons exposé, l'une après l'autre, les quatre différentes expériences de nos voyageurs avec le phénomène du pèlerinage. Celles-ci furent présentées progressivement après une distinction importante faite au début de ce chapitre. Les textes d'Ogier d'Anglure et de Nompar de Caumont ne concernent essentiellement qu'un seul voyage saint, celui de Jérusalem ; il est vrai que le second noble a entrepris également le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, mais sa fixation ne reproduit qu'un simple itinéraire de ce parcours. Les ouvrages de leurs successeurs n'ont pas eu, au contraire, le « fait pèlerin » en tant que le motif principal de la mise en œuvre de leur expérience de voyage. Pourtant, et il faut dire que c'est censé d'être le plus grand acquis de notre analyse, nous avons démontré que cette composante ne peut pas être négligée ni dans les *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy, ni dans le *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière. Le pèlerinage représente en effet un élément important sur le

²⁴⁵ SCHEFER, p. 2

plan terminologique et discursif de leurs récits ainsi que dans l'itinéraire réel des voyages, entrepris à chaque fois pour un but différent (le cas de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï chez Bertrandon ou de Saint-Jacques de Compostelle pour Guillebert).

En ce qui concerne la dépendance des récits de la tradition légendaire des lieux sacrés, notamment en Terre sainte, nous pouvons cependant observer un léger développement. Sous cette perspective, *Le Saint Voyage* d'Ogier d'Anglure s'avère le plus tributaire du discours traditionnel (biblique ou post-biblique) des sanctuaires en Palestine et en Egypte, y compris probablement les légendes diffusées directement sur place par les guides des pèlerins. Un degré plus « réaliste » est déjà à constater chez Nompar de Caumont. Enfin, les histoires légendaires à propos des lieux saints sont racontées d'une façon exceptionnelle et jusque là inhabituelle chez Guillebert de Lannoy et Bertrandon de la Broquière ; chez celui-ci, certaines légendes et miracles sont traités sous l'angle relativement critique, comme nous avons pu observer dans le cas de Notre-Dame de Sidnaya. Ce développement, pourrait-il être concidéré en tant que déterminé par la chronologie ? En en tirant des conclusions, il est nécessaire d'être prudent car notre échantillon est très modeste pour ce constat □ d'autant plus que l'on peut trouver d'autres récits de pèlerinage encore postérieurs dont le discours dépend encore d'avantage de la « topographie sainte » du pèlerinage hiérosolymitain. Ce sont plutôt les facteurs « extra-textuels » qui jouent ici leur rôle, comme l'environnement social du pèlerin, sa culture générale, la tâche primordiale du voyage et, bien sûr, les circonstances de la rédaction du récit.

Malgré la diversité dans la mise en forme des récits de pèlerinage, il est possible, à partir de l'échantillon des quatre textes, de repérer un ensemble des traits communs pour nos voyageurs nobles dans ce domaine. En Terre sainte, ce sont les pratiques de la dévotion moderne, notamment l'imitation rituelle des actes du Christ, ainsi qu'une certaine appropriation du programme défini par la *Custodia* des Frères mineurs du Mont-Sion. Guillebert de Lannoy et de Bertrandon de la Broquière ont toutefois entrepris de nombreux détours de l'itinéraire accoutumé. Cette individualisation fut liée notamment aux missions de reconnaissance qui ont sans doute rendu possible à deux espions d'entreprendre les pèlerinages de leur propre chef (Mont-Sinaï chez Guillebert, Mont-Thabor chez Bertrandon). Nous disposons également de la possibilité de renverser cette perspective en disant que ce fut en effet l'occasion de l'espionnage que ces deux agents saisirent pour voir les endroits sacrés auxquels, dans les conditions habituelles à l'époque, ils n'auraient pas pu mettre pied.

Trois voyageurs nobles sur quatre de notre corpus manifestèrent aussi bien leur intérêt pour l'acquisition des indulgences. Ceci est bien exposé par l'analyse des listes de ces bénéficiaires, différemment intégrées dans les récits finaux, que nous avons faite. En plus, le personnage de Guillebert de Lannoy qui cherchait aussi les pardons en dehors de la Terre sainte (à Constantinople, à Prague et finalement à Rome) témoigne de l'intérêt global de la noblesse à cette problématique. Ceci va de paire avec la dévotion personnelle de nos quatre nobles en pèlerinage qui se manifeste par de diverses manières dans leurs récits. Nous avons essayé d'en tirer le maximum en nous concentrant sur les pratiques de dévotion des quatre pèlerins lors de leurs parcours pieux, mais aussi en repérant les passages exprimant une piété personnelle ou une émotion liée à ce sentiment (ceux derniers sont à trouver notamment chez Nompars de Caumont).

Pour reprendre la question de savoir quels sont les traits distinctifs pour le pèlerinage noble à la fin du Moyen Âge, nous donnons d'abord la parole à ceux qui se sont déjà prononcés à ce propos. En ce qui concerne les motifs incitants leur mise en route, Margaret W. Labarge a écrit qu'il « était véritable mais manquait de la profondeur. Dans beaucoup des cas, il a été sans doute intensifié par la curiosité naturelle et le désir de voir le monde ainsi que d'échapper à la routine familière. Dans le cas de certains nobles pèlerins dont on connaît les voyages, nous pouvons constater un goût incorrigible pour le voyage ainsi qu'une dissipation inassouvie »²⁴⁶. Quant au côté de la pratique du pèlerinage, Aryeh Graboïs caractérise, pour la Terre sainte, la spécificité nobiliaire en tant « qu'une simple manifestation rituelle, intégrée dans un cadre plus large de voyages d'exploration et d'aventures vers un Orient fabuleux et exotique »²⁴⁷. En s'appuyant sur notre analyse, ces deux propos peuvent et devraient être nuancés. Pour le premier, la curiosité ne fut pas le seul mobile pour l'entreprise du voyage de ce type. Au départ, les nobles furent, comme tous les autres, engagés par le vœu et prenaient le pèlerinage, malgré son institutionnalisation, au sérieux. Le voyage pieux ne leur servait pas en tant que simple moyen pour la découverte du monde inconnu ; même dans le cas de Bertrandon de la Broquière, ce constat est au moins discutable. Si les récits d'Ogier d'Anglure et de Guillebert de Lannoy (chez ce dernier pour la Terre sainte) font penser à une certaine routinisation du pèlerinage, le cas de Nompars de Caumont montre bien qu'un noble de la

²⁴⁶ « (...) *the religious motive which prompted their pilgrimages was genuine though not necessarily profound. It was certainly heightened in many cases by a natural curiosity and desire to see the world as well as a wish to escape from a too familiar routine. An incorrigible wanderlust and unassuaged restlessness is evident in at least some of the noble pilgrims whose journeys we know.* » (M. W. LABARGE, *Medieval Travellers*, p. 68).

²⁴⁷ A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 51.

même génération pouvait vivre son parcours pieux très intensément malgré sa courte durée et le programme sans doute bien déterminé.

Il serait enfin séduisant de compléter cette analyse par une autre, concentrée sur la « seconde vie du pèlerinage » que l'on peut définir dans d'autres cas des pèlerins nobles. Celle-ci pourrait s'appuyer sur d'autres sources, matérielles ou iconographiques, qui témoignent de l'activité des nobles dans le domaine spirituel à leur domicile²⁴⁸. Ce qui nous vient à l'esprit par ce constat, ce sont notamment les fondations privées, le soutien des institutions ecclésiastiques qui ont un certain lien au phénomène du pèlerinage etc. A l'exception d'une plaque de dévotion que Guillebert de Lannoy a fait placer dans l'église de Notre-Dame de Hal, nous manquons malheureusement des manifestations similaires de la dévotion *post peregrinationem* chez nos quatre voyageurs. Par cette interaction entre l'entreprise du voyage et l'activité pieuse, il est possible de reconstruire le grand mystère de la dévotion chez la noblesse à la fin du Moyen Âge. Le récit de voyage et de pèlerinage en devient l'un des éléments importants.

²⁴⁸ Certains voyageurs nobles, après avoir accompli leur pèlerinage à Jérusalem, deviennent mécènes de la construction des nouveaux sanctuaires ou autres fondations spirituelles, dont certaines sont directement inspirées par l'église du Saint-Sépulcre. Jan Hasištejnský de Lobkovice, mentionné ici à plusieurs reprises, est une figure exemplaire de cette activité. Voir Petr HLAVÁČEK, « Nový Jeruzalém? Spirituální rozměr kadaňské rezidence Jana Hasištejnského z Lobkovicz » [Nouveau Jérusalem ? La dimension spirituelle de la résidence de Jan Hasištejnský de Lobkovice à Kadaň], dans *Dvory a rezidence ve středověku I*, éds. D. Dvořáčková-Malá – J. Zelenka, Prague 2006, pp. 237-271.

Chapitre 3 : Le voyage comme un discours sur la noblesse et la chevalerie

Introduction

Dans la partie précédente, nous avons mis en lumière la dimension de pèlerinage revêtu par le voyage chez nos quatre nobles. Pourtant, la piété et la dévotion ne furent pas des mobiles uniques de leur départ, même pour ceux qui n'entreprirent que le pèlerinage à Jérusalem. Prenons l'exemple de Nompars de Caumont qui fut un voyageur-pèlerin animé d'une dévotion profonde : lors de sa visite de la ville sainte, ce noble gascon se fit adouber chevalier au Saint-Sépulcre. Il y consacre une partie séparée dans son ouvrage en considérant cet événement comme un des moments les plus importants de son parcours. Le cérémonial n'avait pourtant pas qu'une dimension purement religieuse ; il représentait plutôt une tradition chevaleresque, constituant, une sorte de croisade perpétuelle¹.

Il faut donc dans le présent chapitre porter nos regards sur ces phénomènes liés plutôt au monde chevaleresque et, par conséquent, à la croisade. Choisir, dans les récits que nous analysons, les passages se rapportant à la chevalerie plutôt qu'au pèlerinage n'est pas chose aisée. La distinction est tout aussi évidente que nécessairement arbitraire. Si l'économie interne des récits de nos nobles facilite la problématisation de l'idée de pèlerinage – parce que celui-ci donne lieu à un récit cohérent – elle n'offre pas en revanche les mêmes facilités pour l'analyse de l'idéal nobiliaire des auteurs. Il sera donc beaucoup plus délicat de décider dans quelle partie du texte l'auteur exprime son appartenance aux rangs de la chevalerie ou, plus généralement, à la noblesse.

Le but de notre analyse est de déterminer à quel point un voyageur noble pouvait laisser voir son appartenance à un groupe social concret. De ce point de vue, chacune des quatre œuvres envisagées représente un cas particulier quant au niveau et à la quantité des données concernant ce domaine : le récit d'Ogier d'Anglure, composé plutôt comme une description d'un seul pèlerinage en Terre sainte, y accorde moins d'espace que celui de Guillebert de Lannoy par exemple, conçu comme le recueil de souvenirs personnels de

¹ Alphonse COURET, *Notice historique sur l'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem depuis son origine jusqu'à nos jours (1099-1905)*, Paris 1905, p. 4.

toute une vie, qui s'approche typologiquement des romans de chevalerie biographiques. Nompar de Caumont lie, à plusieurs reprises, son pèlerinage à un voyage de chevalerie, comme nous l'avons déjà constaté. Bertrandon de la Broquière n'a jamais été adoubé – pourtant, la question de l'appartenance à une noble compagnie de pèlerins et de son statut social n'est pas sans intérêt.

Avant de nous plonger dans cette nouvelle analyse de nos quatre récits, il nous paraît souhaitable de retracer brièvement la genèse du concept de chevalerie dans l'historiographie moderne. Cette introduction nous permettra de démontrer le manque d'attention portée par les chercheurs au phénomène du voyage noble et à sa signification dans le mode de représentation de ce groupe social.

La conception de la chevalerie dans l'historiographie

Nombreux sont les travaux consacrés au sujet de la chevalerie. Le traitement thématique en a longtemps oscillé entre les deux conceptions essentielles de ce phénomène. D'un côté il s'agit du monde des idées, ou plutôt des idéaux, assez stéréotypés, dont la base de sources consiste en chansons de geste, romans courtois mais aussi en traités de chevalerie à vocation morale et didactique². D'un autre côté c'est le monde des individus vivants dans le contexte de leur époque et de leur état dont le pain quotidien fut notamment le service militaire. L'historiographie moderne a bien sûr assez longtemps oscillé entre les deux approches en préférant parfois l'une à l'autre. Les tensions mutuelles entre les perspectives « littéraires » et les perspectives « sociales », cristallisées au XIX^e siècle, se manifestent jusqu'à nos jours, ce qui donne une certaine dynamique à la recherche actuelle. Aujourd'hui on essaye d'employer les deux approches simultanément, souvent sous l'incantation du terme « interdisciplinaire ».

Pour nous ici se pose naturellement une question : pourquoi, parmi les diverses facettes de l'histoire des nobles, c'est le concept de chevalerie et son développement dans l'historiographie moderne qui nous a le plus attiré ? L'explication tient à plusieurs raisons : si notre thèse traite essentiellement de l'activité littéraire des nobles, c'est surtout l'idée de chevalerie que l'on considère comme l'un de ses moteurs principaux. En second lieu, tous les nobles dont notre travail suit le parcours et l'œuvre furent imprégnés par

² Cet aspect doit d'autant plus nous intéresser que deux de nos auteurs, Nompar de Caumont et Guillebert de Lannoy, furent auteurs probables des traités dans ce domaine.

l'idéologie chevaleresque du Bas Moyen Âge ; et si certains ont seulement aspiré au statut du chevalier (Bertrandon de la Broquière), la plupart participa activement à son développement³. Quelle que soit l'approche historiographique que l'on adopte pour évaluer l'enthousiasme chevaleresque de nos voyageurs, on ne peut dans aucun cas nier son influence sur leur action militaire, politique ou littéraire. Les nobles présentés ci-dessus mériteraient bien sûr aussi une analyse, encore plus approfondie que nous avons proposée ici, de leur vie privée, de leur seigneurie ou de leur activité militaire – mais ce ne sont pas les caractéristiques par lesquelles on pourrait les tirer d'une masse de milliers de leurs contemporains appartenant, eux aussi, à la noblesse. Le trait unifiant de nos voyageurs est surtout leur *culture*, souvent ornée de l'épithète *chevaleresque*, terme sans cesse discuté et analysé par des générations d'historiens.

Pour retracer les grands traits de l'historiographie de la chevalerie, nous avons puisé notamment dans trois recueils différents par la perspective, la langue et l'époque. En premier lieu, il s'agit du volume édité par Arno Borst, *Rittertum im Mittelalter*, qui offre un choix rétrospectif des études les plus intéressantes (et les plus porteuses) pour le thème, écrites depuis le début du XX^e siècle⁴. Un autre travail collectif, résumant « l'état des lieux » de la recherche sur la chevalerie, publié une dizaine d'années plus tard est un recueil à vocation didactique, intitulé *The study of chivalry. Resources and Approaches*, constitué d'études de spécialistes américains du domaine⁵. Outre un bilan des recherches modernes, ce volume propose de nombreuses pistes et perspectives pour la connaissance des thèmes chevaleresques ainsi que pour l'exploitation de ses sources diverses. Le dernier état de la question est fourni par Philippe Contamine, intitulé *Les Chevaliers*, qui représente une sorte d'instantané de l'historiographie actuelle sur ce thème⁶. Plus synchronique que rétrospectif, l'ouvrage présente une « totalité » historiographique de la question, même si plusieurs contributions se basent sur des conceptions différentes de la chevalerie.

³ Guillebert de Lannoy fut membre des plusieurs ordres de chevalerie, dont le plus fameux reste bien sûr celui de la Toison d'Or. Nommé de Caumont, quant à lui, après être devenu chevalier du Saint-Sépulcre, fonda avec ses compagnons « L'Ordre de l'Echarpe d'azur » lors de son séjour en Terre Sainte.

⁴ Arno BORST (éd.), *Das Rittertum im Mittelalter*, Darmstadt 1976. Dans son introduction, l'éditeur présente le bilan dans une vaste perspective, non seulement celle de l'historiographie moderne mais aussi celle plus ancienne, qui en forme les origines : celle de la période entre l'Humanisme italien et la Révolution française, où l'apport des philosophes, des écrivains mais aussi des prédécesseurs des historiens modernes fut important pour la conception de la chevalerie.

⁵ Howell CHIKERING – Thomas H. SEILER (éds.), *The study of chivalry. Resources and Approaches*, Kalamazoo 1988.

⁶ Philippe CONTAMINE (éd.), *Les Chevaliers*, Paris 2006.

Au commencement de l'historiographie moderne, la chevalerie fut traitée par les chercheurs dans deux perspectives générales : l'histoire littéraire et l'histoire de l'Etat et de la société⁷. La philologie, dite « nationale », souvent romantique, eut une influence très importante pour la conception de ce thème et son aboutissement est incarné par la grande synthèse de Léon Gautier intitulée simplement *La Chevalerie*⁸. Sa conception, souvent désignée comme la « chevalerie à la Gautier », est emblématique des traditions nationales de la critique littéraire et donna le ton à l'historiographie jusqu'à la Première guerre mondiale⁹. Entre les deux guerres, le contraste entre la réalité militaire et l'idéal littéraire de la chevalerie, fut mis en exergue notamment dans les travaux de Johan Huizinga, Raymond Kilgour et Sidney Painter¹⁰. La perspective ambivalente de Huizinga a donné naissance à une critique révisionniste qui a influencé entre autres l'historiographie britannique ; cette dernière distinguait pourtant l'influence historique de l'influence civilisatrice de la chevalerie médiévale¹¹. La tentative de rapprocher les deux champs de recherche, littéraire et socio-historique, tout en employant de nouvelles méthodes d'investigation, caractérise ensuite l'historiographie des années 1950¹². Dans la décennie suivante ce fut l'histoire des mentalités qui devint la tendance dominante dans le domaine de la chevalerie comme ailleurs. Il faut néanmoins rappeler que ces méthodes restèrent profondément influencées par le modèle de l'avant-guerre créé par Marc Bloch¹³. On s'est concentré, en général, sur le contexte social de la chevalerie, l'historiographie américaine et britannique restant plutôt conservatrice en exploitant les données interdisciplinaires. En France, les approches novatrices de Georges Duby, appuyées sur de nombreuses études locales, proposèrent de nouvelles méthodes servant à la quantification et à l'expression d'une théorie des origines et du statut social des chevaliers, ou bien à l'analyse de la liturgie de la chevalerie¹⁴. Sa conception plutôt

⁷ « Dichtungs- und Verfassungsgeschichte » chez A. BORST, *Das Rittertum*, pp. 10-11.

⁸ Léon GAUTIER, *La Chevalerie*, Paris 1884.

⁹ Jeremy DU QUESNAY ADAMS, « Modern views of medieval chivalry 1884-1984 », in: *The study of chivalry*, p. 41.

¹⁰ Johan HUIZINGA, *Herfsttij der Middeleeuwen*, Haarlem 1919 (nous utilisons la traduction française de J. Bastin, *L'Automne du Moyen Âge*, Paris 2002); Sidney PAINTER, *French Chivalry. Chivalric Ideas and Practices in Mediaeval France*, Baltimore 1940 ; Raymond KILGOUR, *The Decline of Chivalry as shown in the French Literature of the Late Middle Ages*, Cambridge (Massachusetts) 1937.

¹¹ J. DU QUESNAY ADAMS, « Modern views of medieval chivalry 1884-1984 », p. 41.

¹² On le désigne comme « *Experimentum medietatis zwischen Literatur- und Sozialgeschichte* » (*ibid*, p. 14).

¹³ Notamment par son ouvrage *La société féodale*, Paris 1936.

¹⁴ *The study of chivalry*, p. 42.

sociale de la chevalerie fut développée notamment dans les travaux des historiens tels que Philippe Contamine et Jean Flori¹⁵.

Dans la perspective du présent travail, il n'est pourtant pas utile d'analyser davantage le développement de ces tendances de l'historiographie moderne – un tel bilan serait lacunaire et guère fonctionnel. Pour notre propos, il est plus convenable de se poser deux questions, qui concernent plus directement notre problématique:

- 1) Comment a-t-on défini la chevalerie en général ?
- 2) Quelle est la nature de la chevalerie à la fin du Moyen Âge d'après les spécialistes du thème ?

C'est dans la perspective de ces deux questions qu'il faut maintenant réviser les tendances et les concepts proposés par l'historiographie moderne.

1) Léon Gautier, dans son étude considérée par la postérité comme le couronnement de la philologie idéalisée, définit la chevalerie par ses origines. D'après lui, celle-ci « dérive d'un usage germain qui a été idéalisé par l'Eglise ». Il ne la conçoit pas comme une institution mais comme un idéal. Dans son ensemble, « La Chevalerie, c'est la forme chrétienne de la condition militaire ; le Chevalier, c'est le soldat chrétien. »¹⁶ Dans un contre-courant critique et révisionniste, qui a prédominé entre les deux guerres, Johan Huizinga présente la conception chevaleresque comme un « idéal esthétique assumant les apparences d'un idéal éthique ». Son essence est l'orgueil, élevé jusqu'à la beauté. C'est surtout cette qualité, transformée en honneur des nobles, qui est le pôle de la vie chevaleresque. Or, « en réalité, l'histoire de la noblesse offre partout l'image de l'orgueil allié à un égoïsme éhonté. »¹⁷ L'honneur est ainsi le trait propre des chevaliers et son désir régit la volonté d'être prisé par la postérité. Enfin, l'imitation des héros complète l'éventail des caractéristiques importantes de la vie chevaleresque¹⁸. Bien que concernant les derniers siècles du Moyen Âge, la conception sceptique de la chevalerie de Huizinga (dont les éléments seront repris encore dans les parties à venir) a profondément influencé d'autres chercheurs des décennies suivantes ; les nombreux historiens qui ne l'acceptent pas doivent cependant la prendre en compte.

¹⁵ Entre autres Ph. CONTAMINE, *La noblesse au moyen âge*, Paris 1976, et Jean FLORI, *L'Essor de la chevalerie, XI^e-XII^e siècles*, Paris 1986.

¹⁶ L. GAUTIER, *La Chevalerie*, p. 2.

¹⁷ J. HUIZINGA, *L'Automne du Moyen Âge*, pp. 70-71.

¹⁸ *Ibid.*, p. 72.

Dans l'historiographie anglo-saxonne, on s'est concentré sur la problématique terminologique – l'approche des deux termes, *chivalry* et *chevalerie* (éventuellement *Rittertum*), qui ne désignent pas tout-à-fait le même phénomène. C'est pourquoi les chercheurs anglais et américains eurent (et ont toujours) tendance à distinguer trois types de chevalerie : *Chivalry A* – l'art équestre de l'aristocratie militaire et foncière et, par extension, sa façon de mener la guerre. *Chivalry B* – la classe sociale qui se développe et se définit en partie par sa « profession » et ses conséquences culturelles, politiques et économiques. *Chivalry C* – les codes de comportement développés par cette couche qui commence, surtout depuis XII^e siècle, à se définir elle-même¹⁹. Mais, en même temps, la notion de *chivalry* peut combiner les trois types mentionnés. Georges Duby a mis en relief notamment les aspects du second type de la chevalerie, c'est-à-dire *Chivalry B*. Il a néanmoins nuancé cette notion par une étude minutieuse, entre autres, du terme « chevalier » (et d'autres termes voisins, comme *miles*, *cavallarius* etc.), relevé dans les sources de l'époque²⁰. Son attention reste cependant fixée sur les origines de la chevalerie et le discours chevaleresque de l'An Mil jusqu'à l'époque de saint Louis. Maurice Keen, dans sa monographie originale et essentielle pour le thème, définit le chevalier comme un aristocrate d'une noble ascendance, qui est capable de s'armer et qui a été adoubé. En général il définit une répartition en trois types en s'appuyant sur l'emploi du mot, utilisé déjà au Moyen Âge avec des significations variables par les auteurs différents dans des contextes variés²¹. En plus, il signale le danger, pour l'historien de la chevalerie, plus grand encore que dans d'autres domaines, de ne pas se détacher du stéréotype, posture qui empêche de distinguer la réalité et l'idéal²².

C'est une position semblable qu'a adoptée récemment Jean Flori. Selon lui, le chevalier peut, d'un côté, être perçu au travers de l'image universelle, et stéréotypée, du « noble héros aux armures étincelantes surgissant de son château fort en brandissant la bannière aux couleurs chatoyantes pour se jeter, la lance au poing ou l'épée à la main, au secours de l'affligé, de la veuve et de l'orphelin ». Dans ce cas, c'est la littérature, notamment, qui a fourni des modèles de comportement qui ont contribué à la création de l'idéal. D'un autre côté, le chevalier peut être perçu comme un homme exerçant un métier au service d'un maître et devenant membre d'une élite aristocratique ; la chevalerie est dans ce cas

¹⁹ *The study of chivalry*, p. 43.

²⁰ Parmi les travaux Georges DUBY, c'est surtout l'ouvrage *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris 1978, qui a contribué le plus au débat sur la définition de la chevalerie.

²¹ Maurice KEEN, *Chivalry*, London 1984, p. 2. Le titre minimaliste du livre renvoie symboliquement à l'ouvrage majeur de Gautier, édité exactement un siècle avant.

²² *Ibid.*, pp. 2-3.

une fonction guerrière avec une éthique qui caractérisait d'abord l'idéologie royale et que l'Eglise, après l'affaiblissement du pouvoir central, a transféré aux châtelains et à leurs vavasseurs. Le chevalier ne doit pas être conçu simplement comme un cavalier ; il est doté d'une éthique faisant partie de l'idéal chevaleresque proposé par l'Eglise et l'aristocratie laïque. La condition nécessaire est donc l'interaction des deux conceptions, l'une ecclésiastique et l'autre aristocratique, proposées au combattant²³.

2) Pour le Moyen Âge tardif, l'époque sur laquelle nous allons nous concentrer, le débat historiographique concerne le problème que l'on peut formuler dans une question : la chevalerie a-t-elle vécu une période de déclin aux derniers siècles du Moyen Âge? Ce débat fut dans l'historiographie peut-être beaucoup plus agité que la définition de la chevalerie elle-même. Il est assez symptomatique de voir les titres des chapitres consacrés à la chevalerie de la fin du Moyen Âge dans les grandes synthèses portant sur la noblesse (titres ayant toujours un point d'interrogation à la fin)²⁴. Les conclusions qui en ont été tirées sont aussi assez importantes pour notre propre façon d'envisager des nobles, auteurs des récits de voyages.

Léon Gautier déjà, si on le reprend de nouveau, était conscient du défaut des études de ses prédécesseurs dont il écrivait « qu'elles embrassent une trop longue période et n'établissent pas une distinction assez nette entre la chevalerie du XII^e siècle et celle du XVI^e »²⁵. Le problème résidait donc dans la possibilité de comparer le statut du chevalier à ses origines, à l'époque de son plein épanouissement et puis, éventuellement, de déterminer une période présumée de son déclin. Le thème de la continuité de ce groupe social va de pair avec ce questionnement. Ce sont d'ailleurs des principes essentiels à fixer avant de proposer une quelconque analyse dans le cadre d'une recherche portant sur la chevalerie, voire sur la noblesse en général, aux XIV^e et XV^e siècles. Cette question fut pendant des décennies traitée depuis des points de vue différents, avec des méthodes diverses et des résultats variés.

S'il est un historien absolument persuadé du déclin de la chevalerie sur le plan moral et spirituel, ce fut bien le néerlandais Johan Huizinga. Dans son discours sur la chevalerie, qui sous-tend l'ensemble de son livre fameux *L'automne du Moyen Âge*, il prenait la

²³ J. FLORI, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris 1998, pp. 7-8.

²⁴ Pour en citer deux exemples : « La chevalerie : les feux du couchant ? » chez Ph. CONTAMINE, *La noblesse au royaume de France de Philippe le Bel à Louis XII*, Paris 1997 ou « Déclin de la chevalerie ou renaissance d'un mythe ? » chez J. FLORI, *Chevaliers et chevalerie*.

²⁵ L. GAUTIER, *La Chevalerie*, p. XIV (préface). Son travail n'a pourtant pas contribué à la résolution de cette question, en se limitant à la période de la fin du XII^e siècle – début du XIII^e siècle.

notion de chevalerie surtout en tant qu'idée, c'est-à-dire comme un ensemble de codes et de modes de comportement (*chivalry C* selon la division anglo-saxonne). Cette idée, déjà morte, aurait été reprise et rajeunie par l'aristocratie des XIV^e et XV^e siècles : il se serait ainsi agité d'une « espèce de renaissance très consciente et peu sincère d'idées dont la valeur réelle avait disparu »²⁶. Huizinga a surtout opposé les deux entités – d'un côté l'idéal chevaleresque, paré de qualités morales et de vertus, et d'un autre côté la réalité politique vécue, cruelle et sans merci. C'est ainsi que la conception de la chevalerie aurait constituée pour les chroniqueurs de l'époque l'ensemble des idées générales à l'aide desquelles ils expliquaient les ressorts de la politique et de l'histoire²⁷. D'après Huizinga, cet idéal n'était pas pris au sérieux par ses porteurs eux-mêmes, et il est inutile par conséquent de chercher dans les manifestations de la culture chevaleresque (telles que les défis de duel lancés par les grands seigneurs de l'époque) un quelconque degré de sincérité²⁸. « Dans la vie chevaleresque, le jeu grave et solennel se confond sans cesse avec la raison et le calcul » et on ne peut pas comprendre tous les ressorts de la politique médiévale sans prendre en compte cet élément de jeu²⁹. C'est par les phrases fameuses de son *Automne du Moyen Âge* que Huizinga résume sa vision contestataire, voire comique, de la noblesse des XIV^e et XV^e siècles gouvernée par son jeu de société : « Ainsi une aristocratie blasée rit de son propre idéal. Après avoir orné son rêve d'héroïsme de toutes les ressources de l'imagination, de l'art et de la richesse, elle pense que la vie n'est pas si belle, après tout, et elle en rit. »³⁰

L'idée du déclin de la chevalerie, proposée par J. Huizinga, trouva aussi son écho dans la synthèse de Raymond Kilgour, publiée en 1937. Le titre même de l'ouvrage de l'historien américain – *The Decline of Chivalry as shown in the French Literature of the Late Middle Ages* – indique bien sa position, de même que les sources qui forment le socle de son étude, surtout des œuvres littéraires des XIV^e-XVI^e siècles. Avant de les analyser, Kilgour donne plusieurs raisons du déclin de cette institution: fin de l'exclusivité, causée notamment par l'adoubement massif de nouveaux chevaliers, renforcement du pouvoir royal et surtout changement de la tactique de combat³¹.

²⁶ J. HUIZINGA, « La valeur politique et militaire des idées de chevalerie à la fin du Moyen Âge », *Revue d'histoire diplomatique* 35 (1921), pp. 126-138, ici p. 127.

²⁷ *Ibid.*, p. 130.

²⁸ « Il faut y voir un mélange de conviction sincère et de fanfaronnade héroïque. » (*Ibid.*, p. 132)

²⁹ *Ibid.*

³⁰ J. HUIZINGA, *L'Automne du Moyen Âge*, p. 97.

³¹ R. KILGOUR, *The Decline of Chivalry*, pp. 3-57.

Une vingtaine d'années après Huizinga, l'historien américain Sidney Painter essaya de définir le déclin de la noblesse plutôt d'un point de vue économique dans son travail consacré à la chevalerie française de la fin du Moyen Âge³². La guerre de Cent Ans causa une chute des revenus des chevaliers qui furent souvent forcés d'en trouver d'autres – dans le commerce mais surtout dans les pensions et les offices auprès des princes ou souverains plus puissants. « Menés par leurs goûts de luxe et les poches vides, les nobles de France commençaient à se métamorphoser en courtisans. »³³ Leurs maîtres ne pouvaient pourtant exercer leur autorité qu'au gré des variations de l'équilibre des forces entre la France et l'Angleterre. Au bout du compte, la fin du XV^e siècle « a vu la plus grande partie des nobles réduits au statut des sujets, privés de toute leur autorité politique indépendante ».³⁴ La continuité ne resta que dans le domaine social : l'aristocratie y réussit à tenir ses positions.

Le travail de Painter ouvre une nouvelle perspective par la conception qu'il développe de la piété des chevaliers. D'après lui, « si les idées de la chevalerie religieuse n'avaient qu'une légère influence sur les conceptions éthiques de la noblesse, elles ne pouvaient pas avoir un grand effet sur ses pratiques. »³⁵ De plus, il ne suppose pas que les chevaliers, même du XII^e siècle, aient jamais adopté ces idées religieuses, en fondant son jugement sur les critiques de l'époque comme celles de Jean de Salisbury ou Etienne de Fougères. Par ce fait, S. Painter repousse le déclin moral de la chevalerie plus loin dans l'histoire, presque à l'époque souvent considérée comme son âge d'or³⁶. Par conséquent, on ne peut guère constater de grande déchéance dans les mœurs et la piété de la noblesse entre le XII^e et le XV^e siècle. Pour l'époque de la Guerre de Cent Ans, on a beaucoup plus d'informations ce qui ne signifie pas pour autant que la noblesse n'ait pas agi auparavant avec la même cruauté et la même impiété³⁷. A la différence de Huizinga, l'auteur de *French Chivalry* ne constate aucun déclin de la noblesse car il met en cause ses qualités morales et sa ferveur religieuse en général.

L'historien de la croisade Alphonse Dupront voyait cependant dans la chevalerie en déclin une extraordinaire vitalité. Grâce à elle, ce groupe social a « du moins résisté longtemps à ces forces adverses, qui devaient certes l'emporter – elles sont les maîtres

³² S. PAINTER, *French Chivalry. Chivalric Ideas and Practices in Mediaeval France*, Baltimore 1940.

³³ *Ibid.*, p. 14.

³⁴ *Ibid.*, p. 17.

³⁵ *Ibid.*, p. 92.

³⁶ *Ibid.*, pp. 92-93.

³⁷ « *There seems no sound reason for believing that the knights of the later Middle Ages observed the precepts of the church any less scrupulously than had their predecessors* », (*ibid.*, p. 93).

d'œuvre du monde moderne –, sans toutefois parvenir à détruire cette 'classe' de guerriers, devenue noblesse.»³⁸ Malgré les embarras économiques et la perte d'une position forte dans la société, « la chevalerie n'en continuera pas moins d'exister comme une réalité, un rêve ou un exemple dans la vision du passé ou du présent de l'esprit moderne. »³⁹

Une sorte de contre-attaque sur le terrain de la conception de la chevalerie à la fin du Moyen-Âge se concrétisa dans la collection des essais intitulée *Chivalric Literature* et éditée par les historiens américains Larry D. Benson et John Leyerle⁴⁰. L'argument central du collectif d'auteurs, constitué notamment de jeunes chercheurs américains, est résumé par l'un des éditeurs : « L'âge d'or de la chevalerie vint à la fin du Moyen Âge »⁴¹. Basé notamment sur les textes littéraires concernant la noblesse de Guillaume le Maréchal de la fin du XII^e siècle jusqu'à la mort du chevalier Bayard en 1524, les commentaires analysent aussi les deux « manuels de chevalerie » – celui de Jean de Meung et celui de Raymond Lulle. La contribution essentielle au thème fut aussi la synthèse de Malcolm Vale du début des années 1980⁴². De plus, le sous-titre du livre exige de nous une attention particulière : la chevalerie à cette période est définie comme « un sentiment d'honneur dans son habit médiéval » (...), « une construction éthique qui possède parmi les rangs militaires une validité universelle et, peut-être éternelle »⁴³.

Dans sa synthèse consacrée à la noblesse en France aux XIV^e et XV^e siècles, Philippe Contamine tente de définir les principaux facteurs de la « décadence » de la chevalerie. Il constate le déclin du nombre des chevaliers au sein de la noblesse (1/3 environ en 1300 contre 1/20 en 1500). Ce fait est d'un côté lié à la crise des ressources nobiliaires, causées par les difficultés économiques plus générales aux XIV^e et XV^e siècles⁴⁴, mais d'un autre côté la crise de la chevalerie fut aussi provoquée par d'autres raisons : « Vers 1500, le discours sur la chevalerie, tel qu'il s'était élaboré au moins depuis le XII^e siècle, pouvait apparaître à bien des égards usé à force d'avoir servi, le nombre de chevaliers réels au

³⁸ Alphonse DUPRONT, *Le mythe de croisade* (4 vols.), Paris 1997, t. I, p. 603.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Larry D. BENSON – John LEYERLE (éds.), *Chivalric Literature : Essays on relations between literature and life in the later middle ages*, Kalamazoo 1980.

⁴¹ *Ibid.*, p. 142. Cet âge d'or « was characterized by complex, traditional interconnections between aristocratic literature and aristocratic life, especially by the aristocratic ceremonies of fests and tournaments ».

⁴² Malcolm VALE, *War and Chivalry. Warfare and Aristocratic Culture in England, France and Burgundy at the End of the Middle Ages*, Londres, 1981.

⁴³ *Ibid.*, p. 1. Il n'est pas sans intérêt pour nous que l'auteur analyse au commencement du premier chapitre « *The Literature of Honour and Virtue* » le traité moral attribué à Guillebert de Lannoy, *Instruction d'un jeune prince*.

⁴⁴ Ph. CONTAMINE, *La noblesse au royaume de France*, p. 280s.

sein de la classe nobiliaire avait considérablement décliné depuis les hautes eaux des années 1200, l'Église n'attachait plus guère de valeur spirituelle à la notion, on n'était plus à l'époque où l'adoubement pouvait passer pour un quasi-sacrement. »⁴⁵ Le concept de chevalerie ne fut utilisé que par les souverains (État, roi, prince) pour assurer la meilleure utilisation possible des gens de guerre et pour tenter de mettre un frein à leurs dérèglements dans leurs rapports avec la population civile⁴⁶. Cette constatation n'est pas sans rappeler la conclusion en termes d'assujettissement formulée déjà par S. Painter.

Parallèlement à l'explication de ce déclin par Ph. Contamine, basée notamment sur des exemples ponctuels, Jean Flori a proposé encore une interprétation importante. Pour lui, l'exacte période de dégradation reste à déterminer car « on ne saurait affirmer que la chevalerie de la fin du Moyen Âge a perdu toute prééminence fonctionnelle ». Pour cette époque on ne peut pas parler de façon sûre de déclin ni de véritable image de la chevalerie puisque « cette image s'élabore déjà au cours du XII^e siècle et repousse plutôt la réalité de cette chevalerie que l'on estime déjà perdue »⁴⁷. L'un des coupables de ce déclin présumé à l'automne du Moyen Âge est donc la littérature et le culte des héros : les chevaliers, s'efforçant de ressembler à leurs modèles croyaient que telle était bien jadis la chevalerie. Or, « nous ne sommes pas tenus de les suivre, quelle que soit la fascination qu'exerce encore sur nous la chevalerie et l'idéal chevaleresque ». Pour bien marquer la nature de ce discours, Jean Flori ajoute une question à la fin de ses constatations : « Le propre d'un idéal n'est-il pas de n'avoir jamais été atteint ? »⁴⁸

Atteindre un idéal, ce fut aussi l'objectif de nouveaux ordres de chevalerie dont le nombre s'était accru depuis le milieu du XIV^e siècle⁴⁹. C'est le terrain sur lequel les *compagnies*

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 287-288.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 288.

⁴⁷ J. FLORI, *Chevaliers et chevalerie*, p. 268.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Le thème des ordres de chevaleries de la fin du Moyen Âge n'est pas encore suffisamment exploité. Outre les ouvrages cités ci-dessus, le nombre des répertoires et des monographies consacrées entièrement à la problématique est assez restreint. Pour l'ensemble des ordres fondés par les souverains à l'échelle européenne, on ne peut citer que l'étude de Jonathan D. BOULTON, *The Knights of the Crown. The Monarchical Orders of Knighthood in Later Medieval Europe, 1325-1520*, Woodbridge, 1987. La question des ordres est traitée aussi dans les chapitres respectifs des synthèses de Malcolm VALE (*War and Chivalry*) et de Maurice KEEN (*Chivalry*). Pour le milieu germanique il faut citer le répertoire édité par Holger KRUSE – Werner PARAVICINI – Andreas RANFT, *Ritterorden und Adelsgesellschaften im spätmittelalterlichen Deutschland* (Kieler Werkstücke, Reihe D 1), Frankfurt am Main, 1991. La dernière entreprise à vocation universelle concernant les ordres militaires de toute la période médiévale est celle de Nicole BERIOU et Philippe JOSSEMAND (éds.), *Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Âge*, Paris 2009. Ce volume qui rassemble les contributions de 240 auteurs est précédé par l'introduction historiographique d'Alain Demurger qui résume l'état de recherche sur cette problématique.

chevaleresques étaient présentes. Celles-ci se situaient dans le prolongement de la légende arthurienne, pour grouper autour d'un souverain des chevaliers qui se proposaient de pratiquer les vertus guerrières, de rechercher les exploits, de défendre les dames, tout cela pour Dieu, la Vierge et leur saint patron, dans la fidélité à leur chef⁵⁰. Johan Huizinga n'a vu dans ce phénomène que la confirmation de sa théorie du « noble jeu » de l'aristocratie dans son déclin⁵¹ : « Aux XIV^e et XV^e siècles, les ordres de chevalerie, fondés en grand nombre, ont perdu leur importance politique et militaire et se réduisent à de nobles jeux. Les aspirations qu'ils professent restent celles d'un haut idéalisme éthique et politique, mais ce n'est que rêve, illusion, vains projets. »⁵² Alphonse Dupront voyait dans ce phénomène un changement structurel de la noblesse, partie intégrante de la crise de transformation de la chevalerie au XIV^e siècle. « Ordres épars, la chevalerie se ramasse en des ordres (...) Signes sociologiques d'une décadence et d'un transfert, c'est évident, mais non moins preuves d'une nécessité de la chevalerie. »⁵³ Leur multiplication n'est pas conçue comme un signe primaire du déclin, mais plutôt comme une annonce de la fin glorieuse de l'ancienne chevalerie. « La monarchie moderne n'aura plus besoin de chevaliers. Elle les honore, comme pour s'en libérer avant de les acculer à l'étroitesse du privilège. »⁵⁴

Pour Philippe Contamine cette apparition suivie par la multiplication des ordres de chevalerie eut pareillement une double signification : d'un côté celle d'une relative perte de prestige pour ce groupe social mais, d'un autre côté, le signe que l'idée de chevalerie était susceptible de garder toute sa valeur, qu'elle était proprement irremplaçable⁵⁵. Enfin Jean Flori attribue un rôle plutôt symbolique à ces ordres qui « traduisent à la fois la nostalgie des temps anciens » (alors qu'il s'agit d'un phénomène nouveau) « et la présence encore très forte de l'idéal chevaleresque dans les mentalités aristocratiques »⁵⁶.

⁵⁰ Selon Jean RICHARD, « La Toison d'or comparée aux autres ordres chevaleresques du moyen âge », in : P. Cockshaw – Ch. Van den Bergen-Pantens (éds.), *L'ordre de la Toison d'or de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505) : idéal ou reflet d'une société ?*, Turnhout, 1996, pp. 17-20, ici p. 17.

⁵¹ J. HUIZINGA, *L'automne du Moyen Âge*, p. 81 et 88. C'est une prémisse essentielle de sa conception de la société à cette époque – le concept du jeu derrière lequel on sous-entend son ouvrage postérieur *Homo ludens*, où le savant hollandais corrige cependant sa contestation de la chevalerie du Bas Moyen-Âge.

⁵² *Ibid.*, p. 88.

⁵³ A. DUPRONT, *Le mythe de croisade*, p. 600.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 601.

⁵⁵ Ph. CONTAMINE, *La noblesse au royaume de France*, p. 287.

⁵⁶ Jean FLORI, *Chevaliers et chevalerie*, p. 268-269.

Chevalerie et voyage

Comment l'idéal de la chevalerie, en son déclin ou non, s'articulait-il avec le voyage de la noblesse à la fin du Moyen-Âge ? Puisque le fait du voyager ne constituait pas une marque exclusive de ce groupe social (nous pouvons sans aucun doute retrouver des représentants d'autres rangs de la société sur les chemins du monde médiéval), les chercheurs n'ont guère arrêté son attention sur le phénomène du voyage nobiliaire. Mais malgré l'absence d'un ouvrage véritablement synthétique à ce propos, de nombreuses études ont été publiées, notamment par l'historiographie allemande, traitant de la relation entre les aristocrates et leurs déplacements dans les derniers siècles du Moyen-Âge⁵⁷. Pour définir une composante propre à la noblesse, la recherche utilise le concept du « voyage chevaleresque » (*Ritterreise* ou *Ritterfahrt*). Pour notre période et nos acteurs, nous pouvons, tout en simplifiant, le définir comme un voyage pour l'acquisition de l'honneur chevaleresque qui relie de plus les éléments de la campagne contre les infidèles ainsi que comme un pèlerinage au cours duquel le vice de la curiosité est souvent pris pour une vertu. De plus, un nouvel élément s'y ajoute – les visites systématiques des cours princières⁵⁸. Il convient donc plutôt de définir, à partir de nos quatre récits, ces traits qui caractérisent la spécificité du voyage nobiliaire ou chevaleresque. Il est évident que le niveau et la quantité de données concernant ce domaine sont différents dans chacun des ouvrages de nos voyageurs.

L'essentiel de la présente analyse consistera en trois points d'intérêt. Du point de vue le plus général tout d'abord, nous essayerons de retracer, à partir des récits, les données concernant le statut social de nos voyageurs, leur regard sur eux-mêmes et éventuellement l'appartenance à un groupe de nobles. Un autre point va concerner l'une des activités cruciales pour leur statut de nobles et de chevaliers – la participation aux campagnes militaires, aux fait d'armes ou aux joutes. Si toutefois le trait essentiel des récits de voyage reste toujours le voyage lui-même, notre attention va s'orienter vers la visite faite par nos chevaliers de lieux marqués par un légendaire ou par la mémoire symbolique de

⁵⁷ Il s'agit notamment d'un article sommaire de Werner PARAVICINI, « Von der Heidenfahrt zur Kavalierstour. Über Motive und Formen adligen Reisens im Späten Mittelalter », dans *Wissensliteratur im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit. Bedingungen, Typen, Publikum, Sprache*, eds. H. Brunner – N. R. Wolf, Wiesbaden 1993, pp. 91-129 ; et de plusieurs études de cas publiées par le même auteur (voir Bibliographie). Nous tenons à mentionner aussi deux recueils des conférences qui pourraient suppléer la synthèse manquante: Agostino PARAVICINI-BAGLIANI – Eva PIBIRI – Denis RAYNAUD (éd.), *L'itinérance des seigneurs XIV^e-XVI^e siècles: actes du colloque international de Lausanne et de Romainmôtier 2001*, Lausanne 2003; Rainer BABEL – Werner PARAVICINI (eds.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäischen Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Ostfildern 2005.

⁵⁸ D'après W. PARAVICINI, « Von der Heidenfahrt zur Kavalierstour », p. 103.

leur groupe social. Ces « lieux de mémoire chevaleresques » sont comme le pendant des lieux de pèlerinage, analysés ci-dessus. A cette occasion nous pouvons constater une certaine affinité entre l'itinéraire pieux et l'itinéraire profane de nos voyageurs. Enfin, la question des contacts avec d'autres chevaliers et avec des princes, y compris le séjour chez eux et la cordialité de leur hospitalité, manifestée par exemple par les invitations à la chasse, constituera une partie indispensable de cette perspective. Une attention particulière sera notamment accordée à l'octroi des ordres par les souverains.

Question générale du statut

Le statut social du noble, manifesté dans son récit de voyage, peut s'exprimer par les différentes manières. En ce qui concerne les expressions de « chevalier » ou de « la chevalerie », les auteurs des quatre récits ne les utilisent pas souvent. Nompars de Caumont l'emploie naturellement pour les personnages de Sancho d'Echaux à Rhodes ou d'Arnaud de Sainte-Colombe en Sicile, deux chevaliers qu'il visita à l'aller et au retour de son pèlerinage. Mais ce phénomène de chevalerie sert aussi dans les textes des récits en tant qu'analogie pour un homme armé quelconque : Ogier d'Anglure parle des chevaliers à propos des mamlûks qu'il voit tués au bord du Nil par les *Arrabes robeurs*, c'est-à-dire les Bédouins⁵⁹. Nompars utilise le mot *chevalliers* pour les soldats romains qui se partagèrent les vêtements de Jésus-Christ⁶⁰. Nous pouvons donc constater que la notion de chevalerie, le point central du présent chapitre, est assez relative si nous regardons les textes mêmes à analyser. En aucune occurrence on ne voit l'auteur du récit se présenter *verbis expressis* comme chevalier, bien que d'après d'autres sources il soit évident que trois sur nos quatre nobles étaient adoubés⁶¹. Or, l'appartenance à la chevalerie ne constitue pas, bien sûr, la seule marque de l'encadrement social de nos voyageurs. Chaque texte porte essentiellement le titre, l'énumération des seigneuries et, éventuellement, les fonctions de l'hôtel de son auteur. Par quelle manière sont-elles ces marques importantes du statut social exprimées dans les ouvrages analysés ?

⁵⁹ « Par espécial il y ot occis ung des plus grans admiraux que le Soudan eut a sa court, lequel admiral avoit esté envoyez par le Soudan, lui cinquantesme de chevalliers, pour iceulx robeurs prendre et destruire et en faire justice, mais icellui admiral et sa compagnie furent tous taillés en pieces sans ung seul en eschapper. » (BONNARDOT – LONGNON, p. 75)

⁶⁰ DE LA GRANGE, pp. 62-63.

⁶¹ Bertrandon de la Broquière n'en fut jamais.

Le lieu commun propice pour cette présentation, susceptible de faire l'objet d'une analyse comparative, doit se trouver tout au début de chaque récit, dans la phrase qui met sur la scène l'auteur du récit. En plaçant les quatre incipits en parallèle, nous pouvons en tirer l'image suivante :

Ogier d'Anglure	Nompar de Caumont	Guillebert de Lannoy	Bertrandon de la Broquière
<p><i>Cy après s'ensuit le contenu du saint voyage de Jherusalem (...) lequel saint voyage a esté fait par monseigneur d'Anglure et autres de sa compagnie en l'an mil.iiij^c. .iiij^{xx}. et .xv., en et par la maniere qui s'ensuit.</i>⁶²</p>	<p><i>Ferm Caumont .</i> <i>C'est le livre que je le seigneur de Caumont et de Chastelnuef ay fayt ou voyaige d'oultremer en Jérusalem et du fleuve Jourdeyn (...).</i>⁶³</p>	<p><i>Cy commencent les voyaiges que fist Messire Guillebert de Lannoy, en son temps Seigneur de Sanctes, de Willerval, de Tronchiennes et de Wahégnies.</i>⁶⁴</p>	<p><i>Cy commence le voyage de Bertrandon de la Broquiere que il fist en la terre d'oultremer, l'an mil iiij^c xxxij.</i> <i>(...) je, Bertrandon de la Broquiere, natif de la duchie de Guienne, seigneur du Viel-Chastel, conseilier et premier escuyer trenchant de mondict tres redoubté seigneur (...)</i>⁶⁵</p>

A première vue, nous pouvons constater que seuls deux voyageurs sur quatre sont mentionnés dans le prologue avec leurs titres plus développés. Ogier d'Anglure se limite à une simple dénomination *monseigneur d'Anglure* qui reste peut-être suffisante pour lui, véritable chef du lignage, bien qu'il portât aussi d'autres titres, y compris de celui de l'avoué de l'évêché de Thérouanne⁶⁶. Chez Guillebert de Lannoy on trouve, au contraire,

⁶² BONNARDOT – LONGNON, p. 1.

⁶³ DE LA GRANGE, p. 1 (marqué par JS). La devise occupe une place éminente dans le manuscrit. C'est ainsi que nous avons marqué cette caractéristique au moins par une police en gras.

⁶⁴ POTVIN, p. 9.

⁶⁵ SCHEFER, p. 1 (marqué par JS).

⁶⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. XLV.

toutes ses possessions énumérées. Il n'est pas sans intérêt de noter que sa titulature varie un peu à la fin du même récit où il apparaît encore la seigneurie de Beaumont⁶⁷.

Dans cette analyse, il faut être toutefois prudent car le rôle des incipits pour l'auto-présentation des auteurs ne doit pas être fondamental. Ces prologues, sont-ils parties intégrantes des récits-mêmes ? Ils peuvent être ajoutés par le copiste, ou machinalement par le secrétaire auquel l'auteur dicte son texte, comme c'est très souvent le cas dans les manuscrits médiévaux qui sont privés. Ce n'est pas l'auteur qui se présente mais son scribe ou un copiste et, dans ce dernier cas, c'est le commanditaire ou l'usage qui dicte le choix de la titulature.

Comment se présentaient-ils donc les auteurs eux-mêmes ? Si l'on prend la présence de la première personne au singulier comme le critère de « l'authenticité », c'est surtout dans le texte de Nompar de Caumont où l'on peut trouver les éléments de réponse à cette question. Le « je » se trouve déjà au début de la liste qui énumère les parties du *Livre Caumont* ; là, on ne mentionne que deux de ses seigneuries. Dans le déroulement de son récit, nous rencontrons encore plusieurs mentions de son statut, toujours à l'occasion des moments importants de son voyage à Jérusalem. Le titre de *seigneur de Caumont, de Chastelneuf et de Berbéguières* se trouve déjà au début du testament par lequel notre voyageur commence son récit⁶⁸, ainsi qu'au prologue des serments jurés avec ses compagnons⁶⁹. La pleine titulature orne pourtant le début du prologue du voyage même⁷⁰. Nompar de Caumont reprend l'ensemble de ses titres quand il introduit les serments que les chevaliers du Saint-Sépulcre doivent prêter⁷¹, mais aussi un peu plus loin, quand il introduit la liste d'indulgences que l'on accorde aux lieux saints visités par lui⁷². A la fin de cette liste se trouve un autre « document inséré », les « statuts » de l'ordre de l'Echarpe d'azur que Nompar de Caumont fonda lui-même pour ses compagnons à l'occasion de leur pèlerinage. Les titres de son instigateur doivent naturellement y apparaître une nouvelle fois⁷³. Ce type d'auto-présentation ne se trouve pourtant ni à

⁶⁷ POTVIN, p. 178.

⁶⁸ DE LA GRANGE, p. 3.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 13.

⁷⁰ « Noper, seigneur de Caumont, de Chasteau Nuef, de Chasteau Cullier et de Berbeguières » (*Ibid.*, p. 17). Comme la suite du prologue parle de la création du monde, cette titulature sert plutôt de signature « avant la lettre ».

⁷¹ « Ci ensuivent les serments que font les chivalliers ou saint Sèpulcre Nostre Seigneur en Jhérusalem lequel je Nonper, seigneur de Caumont, de Chasteau-Nuef, de Chasteau Cullier et de Berbeguières, ay fait pour le plaisir de Dieu le .vij^e. jour du mois de juillet, en l'an de l'incarnation mil. cccc. xix. » (*Ibid.*, p. 51).

⁷² *Ibid.*, p. 59.

⁷³ *Ibid.*, p. 75.

l'explicit du récit, ni au début de la liste des souvenirs apportés de la Terre sainte. Malgré ce fait, l'ouvrage de Nompar laisse penser à une volonté de présenter ou bien de représenter l'auteur. Rappelons, de nouveau, que toutes ces passages cités, à l'exception des serments des chevaliers du Saint-Sépulcre, sont écrites en première personne.

Est-ce une prétention de l'aristocrate soucieux de l'exactitude de ses titres ? Ou bien s'agit-il d'une volonté d'exprimer la possession de seigneuries qui, à l'époque, furent menacées par le conflit franco-anglais et dont un jour, notre voyageur allait être privé au profit de son frère cadet loyal au roi de France⁷⁴ ? A l'inverse de ces questions, qui susciteraient des hypothèses sans doute intéressantes, nous optons pour une explication moins élevée, due au caractère du texte. En effet, l'énumération des titres ne correspond pas aux motifs personnels de l'auteur. Ce qui importe, c'est plutôt la nature des documents dans lesquels cette énumération apparaît. Le testament et les serments des compagnons (documents préliminaires du récit de voyage) ainsi que la liste d'indulgences et les serments des deux ordres de chevalerie (documents insérés) pouvaient (ou même devaient) avoir fait l'objet de rédactions séparées avant que leur texte soit copié dans l'ouvrage proprement dit. L'énumération des titres doit correspondre alors au formulaire diplomatique de ces documents.

Il est aussi remarquable de s'arrêter au prologue de Bertrandon de la Broquière : tout d'abord, le *Voyage d'outremer* donne une indication unique de l'origine géographique de son auteur. A travers la mention de sa seigneurie de Vieux-Château, la présentation aboutit par son service à la cour des ducs de Bourgogne. C'est en réalité ce statut qui est l'alpha et l'oméga de son voyage. En d'autres termes, Bertrandon est le seul de nos quatre voyageurs pour lequel la tâche fixée par le *tres redoubté seigneur*, d'effectuer une mission de reconnaissance, se présente comme l'origine et implique probablement aussi bien le résultat – le récit.

Le deuxième trait distinctif pour le statut du chevalier est naturellement le moment de son adoubement. Le récit de voyage d'Ogier d'Anglure ne nous donne aucune indication à ce propos ; le noble champenois fut adoubé à une date inconnue entre 1379 et 1383⁷⁵, c'est-à-dire bien longtemps avant son départ. Comme nous l'avons déjà signalé, Bertrandon de la Broquière ne fut au contraire jamais adoubé. Ce sont donc les deux autres récits qui parlent directement de l'adoubement de leurs auteurs : Nompar de Caumont est armé chevalier au Saint-Sépulcre ; nous revenons à ce rituel spécifique vers la fin de ce

⁷⁴ *Ibid.*, p. XVIII-XIX.

⁷⁵ BONNARDOT – LONGNON, p. XLVI.

chapitre. Le moment essentiel dans la vie du chevalier est également décrit dans les *Voyages et ambassades* : son auteur fut adoubé dans le cadre de sa *reise* en Prusse :

*Item, vindrent depuis devant une ville fermée nommée Polleur, assise en la Masoen, laquelle fut assaillie moult vaillamment, et par force d'armes prindrent de trois portes les deux, mais ceulz de la ville se deffendirent sy vaillamment qu'il y eut moult de gens mors et navrez et que finalement il convint à noz gens eulz retraire sans prendre la ville. Auquel assault me fut donné l'ordre de chevalerie par la main d'un noble chevallier nommé le Ruffe de Palleu, et eus illecq le bras perchié d'un vireton très durement*⁷⁶.

Malgré la description assez claire du fait même, l'extrait pose deux problèmes importants à résoudre – celui du lieu de cet acte et celui du personnage qui adouba Guillebert. *Ruffe de Palleu* fut sans doute un des membres de la famille Reuss von Plauen (d'autant plus que dans le ms. du XVI^e siècle se trouve la variante *Russe*⁷⁷). Au sein de cette famille ramifiée de *Voigt* (avoués ou baillis) de plusieurs régions de la Haute-Saxe, nous pouvons penser soit à Henri VII, le Jeune (1368-1426), soit à son fils Henri VIII (1382-1426/1436), ce dernier issu de la même génération que Guillebert⁷⁸. L'identification exacte de ce bienfaiteur reste donc toujours problématique de même que la localisation de la ville de *Polleur assise en la Masoen*. Les chercheurs ont hésité entre deux localités : la première hypothèse consiste à identifier la ville de Masow (aujourd'hui Maszewo), non loin de Stettin, c'est-à-dire de nos jours en Poméranie polonaise. Un problème demeure toutefois car le nom *Masoen* semble désigner une région⁷⁹ dans laquelle se trouve une ville de *Polleur*⁸⁰. La deuxième consiste à identifier le lieu d'adoubement avec la ville de Pułtusk qui se trouve dans la région historique de Masovie (ce qui peut correspondre à *Masoen* dans le texte), au nord de Varsovie⁸¹. Cette ville pouvait être en effet dotée d'une enciente percée des trois portes, mentionnées par les *Voyages et ambassades*. Mais le

⁷⁶ POTVIN, pp. 26-27.

⁷⁷ Cette forme du nom incita N. Chareyron à affirmer que Guillebert a reçu « (...) l'ordre de Chevalerie de la main d'un noble Russe. » (Nicole CHAREYRON, *Les Globetrotters au Moyen Âge*, Paris 2004, p. 60).

⁷⁸ Cf. la généalogie des Reuß sur http://de.wikipedia.org/wiki/Stammliste_von_Reu%C3%9F

⁷⁹ C'est ainsi que Ch. Potvin indique: « Massovia, ancien duché, aujourd'hui Massow, au nord-est de Stettin » (POTVIN, p. 26, note 8).

⁸⁰ La seule ville qui peut venir à l'esprit est celle de Ploty (*Plathe* en allemand), à environ 60 kilomètres au nord-est de Stettin et à 36 kilomètres au nord de Maszewo.

⁸¹ Cette location est admise par LELEWEL (p. 22, note 17) qui avoue pourtant de ne pas être absolument sûr. L'appropriation de Pułtusk (Poltenz) se trouve aussi dans les *Scriptores rerum prussicarum oder die Geschichtquellen der preussischen Vorzeit*, eds. T. Hirsch – M. Töppen – E. Strehlke, Leipzig, 1866, vol. III, (SRP ci-après) p. 445, note 7. L'existence d'une campagne contre les Polonais est d'ailleurs confirmée dans les sources de provenance locale (Johan von Posilge, « Chronik des Landes Preussen », SRP, p. 334 : « *Der homeister wolde eynen krik anslon weder dy Polen. Auch geschach im lande czu Pruszinn das der homeister, her Heynrich von Plawin, yo wold ansloen eynen krig weder dy Polan, alleine is weder syne gebitiger was und das gemeyne lant; und suldin gesprengit habin eyn heer in dy Masow, das an der ken Dobrin, und das dritte uf den herczogin von der Stolpe.* »).

texte qui précède immédiatement le passage semble contredire cette localisation en parlant des chevaliers teutoniques qui *entrèrent à puissance en la duché de Pomère où ilz furent quatre jours et quatre nuitz*⁸². D'après cette mention il est plus logique d'opter plutôt pour la première hypothèse.

Les problèmes exposés ci-dessus peuvent paraître moins essentiels que le fait principal de l'adoubement même. Pourtant, ils illustrent bien à quel point il est important de vérifier chaque assertion dans le récit du voyageur. Personne toutefois ne va pas accuser Guillebert de Lannoy d'avoir trompé son lecteur. Le changement de son statut, qui eut lieu pendant son voyage en Prusse en 1413-1414, est d'ailleurs confirmé par sa titulature dans les documents bourguignons officiels⁸³.

Le sentiment d'appartenance à son rang peut être conçu comme une autre marque du voyage nobiliaire. Nos quatre voyageurs l'ont manifesté de différentes manières qui ne devaient pas être toujours menées par un sentiment d'orgueil. Bertrandon de la Broquière, par exemple, se rend compte à un moment dans son récit, précisément lors de sa visite de Buda, de l'infériorité relative de son état : (...) *m'en retournay à mon logis et fus accompagné de seigneurs et gens qui valoient mieulx que moy*.⁸⁴ Au sein du groupe de pèlerins (dans tous les cas) ou de l'escorte accompagnant un ambassadeur (dans le cas de Guillebert de Lannoy), le narrateur, qui raconte le déroulement du voyage presque toujours à la première personne, monopolise l'action. Pour être bref, disons que nos quatre voyageurs se présentent chacun comme le personnage centrale de son voyage. Pour avoir l'exception qui confirme la règle, il faut tout de même constater que Guillebert de Lannoy parle de sa participation aux campagnes militaires et de son premier pèlerinage en Terre sainte en utilisant la forme du pluriel⁸⁵. C'est de cette partie initiale des *Voyages et ambassades* que provient un détail assez intéressant (car unique) qui en dit long sur l'appartenance de Guillebert aux rangs de la noblesse. Lorsqu'il raconte le naufrage du bateau retournant de la campagne en Angleterre menée par le comte de la Marche, il parle des *gentilzhommes, par la grâce de Dieux, sauvez en deux botequins estans dans nostre ditte nef*⁸⁶ – il en va de soi qu'il faisait partie de ces chanceux tandis que *nos vallés*,

⁸² POTVIN, p. 26.

⁸³ En 1414 le duc Jean sans Peur prend une part de la rançon en faveur de « Guillebin de Lannoy, chevalier », emprisonné en Angleterre. (POTVIN, p. 187).

⁸⁴ SCHEFER, pp. 242-243.

⁸⁵ « (...) me party en la compagnie de monseigneur le sénéchal, pour faire le saint voyage de Jhérusalem, ouquel nous demourasmes deux ans. » (*Ibid.*, p. 11) Tous les verbes suivants qui racontent cet épisode sont au pluriel (allasmes, fusmes etc.).

⁸⁶ POTVIN, p. 11.

*bagues et harnois, [furent] noiez et péris*⁸⁷. Dans les années 1405-1407, il entreprit son voyage à Jérusalem avec un groupe de pèlerins qui formaient en même temps l'entourage de Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut⁸⁸.

Ogier d'Anglure, pendant son unique pèlerinage, ne mentionne que deux membres de son groupe : un certain Pierre de Morquelines (plus précisément Nortquelmes⁸⁹), chevalier de Picardie blessé par les Sarrazins qui assaillirent leur barque sur le Nil⁹⁰ et surtout Simon, comte de Sarrebruck. Ce dernier était le beau-père d'Ogier, après avoir épousé sa mère en secondes noces en 1385⁹¹. Il était parti en pèlerinage avec son beau-fils qui resta pourtant le véritable chef de la pieuse caravane⁹², mais à son retour il trouva la mort à Chypre le 18 janvier 1396. L'auteur du *Saint voyage de Jherusalem* raconte le déroulement de ses derniers jours d'une manière relativement ample. Enfin, il prie pour son âme et décrit sa sépulture à l'église Saint-François de Nicosie avec une tombe *bien faicte et bien escripte dessus lui, et ainsi ses armes et lui sont painctes ou mur dessus lui, et sa baniere en une lance avec sa cotte d'armes*⁹³. A la cérémonie assistèrent une cinquantaine de chevaliers et écuyers *tant des seigneurs pelerins comme des gens du roy [de Chypre]*⁹⁴. Cependant, partant de cette information, il n'est pas possible de déduire le nombre exact des nobles compagnons de notre voyageur. Un détail dans la suite du texte répond néanmoins à cette question : après avoir quitté Chypre, les pèlerins sont forcés, à cause des vents contraires, ancrer leur galée non-loin du Château-Rouge (Castelorizzo), l'île sous la domination des Hospitaliers de Rhodes. Pour atteindre cette île, les pèlerins profitent de l'aide d'une barquette transportant le sel en Turquie : (...) *sy entrasmes nous dix pelerins en icelle barque et nostre cariage [bagage], et nous porta jusques au Chastel Rouge ou il avoit bien douze mille*⁹⁵. Il ne faut pas tout de même surestimer cette rare mention concernant le nombre des pèlerins du « groupe-Anglure » car à un autre lieu du récit, au cours de la

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Sur ce voyage cf. l'article de W. PARAVICINI, « Nobles hennuyers sur les chemins du monde : Jean de Werchin et ses amis autour de 1400 », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éd. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai 2007, pp. 163-181 et 267-275.

⁸⁹ Nortquelmes est aujourd'hui Noircarme, partie de la commune de Zudausques (départ. Pas-de-Calais, arr. Saint-Omer, ct. de Lumbres). Ce chevalier était vassal de l'avoué de Théroouanne, c'est-à-dire d'Ogier d'Anglure lui-même (BONNARDOT – LONGNON, pp. 161-162).

⁹⁰ *Ibid.*, p. 75.

⁹¹ *Ibid.*, p. XLVI.

⁹² *Ibid.*, p. XXIX.

⁹³ *Ibid.*, p. 87.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ *Ibid.*, p. 90.

visite des pyramides à Gizeh, le seigneur champenois parle de *nous quatre et non plus*⁹⁶. Ne s'agissait-il, dans les deux cas, que d'une partie du nombre global des pèlerins ? Faute d'une énumération initiale des pèlerins qui accompagnaient le seigneur d'Anglure, ces quelques indications sporadiques ne nous peuvent pas donner une réponse satisfaisante en ce qui concerne la dimension du groupe champenois.

Si le nombre des *autres de ma compagnie*, pour reprendre les mots du prologue chez Ogier, pouvait atteindre de dizaines de pèlerins, le groupe de Nompar de Caumont semble être plus modeste. Ce noble gascon ne cite dans son récit que deux écuyers – Bertran Chastel et Gonsalvo de Bonelles – mais aussi *autres de ma compagnie d'autre part*, ces derniers peut-être d'origine non-noble. Leurs noms se retrouvent dans un document unique, intitulé *ordenance des gentilshommes et autres qui alèrent avec moy ou dit voyage*⁹⁷ et inséré entre le testament et le prologue du voyage en Jérusalem de 1418. Cet acte, faisant partie du récit, témoigne de l'esprit collectif de son groupe, basé sur les règles suivantes : celle du service loyal à leur seigneur (c'est-à-dire à Nompar lui-même), engagement de ne jamais l'abandonner *se non que ce fusse per cas de mort* et revendication de leur respect mutuel. Mais il y a aussi, dans ce document, un rapport de réciprocité : Nompar de Caumont promet à ses compagnons *leur fère bonne compagnie et ne les leissier nullement* à moins de leur assurer les moyens de leur retour⁹⁸. Enfin, les noms des témoins de l'acte, sept écuyers, ne sont pas identiques aux noms de ceux qui entreprirent le voyage avec le seigneur de Caumont.

La fondation de l'Ordre de l'Echarpe d'azur par Nompar de Caumont à Jérusalem peut représenter un pendant plus solennel du contrat initial entre lui et ses compagnons. Nous ne disposons d'aucune autre source sur ce regroupement hormis le témoignage dans le *Voyage d'outremer* du noble gascon. Le passage décrivant la fondation et les statuts de cette compagnie suit immédiatement la liste d'indulgences⁹⁹ :

C'est le devise de l'eschirpe d'azur que le seigneur de Caumont a levé au voyage Jhérusalem.

Noper, seigneur de Caumont, de Chasteau Nuef, de Chasteau Cullier et de Berbeguières, fais assavoir que j'ay enpris de porter sur moy en divise, une eschirpe d'azur, qui est couleur qui signifie loyauté, à mémoyre et tesmoign que je le vueille maintenir. Et en

⁹⁶ *Ibid.*, p. 65.

⁹⁷ DE LA GRANGE, p. 2.

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 13-15

⁹⁹ « Ci fénicent les pérégrinacions, indulgences et pardonnances de la Terre sainte. Et commence à parler de le devize de le eschirpe d'azur que je prins à pourter au dit voyatge à Jhérusalem. » (*ibid.*, p. 75).

*icelle eschirpe a une targe blanche, à une croix vermeillie, pour que mieux avoir en remembrance le passion Nostre Seigneur. Et aussi en honneur et souvenance de monseigneur saint George, par tel qu'il plais moy estre en toute bonne ayde. Et hault en le targe ha escript : FERM*¹⁰⁰

Comme nous l'avons déjà constaté, le texte est introduit par la pleine titulature de l'auteur. Le rôle du chef du groupe est renforcé par les usages héraldiques et emblématiques de l'ordre – le seigneur de Caumont y superpose une partie de sa devise, le mot *ferm* qui signifie « sois fort ! »¹⁰¹. La symbolique des couleurs et des signes fait l'objet dans le récit d'une explication : l'azur est la couleur de la loyauté, une targe blanche à une croix vermeille (d'ailleurs le symbole de saint Georges) doit commémorer la passion de Jésus-Christ. Le culte, à la fois chevaleresque et religieux, de saint Georges y est donc présent, comme dans l'ensemble du texte¹⁰². De toute façon, l'Ordre de l'Echarpe d'azur n'était qu'un pâle reflet du vaste projet de Philippe de Mézières, ses engagements n'étant pas trop exigeants : chaque membre était tenu de faire chanter trois messes, deux de *Requiem* et une de saint Georges pour l'âme d'un frère défunt, tandis que Nompar lui-même, en tant que chef du groupe, devait en faire chanter vingt¹⁰³. Si un membre de cet ordre perdait son héritage, Nompar devrait lui donner assez pour qu'il puisse *tenir son estat sellon qu'il appartiendra*¹⁰⁴.

C'est tout. Est-ce un véritable ordre ou seulement un ensemble de serments bien ritualisé en suivant l'exemple des ordres plus grands et plus célèbres ? Ou un simple regroupement de quelques gentilshommes, proche de la confrérie que de l'ordre ? Cette « ordre », était-il destiné à fonctionner encore après le retour des pèlerins ou bien ne servait-il qu'à « assurer une solidarité religieuse et matérielle entre les membres »¹⁰⁵ du pèlerinage ? Dans ce cas-là, nous pouvons penser plutôt à une forme aristocratique de dévotion avec

¹⁰⁰ *Ibid.*, pp. 75-76.

¹⁰¹ DANSETTE, p. 1059.

¹⁰² Ce choix symbolique et religieux fait penser à un autre regroupement de chevaliers – l'Ordre de la Passion de Jésus-Christ, proposé par Philippe de Mézières dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. L'idée de cette compagnie se concrétisa après la conquête d'Alexandrie par Pierre I^{er} de Lusignan, roi de Chypre, en 1365 ; nous pouvons lier sa fin à la déconfiture devant Nicopolis en 1396. L'intention du noble gascon pouvait-elle s'en inspirer encore, deux décennies plus tard ? La présence des trois compatriotes de Nompar dans les rangs de l'Ordre peut étayer cette hypothèse. Cf. Philippe CONTAMINE, « Les princes, barons et chevaliers qui a la chevalerie au service de Dieu se sont ja vouez ». Recherches prosopographiques sur l'ordre de la Passion de Jésus-Christ (1385-1395) », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, éd. M. Nejedlý – J. Svátek, Toulouse 2009, pp. 50-51.

¹⁰³ « *Item*, se Dieux faisoit son comandement d'aucun de ceux de leditte eschirpe, se aucuns l'aient, chacun fera chanter trois messes, deux de requiem et une de monseigneur saint George pour l'arme d'ycelluy ; et moy, .xx. » (DE LA GRANGE, p. 76).

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ DANSETTE, p. 1060.

volonté de prolonger le souvenir du pèlerinage après le retour et de conserver un lien entre les anciens pèlerins. Comme nous ne disposons d'aucune trace dans d'autres documents concernant cet ordre, la seule possibilité est de préciser la réponse *per analogiam* avec d'autres regroupements semblables, par exemple des confréries des pèlerins à Saint-Jacques de Compostelle.

Le serment prêté au lieu de la Résurrection du Christ donnait une coloration symbolique, voire sacrée, à cet engagement plutôt pratique. L'acte de cette « fondation » peut être considéré, dans la perspective du récit de Nompar, comme un prolongement du pacte scellé à Caumont au début du voyage. Le document préliminaire et la fondation de cette compagnie à Jérusalem nous donnent surtout un ensemble d'informations concernant l'entourage nobiliaire du voyageur gascon. Sa propre relation de dépendance aux souverains locaux n'y est guère mentionnée. En dehors de son récit de voyage, nous savons que les seigneurs de Caumont faisaient partie de la clientèle des comtes de Foix – Nompar parle en effet de sa rencontre avec Jean de Grailly, comte de Foix, qui était de plus son cousin (fait omis dans le récit), lors de son voyage aller. Cette rencontre, pendant laquelle le souverain lui conseille de changer d'itinéraire et de s'embarquer à Barcelone, ne sous-entend pas, par son ton assez neutre, des liens privilégiés entre les deux nobles. Mais il est tout de même probable que Nompar exprime une certaine affinité avec le comte par la description qu'il entreprend de ses châteaux – celui de Foix, lors du voyage d'aller¹⁰⁶, et ceux de Pau et d'Orthez, au retour¹⁰⁷.

Le sentiment d'appartenance à un groupe et les liens de loyauté – voilà donc deux traits qui peuvent caractériser le voyage noble à la fin du Moyen Âge. Si nous avons déjà mentionné les compagnons et l'entourage d'Ogier d'Anglure et de Nompar de Caumont, il nous reste encore à le faire dans le cas de leurs successeurs au service de la cour de Bourgogne. Guillebert de Lannoy entreprit un nombre considérable de voyages parmi lesquels certains furent entrepris de son propre chef, d'autres d'une manière collective. Nous laissons pour le moment le cas spécifique des campagnes militaires (qui sera d'ailleurs traité ultérieurement) pour examiner les voyages d'ordre religieux ou

¹⁰⁶ « C'est une moult souvereyne place de fourteresse asize sur ung hault roc de toutes pars, sens nulle venue, et le chasteau par-dessus bien basti de bons murs et de tours, et au pié d'ycelluy, a une grosse ville de mille feux, bien enmurée tout autour, et une rivière qui li passe pardevant : et ce dit comunement partout que l'en nesses une plus forte place à une tiel ville au pié comme celuy. » (*ibid.*, p. 28).

¹⁰⁷ « Si que, à mon avis, c'est le plus bell que j'aye veu, et mieux compli de toutes choses. » En tant que proche des comtes de Foix, il n'oublie d'ajouter : « Lequel chastel fit fére ung conte del Foix qui nommoient en celuy tamps Fébus » (*ibid.*, p. 134). Enfin, le fait que Nompar fête les Pâques « a ung très beau chastel et fort » d'Orthez appartenant au même comte de Foix (*ibid.*, pp. 134-135), peut confirmer cette hypothèse.

diplomatique. Pendant le premier pèlerinage de Guillebert en Terre sainte, entrepris en 1405-1407, notre écuyer fut accompagné non seulement par le fameux sénéchal de Hainaut, mais fort probablement aussi par son frère et d'autres écuyers de son âge qui constituèrent son entourage. La *compagnie* de Jean de Werchin n'est pas spécifiée dans les *Voyages et ambassades* – nous pouvons pourtant nous appuyer sur une recherche récente, quasi prosopographique, qui identifie les chevaliers-poètes Jean de Garencières, Lourdin de Saligny et surtout Hugues de Lannoy, le frère aîné de notre voyageur, comme membres de ce « Groupe-Werchin » et participants supposés du pèlerinage de 1405¹⁰⁸. Nous ne connaissons pas le nombre de pèlerins, mais l'accueil chez de nombreux souverains laïques et ecclésiastiques (empereur de Constantinople, roi de Chypre, patriarche jacobite d'Égypte, roi de Sicile, duc de Savoie)¹⁰⁹ lors du voyage qui prit deux années laisse présumer que la compagnie n'était pas petite.

Il est probable que l'un des membres de ce groupe fut aussi un certain Jacques, seigneur de Marquette¹¹⁰. Ce compatriote de Guillebert (il provenait aussi de la Flandre), accompagnait notre aventurier lors de son premier voyage en Espagne en 1407 pour aider l'infant Ferdinand de Castille contre les Maures¹¹¹. Nous ne savons pas si Jacques de Marquette continua avec Guillebert, après *le rompage de l'armée*¹¹², en participa à l'entreprise privée de notre voyageur qui, dans ses *Voyages et ambassades*, ne parle qu'à la première personne. C'est aussi le cas pour son second voyage en Espagne deux ans plus tard, puis pour celui en Prusse en 1413-1414¹¹³ ; à cette occasion, Guillebert ne nous dit rien de son ou ses possibles compagnons.

¹⁰⁸ W. PARAVICINI, « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans *Saint Denis et la royauté. Etudes offertes à Bernard Guenée*, éd. F. Autrand – Cl. Gauvard – J.-M. Moeglin, pp. 125-144, ici p. 133. Toutefois, Lourdin de Saligny ne participa pas au pèlerinage de 1405, cf. B. SCHNERB, « Lourdin, seigneur de Saligny et de La Motte-Saint-Jean (v. 1370-1446). Une carrière à la cour de Bourgogne », *Francia*, 31/1 (2004), pp. 45-93, surtout pp. 52-53.

¹⁰⁹ POTVIN, pp. 11-12.

¹¹⁰ Marquette-en-Ostrevant, dép. Nord, arr. Valenciennes, canton Bouchain.

¹¹¹ « *Item*, ou mois de juillet ensieuvant, me party de monseigneur le sénéchal de Haynnaut, ensamble Jacques seigneur de Marquette, et alames en une armée que fist l'infant don Ferrant de Castille pour et ou nom du roi d'Espagne, dont il estoit gouverneur et régent, pour aler ou royaume de Grenade contre les Mores. » (POTVIN, pp. 13-14).

¹¹² *Ibid.*, p. 14.

¹¹³ D'après le texte de son récit, il est impossible que la même personne puisse être identifiée avec le bâtard de Marquette qui accompagna Guillebert lors de son voyage de 1421 (mais non à la *reise*), d'autant plus qu'elle est nommée « Colart ». Cf. W. PARAVICINI, « Nobles hennuyeurs sur les chemins du monde », p. 167 et POTVIN, pp. 20 et 51-52. Pour le voyage de 1413-1414 en Prusse, il est fort probable qu'il fut entrepris par Guillebert seul – ce que laisse penser les lettres de créance que le maître Michael Küchermeister édita, uniquement pour la personne du chevalier bourguignon, afin de faciliter son retour en France (voir W. PARAVICINI, *Die Preußenreisen des Europäischen Adels*, Sigmarigen 1989, t. I, p. 41).

Bien au contraire, le grand périple diplomatique qui, en 1421, mène le courtisan de Philippe le Bon à travers l'Europe orientale, la Mer Noire, Constantinople et qui continue en tant que pèlerinage et mission de reconnaissance combinées en Egypte et en Terre sainte, se déroule dans des conditions différentes – celles du cortège de l'ambassadeur. A son début, Guillebert cite une partie de ses compagnons, très probablement ceux qui appartenaient à l'aristocratie :

*L'an mille quatre cens vingt et ung, le quatrième jour de may, me party de l'Escluse, moy huitième, c'est à sçavoir : moy, le Gallois Dubois, Colart le bastard de Marquette, le bastard de Lannoy, Jehan de la Roe, Aggredy de Hem, le roy d'armes d'Arthois et Copin de Poucque*¹¹⁴.

Le grand voyage de 1421 se déroule dans l'entourage des huit autres nobles mais le cortège devait compter sans doute des dizaines de personnes. Toutefois, pour accomplir par la suite sa mission de reconnaissance en Egypte et en Palestine, il fut forcé de réduire le nombre de sa compagnie et choisir des hommes de confiance pour sa mission délicate en territoire sarrasin : les *Voyages et ambassades* ne mentionnent que deux noms – Jehan de la Roë et le roi d'armes d'Arthois¹¹⁵ qui était probablement à l'époque Roland le Breton¹¹⁶. Mais, à part ces mentions, le récit reste toujours stylisé autour d'une seule personne – Guillebert de Lannoy – avec pour unique exception le moment où il débarque à Alexandrie¹¹⁷. Le voyage diplomatique suivant, à destination du royaume de Hongrie, qui eut lieu en 1428, est aussi décrit à la première personne, de même que celui d'Ecosse en 1430, qui se prolongea par la visite du Purgatoire de Saint-Patrick. En revanche, les

¹¹⁴ POTVIN, pp. 51-52.

¹¹⁵ « Et laissay là toutes mes gens séjournans, qui grant desplaisir en eurent, jusques à mon retour, et m'en alay, seullemen moy troisième, c'est à sçavoir le dit Roy d'Arthois, Jehan de la Roe et moy, pour parfaire plus discrètement mes visitations, le chemin qui s'ensieut. » (POTVIN, p. 67)

¹¹⁶ Cet homme apparaît dans la comptabilité de la cour bourguignonne en 1409 quand il passe en Angleterre chez le roi et John Cornwall (Jean de Cornouailles) entre autre pour lancer le défi de Jean de Werchin aux nobles anglais. Ce fut probablement lui aussi qui racheta Guillebert de Lannoy après sa captivité chez Cornwall après la bataille d'Azincourt. En ce qui concerne l'année 1421, il accompagne d'après les comptes Hugues de Lannoy à un voyage « d'oultre mer ». Il est probable que les sources confondent les noms des deux frères. Hugues voyagea aussi en cette année à Saint-Jacques de Compostelle ce qui ne peut pas correspondre à la désignation « oultre mer ». La possibilité de deux titulaires pour la fonction de roi d'armes d'Arthois est aussi à exclure. Cf. Bertrand SCHNERB, « Rois d'armes, hérauts et poursuivants à la cour de Bourgogne sous Philippe le Hardi et Jean sans Peur (1363-1419) », dans *Le héraut, figure européenne (XIV^e-XVI^e siècle)*, éd. B. Schnerb, Villeneuve d'Ascq, 2006, (Revue du Nord, 88), pp. 545-546. Je dois ici remercier M. Schnerb pour les renseignements dont il m'a éclairé sur ce point.

¹¹⁷ « Et de là, montay sur une autre nef qui me mena au port d'Alexandrie, très grosse ville fermée où demeurent sarrasins. Et y a deux portz, le viel et le nouvel. Lesquelz dessusditz lieux je visitay avecq le lieu saint où sainte Katherine fut martirisie et décolée, à mon pover, par l'ayde dudit Jehan de la Roe. » (POTVIN, p. 68)

deux missions suivantes portent dans leur description une marque « collective » : en décrivant le voyage au Concile de Bâle en 1433, Guillebert n'oublie pas de mentionner d'autres membres de la délégation bourguignonne¹¹⁸. C'est dans la même veine que le texte des *Voyages et ambassades* mentionne *le comte de Naxau, le chancelier de Brabant et l'archediacre de Tournay* à l'occasion du voyage diplomatique dans l'Empire auprès de l'empereur Frédéric III où Guillebert est envoyé neuf ans plus tard¹¹⁹. Enfin, le voyage, combinant tâches diplomatiques et pèlerinage, que notre voyageur entreprit en 1446 mentionne, malgré son caractère individuel, un seul compagnon de Guillebert de Lannoy – son fils Philippe¹²⁰.

La question des compagnons de route doit être traitée aussi dans le cas de Bertrandon de la Broquière. Dans son récit, il est intéressant de suivre le style de la narration, surtout l'alternance de l'utilisation du « moi » et du « nous ». Le texte commence à la première personne et il le reste jusqu'au moment où Bertrandon arrive pour la deuxième fois à Venise pour s'embarquer en Terre sainte¹²¹. A partir de sa montée en mer et tout le temps du pèlerinage, l'auteur du *Voyage d'Outremer* utilise la première personne du pluriel. Ses compagnons ne sont pourtant nommés qu'à la fin du « pèlerinage classique » :

*Tous ces pellerinaiges cy dessus faictz et accomplis, nous nous appointasmes dix pelerins, c'est assavoir Messire Andrieu de Toulonjon, Messire Michiel de Ligne, Guillaume de Ligne son frere, Messire Sanse de La Laing, Pierre de Vauldrey, Joffroy de Thoisy, Humbert Buffart, Jehan de la Roe, Symmonet... et moy pour faire le pellerinaige de Sainte Katherine au mont Sinay, ainsi qu'il est accoustumé et traictasmes avec Nanchardin lors grant truchement de Iherusalem*¹²².

¹¹⁸ « L'an trente et trois, me envoya mon seigneur en ambassade, ouquel je fus ung an, avecq l'évesque de Nevers, l'eslèu de Besenchon et autres, devers le concile qui se tint à Basle. » (*ibid.*, p. 173). La mission des ambassadeurs de Philippe le Bon au Concile est d'ailleurs bien documentée et traitée par l'historiographie, à commencer par la synthèse de Philippe TOUSSAINT, *Les relations diplomatiques de Philippe le Bon avec le Concile de Bâle (1431-1449)*, Louvain 1942.

¹¹⁹ POTVIN, p. 174.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 175.

¹²¹ « De Venise, **je chevaulchay** jusques à Padoue qui est ausdictz Venissiens et est tresbelle ville et grande. Et de là, **m'en retournay** en ladicte ville de Venise ; et puis, pour achever mondict pellerinaige, **je me partis** de Venise le viij^e jour de may et **montay** sur une gallée avec plusieurs pellerins, et sur une autre gallée monterent les autres. Ainsi noz deux gallées en compagnie, **alasmes** à une ville qui est ausdictz Venissiens (...) » (SCHEFER, p. 7, souligné par JS). Ce trait a été aussi remarqué par S. Cappellini : « (...) le pèlerinage à proprement parler a commencé et ce qui sera dorénavant rapporté est pris en charge non plus par l'individu, mais par un groupe séculier qui suit et reproduit un cheminement traditionnel et saint. » (CAPPELLINI, pp. 73-74).

¹²² SCHEFER, pp. 12-14.

La tâche d'identification des compagnons de Bertrandon a déjà été menée à bien dans des travaux précédents¹²³. Pour notre propos, il n'est pas sans intérêt que le personnage de Jean de la Roë apparaisse à nouveau, une dizaine d'années après, dans ce voyage lointain. Participa-t-il à ce deuxième pèlerinage en tant que connaisseur et guide possible de la compagnie ? Ou bien au contraire, avait-il besoin d'accomplir le voyage qu'il n'avait pas pu effectuer avec Guillebert de Lannoy en 1421-1422 ? Car il est probable que Jean de la Roë n'accompagna pas le noble flamand à Sainte-Catherine¹²⁴ et qu'il resta seulement à Alexandrie n'étant pas mentionné plus tard dans les *Voyages et ambassades*.

Certains compagnons de Bertrandon sont, pour lui, d'un niveau comparable de confiance et de proximité. De ce groupe, deux nobles ont une position spécifique dans le récit : Sanche de Lalaing peut accompagner Bertrandon à son « propre » pèlerinage à Damas¹²⁵. Andrieu de Toulonjon est le seul qui apprenne finalement le véritable but du voyage de notre espion au service de Philippe le Bon¹²⁶. Bertrandon fait allusion à une promesse qu'Andrieu lui fit à Beyrouth *qu'il ne me découvriroit point d'une chose que je avois en volonté de faire*¹²⁷. Notre voyageur avait donc établi certains liens plus étroits au sein du groupe des pèlerins – Andrieu de Toulonjon, nommé en premier dans l'énumération des nobles citée ci-dessus, lui est le plus proche. Cet homme pouvait jouer un rôle comparable – dans le récit tout comme pendant le voyage réel – à celui de Jean de la Roë dans la narration de Guillebert de Lannoy, bien que ses *Voyages et ambassades* ne livrent de ce point de vue que des informations beaucoup moins explicites.

Cette recherche nous amène aux questions d'ordre général : les voyageurs ont-ils toujours introduit dans leur récit d'autres membres de leur entourage ? Ou bien se sont-ils peints sous les traits du voyageur individuel bien que la réalité ne s'y accorde pas ? Peut-on croire à la véracité des récits à ce propos ? Faute des sources directes ou indirectes, la réponse reste difficile à déterminer. Il est pourtant possible de distinguer deux catégories de voyages (au moins chez Guillebert de Lannoy) où l'aspect individuel/collectif joue un certain rôle. Guillebert fait passer les noms de ses compagnons dans son récit à l'occasion

¹²³ *Ibid.* ; *Le Voyage d'Orient*, p. 48, note 43.

¹²⁴ Mafhouz LABIB, *Pélerins et voyageurs au Mont Sināi*, Le Caire 1961, p. 48. Cf. l'affirmation de Guillebert à ce propos : « (...) prins truchemans sarrasins et chargeay tentes et vitailles sur cameulx, et deux asnes pour ma personne, et fis le chemin de Sainte-Katherine du mont de Sinay » (POTVIN, p. 68).

¹²⁵ SCHEFER, pp. 31-39.

¹²⁶ « Et celle mesme nuit, je descouvry et dis audit Messire Andrieu ma volenté du chemin que je vouloye faire, lequel m'en eust volentiers destourbé s'il ne le m'eust promis paravant et me mist au devant presque tous les dangiers qui me sont survenus en chemin, excepté que je ne fus pas contraint de laisser la foy de Ihesucrist » (*Ibid.*, p. 39).

¹²⁷ *Ibid.*, p. 26.

de ses pèlerinages ou missions diplomatiques. En ce qui concerne ses voyages « de chevalerie », il les entreprend toujours seul, ou bien il laisse à son lecteur l'impression de les faire ainsi. Avant de nous pencher sur ce type de voyage, emblématique pour la noblesse de la fin du Moyen Âge, nous ne pouvons pas omettre cependant une des activités essentielles de la chevalerie – la « fréquentation » des armes.

Participation aux tournois et aux campagnes militaires

A première vue, les récits de voyage ne semblent pas pouvoir être mises au rang des sources primaires en ce qui concerne les faits d'armes des nobles à la fin du Moyen-Âge. A côté des biographies chevaleresques¹²⁸, des livres de tournois¹²⁹ et surtout des chroniques, ce genre littéraire nous permet de compléter les connaissances que nous avons du domaine militaire de cette époque. La participation à un tournoi ou à une campagne exigeait pourtant une sorte de déplacement, souvent à longue distance. De nos quatre textes, les *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy, conçues en partie en tant que mémoires personnels, représente la source la plus éloquente dans ce domaine. Mais nous allons aussi bien constater que les autres voyageurs parlent, de manière beaucoup plus épisodique, de leur engagement militaire temporel lors de leurs périple tourmentés et souvent dangereux.

Et c'est notamment Ogier d'Anglure qui semble être le moins soucieux de faits d'armes lors de son voyage pieux en Terre sainte. Dans son récit nous ne pouvons repérer qu'une seule mention à ce propos. Encore en Italie, Ogier d'Anglure se rend avec sa compagnie à Padoue pour assister à un duel entre le maréchal Boucicaut et Galéas de Mantoue, une rencontre bien datée du vendredi le 13 août 1395¹³⁰. Le rôle d'Ogier d'Anglure à cette rencontre n'est pas déterminé – soit il fut invité en tant que témoin du fameux maréchal de France, soit il profita simplement de cette occasion pour meubler le temps d'attente de la galée qui devrait transporter les pèlerins de Venise à Jérusalem. Quant à Boucicaut lui-même, les circonstances de sa présence sont encore plus obscures. Si sa propre biographie

¹²⁸ Sur ce sujet voir notamment l'ouvrage synthétique d'Elisabeth GAUCHER, *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre, XIII^e-XV^e siècle*, Paris 1994.

¹²⁹ Par exemple le fameux *Livre des Tournois du Roi René*.

¹³⁰ « Item, le vendredi .xiiij^e. jour d'aoust, nous alames de Venise a Padowa par eaue, pour estre a ung champ de bataille, qui illec se devoit faire de messire Bouciquault et de messire Galiache de Mentowa ; lesquelz furent ou champ moult noblement appareillés pour combatre. Mais monseigneur de Padowa, devant qui ilz estoient liez, et monseigneur de Mentowa ne les laisserent combatre : ainsois en firent bonne paix. » (BONNARDOT – LONGNON, pp. 5-6).

chevaleresque¹³¹ ne parle pas de ce fait d'armes, nous en trouverons une trace dans le roman d'Antoine de la Salle, *Jehan de Saintré*¹³² et surtout dans le livre de l'art du combat composé par Fiore delli Liberi, maître d'armes du nord de l'Italie¹³³. Il est vrai que la datation d'Ogier coïncide avec le mouvement de l'armée de Jean de Nevers vers Buda effectué pour rejoindre le roi de Hongrie à la croisade contre les Turcs qui devait se terminer piteusement devant Nicopolis. Certains membres de ces troupes, parmi lesquels Enguerrand VII de Coucy et Henri de Bar, avaient fait un détour par Milan pour s'assurer de l'alliance du Duc et rejoignirent les troupes via Venise. Or la participation de Boucicaut à ce contingent n'est pas attestée¹³⁴.

De la même façon, chez Guillebert de Lannoy, dans ses *Voyages et ambassades*, nous rencontrons le voyageur participant au tournoi sans être engagé activement. Son premier tour d'Espagne en 1407 commence par une description sommaire d'un tournoi à Valence :

L'an mille quatre cens et cinq, ou mois de may, me party, avecq monseigneur le sénéchal de Haynnaut, pour aler vëoir les armes que luy, messire Jacques de Montenay, Taneguy du Chastel et Carmenien firent à Valence la grant, devant le roy Martin d'Arragon, contres quatre autres gentilzhommes arragonnois et gascons, telz que messire Pierre de Moncade, Colombart de Saint-Coulombe et deux autres. Et estoient lesdittes armes à estres portez jus de tout le corps ou avoir perdu tous ses bastons. Lesquelles armes furent prinses sus en combatant à l'onneur d'une partie et de l'autre.

Le rôle de Guillebert ressort, ici, de nouveau, plutôt de l'initiation. L'écuyer du fameux sénéchal, âgé de 21 ans, vint sans doute pour l'accompagner et peut-être le servir lors de cette rencontre chevaleresque. Grâce à cet extrait, nous pouvons identifier d'autres personnages de l'entourage de Jean de Werchin qui formaient au moins son entourage temporel. Jacques de Montenay, seigneur de Maule (mort 1424), fut l'écuyer d'origine normande dont la participation à un fait d'armes tenu à Lille en décembre 1409 est

¹³¹ *Le Livre des faicts du bon messire Jean le Maingre, dit Boucicaut*, éd. de Denis Lalande, Paris – Genève 1985.

¹³² « Messire Gallias de Mantua, moult renommé chevalier, combatit a oultrance messire Jehan le Meingre, mareschal de France, devant le seigneur de Padoua derrain » (Antoine DE LA SALLE, *Jehan de Saintré*, éd. de Joël Blanchard, Paris 1995, p. 324)

¹³³ « *Anchora alo notabel valoroso e gaiardo cavaleiro misser Galeazo delli capitani de grimello chiamato da Mantoa che debea combattere cum lo cavaliere valoroso misser Briçichardo de franza e llo campo fo a padoa.* » (Prologue italien de Fiore delli LIBERI, *Fior di Battaglia*, Ms. Morgan, fol. 1r^o; le texte est consultable sur le site: http://wiktenauer.com/wiki/Fiore_delli_Liberi/Prologue).

¹³⁴ D'après Ogier D'ANGLURE, « Journal de voyage à Jérusalem et en Egypte (1395-1396) », éd. de Nicole Chareyron, dans *Vers Jérusalem. Itinéraires croisés au XIV^e siècle*, Paris 2008, p. 357, note 37.

attestée¹³⁵. Il n'est pas sans intérêt que le deuxième membre de la compagnie mentionné ait été Tanguy du Châtel (1370-1458), chevalier breton, l'un des futurs meurtriers du duc Jean sans Peur à Montereau. En ce temps-là, il revenait cependant de la campagne des Bourguignons au cours de laquelle il se battit contre les Anglais au service de sa future victime¹³⁶. Enfin, Jean de Kernezné, dit *Carmenien* dans l'extrait, est aussi répertorié la même année pour avoir reçu de l'argent du duc de Bourgogne¹³⁷

Analogiquement à la situation précédente, les *Voyages et ambassades* ne restent pas la seule source décrivant les tournois. Outre le témoignage de Guillebert, nous disposons d'une description beaucoup plus précise de ce combat et de son contexte, donnée par le chroniqueur Enguerrand de Monstrelet. D'après lui *estoyent les armes telle qu'ilz devoient combatre de haches, d'espées et de dagues jusques à oultrance, sauf en tout la volenté du juge* [le roi Martin d'Aragon]¹³⁸. La chronique décrit non seulement les préparatifs du combat, mais aussi les détails de chaque coup porté par l'un ou l'autre chevalier des deux camps opposés. D'un autre côté, Monstrelet ne parle que des combattants eux-mêmes. Mais il ne souffle pas mot des autres membres de la compagnie de Werchin. Néanmoins ces derniers, parmi lesquels Guillebert de Lannoy, ne pouvaient-ils pas être les informateurs les plus fiables du chroniqueur bourguignon, même s'ils y étaient présents seulement « pour aler vëoir » la fête chevaleresque¹³⁹? Monstrelet met fin à sa longue description en soulignant que le roi d'Aragon fit aux chevaliers d'au-delà des Pyrénées *aussi grant honneur et réception en son hostel comme il eust peu faire de ses propres frères*, et qu'ensuite la compagnie du sénéchal prit la route pour retourner en France et en Hainaut¹⁴⁰.

Du point de vue chronologique, la véracité des témoignages de Guillebert et de Monstrelet doit toutefois être mise en question. Car les premiers souvenirs de Guillebert, notés dans ses *Voyages et ambassades*, parmi lesquels doivent être compris aussi ceux des voyages

¹³⁵ B. SCHNERB, *Jean sans Peur. Le Prince meurtrier*, Paris 2005, p. 504.

¹³⁶ Pour son service, Jean sans Peur lui-même adouba Tanguy. Albert MIROT, « Tanguy du Chastel, ses origines, sa carrière jusque 1415 », *Revue des Etudes historiques*, 99 (1932), pp. 363-384. Voir aussi notre article Jaroslav SVATEK, « Králův zachránce, vévodův vrah. Klikatá životní dráha bretonského šlechtice Tanguyho du Chastel [Sauveur du roi, tueur du duc. La carrière tourmentée du noble breton Tanguy du Chastel], *Dějiny a současnost*, 11/2010, pp. 33-36.

¹³⁷ B. SCHNERB, *Jean sans Peur*, p. 504.

¹³⁸ *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet en deux livres avec pièces justificatives 1400-1444* (6 vols.), éd. de Louis Douët-d'Arcq, Paris 1857-1862, t. I, p. 76.

¹³⁹ Nous savons que Guillebert de Lannoy et son frère Hugues avaient servi en tant que source de la chronique de Jean Le Fèvre de Saint-Rémy : « (...) j'ay ouy parler pluseurs notables chevaliers de la partie de France, et par espécial à messire Hue et à messire Guillebert de Lannoy, frères, qui furent à ladicté bataille, qui en racontoyent bien au loing. » (*Chronique de Jean le Fèvre, seigneur de Saint-Rémy* [2 vols.], éd. de François Morand, Paris 1876-1881, t. I, p. 268).

¹⁴⁰ *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, t. I, p. 80.

ibériques, sont mal datés. Comme nous avons vu au début de l'extrait, le voyageur bourguignon l'introduit par la date de 1405. Monstrelet reporte cet événement encore deux ans auparavant, en 1403, ce qui a incité certains historiens à se fier au fameux chroniqueur¹⁴¹. Malgré cette autorité, nous préférons l'hypothèse que le fait d'armes devant le roi d'Aragon n'eut lieu qu'en 1407 ce que soutiennent encore d'autres sources de provenance locale. En premier lieu, l'*Itinéraire du roi Martin*¹⁴², mais la datation de 1407 se trouve aussi bien dans les sauf-conduits que le roi Martin d'Aragon délivra à *Guillermus de Lannoy* et à *Jacobus de Marlecte* (c'est-à-dire Jacques de Marquette, compagnon de Guillebert, mentionné ci-dessus)¹⁴³. Ces documents nous révèlent en partie la composition du groupe français venu à Valence avec Jean de Werchin d'une manière beaucoup plus éloquente que les *Voyages et ambassades*. Outre le sénéchal de Hainaut, les bénéficiaires des sauf-conduits furent Gilles de Chin ; le roi d'armes du duc d'Anjou nommé *Calabrus* ; un certain *Karolus*, héraut du duc de Bourgogne, qui est identifiable à l'héraut Charolais, attesté sous Jean sans Peur¹⁴⁴ ; le chevalier Guillaume de Sars¹⁴⁵ et son écuyer Gilles de Berlaimont. On ignore si ces derniers rentrèrent en France avec le sénéchal ou continuèrent avec Guillebert vers Séville pour venir en aide à l'infant Ferdinand de Castille contre les Maures.

Les épisodes de Padoue et de Valence chez Ogier d'Anglure et Guillebert de Lannoy doivent être complétés par les descriptions contenues dans le *Voyage d'outremer* de Bertrand de la Broquière. Celui-ci mentionne des joutes à plusieurs reprises dans son

¹⁴¹ Cf. Emile GACHET, « Examen critique des voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy, 1399-1450 », *Trésor national*, 2^e série, t. I, Bruxelles 1843, pp. 179-225, ici p. 186; Rachel ARIE, « Un seigneur bourguignon en Terre musulmane au XV^e siècle », *Le Moyen Âge*, 83 (1977), pp. 286-287.

¹⁴² Dans son cinquième tome, nous trouvons la note que le 30 mai : « (...) *lo senescal de Aamant* [Hainaut], *mossèn Jaques de Montenay*, *mossèn Denequí des Xastell e Johan Tarnien*, *feren armes a tota ultança ab mossèn Colomat de Sancta Coloma*, *lo qual lo dit senyor* [roi Martin] *en aquell dia hava fet cavaller*, *e ab mossèn Pere de Montchada*, *e ab Peyrolet de Santa Coloma* (...) », (*Itinerari del rey Martí*, t. V, éd. de Daniel Girona i Llagostera, p. 612 ; cité d'après Martin DE RIQUER, *Lletres de batalla. Cartells de desiximents i capitols de passos d'armes* [3vols.], Barcelone 1963-1968, t. I, p. 66). Les sources aragonaises précisent aussi la date de l'arrivée des Français, le 4 mai. La délégation passa donc presque un mois sur place en attendant ses homologues aragono-gascons. Une autre lettre du roi Martin, datée du 16 mai, confirme que le mariage de la sœur du roi, infante Isabelle, avec Jacques, comte d'Urgell, se passa avec la présence du « (...) *seneschal de Haynau e tots aquells qui són venguts aci, axí per trobar-se can per acompanyau aquell*. » (*ibid.*, p. 611).

¹⁴³ Roser SALICRU I LLUCH, « Caballeros cristianos en el Occidente europeo e islámico », dans *"Das kommt mir spanisch vor". Eigenes und Fremdes in den deutsch-spanischen Beziehungen des späten Mittelalters*, éd. K. Herbers – N. Jaspert, Münster, 2004, pp. 217-289, ici p. 230, note 49. Jacques de Marquette (Marquette-en-Ostrevant, dép. Nord, arr. Valenciennes, canton Bouchain) peut être identifié au bâtard de Marquette qui accompagna Guillebert à son voyage de Prusse en 1413-1414, cf. W. PARAVICINI, « Nobles hennuyers », p. 167.

¹⁴⁴ Cf. B. SCHNERB, « Rois d'armes, hérauts et poursuivants », p. 535.

¹⁴⁵ Guillermus de Sars d'après le sauf-conduit. Ce chevalier, né en 1370, devint plus tard prévôt du Quesnoy en 1409, grand bailli de Hainaut en 1418-1422, pour devenir enfin conseiller et chambellan de Philippe le Bon en 1427. Il mourut en 1438.

périple, notamment lors de sa partie finale. Mais c'est déjà à Constantinople, à l'occasion du mariage dans la famille de l'empereur, où notre voyageur parle de la joute à *leur manière qui est bien estrange* pendant laquelle les participants, tous en galopant sur des chevaux, devaient rompre des perches contre une plaque fixée à un pal¹⁴⁶. Cette curiosité, plutôt une sorte de jeu sportif qu'un tournoi à proprement parler, rappelle une autre observation contemporaine, celle de Pero Tafur qui, pendant sa visite au sultan du Caire en 1436, décrit le jeu de polo¹⁴⁷. Ensuite, il s'agit de la joute de Ladislas de Gara, fils de Nicolas de Gara, palatin de Hongrie :

Et jouta le filz dudit grant conte en basses selles sur petis chevaulx à la guise du pays, qui est belle chose à veoir et congnoist on bien ceulx qui se sçavent bien tenir sur la selle. Car, par coustume, quant ilz joustent, les deux ou l'un du moins fault cheoir en bas. Et joustent de fortes lances et courtes et sont tresbien et gentiment habilliés. Et quant ilz joustent à l'estrie pour verges d'or, ilz prennent selles pareilles, parties aux lotz et chevaulx d'une haulteur et ne joustent que ung contre ung et tousjours per, et s'ilz sont pluseurs, quand l'un et cheu, luy et son compaignon se tirent à part et ne joustent plus¹⁴⁸.

Une autre occasion s'en présenta à Buda lors de la visite de notre écuyer bourguignon. Cette fois-ci Albert V, duc d'Autriche, participait lui-même à l'événement :

Je veis jouter par trois fois sur petis chevaulx et à basses selles comme j'ay dit par avant. L'un à la cour de mondit seigneur d'Autriche et les deux autres sur les rues, où ils se blessent tresbien et lourdement aucunes fois. Et veis mondit seigneur d'Autriche ferir l'un de ses gens, et veis là la premiere fois armer en ceste manière ledit Messire Jaques Troussel¹⁴⁹.

Le noble mentionné en dernier lieu est censé avoir participé à une autre joute, pour laquelle il prit congé de Bertrandon à Constance. Bien que notre voyageur ne participât pas à cette rencontre, il en décrivit les règles¹⁵⁰. Ces trois événements furent, pour Bertrandon, à l'intention du milieu bourguignon, des usages étrangers.

En résumant les passages qui concernent cette activité prisée dans le monde de la chevalerie, épars dans notre corpus, nous nous retrouvons face à une évidence. Aucun des

¹⁴⁶ SCHEFER, p. 166-167.

¹⁴⁷ *Andanças é viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos*, éd. de Marcos Jiménez de la Espada, Madrid 1874 (*Andanças é viajes* ci-après), p. 58.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 238.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 246.

¹⁵⁰ Ce fut plus exactement le seigneur de Waldburg, un autre hôte de Bertrandon dans les pays germaniques, qui lui avait expliqué le système du combat : « Et devoient jouter de fer lance XIII contre XIII, tous parens et amis ensamble, selon la coustume du pays, à targes et chapeaulx de fer, lequel harois et autres de quoy il est tresbien fourny pour joustes et pour armes il m'avoit monstré en son chastel de Walpouch » (*ibid.*, p. 256).

trois voyageurs, Ogier d'Anglure, Guillebert de Lannoy et Bertrandon de la Broquière, ne parle de ses propres faits d'armes ; leur témoignage est celui de simples spectateurs, qui décrivent d'une manière plus détaillée dans le cas des deux derniers¹⁵¹. Si le déroulement des tournois remplit les pages des biographies chevaleresques ou des chroniques (comme le montre l'exemple de Monstrelet), les tournois, joutes ou pas d'armes n'ont pas la même signification pour le genre des récits de voyages. Ceci ne veut pas dire que nos voyageurs n'aimaient pas ce genre de rencontre¹⁵² car d'autres sources nous confirment plutôt une certaine affinité de ces nobles avec cet exercice, au moins dans le cas de Guillebert de Lannoy¹⁵³. Mais sa présence au tournoi de Valence en 1407 représente, dans les *Voyages et ambassades*, un prologue à une activité encore plus importante dans la vie du chevalier – le vrai combat sur un véritable champ de bataille.

La participation de ce noble flamand à des campagnes militaires orne les *Voyages et ambassades* à partir de ses premières lignes et c'est notamment la première partie du récit qui est remplie par ses exploits militaires. Or, quant en ce domaine, il est difficile mais indispensable à la fois de discerner, dans la narration de Guillebert de Lannoy, le part du récit de voyage et celle des mémoires personnels. La mention des *armées* desquelles Guillebert parle à deux reprises au début de sa narration, peut-elle entrer sous le vocable de récit de voyage ? En premier lieu, le récit de voyage doit, par définition, présumer une sorte de déplacement. C'est aussi la présence des impressions acquises hors du cadre de la guerre dans le récit – description du paysage, de la population, des « merveilles » dans

¹⁵¹ Nous pouvons bien évidemment trouver d'autres descriptions intéressantes des pas d'armes chez d'autres voyageurs. L'intérêt de Bertrandon pour la manière et les règles des tournois à l'étranger est comparable à celui du voyageur espagnol Pero Tafur qui relate méticuleusement le déroulement du tournoi à Schaffhouse (cf. *Andanças é viajes*, pp. 140-141). L'un des rares voyageurs décrivant son propre combat au tournoi est Georg von Ehingen qui en parle dans son récit biographique. Cet écuyer souabe se battit en 1454 à Prague à l'occasion du couronnement comme roi de Bohême de Ladislas le Posthume. La description du combat, suivie par l'adoubement de Georg, reste pourtant très sommaire : « *Aber zuo Brag ist der künig Lasslo mitt vill fürsten und herren mit X.^M pferden ingeritten und zuo künig gekrönt worden und vill ritter geschlahen von graffen, herre und edlen. Aber under minß gnedigen herrn hertzog Albrechten züg sind unser V. zuo ritter geschlagen worden und die ritterschafft angenommen: her Jörg druchseß von Waltze, her Bernhart von Bach, her Conrat von Ramstain, her Sigmund von Thun und ich, Jörg von Ehingen, ritter.* » (Georg von EHINGEN, *Reisen nach der Ritterschaft*, éd. de Gabriele Ehrmann, Göppingen 1979, t. I, pp. 26-27).

¹⁵² Comme par exemple Gaston Fébus (W. PARAVICINI, *Gaston Fébus en Prusse. Une aventure chevaleresque au XIV^e siècle*, Ostfildern 2008, p. 49).

¹⁵³ Il est bien noté que Guillebert de Lannoy participa en tant qu'arbitre au pas d'armes entre Jacques de Lalaing et le chevalier sicilien Giovanni di Bonifacio qui eut lieu à Gand en 1445 (*Œuvres de Georges Chastellain*, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles 1863-1866, t. VIII, p. 83 ; POTVIN, p. 215.). Bertrandon de la Broquière jouait un rôle analogue quatre ans plus tard quand il interrompu le pas de la Belle Pèlerine qui opposa Jean de Luxembourg, bâtard de Saint-Pol, à Bernard, bâtard de Béarn. Bertrandon, caractérisé comme « saige et expert en armes », conseilla à son compatriote gascon de ne pas continuer dans le combat après une grave blessure. Cf. *Mémoires d'Olivier de la Marche. Maître d'hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire*, Paris 1883-1885, t. II, p. 134 (cité d'après CAPPELLINI, p. 59).

tous les sens du terme – qui peut devenir l'un des critères de définition. De ce point de vue, pour Guillebert, les campagnes d'Angleterre ne représentaient qu'une expérience militaire initiale, digne d'être signalés, puisqu'elle marquait le début de la carrière militaire et chevaleresque de notre écuyer. Mais elles n'ont rien en commun avec les descriptions des voyages lointains, caractéristiques du récit de voyage. Pour les premières campagnes de Guillebert, nous n'avons aucun itinéraire tracé, aucun incident de voyage, car le cadre géographique est probablement quelque chose de connu au point qu'il n'est pas nécessaire de le décrire en détail. La participation aux conflits qui se sont déroulés dans le domaine « français » (les conflits entre les seigneurs de Lort et de Jeumont, la campagne contre les Liégeois, celle contre le duc de Berry) appartiennent à la même catégorie. Ces combats représentent un « hors du commun », des hauts faits militaires importants pour la vie personnelle de l'auteur des *Voyages et ambassades*.

Quoi qu'il en soit, si dans tous les cas précédents les faits d'armes ne sont pas spécialement liés à un véritable déplacement géographique et culturel, nous ne pouvons pas les négliger dans notre présente analyse. Cette partie du récit en dit long sur l'appartenance de Guillebert à un réseau de vassalité ou plutôt de clientèle. Tout de même, avant de passer à une brève énumération de ces conflits, nous considérons comme indispensable de rectifier des erreurs de datation que Guillebert a commises dans le commencement de son récit. En général, nous pouvons dire que tous les événements racontés depuis les premières lignes de l'ouvrage jusqu'au voyage de Prusse en 1413 sont décalés de quatre ans. Cette erreur a été déjà soulignée par l'édition de Charles Potvin et par les historiens qui suivirent ses vérifications basées sur d'autres sources narratives et diplomatiques¹⁵⁴. Pour une meilleure orientation visuelle et logique, il sera utile de lancer un tableau de rectification ; c'est ainsi que pourra s'éclaircir l'ordre et la chronologie des événements :

¹⁵⁴ Emile Gachet remarqua ces discordances de la datation mais il se fie, pour le tournoi de Valence, au témoignage détaillé de Monstrelet, cf. E. GACHET, « Examen critique », pp. 184-186. La mauvaise datation par le fameux chroniqueur trompa aussi bien d'autres auteurs plus récents, cf. R. ARIE, « Un seigneur bourguignon », pp. 286-287.

événement	date selon le récit	date rectifiée
débarquement sur l'île de Wight	1399 (novembre)	1403
débarquement à Falmouth	1400 (novembre)	1404
pèlerinage de Jérusalem	1401 (avril) – 1403	1405-1407
campagne de Liège	1404 (mai)	1408
<i>grosse bataille de Liège (Othée)</i>	1404 (août)	1408
tournoi à Valence	1405 (mai)	1407
1 ^{ère} campagne contre les Maures	1405 (juillet)	1407
2 ^{ème} campagne contre les Maures	1408 (avril)	1410
guerre contre les Armagnacs	1409 – 1410	1412
début du voyage en Prusse (<i>Reise</i>)	1412 (mars)	1413

Cette vue générale peut être complétée par une courte incursion dans le réseau des relations qui orienta notre écuyer vers les différents théâtres d'opération. De ce point de vue, les *Voyages et ambassades* représentent la seule source de notre corpus possédant la capacité de nous fournir des informations, au moins partielles, sur ces relations. A sa première campagne en Angleterre, Guillebert fut engagé au service de Waleran, comte de Saint-Pol et de Ligny. Ce puissant seigneur, partisan de Richard II, roi d'Angleterre détrôné en 1399, voulut réparer ce tort fait par les Lancastre et recourir ses possessions confisquées en Angleterre et dans les Îles Anglo-Normandes¹⁵⁵. Lors de la campagne suivante, Guillebert fait partie des troupes levées pour aider le seigneur de Jeumont contre le seigneur de Lort. La bataille doit, d'après le texte, avoir eu lieu près du château de Watigny¹⁵⁶. L'auteur des *Voyages et ambassades* explique sa présence dans ce conflit local *pour cause de lignage*¹⁵⁷. Cependant, il ne s'agissait pas du lignage propre de Guillebert mais celui de son mentor mentionné encore plusieurs fois plus loin dans le

¹⁵⁵ POTVIN, p. XII. L'événement est aussi documenté chez Monstrelet qui date fautivement l'événement de 1404 (*La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, t. I, pp. 91-92) ainsi que chez le Religieux de Saint-Denis (*Chronique du Religieux du Saint-Denis, contenant le règne de Charles VI, de 1380 à 1422* [6 vols.], éd. de Louis-François Bellaguet, Paris 1839-1852, t. III, pp. 116-121).

¹⁵⁶ Dép. Aisne, arr. Vervins, canton Hirson.

¹⁵⁷ POTVIN, p. 10.

récit, Jean de Werchin¹⁵⁸. Jean II de Barbançon, seigneur de Jeumont, était l'époux de sa sœur Philippote, dame de Werchin. Il n'est pas sans intérêt de noter que ces deux beaux-frères trouvaient tous deux la mort à la bataille d'Azincourt¹⁵⁹. Mais, avant ce conflit fatal, Guillebert intervint de nouveau dans les Îles Britanniques : l'expédition, cette fois-ci avait Falmouth pour objectif et fut menée par un autre grand seigneur, Jacques II de Bourbon, comte de la Marche, qui devint plus tard roi de Naples. Il est fort probable que sa décision de rejoindre cet aristocrate puissant n'était pas arbitraire car d'après d'autres sources nous sommes bien renseignés sur cette campagne et nous savons que Guillebert y accompagna de nouveau Jean de Werchin. C'est aussi avec lui que Guillebert échangea une série des poèmes lyriques dans le port de Harfleur où les troupes attendirent impatiemment le chef de l'expédition pendant une période de trois mois¹⁶⁰. Le maître et son élève se battent aussi ensemble pendant la campagne contre les Liégeois en 1408. Les raisons de leur participation sont logiques : Jean de Werchin était vassal du duc Guillaume de Bavière, tandis que Guillebert servait le duc de Bourgogne, son seigneur, en tant que du comte de Flandres, restant *en la compagnie* de Jean sans Peur lors de la défaite des Liégeois à Othée la même année¹⁶¹. C'est en Espagne que Guillebert quitta pour un certain temps son précepteur afin de rejoindre les troupes de l'infant Ferdinand d'Aragon. Lors de cette première campagne contre les Maures, Guillebert se range de nouveau dans l'armée du comte de la Marche, tandis que pour la deuxième campagne, il quitte le Nord de la France de son propre chef.

L'engagement de Guillebert de Lannoy dans le conflit entre les Armagnacs et les Bourguignons suit bien évidemment la logique de ses liens précédents avec la cour des ducs de Bourgogne. En même temps, Guillebert poursuit en effet la carrière de son frère aîné Hugues de Lannoy, devenu conseiller de duc en 1406, et devient écuyer échanson de Jean sans Peur en 1412. Ce double attachement à la personne du duc prédétermine son

¹⁵⁸ Il est aussi probable que Jean de Werchin était lui-même parent de Guillebert bien qu'on manque de preuves dans les arbres généalogiques. Au commencement d'une lettre, conservée dans le cartulaire de l'église Saint-Pierre à Lille, la sœur du sénéchal de Hainaut, Jeanne de Werchin, appelle en effet Guillebert « notre très cher cousin », voir Edouard HAUTCŒUR (éd.), *Cartulaire de l'église collégiale Saint-Pierre de Lille*, Lille 1894, n° MCCCXII, p. 906).

¹⁵⁹ Detlef SCHWENNICKÉ (éd.), *Europäische Stammtafeln, Neue Folge, Bd. III/4, Das Feudale Frankreich und sein Einfluß auf die Welt des Mittelalters*, Marburg 1989, tafel 175 « Die Werchin a. d. H. Brabant ». Voir aussi B. SCHNERB, « Tournai et Azincourt : l'histoire d'un désastre », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éd. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai, 2007, pp. 51-61, ici p. 57.

¹⁶⁰ Arthur PIAGET, « Ballades de Guillebert de Lannoy et de Jean de Werchin », *Romania*, 39 (1910), pp. 324-368.

¹⁶¹ POTVIN, p. 13.

adhésion au parti bourguignon¹⁶². Les *Voyages et ambassades* parlent, dans ces circonstances, de l'engagement de Guillebert avec plusieurs gentilshommes de mondit seigneur le duc pendant l'investissement du château de Chizé (*Tisel* dans le texte)¹⁶³. Parmi les gentilshommes, deux sont nommés explicitement : Jean II de Créquy, seigneur de Heilly (mort en 1415 à Azincourt), et Jean II de Parthenay-l'Archevêque (mort en 1427). Dans ce contexte, le récit de Guillebert décrit aussi, d'une façon sommaire et plutôt énumérative, les campagnes des Bourguignons en Guyenne, Poitou et Limousin. A l'époque de Guillebert, leur déroulement était bien connu, donc il n'en développe pas de détails dans son récit. Peut-être avait-il aussi tendance de ne pas raconter en détail toutes les atrocités comprises dans le terme *subtilité de guerre* dont le but était de remettre les pays des ennemis à l'obéissance du roy¹⁶⁴.

En ce qui concerne le voyage en Prusse que Guillebert entreprit en 1413-1414, ses motifs sont de ce point de vue moins faciles à retracer. Nous avons déjà exposé le fait que pendant ce voyage lointain, notre écuyer de Flandre fut enfin adoubé à l'âge de 26 ans. Il est vrai que certains seigneurs, même les plus puissants, étaient allés gagner les éperons de chevaliers dans cette partie éloignée de l'Europe pour ne pas être attachés par les liens de vassalité à un souverain de leur voisinage¹⁶⁵. Mais ceci n'était pas exactement le cas de notre voyageur. La source de son intention semble avoir été double : la tradition familiale et locale et propagande de l'Ordre teutonique. Son frère Hugues s'était rendu en Prusse deux fois, en 1406 et 1408. Lors du premier voyage, il aurait été invité par Witold, grand-duc de Lituanie, pour l'aider contre les Tartares¹⁶⁶. A sa deuxième *Reise*, Hugues partit accompagné par le sénéchal de Hainaut, Jean de Werchin. C'est ainsi que l'on ne retrouve

¹⁶² Les affinités de Guillebert pour le parti bourguignon étaient aussi renforcées par son engagement à la fameuse « Cour amoureuse de Charles VI » qui « après sa fondation en 1401 en temps de paix, durant les guerres civiles, semble changer de nature pour devenir une affaire exclusivement bourguignonne » (W. PARAVICINI, « Nobles hennuyers », p. 175). Dans la liste des membres de la Cour amoureuse, Guillebert de Lannoy est mentionné comme « écuyer d'amour », Carla BOZZOLO – Hélène LOYAU (éds.), *La Cour Amoureuse dite de Charles IV*, t. II, Paris 1992, p. 54, n°399), cf. aussi A. PIAGET, « La Cour amoureuse dite de Charles VI », *Romania*, 20 (1891), p. 417-454. Ni cet engagement, ni l'activité poétique manifestée par l'échange des ballades avec Jean de Werchin n'ont trouvé d'écho dans les *Voyages et ambassades*.

¹⁶³ Dép. de Deux-Sèvres, arr. Niort, canton Brioux-sur-Boutonne.

¹⁶⁴ POTVIN, p. 18.

¹⁶⁵ « (...) sachez que jamais j'ai voulu être fait chevalier par un voisin qui en pouvait tirer avantage, mais chevalier je voulais être adoubé. Donc ni roi d'Angleterre, de France, de Navarre, ou roi de Castille, ni surtout comte de Comminges et encore moins comte d'Armagnac. Ainsi j'ai été fait chevalier en Prusse en combattant les païens, de la main du Grand-Maître. Il n'y a pas meilleure façon », dit dans son dialogue fictif avec le chroniqueur Jean Froissart le comte Gaston Fébus (W. PARAVICINI, *Gaston Fébus en Prusse*, p. 46).

¹⁶⁶ Cette information se trouve inscrite dans l'épithaphe d'Hugues de Lannoy. D'après cette source (que n'est confirmée par aucun autre appui documentaire) le frère de Guillebert entreprit son premier voyage en Prusse en rentrant de Terre sainte où il fit son pèlerinage avec le sénéchal de Hainaut et sa compagnie. Cf. Baudouin de LANNOY, *Hugues de Lannoy – le bon seigneur de Saintes*, Bruxelles 1957, p. 167.

pas ces deux hommes dans les rangs des Bourguignons pendant la campagne contre les Liégeois, à laquelle, au contraire, Guillebert de Lannoy participa¹⁶⁷. D'un point de vue plus général, la noblesse des régions septentrionales de la France, de la Flandre et du Hainaut avait pris depuis longtemps part aux expéditions de l'Ordre teutonique¹⁶⁸. Mais toutes ces entreprises eurent lieu avant la défaite fatale des troupes germaniques à Tannenberg (ou Grunwald), le 15 juillet 1410. En plus, l'intérêt de la noblesse étrangère pour les *Reisen* déclinait déjà dans les années 1390. La bataille de Nicopolis, le nouvel essor du conflit franco-anglais et l'effort du roi de Pologne et du grand-duc de Lituanie pour persuader l'Europe chrétienne de leur droit – autant de raisons pour lesquelles ne retrouve que peu d'individus d'origine française et anglaise chez les Teutoniques lors de la bataille de 1410.

Ces obstacles sont cependant des raisons de l'activité de l'Ordre à l'ouest dans le domaine de la propagande¹⁶⁹. Nous pouvons en retrouver les éléments également dans le récit de Guillebert de Lannoy. Il parle tout d'abord d'une *armée que faisoient les seigneurs de Prusse contre les mescréanz*¹⁷⁰. Les chevaliers teutoniques ne se limitèrent pourtant pas au combat contre les infidèles mais aussi contre les alliés de ces derniers et les *Voyages et ambassades* semblent, en ses grandes lignes, suivre les réseaux d'alliances et d'hostilité que les *seigneurs des Blans Manteaux, de l'ordre de Prusse* avaient tissés¹⁷¹.

Après ses détours au Danemark et à Königsberg, Guillebert rentre à Danzig pour se rendre avec *lesditz seigneurs qui avoient assamblé d'un costé quins mille chevaulz et de l'autre costé six mille chevaulz, sans les gens de pié, dont il y avoit grant nombre*¹⁷² contre les deux souverains mentionnés ci-dessus. Cet épisode devient le moment le plus important de la *reise* de Guillebert, mais aussi un moment intéressant de son récit du point de vue stylistique :

¹⁶⁷ W. PARAVICINI, *Die Preußenreisen*, t. I, pp. 32-33.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 78 et notamment le tableau chronologique des participants français, pp. 94-101.

¹⁶⁹ Sur l'influence de la propagande de l'Ordre teutonique à travers de l'Europe voir l'article de Kristjan TOOMASPOEG, « La guerre baltique et l'Europe méditerranéenne », dans *Regards croisés sur la guerre sainte. Guerre, religion et idéologie dans l'espace méditerranéen latin (XI^e-XIII^e siècle)*, éd. D. Baloup – Ph. Jossierand, Toulouse 2006, p. 408.

¹⁷⁰ POTVIN, p. 20.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 46. Ce furent notamment le roi de Danemark, le duc de Poméranie, le roi de Pologne et le grand-duc de Lituanie qui comptaient parmi les plus grands ennemis de l'Ordre. La sympathie présumée de Ladislas et du duc de Poméranie avec les infidèles devint en plus la raison d'être de l'engagement militaire des chevaliers teutoniques à l'été 1413 auquel participa notre voyageur. La prise de position « teutonique » au début de la partie « prussienne » des *Voyages et ambassades* n'empêcha pourtant pas à Guillebert de visiter à tour de rôle tous ces souverains mentionnés ci-dessus.

¹⁷² *Ibid.*, p. 26.

*Et m'en alay avecq eulz en armes parmy les forestz de Prusse, l'espace de huit jours, costiant les frontières de Poulane, et entrèrent à puissance en la duché de Pomère où ilz furent quatre jours et quatre nuitz, où ilz ardirent bien cinquante villes à cloquiers et prindrent proye de bestial grant nombre*¹⁷³.

Au début de la campagne, Guillebert signale son appartenance à l'armée de l'Ordre ; ensuite, grâce à l'analyse des formes verbales marquées dans l'extrait, nous pouvons constater que l'auteur du récit garde une certaine distance par rapport aux atrocités commises par les troupes en Poméranie¹⁷⁴. Cela signifie-t-il que notre voyageur ne participa pas à l'invasion même et qu'il l'a décrite seulement à l'aide d'autres témoignages ? Cette hypothèse semble peu probable car, pour raconter l'épisode de son adoubement que nous venons d'analyser ci-dessus, Guillebert reprend la première personne.

Depuis le siège de *Polleur*, Guillebert garda, outre ses éperons chevaleresques, un autre vif souvenir – son bras fut percé par un vireton *très durement*¹⁷⁵. Ce détail nous amène à un aspect important de la narration des combats, celui de la menace de mort qui se manifeste dans les récits de voyage. Si le *Voyaige de Jhérusalem* de Nompar de Caumont nous fournit un arsenal des moments périlleux à bord d'un navire, les *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy nous rapportent, en plusieurs lieux, les circonstances des blessures de son acteur principal¹⁷⁶. Avant de devenir chevalier (Guillebert ne précise pas dans le récit, si cela eut lieu avant ou après l'investissement de la ville), l'écuyer flamand fut blessé tout d'abord durant la campagne contre les Liégeois en 1408, plus précisément lors de la prise d'assaut des villes de Fosses et de Florines. Les ennemis l'ont navré *en ung piet et en ung bras* sans doute gravement, car il dut être ramené en charette depuis le théâtre des opérations jusqu'à Nivelles¹⁷⁷. Deux ans plus tard, Guillebert se trouva de nouveau en péril de mort pendant sa campagne espagnole de 1410. Devant Archidona, il fut *forment navré d'une pierre de fais qui me chut dessus le piet*¹⁷⁸. Aussi pendant une escarmouche lors du siège de Ronda, deux courtes javelines, nommées *dardes*, le frappèrent. Les assiégés avaient mieux visé son cheval qui ne

¹⁷³ *Ibid.* Souligné par JS.

¹⁷⁴ J. Lelewel considère le nombre de 50 villes comme exagéré (LELEWEL, p. 17)

¹⁷⁵ POTVIN, p. 27.

¹⁷⁶ Sur ce sujet voir la thèse de Rabah ALI BACHA, *Blessures et maladies dans la guerre médiévale (France du Nord et espace bourguignon - XIV^e et XV^e siècles)*, sous la direction de Bertrand Schnerb, Université Lille III, 2010.

¹⁷⁷ POTVIN, p. 13.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 16.

survécut pas à leurs traits. Cette perte fut néanmoins richement récompensée par l'infant Ferdinand et par d'autres seigneurs¹⁷⁹. Le dernier épisode de ce genre dans les *Voyages et ambassades* est lié à la participation de Guillebert à la bataille d'Azincourt. Notre jeune chevalier y fut *navré au genoul et en la teste*¹⁸⁰. Ses blessures ne lui épargnèrent pas la prise et l'emprisonnement pour un certain temps « en une maison près de là avec dix ou douse autres prisonniers, tous impotens ». Le récit continue par une histoire qui ne trouverait peut-être pas sa place dans une biographie chevaleresque, si l'on l'écrivait sur notre voyageur, mais qui témoigne de sa capacité d'agir :

Et lors, à une rencharge que fist monseigneur le duc de Brabant, on crya que chascun tuast ses prisonniers, dont, pour avoir plus tost fait, on bouta le feu en la maison où entre nous impotens estièmes. Mais, par la grâce de Dieu, je me trainay hors du feu à quatre piez (...) ¹⁸¹.

Ensuite, Guillebert devient prisonnier de *monseigneur de Cornuaille*, c'est-à-dire John Cornwall, connu entre autre grâce aux relations étroites que ce seigneur anglais avait entretenues avec Jean de Werchin au moins depuis 1396¹⁸². L'Anglais n'avait peut-être jamais rencontré Guillebert personnellement lors des échanges avec le sénéchal de Hainaut car il ne fut pas capable de reconnaître son prisonnier *cuidant que je fus un grant maistre*¹⁸³. La vie de l'écuyer flamand fut donc épargnée (contre une rançon considérable de 1200 écus d'or) en raison de cette confusion, mais il n'est pas à exclure que la proximité de cet adversaire puissant de l'entourage de son homologue hennuyer ait pu jouer un certain rôle, d'autant plus que John Cornwall donna à Guillebert une somme de vingt nobles *pour racheter ung harnas* à son départ¹⁸⁴.

¹⁷⁹ « Item, au retour de cette armée, l'infant revenu en Sibile me donna ung coursier et une mule et me fist payer les deux chevaux qui me furent tuez devant Ronde. Et ung autre capitaine me donna deux autres chevaulz. » (POTVIN, p. 17)

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 49.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 50.

¹⁸² Les deux seigneurs se rencontrèrent déjà en 1396 à un fait d'armes à Mons, puis dans le contexte du défi que Jean de Werchin lança aux chevaliers de la Jarretièrre en 1409 dont Cornwall était représentant à l'époque. L'échange des lettres entre les deux chevaliers aboutit à la rencontre à Saint-Martin des Champs en présence du roi Charles VI qui interdit pourtant le combat. (cf. W. PARAVICINI, « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans *Saint-Denis et la royauté. Etudes offertes à Bernard Guenée*, éd. F. Autrand – C. Gauvard – J.-M. Moeglin, Paris 1999, notamment pp. 129-132).

¹⁸³ POTVIN, p. 50.

¹⁸⁴ *Ibid.*

L'engagement de Guillebert à Azincourt, confirmé d'ailleurs de manière sommaire par d'autres sources¹⁸⁵, représente, dans le cadre des *Voyages et ambassades*, un certain aboutissement de la phase de la formation militaire ou de l'initiation aux armes de ce jeune noble. D'autres campagnes auxquelles Guillebert participe en tant que serviteur de Philippe le Bon ou grâce à son office de capitaine du port de l'Ecluse sont mentionnées dans son récit, mais sans aucun développement. Il s'agit des campagnes qui suivirent immédiatement la mort de Jean sans Peur, notamment le siège de Melun pendant lequel fut confiée à Guillebert la mission en Terre sainte à travers l'Europe de l'Est. Après le retour de ce grand voyage, les *Voyages et ambssades* mentionnent la guerre de Hollande contre Jacqueline de Bavière en 1426 et 1427 résolue par la bataille de Brouwershaven où Guillebert fut aussi présent¹⁸⁶. D'autres exploits militaires, tels que la campagne de Cassel en 1430, le siège de Calais en 1436 ou la défense du château de l'Ecluse contre les Brugeois dans l'année suivante, sont décrits encore plus sobrement¹⁸⁷. Lors de son grand voyage de 1421-1422, Guillebert disposait d'un statut différent – celui de chef d'ambassade et d'espion au service du duc de Bourgogne. Les actions militaires étaient par définition exclues de cette entreprise de paix et de discrétion. Pourtant, les *Voyages et ambassades* rapportent un épisode de l'engagement militaire inaccompli de Guillebert de Lannoy non compris dans l'énumération précédente. Nous allons développer cet épisode plus largement afin de l'analyser plus en détail.

Pendant la description de sa visite de Constantinople, lorsque Guillebert est à la tête de l'ambassade auprès de l'empereur Manuel II et de son fils Jean VIII, un épisode touchant la succession problématique au trône du sultan ottoman est inséré dans le récit¹⁸⁸. Il est

¹⁸⁵ En dehors de l'extrait de la *Chronique de Jean le Fèvre*, t. I, p. 268 que nous avons cité ci-dessus, le nom de Guillebert figure aussi dans la liste des blessés, voir *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, t. III, p. 121.

¹⁸⁶ « L'an vingt et sept, fus en la seconde armée de Hollande, et le vingt et quatrième jour de jenvier fus avecq mondit seigneur le duc en la bataille de Broudeeshams [Brouwershaven], où il y eut vingt et six cens Englés desconfis, dont le seigneur de Flicbatre [Fitz-Walter] estoit capitaine, qui s'enfuy et environ de trois cens Englés avecq lui, et les autres furent tous mors ou prins ». (POTVIN, p. 164). L'engagement de Guillebert de Lannoy aux guerres de Hollande est décrit aussi dans le *Livre des Trahisons de France*, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles 1873, pp. 179-180. Sur les guerres de Hollande voir aussi J. PAVIOT, *La politique navale des ducs de Bourgogne 1384-1482*, Lille 1995, notamment pp. 59-69.

¹⁸⁷ POTVIN, p. 173 (pour le siège de Cassel) et 174 (pour l'investissement de Calais et la défense de l'Ecluse).

¹⁸⁸ Dans le contexte de la visite de Rhodes en 1454, le récit du chevalier souabe Georg von Ehingen rapporte un épisode semblable sur la mort inopinée de l'empereur Turc (« *inn den zythen der türkisch kaiser starb* »). Toutefois, ce détail n'est qu'une interpolation de la mort de Mehmed II, survenue en 1481, que le noble allemand inséra dans son ouvrage lors de la rédaction, cf. Georg von EHINGEN, *Reisen nach der Ritterschaft*, t. I, p. 32 (pour l'extrait du récit), et t. II, p. 89 (pour son interprétation).

remarquable que Guillebert veuille intervenir, d'après ses mots, dans ce conflit entre Mustafa et Murad, frère et fils du feu sultan Mehmed I^{er} :

*Sy fus adverty de ceste besongne, par quoy je prins une nef et du harnas pour aller devers l'un desdis empereurs turcs espérant qu'il y auroit bataille, mais l'empereur de Constantinoble fis arrester ma nef, et ne vout, pour la doubte de ma vie, que je y allasse, dont je eus grant doeuil*¹⁸⁹.

Cette prise de position peut nous paraître assez inattendue dans le déroulement du voyage de Guillebert qui mène une ambassade avec un cortège comptant des dizaines de personnes. Sa réaction a suscité des questions, au moins chez Maria Holban qui a analysé avec beaucoup de précision cette partie des *Voyages et ambassades*¹⁹⁰. La réponse se trouve plutôt dans l'intention de Guillebert d'embellir sa mission à Constantinople par un exploit qui donnerait à son lecteur une référence à la vie de maréchal Boucicaut¹⁹¹, ou bien vers celle de Jacques de Créquy, seigneur de Heilly, qui s'était battu comme mercenaire chrétien dans les armées ottomanes sous le règne de Murad I^{er}¹⁹². La véracité historique de cet épisode est insoutenable – l'événement réel n'arrive que trois années après le passage de Guillebert à Constantinople¹⁹³. Sans pouvoir connaître la source d'information de cette histoire, nous pouvons constater que son interpolation dans le texte a servi à l'auteur des *Voyages et ambassades* à expliquer le changement du moyen de transport pour la continuation de son voyage¹⁹⁴. C'est ainsi que se manifesta à nouveau la volonté d'accomplir le pèlerinage de Jérusalem par terre était partie prenante de son voyage de 1421-1422 dont nous avons déjà traité largement dans le chapitre précédent¹⁹⁵. L'exploit chevaleresque reste malheureusement inaccompli – tel est d'après notre lecture de cet extrait le message principal de son auteur. Nous pouvons retrouver un épisode

¹⁸⁹ POTVIN, pp. 66-67.

¹⁹⁰ « Faut-il accepter entièrement ses assertions et s'étonner seulement de l'incompatibilité flagrante entre le caractère solennel dont il était revêtu et le comportement étourdi dont il se targue avec tant de candeur et qui siérait mieux à un jouvenceau en quête d'aventures qu'à un personnage pondéré de trente-cinq ans bien sonnés ? Ou plutôt faut-il y voir une vantardise tardive du vieillard sur le retour embellissant les scènes du passé évoquées par bribes au gré capricieux du souvenir et dictant à son chapelain le récit confus de différentes *aventures* dont il arrive à truffer son récit ? Car il faut bien reconnaître que ce n'est que dans une certaine partie de ses mémoires qu'il se livre à ce jeu décevant. », MARIA HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421, et de quelques incidents de voyage », *Revue des études sud-est européennes*, 5 (1967), p. 423.

¹⁹¹ *Le Livre des faits du bon messire Jean le Maingre*, p. 27.

¹⁹² B. SCHNERB, *Jean sans Peur*, pp. 84-85.

¹⁹³ M. HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy », p. 423.

¹⁹⁴ « Et demouray ainsy du tout résolu de parfaire mon voyage de Jhérusalem par mer » (POTVIN, p. 67).

¹⁹⁵ Cf. M. HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy », p. 423.

semblable dans le récit de Nompar de Caumont où cette volonté de se battre contre les Turcs finit par le même résultat. L'histoire, qui appartient au domaine militaire assez peu présent dans l'ensemble de l'œuvre du noble gascon, a lieu le jour de la Saint-Laurent (le 10 août 1418). Le navire de Nompar rencontre une galée des Turcs en provenance d'Alexandrette (*Alexandrie*) et à destination de Damiette, chargée de marchandises mais aussi de *deux cens et .xx. combatens*¹⁹⁶. D'après le récit, le patron du navire des pèlerins eut probablement l'intention de s'emparer de la cargaison qu'il estimait à plus de 60 mille ducats, tandis que les pèlerins, y compris Nompar de Caumont, voulaient peut-être prouver leurs qualités chevaleresques. C'est ainsi que les chrétiens se sont armés *cuydans celluy jour abesonher [avoir affaire] aveques eux*¹⁹⁷. Les deux motifs semblaient suffisamment attirants pour que la poursuite dure du matin jusqu'à l'après-midi¹⁹⁸. La nef turque arriva tout de même à échapper à ses poursuivants grâce à un vent favorable. A la fin de cette histoire, Nompar de Caumont regrette, de même que son homologue flamand, cet échec : (...) *et ainsi nous eschaparent les Turcxs mescréens, d'où estions tous malement corrosiés*¹⁹⁹. Dans l'ensemble du récit, cette histoire représente un passage relativement rare : Nompar de Caumont y joue un rôle de combattant contre les infidèles, bien qu'il fasse chercher la raison principale de la poursuite du bateau chargé de marchandise ailleurs ; toutefois, le héros du récit essaye de tenir les deux premiers serments jurés au Saint-Sépulcre : garder et défendre l'Eglise et contribuer à la reconquête de la Terre sainte.

Visite des lieux de mémoire chevaleresque

Dans nos quatre récits, nous nous sommes préoccupés jusqu'ici des manifestations qui révèlent le statut des voyageurs et les rôles sociaux qui en découlent. Joindre le thème du voyage à celui de la chevalerie nous oblige cependant à suivre ces hommes ailleurs qu'au champ de bataille. Le trait caractéristique (mais difficile à saisir) du « voyage chevaleresque » peut se manifester par la visite de lieux associés à une mémoire, qu'elle soit collective, individuelle ou littéraire. Il est très délicat d'essayer de saisir la définition des « lieux de mémoire chevaleresque », en même temps, cela peut aussi sembler très

¹⁹⁶ DE LA GRANGE, p. 80.

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ « (...) du point du jour jusque près d'eure none » (*ibid.*).

¹⁹⁹ *Ibid.* Cf. la complainte de Guillebert « dont je eus grant doeuil » (POTVIN, p. 67).

subjectif et arbitraire. Pourtant, si nous partons de la variété des impressions personnelles de plusieurs lieux, nous pouvons, d'une façon très limitée sans aucun doute, retracer ce genre de motifs qui poussaient nos voyageurs à s'y rendre. En d'autres termes, les « lieux de mémoire chevaleresque » représentent une catégorie des « sites » que la noblesse du Bas Moyen Âge ne visitait ni pour les raisons dévotionnelles, ni pour la nécessité provenant de leur tâche diplomatique ou politique ; ces visites étaient attachées à leur statut de porteur de l'histoire – réelle ou imaginaire – liée à l'idéologie de la chevalerie. Toutefois, il y a souvent une véritable difficulté à distinguer la dimension de la piété et de la chevalerie de certains lieux. Nous avons déjà constaté ce problème en analysant la visite de ces lieux de dévotion que nos quatre seigneurs entreprirent. Vu que certains nobles se rendirent aux endroits sacrés lors de leurs voyages d'ordre militaire (l'exemple de la visite de Saint-Jacques de Compostelle lors du « tour d'Espagne » accompli par Guillebert de Lannoy en 1407 nous vient ici à l'esprit), les lieux associés à une mémoire chevaleresque pouvaient s'intégrer à l'itinéraire du voyage majoritairement pieux. La reprise des légendes locales que nous avons déjà pu constater dans la partie consacrée aux pèlerinages est, de nouveau ici, caractéristique pour nos récits dans le domaine de ce genre de visites.

Cette deuxième catégorie sous-entend notamment des lieux associés à saint Georges – personnage dont le culte est à cheval entre la religiosité et la noblesse. Les légendes et la tradition firent de ce martyr un prototype du chevalier chrétien en rappelant notamment son origine noble, sa profession des armes et ses mérites dans le combat contre les infidèles²⁰⁰. Nous pouvons aussi bien constater que nos voyageurs savaient, dans leurs récits de voyage, profiter de cette association des vertus religieuses et militaires du soldat cappadocien. Il a été déjà démontré, dans le chapitre précédent, que tous reprennent des éléments de cette tradition dans leurs récits : Ogier d'Anglure, Guillebert de Lannoy et Bertrandon de la Broquière²⁰¹ décrivent les lieux associés à son culte, les deux premiers s'accordant à celui où saint Georges devait tuer le dragon. Ce lieu de mémoire plutôt chevaleresque du martyr de la Chrétienté était placé traditionnellement à côté de la ville

²⁰⁰ La *Légende dorée* que nous pouvons considérer comme la compilation par excellence de la tradition légendaire, et qui était en outre notoirement connue, sans doute aussi par nos quatre voyageurs, met l'accent sur cette association du saint au chevalier. C'est ainsi que la fille du roi appelle son futur sauveur « vaillant chevalier » (Jacques de VORAGINE, *La Légende dorée*, éd. de Teodor de Wyzewa, Paris 1998, p. 227).

²⁰¹ Bien que Bertrandon ne fût jamais adoubé, il inaugure son cheminement en Terre sainte par cette figure qui « incarne le type même du paladin médiéval. A son image, Bertrandon mérite d'ores et déjà le statut de chevalier errant en quête d'aventures. » (CAPPELLINI, p. 76).

de Beyrouth et de nombreux récits le reflètent²⁰². En faisant mention de la fontaine curative de saint Georges, le récit d'Ogier d'Anglure s'accorde en plus à la *Légende dorée* qui parle de la création miraculeuse de cette source²⁰³. Bien que Nompar de Caumont ne reprenne pas ce *topos*, son récit porte son attention vers le lieu présumé de la naissance (à Rames) et la décapitation de ce martyr (à Lydde où notre pieux pèlerin laisse dire messe *de monseigneur saint George*)²⁰⁴. Comme nous avons aussi constaté, le héros chrétien jouait pour Nompar un rôle important dans la liturgie pendant sa visite du Saint-Sépulcre, règle de son nouvel ordre de l'Echarpe d'azur y compris.

Le culte d'un autre soldat romain, mort pour la foi chrétienne, se maintint également loin de la Terre sainte. Pendant son voyage de retour, Ogier d'Anglure dépasse les Alpes en Italie du Nord pour atteindre la vallée du Rhône. Il se détourne de l'itinéraire de son voyage pour une raison importante qui laissa aussi son écho dans le *Saint voyage de Jérusalem*. Le récit parle de la visite à Saint-Maurice-en-Chablais²⁰⁵ où Ogier se fit montrer deux ampoules avec le sang de 6000 chevaliers de la légion thébaine. D'après la légende, ces soldats furent martyrisés ici avec leur chef saint Maurice *pour maintenir notre foy, et eulx combatant contre les mescreans*²⁰⁶ sous le règne de l'empereur Dioclétien. Ce commandant d'origine abyssine, ensemble avec saint Georges, jouait un rôle de préfigurateur du comportement chevaleresque. Sa position dans le panthéon chrétien en tant que patron des chevaliers fut probablement la raison du détour d'Ogier d'Anglure lors de son retour de Terre sainte. En outre, le noble champenois ne fut pas le seul qui visita cet endroit situé dans la vallée de Rhône, devenu lieu de pèlerinage au début du VI^e siècle, grâce à saint Sigismond, roi de Bourgondie. Enfin, la mémoire chevaleresque allait ici de pair avec la force attractive des reliques – sang des martyrs

²⁰² Ogier d'Anglure écrit : « Devers Baruth, environ une lieue, est le lieu ou saint George occist le serpent. » (BONNARDOT – LONGNON, p. 10), Guillebert de Lannoy en fait une mention semblable dans sa liste d'indulgences : « *Item*, la cité de Baruth est située sur la marine de Surie, près de laquelle, à une mille, est le lieu où saint George desconfist de dragon. » (POTVIN, p. 96) mais aussi dans la partie de son récit, nommée *Rapports* : « *Item*, est la ville de Baruth mal garnie d'eau douce, mais à deux milles près d'icelle, alant à Tripoly, par terre, assez près de la marine, est le lieu où saint George tua le serpent, ouquel lieu a une chapelette. » (*ibid.*, p. 157).

²⁰³ « *Item*, encore en ladict eglise de Saint George est la fonteine de monseigneur saint George, laquelle il fist de sa lence dont il tua le serpent. Celle fonteine est moult bonne et en boit on par devocion. » (BONNARDOT – LONGNON, p. 11). La légende diffère pourtant par certains détails : « Et le roi fit élever, en l'honneur de la saint Vierge et de saint Georges, une immense église, de laquelle jaillit une source vive dont l'eau guérit toutes les maladies de langueur. » (J. de VORAGINE, *La Légende dorée*, p. 228).

²⁰⁴ DE LA GRANGE, p. 47.

²⁰⁵ Aujourd'hui Saint-Maurice, canton du Valais, Suisse.

²⁰⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. 100.

capté dans les ampoules – ce que le style du récit exprime assez ouvertement et même avec une certaine naïveté²⁰⁷.

La perspective de la dépendance des rapports entre le religieux et le rappel du fait héroïque peut être aussi renversée. Pour en donner l'exemple, nous pouvons recourir à un autre épisode où Nompar de Caumont visite un endroit où le culte du saint et la présence de ses reliques servaient plutôt la mémoire collective de la chevalerie et des croisades que la profession de la foi. Contrairement aux saint Georges ou saint Maurice, il s'agissait d'un culte assez récent auquel la chevalerie du Bas Moyen Âge se sentait beaucoup plus attachée. Lors de notre exposé sur les reliques, nous avons déjà rappelé l'histoire de la *translatio* du corps de Saint Louis en Sicile où Nompar de Caumont séjourna pendant son retour. L'intérêt de cet épisode du *Voyage en Jérusalem* ne consiste pas exclusivement en présence des entrailles du roi de France dans la cathédrale Notre-Dame de Monreale. Par son interpolation de l'histoire racontée par un moine local, Nompar de Caumont tente surtout de rappeler au lecteur le destin de l'instigateur fameux de la huitième croisade: (...) *don me dizoit le moyne qui le porte de l'églize m'avoit ouverte, qu'il [Saint Louis] morut es parties de Barberie, tenant assignié ung roy sarrazin davant Tonys, et là en cell lieu finit de sa maledie*²⁰⁸. La poursuite de l'histoire tire sa source d'une autre tradition que le guide de Nompar relie pourtant à la légende du saint souverain. D'après lui, le roi de Sicile, après avoir reçu le corps du roi de France, leva le siège de Tunis *et par celle cause le appellent-on depuis ensà le mal Guillem*²⁰⁹. Son fils est, au contraire, nommé d'après la tradition *le bon Guillem* car il fit bâtir l'église de Monreale où se trouvaient les sépultures de ces deux rois de Sicile et les entrailles de Saint Louis. Le moine qui guidait Nompar dans la cathédrale fit alors l'amalgame des deux traditions : d'un côté, il date bien la fondation de la cathédrale²¹⁰ ainsi que les éléments secondaires de l'histoire, c'est-à-dire la présence temporaire du corps du roi de France et la demande de son envoi à Paris par son successeur Philippe III²¹¹. Par contre, le guide de notre pèlerin se trompe

²⁰⁷ « (...) desquelz chevaliers les anges receurent partie de leur sang, et en emplirent icelles deux empoles que ilz mesmes apportèrent de Paradis. Et peult on bien assés congnoistre qu'elles ne furent onques faictes par mains d'omme terrien, et si ne scet on de quoy elles sont, mais tresbelles sont ». Le destin des objets précieux y est aussi rappelé : « et icelles empolles scella monseigneur saint Martin de son grant seel, et en sont encor seellées » (*Ibid.*, p. 100-101).

²⁰⁸ DE LA GRANGE, pp. 113-114.

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ « Enquore demanday-je au moyen combein il avoit de tamps qu'il fut fait. Il me dist qu'il povoit bien avoir .cc.lx. ans, et souloit estre au comensment abbaye (...) » (*ibid.*, p. 116)

²¹¹ « Et le roy de France qui par le tamps estoit, envoya prier au roy Guilhem de Cecille qu'il ly vouldisse envoyer le corps et qu'il lui trametoit des épines de Nostre Seigneur et ung chaperon de Nostre Dame. Et ledit roy Guillem resseu le présent et ly envoya le corps de saint Louis excepté les ventrilles qui

dans la datation de la mort de Saint Louis en la plaçant un siècle avant car il est évident que les deux souverains de Sicile s'identifient aux rois Guillaume I^{er}, dit le Mauvais, et son fils Guillaume II le Bon qui vécurent plus qu'un siècle avant l'expédition de Tunis. De plus, contrairement à l'interprétation des faits par le moine sicilien, ce fut le frère de Saint Louis, Charles d'Anjou, roi de Sicile et de Naples depuis 1266, qui était responsable de la levée du siège et du transport des croisés, y compris du feu roi²¹². Nonobstant la réalité historique de cette légende, amalgamée et reproduite dans son récit, ce lieu avait plutôt une valeur symbolique que religieuse pour un chevalier comme Nompard de Caumont.

Si nous restons dans le domaine de la mémoire des croisades, nos quatre voyageurs s'accordent bien évidemment à cette tradition, devenue classique déjà dans les derniers siècles du Moyen Âge. Dans ce domaine, nous avons les tombeaux des deux premiers souverains croisés de Jérusalem – Godefroi de Bouillon et Baudouin de Boulogne – qui jouaient le rôle du lieu commun des pèlerins en Terre sainte associé à la mémoire des croisades²¹³. On doit constater aussi la présence de cet endroit dans les listes « quasi-officielles » des indulgences, analysées ci-dessus. Ogier d'Anglure essaie de donner une description du lieu de leur sépulture²¹⁴, tandis que sur la liste d'indulgences de Guillebert, les deux tombeaux ne représentent qu'une donnée parmi d'autres²¹⁵. Ni Nompard de Caumont, ni Bertrandon de la Broquière ne les mentionnent, ce qui peut nous surprendre

demourèrent pour reliques en laditte tombe. » (*ibid.*, p. 114). Ces faits sont aussi bien observés et analysés dans l'étude d'Henri BRESCH, « Una stagione in Sicilia : Nompard de Caumont a Isnello (1420) », *La Fardelliana*, 6/1-2 (1991), pp. 5-25, ici p. 21.

²¹² DANSETTE, p. 1112 note 1 et 2

²¹³ Le statut du *locus communis* confirme aussi le « dernier » récit de pèlerinage, composé par François-René de Chateaubriand. Son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* reproduit une description détaillée de l'épithaphe des deux tombeaux, faite par Deshayes, l'ambassadeur de Louis XIII auprès du sultan ottoman, qui visita la Terre sainte en 1621 : « Au-dessous de cette chapelle sont les sépultures de Godefroy de Bouillon et de Baudouin son frère, où on lit ces inscriptions :

*Hic jacet inclytus dux Godefridus de Bulion,
qui totam istam terram acquisivit cultui christiano,
cujus anima regnet cum Christo, Amen.*

*Rex Balduinus, Judas alter Machabeus, Spes
patriae, vigor Ecclesiae, virtus utriusque,
Quem formidabant, cui dona tributa ferebant
Cedar et Aegyptus, Dan ac homicida Damascus,*

Proh dolor ! in modico clauditur hoc tumulo » (François-René de CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Ixelles-lez-Bruxelles 1851, t. II, pp. 151-152). La reproduction de ces inscriptions se trouve aussi dans le récit de Pero Tafur (*Andanças é viajes*, p. 42), mais son éditeur affirme qu'elle ne se trouve pas dans le manuscrit original et qu'elle y fut ajoutée d'après le récit d'Antonio del Castillo au XVII^e siècle (*ibid.*, p. 378).

²¹⁴ « En cette chappelle sont les sepulchres de Godeffroy de Buillon et du roy Baudouym son frere, et sont ces deux monumens l'un devant l'autre. » (BONNARDOT – LONGNON, p. 26)

²¹⁵ « *Item*, les sépulchres des roys, c'est à sçavoir de Godefroy et Bauduin. » (POTVIN, p. 75)

– surtout dans le cas du noble gascon qui utilise de nombreuses réminiscences chevaleresques dans son récit. Pourtant, dans son ouvrage, Bertrandon mentionne l'activité de Godefroi de Bouillon et de son frère à plusieurs endroits, toujours en dehors de la Terre sainte. D'abord, en passant par la ville de Tarse, il rappelle son siège lors de la première croisade en 1097 : *Et croy que c'est celle Tarse où Bauduin, frere de Godefroy de Buillion, mist jadis le siege*²¹⁶. En second lieu, la première croisade trouvait son écho, d'une manière beaucoup plus éloquente encore, dans la description de Constantinople à son retour :

*Il y a dedans ladite cité ung petit havre pour mettre III ou IIII galées du costé du midi, assés près d'une porte où il y a une montaignette des os des Crestiens qui partirent de Jherusalem et de la terre de promission et d'Accre après Gaudeffroy de Billon, lesquelz Crestiens estoient en grant nombre et vinrent sur le destroit de Constantinoble et les Grecz qui les aloient passer, à mesure que ilz les avoient menés en icelle place qui est bien avant la ville, hors de la veue des autres, ilz les tuoient tous. Et eussent tout tué, se n'eust esté ung page qui repassa devers les autres, et leur dist vraiment que tous ceulx qui estoient passés estoient mors*²¹⁷.

Dans ce cas précis, Bertrandon était mal informé. Les ossements qui formaient la montaignette n'appartenait pas aux chrétiens revenus de la première croisade mais aux Latins massacrés à Constantinople en 1261, au moment où Michel Paléologue reprenait les brides du pouvoir après l'occupation de l'empire par les Occidentaux²¹⁸. Il faut toutefois constater, à propos de ces deux rappels, que les mentions des deux croisés, précurseurs semi-légendaires de la chevalerie du Bas Moyen Âge, apparaissent dans le récit plutôt incidemment en comparaison avec le lieu commun de leurs tombeaux dans l'église de Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Avant d'arriver à Constantinople depuis l'Asie Mineure, Bertrandon fait encore une référence au personnage de Godefroi de Bouillon. Ce rappel de l'un des neuf preux est pourtant typologiquement assez différent de ce que nous avons analysé jusqu'ici. Non loin de Nicée, notre voyageur passa par une forêt impénétrable dans laquelle *sans guide, à peine y sçauroit on tenir le chemin*. La visite de cet endroit l'amène à la référence suivante : *Je croy que c'est la forest que on treuve au livre de Goddeffroy de Buyllon,*

²¹⁶ SCHEFER, pp. 99-100.

²¹⁷ *Ibid.*, pp. 152-153.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 152, note 3.

*qu'il eust sy grant peine à passer*²¹⁹. Au lieu d'évoquer une sorte de mémoire partagée des premières croisades, cet extrait témoigne plutôt de la « culture » de Bertrandon sur le plan de la littérature romanesque. Dans le texte, ce n'est d'ailleurs pas la seule allusion au roman de chevalerie, tellement populaire au milieu de la noblesse à cette époque. Un témoignage semblable de cette culture littéraire, concernant cette fois-ci un autre cycle des romans, fait partie de la description du pays appartenant au Prêtre Jean où *se treuvent les pierres precieuses et les espices et les autres merveilles que Alixandre raconte*²²⁰.

Si le retour de Bertrandon de sa mission orientale fut assaisonné par deux mentions « littéraires » des romans de chevalerie, le voyage que Guillebert de Lannoy entreprit en Ecosse et en Angleterre, couronné par la visite du Purgatoire de saint Patrick, semble être en partie déterminé par cet univers. Guillebert prouve sa connaissance des romans de chevalerie du cycle arthurien. D'abord, en passant à côté du château de Bamborough construit sur un rocher et assis au-dessus de la mer, il rappelle ce lieu qui figure dans le roman *Lancelot du Lac* : *Item, on dist qu'en ce chastel fut la doloureuse garde que Lancelot du Lacq par sa proësce fist depuis nommer la joyeuse garde*²²¹. Un peu plus loin, à Stirling, notre voyageur reproduit un autre mythe local et littéraire à la fois, cette fois-ci lié au personnage du roi Arthur : *Et y a ung très fort chastel assis sur une reoche que fist le roy Artus, comme on dist*²²². La tradition de la ville de Carlisle, non loin de là, est liée avec le souverain légendaire²²³. Dans tous les trois cas, nous pouvons constater une certaine distance de l'auteur par rapport à l'authenticité de ces légendes sous-entendue par l'expression *comme on dist*. La même formulation accompagne de même assez souvent les reprises des légendes en Terre sainte. Guillebert comprend son voyage en Angleterre et en Ecosse en partie comme une sorte de pèlerinage sur les lieux marqués par l'imaginaire vivant et la tradition littéraire des romans de chevalerie. Ce n'est pas par hasard si Guillebert accomplit son voyage sur les îles Britannique par une visite du Purgatoire de saint Patrick, où la tradition légendaire et la mémoire collective et littéraire se mêlaient comme on a d'ailleurs déjà constaté.

Dans tous ces cas, la mémoire locale liant certains monuments à un héros littéraire passa jusqu'aux écrits des visiteurs de ces monuments – mécanisme qui est comparable à celui

²¹⁹ *Ibid.*, p. 138.

²²⁰ *Ibid.*, p. 144.

²²¹ POTVIN, p. 168.

²²² *Ibid.*

²²³ « Passay par Carliel, très belle petite ville fermée et très beau chasteau et éveschiet, où le roy Artus tenoit sa court et son hostel, comme on dist » (*ibid.*, pp. 168-169).

des lieux de pèlerinage. Un exemple curieux de ce type est offert par la description de la visite d'Ogier d'Anglure à Pula en Istrie :

*Et dehors la cité, devers la terre, a une tresbelle fonteine d'eaue douce devant laquelle a ung tournoyement, par lequel appert bien qu'il fut jadis moult bel et fait de grant richesses et seignorie. Et le fist faire Rolant, si comme l'en dit, et encore l'appellent aujourd'uy le palaix Rolant*²²⁴.

Ogier reproduit ici une histoire légendaire ; d'après celle-ci Roland fit construire le grand amphithéâtre qui reste un monument de la ville depuis l'époque romaine, plus précisément depuis le règne de l'empereur Auguste. La « mémoire » de l'édifice s'associait aussi à une légende de saint Germain, d'après laquelle ce martyr paléochrétien fut décapité dans cette arène en 284. Le seigneur d'Anglure n'en fait pas référence en se limitant de mentionner le destin des quatre cents martyrs chrétiens ensevelis entre l'amphithéâtre et le port de Pula²²⁵.

Ce n'était pourtant pas exclusivement la connaissance des romans de chevalerie qui formait la culture littéraire de nos nobles voyageurs. A travers nos quatre récits, nous pouvons constater la présence occasionnelle des références aux mythes antiques. Par exemple Nompars de Caumont écrit sur les divinités antiques tout en passant à proximité de la Crète²²⁶. Ce type d'observations, présentées dans le récit et éloignées déjà du discours religieux du récit de pèlerinage, témoigne en effet d'une culture solide du voyageur gascon. Guillebert de Lannoy, dans la courte énumération des escales visités lors du retour de son premier voyage à Jérusalem mentionne l'île de *Montechrist* [Eubée], dont *Helaine, comme on dist, fut née*²²⁷. Une autre référence à la mythologie grecque se trouve dans l'ouvrage de Bertrandon de la Broquière. Il décrit sa visite de la ville d'Enos (Enez en turc), située à côté de l'embouchure de la Maritsa, *qui fu jadis une*

²²⁴ BONNARDOT – LONGNON, p. 6.

²²⁵ « Et dehors ledit palaix, vers la marine, a moult grant quantité de monuments d pierre entaillée couvers, et sont sur terre : et y en peut bien avoir environ .iiij^c.; et dedens les aucuns voit l'en les os des chrestiens qui illec furent mis après une grande desconfiture que mescreans y firent. Plusieurs y a desdits monumens que l'en ne peut veoir dedans, car ilz sont trop couvers. » (*ibid.*, pp. 6-7). Cet épisode se rapproche typologiquement du destin légendaire de saint Maurice et de sa légion mentionné ci-dessus, d'autant plus qu'il y existait le culte local de saint Germain qui y avait été jugé et décapité vers la fin du III^e siècle. Cf. l'article sur l'Amphithéâtre de Pula sur http://hr.wikipedia.org/wiki/Amfiteatar_u_Puli.

²²⁶ Le *Voyaige d'oultremer* parle du « roi Menelaus, mary de le belle royne de Gresse qui avoit à nom Heleyne » (DE LA GRANGE, p. 40) ou bien encore plus largement du Minotaure et de Thésée (p. 42). Nompars apporte aussi un témoignage curieux sur la confusion entre le Labyrinthe et la cité de Troie à son époque (*ibid.*).

²²⁷ POTVIN, p. 12.

*grant cité du temps de Troye la grant et y souloit avoir ung roy*²²⁸. La connaissance du mythe de Polydore, fils du roi Priam²²⁹, provient pourtant plutôt de la reprise d'une histoire locale que de la culture propre de notre voyageur. Ses connaissances de l'histoire antique (dont la source reste aussi bien obscure) se manifestent toutefois par une fausse localisation de la bataille de Pharsale entre Jules César et Pompée à Serres en Macédoine grecque²³⁰. Tout de même, cette connaissance reprend chez Bertrandon des formes pittoresques lorsqu'il mentionne le personnage de l'empereur romain Trajan *lequel avoit, ce disoient les Grecz, une oreille ainsi que ung mouton et fu filz de celluy qui eddifia Adrenopoly*²³¹. A part ces bribes, nos voyageurs ne manifestent pas encore d'intérêt approfondi pour la culture classique de la Grèce antique ou de l'Empire romain ; cela ne devint tendance caractéristique que pour leurs successeurs, les aristocrates du XVI^e siècle.

L'horizon culturel et littéraire de nos quatre voyageurs qui se manifeste à travers leurs récits reste pourtant profondément chevaleresque et médiéval. Le rappel du passé glorieux joue un rôle important pendant la visite, qu'il s'agisse des lieux en Méditerranée orientale marqués par la croisade, ou bien d'autres endroits en Europe imprégnés par la mémoire locale liée à l'activité des ordres militaires qui y opéraient encore à la fin de l'époque médiévale. Ce fut par exemple le cas de la Prusse, dominée par l'Ordre teutonique. Nous avons analysé, en donnant l'exemple de Guillebert de Lannoy, les influences de la propagande de cette institution aux nouveaux arrivés. Ce rayonnement n'était pas seulement important pour attirer les chevaliers venant de l'ouest. Le récit de Guillebert nous montre que c'était aussi la symbolique des chevaliers teutoniques qui a profondément marqué notre voyageur. Dans ses *Voyages et ambassades*, il décrit le château principal, une sorte de quartier général de l'ordre, à Marienburg (Małbork)²³², mais aussi la table d'honneur des chevaliers à Königsberg (Kaliningrad) *du temps des*

²²⁸ SCHEFER, p. 173.

²²⁹ « Item, il y a une sepulture qui est sur une petite montaigne reonde et dient que jadis le Roy Priam envoya ung sien filz moinsné qu'on appelloit Polidoire avec grant foison de tresor à ce roy de Ayne [Enos] lequel, aprez la destruction de Troye, tant pour crainte des Grecz que pour la convoitise du tresor, l'avoit faict morir. » (*ibid.*, p. 174).

²³⁰ « Lesseres, une grosse ville en Pirrhe vers où fu la bataille de Thessale de Jule Cesar et de Pompée » (*ibid.*, pp. 171-172).

²³¹ *Ibid.*, p. 179.

²³² « Item, de Danzique, m'en alay sur charioz devers ledit hault maistre que je trovay à Mariembourg, qui est ville et chastel très fort, ouquel gist le trésor, la force et tout le retrait de tous les seigneurs de Prusse. Et est ledit chastel tousjours pourvü de tous vivres pour soustenir mille personnes dix ans de long, ou pour dix mille, ung an. » (POTVIN, pp. 22-23).

*reises de Prusse*²³³. Ce type de description sous-entend cependant une constatation de notre voyageur qu'à son époque, le voyage de Prusse était devenu un phénomène d'antan²³⁴. Cette impression concerne aussi le mythe fondateur de l'Ordre teutonique, repris dans la description d'Althaus que Guillebert visita au retour de son grand voyage dans les contrées baltiques et russes. Il s'agit ici de nouveau d'un « lieu de mémoire », représenté par un îlot assis sur la Vistule près de la ville de Thorn (Toruń), dont la description mérite d'être citée entièrement :

*(...) m'en allay à ung chastel et commanderie nommé Albenhoux (...). Et de là, fus mené sur le rivièrre de le Wisle, à une lieue de Thore, en une islette où jadis, du temps que tout le païs de Prusse estoit mescréant, les seigneurs des Blans Manteaux, de l'ordre de Prusse, firent leur première habitacion sur ung gros foellu arbre de quesne, assis sur le bort de la rivièrre, où ilz firent ung chastel de bois et le fortefièrent de fossez autour arrousez de laditte rivièrre, dont depuis par leur vaillance, à l'ayde et retraitte dudit chastel, conquirent tout le païs de Prusse et le mirent à nostre créance, et est ce lieu là nommé Aldenhoux*²³⁵.

D'après les sources remontant aux débuts de l'activité des Teutoniques en Prusse, nous devons constater de prime abord que la localité sous le nom Althaus (aujourd'hui le village de Starogród), représentait les restes du premier château de l'ordre, nommé *castrum Culmen*²³⁶. Si l'existence des pèlerinages à sainte Barbe est attestée dans d'autres sources²³⁷, l'origine de l'histoire légendaire de la première *habitacion* des seigneurs de Prusse, reproduite par Guillebert, reste obscure. Il est évident que notre voyageur parle de la fondation du pouvoir de l'ordre dans la région, reflétée par exemple par la chronique de Pierre de Dusburg²³⁸. Par contre, le détail concernant le chêne, doit provenir d'une tradition locale, promu sans doute par l'ordre même. En revanche, Guillebert ne dit pas que cette première fondation fut totalement détruite par les Prussiens.

Une autre scène de l'activité d'un ordre militaire se trouvait à l'autre bout de l'Europe, à l'île de Rhodes. En dehors de la Terre sainte, c'est le seul lieu que nos quatre voyageurs visitèrent tous. Il s'agit là d'un signe évident que ce lieu était considéré comme une

²³³ *Ibid.*, p. 25.

²³⁴ W. PARAVICINI, *Die Preußenreisen*, t. I, p. 41.

²³⁵ POTVIN, p. 46.

²³⁶ Cf. Albert Ludwig EWALD, *Die Eroberung Preußens durch die Deutschen*, Halle 1872, t. I, p. 72, note 1

²³⁷ Pour en savoir plus, voir chez LELEWEL, p. 27, note 49.

²³⁸ Peter von DUSBURG, *Chronik des Preußenlandes*, éd. de Klaus Scholz et Dieter Wojteck, Darmstadt 1984, p. 96-98. Je dois remercier mon collègue Jiří Knap pour ces références et ses indications.

importante escale des pèlerins hiérosolymitains, mais aussi comme un lieu d'accueil des Frères Hospitaliers pour la chevalerie européenne. C'est ainsi que les récits analysés prêtent une particulière attention non seulement aux reliques de l'église Saint-Jean, mais aussi aux chantiers de fortification et à l'atmosphère de cet ensemble étatique dirigé par le Grand Maître et la structure de son ordre religieux et militaire à la fois. De la part de nos voyageurs-chevaliers, ce système de gouvernement suscitait une sorte d'admiration car, de même que pour l'Ordre teutonique, de telles activités donnaient encore un sens aux aspirations à la lutte contre les infidèles.

Ogier d'Anglure écrit par exemple que *le chastel de Rodes est merueilleusement bel, noble, grant et fort* et sert de siège *des seigneurs freres de Rodes qui y sont demorans bien deux cents et plus*²³⁹. Le noble champenois visita l'île aussi au retour de son pèlerinage. Cet arrêt, pendant lequel Ogier prend le chemin pour monter à une montagne où se trouve l'église de Notre-Dame de Philermes, lui donne l'occasion de rappeler à son lecteur comment les frères hospitaliers apparurent à cet endroit :

*Tout près de Rodes, a environ deux lieues, a ung tresbel et digne pelerinage, en ung lieu qui est appellé Nostre Dame de Philermes. Ce lieu est en une treshaute montagne et forte, ou il avoit une tresforte et belle cité ou temps que l'isle de Rodes estoit au gouvernement de l'empereur de Constantinoble, contre lequel les habitans de l'isle se rebellerent contre lui ; et pour ceste rebellion l'empereur donna aux seigneurs, Freres de Rodes, celle isle, s'ilz la povoient conquerre. Lesquelz Freres demoroient pour icellui temps en l'isle de Chippre, et y estoient venus de la cité d'Acre en Sirie, après ce qu'ilz furent dechassés de Saint Jehan de Jherusalem*²⁴⁰.

Les débuts de l'activité de l'ordre ne se passèrent pas sans peine. Ogier continue dans son récit en reprenant une histoire locale et pittoresque de leur conquête :

Quant iceulx Freres vindrent de Chippre en l'isle de Rodes, si l'eurent assés tost conquise par grant travail qu'ilz y orent, excepté celle forte cité qui estoit en icelle montaigne de Philermes. Devant celledicte cité, furent lesdiz Freres .vij. ans a sieige, et prendre ne la povoient par engins ne par assaulx, par iceulx .vij. ans. En la fin les Freres penserent un grant malice contre icelle cité ; sy firent tant qu'ilz orent a leur accord ung pastre de grosses bestes et menues, qui chascun jour issoient d'icelle cité et rentroient, pour paistre. Sy advint qu'un jour ilz tuerent et escorcherent plusieurs d'iceulx bestes, et des cuirs d'icelle bestes se affublerent plusieurs d'iceulx Freres ; et quant les bestes rentrerent en la cité sur le tart, lesdiz Freres, qui estoient affublez d'iceulx cuirs de bestes

²³⁹ BONNARDOT – LONGNON, p. 9.

²⁴⁰ *Ibid.*, pp. 91-92.

et meslés entre elles, entrèrent en icelle forte cité avecques icelle bestes que nul ne s'en advisa devant qu'ilz furent maistres des portes. Ainsi fut prinse celle forte cité, ou le siege avoit esté .vij. ans devant. Sy la deshabiterent les Freres, pour le grant travail qu'elle leur avoit fait et pour ce que jamais ne fus rebelle ; neantmoins encore y a il ung bon et fort chastel²⁴¹.

D'après la description de notre pèlerin, la ruse des Hospitaliers pouvait être mesurée au génie d'Ulysse et de ses compagnons déguisés en moutons dans la cave de Polyphème ou avec les Grecs dans le cheval en bois après le siège infructueux de dix ans autour de Troie. Le siège de Philermé ne dura que deux ans environ et les sources n'apportent aucun élément confirmant cette légende. On peut la considérer plutôt comme un lieu commun littéraire par lequel se renforça la légitimation du pouvoir de l'Ordre.

Pour Nompar, la communauté des frères chevaliers représentait aussi un exemple de la défense de la foi chrétienne qu'il opposait à la société occidentale, enfoncée dans ses luttes internes :

Et c'est derniere ille du susdit Arcepellée et le chief de la religion de Saint Jehan, où tous temps continuellement demeurent grant nombre de chevalliers qui tous dis mayntienent le guerre contre les Sarrazins pour mer et pour terre, que, me semble, font bien comme les autres crestiens qui font la guerre entre eux mesmes, et on plus le cuer à destruire l'un l'autre, qu'aller contre les mescréans de le foy Nostre Seigneur²⁴².

A la différence des ses prédécesseurs, Guillebert de Lannoy reste assez concis dans la description de sa visite de Rhodes. Il s'y arrête pendant son pèlerinage en Terre sainte en 1405-1407 ainsi que lors de son long voyage en 1421-1422. Cette fois-ci, l'île lui sert de point stratégique où il quitte la majorité de sa compagnie *qui grant desplaisir en eurent, jusques à mon retour* afin de continuer sa mission délicate d'espionnage en Egypte et en Terre sainte seulement avec deux de ses compagnons²⁴³. Hors de la mention du *seigneur chastelain, lequel me fist honneur²⁴⁴*, nous ne disposons d'aucune description de cet endroit important. Il est pourtant probable que le reste de sa suite séjourna sur cette île pendant toute la période de l'absence de Guillebert qui y repasse à son retour²⁴⁵. Quant à

²⁴¹ *Ibid.*, pp. 92-93.

²⁴² DE LA GRANGE, pp. 43-44.

²⁴³ POTVIN, p. 67.

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 71.

Bertrandon, sa visite fut vraiment anecdotique, lui permettant seulement de *voir la ville*, car sa galée avec les pèlerins en Terre sainte devait partir aussitôt²⁴⁶.

La conception des « lieux de mémoire chevaleresque » représente en effet un échantillon assez large pour notre propos : notre analyse est partie des lieux du culte de saint Georges et de saint Maurice, les deux héros chrétiens qui étaient particulièrement vénérés par la noblesse du Bas Moyen-Âge et dont le culte ne connaissait pas, parmi les chevaliers de différentes origines, de clivages politiques. Un certain point de transition entre la dimension religieuse et séculière de ce phénomène est représenté par les lieux de mémoire associés aux héros de croisades – canonisés, comme Saint Louis, ou non, comme les premiers rois croisés de Jérusalem. En même temps, la mémoire de Godefroi de Bouillon et de son frère Baudouin de Boulogne n'était pas dissociable de la topographie légendaire de la Terre sainte, enchaînée dans la structure complexe des légendes bibliques et apocryphes ou bien des histoires locales. C'est par le même biais que nos voyageurs reprennent des légendes qui n'ont plus rien en commun avec la topographie religieuse car celles-ci sont tributaires du monde de l'imagination littéraire (légendes arthuriennes, antiques) ou de la propagande des mythes fondateurs présents dans les foyers des ordres militaires.

Séjour chez les souverains et d'autres aristocrates

L'exemple de Rhodes, en tant que lieu de mémoire, visité d'une façon plus ou moins détaillée par tous nos quatre voyageurs, nous amène à un sujet essentiel dans le domaine du voyage chevaleresque – celui du séjour et de l'accueil des voyageurs ainsi que du degré de l'hospitalité de la part de leurs hôtes²⁴⁷. Cette sous-partie va analyser les visites de nos voyageurs dans cette perspective malgré le manque relatif d'autres documents diplomatiques ou narratifs auxquels on puisse se reporter. Notre analyse reposera, de nouveau de façon notable sur les seuls récits. Une question se pose préalablement : est-il possible de confirmer, nos quatre récits de voyage en main, une certaine cohérence des rites de l'hospitalité à travers l'Europe chrétienne du XV^e siècle, notamment lorsqu'ils concernent le milieu de la noblesse palatine²⁴⁸?

²⁴⁶ SCHEFER, pp. 8-9.

²⁴⁷ En ce qui concerne cet aspect, nous pouvons nous baser sur l'étude de Philippe CONTAMINE, « L'hospitalité dans l'Europe du milieu du XV^e siècle, aspects juridiques, matériels et sociaux d'après quelques récits de voyages », dans *La conscience européenne aux XV^e et XVI^e siècles*, éd. F. Autrand, Paris 1982, pp. 75-87.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 83.

Commençons tout d'abord par les visites de nos voyageurs auprès des souverains laïques. Lors de son retour de Terre sainte et après son débarquement à Chypre, Ogier d'Anglure fut reçu par le roi Jacques I^{er}. De toute sa pérégrination, c'est le seul souverain chez lequel notre pèlerin ait séjourné ; ceci fut probablement la raison pour laquelle il a accordé à l'évènement une partie assez considérable de son récit²⁴⁹. D'après le *Saint voyage de Jherusalem*, l'hospitalité du roi Jacques était extraordinaire :

Le roy de Chippre estoit assès bel homme et enlagagiez assés bon françois ; sy fist moult grant chiere, et demonstra grant signe d'amour aux pelerins. Car, ainsi comme dit est devant, tantost qu'il sceut que nous fusmes arrivez a Limeso et que nous aviens desir de le veoir, il nous envoya chevaulx et sommiers pour aller a Nicossie, c'est assavoir aux Freres mineurs cordelliers ; et leans nous fist il apporter des propres litz de son hostel ; c'est assavoir des materas de laine pour gesir sus et des tappiz pour mettre entour nos chambres²⁵⁰.

A la veille de l'Epiphanie, les pèlerins furent invités à un banquet et à la fin dotés de nombreux présents. A cette occasion, le groupe des voyageurs put aussi rencontrer la reine, *gracieusement accompagnée, c'est assavoir par quatre de ses filz et de cinq de ses filles, de chevaliers, de seigneurs et de dames et de demoiselles²⁵¹*. La présence des pèlerins venant d'Occident donnait à la cour du roi de Chypre la possibilité de se présenter dans tout son appareil.

Mais le séjour en Chypre ne fut pourtant pas rempli que de moments agréables : les pèlerins y furent témoins du décès d'un membre de leur groupe, le comte Simon de Sarrebruck, qui, d'ailleurs, était le beau-père d'Ogier d'Anglure²⁵². La narration de ces moments douloureux, relativement détaillée dans le récit, dévoile en plus partiellement la vie quotidienne des pèlerins-chevaliers dans le royaume de Chypre. Par exemple, encore avant sa mort, dont les premiers symptômes venaient d'apparaître, Simon *ordonna une litiere pour venir a Limeso avec les autres pelerins*. Là, il reçut des chevaliers du roi de Chypre qui le lui apportaient de la part du souverain l'Ordre de l'Epée, octroyé sans doute pour honorer son hôte. Le comte *receut l'ordre et les chevaliers moult gracieusement et sagement, et pria aux chevaliers qu'ilz le recommandassent au roy et le merciassent pour lui de son ordre qu'il lui avoit envoyée, après mercia les chevaliers de ce qu'ilz estoient*

²⁴⁹ BONNARDOT – LONGNON, pp. 80-89.

²⁵⁰ *Ibid.*, pp. 84-85.

²⁵¹ *Ibid.*, 85-86.

²⁵² *Ibid.*, p. XLVI.

*illegitimus*²⁵³. Cet échange de politesse n'empêcha pas la mort inopinée de Simon de Sarrebruck, mais il illustre bien la façon presque ritualisée dont se fait l'accueil royal d'un membre de la haute noblesse²⁵⁴.

Dans son récit, Nompar de Caumont rappelle lui aussi, bien que d'une façon beaucoup plus sommaire, sa visite de Chypre et l'hospitalité du roi Janus, fils du roi Jacques de Lusignan qui avait accueilli Ogier d'Anglure²⁵⁵ lors de son passage. A la différence de son prédécesseur, le noble gascon fut logé chez les Hospitaliers. De toute façon, Nompar affirme être resté *avec ledit roy deux ho trois jours* avant son départ²⁵⁶. L'escale à l'île des Lusignan était sans doute pour le seigneur de Caumont une étape préméditée de son voyage de retour. Ce ne fut pas en revanche le cas du séjour non prévu mais assez long en Sicile auquel un espace considérable est consacré dans le *Voyage d'outremer*²⁵⁷. Comme nous l'avons déjà mentionné dans le chapitre précédent, le voyageur gascon fut forcé d'y rester pendant tout l'hiver à cause des fortunes de la mer. Après son arrivée à Palerme, le pèlerin affirme de nouveau d'avoir été *lotgié au chastel du roy*, sans en donner pourtant aucune précision²⁵⁸. Mais son séjour se prolongea surtout en raison de sa rencontre avec Arnaud de Sainte-Colombe qui *eut très grand joye de ma venue et de ma encontrée*²⁵⁹. Pour Nompar, il ne s'agissait peut-être pas du seul chevalier qu'il croisait sur son chemin, mais le personnage d'Arnaud méritait une attention particulière car ce noble connaissait le pays natal de son visiteur. Le récit nous informe qu'il avait été élevé sur la terre de son père, c'est-à-dire à la seigneurie de Caumont. Nompar lui raconte son périple en Terre sainte pendant une chevauchée à la fin de laquelle Arnaud l'invite à demeurer chez lui. Ici, l'hospitalité chevaleresque, reconnue à l'échelle internationale²⁶⁰, est renforcée par l'affinité des deux personnes que créent les liens régionaux, mais aussi ceux de la

²⁵³ *Ibid.*, p. 87.

²⁵⁴ La délivrance de l'ordre du roi de Chypre est signalée aussi par l'historiographie, cf. J. D. BOULTON, *The Knights of the Crown*, p. 245.

²⁵⁵ « Item, de Moures à le cipté de Nicossie : iiij. lieues, où le roy estoit ; pour lequel j'eu mot grant chère et feste. » (DE LA GRANGE, p. 77)

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 78.

²⁵⁷ *Ibid.*, pp. 102-117.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 106.

²⁵⁹ *Ibid.*, pp. 106-107. Les archives contiennent une ordonnance d'Arnaud de Sainte-Colombe, seigneur du château de Salives, en la vicomté de Béarn, cf. Henri de CURZON (éd.), *Série J. Supplément du Trésor des chartes. Inventaire analytique*, Paris 1913-1914, p. 15 (J 880). Cet acte le mentionne en tant que lieutenant du comte de Foix dans les terres de Catalogne ce qui confirme aussi un autre acte, répertorié dans la série de la Collection Languedoc Doat de la BNF, vol. 211, n°38, fol. 324-341

Consulté sur : http://www.guyenne.fr/archivesperigord/bnf/BNF_Doat/Languedoc%20Doat.htm

²⁶⁰ Ph. Contamine parle à ce propos d'une « internationale de la chevalerie », cf. Ph. CONTAMINE, « L'hospitalité dans l'Europe », p. 83

clientèle du comte de Foix²⁶¹. Ce qui est surtout remarquable, c'est la manière par laquelle Arnaud invite son compatriote à son château :

Ainxi nous en alâmes celle nuyt couchier audit lieu de Termes, et quant se vint au soir, un poy d'avant souper, ledit chivallier me prya que je lui vouzisse donner ung don. Je luy respondi que s'il estoit chouse que je puisse fere, que se faroye-je moult voullentiers. Et lors il me dist qu'il me prioit chiérement que je vouzisse fere ma demourée, de tant qu'il me plaizoit estre en Cécille, asson houstel, car il en auroit très grand plaisir et honneur²⁶².

Dans le récit, le comportement des deux nobles reprend une forme quasi ritualisée en rappelant des scènes caractéristiques plutôt des romans de chevalerie. Nompar de Caumont ne veut pourtant pas décider seul sur place, laissant sa réponse définitive au moment où il aura pris le conseil de ses écuyers²⁶³ – peut-être voulait-il par ce fait respecter les serments donnés à ses compagnons avant le début du voyage. Enfin, Nompar séjourne au château Isnello, nommé dans le récit *Lazenello*, que le chevalier Arnaud avait reçu du roi de Sicile, sans doute Martin I^{er}, dit le Jeune, *pour les bons et agréables services que ledit chivallier li avoie faix en ces guerres audit pais²⁶⁴*. Le récit laisse penser aux plaisirs de « récréance », qui contrastent bien avec les épisodes de naufrages qui avaient précédé : (...) *et souvente foix yffuy allée chassié et esbatre, en moy donnant de bon tamps allegrement le meilleur que je povoie²⁶⁵*. Pourtant, comme nous l'avons déjà constaté, la conscience de Nompar l'empêche d'y rester et notre noble gascon, touché par le souvenir émouvant de sa femme et de sa famille, décide de mettre fin à cet agréable séjour qui dure depuis le début de décembre 1418 jusqu'au 10 février 1419. A sa fin, le récit reprend un style littéraire des romans de chevalerie, plus particulièrement celui du motif de la « reverdure », pour introduire une nouvelle étape du parcours de son héros : *Et je voyant que celle malle yvernée estoit passée, et le bon tamps de le primeure venoit qui toute douceur de tamps ameyne (...) parti du susdit chasteau²⁶⁶*. Voilà

²⁶¹ DANSETTE, p. 1109, note 3.

²⁶² DE LA GRANGE, p. 107.

²⁶³ « Je luy merciay de son bon vouloir et voys luy dire que encores n'avoie-je bien avizé que je devoye fère, mes desso qu'il me dizoit j'auroye mon aviz on mes escuyers » (DE LA GRANGE, p. 107).

²⁶⁴ *Ibid.*, pp. 108-109. « Béarnais, venu en 1393 avec Bernat Cabrera, le chef de guerre Arnaud de Sainte-Colombe, dit Colomat ("petite colombe"), a reçu de Martin [roi de Sicile] Isnello, saisie sur Antonio Ventimiglia, en *gubernatio*, *castellania* et *capitania*, puis en fief le 21 août 1408. », H. BRESCH, « Reflets dans une goutte d'eau : le carnet de Girart de Guy, marchand catalan à Termini (1406-1411) », *Archivio Storico Messinese*, 77 (1998), pp. 36-37, note 54).

²⁶⁵ DE LA GRANGE, p. 109.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 110.

comment le récit, qualifié plus-haut comme un « récit classique du pèlerinage », reprend le langage des romans pour faire une référence presque homérique, puisqu'il voit notre voyageur comme un nouvel Ulysse.

Bien sûr, le périple lointain caractérise aussi le voyage de Bertrandon de la Broquière. Si nous observons le but de sa mission de reconnaissance, il est évident que son récit ne parle des rencontres plus au moins officielles qu'en sa phase finale, au moment où il se trouvait dans les territoires sous la domination des chrétiens. La visite d'Ibrahim-bey, sultan de Karaman, à Konya représente toutefois une exception : le voyageur bourguignon avait la possibilité de voir ce souverain à l'aide des ambassadeurs chypriotes qui s'y rendaient justement à l'occasion de son parcours dans la ville²⁶⁷. Le *Voyage d'outremer* décrit le protocole des visites diplomatiques à la cour des Karamanides dont fit partie par exemple le dépôt des cadeaux par les Chypriotes *car la coutume est par delà que nul ne parle aux princes, s'il ne porte quelque présent*²⁶⁸. Bertrandon, témoin oculaire de la rencontre entre les ambassadeurs et Ibrahim-bey, est capable de rapporter leur dialogue à la lettre. Ce passage du récit témoigne d'ailleurs de bons rapports entre les Karamanides et les Lusignan de Chypre²⁶⁹.

A Constantinople, Bertrandon eut la possibilité de voir les membres de la famille impériale à deux reprises – premièrement lors de la messe qui eut lieu à la basilique Sainte-Sophie, deuxièmement non loin de là, au fameux Hippodrome. Si notre voyageur rapporte sa présence au même office religieux que l'empereur, sa femme et son frère, le despote de Morée, et consacre une partie importante de son récit notamment aux charmes de l'impératrice, ceci ne signifie pas qu'il ait rencontré personnellement les derniers Paléologues, *a fortiori* dans un cadre officiel. Pendant le détour à Andrinople, au contraire, Bertrandon eut la possibilité de se joindre à l'ambassade milanaise, menée par Benedetto da Forlì, auprès du sultan turc Murad II. L'envoyé bourguignon laisse une description unique du souverain, comparable seulement à celle du voyageur espagnol Pero Tafur qui se rendit auprès du sultan quelques années plus tard²⁷⁰. Bertrandon décrit

²⁶⁷ SCHEFER, p. 111-115.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 111.

²⁶⁹ C'est ainsi que ce passage fut repris en tant que « Récit d'une ambassade envoyée au grand Karaman Ibrahim-Beg par le nouveau roi de Chypre. Extrait de la relation du voyage outre-mer de Bertrandon de la Broquière », dans J. Jacques M. J. L. MAS LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, Paris, 1852-1861, ici t. 3, pp. 3-10.

²⁷⁰ *Ibid.*, pp. 176-177, sur le déroulement de l'ambassade et la description du palais d'Andrinople, voir pp. 186-199. Sur la visite de Pero Tafur, voir *Andanças é viajes*, pp. 87-88. Les deux récits comparés à ce

assez minutieusement le protocole de l'ambassade à la cour et, à cette occasion, il explique la dénomination de la « Porte » qui s'est associée plus tard à l'ensemble de l'Empire Ottoman²⁷¹. Quant aux paroles échangées entre l'ambassadeur et le souverain, Bertrandon avoue ne pas avoir bien entendu, car il était assez éloigné des deux au moment de la réception du Milanais. Toutefois, la visite de Bertrandon chez le sultan ne peut pas non plus être prise en compte ; le voyageur bourguignon assista seulement à une rencontre officielle avec quelqu'un d'autre.

Ce n'est qu'en Hongrie que le caractère de son voyage se transforme et que Bertrandon dévoile son statut de courtisan de Philippe le Bon : l'espion déguisé en Turc se change en un représentant d'une des cours les plus importantes et prestigieuses d'Europe. Cette métamorphose est marquée dans le récit, avec une certaine ironie, lors de la visite de Guillebert auprès du Nicolas de Gara, palatin de Hongrie, c'est-à-dire lieutenant impérial dans le pays :

Et de là, je repassay la rivyere et m'en retournay à Boude où ledit ambassadeur de Milan avecques lequel je fus devers le grant conte de Honguerie au palais qui estoit comme lieutenant de l'empereur, lequel me fis tregrant honneur de venue, pensant que je fus Turc. Et quant il sceut que j'estoye Crestien, il ne m'en fist point tant²⁷².

La première impression de l'hospitalité ne fut favorable pour notre voyageur, dont le commentaire de ce « retour à la Chrétienté » porte un goût d'amertume²⁷³. Outre le palatin, homme d'une réputation équivoque, Bertrandon vit pendant son parcours de la Hongrie aussi *pluseurs autres seigneurs barons du pays*²⁷⁴.

Mais l'accueil le plus chaleureux lui fut fait par Albert V, duc d'Autriche et futur empereur, peut-être en considération du fait qu'il était cousin germain du duc de Bourgogne, ce qu'il évoque d'ailleurs dans le *Voyage d'outremer*. D'abord, Albert V lui a envoyé un poursuivant du comte de Celje, ensuite un noble, messire Albrecht von Pottendorf²⁷⁵. Albert d'Autriche lui fit connaître que *se avoie de riens affaire, que je le*

propos font le sujet de l'article de Mehmet IZZEDIN, « Deux voyageurs du XV^e siècle en Turquie: Bertrandon de la Brocquière et Pero Tafur », *Journal Asiatique*, 139 (1951), pp. 159-167.

²⁷¹ SCHEFER, p. 188.

²⁷² *Ibid.*, pp. 237-238.

²⁷³ *Ibid.*, p. 238.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 239.

²⁷⁵ C'était un hasard, mais ce noble avait été peu avant emprisonné par Bertrandon et d'autres nobles bourguignons alors qu'il se trouvait entre Flandres et Brabant. Notre voyageur avait un mauvais présentiment en pensant qu'Albrecht se vengerait de ce fait. Dans la suite du récit, il dut constater le contraire.

*demandasse aussi franchement que se j'estoye devers mondit seigneur le duc, car il voudroit faire pour tout ses serviteurs comme pour les siens mesmes*²⁷⁶. Le degré haut de parenté entre les deux souverains était donc un point décisif pour l'hospitalité du duc. La rencontre elle-même eut lieu *au partir de sa messe* à laquelle le duc fut accompagné par plusieurs notables chevaliers : quand Bertrandon lui fait révérence en s'agenouillant, le duc le prit par la main et ne souffrit oncques que je parlasse à luy à genoulx et me fist demander des nouvelles, et plus de Monseigneur [le duc de Bourgogne] et de son estat que d'autres, lequel me sambloit qu'il avoit moult chierement²⁷⁷. Comme dans le cas de sultan Murad II à Andrinople, Bertrandon poursuit sa narration de la rencontre par la description physique de son hôte. De nouveau, la parallèle avec le récit de Pero Tafur vient à l'esprit, surtout dans le geste de l'amitié ou, presque, de la familiarité²⁷⁸. Le duc Albert invite l'envoyé de son cousin à un dîner en compagnie d'un grand seigneur (non-spécifié) de son pays et d'un seigneur de Hongrie. Bertrandon parle de la coutume de n'apporter qu'un plat de nourriture à la fois pendant lequel le convive assis le plus près s'en sert en premier. Ce système servait à tester la nourriture ce que notre voyageur a sans doute remarqué à cause de l'office qu'il occupait d'écuyer tranchant à la cour de Bourgogne²⁷⁹. Bertrandon fut accueilli aussi par la femme du duc – Elisabeth de Luxembourg, fille du roi Sigismond – qui venait d'accoucher de son premier enfant, Anne d'Autriche *de quoy on faisoit tresbonne chiere et joustoit on souvent*. La duchesse fit à Bertrandon une *tresbonne recueillote* si nous reprenons les paroles du récit.

Bertrandon de la Broquière saisit l'occasion de son séjour à Buda pour y rencontrer d'autres seigneurs. Parmi eux il y avait *un grant baron de Behaigne que on appelloit Paanepot*, c'est-à-dire Půta de Častolovice²⁸⁰, *monseigneur de Valse* (Relprecht IV von Walsee) et *Jacques Trouset* (Jakob Truchseß von Waldburg) déjà mentionné, les deux derniers lui faisant *tresgrant chiere et bonne*²⁸¹. Il est bien évident que parmi les honneurs qui marquaient l'hospitalité envers des visiteurs notables appartenait la possibilité de voir les trésors des souverains : c'est ainsi que Bertrandon put voir *la couronne du royaume*

²⁷⁶ *Ibid.*, pp. 240-241.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 241.

²⁷⁸ Pero Tafur rencontre le duc Albert, devenu déjà roi des Romains, à Breslau (Wrocław) en 1439 (*Andanças é viajes*, pp. 144-147).

²⁷⁹ Cf. *Le Voyage d'Orient*, p. 211, note 483.

²⁸⁰ Le seigneur Půta de Častolovice (avant 1402–1435) fut l'un des plus fidèles partisans du roi Sigismond en Bohême hussite. La dénomination donnée par Bertrandon reflète sans doute son titre de « *pán* », c'est-à-dire « seigneur » ou plutôt membre de la haute noblesse. Ce titre utilisé en vocatif (*pane Půto!*) pouvait produire le nom écorché dans le texte.

²⁸¹ *Ibid.*, pp. 244-245.

de Behaigne où il y a des assés bonnes pierres²⁸². La coutume de montrer ses richesses aux visiteurs (il s'agissait le plus souvent des reliques précieuses) se retrouve aussi en d'autres occasions dans les récits de nos quatre auteurs : par exemple, l'empereur de Constantinople les a fait admirer à Guillebert de Lannoy, le roi de Chypre à Ogier d'Anglure et son groupe²⁸³.

Analyser de pareilles occasions des séjours (ou des simples audiences) chez les souverains ou nobles dans le cas de Guillebert de Lannoy mérite une approche différente, d'un côté à cause de leur grand nombre et, d'un autre côté, d'une certaine concision de leurs descriptions dans les *Voyages et ambassades*. C'est ainsi que nous avons mis le récapitulatif de ce récit à la fin. Le tableau qui suit essaie de résumer une vue générale de toutes les rencontres de Guillebert avec des souverains des dynasties royales ou nobles (celles-ci incluent non seulement visites de longue durée, mais aussi des courtes réceptions, décrites par les expressions *trouvay, rencontray* etc.)²⁸⁴ :

Année	Date ou durée précise	Voyage	Lieu	Hôte
1405-1407		Voyage en Terre sainte	Constantinople Nicosie Le Caire Sicile Savoie	Manuel II, empereur byzantin Janus, roi de Chypre patriarche des Jacobites Martin le Jeune, roi de Sicile Amédée VIII, comte et duc de Savoie

²⁸² *Ibid.*, p. 244. Au début des guerres hussites, la couronne des rois de Bohême, nommée aussi de saint Venceslas, fut amenée de Prague par le roi Sigismond, après 1420, l'année de son couronnement, en un lieu inconnu. Le passage du récit décrivant ce joyau est très précieux pour identifier sa présence à Buda où elle était déposée.

²⁸³ Cette coutume était d'ailleurs aussi caractéristique de la cour de Bourgogne : la visite des seigneurs de Bohême à Bruxelles chez Philippe le Bon en 1466 en est un témoignage extraordinaire. Cf. Rudolf URBANEK (éd.), *Ve službách Jiřika krále. Deníky Panoše Jaroslava a Václava Šaška z Bírškova*, Prague 1940, pp. 46-47.

²⁸⁴ Les personnages auxquels le récit attribue non seulement leur titre mais aussi leur nom sont en gras.

1407	4 mai – après le 30 mai	1 ^{er} voyage d'Espagne	Valence	Martin I ^{er} , roi d'Aragon
			Lisbonne?	Jean I ^{er} , roi de Portugal
			Navarre	Charles III, roi de Navarre
(1408)	avant le 8 mars		Aragon	Martin I ^{er} , roi d'Aragon, Yolande de Bar
1410	9 jours	2 ^e voyage d'Espagne	Grenade	Yūsuf III, émir de Grenade
1413-1414	11 juin (Pentecôte)	Voyage de Prusse	Vordingborg (Danemark)	Eric VII de Poméranie, roi de Danemark
	avant septembre		Elbing (Elbląg)	Henri de Plauen, grand-maître de l'Ordre Teutonique
			Riga	Conrad de Vietinghoff ou Dietrich Tork, grand-mâtres de l'Ordre de Livonie
(1414)	9 jours		Novgorod	burggrave, duc et évêque
	janvier 1414 ²⁸⁵		Vilnius	sœurs de Witold, grand-duc de Lituanie
			<i>Poseur</i>	Witold , grand-duc de Lituanie, et sa famille
			Engelsburg (près de Chełmno/Kulm)	Henri de Plauen, grand-maître de l'Ordre Teutonique (détrôné)

²⁸⁵ LELEWEL, p. 25.

	Pâques , 8 jours (7 avril)		Kalisz	Ladislas II, roi de Pologne
	autour du 20 avril (9 jours)		Świdnica (Schweidnitz)	Louis II de Brieg (Brzeg-Legnica)
			Prague	Jean (Venceslas IV), roi de Bohême et sa femme
			Autriche	Albert V (II), duc d'Autriche
1421-1422	après le début du mai 1421	Voyage en l'Europe de l'Est, en Egypte et en Terre sainte	Gdańsk (Danzig)	Michael Kűchmeister , grand-maître de l'Ordre Teutonique
	24 juin 1421		Oziminyn (près de Lemberg)	Ladislas II, roi de Pologne
			Lemberg (Lviv)	bourgeois et Arméniens de la ville
			Belz (Bielec)	Alexandra, duchesse de Mazovie
			<i>Kamenich</i> ²⁸⁶	Witold , grand-duc de Lituanie
			Kamenec-Podol'skij	Gedigolt , gouverneur de Podolie
			<i>Cozial</i> ²⁸⁷	Alexandre , voïvode de Wallachie et de Moldavie
			Caffa	les Génois

²⁸⁶ Soit il s'agit de Kremenec (Krzemieniec en polonais) à l'est de Lemberg ou de Kamenec-Litovskij entre Brest et la forêt de Bialowieża.

²⁸⁷ Peut-être la ville de Kozlov, au nord de Dniéstre, non-loin de Lemberg.

			Constantinople	empereur Manuel II et son fils Jean VII
1429		Voyage en Hongrie	Buda Vienne Mayence	Sigismond , roi de Hongrie ²⁸⁸ Albert V (II) , duc d'Autriche Conrad III de Dhaun, archevêque de Mayence
1430	après mai	Voyage en Irlande	Pleshey (près de Londres)	Catherine , épouse d'Henri V, roi d'Angleterre
1442	10 août (la nuit de Saint-Laurent)	Voyage dans l'Empire	Francfort-sur-le-Main	Frédéric III, roi des Romains
1446	avant le 4 décembre	Voyage en Terre sainte	Naples <i>Presensano</i> (près de Naples)	Ferdinand I ^{er} de Naples Alphonse V le Grand, roi d'Aragon

En somme, le récit de Guillebert de Lannoy contient trente-quatre rencontres avec des souverains locaux. Bien sûr, leur rang n'est pas toujours le même – dans cet ensemble nous avons inclu des accueils royaux, seigneuriaux et, dans deux cas, ceux de représentants des villes. Les séjours se diversifient notamment d'après le but du voyage : les rencontres avec les souverains que Guillebert effectua à titre diplomatique

²⁸⁸ La datation d'une rencontre possible entre le voyageur flamand et le roi de Hongrie pose toujours des problèmes : Guillebert lui-même parle de l'année 1428 (ancien style). Yvon Lacaze opte aussi pour cette date (Y. LACAZE, « Philippe le Bon et le problème hussite », *Revue historique* 251/1 (1969), pp. 69-98, ici p. 75). J. Paviot avance le voyage de Guillebert à l'année suivante (J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, p. 70). Comme les comptes de la recette générale des ducs de Bourgogne manquent pour l'année 1429, la seule trace peut être trouvée dans l'itinéraire du roi Sigismond même. Mais celui-ci, établi notamment d'après les *Regesta imperii* et d'autres sources de provenance locale, ne confirme la présence du roi à Bude ni pour l'année 1428, ni pour l'année suivante (cf. Jörg K. HOENSCH [éd.], *Itinerar König und Kaiser Sigismunds von Luxemburg 1368-1437*, Warendorf 1995, pp. 113-115). La réponse à cette question reste donc encore à trouver ainsi que l'identification du jour solennel pendant lequel le roi Sigismond fit l'honneur à Guillebert de le faire porter l'épée devant lui (POTVIN, p. 166).

caractérisent les voyages de 1421-1422 et ceux qui suivent cette date²⁸⁹. Un autre type de visites est constitué par celles faites lors du pèlerinage, notamment pendant le premier périple de Guillebert en Terre sainte en 1405-1407. Ces dernières s'approchent typologiquement des séjours décrits par Ogier d'Anglure car il s'agissait ici aussi d'un groupe de pèlerins qui séjournèrent chez un souverain ou bien qui allèrent simplement lui rendre visite. La description de ces événements dans les *Voyages et ambassades* est malheureusement tellement sommaire que nous ne pouvons en tirer aucune conclusion concrète. Enfin, il nous est possible de repérer dans cet aperçu général un troisième type de visites et de rencontres : celles que Guillebert effectua de sa propre initiative dans le cadre du « voyage de chevalerie ». Ce dernier genre de rencontres, qui avaient lieu pendant les voyages d'Espagne et de Prusse, est le plus intéressant pour notre propos, mais nous ne pouvons pas les isoler des visites effectuées à titre diplomatique. Leur déroulement et leurs caractéristiques sont en effet, comme nous allons le constater plus loin, identiques. Prenons d'abord l'exemple des visites chez les rois de la Péninsule Ibérique²⁹⁰. Si le séjour de Guillebert chez le roi d'Aragon est bien documenté puisqu'il fut effectué dans la compagnie du sénéchal de Hainaut, Jean de Werchin²⁹¹, le déroulement des autres rencontres reste un peu obscur. Le cessez-le-feu après la campagne infructueuse de Ferdinand d'Aragon en 1407 fournissait à l'écuyer flamand l'occasion de faire un tour de la péninsule avant de rentrer en France. Or, les *Voyages et ambassades* n'en offrent qu'une description très sommaire :

Item, au départir de laditte armée, alay devers le roy de Portugal, lequel me recueillit grandement et paya tous mes despens parmy son royaume. Item, de là m'en alay à Saint-Jacques et revins par Navarre, où je trouvai le roy mallade au lit. De là m'en revins par Arragon devers le roy Martin et la royne Yolent sa femme²⁹².

Le style sobre du récit ne nous permet pas d'en tirer des conclusions sans recourir aux hypothèses. Comme nous l'avons déjà indiqué, pendant le voyage, le jeune écuyer bourguignon fut probablement toujours accompagné par son compatriote Jacques de

²⁸⁹ La question de passage de Guillebert auprès de Catherine de France, veuve du roi Henri V, lors de son retour d'Irlande en 1430 reste non résolue. Notre voyageur aurait pu lui être envoyé par le duc Philippe le Bon pour lui apporter des nouvelles de sa parente.

²⁹⁰ Sur ces aspects voir aussi mon article « Voyages de Guillebert de Lannoy en Péninsule Ibérique au début du XV^e siècle », dans *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes (Rencontres de Madrid)*, 51 (2011), pp. 17-30.

²⁹¹ Notamment grâce à la description détaillée de Monstrelet que nous avons analysée plus haut.

²⁹² POTVIN, p. 14.

Marquette. Après leur participation aux combats contre les infidèles, il s'agissait pour eux d'un véritable « grand tour »²⁹³ des cours royales en Péninsule Ibérique. Le fait qu'il revienne de la croisade organisée par l'infant Ferdinand de Castille contre les Maures pouvait jouer un certain rôle dans le comportement des souverains ibériques envers le jeune écuyer. La raison principale du bon accueil consiste cependant en l'hospitalité générale des cours ibériques vis-à-vis des étrangers²⁹⁴, soulignée notamment dans la notice à propos du roi de Portugal. La possibilité d'un contact personnel entre le visiteur et le souverain est suggérée par les mots *alay devers le roy*. De ce point de vue, il est sans doute possible de remettre en question la véracité du récit. Pourtant, le détail à propos du roi de Navarre (*je trouvai le roy mallade au lit*²⁹⁵) et l'existence hypothétique de sauf-conduits édités par l'infant Ferdinand, que Guillebert ne mentionne pas dans sa narration, confirment plutôt l'authenticité du témoignage du jeune bourguignon. Nous avons d'ailleurs constaté que les lettres de la part du roi d'Aragon, concernant Guillebert et Jacques de Marquette se sont conservées. C'est aussi à l'occasion du deuxième fait d'armes en Espagne en 1410 que ce type de document est mentionné dans les *Voyages et ambassades* pour le voyage de Lannoy à la cour de Grenade²⁹⁶.

Certes, l'identité de certains personnages pendant le « tour de chevalerie » en 1407-1408 peut s'avérer problématique. Dans la plupart des cas, Guillebert ne nomme aucun des princes ibériques, à l'exception de Martin, le roi d'Aragon²⁹⁷; Yolent n'était pourtant pas sa femme mais sa belle-soeur²⁹⁸. Guillebert nous transmet aussi des informations inexactes dans la suite de son texte. Après avoir accompli son *grand tour* ibérique, il assiste au discours public défendant le meurtre de Louis d'Orléans, prononcé le 8 mars 1408 par maître Jean Petit à Paris. Parmi les souverains présents, il nomme *le roy Loys, roy de Navarre* (d'après Guillebert, il se serait assez vite rétabli après sa maladie) qui

²⁹³ Sur le concept du *grand tour*, caractéristique plutôt pour des siècles suivants, voir Rainer BABEL – Werner PARAVICINI (éd.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäischen Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Ostfildern, 2005, notamment la conclusion de W. Paravicini, pp. 657-673. Roser Salicrú i Lluç parle dans ce contexte du « *tour* » *péninsulaire* (R. SALICRU I LLUCH, « Caballeros cristianos », p. 229).

²⁹⁴ Dans son article sur Guillebert de Lannoy, Rachel Arié ne se posait pas ce genre de question.

²⁹⁵ POTVIN, p. 14.

²⁹⁶ « *Item, ceste guerre finée, trèves faites entre le roy de Grenade et le roy de Castille, je m'en alay, par l'ayde de l'infant, par sauf-conduit, devers le roy en sa ville de Grenade.* » (POTVIN, p. 17).

²⁹⁷ D'après le tableau, nous pouvons d'ailleurs constater que Guillebert avait déjà rencontré son fils Martin le Jeune en Sicile lors de son retour du pèlerinage en Terre sainte qu'il avait entrepris avec Jean de Werchin et son groupe en 1405-1407. Voir POTVIN, p. 12.

²⁹⁸ Yolent (ou Violante) de Bar (vers 1365-1431), fille de Robert, duc de Bar, et de Marie de France, fille du roi Jean II le Bon. Après avoir épousé Jean I^{er}, roi d'Aragon, en 1380, elle devint la reine d'Aragon en tenant sa cour à Barcelone. Quand son mari mourut en 1396, la couronne d'Aragon alla à son frère cadet Martin.

n'assista pas en réalité à cet événement, et ne portait en outre pas ce prénom²⁹⁹. Ce n'est pas l'unique erreur d'identification d'un souverain européen de la part de l'auteur des *Voyages et ambassades*. Venu à Prague six ans plus tard, Guillebert prénomme le roi de Bohême Jean, au lieu de Venceslas³⁰⁰.

Ce même problème des rencontres personnelles apparaît aussi dans le cas du voyage suivant en Prusse et en Europe de l'Est. Guillebert, simple écuyer ou simple chevalier après le voyage de Prusse, pouvait-il avoir accès à tous les souverains cités dans son ouvrage ? Il est sûr que, grâce à son statut de volontaire pour les *Reisen*, Guillebert rencontra des grands-maîtres de l'Ordre Teutonique et de l'Ordre de Livonie³⁰¹. Son récit même révèle un certain niveau de familiarité avec le premier, Henri de Plauen. Nous pouvons y lire qu'après son arrivée en Prusse, le grand-maître le guida à travers son domaine³⁰², peut-être ravi du fait qu'au moins un chevalier occidental lui soit venu en aide pour sa nouvelle campagne contre les Polonais. La proximité des relations entre Guillebert et Henri de Plauen se manifeste encore au printemps suivant, au moment où le Flamand, après son retour de Novgorod et de Lituanie, rendit sa visite au grand-maître, entre temps détrôné et emprisonné, pour le reconforter³⁰³.

Mais le réseau des relations que Guillebert tissa pendant son voyage de Prusse et son grand tour suivant fut encore plus vaste et plus compliqué. Le récit comporte aussi bien les mentions de visites auprès des souverains de Danemark, de Lituanie et de Pologne, ennemis de l'Ordre Teutonique et de ses concurrents politiques dans la région. Nous avons déjà démontré, à l'aide de plusieurs formules employées, le fait que les *Voyages et ambassades* furent probablement marqués par la propagande de l'Ordre Teutonique. Tel n'était pas le cas de Guillebert lui-même. Le réseau d'hostilités des chevaliers

²⁹⁹ Sur la défense publique de Jean Petit et son auditoire voir notamment B. SCHNERB, *Jean sans Peur*, pp. 250-253. Le roi de Navarre de l'époque était Charles III (dit le Noble, 1387-1425).

³⁰⁰ Sur l'intentionnalité de ce « débaptême », voir notre article Jaroslav SVATEK, « Do té země jsem přijel, ale zase ji rychle opustil... ». Návštěva burgundského cestovatele Guilleberta de Lannoy v husitských Čechách [La visite du voyageur bourguignon Guillebert de Lannoy en Bohême hussite], dans *Mediaevalia historica Bohemica*, 12, 2007, pp. 195-210.

³⁰¹ Comme Guillebert ne précise pas la date exacte de sa visite au grand-maître à son siège, à Riga, l'identification peut concerner Conrad de Vietinghoff aussi bien que Dietrich Tork, les deux se succédant pendant l'année 1414 (voir le tableau).

³⁰² « Item, de Danzique, m'en alay devers le grant maistre à Mariembourg, sur le Wissele, et de Mariembourg à Melumghe [Elbląg], où il y a quatre lieues. Et depuis, avecq ledit grant maistre, qui bonne chière me faisoit, m'en alay avecq luy esbatre en pluisieurs de ses villes, cours et chasteaulx de leurs seignouries, et revins à Melumghe, qui est très belle petite ville et commanderie, assise sur deux rivières. » (POTVIN, p. 25).

³⁰³ « Et passay par ung chastel nommé Ingleseberch [Engelsburg] ouquel on tenoit le hault maistre qui la saison devant avoit esté dégradé et dms de sa seignourie, et alay devers luy pour le visiter en sa misère, dont j'en euz grant pitié. » (*ibid.*, p. 45).

germaniques ne l'empêcha pas de se rendre auprès du roi Eric VII au Danemark. Après avoir traversé presque entièrement l'île de Sjaelland, notre voyageur rejoint le souverain dans la ville de Vordingborg où le roi se trouvait dans la compagnie de *quatre ducs, telz comme le duc de Pomere, de Wotilgast et les deux frères de Zasseme, enssamble deux archevesques et trois évesques*³⁰⁴. Tous les personnages mentionnés étaient partisans du roi de Danemark contre l'Ordre Teutonique. Au premier abord, le fait que Guillebert rencontre le duc de Poméranie quelques semaines avant de participer au ravage de ses possessions pourrait nous paraître surprenant. Nous pouvons expliquer cette dissonance en avançant l'hypothèse suivante : Guillebert adoptait deux modes de comportement pendant ses voyages – étant engagé dans une armée, il se sentait obligé de respecter la politique de son bienfaiteur. Pendant les périodes de paix ou de trêve en revanche, Guillebert troquait son statut et reprenait son rôle de voyageur faisant son grand tour. Son changement d'attitude est bien justifié dans le texte-même des *Voyages et ambassades* : *Et puis, retournay de Mariembourg à Danzique et remontay sur la mer en une hulque, environ la fin de may, pour m'en aler visiter le roy de Danemarche et passer temps, pour ce que la rese de Prusse n'estoit point preste*³⁰⁵. La découverte d'un royaume inconnu et la possibilité de rencontrer directement son souverain se mêlait à la volonté d'accepter son hospitalité. Toutefois, il existaient sans doute des limites bien déterminées à cette acceptation et Guillebert ne pouvait non plus les dépasser pour ne pas détériorer ses engagements envers l'Ordre Teutonique. Nous retrouverons encore ce problème plus loin, au moment de l'analyse du phénomène des dons attribués à nos voyageurs par les souverains ou puissants seigneurs.

Si nous revenons à l'année 1413, celle du premier voyage de Guillebert en Prusse, nous trouvons chez l'auteur un rapport parlant aussi d'un autre adversaire de l'Ordre dans la région, Ladislas II, roi de Pologne. La sympathie présumée de Ladislas et du duc de Poméranie envers les infidèles servit de justification aux opérations militaires des chevaliers teutoniques à l'été 1413, opérations auxquelles notre voyageur participa. Cette situation politique ne détourna pourtant pas Guillebert de sa décision de se rendre chez le roi de Pologne au retour de son périple dans les Pays Baltiques et la Russie. Une fois de plus, Guillebert était confronté à un conflit entre l'obligation et le désir : il voulait visiter

³⁰⁴ Il s'agissait du duc Bogislav, duc de Poméranie, oncle du roi Eric, Vartislav VIII, duc de Wolgast, les frères de Zasseme furent en réalité les frères de Saxe, plus précisément Eric V et Bernard de Saxe-Lauenbourg. Voir aussi LELEWEL, p. 18, note 10; G. DE LANNOY, *Cesty a poselstva*, p. 141, note 38.

³⁰⁵ POTVIN, p. 23.

le roi Ladislas *pour vëoir sa court, son estat et son pais*³⁰⁶. C'est ainsi qu'il fut obligé de faire une démarche indispensable pour obtenir cette rencontre désirée – obtenir un sauf-conduit lui permettant la visite du souverain³⁰⁷. Le texte des *Voyages et ambassades* explique la complexité de cette délicate situation et, en même temps, il nous laisse entendre que l'effort pour acquérir le document était une nécessité. Guillebert dut envoyer quelqu'un chez le roi qui, en ce temps-là, résidait à Cracovie (*Traco*), une capitale éloignée. Mettant à profit ce laps de temps considérable, notre chevalier eut la possibilité de *s'esbatre* dans la ville de Kulm (Chełmno) et de visiter les sites des environs, y compris le lieu de mémoire chevaleresque légendaire d'Althaus que nous avons mentionné plus haut. Le séjour de notre chevalier flamand chez Ladislas à Kalisz laissa dans l'oubli toutes les hostilités précédentes : il dura huit jours, pendant lesquelles Guillebert participa selon toute probabilité à la chasse organisée par le roi et fut invité à *ung très merveilleux et beau disner* en sa compagnie³⁰⁸. C'est de cette visite du roi de Pologne que résulta aussi la première tâche diplomatique de Guillebert de Lannoy : Ladislas lui demanda de styliser les lettres de créance au roi de France qui devaient exprimer sa contrariété que le roi *principal de tous les roys cristiens* ne lui eût pas adressé une ambassade officielle après son couronnement³⁰⁹. Même si les documents diplomatiques mentionnés ne sont pas conservés, l'authenticité de cette rencontre peut être confirmée au moins indirectement grâce à la mention du séjour pascal de Ladislas à Kalisz qui nous trouvons dans la chronique latine du Polonais Jan Długosz³¹⁰.

³⁰⁶ POTVIN, p. 45.

³⁰⁷ « *Item*, dudit lieu de Thore, envoyay devers le roy de Poulane pour avoir ung saufconduit à aler devers luy, pour ce que j'avoie esté armé en ladevanditte *reise* de Prusse contre le duc de Pomer, auquel ledit roy avoit esté aydans et envoiay devers luy jusques à Traco, où il y a soixante lieues. » (*ibid.*) Cet unique détail remet en question l'hypothèse selon laquelle Guillebert se rendit seul à son voyage de Prusse.

³⁰⁸ *Ibid.*, pp. 46-47.

³⁰⁹ Cette maladresse de la part du roi de France dura entre 1386, l'année pendant laquelle fut élu et baptisé Jogaila, prince de Lituanie, afin de devenir Ladislas, roi de Pologne, et probablement 1421 où elle s'effaça grâce à la deuxième visite de Guillebert en Pologne. Cf. M. HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy », p. 421.

³¹⁰ « (...) *in maiorem Poloniam ex Cracovia divertit, et pascham domini, apud Calisch celebravit.* », *Annales seu Cronicae incliti Regni Poloniae opera venerabilis domini Joannis Dlugossii, Liber undecimus 1413-1430*, éd. de Jerzy Wyrozumski, Varsovie 2000, p. 28. Le chroniqueur polonais enregistra de même la visite de Guillebert en 1421 tout en présentant son prénom légèrement modifié : « *Dum autem diem sancti Ioannis Baptiste apud Oszimini ageret, Wilhelmus de Lanwoy Burgundus miles advenit et Wladislao Polonorum regi ex parte Henrici Anglorum regis literis commendaciciis et muneribus, videlicet stamine atlantico auro intexto, gallea ferrea, crista aurea, insigni et duobus Anglicis arcubus presentatis, petebat sibi per terras dominiorum suorum in Terram Sanctam Hierosolimorum tendenti salvum conductu perstari. Wladislaus autem Polonie rex suapte in quoslibet advenas comis et munificus non solum securitatem per terram suam prestitit, sed eciam illum aplissime donatum Turcorum cesari per literas commendavit. Quorum contemplacione miles predictus Wilhelmus ex Constantinopoli a cesaris familiaribus per continentem usque Hierusalem perductus est. In patriam deinde reversus magnis laudibus Wladislai*

Witold, grand-duc de Lituanie et cousin du roi Ladislas, était d'ailleurs un autre adversaire de l'Ordre Teutonique. Avec l'itinéraire de Guillebert de Lannoy en ses pays en main, nous pouvons constater la même démarche que celle qu'il entreprit lors de sa visite du Danemark : notre aventurier bourguignon tenta de rencontrer le puissant souverain lituanien. C'est ainsi qu'à son retour des villes de Novgorod et de Pskov, Guillebert se rendit tout d'abord à une localité nommée *Court-le-Roy*, qualifiée comme *l'une des cours dudit Witholt*³¹¹ dans le récit. Ensuite, après être passé encore dans la capitale lituanienne, Vilnius, où il ne retrouva que les deux belles-soeurs du grand-duc, et la deuxième ville du pays Trakai, toujours sans succès, il atteignit enfin le puissant souverain dans son château nommé *Posur* ou *Poseur*³¹². En ce qui concerne l'hospitalité de son nouvel hôte, elle fut comparable à celle du roi de Portugal et elle l'a probablement même surpassée :

*Item, tient ledit Witholt, prince de Létau, ceste ordre d'honneur parmy son pays que nulz estrangiers, venans et passans par icelui, riens n'y despendent, ains leur fait le prince délivrer vivres et les conduire sauvement partout où ilz veulent aller parmy ledit pais, sans coustz et sans frais*³¹³.

En dehors de cette qualité hospitalière du grand-duc, Guillebert appréciait un autre avantage de sa visite de *Posur*. Witold y séjournait chaque année pour s'adonner entièrement à la chasse. Cet aspect de la visite possible au souverain lituanien a sans doute exercé une attirance plus forte encore sur notre voyageur flamand car, à juger d'après plusieurs passages de son récit, nous devons bien constater qu'il était passionné par cette activité chevaleresque par excellence. Par là, nous ne voudrions pas cependant dissimuler le fait que les autres trois voyageurs étaient, eux aussi, amateurs de la chasse. Au contraire : ce thème nous permet d'abandonner un peu les *Voyages et ambassades* pour continuer avec les autres textes.

Polonie regis in se benignitatem apud Burgundos et Anglicos implevit et usque in diem mortis sue graciaram acciones in Wladislaum regem celebrabat. » (*ibid*, s. 146-147).

³¹¹ POTVIN, p. 38. Il s'agit probablement de Švenčionys (Świeciany en polonais) dans la partie orientale de la Lituanie actuelle (G. DE LANNOY, *Cesty a poselstva*, p. 150, note 81).

³¹² POTVIN, p. 42 et 43. La localisation de cette dénomination obscure reste difficile. Si Joachim Lelewel hésitait en proposant l'erreur de frappe dans la distance (15 milles au lieu de 5 milles ; Lelewel, pp. 25-26), d'autres auteurs l'identifient avec le château légendaire de Pūnia (Pilėnai) dont les habitants se suicidèrent au lieu de se faire christianiser par les chevaliers teutoniques en 1336 (voir Petras KLIMAS, *Guillebert de Lannoy in Medieval Lithuania*, New York 1945, pp. 50-51).

³¹³ POTVIN, p. 41.

La chasse

Chez Ogier d'Anglure, nous ne trouvons qu'une seule mention de chasse : en Chypre, le roi mena ce noble champenois et ses compagnons s'ébattre *aux champs en gibier*³¹⁴. Dans le récit, le détail est encore précédé par une brève description du souverain chypriote *qui moult amoit la chasse*. Ogier fut notamment impressionné par un animal nommé *carable*, une espèce de belette ou de fouine, qui est *non mye grande comme ung regnart*. Le roi l'utilisait pour chasser toute sorte de bêtes sauvages, notamment les perdrix, lièvres et moutons³¹⁵. Il est évident que le *Saint voyage de Jherusalem* ne comporte qu'une mention isolée de cette activité. Bien évidemment, le pèlerinage se trouve ailleurs sur l'échelon des voyages que le grand tour de chevalerie. Tenant compte du statut des voyages pieux, leurs acteurs ne disposaient pas de beaucoup de possibilités de se consacrer à la chasse.

Le Voyaige d'oultremer en Jherusalem de Nompar de Caumont ne contient de même que de rares mentions à ce propos. A la différence d'Ogier d'Anglure, ce noble gascon avait pourtant un peu plus de temps pour s'occuper de ce loisir grâce à son hivernage forcé en Sicile à son retour. En compagnie d'Arnaud de Sainte-Colombe *yffuy allé chassié et esbatre*, comme il l'écrit³¹⁶. Avant son départ de l'île, il rencontre Arnaud-Guillem de Sainte-Colombe, le fils de son bienfaiteur, *chassant en son oustour*³¹⁷. Nompar n'hésite pas à le rejoindre à la chasse dont les résultats ne furent que maigres : *ne trouvâmes fors que ung oiseau que appellent francolin qui ressemble une pardis [perdrix], et l'oustour le voulla et le pris*³¹⁸.

Il est pourtant à supposer que grâce à un véritable répertoire des visites des souverains locaux, le plus grand nombre des épisodes de chasse se trouve dans le récit de Guillebert de Lannoy. Comme nous l'avons déjà exposé, il rejoint sans doute le grand-duc de Lituanie chassant dans les forêts et marécages gelés *sans entrer en nulles de ses maisons ne villes*³¹⁹. Witold manifestait sa passion pour la vénerie par la possession d'un *parcq enclos, ouquel sont de toutes manières de bestes sauvaiges et de venoisons dont on peut finer es forests et marches de par de là que Guillebert visita à Trakai*³²⁰. Quand notre

³¹⁴ BONNARDOT – LONGNON, p. 86.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 85.

³¹⁶ DE LA GRANGE, p. 109.

³¹⁷ Sur la présence de ce dernier dans les sources siciliennes, voir Henri BRESC, « Reflets dans une goutte d'eau », p. 36-37.

³¹⁸ DE LA GRANGE, pp. 116-117.

³¹⁹ POTVIN, p. 43.

³²⁰ *Ibid.*, p. 41.

voyageur rendit visite à son cousin Ladislas II, roi de Pologne, plusieurs semaines plus tard, il le trouva à Kalisz *illecq venu esbatre pour chassier en ses forestz*³²¹. L'absence de Guillebert de ce divertissement fut néanmoins récompensée quand il revint auprès de ce souverain sept ans plus tard, en tant qu'ambassadeur officiel. A cette occasion, Ladislas passa son temps dans un lieu désert nommé Oziminy, sans nul doute pour y chasser. En dehors des formalités officielles, Guillebert fut invité *à ses chasses pour prendre des ours sauvages en vie*³²². C'est aussi à l'occasion de cette visite que l'ambassadeur bourguignon reçut *pluisieurs menus dons* parmi lesquelles ne devaient pas manquer les ostoirs³²³. Les tâches diplomatiques faisant partie de ce voyage sont encore accompagnées par la vénerie à une occasion – le jeune empereur Jean VIII invita Guillebert *à ses chasses* suivies par des dîners en plein air aux alentours de Constantinople³²⁴.

Alors que Guillebert de Lannoy s'était adonné à plusieurs reprises à la chasse, son successeur en Orient, Bertrandon de la Broquière, ne semble pas avoir eu l'occasion de le faire. Il est vrai que c'est dans l'ensemble de la description du sultan Murad II qu'il ajoute sa prédilection pour les chasses et oiseaux³²⁵. Or ni le Grand Turc, ni d'autres seigneurs que Bertrandon rencontre lors de son périple n'offrirent à l'envoyé bourguignon nulle possibilité de participer à ce genre de divertissement.

Les dons

Parmi les traits les plus caractéristiques de l'hospitalité entre la noblesse ou les souverains appartiennent les nombreux dons que nos voyageurs recevaient pendant leurs visites des cours princières. Lors du séjour en Chypre, Ogier d'Anglure et d'autres pèlerins de son groupe reçurent de nombreux présents sous la forme de vivres ou de spécialités culinaires :

Le mercredi, .v^e. jour de janvier, lequel estoit le soir des Roys le roi de Chippe nous envoya a tous les pelerins ensemble de present cent pieces de poulailles, vint moutons, deux beufz, quatre ordrix [outres] plaines de tres bon vin vermeil, et quatre chievres

³²¹ *Ibid.*, p. 46.

³²² *Ibid.*, p. 53. Dans son témoignage détaillé sur l'ambassade de Guillebert à Oziminy, la chronique de Długosz ne parle pourtant pas de la chasse à ce propos. Cf. *Annales Joannis Dlugossii* cités ci-dessus.

³²³ *Ibid.*, p. 54.

³²⁴ *Ibid.*, p. 65.

³²⁵ SCHEFER, p. 183.

[outres de peau de chèvre] *plaines de tresbon vin de Marboa, et tresgrant plenté de tresbon pain blanc. Le dimenche ensuivant, .ix^e. jour de janvier, nous renvoya le roy presens, c'est assavoir cent perdriz, .lx. lievres et .v. moustons sauvages qui estoit moult belle chose a veoir.*³²⁶

Le rôle des présents de la part du roi Jacques consistait notamment à faire nourrir ses hôtes. En revanche, dans le récit d'Ogier d'Anglure, nous ne rencontrons aucune mention d'autre catégorie des dons sauf une exception que nous verrons de plus près plus tard. Bref, l'échange des objets précieux entre les pèlerins et les souverains lors de leur itinéraire n'a aucune place dans le texte du *Saint voyage en Jhérusalem*.

C'est aussi le cas du périple de Nompar de Caumont. Bien que ce noble eût séjourné une longue période chez Arnaud de Saint-Colombe en Sicile, les deux seigneurs, malgré leur haut degré de proximité et leur amitié, ne s'accordèrent aucune faveur de ce genre. Dans la partie précédente concernant le phénomène du pèlerinage, nous avons pourtant développé une hypothèse que les objets apportés de la Terre sainte, répertoriés dans la liste à la fin du récit, pouvaient servir en tant que présents pour les membres de l'entourage du noble gascon. Mais dans la description du voyage de Nompar de Caumont à Jérusalem à aucun moment n'est signalé le moindre octroi de don.

D'après le bilan de ses rencontres avec les souverains, Guillebert de Lannoy est le plus gratifié de nos voyageurs. Le tableau suivant montre la variété des occasions pendant lesquelles les personnages visités lui offrirent des dons ainsi que la nature de ceux-ci, telle que décrite dans ses *Voyages et ambassades* :

³²⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. 85.

Année	Donateur	Lieu	Nature du don
1407	Martin le Jeune, roi de Sicile	Sicile	Ordre de la Bannière
1407	Ferdinand de Castille	Andalousie	1 cheval, 1 mule
1410	Ferdinand de Castille	Andalousie (Séville)	1 cheval, 1 mule
1413	Eric VII, roi de Danemark	Vordingborg (Danemark)	1 drap de soie, <i>son ordre*</i>
1414	Ladislas II, roi de Pologne	Kalisz (Pologne)	coupe dorée, ornée de ses armes
1414	Louis, duc de Brighe	Schweidnitz (Świdnica)	Ordre <i>du roy de Land</i>
1415	Richard de Cornwall	Angleterre	20 nobles (pour acheter une nouvelle armure)
1421	Michael Kūchmeister (grand-maître de l'Ordre Teutonique)	Danzig (Gdańsk)	1 roussin, 1 haquenée
	Ladislas II	Oziminy	2 chevaux, 2 haquenées, 2 draps de soie, 100 martres zibelines, gans de Russie, 3 coupes argentées et dorées avec couvercle, 100 florins de Hongrie, 100 florins de Bohême
	Les nobles de Ladislas II	Oziminy	ostoirs, gants, lévriers, couteaux, lits de Russie
	Les Arméniens	Lemberg (Lviv)	drap de soie
	Witold, grand-duc de Lituanie	<i>Kamenich</i> ³²⁷	2 robes de soie fourrées de zibeline (<i>soubes</i>), 4 draps de soie, 4 chevaux, 4 chapeaux pointus avec sa livrée, 10 foulards brodés, 4 paires de <i>tasses</i> ³²⁸ de Russie, 1 arc, flèches, carquois de Tartarie, 3 <i>tasses</i> écartelés et brodés, 100 ducats d'or* et 25 <i>keuchelles</i> ³²⁹ d'argent*

³²⁷ Quant à la localisation de cet endroit, voir le tableau précédent.

	<ul style="list-style-type: none"> - sa femme - <i>duc et duchesse de Russie</i>³³⁰ - d'autres chevaliers 		<ul style="list-style-type: none"> cordon d'or, 1 florin de Tartarie paire de gants de Russie brodées chapeaux, mouffles fourrées de martres, couteaux de Tartarie
	Gedigolt, gouverneur de Podolie	Kamenec-Podol'skij	<i>gracieux dons</i> (non spécifiés)
	<i>Jambo</i> , duc de Tartarie	passage de Dniepr	esturgeons, sauce de <i>bacho</i>
	Les Génois	Caffa	24 pots de confiture, 4 torches, 100 chandelles de cire, tonneau de malvoisie, pain
	Manuel II, empereur byzantin, et Jean VIII, son fils	Constantinople	32 aunes de velours blanc, croix dorée ³³¹
	Patriarche des jacobites	Le Caire	fiole de baume
1428	Albert II (V), duc d'Autriche	Vienne	coupe d'argent dorée
1428	Archevêque de Mayence	Mayence	cheval sellé et harnaché à <i>la mode du païs</i>
1446	Alphonse V, roi d'Aragon	Presensano	1 drap d'or bleu, 1 velours

D'après ce bilan énumératif, nous pouvons constater plusieurs faits. Tout d'abord, il est remarquable que la grande majorité des dons proviennent du voyage que Guillebert de Lannoy entreprit en 1421-1423 en tant qu'ambassadeur des rois d'Angleterre et de France et du duc de Bourgogne. La description des divers présents dominait en effet la partie de son récit concernant son tour diplomatique à travers des cours seigneuriales en Europe de l'Est. De ce point de vue, notre analyse des *Voyages et ambassades* doit être menée prudemment – cette énumération des objets, souvent merveilleux, acquis par Guillebert,

³²⁸ Etoffe qui couvre les plis d'armure (POTVIN, p. 57, note 3).

³²⁹ Unité de poids et de monnaie qui correspond au marc, utilisée dans les pays slaves en Europe centrale et orientale. Le mot « keuchelle » ou « keucelle » (équivalent de « lingot ») qui se trouve dans le récit de Guillebert est d'origine obscure, car il ne renvoie pas aux dénominations locales (*гривьна* en russe, *grivina* en lituanien ou *grzywna* en polonais).

³³⁰ Il s'agissait soit d'un des descendants du prince de Lituanie Gedyminas qui se sont installés en Volynie ou dans une autre province russe de la Grande Lituanie, ou bien du prince Dmitriy de Smolensk, mentionné en 1433 en tant que vassal du roi de Pologne (G. DE LANNOY, *Cesty a poselstva*, p. 162, note 121).

³³¹ Celle-ci est décrite plus en détail dans la partie sur les pèlerinages.

se trouve-t-elle dans son récit dans l'intention de représenter son auteur ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une retranscription des comptes du voyage, perdus à jamais, par lesquels Guillebert voulait renforcer l'originalité et la crédibilité de sa narration ?

La quantité des dons mentionnés dans les *Voyages et ambassades* à de nombreuses reprises nous permet de les regrouper d'après leur fonction qui oscille, dans beaucoup de cas, entre deux pôles : celui de la représentation et celui de l'usage pratique lors du voyage. Bien évidemment, la fonction spécifique du don lors des visites d'ordre diplomatique doit être ici prise en compte³³². Les échanges officiels entre les souverains étaient accompagnés par des échanges presque obligatoires des dons. Dans le cas du tour en 1421, les *Voyages et ambassades* nous informent que Guillebert ne parcourut pas les cours de divers souverains sans rien donner. C'est ainsi qu'il fait transporter *les joyaulz dessusdiz* par mer en Prusse, au moins pour les présenter au maître de l'Ordre Teutonique³³³. La nature de ces *joyaux du roy d'Angleterre* qu'il offre aussi au roi de Pologne est heureusement dévoilée dans la chronique polonaise de Długosz que nous avons citée ci-dessus : à part les lettres annonçant officiellement la paix entre les souverains anglais et français, Ladislas II reçoit de Guillebert un drap de soie brochée en fil doré, des heaumes en fer avec un cimier doré, des médailles (*insignis*) et deux arcs anglais³³⁴. Nous ne savons pas exactement ce que Guillebert offrit au grand-duc de Lituanie et à l'empereur de Constantinople³³⁵. En revanche, le récit parle explicitement, et en plus à deux reprises, d'un seul don – une horloge dorée, destinée à Mehmed I^{er}, sultan de Turquie ; toutefois, ce dernier meurt peu avant l'arrivée de notre ambassadeur dans la région. Cet événement inopiné força notre envoyé du roi d'Angleterre à laisser l'horloge à Rhodes avant de continuer sa mission de reconnaissance en Terre sainte. Guillebert la retira à son retour pour la rendre à Henri VI, roi d'Angleterre et fils du roi Henri V, qui avait été à l'origine de sa mission orientale³³⁶. Pendant ses visites en Pologne ou en Lituanie, notre ambassadeur reçut les dons car il annonçait aux souverains de l'Est le résultat du Traité de Troyes exprimé officiellement sans doute dans les lettres de paix ; c'était l'objectif principal de son détour dans cette partie de l'Europe. En plus, jouissant

³³² Il est remarquable que même les synthèses générales sur la diplomatie au Moyen Âge ne traitent pas de façon spécifique la problématique de l'échange des dons entre les ambassadeurs et les souverains visités. Voir par exemple Donald E. QUELLER, *The Office of Ambassador in the Middle Ages*, Princeton 1967. Cet ouvrage parle des dons aux pp. 202-208 mais il s'agit plutôt d'une énumération d'exemples tirés notamment du milieu vénitien qui n'offre aucune typologie de l'attribution des objets de valeur aux ambassadeurs.

³³³ POTVIN, p. 52.

³³⁴ *Annales Joannis Dlugosii*, voir ci-dessus.

³³⁵ POTVIN, pp. 53, 55 et 65.

³³⁶ Cf. *ibid.*, pp. 67 et 162.

de son statut officiel, Guillebert pouvait tirer avantage de la connaissance antérieure qu'il avait faite des souverains polonais et lituanien lors de sa visite de 1414.

De par sa fonction d'ambassadeur, Guillebert reçoit notamment des dons précieux (les trois coupes dorées chez Ladislas, la croix dorée à Constantinople, la fiole de baume au Caire ou une autre coupe à Vienne) ; mais nous pouvons néanmoins aussi rencontrer le don de ce type de cadeau (une coupe dorée) lors de sa première visite au roi de Pologne en 1414. Les armes que notre Bourguignon obtint à la cour de Witold en 1421 (arc, flèches, carquois, couteaux) peuvent avoir la même fonction mais elles peuvent tout aussi bien appartenir à une autre catégorie, celle des présents « utiles ». Cette ambiguïté concerne aussi l'acquisition des montures par Guillebert : la raison pratique pour laquelle notre croisé obtient des chevaux et des mules en Espagne dans le contexte de la campagne militaire et du voyage lointain contraste avec le cheval sellé et harnaché à *la mode du pays*, c'est-à-dire le don sans aucun doute plutôt honorifique, que l'archevêque de Mayence fait à l'ambassadeur bourguignon en 1428. Au contraire, de pures considérations d'utilité caractérisent sans doute les dons « financiers » : les vingt nobles que Guillebert reçoit de la part de Richard de Cornwall afin de passer la Manche en 1415 peuvent, de ce point de vue, correspondre à l'offre de l'argent que le roi de Pologne et le grand-duc de Lituanie font à ce même personnage six ans plus tard. C'est à cette occasion que Guillebert et sa suite devaient apprécier aussi les nombreux dons vestimentaires offerts par le grand-duc Witold à sa cour provisoire, pour pouvoir supporter les rudes conditions climatiques lors du passage des vastes régions de l'Europe orientale. C'est aussi dans ce contexte du « pratique » que l'ambassade est bénéficiaire des dons « alimentaires » (confitures, malvoisie, pain, esturgeons)³³⁷, acquis en particulier lors du périple de l'Europe de l'Est. Mais le cadeau des *quatre chapeaux spichoult de sa livrée*³³⁸ sous-entend aussi la volonté du donateur de faire représenter l'hôte de l'ambassade pendant la poursuite de son itinéraire. En plus, cette identification à la livrée du souverain lituanien aida beaucoup cette compagnie à survivre sans peine les régions périlleuses de Tartarie. Enfin, la quantité des objets acquis chez Witold peut sous-entendre encore une autre fonction spécifique du don : accompagnés par les lettres de créance, *escriptes en tartarie, en russie et en latin*, les cadeaux pouvaient servir de pot-de-vin pour des princes des parties sauvages de la Tartarie dont le comportement vis-à-vis de l'ambassade de

³³⁷ Nous pouvons compter dans cette catégorie les vivres que le roi de Chypre offrit aux pèlerins accompagnant Ogier d'Angleure. Cf. BONNARDOT – LONGNON, p. 85.

³³⁸ POTVIN, p. 57.

Guillebert était imprévisible. Le récit nous relate cette utilisation au moins à une occasion³³⁹.

Le dernier de nos voyageurs reçoit les dons surtout pendant la dernière phase de son voyage – c'est-à-dire lors de son retour de la Turquie via la Hongrie et l'Autriche – une étape que nous avons déjà décrite. L'accueil gracieux à la cour de Buda fut couronné par le moment où l'épouse du duc d'Autriche donne à Bertrandon de la Broquière *ung chaperon de fil d'or et de soye et ung anel à tout ung bon dyamant pour mettre sur ma teste, selon la coustume du pays*³⁴⁰. Ce moment, où l'épouse du souverain fit ce présent au voyageur, nous rappelle le cordon d'or et du *grant florin de Tartre* que la grand-duchesse de Lituanie envoya à Guillebert lors de sa visite en 1421. Il est possible que Bertrandon devait, lui aussi, porter ce chaperon *pour sa livrée*³⁴¹. Il n'est pas sans intérêt que ce soit surtout les dames qui offrent des dons précieux à notre écuyer bourguignon. Parmi elles, nous pouvons mentionner par exemple Catherine de Rosenberg (Rožmberk en Bohême du sud)³⁴² qui accueillit Bertrandon à Linz. Elle lui offrit *ung ronchin qui trotoit bien aysié et ung chapeau de perles où il y avoit ung anel à tout ung rubis et ung dyamant pour mettre sur mes chevaulx, selon la coutume du pays*³⁴³. A propos de ces derniers objets, nous pouvons constater le même attachement symbolique du voyageur à la femme du souverain.

Les dons de la part du duc d'Autriche, même s'ils sont très généreux vis-à-vis de l'envoyé bourguignon, ne sont pas spécifiés. Le *Voyage d'outremer* ne parle que de l'or, de l'argent, des chevaux et d'autres choses que le duc lui offrit par l'intermédiaire du seigneur Albrecht de Pottendorf³⁴⁴. Cet aristocrate, ainsi que son compagnon Relnprecht d'Ebersdorf, voulait de plus prêter de l'argent à notre voyageur³⁴⁵. Il n'est pas évident que Bertrandon ait accepté effectivement cette offre. Toutefois il ne semble pas qu'il en ait eu véritablement besoin après son retour de son voyage lointain, au moins d'après ce que nous en dit l'épisode suivant : à Buda, Bertrandon rencontre un poursuivant breton,

³³⁹ « (...) iceulz Tartres de celle embusche estoientdes gens du viel empereur de Salhat, qui estoit mort et qui avoit esté grant amy audit Witholt. Sy me laissèrent aler, moyennant plusieurs dons d'or et d'argent, de pain, de vin et de martres, que je leur donnay. » (*ibid.*, p. 63).

³⁴⁰ SCHEFER, p. 243.

³⁴¹ POTVIN, p. 57.

³⁴² C'est-à-dire la femme du seigneur de Walsee que notre voyageur avait déjà rencontré à Buda.

³⁴³ SCHEFER, pp. 252-253.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 241.

³⁴⁵ Il n'est pas sans intérêt que ce dernier noble, nommé dans le récit « Robert d'Avrestorf », ait été, lui aussi, espion envoyé dans les terres septentrionales du duc de Bourgogne. Sa mission eut lieu un an avant la rencontre avec Bertrandon pendant laquelle il ne dit que du bien de Philippe le Bon (*ibid.*, p. 246).

nommé Toutseul, qui l'accompagne dans la ville. A son départ, le Breton lui présente cinquante *marcz d'argent qu'il avoit en esmaulx pour les vendre*, en pensant que Bertrandon aurait ainsi dépensé toutes ses finances. Mais le voyageur refusa, parce qu'il ne voulait *riens prendre ne de don, ne d'emprunt de nulluy*. De plus, le poursuivant savait bien que le duc d'Autriche avait, lui aussi, offert de l'argent en secret à son visiteur³⁴⁶.

Cet épisode, pris chez Bertrandon, nous amène à un problème lié à la réception des dons. Nous pouvons le rencontrer à deux reprises chez Guillebert de Lannoy : notre écuyer flamand refuse en toute politesse le don d'un drap de soie et l'ordre offerts par Eric VII de Poméranie, roi de Danemark, *pour ce qu'il estoit lors ennemy des seigneurs de Prusse, où je aloye en leur armée que on appelloit pour lors reises*³⁴⁷. En ce qui concerne Guillebert, le réseau des hostilités des chevaliers teutoniques ne l'empêche pas de visiter leurs ennemis potentiels, voire d'accepter leur hospitalité. Mais il observait sans doute en la matière des limites bien déterminées qu'il ne pouvait pas dépasser pour ne pas nuire aux engagements pris. Nous pouvons constater la similitude entre ce refus au Danemark et le même incident chez le grand-duc Witold sept ans plus tard. D'après le récit, ce puissant souverain *estoit alliez avecq le roy de Poulane et avecq les Tartres contre le roy de Hongrie*, c'est-à-dire Sigismond de Luxembourg, allié de l'Ordre³⁴⁸. Mais la raison pour laquelle Guillebert refuse l'or et l'argent du grand-duc est d'un ordre différent, *pour ce que à celui temps et heure s'estoit aliez avecq les Housses contre nostre foy*, c'est-à-dire avec les Hussites, d'autres ennemis du roi Sigismond³⁴⁹. Les motifs pour lesquels Guillebert n'accepta ni le collier du roi de Danemark et ni l'argent du grand-duc de Lituanie sont donc d'ordre politique. Un refus de cette manifestation d'hospitalité était donc possible, mais il devait être bien fondé et le visiteur devait renoncer aux dons

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 246.

³⁴⁷ POTVIN, p. 24.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 56. Nous pouvons considérer cette remarque comme un écho de la propagande de l'Ordre Teutonique allié avec Sigismond, roi de Hongrie. Cette alliance fait encore allusion à la composition des troupes polono-lituanaises à la bataille de Grunwald renforcées par les régiments tartares.

³⁴⁹ *Ibid.* Le diplomate bourguignon était en effet bien informé sur le désir d'une partie modérée des Hussites de couronner roi de Bohême le grand-duc de Lituanie, connu pour sa tolérance relative vis-à-vis d'autres confessions et religions. Dans ce contexte, Witold envoya son neveu Žygimantas Kaributaitis (Sigismond, fils de Korybut) en Bohême en tant que « lieutenant du royaume » avec ses troupes au printemps 1422. Or ce projet ne fut jamais pris pour sérieux par Witold ; par cette manœuvre, le grand-duc voulait forcer Sigismond, roi de Hongrie, à abandonner sa politique de soutien de l'Ordre Teutonique. Cf. František ŠMAHEL, *Husitská revoluce* [La révolution hussite], t. III, Prague 1996, pp. 120-132 ; Petr ČORNEJ, *Velké dějiny Zemí Koruny české* [Grande Histoire des Pays de la Couronne de Bohême], t. V. (1402-1437), Prague – Litomyšl 2010, pp.316-319. Des problèmes d'ordre chronologique demeurent: Guillebert refusa les dons à l'été 1421, c'est-à-dire presque une année avant cette affaire. La raison du refus a été donc ajoutée ultérieurement dans le texte.

éventuels *le plus honnêtement qu'il puisse*³⁵⁰, comme l'écrit dans son style Guillebert de Lannoy.

Les Ordres

En ce qui concerne l'octroi des dons, tous les quatre récits mentionnent aussi une catégorie à part. Il s'agit concrètement de l'octroi de décorations d'honneur ou bien des « ordres », pour reprendre le mot exact que l'on trouve dans les textes. Ceux-ci ne nous décrivent jamais la nature exacte de ces objets précieux et prestigieux, nommés en latin *symbolum* ou *sodalitas*. Leur dénomination en allemand – *Gesellschaft* – sous-entend en plus leur fonction sociale. Presque dans tous les cas, il s'agit de colliers que nombre de princes s'accordèrent à eux-mêmes et à plusieurs membres de leur suite. Le visiteur lui-même fait souvent une demande pour être admis dans ce groupe, dans cet « ordre ». Après le rituel de la remise du collier, accompagné parfois d'un adoubement classique, un lien d'amitié et de dépendance se trouvait créé³⁵¹.

C'est aussi pour ces raisons que Guillebert de Lannoy dut refuser l'ordre que le roi de Danemark lui offrit, bien que, à cette occasion, l'initiative ne vînt pas de l'écuyer flamand. De plus, la mention, dans le récit de Guillebert, de l'existence d'un ordre chez Eric VII semble contredire l'affirmation qui se trouve dans l'historiographie d'après laquelle la création des ordres princiers n'y apparaît qu'un siècle plus tard³⁵². A son retour du voyage de Prusse, il ne trouva au contraire aucun inconvénient à la réception à Schweidnitz de l'ordre de Louis II, duc de Liegnitz et de Brieg (Legnica et Brzeg en Silésie). La mention des *Voyages et ambassades* ne décrit pas la nature physique du collier, mais laisse au moins une notion sur la *Gesellschaft* de son hôte : *Et là trouvoy le duc Loys de Brighe, lequel me fist moult grant feste et honneur et me donna l'ordre et compaignie du roy de Land, dont ilz sont de celle ordre bien sept cens chevalliers, que escuiers, et autant de gentilzfemmes, dont il estoit le chief*³⁵³. Guillebert a probablement appris l'existence de cette compagnie *vom Rüdenband*, c'est-à-dire « collier du chien de

³⁵⁰ D'après POTVIN, p. 24.

³⁵¹ Ph. CONTAMINE, « L'hospitalité dans l'Europe », p. 83.

³⁵² Cf. J. D. BOULTON, *The Knights of the Crown*, p. 279. Il reste toutefois à résoudre pourquoi, à part les *Voyages et ambassades*, nous ne disposons d'aucune autre source signalant cet ordre d'Eric VII de Poméranie.

³⁵³ POTVIN, p. 48.

chasse », fondée le 7 août 1413, donc peu avant son arrivée en Silésie³⁵⁴. Il se peut que ce soit à cause de sa mauvaise compréhension que Guillebert utilise la dénomination *du roy de Land* estropiant la forme ancienne utilisée pour cette compagnie (*Rodinband*)³⁵⁵ dont le nombre des membres est à tort surestimé à plusieurs centaines, femmes comprises³⁵⁶. La connaissance de cet ordre par Guillebert peut en effet s'expliquer par les relations étroites avec l'ouest de l'Europe grâce à la famille Wittelsbach apparentée à Louis et titulaire à la fois des comtés de Hollande et de Hainaut. Ce lien avait aussi son importance pour la cour de Bourgogne, qui avait trouvé un allié loin à l'est dans le personnage du duc de Brieg – ce qui est une autre raison possible du bon accueil de notre chevalier bourguignon à la cour de Schweidnitz³⁵⁷. Comme l'ordre du *Rüdenband* a été fondé justement avant le départ de Guillebert pour la Prusse, sans doute notre voyageur avait-il pris connaissance sur place de son existence³⁵⁸.

Nous ne disposons en revanche pas d'information sur le premier ordre que Guillebert reçut pendant son périple en Sicile en 1407 à son retour de son premier pèlerinage en Terre sainte³⁵⁹. L'ordre que Guillebert a intitulé *de la banière* pourrait être le successeur de la tradition de l'ordre de saint Georges (*Empresa de sant Jordi*), fondé par Pierre IV, dit « le Cérémonieux », roi d'Aragon. Mais les traces de cette « entreprise » disparaissent avec la mort de son fondateur et le maintien de l'ordre ne peut être avancé qu'à titre d'hypothèse jusqu'en 1410, date à laquelle meurt le dernier roi de Barcelone, Martin I^{er}, père de Martin le Jeune³⁶⁰. Ce fut à l'occasion du retour de son saint voyage que Guillebert en bénéficia ; ici nous trouvons toutefois une allusion supplémentaire dans le témoignage d'Ogier d'Anglure qui décrit l'envoi de l'ordre du roi de Chypre à son beau-père Simon de Sarrebruck³⁶¹.

³⁵⁴ Pour une description sommaire de l'ordre du *Rüdenband* voir Holger KRUSE – Werner PARAVICINI – Andreas RANFT, *Ritterorden und Adelsgesellschaften im spätmittelalterlichen Deutschland. Ein systematisches Verzeichnis*, Francfort-sur-le-Main 1991, pp. 250-255.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 250, note 1.

³⁵⁶ W. PARAVICINI, « Gab es eine einheitliche Adelskultur Europas ? », dans *Europa im späten Mittelalter, Politik - Gesellschaft - Kultur*, éd. R. Schwinges – Chr. Hesse – P. Moraw (Historische Zeitschrift, Beihefte, 40), Munich 2006, pp. 401-435, ici p. 423.

³⁵⁷ En plus, on dispose des documents relatifs à un échange épistolaire entre Louis de Brieg et Philippe le Bon dans les années suivantes (ADN, B 1933, fol. 120v ; voir aussi Léon de LABORDE, *Les Ducs de Bourgogne. Etudes sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XV^e siècle* (3 vols.), Paris 1849-1852, t. I, p. 235, n° 774).

³⁵⁸ Sur la compagnie de Louis II de Liegnitz-Brieg et la visite de Guillebert à Schweidnitz voir aussi Andreas RANFT, *Adelsgesellschaften. Gruppenbildung und Genossenschaft im spätmittelalterlichen Reich*, Sigmaringen, 1994, notamment pp. 188-189.

³⁵⁹ « Et fusmes aussy, à l'aller et au revenir, au royaume et isle de Secile, dit Ternacle, devers le roy Martin, lequel me donna son ordre de la banière, en sa ville de Cataigne. » (POTVIN, p. 12).

³⁶⁰ J. D. BOULTON, *The Knights of the Crown*, pp. 279-288.

³⁶¹ BONNARDOT – LONGNON, p. 87.

En somme, nos voyageurs ont tous voulu mentionner l'octroi à eux fait de colliers d'ordres donnés par des souverains à des hôtes distingués. Le critère du statut de chevalier n'y jouait pas un grand rôle – Guillebert reçut l'ordre de la *banière* en Sicile en tant que simple écuyer. Ces mentions devaient sans doute jouer un certain rôle pour le récit de voyage lui-même et, par conséquent, pour la fonction représentative qu'il remplissait. Si les ordres seigneuriaux n'occupent pas une place importante dans l'ensemble de nos quatre récits, leur signification pour la « double vie » du voyage chevaleresque est évidente d'après d'autres analogies. C'est ainsi que l'acquisition d'ordres de souverains européens, mentionnée dans le récit de Georg von Ehingen, chevalier de Souabe, correspond à leur représentation sur un vitrail d'église à Tübingen, qu'il fit fabriquer peu après son retour du voyage³⁶². La remise du collier était donc un acte relativement fréquent et, de ce fait, important pour tous les voyages des nobles car il faisait partie intégrante de sa dimension chevaleresque.

Certes, les ordres du roi de Sicile ou celui du duc de Liegnitz et de Brieg n'eurent pas d'influence sur la vie postérieure de Guillebert de Lannoy. En revanche, ce n'est pas le cas pour l'acquisition de la Toison d'Or, que reflètent les *Voyages et ambassades : L'an vingt et neuf, publiâ monseigneur le duc Philippe de Bourgogne son ordre de la thoison, où il me fist honneur de moy eslire, l'un des vingt et cinq*³⁶³. L'acte de fondation de l'un des ordres seigneuriaux les plus prestigieux et persistants a été déjà abondamment étudié³⁶⁴. Le cadre de notre propos ne nous permettrait pas d'en tirer des conclusions – Guillebert ne reçut pas l'ordre en tant que voyageur mais puisqu'il était membre de la cour de Bourgogne et provenait d'une famille assez illustre pour que, parmi les vingt-quatre premiers titulaires, elle fût représentée par lui et ses deux frères. Pour l'acquisition du collier de Philippe le Bon, le voyage ne joue donc aucun rôle, à la différence d'autres exemples mentionnés ci-dessus ; au contraire, le nouveau statut de Guillebert, devenu ambassadeur et de la cour et de l'Ordre, déterminâ au moins une mission effectuée après

³⁶² Nous y voyons le blason d'Ehingen entouré par les attributs des ordres suivants : de l'Ecaille (*Squama*, Castille), collier des deux S avec un pendentif de la roue dentée (Angleterre), de l'Epée (Chypre), de la Coupe (*Stola y jara*, Aragon-Naples), du Cygne couronné avec la chaîne (Angleterre-Lancastre) et celui de la Pomme de Grenade (Castille). Sur ce vitrail voir W. PARAVICINI, « Georg von Ehingens Reise vollendet », dans *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge : mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, éd. J. Paviot – J. Verger, Paris 2000, pp. 562-565 avec l'image du vitrail à la p. 577. Sur la représentation analogue chez Conrad von Scharnachtal voir *IDEM.*, « Seigneur par l'itinérance ? Le cas du patricien bernois Conrad von Scharnachtal », dans *L'itinérance des seigneurs (XIV^e-XV^e siècles)*, éd. A. Paravicini-Bagliani – E. Pibiri – D. Raynaud, Lausanne 2003, pp. 52-55.

³⁶³ POTVIN, p. 166.

³⁶⁴ Dans la foison d'études, citons au moins un recueil à vocation synthétique de Pierre COCKSHAW – Christine VAN DEN BERGEN-PANTENS (éd.), *L'ordre de la Toison d'or, de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505) : idéal ou reflet d'une société?*, Bruxelles 1996.

1430. Il s'agit du voyage en 1446 où les tâches diplomatiques se combinaient avec le pèlerinage en Terre sainte. Dans le récit, la première dimension du périple est seulement esquissée : (...) *fus en ambaxade de par monseigneur le duc, devers le roy d'Aragon*, ou bien *m'en alay devers le roy d'Arragon (...) auquel je fis mon ambaxade comme j'avoie de charge*³⁶⁵. Mais grâce à d'autres documents, il est possible de constater que notre chevalier avait été chargé d'offrir au souverain aragonais le collier de Jason et de l'inviter au prochain chapitre de l'Ordre qui devait se tenir en 1450 à Mons³⁶⁶. De ce fait, Guillebert de Lannoy expérimenta, à son voyage de 1446, un rôle inverse, celui du donateur de l'ordre seigneurial.

En ce qui concerne les autres voyageurs, leurs récits ne nous révèlent pas s'ils bénéficièrent de l'octroi d'ordres princiers pendant leurs déplacements. Ogier d'Anglure lui-même mentionne l'existence d'un ordre chez le roi de Chypre que nous pouvons facilement identifier à celui de l'Épée. Toutefois notre voyageur n'en bénéficia pas et il échut à son beau-père Simon de Sarrebruck, comme nous l'avons déjà exposé plus haut³⁶⁷. Ogier d'Anglure ne semblait peut-être pas lui-même aspirer à ces honneurs chevaleresques, en particulier lors d'un voyage aux objectifs dévotionnels assez marqués³⁶⁸. En revanche, l'acquisition des ordres de chevalerie est liée, dans l'ouvrage de Nompar de Caumont, à un autre phénomène qui nous a permis d'ouvrir ce chapitre et par lequel nous allons le terminer : l'ordre des chevaliers du Saint-Sépulcre.

Chevalier du Saint-Sépulcre

L'Ordre des Chevaliers de Saint-Sépulcre représente un cas, voire une catégorie à part. Pour notre propos, il est bien nécessaire de distinguer entre l'ordre canonial du Saint-

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 174 et 175.

³⁶⁶ L'établit surtout ce qu'écrivit le 3 janvier 1447 Gui Guilbaut, que le duc a fait fabriquer deux colliers d'or de la Toison d'or : « (...) et desquelz deux coliers mondit seigneur a prins et retenu l'ung devers lui et l'autre a fait par moy baillier à messire Guillebert de Lannoy, seigneur de Willerval, son conseiller, chambellan et chevalier dudit ordre, pour, de par mondit seigneur, le porter et présenter au roy d'Arragon, auquel icelluy seigneur l'a envoyé. » (ADN, B 1548, reproduit chez POTVIN, p. 218).

³⁶⁷ Cet échange est rappelé aussi par J. D. BOULTON, *The Knights of the Crown*, p. 245.

³⁶⁸ « Mais peut-on supposer que ce descendant d'une vieille famille de croisés, alors âgé de trente-cinq ans, aurait pu dans d'autres circonstances devenir chevalier de l'ordre de la Passion de Jésus-Christ, ou bien faut-il admettre que l'essentiel pour lui était non pas de délivrer Jérusalem mais, raisonnablement, de prier au Saint-Sépulcre ? », Ph. CONTAMINE, « 'Les princes, barons et chevaliers qui a la chevalerie au service de Dieu se sont ja vouez'. Recherches prosopographiques sur l'ordre de la Passion de Jésus-Christ (1385-1395) », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, éd. M. Nejedlý – J. Svátek, Toulouse 2009, pp. 43-67, notamment p. 64.

Sépulcre (*Ordo Canonorum Regularium Sancti Sepulcri Dominici*) et l'ordre militaire du même lieu (*Ordo Equestris Sancti Sepulcri Hierosolymitani*). Le premier avait été fondé peu de temps après la conquête de Jérusalem par les croisés en 1099, tandis que les chevaliers du Saint-Sépulcre n'apparaissent pas dans les sources avant le XIV^e siècle³⁶⁹. Pour la première fois, le rituel d'adoubement est décrit dans les années 1336-1339³⁷⁰ ce qui met cette activité en parallèle avec la « renaissance » du pèlerinage due aux Frères mineurs à la même époque dont nous avons traité dans le chapitre précédent.

Nompar de Caumont se range dans la catégorie des voyageurs, pèlerins et chevaliers qui sont passés par ce rituel³⁷¹. Dans ce contexte, le témoignage que constitue le *Voyaige d'oultremer en Jhérusalem* du noble gascon est parmi les descriptions les plus détaillées et, pour cela même, les plus précieuses :

(...) et après qu'elle [la messe] fut chevée, et moy reçu Nostre Seigneur, celluy plaist, le bon chevalier que dessus vous ay nommé, me donne l'ordre de chevalerie, et moy signe [ceint] l'espée et les espérons dourés, et me frappe .v. coups, ha honneur des .v. plaies Nostre Seigneur, et ung ha honneur de monseigneur saint George ; et puis le frère religieux qui la messe avoit chantée qui encores estoit revestu, entre luy et ledit chevalier me baillèrent laditte espée toute nue en la main, moy estant à genoulx disant en ceste manière : que je prenoie celle espée en honneur et révérence de Dieu et de mon seigneur saint George et pour garder et deffendre sainte Eglise, et encontre les hennemis de le foy ; et en celle point je la mys en la gueyne [fourreau] que j'avoie cintée. Toutes foix, par avant me firent promettre et jurer .vi. choses sur ledit autel du saint Sépulcre, ainssi qu'il est acoustumé de faire à tous ceux que, en cell saint précieux et digne lieu, prennent ordre de chivallerie.³⁷²

La précision de cette description du récit de Nompar n'est comparable qu'avec le témoignage du frère Félix Fabri. Ce dominicain allemand consacre à l'adoubement des chevaliers à Saint-Sépulcre, auquel il assista très probablement en personne, plusieurs

³⁶⁹ Nikolas JASPERS, « Ordres du Saint-Sépulcre », dans *Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Âge*, eds. N. Bériou – Ph. Josserand, Paris 2009, pp. 667-668. Sur la différence entre les chevaliers et chanoines du Saint-Sépulcre voir notamment Kaspar ELM, « Kanoniker und Ritter vom Heiligen Grab », dans *Die Geistlichen Ritterorden Europas*, eds. J. Fleckenstein – M. Hellmann (Vorträge und Forschungen 26), Sigmaringen 1980, pp. 141-169.

³⁷⁰ Le premier témoignage sur l'adoubement des chevaliers du Saint-Sépulcre provient du frère dominicain Guillaume de Boldensele qui lui-même était un promoteur de ce rituel : « Sur le Saint-Sépulcre, j'ai fait célébrer une messe de la Résurrection, avec des chants et plusieurs de mes compagnons ont communiqué avec piété. Après la messe, j'ai armé deux chevaliers, l'épée tirée et en observant toutes les coutumes de la profession dans l'ordre de la chevalerie. » (« Traité de l'état de la Terre sainte », éd. de Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages*, p. 1019).

³⁷¹ Ceux-ci sont répertoriés, d'une manière pourtant incomplète, chez A. COURET, *Notice historique sur l'Ordre de Saint-Sépulcre*, pp. 297-333.

³⁷² DE LA GRANGE, pp. 50-51.

pages de son *Evagatorium*, le récit de son pèlerinage entrepris avec plusieurs nobles allemands en 1481. Son texte nous permet de compléter le témoignage du *Voyaige d'oultremer* et, vu le décalage temporel entre les deux descriptions, d'observer le développement de ce rituel. Nous trouvons des différences entre Fabri et notre noble gascon déjà à première vue : Fabri précise que les futurs chevaliers furent, l'un après l'autre, convoqués dans la grotte qui se trouvait à l'intérieur de l'église. Ensuite, le dominicain raconte que l'épée devait être ceinte par le prêcheur à la cuisse du chevalier et les éperons attachés à ses pieds. Le candidat était alors obligé de se mettre à genoux sur le pavé juste devant le tombeau même du Seigneur pour que la poitrine et les bras se trouvassent au-dessus de la pierre tombale. Dans cette position, le prêcheur tirait l'épée du fourreau et frappait trois fois le chevalier sur ses épaules, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit³⁷³. Il n'est pas sans intérêt que le nombre des coups ait un arrière-plan symbolique différent de celui décrit par Nompar. Le témoignage de Felix Fabri (mais aussi d'autres voyageurs) ne parle pas non plus du culte de saint Georges qui est d'une importance cruciale, et non pas seulement dans ce passage du *Voyaige d'oultremer*.

En revanche, les deux visiteurs du Saint-Sépulcre s'accordent sur le fait que les chevaliers étaient censés prêter un certain nombre de serments avant le rituel même. Nompar de Caumont le rapporte d'une manière concise et énumérative :

*Ci ensuivent les serements que font les chivalliers on saint Sépulcre Nostre Seigneur en Jhérusalem (...)*³⁷⁴

Premier, il[s] promettent garder et deffendre sainte Eglize.

Secondement, de aidier à toute sa puissance à conquerer le Terre sainte.

Tiercement, de garder et deffendre son pueple et fère justice.

Le Quart, de garder saintement son mariatge.

Le Quint, de non estre en lieu ou place où soit faite nulle traïzon.

*Le Sisème, de deffendre et garder les veufves et orphelins*³⁷⁵.

Sur ce point précis, nous pouvons aussi observer des discordances en ce qui concerne le contenu des promesses. Tout d'abord, Fabri parle d'une certaine vérification de l'aptitude

³⁷³ « *Primo ergo vocavit ad se generosum dominum Johannem comitem de Solms in interiorem specum dominici monumenti ubi est ipsa sanctissima tumba, ejusque femur militari gladio accinxit, et pedibus ejus apposuit militaria calcaria, et jussit cum genibus flexis procumbere super dominicum tumbam, ita, quod genua stabant super pavimentum, et pectus cum brachiis jacebat super tabulam tumbae. Eo autem sic procumbente dictus frater Johannes arrepto gladio, quo comes praecinctus erat, et evaginata percussit eum cum spatha super scapulas tribus vicibus, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* » (*Fratris Felicis Fabri Evagatorium*, t. II, éd. de Konrad D. Hassler, Stuttgart 1843, *Evagatorium* ci-après, p. 4).

³⁷⁴ Dans le prologue du serment, on retrouve de nouveau la titulature complète de Nompar de Caumont et la date exacte de l'adoubement.

³⁷⁵ DE LA GRANGE, pp. 51-52.

du noble pour procéder à ce rituel, notamment de l'authenticité de ses origines et de la bonne réputation du candidat³⁷⁶. Dans le témoignage de Nompar, cette condition n'est absolument pas mentionnée ; sans doute bien conscient de ses propres facultés pour l'adoubement, il n'avait peut-être pas besoin de l'inclure dans son énumération. Les engagements pour la défense de l'Eglise et la récupération de la Terre sainte, nommés en premier lieu chez Nompar, sont aussi présents dans l'*Evagatorium*, quoique d'une manière plus précise et dans un contexte légèrement différent. C'est aussi le cas de la protection des veuves et des orphelins³⁷⁷. En revanche, le quatrième et le cinquième serment du *Voyaige d'oultremer* ne rencontrent aucun écho dans la description détaillée du frère prêcheur allemand. S'agit-il d'une originalité des promesses de Nompar, ou bien est-ce un trait des serments du Saint-Sépulcre propre au début du XV^e siècle ?

Comme dans le reste du texte, l'auteur du *Voyaige d'oultremer* fait semblant d'avoir été le seul à être adoubé pendant cette cérémonie, ce qui n'est pas tout à fait sûr, surtout si nous comparons avec d'autres témoignages. Nous ne savons pas si les autres nobles de sa compagnie ont subi le même rituel. Si tel était le cas, il s'agirait une fois de plus du même phénomène que celui que nous avons pu observer à propos des visites collectives de lieux saints : en utilisant la première personne du singulier, l'auteur s'approprie dans le récit le fait collectif³⁷⁸. D'un autre côté, sa propre initiative qui pousse le noble gascon à cet acte ne doit pas être négligée. Dans cette intention, Nompar de Caumont choisit à Rhodes, pendant son voyage d'aller, le chevalier Sanche d'Echoux qui était en même temps frère Hospitalier :

En laquelle cipté [de Rhodes] avoit ung jeune chevallier bon et sage, de grant lignée du royaume de Navarre, qui s'apelloit messire Sancho de Chaux, et estoit frère de messire Jehan de Chaux vicomte de Vaiguier. Et pour ce que à moy estoit nécessaire avoir ung chevallier aveque moy, à me fère chevallier au saint Sepulcre, je pris celluy pour les choses sus dittes, et pour les bonnes meurs et costumes que je congnoissoye en luy, et le bonne renompmée qu'il avoit ; lequel chevallier en heut très grant joye, et de très bon tallant, s'en vint aveques moy en Jhérusalem où il me fist chevallier, devant le saint

³⁷⁶ « *Et primo prohibuit, ne quis ad militiam suscipiendam praesumeret accedere, nisi nobilis a quatuor progenitoribus proximis esse probetur, et quod sit sufficientis substantiae, justus, non infamis, non notatus de aliqua infami inhonestate.* (Evagatorium, t. II, p. 3)

³⁷⁷ « *Denum hortatus est eos, ut (...) ecclesiam catholicam defendant (...) et pupillis, riduis, advenis et pauperibus justitiam faciant (...).* » (ibid.).

³⁷⁸ La plupart des témoignages parle d'adoubement collectif des chevaliers qui était à l'époque répandu en particulier dans l'Empire (A. DUPRONT, *Le mythe de Croisade*, t. I, pp. 608-609).

*Sepulcre Nostre Seigneur, ung samedi le .viii^e jour du moys de julhet, l'an que l'on comptoit mil. cccc. xix.*³⁷⁹

Nompar ne choisit pas son parrain par hasard. Appartenant à une famille de la Basse Navarre, les Echaux étaient des fidèles de Charles III, roi de Navarre. La proximité géographique ainsi que linguistique pouvait jouer un certain rôle. Sanche d'Echaux, seigneur de Harismendy d'Ossès, était entré dans l'ordre des Hospitaliers en 1413 comme chevalier-frère, en même temps que son frère aîné, Jean³⁸⁰. La bonne réputation de Sanche et son appartenance à cet ordre à la fois militaire et religieux suffisaient sans doute pour que l'adoubement de Nompar eût lieu selon toutes les règles du rite. Nous savons cependant que la dimension spirituelle et demi-spirituelle n'était forcément pas une condition *sine qua non* pour le bon déroulement l'acte³⁸¹. Le voyageur espagnol cité plus haut – Pero Tafur – adouba lui-même, d'après son propre récit de voyage, trois chevaliers, dont deux Allemands et un Français, bien qu'il n'appartînt à aucun ordre religieux ou militaire³⁸². Vers la fin du XV^e siècle, ce rôle d'« exécuteur » de l'adoubement est pourtant lié à un personnage unique, nommé dans les sources *Jean de Prusse*, qui était probablement chargé spécialement de cette tâche³⁸³. Enfin, il n'est pas non plus sans intérêt que ce rôle du « promoteur » du rite ne soit dans aucun des cas associé à la Custodie des Frères mineurs en Terre sainte, bien que les débuts de ce rituel semblent coïncider avec la période des origines de l'activité franciscaine dans la région. Dans le récit de Nompar de Caumont, l'adoubement au Saint-Sépulcre représente l'un des passages les plus importants. Il est même possible de formuler l'hypothèse que le noble gascon ait fondé son propre ordre de l'Echarpe d'azur comme un prolongement de cette tradition. En plus, son statut de chevalier du Saint-Sépulcre pouvait lui accorder un mandat suffisant pour procéder à cet acte. Mais si nous portons notre attention sur l'ensemble des récits analysés, une question essentielle se pose : pourquoi d'autres chevaliers de notre corpus ne furent pas adoubés chevaliers du Saint-Sépulcre ou plutôt, à tout le moins, n'en laissèrent pas un mot dans leurs récits ?

³⁷⁹ DE LA GRANGE, p. 44.

³⁸⁰ DANSETTE, pp. 1059-1060.

³⁸¹ K. ELM, « Kanoniker und Ritter vom Heiligen Grab », p. 142.

³⁸² « *Aquella noche ordenamos de yr otro dia á oyr missa, é estar todo el dia é la noche en el Santo Sepulcro. Como salió el sol, fuemos é abriéronnos la puerta, é así mesmo con toda aquella çerimonia que ya ante pasamos ; aquel dia confessamos é comulgamos todos, é yo armé tres cavalleros aquel dia, dos alamanes é un françes, é posimos nuestras armas en el lugar acostumbrado, é tonamos de las reliquias quel guardian nos dió.* » (*Andanças é viajes*, pp. 45-46).

³⁸³ Cf. *Evagatorium*, t. II, p. 2. Ursula Ganz-Blättler le définit comme un « *Rittermacher* », cf. U. GANZ-BLÄTTLER, *Andacht und Abenteuer*, p. 233.

En regardant les répertoires des visiteurs du Saint-Sépulcre qui s’y firent accorder cet ordre, nous pouvons partir d’une idée relativement simple : à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle, l’usage de cet adoubement ne fut pas aussi fréquent que pendant les années 1480 ou 1490. Entre 1389 et 1435, seulement une quinzaine de ces rituels est attestée dans les sources dont la plupart d’une façon indirecte. De ce point de vue, Ogier d’Anglure suivit en 1395-1396 un voyage aux buts strictement dévotionnels et non pas « chevaleresques ». Nompar de Caumont représente une exception à son époque : les derniers chevaliers du Saint-Sépulcre avant lui furent adoubés en 1414 (il s’agit du groupe des 26 compagnons du duc Ernest d’Autriche). Ensuite, ce ne fut que six ans après la visite du noble gascon qu’eut lieu l’adoubement du chevalier suivant – celui d’Eric VII de Poméranie, roi de Danemark – sur le Tombeau du Christ³⁸⁴.

Le fait que ni Guillebert de Lannoy, ni Bertrandon de la Broquière ne se soient fait remettre cet ordre peut s’expliquer par le caractère discret de leur mission d’espionnage au profit du duc Philippe le Bon. Nos deux voyageurs ne voulaient sans doute pas trop attirer l’attention par cet acte solennel, qui pouvait compliquer leur tâche délicate. Il est vrai que Guillebert avait eu plusieurs autres possibilités d’être adoubé en dehors de sa mission de 1421-1423, car il avait déjà visité la Terre sainte en 1405-1407, puis encore en 1446. Pendant le premier pèlerinage entrepris dans l’entourage de Jean de Werchin, il était peut-être trop jeune pour ce rituel. En tant que simple écuyer, Guillebert n’était pas encore apte à recevoir ce grand honneur ; la chose apparaît bien clairement si l’on reprend les conditions inscrites dans le texte postérieur de Felix Fabri. Un tel état de fait n’empêcha pourtant pas son frère Hugues, aîné de deux ans seulement, de devenir l’un des chevaliers du Saint-Sépulcre à cette occasion³⁸⁵. En 1446, Guillebert n’était plus limité par le caractère secret de sa visite mais, en tant que chevalier de l’Ordre de la Toison d’Or, il n’avait probablement pas besoin de rajouter une autre tâche symbolique à sa « mission chevaleresque » au service de l’Eglise et de la récupération de la Terre sainte.

³⁸⁴ A. COURET, *Notice historique*, pp. 305-306.

³⁸⁵ Son adoubement au Saint-Sépulcre est rappelée par l’inscription de sa pierre tombale : « Premièrement, en l’âge de xx ans, receut l’ordre de chevalerie au très saint lieu de Jhérusalem (...). », Baudouin de LANNOY, *Hugues de Lannoy – le bon seigneur de Saintes*, Bruxelles 1957, p. 167. Hugues de Lannoy ne figure pourtant pas dans le répertoire cité ci-dessus du comte Couret qui ignorait peut-être cette source indirecte.

Gravures

Mais reprenons de nouveau le texte de Nompar de Caumont là où nous l'avons abandonné. Nous allons rencontrer encore une autre coutume, souvent associée à la remise de l'épée et des éperons au Saint-Sépulcre. Après la liste des serments, le noble gascon ajoute le détail suivant :

Item, après que nostre Seigneur Dieu Jhésu Christ m'eut fette le grace d'avoir fait et comply les chouses sus dittes, je fie mettre le banière de mes armes toute desplée, en laditte église du saint Sépulcre. C'est assavoir ung esque d'azur à trois lieupart d'or, onglés de gueulles et coronné d'or, laquelle fut mise au costé dez armes du roy d'Angleterre³⁸⁶.

Ce passage du récit de Nompar de Caumont est un bon exemple de la pratique des nobles de laisser dans les lieux saints des traces de leur passage en accrochant ici et là leurs écus³⁸⁷. Dans le mouvement de leur foi et de leur pèlerinage, ils vivaient cette déposition d'armes « comme un rite d'immortalité (...) qui se décompose en mode »³⁸⁸. Nous en connaissons d'autres exemples : une dizaine d'années avant le pèlerinage de Nompar de Caumont, le voyageur et diplomate Richard de Warwick laissa ses armes sur le mur septentrional de l'église « qui y restaient encore longtemps, ce que les pèlerins ont encore longtemps rapporté »³⁸⁹. Pour sa visite qui se déroula presque une vingtaine d'années après Nompar de Caumont, Pero Tafur localise précisément dans son récit « une salle où les rois et princes chrétiens déposent leurs pennons et bannières et [où] les chevaliers érigent leurs armes ». Ce lieu destiné à l'auto-représentation nobiliaire se trouvait vers l'entrée de l'église, à l'endroit où Marie Madeleine avait vu Jésus-Christ, en le prenant pour le jardinier (Jean 20, 15)³⁹⁰. C'est ainsi qu'après avoir adoubé les deux chevaliers,

³⁸⁶ DE LA GRANGE, p. 52.

³⁸⁷ Sur le phénomène des traces nobiliaires, souvent épigraphiques, voir notamment l'ouvrage synthétique de Detlev KRAACK, *Monumentale Zeugnisse der spätmittelalterlichen Adelsreise. Inschriften und Graffiti des 14.-16. Jahrhunderts*, Göttingen 1997; pour les écus accrochés au Saint-Sépulcre voir notamment p. 115.

³⁸⁸ A. DUPRONT, *Le mythe de la Croisade*, p. 610.

³⁸⁹ H. A. DILLON and W. H. St. John HOPE (éds.), *Pageant of the Birth, Life and Death of Richard Beauchamp, earl of Warwick*, Londres 1914, p. 33sq., cité d'après D. KRAACK, *Monumentale Zeugnisse*, p. 397.

³⁹⁰ « (...) é de allí fuemos á un apartamiento que los frayles tienen, donde están todas las reliquias é donde apareció Nuestro Señor á Sant María Magdalena en figura de ortelano ; é allí está á la entrada una grant quadra colgados muchos pendones é vanderas de reyes é príncipes de xpianos, é allí ponen sus armas los fidalgos que allí van, é todas estas cosas é otras muchas están deste çimenterio adentro. » (*Andancas é viajes*, p. 41).

Pero Tafur n'oublie pas de rappeler que « (...) nous avons déposé nos armes au lieu accoutumé »³⁹¹.

Notre pèlerin gascon précise, lui aussi, où il avait placé sa bannière : dans l'église juste à côté de celle du roi d'Angleterre, c'est-à-dire Henri de Lancastre, futur Henri V, qui avait visité la Terre Sainte en 1392 encore en tant qu'*earl of Derby*³⁹². Par ce voisinage, le seigneur de Caumont pouvait exprimer sa loyauté envers ce souverain, d'autant plus qu'il était son vassal pour une partie de ses fiefs. Il est bien connu qu'en tant que propriétaire de domaines dans le Midi en proie aux luttes de la Guerre de Cent Ans, Nompar de Caumont avait opté plutôt pour le parti anglais malgré ses efforts pour rester neutre dans le conflit franco-anglais. Finalement cette orientation politique, exprimée symboliquement dans l'église de Saint-Sépulcre, s'avéra fatale dans les dernières années de son existence³⁹³.

Afin de laisser des traces de leur présence au Saint-Sépulcre, les nobles choisissaient essentiellement deux options : soit ils y faisaient déposer leurs bannières ou pennons (exemples de Nompar de Caumont ou de Pero Tafur), soit ils faisaient graver leurs noms ou leurs blasons sur le mur de l'église³⁹⁴. Plus tard, cette seconde pratique fit l'objet des critiques de Felix Fabri³⁹⁵.

La volonté d'afficher le blason du voyageur dans un lieu sanctifié se répète encore une fois dans le cas de Nompar. Après un retour mouvementé, notre pieux aristocrate voulut remercier Notre-Dame de Carbonara d'avoir survécu aux désastres de la mer. Le cierge pesant 27 livres porté à l'autel de la Vierge à Cagliari était orné, d'après le récit, des armes du seigneur de Caumont³⁹⁶.

Par ces deux exemples, le *Voyaige d'oultremer* montre la variété des façons qu'avaient les nobles d'exprimer leur présence physique sur les lieux importants de leurs voyages. Il ne faudrait cependant pas oublier que Nompar de Caumont fut le seul de nos quatre voyageurs à en parler explicitement. Quant aux autres, faisaient-ils la même chose, ou bien était-ce leur humilité et crainte de la « vaine gloire » qui les en empêchaient ? Nous

³⁹¹ « (...) *é posimos nuestras armas en el lugar acostumbrado* », (*ibid.*, p. 46).

³⁹² Sur les voyages du prince d'Angleterre, entrepris dans les années 1390-1393, voir l'édition des comptes faite par Lucy TOULMIN-SMITH (éd.), *Expeditions to Prussia and the Holy Land made by Henry Earl of Derby, in the years 1390-1 and 1392-3 being the Accounts kept by his Treasurer during two years*, Londres 1894.

³⁹³ En 1443, avant la fin de sa vie, Nompar de Caumont est dépossédé de ses fiefs en Gascogne au profit de son frère cadet Brandelis de Caumont qui avait fait sa soumission à Charles VII. Nompar s'exila alors volontairement en Angleterre où il mourut en 1446 (DE LA GRANGE, pp. xvij-xix).

³⁹⁴ D. KRAACK, *Monumentale Zeugnisse*, pp. 117-118 et p. 120sq. sur les inscriptions mêmes.

³⁹⁵ *Evagatorium*, t. II., pp. 94-97, reproduit chez D. KRAACK, *Monumentale Zeugnisse*, pp. 416-419.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 126.

ne pouvons pas répondre autrement qu'en donnant l'exemple remarquable de Guillebert de Lannoy. Son premier voyage en Terre sainte dans les années 1405-1407 est attesté, hormis le texte des *Voyages et ambassades*, par une trace unique. Il s'agit d'une inscription sur le mur du réfectoire dans le couvent de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï qui fait partie d'un ensemble de *graffiti* comparables se trouvant au même endroit. Cet ensemble, tout comme celui du Saint-Sépulcre, a déjà été bien étudié et analysé³⁹⁷ et nous pouvons y trouver une autre inscription – celle de Jean de Werchin – effectuée au cours du même voyage³⁹⁸. Nous avons déjà constaté que le voyageur bourguignon ne parle pas de sa « signature » dans son récit : serait-ce une preuve que ce mode de comportement était si fréquent qu'il n'était pas nécessaire d'en souffler mot dans le récit du voyage ? Ou bien, pouvons-nous en déduire la volonté de ne pas parler d'une pratique « peu dévotionnelle », et de toute façon interdite et critiquée ?

En tout cas, il existe au moins un récit de voyage, bien que postérieur à celui de Guillebert de Lannoy, qui avoue cette volonté de laisser le nom du voyageur gravé en un lieu sacré. Il s'agit de *l'Itinéraire d'Anselme Adorno* qui décrit le voyage de ce marchand brugeois avec son fils en Egypte et en Terre sainte en 1470-1471³⁹⁹. Mais cette inscription accompagne un poème que le voyageur brugeois composa afin de remercier sainte Catherine d'avoir échappé à tous les risques du désert. La prière, dont le texte ne s'est d'ailleurs conservé jusqu'à nos jours que dans le texte de *l'Itinéraire*, avait plutôt pour but l'expression de la gratitude du voyageur envers sa sainte protectrice que l'exaltation de son propre *ego*. L'action de grâces ne fut pourtant pas le motif des « signatures » du père et du fils Adorno qui se trouvent encore aujourd'hui sur le mur du réfectoire, à l'endroit même de celles de Guillebert de Lannoy ou de Jean de Werchin⁴⁰⁰. De ces dernières traces, plus séculières, *l'Itinéraire* n'en dit rien.

A partir de ces exemples, nous pouvons nous permettre de tirer des conclusions concernant les motifs pour lesquels nos voyageurs – dans notre corpus, Nompar de Caumont et Guillebert de Lannoy – inscrivirent leurs noms dans les lieux visités. Ces

³⁹⁷ Hyacinth L. RABINO, « Le monastère de Sainte Catherine (mont Sinaï). Souvenirs épigraphiques des anciens pèlerins », *Bulletin de la société Royale de Géographie d'Egypte*, XIX (1937), fasc. 1 (1935), pp. 21-126 ; Baudouin VAN DE WALLE, « Sur les traces des pèlerins flamands, hennuyers et liégeois au Monastère Sainte-Catherine du Sinaï », *Handeligen van het genootschap voor geschiedens gesticht onder de benaming "Société d'émulation" te Brugge*, 101 (1964), pp. 119-147 ; d'une façon complexe et détaillée D. KRAACK, *Monumentale Zeugnisse*, pp. 154-248 ; la gravure de Guillebert de Lannoy est reproduite et analysé sur les pp. 203-204.

³⁹⁸ D. KRAACK, *Monumentale Zeugnisse*, pp. 212-213.

³⁹⁹ *Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre sainte (1470-1471)*, éd. Jacques Heers – Georgette de Groer, Paris 1978.

⁴⁰⁰ D. KRAACK, *Monumentale Zeugnisse*, pp. 210-211.

voyageurs exprimaient leur gratitude, ce que l'on vient de constater chez Anselme et Jean Adorno, mais ce que l'on peut avancer aussi dans le cas de Nompar de Caumont, qui orne de ses armes le cierge de Santa-Maria Carbonara en Sardaigne. Ensuite, il s'agit de motifs concernant la mémoire du lieu : le nom gravé de tel ou tel voyageur noble devait rappeler aux autres l'identité de leur prédécesseur. En plus, les « signatures » ou les armes gravées deviennent objets du discours dans les récits postérieurs, ce que nous avons constaté par exemple dans le cas de Richard de Warwick. Enfin, une sorte d'activité de distraction des nobles pendant leur périlleux et lointain voyage n'est pas non plus à exclure⁴⁰¹.

Conclusion

Il ne faut pas oublier qu'à l'exception d'une remarque chez Nompar de Caumont, la problématique des traces « épigraphiques » de nos voyageurs, qu'il s'agisse de celles du Saint-Sépulcre ou de celles du couvent de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï, ne fait pas partie de notre corpus des textes. Cette digression sert toutefois à notre propos en tant qu'analogie : les récits de voyage des nobles ne portent-ils pas en eux-mêmes le même message que les inscriptions et *graffiti* des personnes du même rang ? N'y a-t-il pas des parallèles dans les motifs des deux expressions textuelles ?

En résumant toutes les composantes de la dimension « chevaleresque » des récits de voyage que nous venons d'exposer ici, nous pouvons relever que le récit, en tant que fixation par écrit d'un déplacement, suivait à peu près les mêmes motifs. En d'autres termes, par son ouvrage, le noble chevalier voulait laisser une trace visible de son activité chevaleresque qui se manifestait par de différentes manières. Cette constatation n'est pas nouvelle bien évidemment, mais elle peut, à ce moment-là, s'appuyer aux exemples et à la comparaison que nous avons exposés.

En effet, tous les récits que nous venons d'analyser et de comparer ont la capacité de révéler le statut de leur auteur, identique dans tous les cas avec le personnage principal de l'œuvre, ce que nous avons déjà souligné plus haut. Ces constats de paternité, à saisir notamment chez Nompar de Caumont, servent à renforcer les liens dans le triangle acteur – auteur – récit. En même temps, cet aspect en dit long sur la finalité du récit, comme nous avons constaté chez Bertrandon de la Broquière. Les deux épisodes de l'adoubement dans notre corpus servent ici à exprimer l'appartenance du voyageur à un rang exclusif de

⁴⁰¹ Sur les motifs de cette pratique en général, voir D. KRAACK, *Monumentale Zeugnisse*, pp. 328-334.

la société. La mention d'autres membres du groupe peut suivre le même objectif ; elle dépend toutefois du type spécifique du voyage. D'un côté, les autres acteurs apparaissent dans le texte en tant que compagnons de pèlerinage ou, dans le cas unique chez Guillebert en 1421, comme les membres de l'ambassade. Sous cette perspective, les récits de voyage peuvent aider l'historien à rétablir des réseaux sociaux dans l'ensemble de la noblesse. D'un autre côté, le tour de chevalerie est toujours individuel. Ceci peut s'expliquer par la stratégie du récit : son auteur s'efforce à approprier le voyage entier à sa propre personne en dissimulant les autres membres possibles de sa compagnie.

Or, la finalité du récit dans ce contexte est surtout saisissable à l'aide d'une sorte de répertoire ou du catalogue exposant les « faits et gestes » de chaque voyageur. Cet aspect du récit peut se manifester par de divers moyens qui caractérisent le monde de la chevalerie :

Quant à la profession d'armes aux champs de bataille ou aux lices des tournois, les récits de voyage n'en constituent jamais les sources les plus éloquentes. Guillebert de Lannoy ou Bertrandon de la Broquière donnent cependant de nombreux exemples de ce type d'activité à laquelle ils participent d'une façon directe ou indirecte. Le sujet des exploits militaires peut ainsi servir de critère de distinction, dans nos récits, entre la facette du « récit de voyage » et celle des « mémoires ». En effet, cet aspect rapproche certains ouvrages (en entier chez Guillebert de Lannoy, en partie chez d'autres) aux biographies chevaleresques. Un autre élément du « catalogue », d'ailleurs caractéristique pour tous les récits de notre corpus, est représenté par la description des lieux de « mémoire chevaleresque ».

Un autre grand motif permettant de saisir le phénomène du voyage de chevalerie est représenté par la tendance à énumérer les accueils et séjours auprès des souverains ou d'autres chevaliers. Le rite et le déroulement de ces rencontres décrites dans les récits en disent long sur le phénomène de l'hospitalité de la noblesse du Bas Moyen Âge. Bien que différents dans les détails à travers l'Europe et la Méditerranée (et notre corpus arrive à couvrir suffisamment cet ensemble géographique), une certaine similarité pour ces accueils des nobles est à constater, qu'il s'agisse de pèlerins, de diplomates ou d'alliés militaires. Par notre analyse, nous devons nous associer aux conclusions déjà faites par Philippe Contamine et développées par Werner Paravicini⁴⁰², bien que la réponse ne

⁴⁰² Ph. CONTAMINE, « L'hospitalité dans l'Europe », p. 83 ; « *Es gibt also eine wenn nicht einheitliche, so doch grundsätzlich identische Adelskultur im Abendland, die Zentren und Peripherien kennt, Phasenverschiebungen und Verspätungen.* » (W. PARAVICINI, « Gab es eine einheitliche Adelskultur

concerne qu'un petit groupe d'aristocrates en voyage. C'était à remarquer dans les passages concernant la réception des dons chez les souverains et, plus spécifiquement, l'acquisition des ordres de chevalerie. L'énumération des visites effectuées, des ordres acquis et des dons échangés appartient, d'une manière importante, à la fonction du « catalogue des exploits chevaleresques » des récits du voyage nobiliaires.

Parmi eux, le rôle de l'ordre des chevaliers du Saint-Sépulcre, bien que celui-ci n'ait été accordé qu'à un seul de nos voyageurs, doit être souligné. Or, par l'exemple de ce phénomène, majoritairement laïque mais dans un décor religieux et avec une liturgie spécifique, il est possible de montrer la liaison étroite entre la dimension dévotionnelle du voyage et ses traits provenant du monde de l'honneur et de la gloire chevaleresque. Cette ambivalence entre la religion et le *grand tour* des nobles avait déjà été observée dans le cas des visites de lieux de mémoire, et ce fut de nouveau confirmé par l'exemple des inscriptions, exécutées pour des motifs divers, mais qui proviennent du même univers mental de la noblesse du Bas Moyen Âge. Les récits de voyage jouent, dans ce domaine, un rôle analogique : leurs acteurs – et à la fois auteurs – nobles gravaient leurs exploits chevaleresques dans la pierre pérenne des monuments mais surtout, de façon plus durable, dans les récits de leurs voyages destinés à se conserver, *in æternum*, dans la mémoire des hommes.

Europas ? », p. 433). De plus, ce sont les voyages de Guillebert de Lannoy que l'auteur donne pour exemple de cette homogénéité.

Chapitre 4 : Les projets de croisade dans les récits de voyage

L'engagement dans des entreprises militaires menées sous la croix restait pendant les derniers siècles du Moyen Âge un aspect non-négligeable de la vie des nobles. Pour un certain nombre d'entre eux, la croisade ne représentait pas seulement un simple discours ou une mémoire encore vivante des croisades classiques en Terre sainte, mais aussi une réalité vécue, presque quotidienne, surtout dans certains régions des confins de l'Europe. Pour en donner la preuve il suffit, une fois pour toutes, de rappeler les entreprises permanentes ou ponctuelles menées à la périphérie du continent, telles que les campagnes de la *Reconquista*, les *Reisen* en Prusse ou bien les *voyaiges* dans les Balkans contre les Ottomans.

Si, dans le chapitre précédent, nous avons déjà abordé la question de la mémoire des croisades, il nous reste cependant à traiter les aspects pratiques du combat contre les infidèles dans les récits de nos voyageurs. Avant toute chose, il faut convenir du fait que seuls deux auteurs de notre corpus – Guillebert de Lannoy et Bertrandon de la Broquière ne peuvent être étudiés sous cet angle. L'explication de cette limitation est simple : Ogier d'Anglure et Nompar de Caumont avaient entrepris le pèlerinage en Terre sainte de leur propre initiative, tandis que leurs successeurs y furent envoyés spécialement par leur suzerain, le duc de Bourgogne, en tant qu'espions et experts militaires. L'ensemble des informations concernant le territoire ennemi des infidèles constitue donc une partie indissociable du reste de leurs récits. Notre analyse portera donc avant tout sur le compte-rendu de la mission de reconnaissance entreprise par Guillebert de Lannoy pendant son voyage des années 1421-1423 ; ce texte, intitulé *Les Rapports*, s'est conservé en tant que document séparé, mais il faut relever qu'il est aussi partie intégrante des *Voyages et ambassades*. Dans le cas de l'unique entreprise de Bertrandon de la Broquière en 1432-1433, il est au contraire nécessaire de repérer les parties concernant la préparation de la croisade de son *Voyage d'outremer* au sein de l'ensemble de cet ouvrage.

Avant d'analyser les deux récits sous cette perspective, il nous paraît indispensable de situer l'activité de nos voyageurs-espions dans le contexte général du mouvement que l'on appelle « les croisades tardives ». A ce propos, nous avons établi une courte introduction historiographique qui montrera le développement de ce phénomène et, plus

particulièrement, de sa composante « bourguignonne » dans l'écrite moderne de l'histoire.

Les Croisades tardives – bilan de la recherche

Il faut commencer en soulignant que le concept même de « croisades tardives » eut pendant une longue période des difficultés à s'imposer dans l'historiographie moderne. Ce problème fut étroitement lié à l'opposition entre les courants « traditionaliste » et « pluraliste » chez les historiens de la croisade⁴⁰³. En général, était adoptée une définition des croisades les caractérisant comme des guerres proclamées et financées par la papauté, celle-ci octroyant des indulgences et des privilèges aux combattants, ces derniers prenant la croix pour accomplir un vœu, le vœu de croisade. Or, tandis que les traditionalistes décidaient du statut de la croisade selon sa destination originelle (qui était presque exclusivement la Terre sainte), les pluralistes se concentraient sur la question de l'origine de la croisade et de la manière dont elle était organisée. Ce dernier courant donna donc naissance à des études sur la validation pontificale liée à l'octroi du statut de la croisade, sur les campagnes de prédication et sur la façon de recruter des armées de croisés⁴⁰⁴. L'approche pluraliste, non sans limites elle-aussi⁴⁰⁵, ne fut définie et lancée qu'à la fin des années 1970⁴⁰⁶.

Malgré cette vive discussion, on ne parlait de croisade que dans le cadre exclusif de la période classique délimitée, en amont, par la prédication de la première croisade en 1095 et, en aval, par la chute du dernier bastion des croisés en Terre Sainte en 1291⁴⁰⁷. Les publications de sources concernant l'époque postérieure dans les *Archives de l'Orient Latin* présumaient en effet l'essor d'une nouvelle conception, plus large, de la croisade. Les relations entre Orient et Occident dans l'époque « post-classique » des croisades sont explorées notamment par deux grands ouvrages : *Les Français en Orient au XIV^e siècle* de Joseph Delaville le Roulx et *Philippe de Mézières* de Nicolas Iorga.

⁴⁰³ Les traits caractéristiques des deux courants sont décrits par exemple chez Norman HOUSLEY, *The Later Crusades. From Lyons to Alcazar 1274-1580*, Londres 1992 (rééd. 2001), p. 2.

⁴⁰⁴ Définitions d'après *ibid.*, p. 3.

⁴⁰⁵ Par sa conception liée au côté administratif, elle exclut les expéditions « populaires » (la Croisade des Enfants en 1212 ou des Pastoureaux un siècle plus tard) car elles n'étaient pas dotées d'indulgence par la curie romaine.

⁴⁰⁶ Jonathan RILEY-SMITH, *What were the Crusades?*, Londres 1977.

⁴⁰⁷ D'autres ont adopté comme tournant le concile de Lyon de 1274.

Delaville le Roulx commence son livre en refusant les habitudes historiographiques alors en vigueur à propos de la croisade : « Rien n'est plus arbitraire qu'une pareille limite [la fin des croisades par la chute d'Acre], née de la lassitude des historiens, et en contradiction avec les faits. »⁴⁰⁸ Son ouvrage synthétique était le fruit des activités de la *Société de l'Orient latin*, fondée quelques années auparavant. Le point de départ en était un classement des sources pour l'étude de la croisade du XIV^e siècle : mémoires (projets et avis), pièces diplomatiques et chroniques. Une grande quantité de pièces encore inédites se trouve dans le deuxième tome du recueil⁴⁰⁹. La division du livre donne de plus une échelle temporelle du mouvement de croisade pour le XIV^e siècle⁴¹⁰ : 1) 1290-1350, le temps des projets et tentatives, 2) 1350-1396, l'époque où les projets cèdent le pas aux expéditions. 3) La bataille de Nicopolis, à laquelle l'auteur consacre un chapitre à part, et qui devient ainsi le tournant de tout le mouvement des croisés, visible aussi, entre autre, par la richesse des sources. Les parties suivantes concentrées sur le siège de Constantinople et la principauté de Modon indiquent l'orientation de l'auteur vers une étude biographique du maréchal Boucicaud.⁴¹¹ Delaville le Roulx était ainsi le premier historien à donner une cohérence et en même temps une dynamique au discours de croisade d'au-delà de la fin de la phase classique, bien qu'elle fût dépourvue des résultats tangibles et positifs. L'œuvre de cet éminent archiviste reste, bien sûr, un peu éloignée de l'axe temporel de notre présent travail et son auteur utilisa pour le XIV^e siècle des sources différentes des nôtres. Sa contribution à l'analyse de projets de croisades, qui font souvent

⁴⁰⁸ Joseph DELAVILLE LE ROUX, *Les Français en Orient au XIV^e siècle. Expéditions du maréchal Boucicaud* (2 vols.), Paris 1886, p. 1 (introduction). Ce qui avait changé, d'après Delaville le Roulx, ce n'était pas l'enthousiasme pour la croisade mais ses perspectives et son aspect politique : « (...) cette catastrophe [la chute d'Acre] fut pour l'Europe chrétienne le point de départ d'une politique très différente de celle qu'elle avait jusqu'alors poursuivie dans le Levant. Elle imprima au mouvement à l'occasion duquel les croisades étaient nées un caractère nouveau, dont les manifestations ne furent ni moins glorieuses, ni moins intéressantes à étudier, bien qu'elles aient été dirigées vers un autre objectif. » (*ibid.*, p. 6, introduction)

⁴⁰⁹ A l'époque de Delaville Le Roulx, peu des projets et avis avaient déjà été analysés (*ibid.*, p. 3), ni même édités, surtout pour la première moitié du XIV^e siècle (*ibid.*, p. 11-12). C'est pourquoi il propose dans son ouvrage plutôt une sorte de vue générale ou résumée de ces documents qu'une analyse profonde.

⁴¹⁰ Pour notre propos, il serait tentant d'établir, en emboîtant le pas à Delaville le Roulx, une échelle comparable pour le siècle suivant. Certains chercheurs l'ont déjà proposé, notamment pour les phases de la croisade bourguignonne (voir *infra*).

⁴¹¹ Ce personnage ne fut-il pas un précurseur, voire un modèle pour sa génération et celles qui suivirent ? On ne dispose pas d'un récit écrit par lui-même sur la question de la croisade. Il était cependant devenu une figure emblématique du discours de la croisade, non seulement dans les sources mais surtout dans le récit apologétique *Le livre des fais du bon messire Jean le Meingre, dit Bouciquaut*, éd. de Denis Lalande, Genève 1985). Sur la relation de ce chevalier avec la croisade voir Jacques PAVIOT, « Boucicaud et la croisade (fin XIV^e – début XV^e siècle) » dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge. France, Bourgogne, Bohême*, éd. M. Nejedlý – J. Svátek, Toulouse 2009, pp. 69-83. Si notre propos tente d'établir une typologie des voyageurs nobles, il ne peut pas non plus ne pas mentionner ce champion de la chevalerie.

aussi partie de notre base de sources, est cependant – au moins – inspiratrice, pour ne pas dire essentielles pour notre propos.

Pour Nicolas Iorga non plus le mouvement de croisade ne s'était pas terminé avec la mort de Saint Louis devant Tunis en 1270⁴¹². Bien que pour lui le facteur décisif pour expliquer le déclin des croisades fût « l'indifférence des masses », l'historien roumain n'hésitait pas à qualifier de croisades toutes les tentatives militaires lancées en Orient⁴¹³. Après avoir exposé leur bilan⁴¹⁴, il considérait les expéditions de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, dans les années 1360 comme le couronnement de ces efforts. Or tant Delaville le Roulx que Iorga concevaient plutôt leurs ouvrages comme des biographies, l'un du maréchal Boucicaut, l'autre de Philippe de Mézières. Bien que la croisade fût partie de la vie de ces deux personnages du XIV^e siècle, elle demeurait parfois secondaire dans l'écriture des ouvrages de leurs historiens. L'histoire plus générale de ce phénomène aux derniers siècles du Moyen Âge restait, de ce fait, à écrire.

En 1938 l'historien américain Aziz Suryal Atiya arriva avec une conception relativement nouvelle, qu'incarne le titre de son ouvrage général *The Crusade in the Later Middle Ages*⁴¹⁵. Son objectif était, entre autres, « traiter le sujet dans son intégralité du côté occidental aussi bien qu'oriental »⁴¹⁶. La méconnaissance ou la connaissance partielle des sources « de l'autre côté » était ainsi l'un des mobiles de la conception de son ouvrage. Pour notre propos, les parties consacrées notamment aux voyageurs, auteurs de projets et propagandistes des XIV^e et XV^e siècles, ont encore aujourd'hui une grande valeur. Malgré une nouvelle définition de la croisade, avancée ainsi sur l'axe chronologique, le livre d'Atiya ne parle que des affaires d'Orient, des expéditions ou des projets concernant la récupération de la Terre sainte, ou, au moins, la défense européenne contre l'ennemi venant du monde musulman. Si c'était là une avancée pour la conception de la croisade en tant que telle, elle ne constituait cependant qu'une étape intermédiaire – pour que le concept de croisades tardives attînt une définition plus large, non plus tant chronologiquement que géographiquement, il fallait encore attendre.

⁴¹² « Les deux expéditions de saint Louis finirent comme une aventure. Le saint roi y mourut, et l'ère des croisades finit avec lui. Quoique assez généralement admise, cette opinion n'est pas tout à fait juste » (Nicolas IORGA, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896, préface, pp. 1-2).

⁴¹³ Iorga utilisa le mot de « croisade » pour son ouvrage suivant en six volumes intitulé *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, Paris – Bucarest, 1899-1916.

⁴¹⁴ N. IORGA, *Philippe de Mézières*, chapitre III « La Croisade au XIV^e siècle », pp. 33-62.

⁴¹⁵ Aziz S. ATIYA, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londres 1938 (rééd. New York 1965 et 1970).

⁴¹⁶ « (...) to deal with the subject in its entirety from the Western as well the Oriental sides », (*ibid.*, p. vi).

Le même auteur a édité une sorte de vue générale sur l'historiographie des croisades avec une bibliographie divisée d'après des critères thématiques⁴¹⁷. Ici, de nouveau, Atiya reprend l'idée de la longévité du mouvement de croisade qui dépasse même la Croisade proprement dite⁴¹⁸. À côté des grandes collections du XIX^e siècle, apparaissent non seulement les travaux secondaires traitant directement des croisades classiques et tardives mais aussi toute une série d'ouvrages sur l'arrière-plan historique et culturel du phénomène. De plus, l'avancée se poursuit dans la ligne déjà tracée dans *The Crusade in the Later Middle Ages*, c'est-à-dire la prise en compte des sources orientales – arabes et turques, mais l'état lamentable du chantier de leur édition s'y dévoile alors. Au sujet plus spécifique des croisades tardives, on peut constater aussi la rareté relative des ouvrages traitant de la problématique d'un point de vue plus général⁴¹⁹.

Après la Deuxième guerre mondiale on commença à traiter les croisades aussi du point de vue sociologique et anthropologique. Ce fut notamment le cas de l'ouvrage novateur intitulé *La chrétienté et l'idée de croisade*, recueil des cours de Paul Alphandéry, établi par son disciple Alphonse Dupront⁴²⁰ bien représentatif de cette perspective. D'un côté la quasi-totalité des deux volumes se consacre à la période classique des passages d'outre-mer, mais le dernier chapitre nommé « La croisade après les croisades » (partie ajoutée par A. Dupront) ouvre la problématique aux perspectives des croisades tardives⁴²¹. La description des projets ne se termine que par la tentative d'Humbert de Vienne en 1355, sans que l'auteur proposât pour autant ce fait comme une date limite de tout le mouvement. Au contraire, dans ses réflexions plus générales, A. Dupront, à la fin de cet ouvrage consacré aux croisades classiques, rappelle à grands traits la survie de la pensée

⁴¹⁷ Aziz S. ATIYA, *The Crusade. Historiography and Bibliography*, Bloomington (Indiana) – Londres, 1962.

⁴¹⁸ « *The crusade is a movement with roots deep in the Greco-Persian-Arabic past, and with consequences extending far beyond the fall of Acre in 1291. The Crusades individually may be regarded as military ventures of a special character initiated by Urban II toward the end of 1095. It is the author's intention to demonstrate that the Crusades are only one phase of a vast and widespread Crusade Movement.* » (*ibid.*, p. 13).

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 127. À côté des livres déjà mentionnés (Delaville le Roulx, Iorga, Atiya) on doit ajouter aussi le recueil monumental de Girolamo GOLUBOVICH, *Biblioteca Bio-Bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Francese* (IV séries), Florence – Le Caire, 1906-1948. Cependant, pour un recueil bibliographique sur les croisades tardives, il faudra attendre l'édition du premier volume du projet « Croisades tardives » qui dresse un bilan historiographique des manifestations de croisade à la fin du Moyen Âge dans toutes les régions de l'Europe.

⁴²⁰ Paul ALPHANDÉRY – Alphonse DUPRONT, *La chrétienté et l'idée de croisade*, Paris 1954 (t. I) et 1959 (t. II).

⁴²¹ « Paul Alphandéry », écrit son disciple, « savait que la Croisade a continué de vivre après le XIII^e siècle » (*Ibid.*, II, p. 273).

collective. C'est dans cette tendance qu'il écrit aussi sa propre thèse *Le mythe de croisade*, qui ne sera pourtant éditée que presque un demi-siècle plus tard⁴²².

Dans cet ouvrage monumental et posthume, Dupront tente de ne pas concevoir « ce concert de chrétienté qu'est demeurée la croisade » dans le seul cadre français car « aucun pays de l'Occident chrétien ne peut la monopoliser »⁴²³. Réagissait-il ainsi à une tendance répandue, mais inconsciente, dans l'historiographie française ? De plus, il nuance une idée, partagée notamment par les savants de la *Société de l'Orient Latin*, selon laquelle la bataille de Lépante en 1571 fut le terme de tout le mouvement de croisade, en mettant en relief la vivacité du discours jusqu'à nos jours. Pour désigner ce discours il utilise l'expression de « génie collectif de la croisade » ou bien évoque simplement « le mythe »⁴²⁴. L'œuvre immense d'Alphonse Dupront, dans son noyau une analyse de la conscience collective, menée souvent à contre-courant, représente ainsi un apport en termes de méthode pour l'historiographie des croisades mais aussi pour notre travail. Et puisque nous parlions du prolongement du concept de la croisade sur l'axe temporel nous pouvons dire que Dupront fait vivre ce concept jusqu'à nos jours en tant que mythe⁴²⁵. C'est le premier historien qui considère ce mouvement comme ininterrompu, en se rendant compte de la vanité de la quête de son terme. L'apport méthodologique de son approche consiste dans le fait qu'il laisse s'auto-désigner comme « croisés » tous ceux qui désirent le faire⁴²⁶. Alphonse Dupront met cependant en garde contre une dissolution de l'histoire de la croisade dans l'histoire générale qui risquerait de se produire si l'on se mettait à chercher les croisades partout. Pour résoudre ce problème, il propose une méthode assez structuraliste de « triangulation » entre l'ordre des faits de croisade, la « forme » et les réalités maîtresses du temps (parmi elles la politique) où faits et formes se produisent⁴²⁷. A contre-courant des constatations de ses prédécesseurs, Dupront ne pense pas que la politique ait « tué » la croisade puisque les deux coexistèrent pendant une longue période aux Temps modernes.

⁴²² A. DUPRONT, *Le mythe de croisade* (4 vols.), Paris, 1997. L'ouvrage est paru sept ans après la mort de son auteur.

⁴²³ *Ibid.*, p. 14 (Avant-propos).

⁴²⁴ *Ibid.*, pp. 15-16.

⁴²⁵ « La question ne se pose donc plus de définir 'la croisade après la croisade' ou juger le niveau de l'authenticité des tentatives postérieures il suffit, au contraire, de décrire le mythe. » (*ibid.*, p. 432).

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 432. « A suivre la méthode qui consiste à accepter comme croisade tout ce qui se dit tel, et croisé, qui entend l'être, nous acceptons le bon grain avec l'ivraie, ce qui est la donnée immédiate de la vie, hors laquelle on ne peut qu'abstraire » (*ibid.*).

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 434. « La vie de leurs rapports exprime toute la présence du mythe. » (*ibid.*)

Pour revenir du grand plan d'Histoire des Croisades au thème plus précis de leurs manifestations à la fin du Moyen Âge, il nous reste à commenter l'ouvrage-clé pour notre analyse, celui de l'historien anglais Norman Housley⁴²⁸. En comparant ses *Later Crusades* avec l'ouvrage de son précurseur Atiya, on constate que l'approche de Housley se signale par deux élargissements – spatial et temporel. Spatial, car il traite non seulement des expéditions et des projets mais aussi des « processus associés de conquête et d'établissement, qu'il s'agisse des chrétiens (en Espagne, dans la région Baltique, en Grèce, en Chypre) ou des musulmans (les cas des sultanats mamlûk et ottoman) ». Temporel car « on ne peut pas faire le bilan des croisades tardives avant 1580 sans omettre les événements d'intérêt et de signification intrinsèques ». Il est impossible de considérer le mouvement de la croisade comme mort, voire comme une expression « résiduelle » de la foi catholique dans le comportement du XVI^e siècle, avant ou après la révolution du Protestantisme⁴²⁹. En tant qu'avocat du côté pluraliste, Housley décrit l'un des enjeux principaux de cette approche : le large champ de comparaison⁴³⁰. Il vise aussi le problème historiographique d'une certaine hiérarchie des croisades : a-t-il existé une seule croisade, dont l'objectif était la libération de Jérusalem, et par analogie avec laquelle les autres expéditions furent désignées ? Existait-il dans l'esprit des contemporains une échelle de valeur selon laquelle certaines campagnes militaires étaient considérées comme plus élevées que d'autres ? De ce point de vue, la réhabilitation ou le rehaussement des 'croisades périphériques' devenait sans doute l'un des objectifs principaux de N. Housley ; c'est pourquoi il ne consacre qu'un seul chapitre à Jérusalem tandis que d'autres sont consacrés aux divers champs de bataille⁴³¹. A la variété des objectifs il ajoute la variété des populations qui ont été associées à la croisade du Bas Moyen Âge. En même temps, l'historien anglais n'accepte pas l'idée d'une « institution en déclin », il travaille plutôt avec l'idée du développement ou bien de « la transformation » de l'idée de croisade, vivante encore trois siècles après la date officielle de ce déclin présumé ; ce développement peut être défini ainsi : en premier lieu, le mouvement populaire du XIII^e et du début du XIV^e siècle, ensuite, le phénomène devenant l'affaire des cours princières, celle de la diplomatie et du financement entre

⁴²⁸ Norman HOUSLEY, *The Later Crusades. From Lyons to Alcazar 1274-1580*, Londres 1992 (rééd. 2001).

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 1.

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 6.

⁴³¹ *Ibid.*, p. 4.

Nicopolis et la Réforme, enfin, passant dans le domaine intellectuel et culturel au début de l'époque moderne⁴³².

Telles sont des grandes lignes des tendances historiographiques du concept de croisades tardives. La vue générale des grandes synthèses n'en est pas achevée pour autant mais si on regarde d'autres ouvrages dédiés à la même époque et au même phénomène, on s'aperçoit que leur champ de recherche se définit plutôt sur le plan régional ou local. Dans le cas de la Bourgogne qui représente l'un des foyers les plus vivants de l'engouement pour la croisade à la fin du Moyen Âge, de nombreuses synthèses ont été élaborées qui entrent dans le cadre de l'historiographie moderne. Nous choisissons cette scène ornée par le règne splendide des ducs Valois pour plusieurs raisons : certains de *nos* voyageurs, liés à la croisade, y ont passé une partie considérable de leur vie, souvent au service du duc de Bourgogne et de sa politique. Ils étaient titulaires de fonctions administratives de l'Etat bourguignon, et leur participation au mouvement de la croisade fut importante. D'autres voyageurs, au service d'autres seigneurs, y ont été également présents, au moins en tant que simples visiteurs à la cour du grand duc du *Ponant*. C'est pourquoi on va essayer de présenter les grandes lignes de recherche historiographique centrées sur ce creuset idéologique et préparatoire de la croisade⁴³³.

La cour de Bourgogne et la croisade

On pourrait bien démarrer l'histoire des croisades à la cour de Bourgogne en évoquant les chapitres relatifs à la question dans les grandes synthèses générales de ce domaine. Mais le premier ouvrage qui, d'après son titre, se consacre uniquement à ce sujet est la thèse de Johanna D. Hintzen⁴³⁴ qui offre une vue générale sur la problématique. Ce livre est un peu négligé par l'historiographie, tandis que le jugement de son professeur Johan Huizinga sur la cour de Bourgogne et sur l'engagement de Philippe le Bon en faveur de la croisade est beaucoup plus connu grâce à son ouvrage *L'Automne du Moyen Âge*⁴³⁵.

⁴³² *Ibid.*, p. 5.

⁴³³ Nous ne voulons pas pour autant minimiser le rôle d'autres « ateliers » de la croisade, telles la Péninsule Ibérique, la Prusse ou la Hongrie, pour citer les plus importants ; leur activité due à la situation locale des « boulevards de la Chrétienté » demeure essentielle. Pourtant, les textes choisis pour notre corpus sont liés notamment avec le centre de pouvoir qui développait sa propre politique de la croisade, tout en étant éloigné des principaux théâtres d'opérations.

⁴³⁴ Johanna Dorina HINTZEN, *De Kruistochtplannen van Philips den Goede*, Rotterdam 1918.

⁴³⁵ Johan HUIZINGA, *Herfsttij der Middeleeuwen*, Haarlem 1919.

Rappelons en bref ses constatations à propos de la croisade bourguignonne : « Qui donc formait ces projets de croisade ? Un rêveur comme Philippe de Mézières, qui y consacra sa vie ; un politicien fantasque, comme l'était Philippe le Bon, en dépit de ses calculs et de ses ruses. »⁴³⁶ L'image plutôt négative des tentatives de croisade est conforme à toute la conception de la fin du Moyen Âge que s'est forgée Huizinga ; elle peut se résumer à cette affirmation sur le troisième Valois de Bourgogne : « La croisade était depuis longtemps devenue un prétexte à la levée d'impôts spéciaux : Philippe le Bon en usa largement. Toutefois, chez lui, le projet de croisade ne peut être mis entièrement sur le compte de la cupidité. Dans son cas il existe un mélange de sentiments : effort sérieux, et aussi dessein de se poser en sauveur de la chrétienté et d'éclipser ainsi la gloire du roi de France et du roi d'Angleterre. 'Le voyage de Turquie' fut un atout qu'il ne joua jamais. »⁴³⁷ Certes, l'ouvrage du savant hollandais ne peut être pris, en un certain sens, pour une contribution essentielle à la problématique mais d'un autre côté on ne peut négliger son importance qui se manifesta notamment dans le public plus large des historiens (ce qui a d'ailleurs été constaté dans la partie précédente consacré à la chevalerie). Pour les spécialistes de la noblesse et de la Bourgogne la conception de « l'automne du Moyen Âge », partielle mais bien construite, se présente jusqu'à nos jours comme un certain défi intellectuel à relever⁴³⁸.

Adriaan Gerard Jongkees, auteur d'une synthèse sur la politique religieuse des ducs de Bourgogne en Hollande et Zélande, ne consacre que quelques pages à l'initiative en faveur de la croisade de Philippe le Bon, notamment dans la partie portant sur ses relations avec la curie romaine⁴³⁹. La sainte expédition demeura bien sûr son idéal le plus haut mais, dans la campagne diplomatique qui suit la conquête de Constantinople et le banquet du Faisan, Philippe jouait un rôle « dont la vanité flatta son prestige accru »⁴⁴⁰ □ affirmation qui nous laisse plutôt dans le sillon du discours de Huizinga. Pour relativiser les jugements sévères des chercheurs hollandais vis-à-vis de Philippe le Bon, on pourrait logiquement utiliser la monographie de Richard Vaughan sur le duc de Bourgogne⁴⁴¹. On

⁴³⁶ Cité d'après la traduction française *L'Automne du Moyen Âge*, Paris 2002, p. 152.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁴³⁸ La grande influence du savant hollandais et de ses successeurs imprégna, entre autres, la synthèse sur la chevalerie de Maurice KEEN. L'historien anglais se sentit obligé de prendre en compte la conception de Huizinga : « *If I agreed with their view I would not be writing this book, but it is not a view which can be rebutted simply.* » (M. KEEN, *Chivalry*, p. 3).

⁴³⁹ Adriaan G. JONGKEES, *Staat en Kerk in Holland en Zeeland onder de Bourgondische hertogen 1425-1477*, Groningen 1942, notamment pp. 35-39.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 36.

⁴⁴¹ Richard VAUGHAN, *Philip the Good. The Apogee of Burgundy* Londres 1970 (pour la 1^{ère} édition).

y constate que le Valois répondait à l'initiative pontificale avec beaucoup plus d'enthousiasme et de sincérité qu'aucun autre souverain contemporain conscient de la valeur prestigieuse de cette attitude⁴⁴². Mais outre ce constat et la reprise de l'analyse faite par J. Hintzen, on n'y parle de croisade qu'à la marge, à l'exception des pages consacrées au banquet de Faisan⁴⁴³.

C'est aussi Alphonse Dupront qui, dans son ouvrage cité plus haut, accorda une place importante à la cour de Bourgogne. Pour lui, ce milieu constituait d'ailleurs, pour une très grande part, « la source de nos connaissances de l'idéal chevaleresque en cette fin du Moyen Âge »⁴⁴⁴. La croisade restait au XV^e siècle pour l'entourage de la cour le plus haut service et la plus prestigieuse aventure. C'est là qu'on n'hésitait pas à faire passer l'enthousiasme pour le saint voyage des palais de princes (cf. le banquet du Faisan) jusqu'à la rue de la ville ; la rue qui « semble d'ailleurs n'être que l'expression dernière, et comme le reflet d'un centre d'imagination, d'exaltation et de rêve, qui est la cour même du prince, et de celui-ci surtout. »⁴⁴⁵ La figure centrale du duc donc, à laquelle on ajoute d'une traite « toute sa cour et le milieu qui s'exprime par elle », vit « la consécration de ces valeurs mythiques, naturellement impérieuses. Ils ne cessent pas, hauts seigneurs bourguignons et leurs serviteurs, de s'en aller par Venise, tout le XV^e siècle, au pèlerinage de Terre sainte, mi-pèlerins, mi-croisés, dans leur appareil seigneurial »⁴⁴⁶. Ce sont exactement ces figures ambivalentes, croyantes et militaires, pointées par Dupront, qui vont constituer le cœur de notre analyse. Mais dans *Le mythe de croisade* le rôle central est attribué au rêve : c'est le « rêve oriental » exprimé par les reminiscences au monde antique (Belle Hélène, Jason, Troie, Alexandre à l'époque de Téméraire) mais aussi la 'curiosité hagiographique' (culte de saint Thomas en Inde, sainte Catherine d'Alexandrie) qui devient pour la cour bourguignonne le moteur principal du mouvement de la croisade⁴⁴⁷. Le rêve renforcé par la présence des œuvres à thématique « orientale » présentes dans la bibliothèque ducale et par la « puissance de tropisme, de rêve, de tentation, de projet dans le nombre de ces écrits centrés sur l'Orient et sur l'histoire ou sur la préparation de la croisade. »⁴⁴⁸ C'était aussi sans doute les récits de

⁴⁴² *Ibid.*, p. 216.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 358-372.

⁴⁴⁴ A. DUPRONT, *Le mythe de croisade*, p. 615

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 614

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 614-615.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 617.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 616.

voyages comportant souvent la thématique de croisade, voire des projets, qui contribuaient à cette influence onirique.

Longtemps après la thèse de J. D. Hintzen, le médiéviste allemand Heribert Müller a consacré une monographie entière à la croisade bourguignonne⁴⁴⁹. Dans son introduction, Müller adopte une position assez critique, sans recourir à la fascination ni à la condamnation de la croisade bourguignonne, qu'il voit comme l'« histoire d'un échec » (*Geschichte eines Scheiterns*)⁴⁵⁰. Dans un aperçu de l'historiographie du problème, il ne laisse pas de côté la liaison ou la « trace portugaise » de la politique de croisade que favorise notamment le mariage de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal. Pour sa propre contribution, Müller lance trois questions essentielles : en premier lieu celle du caractère du « monde bourguignon » et de sa relation avec le « saint voyage de Turquie » ; en deuxième lieu celle de l'engagement de Philippe le Bon dans les diètes impériales concernant cette question (*Türkenreichstage*) ; en troisième lieu enfin, les sous-entendus politiques du thème de la croisade, c'est-à-dire surtout au niveau international (alliance de la Bourgogne avec les royaumes ibériques et l'Empire, en excluant la France)⁴⁵¹. En général on peut constater que la croisade est, selon H. Müller, surtout un outil politique dans la main de Philippe le Bon. Cet outil aurait pu lui permettre d'acquérir un titre royal, surtout après l'échec de ses négociations avec Frédéric III en 1447.

Peu après le chercheur allemand, Jacques Paviot a présenté un bilan de la question de croisade à la cour de Bourgogne⁴⁵², identique par le sujet traité, mais différent par la prise de position. J. Paviot divise la politique orientale de Philippe le Bon en deux phases – réaliste entre les années 1420-1449 et imaginaire dans la période 1451-1465. Division peut-être catégorique mais importante car on doit prendre en compte dans quelle phase de politique de croisade se trouvait telle ou telle entreprise nobiliaire menée en Terre sainte provenant de ce milieu. Un autre thème recèle un potentiel de débat : l'intérêt personnel

⁴⁴⁹ Heribert MÜLLER, *Kreuzzugspläne und Kreuzzugspolitik des Herzogs Philipp des Gutes von Burgund* (Schriftenreihe des historischen Kommission der bayerischen Akademie, Bd. 51), Göttingen 1993. On ne peut pas dire, bien sûr, que dans l'intervalle rien n'ait été écrit sur la croisade bourguignonne. Il suffit de rappeler les travaux de Constantin MARINESCO (disciple de N. Iorga) ou de Jean RICHARD (voir dans la Bibliographie) mais ces contributions à la problématique ne sont pas parues à titre de monographies individuelles.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 9.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁵² Jacques PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient*, Paris, 2003. La dernière contribution donnant une vue générale sur la problématique avec une esquisse historiographique reste, pour le moment, le chapitre introductif d'Olivier MARIN « Filip Dobrý, Burgundsko a křižové výpravy [Philippe le Bon, la Bourgogne et les croisades] » à l'édition tchèque du récit de voyage de Guillebert de LANNOY, *Cesty a poselstva* [Voyages et ambassades], eds. J. Svátek – M. Nejedlý – O. Marin – P. Soukup, Prague 2009.

du duc pour la croisade. L'engagement de Philippe le Hardi, J. Paviot l'interprète comme une réaction à l'enthousiasme de Louis de Bourbon et de Charles VI lié à la croisade de Barbarie en 1390. L'intérêt pour le passage d'outremer n'était donc qu'occasionnel et ne servait que des objectifs purement politiques⁴⁵³.

Pour l'époque de son petit-fils, on doit affronter un autre problème historiographique : le rôle des traditions de croisade et leur influence sur l'engagement personnel de Philippe le Bon. La contradiction des deux conceptions de base se voit à l'intérieur même de l'ouvrage de Jacques Paviot. Dans l'avant-propos, écrit par Jean Richard, on lit : « J. Paviot s'est surtout attaché à nous montrer comment ces ducs se sont servis de l'idée de croisade pour construire l'image de leur dynastie et son destin princier. A ses yeux, la croisade avait été l'affaire de la royauté française, et cela jusqu'au temps de Jean le Bon et même au-delà; elle l'est redevenue avec Charles VIII. Les Valois de Bourgogne ont entretemps pris une place qui aurait pu revenir à la maison de France. »⁴⁵⁴ Ces mots sont cependant niés par l'affirmation de l'auteur même : « Il peut être satisfaisant pour l'esprit regardant la longue durée de considérer les ducs de Bourgogne comme le lien, au sein de la maison de France, entre Jean II le Bon et le jeune Charles VI, encore sain, d'une part, et Charles VIII, d'autre part, en ce qui concerne le maintien du flambeau de la croisade. Je pense que la réalité historique fut autre. »⁴⁵⁵ Au concept de longue durée de la croisade, il oppose plutôt l'idée de l'initiative personnelle et individuelle des ducs. Surtout le rôle de la « mémoire de Nicopolis » semble, d'après l'auteur, un peu surestimé⁴⁵⁶. La vengeance de la défaite de son père Jean sans Peur devenait ainsi pour l'historiographie une pomme de discorde – son importance avait déjà été soulignée par J. D. Hintzen⁴⁵⁷, A. G. Jongkees⁴⁵⁸, A. Dupront⁴⁵⁹ et H. Müller⁴⁶⁰. Le livre *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient* incite, au contraire, à être beaucoup plus prudent dans

⁴⁵³ J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, pp. 56-57. Cette conception est totalement en contradiction avec celle de Richard Vaughan selon lequel Philippe le Hardi « semble toujours avoir été intéressé dans les activités de croisade. » (R. VAUGHAN, *Philip the Bold*, p. 61).

⁴⁵⁴ J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, p. 9

⁴⁵⁵ *Ibid.*, pp. 11-12.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 13. La tradition servait des objectifs plus prosaïque ce que rappelait d'ailleurs déjà Alphonse Dupront : « Quand Philippe le Bon laisse rappeler sa descendance de Baudouin de Constantinople, ce n'est pas pour se glorifier de l'imortelle' mémoire, mais bien pour se rendre plus directement responsable de l'injure reçue par la prise de Constantinople par le Turc » (A. DUPRONT, *Le mythe de croisade*, p. 618).

⁴⁵⁷ J. HINTZEN, *De Kruistochtplanen*, p. 3.

⁴⁵⁸ A. G. JONGKEES, *Staat en Kerk*, p. 35.

⁴⁵⁹ A. DUPRONT, *Le mythe de croisade*, t. II, p. 787.

⁴⁶⁰ H. MÜLLER, *Kreuzzugspläne*, pp. 12-13. Aussi, selon Bertrand Schnerb, la cour de Bourgogne était devenue dans les années 1420-1460 « l'un des principaux foyers d'exaltation de l'idéal de la croisade et de lutte contre la menace turque », les ducs de Bourgogne ajoutant le thème de la vengeance que les chrétiens devaient en tirer (Bertrand SCHNERB, *L'Etat bourguignon*, Paris 2005, p. 124).

cette question car les réminiscences de Nicopolis n'apparaissent qu'à la dernière étape du règne de Philippe, dans les *Commentaires* d'Aeneas Silvius Piccolomini et surtout au moment du « retour des Turcs sur le devant de la scène avec la prise de Constantinople »⁴⁶¹. Même le rôle essentiel et actif d'Isabelle de Portugal (ou des Portugais en général) dans plans de son mari est, contrairement à ce qu'affirmait l'historiographie plus ancienne⁴⁶², diminué et réduit à celui d'intermédiaire et de soutien⁴⁶³.

Or, d'un premier point de vue, ce n'est pas le personnage même du « Grand-duc de Ponent » qui est essentiel pour notre analyse. Sa position centrale est certes indiscutable, mais on doit considérer sa politique de croisade comme un cadre global qui influence et souvent détermine les destins individuels des nobles dans ce domaine. D'un autre côté les acteurs de la politique bourguignonne de la croisade restent, de ce fait, (dans des grandes synthèses, mais non dans les études plus détaillées) dans l'ombre de leur seigneur. L'oscillation entre les ordres d'en-haut et la propre initiative des nobles bourguignons est toujours à saisir – tâche difficile mais non impossible. Si notre travail se concentre sur l'analyse des récits de voyage, la croisade n'y est pas le seul facteur, même pour les nobles issus du milieu curial bourguignon. Enfin, on peut aussi admettre que le grand duc et ses nobles serviteurs s'influencèrent réciproquement : n'étaient-ce pas les conseillers de Philippe qui l'avaient incité à entreprendre le saint voyage ? Si l'on accepte par exemple l'idée, confirmée d'ailleurs par les sources, qu'un conseil de Guillebert de Lannoy fut à l'origine du mariage entre Philippe et Isabelle de Portugal⁴⁶⁴, cela confirme cette ambivalence entre le duc et son entourage non seulement dans le domaine de la croisade mais aussi dans les démarches essentielles de la politique bourguignonne.

Les Rapports de Guillebert de Lannoy

Dans la perspective du texte de Guillebert de Lannoy, l'existence du projet de la croisade est signalée pour la première fois dans les *Voyages et ambassades*, lors de la description

⁴⁶¹ J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, pp. 61-62.

⁴⁶² H. MÜLLER, *Kreuzzugspläne*, pp. 17-23.

⁴⁶³ J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, pp. 62-63. Cet auteur a lui-même consacré plusieurs études aux relations entre Bourgogne et Portugal, parmi elles une édition de documents *IDEM, Portugal et Bourgogne au XV^e siècle, 1384-1482 : recueil des documents extraits des archives bourguignonnes*, Paris-Lisbonne 1995.

⁴⁶⁴ Cf. H. MÜLLER, *Kreuzzugspläne*, p. 18, Yvon LACAZE, « Philippe le Bon et le problème hussite : Un projet de croisade bourguignon en 1428-1429 », *Revue historique* 93 (1969), pp. 69-98, ici p. 77.

sommaire du voyage en Orient des années 1421-1423 : *Et mis, de là en avant, toutes mes visitacions par escript dont je fis ung livret qui cy après s'ensieut, duquel, au retour de mon dessusdit voyaige, le roy Henry en ot ung par copie et monseigneur le duc de Bourgogne ung autre*⁴⁶⁵. La situation du projet dans l'ensemble des *Voyages et ambassades* en est bien claire : créé peu après le retour de Guillebert en 1423, le traité de la mission de reconnaissance, intitulé les *Rapports*, devint le premier texte rédigé et libéré du récit entier.

Les *Rapports* commencent par une description détaillée du port et de la ville d'Alexandrie⁴⁶⁶. L'itinéraire de notre espion continue ensuite par le bras de Rosette vers Le Caire qui était, à l'époque des mamlûks, la capitale de l'Égypte. Après avoir effectué des observations concernant le système de gouvernement et les différences entre l'Égypte et la Syrie, Guillebert se concentre sur la description du Nil et de son bras qui mène à Damiette. Son parcours en Égypte prend fin au lac de Manzaleh (qui, dans le texte, est nommé *Lescaignon*). L'auteur des *Rapports* poursuit son texte par la visite de Jaffa, Ramleh et Jérusalem. Ensuite, son itinéraire d'espionnage revient aux ports du Levant (Acre, Tyr, Sidon, Beyrouth) pour finir à Damas. Pourtant, le dernier endroit décrit se trouve en Turquie où Guillebert s'intéresse aux caractéristiques du port de Gallipoli.

Si nous regardons le caractère des informations rapportées, nous pouvons les diviser en plusieurs domaines. Premièrement, les *Rapports* décrivent les villes des Sarrasins avec leurs systèmes de défense. A tout moment, Guillebert nous donne des renseignements précis sur la hauteur des murs, la profondeur des fossés, le nombre des tours. La description la plus détaillée concerne les villes d'Alexandrie et du Caire. Le but de ces observations est fondamentalement double : d'un côté, Guillebert informe sur l'état de préparation des ennemis et mesure les obstacles que les croisés auraient à surmonter, d'un autre côté, par ce type de renseignements est préconisée leur utilisation ultérieure pour la défense même des croisés.

En dehors des systèmes de fortification des villes, Guillebert fixe son attention sur la facilité d'accès à celles-ci, notamment par la voie maritime ou fluviale. Pour chaque port, les *Rapports* comportent des renseignements sur sa disposition, son étendue, sa profondeur ou sur l'existence de chenaux par lesquels il est possible naviguer sans

⁴⁶⁵ POTVIN, p. 68.

⁴⁶⁶ Nous avons déjà analysé le contenu des *Rapports* dans l'article « Guillebert de Lannoy, un seigneur bourguignon espion en Terre sainte », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, éd. M. Nejedlý – J. Svátek, Toulouse 2009, pp. 85-94 dont nous reprenons certaines idées pour ce présent chapitre.

s'échouer. En plus, Guillebert recommande à chaque occasion un type de navire approprié à la hauteur du fond. Ses descriptions ne concernent pas seulement les ports maritimes, elles nous font découvrir aussi le système des canaux, les bras du Nil et le lac de Manzaleh. Un chapitre particulier est consacré au Nil même, décrivant les variations annuelles de son cours, la façon de le mesurer, le système d'avertissement ainsi que son influence sur le système d'irrigation⁴⁶⁷. Ce type d'informations était indispensable pour l'offensive des croisés, surtout pour l'emploi des bateaux et le minutage de l'action en général. L'un des objectifs les plus importants était par exemple la prise du Caire qui ne pouvait se faire autrement que par l'invasion et le ravitaillement par le Nil. En revanche, il est surprenant dans ce contexte qu'à l'exception des deux mentions à propos de la Syrie, Guillebert ne parle quasiment pas de l'état et de la qualité des routes.

C'est aussi dans le contexte de ce type d'informations que les *Rapports* nous offrent une grande variété d'estimations du point de vue métrologique. Guillebert a soigneusement noté les distances entre tous les lieux visités en milles marins, ou parfois en lieues françaises (ces dernières sont utilisées majoritairement dans le reste des *Voyages et ambassades*)⁴⁶⁸. Les distances les plus courtes, notamment à l'intérieur des villes, sont marquées par les portées des arcs, des arbalètes ou même des canons⁴⁶⁹. Or, pour pouvoir décrire la largeur de la rivière près de Damiette, Guillebert constate qu'elle est étroite comme le *gect d'une pierre d'un bon bras*⁴⁷⁰. L'utilisation des mesures ne concerne pas seulement la longueur mais aussi le tonnage des bateaux, mesuré en *bottes*⁴⁷¹. Ces données étaient particulièrement indispensables pour le choix du type des navires dans les ports à envahir. De ce point de vue, il est d'ailleurs remarquable que ni les *Rapports*, ni le reste des *Voyages et ambassades*, ne se servent de comparaisons avec les phénomènes géographiques connus dans le pays d'origine de leur auteur, ce qui est caractéristique pour un bon nombre de récits de voyage. Guillebert ne fait qu'une seule allusion de ce type lorsqu'il compare la largeur de la rivière de Cassene (près du port de Tyr) à celle de Lys en Flandres⁴⁷². L'effort de notre auteur pour être précis et concret se heurte parfois à

⁴⁶⁷ *Ibid.*, pp. 123-130.

⁴⁶⁸ « *Item*, est la ville du Kaire très grande ville à merveilles, et a bien parmy Babillonne trois lieues franchoises de long et une lieue et demye de large. » (*Ibid.*, p. 114).

⁴⁶⁹ Par exemple la ville d'Acre « a environ deux milles de tour, et siet l'entrée d'icelui ainsy comme on y arrive, parmy noord-ost, laquelle est large le trait d'un arcbaestre et parfont par dedens » (*Ibid.*, p. 144). Par cet exemple, nous pouvons voir aussi que Guillebert utilisait des expressions néerlandaises pour désigner les directions des vents.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 131.

⁴⁷¹ Mesure utilisée en Méditerranée (400-1000 litres).

⁴⁷² *Ibid.*, p. 151.

son impuissance à estimer les mesures ou les caractéristiques, comme dans le cas du courant changeant d'un des bras du Nil : (...) *et est cette rivière très faulce de son cours, car aucunesfois est le courant de l'eau en ung lieu et aucunesfois en ung autre, et ne pourroit on justement escrire la profondeur d'icelle, sy non qu'elle est sy plate, quant elle est au lus bas*⁴⁷³.

Pour compléter le projet de croisade, Guillebert ne pouvait pas non plus négliger la question du ravitaillement des troupes. La ressource naturelle essentielle était, dans cette perspective, l'eau potable. Dans des régions aussi desséchées que l'Égypte ou la Palestine, l'accès et le contrôle de cette rareté était une chose indispensable non seulement pour la survie, mais aussi pour la stratégie militaire. On peut le voir relativement clairement dans le cas d'Alexandrie où les *Rapports* décrivent le système des conduites d'eau potable vers la ville. Dans cette catégorie des connaissances, nous pouvons également ranger les observations qui concernent le domaine climatique ainsi que les données sur la profondeur, la direction des vents et la fréquence des pluies.

Outre les questions climatiques ou géographiques, Guillebert de Lannoy prête aussi attention aux nombreuses nations et peuples dans la région en les décrivant surtout dans le chapitre intitulé *Les conditions et natures des Soudans de Babilonne, de leurs admiraulz et esclaves et des Sarrasins d'Egipte*. Il ne le fait pas à cause de son intérêt ethnologique mais plutôt de point de vue stratégique. Ses observations dans ce domaine se limitent à la question des dispositions guerrières des différentes nations. D'après lui, les Turcomans vivant en Syrie sont les plus courageux. Ils sont *sans comparaison meilleurs et plus vaillans aux champs que les Arrabes, ne que les Sarrasins du país, ne encores que les esclaves, et sont grandement et trop plus doubtiez*⁴⁷⁴. Dans l'extrait cité, nous pouvons voir encore d'autres nations ou groupes ethniques. La notion d'*Arabes* dans les *Rapports* désigne plutôt les berbères nomades ; ceux-ci sont, d'après Guillebert, plus vaillants que les Sarrasins et plus indépendants du sultan d'Égypte et de Syrie. Notre observateur compte aussi, bien sûr, les mamlûks au nombre des ennemis redoutables. Dans le texte, ils sont désignés comme *les esclaves*. Il estime leur nombre à dix mille hommes qui, entretenus par le sultan, font la guerre quand il en a besoin. Guillebert parle aussi de leurs diverses origines et de leurs possibilités de carrière à la cour du sultan. En plus, ils dominent les Sarrasins natifs du pays *sans ce que autre justice en soit faite comme se*

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 128.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 122.

*c'estoient leurs mesmes esclaves, et sont tous comme seigneurs du païs*⁴⁷⁵. La nation la plus faible est donc celle des Sarrasins, peuple majoritaire d'Égypte, qui *bien peu se meslent des grans gouvernemens des bonnes villes*⁴⁷⁶.

Notre voyageur a dû être fasciné par le système de gouvernement de l'Égypte des mamlûks. En 1421, l'année de son arrivée, les querelles entre héritiers atteignaient leur point culminant. Dans le texte, nous trouvons l'explication de l'impossibilité d'imposer le principe héréditaire dans ce système. En voilà un extrait :

*Item, non obstant ce, depuis que ledit soudan aura régné et dominé grant temps, non obstant ce qu'il ait des enffans et qu'il ordonne en son vivant que ung de sesditz enffans soit seigneur et soudan après lui, et que les grans admiraulz l'ayent tous accordez, sy advient il trop peu souvent que icelui filz puist, après le soudan, venir à la seignourie, ainchois est prins et mis en prison perpétuelle ou estrenglé couvertement ou empoisonné par aucun d'iceulz admiraulz. Et est icelle seignourie très périlleuse et très muable*⁴⁷⁷.

Pour compléter la dimension ethnologique des *Rapports*, il est nécessaire de voir comment Guillebert parle des chrétiens vivants en Terre Sainte et en Egypte. A cette époque-là, il n'est plus surprenant que notre espion ne leur consacre que quelques mots. Il est vrai que les chrétiens d'Orient (surtout les Arméniens) jouaient un rôle important dans certains projets de croisade encore au début du XIV^e siècle. A cette époque, *La Fleur des histoires de la terre d'Orient* du prince arménien Haythou ou le récit de Guillaume de Boldensele comptaient sur l'aide des Arméniens de Cilicie ou des maronites libanais. Mais à la fin du même XIV^e siècle, cette possibilité semble inexistante, et Philippe de Mézières lui-même n'envisage plus la collaboration avec ces peuples. Par son projet d'invasion, Guillebert de Lannoy se place dans la même tendance – en d'autres termes, il compte exclusivement sur les troupes d'Occident – ce que nous pourrions observer directement un peu plus tard dans un extrait concernant cette problématique.

Or, si nous regardons plus concrètement le style dans lequel les *Rapports* ont été écrits, la majorité du texte ne peut pas être considérée comme un véritable projet de croisade : il s'agit plutôt d'une description des pays des Sarrasins qui pourrait être éventuellement utilisée dans un but offensif. Après avoir résumé généralement son contenu, nous allons en effet focaliser notre attention sur le style de cette partie du récit. Dans cette phase, il faut distinguer « la description » de « l'intention » pour retracer la stratégie de ce texte et

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 119.

⁴⁷⁶ *Ibid.*

⁴⁷⁷ *Ibid.*, pp. 117-118.

justifier un peu son caractère de projet. De ce point de vue stylistique ou plutôt grammatical, le texte des *Rapports* s'exprime par trois modes d'emploi des formes verbales : premièrement, la troisième personne du présent pour la description des lieux et des phénomènes que nous avons traités ci-dessus (ce type de discours y est majoritaire) ; ensuite, le passé (passé simple ou l'imparfait) pour exprimer les choses qui se sont déroulées avant ou ont été observées lors du séjour même de notre espion (ce qui est relativement rare) ; enfin il s'agit des indications pour les démarches concrètes destinées aux croisés pour lesquelles notre auteur utilise le conditionnel. La méthode de notre analyse est très simple : nous repérons les deux dernières formes du verbe du reste de texte pour les classer ensuite d'après les intentions concrètes du projet.

Narratif personnel et mémoire

Les *Rapports* de Guillebert de Lannoy représentent un texte stylistiquement très neutre dans lequel le personnage de l'auteur n'intervient presque pas. C'est là la différence la plus remarquable avec le texte de son successeur Bertrand de la Broquière, que nous allons d'ailleurs observer dans la suite. Les passages où le « moi » de Guillebert entre en scène sont très rares et ne sont pas de grande importance. Dans la plupart des cas, l'expérience vécue de notre espion semble compléter la description donnée de l'état des choses, comme par exemple la phrase *Item, pour l'heure que je y fus, il n'y avoit nulles gallées, ne fustes de guerre*, complétant la description détaillée du nouveau port d'Alexandrie⁴⁷⁸. Une expérience comparable se trouve dans le contexte de la visite du port de Sur : Guillebert y décrit l'activité des autorités locales qui font construire de nouveaux bateaux de guerre⁴⁷⁹. Le style descriptif sans aucune intervention personnelle caractérise aussi les passages des *Rapports* sur le système politique et l'état général des pays d'Egypte et de Syrie. Une seule constatation personnelle concerne le caractère éphémère du pouvoir des sultans de Babylone qui avait été particulièrement remarquable lors du séjour de Guillebert en Orient : *Item, et autant de temps que je fus en Surie, il y eut cinq soudans.*⁴⁸⁰

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 108.

⁴⁷⁹ « *Item*, il y avoit quant je y fus une petite fustelette armée comme une galiotte, et y en faisoit l'admiral faire deux ou trois noefves. » (*ibid.*, p.149).

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 118. Guillebert de Lannoy qui était en Egypte et en Syrie dans les années 1422-1423 y vit en effet une situation particulière du changement de pouvoir mamlûk. Le nombre de cinq *soudans* n'est pas du tout exagéré : quand le sultan Al-Muayyad Chaykh al-Muhammudi décéda le 24 janvier 1421, le pouvoir

La connaissance de la situation politique du pays était importante pour le message de Guillebert de la même façon que les souvenirs de son histoire. Dans le texte des *Rapports*, nous rencontrons les réminiscences de la mémoire de l'ancien pays des croisés à plusieurs lieux :

[Jaffe] fut jadis grant ville fermée, mais à présent elle est toute desroquée⁴⁸¹.

*Et là sus fut fondée jadis la belle et grant cité de Sur, et toutes les tours d'environ, dedens la mer. (...) Et fut icele ville, du temps des Cristiens, édifiée d'esglises grandes, de pallais et plaine de maisons riches, haultes et belles, toutes de franche pierre taillée, comme en Acre, mais, quant elle fut reprise des Sarrasins, elle fut toute abatue (...) sy que à present elle est toute désolée, excepté la fondacion sur la mer entour qui encores est très belle*⁴⁸².

[Beyrouth] fut jadis, du temps des Cristiens, très grosse ville fermée, mais à présent est ainsy diminuée, combien qu'elle soit habitée, avec les Sarrasins, de grand nombres de marchans Cristiens⁴⁸³.

Le but de ces constatations est pourtant différent de celui des « lieux de mémoire » que nous avons analysés plus haut. Par l'évocation de la gloire passée des villes des croisés, Guillebert veut seulement mettre en évidence l'état actuel des lieux décrits. Souvent, nous pouvons observer que le contraste entre le passé glorieux et l'état actuel lamentable de ces villes donne paradoxalement la possibilité de les reconquérir :

*Et [Acre] fut jadis moult belle cité, de grans et notables édefices, esglises et pallais moult grans, de belle franche pierre taillée et moult richement édifié, mais à présent elle est toute desrochie jus et toute deshabetée, les murs et les tours renversez et minez, et les fossez en pluisieurs lieux remplis des édefices qui sont abatus dedens (...)*⁴⁸⁴.

Les *Rapports* de Guillebert de Lannoy ne reflètent pas exclusivement le passé glorieux de la Terre sainte, mais aussi certains événements plus récents, y compris les tentatives militaires qui font partie des croisades tardives. Parmi elles, c'est notamment avec la

passa à son fils Al-Muzzafar Ahmad. Ce dernier fut détrôné peu après son avènement par Az-Zâhir Sayf ad-Dîn Tatar qui mourut encore la même année, le 30 novembre. Le fils de ce dernier, Al-Sâlih Nâsir ad-Dîn Muhammad, fut investi à l'âge de dix ans mais privé du pouvoir l'année suivante au profit du sultan Al-Achraf Barsbay qui régna jusqu'en 1438 (G. DE LANNON, *Cesty a poselstva*, p. 197).

⁴⁸¹ POTVIN, pp. 139-140.

⁴⁸² *Ibid.*, pp. 149-150.

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 156.

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 145.

conquête éphémère d'Alexandrie par Pierre de Lusignan, roi de Chypre (1365), que le projet de notre espion bourguignon veut renouer :

*Item, dedens le viel port, n'ose entrer nulle navire de Cristiens, ne nul Cristiens, par dedens la ville, ne par dehors, ne l'ose approuchier depuis environ soixante ans, qui fut l'an vingt et deux, ouquel an le roy Pierre de Cyppre la print par ce lieu là, pourquoy on peut ymaginer que ce lieu là est le plus avantaigieux*⁴⁸⁵.

Ces derniers mots indiquent bien que l'objectif de ce rappel est toujours le même : pour le débarquement des troupes, Guillebert veut utiliser le même endroit *avantaigieux* que le souverain de l'île de Chypre. L'histoire des croisades classiques trouve aussi son écho dans la description de Damiette où Guillebert signale la présence d'une *tourelle au dehors de la ville, que on dist que Saint Loys fist faire*⁴⁸⁶. Les *Rapports* ne développent pourtant pas la tentative de conquérir l'Égypte sous l'illustre capétien, ni les conséquences de cette campagne désastreuse.

La phase classique des croisades trouva sa fin avec la prise d'Acre en 1291 et les faiseurs de projets pour la « récupération » de la Terre sainte en étaient conscients, tout aussi bien que les historiens modernes. C'est donc lors de la description de cette ville dans les *Rapports* que ce fait est signalé : *Item, droit devant Acre, vers les champs, au trait d'un canon hors de la ville, il y a une petite montaigne de terre, faite à la main, que ung soudan fist jadis faire, où il se logeoit quant il y tint le siège six ans et qu'il la print.*⁴⁸⁷

Ici, l'ambassadeur bourguignon est néanmoins mal informé : la petite montagne, nommée Tal al-Fûkhar, servit en effet de campement au sultan al-Khalil depuis le 5 avril 1291, mais la ville fut pratiquement emportée le 18 mai de la même année, c'est-à-dire à peu près un mois après le commencement de son investissement ; la durée du siège est donc surestimée dans les *Rapports*⁴⁸⁸.

Les traces physiques dans le territoire habité jadis par les croisés, comme les nombreux châteaux que Guillebert voit sur son passage, donnent l'impression d'une certaine continuité entre le passé et la réalité de son époque ainsi qu'une raison d'être à son projet : (...) *près de Jhérusalem, on y voit sur haultes montaignes plusieurs chasteaux, les aucuns déchëus, les aucuns non, que édifièrent les Cristiens jadis. Et encores en*

⁴⁸⁵ *Ibid.*, pp. 101-102.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 131.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 146.

⁴⁸⁸ G. DE LANNOY, *Cesty a poselstva*, p. 213, note 228.

*aucuns y habitent Cristiens de la chainture, et on puich d’eau les aucuns.*⁴⁸⁹ Les chrétiens de la ceinture, c’est-à-dire les chrétiens de Syrie, représentent-ils pour Guillebert une sorte de continuité et de garantie pour les troupes de croisés ? Les observations de notre espion ne développent pas cette idée, elle est seulement esquissée dans le récit avec une remarque concernant la présence stratégique des puits. Il est vrai que Guillebert ne met pas trop en relief l’état lamentable de la Terre sainte, par contre il apprécie toute l’activité récente, même si c’est celle de l’ennemi, pour la reconstruction des villes endommagées : *Item, a esté la ville de Sur toute deshabetée depuis qu’elle fut ainsy abatue, jusques à l’an mille quatre cens et vingt et ung, que ung grant admiral nommé Elboé, bon Sarrasin, le commença à faire réhabiter. Et y avoit, quant je y passay, bien trois cens mesnaiges.*⁴⁹⁰

Dans le récit, le rôle du passé récent ne concerne pas exclusivement l’ancienne ligne de front en Terre sainte, mais aussi d’autres territoires profondément « sarrasins ». C’est par exemple la ville du Caire qui *appert moult trop plus grande* à notre voyageur qui ajoute : *(...) mais elle est forment alée à destruction, et espécialement depuis environ vingt ans avant que je y fus*⁴⁹¹. L’autre métropole du sultanat mamlûk, la ville de Damas, vécut au début du XV^e siècle une conquête désastreuse par Tamerlan ; encore en 1422, la catastrophe était visible malgré les efforts faits pour reconstruire la ville : *Et fut toute arse du temps du Tambur, qui fut l’an passé a vingt et deux ans, mais très fort se recommence à restorer et réédifier*⁴⁹².

Nous pouvons constater que les réminiscences du passé, celui des croisades ou un autre, servent à Guillebert surtout de points de repère et d’explication de la présence de certains édifices et fortifications. Leur position peut parfois être utilisée pour l’offensive éventuelle des croisés, ce que nous allons constater dans le cas de la tour de Saint Louis à Damiette. C’est alors ce phénomène des *memoria* et son emploi qui distingue les *Rapports* – un texte normatif suivant un seul objectif bien déterminé – du reste des *Voyages et ambassades* où la présence des « lieux de mémoire » (concernant la mémoire des croisades ou d’autres traditions) a déjà été traitée dans le chapitre précédent plutôt comme un moyen d’expression littéraire de notre voyageur. Dans l’ensemble des *Rapports*, le passé ne joue pas, au contraire, un rôle décisif. Néanmoins, dans certains lieux du récit, les observations de Guillebert sont orientées vers l’avenir.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 151.

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 114.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 159.

Projets offensifs

La perspective du projet lui-même peut être exprimée à l'aide de plusieurs moyens. Souvent, lors d'une description d'un lieu, d'un édifice ou d'une ville, Guillebert laisse sous-entendre cette éventualité. C'est par exemple dans le nouveau port d'Alexandrie dans lequel l'eau n'était pas souvent assez profonde que Guillebert propose : (...) *mais qui a bon pillot il y a deux lieux où il fait bon pour sourdre gros navires*⁴⁹³. Le même problème se pose pour le bras du Nil qui mène à Rosette : *Et de tout le convenant du bras de la rivière qui descent à Rosette, scevent iceulx maronniers [sarrasins], car à grant paine trouveroit on Cristien quelconque, comme j'ay oy dire, qui bien sceuist la nature d'icelle bouche et rivière*⁴⁹⁴. Les conseils de Guillebert sous-entendent donc une sorte de collaboration des locaux qui devraient montrer le chemin aux troupes des croisés dans les hauts-fonds dangereux des eaux égyptiennes. Nous pouvons le constater également grâce à deux exemples de ce type qui concernent le lac plat de Manzaleh et l'accès problématique au port de Tineh :

*Item, est à sçavoir que ce n'est pas chemin convenable à maronnier du monde, ayans aussy grosse fuste que gripperies ou grosses germes, de entrer oudit port de Thènes pour vouloir aller parmy ledit lacq et le chemin dessusdit à Damiette, s'il n'avoit ung propre pillot du païs*⁴⁹⁵.

*Et y peut on malvausement entrer atout nefz de deux cens bottes et sans pillot, mais qui a bon pillot, nefz de trois cens et de quatre cens y entrent bien, d'un bon doulz vent venant de la marine*⁴⁹⁶.

Souvent le texte ne donne que des nuances sans aucune construction verbale : dans la description de l'état des lieux à Alexandrie, Guillebert fait savoir que *laditte ville assise en terre ferme, bonne à miner*⁴⁹⁷ et qu'il *n'y a murs, ne tours qui chose du monde tenissent contre gros canons*⁴⁹⁸. C'est aussi le cas de la ville du Caire *assise sur bonne terre vive pour fossier et pour miner, excepté le chastel qui est sur roche*.⁴⁹⁹ Le constat actuel de l'état des villes est parfois directement associé à l'idée de leur conquête ou

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 104.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 137.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 138.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 116.

destruction ; c'est ainsi que les maisons de la ville de Damiette *ne sont que de quesque [roseau] et de terre et ne dureroient rien au feu.*⁵⁰⁰

La présence du conditionnel (comme dans le dernier extrait cité) est un trait caractéristique pour les éléments du projet concret. Dans les *Rapports* de Guillebert de Lannoy, nous pouvons en repérer, çà et là, plusieurs phases : le débarquement, la conquête des villes et des points forts, les phénomènes secondaires (l'approvisionnement en eau, en vivres, en matériel de la construction, la question des alliés) et la perspective après la conquête. Tandis qu'à Alexandrie, le débarquement est seulement suggéré par l'observation de la hauteur du fond dans le nouveau et le vieux port, le texte donne des instructions assez précises concernant un débarquement éventuel devant Damiette :

*(...) et y a de la bouche ditte tout au long du bort de la rivière et vers Damiette jusques au plus près de la ville, jongz et longs roseaux, pourquoy au long d'icelle on ne pourroit descendre, qui ne venroit jusques à la ville ou qui ne descenderoit à la bouche par petis bateaulz, et là pourroit on descendre, combien qu'il y fait sy très plat, tant d'une bende que de l'autre, que s'il faisoit riens de vent ou il y eust riens de puissance devant, il seroit très dangereux. – Item, qui en ce lieu là descenderoit pour venir par terre à la ville, il faudroit ung peu tourner pour issir hors de la voye desdis jongz et trouveroit les rieux dessusdiz en chemin, que les Sarrasins feroient bien floter d'eaue en une nuyt plus hault par leurs puichs, qu'ilz ont près de la rivière, qu'ilz tirent l'eaue à roes et à boeufz*⁵⁰¹.

Presque dans toutes les parties du projet, on estime la hauteur du fond en fonction de la dimension de divers types de navires. A Acre, le texte va encore plus loin en proposant certains remaniements : *Item, il y a de celle bende là, ung autre petit portelet, moult bien encloz de muraille, où la mer vient, lequel sert à mettre petites fustes. Et seroit encores légèrement remis à point pour y mettre galées.*⁵⁰² Dans ce cas-ci, il est difficile d'estimer s'il s'agit des bateaux de débarquement ou de ravitaillement. Une fois débarqués, les croisés auraient besoin de fortifier leurs positions. C'est aussi à Damiette que l'on peut constater un plan concret :

Et en ce lieu là, et d'une bende et d'autre de la terre, il samble qu'il y ait lieux très avantageux pour y prestement fonder tours ou chasteaulz, pour la rivière qui à ce affachonne le lieu et lui donne avantage de force, en especial devant la ville, car il y a, dedens l'eaue, de très grant parfondeur, fondé murs très beaulz, davantaige et une petite

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 131.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 132-133.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 144.

*basse tourelle quarrée et aucunes maisons non pas fortes, que nulz ne garde. Et en alant de ce lieu là en la ville, monte la terre ung peu en hault ; mais sur ung lieu tout propice, qui là est, on pourroit fonder une grosse tour vers la ville. Et n'y faudroit que copper ung peu de terre, que la rivière iroit tout autour et enclorroit tout ce lieu là, et seroit fort à merveilles.*⁵⁰³

Les croisés devraient alors utiliser les constructions déjà faites sur place mais ils seraient aussi obligés de creuser un nouveau canal pour que leur position soit inaccessible. Ce terrassement suggéré rappelle l'effort interminable des croisés et des Sarrasins lors de la Cinquième croisade en 1218-1219. Guillebert propose aussi, d'une façon indirecte, de fermer le bras du Nil par une chaîne⁵⁰⁴.

Après le débarquement et la construction de la tête du pont, une autre phase, celle de la conquête elle-même pouvait alors commencer. Pour Alexandrie, Guillebert a choisi une place propice : *Item, entre le nouvel port et le viel, il y a, environ une mille devant la ville, en la mer, ung lieu qui fait la closture des deux pors, lequel est plain de musquaies et là est armeurière des Sarrasins, lequel lieu seroit bien avantageux à y dreschier et assir pour trais et autre habillements*⁵⁰⁵. Ici encore, l'auteur du projet incite à profiter des moyens militaires des ennemis. En plus, l'état de certains d'entre eux était déjà propice à la conquête comme par exemple à Jérusalem : *Et y a plas fossez et meschans, et ne pourroit riens durer après la ville prise. (...) Et aussy, en aucuns lieux, y a aucuns povres fossez plas et en aucuns lieux non, et ne samble riens forte contre puissance de gens, car la plus grant force qui y est sy est qu'elle assez fort assise.*⁵⁰⁶ A la différence des détails concernant le débarquement et la qualité des ports, le projet ne donne pas autant d'indications sur les combats dans les villes. Guillebert parle seulement de la largeur et de la disposition des rues au Caire. Pour Alexandrie, la deuxième ville d'Egypte, il essaye de trouver un lieu de rassemblement possible des troupes des croisés⁵⁰⁷.

Comme nous l'avons déjà constaté, le projet traite brièvement la question du comportement des différentes nations et ethnies infidèles du point de vue militaire. C'est ainsi que notre observateur compare les Sarrasins d'Egypte avec ceux de Syrie selon le critère de leur vaillance et leur capacité de défendre le pays : (...) *et sont communement*

⁵⁰³ *Ibid.*, pp. 131-132.

⁵⁰⁴ « Et qui vouldroit, on pourroit en celui estroit là clorre la rivière d'une chayenne ou jusques à la bouche où la rivière chiet en laditte mer. » (*ibid.*, p. 132).

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 105.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 143.

⁵⁰⁷ « *Item*, n'y a en toute la ville nulle place où on se puist recoeuiller et est toute plaine de maisons sy non sur les deux montaignes. » (*ibid.*, p. 109).

les Sarrasins de Surie, natifz du païs, meilleurs gens d'armes, plus vaillanz et plus habilles en fait de guerre et pour la deffense du païs que ne sont ceulz d'Egipte⁵⁰⁸. En revanche, les Arrabes (c'est-à-dire les Bédouins) ne sembleraient pas très dévoués au sultan en cas d'offensive des croisés : *Et de ceulz cy [Arrabes], se le soudan en avoit à faire contre Cristiens, n'est point de doubte qu'il en trouveroit assez.*⁵⁰⁹ En revanche, le grand nombre des chrétiens vivants en Egypte ne serait pas utile aux troupes de leurs frères occidentaux : *Item, est à sçavoir qu'en tout le païs d'Egipte, en bonnes villes ou aux champs, il y a grant quantité de Cristiens [de la ceinture] desquelz fay peu de mencion pour ce que peu de prouffit pourroient faire aux Cristiens servans à la matière.*⁵¹⁰ Le dernier mot sous-entend, sans aucun doute, la « matière de l'offensive » des croisés à laquelle les chrétiens d'Orient ne pourraient pas participer activement, faute probablement d'armes et d'expérience militaire. Le seul pouvoir chrétien à être pris en compte dans les plans de la croisade pourrait être celui du Prêtre Jean, mais Guillebert ne développe pas davantage cette piste car il ne croit probablement pas complètement à ce mythe :

*Item, est à sçavoir que le Soudan ne laisse nul Cristien passer en Inde par la mer rouge, ne par la rivièrre du Nyl, vers le prestre Jehan, pour la paour qu'il a que les Cristiens ne traittent à lui à ce que ceste rivièrre lui soit ostée, ou autre chose à lui contraire, car les Cristiens et le prestre Jehan de par delà lui font souvent guerre.*⁵¹¹

D'un autre côté, les *Rapports* prêtent l'attention, à plusieurs reprises, au fait que le côté ennemi se prépare systématiquement à l'éventualité d'une offensive venant de l'Occident. C'est visible notamment à Alexandrie où les autorités locales sont bien averties depuis le débarquement récent de Pierre de Lusignan. Au temps de la visite de Guillebert, le vieux port de la ville était inaccessible aux chrétiens *pour ce que d'Alexandrie ne de aillieurs, ne voulent souffrir que nul Cristien y voist, comme ceulz qui tousjours doubtent la conqueste*⁵¹². La peur des Chrétiens, liée probablement à la mémoire encore vivante de leur offensive, touchait aussi les alentours de Damiette, où se trouvaient *toutes les nuy*

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 121.

⁵⁰⁹ *Ibid.* Cette affirmation correspond *grosso modo* à l'opinion d'Emmanuel Piloti : « Ne doubtés point que se cristiens eussent la cité d'Alexandrie, en brief temps, les Arabes seroyent d'acort avecques eulx à la ruine et destruction du Souldain. » (*Traité d'Emmanuel Piloti sur le passage en Terre sainte 1420*, éd. de Pierre-Hermann Dopp, Louvain – Paris 1958, pp. 56-60).

⁵¹⁰ *Ibid.*

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 130.

⁵¹² *Ibid.*, p. 111.

*six hommes de cheval qui ont le guait dessoubz ung appentis de quatre pilliers de pierre, pour les fustes d'armes qui y peuvent arriver*⁵¹³. C'est aussi dans les ports du Levant que les locaux étaient, à l'époque du passage de Guillebert, bien préparés à la défense du pays. A Acre, notre espion signale l'existence des deux ou trois gardes des Sarrasins *pour sçavoir quant il y arrive navire*⁵¹⁴. Un peu plus loin, aux alentours de Tyr, *sont toutes montaignes haultes où il y a plusieurs villaiges et forteresses, telle quelles, et sont habitées et plaines de gens de deffence et de chevaulz*⁵¹⁵. Les mesures précises furent prises aussi bien dans le port de Beyrouth dominé par *deux tours quarrées encloses de murs (...) [qui] sont gardées de Sarrasins contre Cristiens*⁵¹⁶. Une fois de plus, le récit de Guillebert décrit ici en détail le système local de guet :

*Item, au dessoubz dudit chastel, plus près de la ville de Baruth, bas sur la mer, en lieu plat, y a une autre petite tour quarrée, assez bonne, laquelle est emparée et gardée ; et font les Mores, de nuyt, en deux lieux, le guait, espécialement pour la garde du port et de la ville, l'un en icelle tour et l'autre sur une tour dudit chastel, atout gros tambours ; quant l'un sonne, l'autre lui respond, et font trois guetz la nuyt, ceux du premier guait sonnent ung cop, ceulz du second guet sonnent deux cops et ceulz du tiers sonnent trois cops*⁵¹⁷.

Or, comme nous l'avons déjà indiqué, les observations et conseils de Guillebert de Lannoy ne concernent pas exclusivement les moments du débarquement et de la conquête des villes : le projet voit la récupération du territoire des ennemis dans toute sa complexité. C'est ainsi que l'on prête attention aux conditions climatiques et naturelles, comme par exemple dans le territoire fertile du delta du Nil : *Et y est la terre très bien labourée et grant habondance de blez, d'orges et de fruis dedens terre, et peu y a d'autres arbres fors que palmiers, qui riens ne valent à carpentaige, et n'y a forteresse, tour ne ville fermée.*⁵¹⁸ La remarque concernant la qualité des arbres sous-entend la nécessité du bois convenable pour la construction des navires, matière première assez rare en Egypte qui dut y être importée par les Sarrasins comme par les croisés lors des attaques du XIII^e siècle⁵¹⁹. Le projet reflète aussi l'importance d'une autre denrée nécessaire aux troupes – l'eau potable. Ce souci est par exemple exprimé dans le projet de conquête d'Acre : *Et en*

⁵¹³ *Ibid.*, p. 133.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 146.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 151.

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 156.

⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 157.

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 129.

⁵¹⁹ Christopher TYERMAN, *God's War : A new history of the Crusades*, Londres 2006, p. 635.

*tout le pays autour, n'a nulle rivière et y a pou d'eaue, fors en aucuns cassaulz, où il y a des puiz et es autres non, mais se la ville estoit habitée, icelles grandes pleuves, recëues en cysternes, donneroient assez eaue.*⁵²⁰ L'approvisionnement en eau était important pour les assiégeants autant que pour les assiégés. D'un côté, il s'agissait de la totalité du territoire égyptien qui était toujours (et est encore aujourd'hui) absolument dépendant du système d'irrigation par le Nil. Dans son projet, Guillebert consacre un espace considérable à l'explication de ce système et du cycle climatique des inondations annuelles. Il est bien conscient de l'importance de ce cycle pour l'économie et la survie de toute la région. C'est ainsi qu'il n'oublie pas de mentionner la possibilité d'assécher le Nil avec l'aide du Prêtre Jean – éventualité déjà esquissée un peu plus haut :

*Item, je sceus, par vraye enqueste, que le Soudan ne pourroit destourber le cruschon de ceste rivière du Nyl dessusdite, mais que le prestre Jehan bien le feroit et lui donneroit autre cours, s'il vouloit, mais il se laisse pour la grant quantité des Cristiens qui habitent en Egipte, lesquelz pour sa cause morroient de faim.*⁵²¹

C'est aussi une perspective semblable que Guillebert décrit, de façon encore plus détaillée cette fois, le système des conduits à Alexandrie, sous-entendant les mêmes démarches stratégiques pour parvenir à la conquête de la ville :

*Et y a conduiz dedens terre machonnez par arches, par où les puis de la ville sont abeuvrez de la rivière du Nyl, une fois l'an. Et, se ainsy n'estoit, ilz ne auroient point d'eaue fresche en la ville, car pou y pleut ou néant, et n'y a puis ne fontaines naturelles en la ville (...). Et y a parmy zuut-west, à une mille près de la rivière dessusdite, ung greil de fer oudit fossé, où commencent les conduits, par où l'eau ditte vient en la ville, et s'ainsy n'estoit comme dit est devant, ilz mourroient de faim et de soif en la ville, car il n'y pleut point, et n'y a ne puis ne fontaines naturelles, fors seulement quatre grandes cysternes pour eaue, se mestier estoit.*⁵²²

⁵²⁰ POTVIN, p. 146.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 129-130. La crainte présumée que le sultan aurait du changement du courant du Nil est un lieu commun des récits sur la terre du Prêtre Jean. Nous retrouvons une formulation similaire dans le récit de Bertrand de la Broquière, plus particulièrement dans la partie consacrée à la description de ce royaume mythique que Bertrand se fait raconter par un certain Pierre de Naples: « Et me dist que (...) s'il plaisoit au Prestre Jehan, qu'il feroit bien aller la rivyere autre part. Mais il la laisse pour ce que il y a moult de Crestiens demourans sur ladite rivyere du Nil. » (SCHEFER, p. 146).

⁵²² *Ibid.*, pp. 105-106. La même observation apparaît toutefois déjà dans le livre de Jean de Mandeville : « Alexandre (...) est moult forte cité, mes n'ouint point d'eaue pur boire, si elle ne vient par conductz de Nil qe entre en lour cysternes, et qe lour ousteroit celle eawe ils ne poroient durer. » (*Le livre des merveilles du monde*, éd. de Christiane Deluz, Paris 2000, p. 150).

Le canal par lequel l'eau coulait dans la ville est aussi bien visible sur la carte de Braun et Hogenberg, effectuée environ 150 ans plus tard. Les conduits décrits par Guillebert y sont bien visibles et le commentaire en latin correspond bien aux données que l'on peut trouver dans les *Rapports* de notre espion bourguignon⁵²³.

Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi une comparaison avec une carte provenant du siècle suivant. En effet, dans le projet de Guillebert de Lannoy, la cartographie jouait un rôle important. Malheureusement, les plans, esquissés sans aucun doute par l'espion lui-même, ne se sont pas conservés dans les manuscrits des *Rapports* que nous avons aujourd'hui à notre disposition⁵²⁴. Pourtant, le texte même du document sous-entend la présence de cartes à plusieurs reprises. Dans tous les cas, il s'agit de ports dont les plans devaient permettre une bonne connaissance du terrain lors du débarquement des croisés. En premier lieu, cela concerne le vieux port d'Alexandrie – l'auteur résume sa description méticuleuse par les mots suivants : (...) *et tout cecy se peut vëoir par exemple*⁵²⁵. Le mot *exemple* signifie dans ce contexte un document dessiné et attaché au texte en se rapprochant encore plutôt au sens du mot *exemplum* en latin, c'est-à-dire « échantillon; reproduction; modèle original; chose exemplaire »⁵²⁶. La même façon de résumer les choses décrites se trouve à la fin de l'article sur le nouveau port d'Alexandrie : *Item, à l'entrée dudit port, à chascun lez, sur la terre ferme qui le clot, il y a assis une mousquaie de Sarrasins, dont l'une est habitée et l'autre non, et tout cecy se monstre plus vivement par l'exemple qui y est fait*⁵²⁷. L'image pouvait aussi remplacer une explication textuelle qui aurait pu être peu démonstrative et peu claire, comme dans le cas de la description du bras du Nil menant vers Rosette : *Et y a plusieurs autres meschantes et petits isles, dont ce livre cy ne fait point de mencion, pour ce que, par le gect de l'exemple de la rivière qui sur ce est fait le pourra on vëoir plus à plain*⁵²⁸. Guillebert annonce alors qu'il a « jeté »,

⁵²³ « *Nilus flumen per canales urbem transfluens, puteos ac cisternas replens, dum exia idat, Alexandrinorum usui toto anno inferuit.* », carte d'Alexandrie dans l'atlas *Civitates orbis terrarum* de G. Braun et F. Hogenberg (1575), reprise sur le site « Historic cities » : http://historic-cities.huji.ac.il/egypt/alexandria/maps/braun_hogenberg_II_56.html.

⁵²⁴ Comme nous l'avons déjà écrit dans la partie introductive, le manuscrit original des *Rapports*, destiné au duc de Bourgogne et conservé d'abord à Bruxelles, puis transféré à Paris, est perdu. Une copie du document, l'exemplaire destiné selon toute probabilité au roi d'Angleterre et conservé à Oxford, ne contient pas ces cartes. (POTVIN, pp. 3-4)

⁵²⁵ *Ibid.*, p. 102.

⁵²⁶ Le Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi ci-après), sur <http://atilf.atilf.fr>, article « exemple ».

⁵²⁷ Potvin, p. 104.

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 112.

c'est-à-dire laissé écrire sur un papier⁵²⁹, la carte pour que le lecteur puisse le voir « sans obstacles »⁵³⁰. Il est évident que l'auteur des *Rapports* optait aussi pour le même type d'explication en traitant du deuxième bras du Nil, celui de Damiette : *Item, cest article ne fait plus avant mencion de la nature des bras de ceste riviere, pour ce que, en l'article qui parle du bras de Damiette, qui sont aucques d'une mesmes nature, en parle plus à plain, cy après ensieuvant*⁵³¹. Les cartes sont ensuite utilisées dans le projet pour les deux ports du Levant – Sidon et Acre. Pour ce dernier, Guillebert donne le même motif que pour les bras du Nil : *Item, se peut ceste chose cy et autres mieulz monstrer par l'exemple qui en est fait, qui escripre ne se pourroit sans longue narration et grant langaige*⁵³².

Tout comme les *Rapports*, faits pour le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre, font penser aux possibilités de l'offensive et de la conquête du territoire sarrasin, le même document avance aussi bien l'idée de repeupler ces régions, notamment dans le cas de la Terre sainte, perdue jadis. On peut retracer cette délibération d'après plusieurs expressions dans la partie finale du projet concernant les ports de Levant. C'est notamment la ville d'Acre qui, d'après Guillebert, *seroit bonne à réhabiter, mais il faudroit temps et puissance*⁵³³. Dans la ville voisine de Sur se trouvent par contre *pluisieurs maisons à belles caves, légieres à réedéfier*⁵³⁴. C'est surtout ici que les conditions de vie seraient les plus propices à la « colonisation » préconisée par notre espion : *Item, est sans comparoison le país d'environ Sur plus bel, plus sain et y a de meillieures yaues que autour d'Acre, et seroit chose notable qu'elle fust repoeuplée et réhabitée, mais il y faudroit puissance de gens et grant espace de temps*⁵³⁵. Pourtant, l'état de désolation des cités décrites exigerait une énergie considérable de la part des nouveaux habitants. C'est pour cela que dans les *Rapports* le projet de repeuplement de la Terre sainte est exprimé par des phrases au conditionnel, et il en va de même de toutes les idées concernant l'offensive en Egypte et en Palestine ainsi que la reconquête de la Terre de promesse perdue.

⁵²⁹ D'après la signification possible du mot « gect » qui se trouve dans les Archives départementales du Nord (B 18822, n° 23287) pour l'année 1395 (référence tirée du TLFi, article « jet », consultable sur <http://atilf.atilf.fr>).

⁵³⁰ *Ibid.*, étymologie du mot « plain ».

⁵³¹ POTVIN, p. 112.

⁵³² *Ibid.*, p. 144. « *Item, est Sayette ville fermée (...) située bas sur ces deux pors, comme on peult vëoir par exemple.* » (*ibid.*, p.153)

⁵³³ *Ibid.*, p. 147.

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 150.

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 151.

Dans quelle mesure s'agissait-il d'un véritable projet ? D'un côté, dans ce qui forme en proportion la majeure partie du texte, Guillebert ne parle en aucun lieu explicitement de l'offensive ou de la croisade. Il préfère décrire avec précision et de façon concrète tous les lieux visités. D'un autre côté, nous venons d'exposer un ensemble des passages qui sous-entendent des points concrets de passage de l'offensive des croisés. Un indice du plan de la croisade est aussi visible dans l'ordre des lieux décrits. D'après les *Rapports*, il fallait commencer la croisade par l'invasion dans le port d'Alexandrie ou, éventuellement, à Damiette. Après la prise de ces points forts, les troupes devaient continuer par le Nil jusqu'au Caire qui concentrait à l'époque tout le pouvoir des ennemis. Cette conquête aurait pu être suivie par la prise des ports du Levant et des villes à l'intérieur de la Terre Sainte avec Jérusalem en tête. Les ports d'Acre, de Tyr et de Sidon pouvaient servir comme lieux du ravitaillement, mais le projet insinue l'idée de leur repeuplement par les nouveaux arrivés de l'Occident. On a vu que le projet compte exclusivement sur le transport maritime ou fluvial, surtout dans le cas de l'Égypte. De ce fait, et vis-à-vis du caractère des observations concernant les ports du Levant, il est à supposer que lors de sa mission de reconnaissance Guillebert de Lannoy se déplaçait surtout au bord d'un bateau ; cela reste pourtant une preuve indirecte car l'auteur des *Rapports* ne mentionne directement en aucun lieu de son texte les moyens de transport qu'il a utilisés. Les observations de Guillebert ne concernent pas seulement les questions purement militaires (comme la fortification etc.), mais aussi les facteurs plus généraux – le ravitaillement des troupes, leurs déplacements, les conditions climatiques, l'état de préparation des ennemis et le système de leur gouvernement. En somme, nous pouvons constater que Guillebert de Lannoy voyait la préparation de la croisade dans toute sa complexité. Cet objectif, l'auteur ne l'exprime pas en termes explicites, mais par son texte même offre la possibilité d'être interprété en ce sens.

Gallipoli et le « changement » de l'ennemi

Dans l'analyse précédente, nous n'avons pas traité expressément du dernier article des *Rapports*, intitulé *Cy après s'ensieut la visitacion de Galipoli, assis en Grèce ou destroit de Rommenie*⁵³⁶. Outre la description sommaire de la forteresse et du port, le projet met l'importance de ce lieu en valeur, de nouveau en employant le conditionnel : *Et qui auroit*

⁵³⁶ *Ibid.*, pp. 160-161.

*ledit chastel et port, les Turcs n'auroient nul scœur passaige plus de l'un à l'autre et seroit leur pays qu'ilz ont en Grèce comme perdu et deffect*⁵³⁷. Notre observateur y signale de même un endroit idéal pour faire ancrer de gros navires. Dans la perspective de l'itinéraire de Guillebert en Proche Orient, il est assez improbable que l'espion bourguignon se soit rendu à Gallipoli pendant le trajet du retour après son voyage en Egypte et en Terre sainte. La logique de son parcours donne à penser que notre voyageur visita ce lieu pendant le voyage aller, en 1421. L'indication de distance de 150 milles entre Constantinople et Gallipoli le confirme aussi. La description fut néanmoins mise à la fin de la version finale du projet.

Les raisons objectives pour lesquelles Guillebert ne pouvait pas visiter le territoire sous la domination du sultan turc sont déjà connues : tout le pays était ravagé par les querelles de succession entre les prétendants au trône après la mort du sultan Mehmed I^{er}, survenue le 31 mai 1421, peu avant l'arrivée de Guillebert et de sa suite. Le port de Gallipoli pouvait représenter une exception et notre espion y avait la possibilité de faire toutes ses observations du bord de son navire sans mettre pied à terre. Ces circonstances nous amènent en effet à une question plus générale : quelle aurait été la nature des *Rapports*, si notre voyageur avait pu rencontrer Mehmed I^{er} encore vivant et visiter (au moins, en partie) son empire ? Il est évident que ce passage n'aurait pu être entrepris *incognito* car Guillebert serait resté à la tête d'une mission diplomatique. La séparation d'avec sa suite à Rhodes et la continuation de son périple en Egypte et en Terre sainte en compagnie de Jehan de la Roë, tous les deux déguisés en pèlerins, permirent à Guillebert de mettre au point le texte que nous venons d'analyser. Sans ces circonstances, la forme de la description du territoire turc n'aurait pas été aussi minutieuse.

De toute façon, il est évident que l'objet de la mission d'espionnage – les ports et villes d'Egypte et du Levant – avait été bien déterminé à l'avance à la cour de Bourgogne. De ce point de vue, la réflexion précédente sur la nature hypothétique de la description des terres ottomanes serait vaine si l'article sur Gallipoli n'était pas présent à la fin des *Rapports*. Nous pouvons admettre l'idée que Guillebert l'a fait de passage, en considérant ce détail comme digne d'attention bien que l'objectif principal de sa mission se trouvât à l'autre bout de la Méditerranée orientale. A cette époque, la clé de la Terre sainte demeurait encore au Caire.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 161.

Le(s) projet(s) de Bertrandon de la Broquière

Ce n'est qu'onze ans après le retour de Guillebert de Lannoy que Philippe le Bon envoya un autre espion au Proche Orient. Il y avait plusieurs raisons pour ce long délai. Quelques uns peuvent être mentionnés : au début des années 1420, l'Empire ottoman était déstabilisé par une guerre de succession et ne représentait pas une menace directe pour l'Europe chrétienne. Entretemps, un front de croisade s'était créé dans sa partie centrale – dans la Bohême contrôlée par les Hussites. C'est dans cette direction que Philippe le Bon dirigea son attention car l'hérésie causait des tracas à ses villes de Flandres et aux régions voisines⁵³⁸. L'effort fourni par le duc de Bourgogne fournit en 1428-1429 avec le pape Martin V et le cardinal Henri Beaufort pour organiser une croisade contre les utraquistes peut être considéré comme un certain aboutissement de cette activité. Il est en outre remarquable que ce soit justement son ancien espion en Terre sainte, Guillebert de Lannoy, qui soit l'auteur d'un des projets rédigés à ce propos⁵³⁹.

Pourtant, à la même époque, Philippe le Bon commençait à s'intéresser à nouveau à la question turque. Le pouvoir ottoman se consolida encore sous le règne du nouveau sultan Murad II qui, afin de reconquérir l'Anatolie, envoya une partie considérable de ses troupes européennes à travers les Dardanelles et dégarnit ainsi ses bastions balkaniques. Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie, voulut profiter de l'occasion et commença à lancer des attaques successives au-delà de la frontière méridionale de son royaume. Parmi ces combattants de 1427, se trouvait aussi Dom Pedro, prince du Portugal, qui était allé sur le front hongrois après avoir séjourné à la cour de Philippe le Bon. La réorientation de la politique de croisade contre la Turquie était donc à la fois cause et conséquence de la nouvelle union des maisons Avis et Valois qui aboutit au mariage du duc de Bourgogne avec la princesse Isabelle, d'ailleurs sœur de Dom Pedro⁵⁴⁰. Enfin, la fondation de l'Ordre de la Toison d'or qui y était associée créa une atmosphère telle que Philippe le Bon

⁵³⁸ Voir entre autre l'article de Thomas FUDGE, « Heresy and the Question of Hussites in the Southern Netherlands (1411-1431) », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éd. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai, 2007, pp. 73-88.

⁵³⁹ Son analyse fait l'objet de mon article Jaroslav SVÁTEK, « „Návod, jak vést válku proti českým heretikům“. Příběh jednoho nezdařeného protihusitského projektu » [‘Avis pour entreprendre la guerre contre les herectiques de Behaigne’. L’histoire d’un projet anti-hussite infructueux], dans *Křížové výpravy v pozdním středověku*, éd. P. Soukup – J. Svátek, Prague 2010, s. 90-101. La version française de l'article est sous presse.

⁵⁴⁰ J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, pp. 18-19.

chargea son écuyer tranchant d'entreprendre une nouvelle mission de reconnaissance en Orient.

Les motifs directs de cette mission restent pourtant opaques ; les sources comptables de la cour ne parlent que d'un *certain lointain voyage secret*, entrepris par l'ordre exprès du duc⁵⁴¹. L'impulsion concrète n'est pas mentionnée dans les documents conservés. Laissons cette question ouverte pour un instant pour nous concentrer tout d'abord sur le texte même du *Voyage d'outremer*.

Terre sainte et Asie Mineure

Si les pérégrinations des deux voyageurs bourguignons dans le territoire ennemi sont comparables par leur même mission d'espionnage, la forme écrite du résultat de leurs observations est fort différente. Dans le récit de Guillebert de Lannoy, la partie concernant le projet de croisade occupe une partie entière, intitulée *les Rapports* qui, de plus, existait aussi séparément et qui fut probablement rédigée à part juste après le retour de ce voyageur de Terre sainte en 1423. En revanche, dans l'ouvrage de Bertrandon, le *Voyage d'outremer*, ces éléments sont plus épars dans le texte. Il semble, de plus, que le nouvel espion ne rédigea pas à son retour de rapport à son duc, comme son prédécesseur, mais garda toutefois par devers lui son *petit livret par maniere de memoire*⁵⁴². Comme nous l'avons déjà montré dans le chapitre sur le pèlerinage des nobles, l'itinéraire du trajet de Bertrandon de la Broquière est, à ses débuts, orienté plutôt d'après le groupe de ses compagnons, pèlerins en destination de Jérusalem. Ceci ne concerne pas, en revanche, le style de son récit : le *Voyage d'outremer* reste marqué par la tâche primitive dont notre envoyé bourguignon était chargé – décrire les terres d'Orient depuis Damas jusqu'à Constantinople ainsi que dans les Balkans pour pouvoir planifier une nouvelle croisade.

Dans le cas du pèlerinage dans la partie septentrionale de la Terre sainte, nous avons aussi déjà constaté que le témoignage de Bertrandon semble compléter la description des régions que Guillebert n'avait pas visitées ou qu'il n'avait décrites que sommairement. Ce constat est valable aussi bien pour la dimension de croisade. Pourtant, au commencement de notre analyse du *Voyage d'outremer*, il nous faut nous concentrer sur la phase de l'itinéraire de Bertrandon qui se superpose avec celui de son prédécesseur. Il s'agit des villes et des ports en Terre sainte que Guillebert décrit méticuleusement et que

⁵⁴¹ ADN, B 1945, fol. 106 ; SCHEFER, p. XVII.

⁵⁴² J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, p. 78.

Bertrandon revisite une dizaine d'années après. Au premier regard, il est évident que dans le *Voyage d'outremer* l'état présent de ces lieux est traité beaucoup plus sommairement que dans les *Rapports* ; de surcroît, on n'y retrouve aucune remarque concernant les possibilités de débarquement des croisés, de siège des villes ou de repeuplement du territoire – éléments que nous avons, çà et là, repérés chez Guillebert de Lannoy. Pour illustrer cette inégalité entre les deux récits, nous avons choisi l'exemple de la description d'Acre. L'article que Guillebert consacre à cette ville occupe plus de deux pages dans l'édition des *Voyages et ambassades*⁵⁴³, tandis que les observations de Bertrandon se limitent à ces deux constats séparés :

*Ladicte ville d'Acre a esté jadis une moult grande ville et bonne par semblant. Mais, pour le present, n'y a envriron que trois cens maisons qui sont à ung bout de la ville assez longuet de la marine. Il y a un beau havre et parfont qui est bien fermé*⁵⁴⁴.
*Acre est en ung moult beau pays et assez grande plaine de bien III ou IIII lieues à la ronde. Et aprez toute ceste plaine sy est enclose tout autour de haultes montaignes des trois pars et de l'aulture est la mer*⁵⁴⁵.

Cet exemple, dont nous pourrions trouver l'équivalent dans les descriptions d'autres villes du Levant (Sidon, Tyr, Beyrouth)⁵⁴⁶, permet de constater que Bertrandon n'avait pas besoin de répéter les observations que son prédécesseur avait bien mises en écrit auparavant ; les *Rapports* ne sont pourtant jamais cités dans le *Voyage d'outremer*. Dans le récit de Bertrandon, nous pouvons quand même trouver des passages qui complètent la connaissance des côtes de Palestine. C'est notamment l'exemple d'une tour près de Tyr :

*Et oultre ceste ville de Sur environ une lieue, je passay selon la marine qui est du costé de la mer comme une faloise et est le chemin bien estroit. Et au plus hault a une forte et assez haulte tour et grosse pour garder ledit passage et ne pevent passer nulz chevaulx par terre de Sur jusques à Acre, ce n'est par ce descstroict.*⁵⁴⁷

Or, plus précisément, c'est la ville de Damas – dernier point de Terre sainte décrit et peut-être visité par Guillebert et, en même temps, point de départ de l'entreprise « individuelle » de Bertrandon – qui, dans le rapport entre les deux récits représente une sorte du point de transition. La comparaison qui suit permet de constater que Bertrandon

⁵⁴³ POTVIN, pp. 144-147.

⁵⁴⁴ SCHEFER, pp. 27-28.

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 44.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, pp. 28-30.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, pp. 43-44.

considérerait comme utile de développer les informations sommaires (bien que précises) de Guillebert :

Guillebert	Bertrandon
<p><i>Cy après s'ensieut la visitacion de Damasq en brief.</i></p> <p><i>Damasq siet au dessoubz d'une haulte montaigne, déserte de labeurs, en l'une des plus belles plaines du monde, moult bien labourée et moult fructeuse, entre gardins non pareilz de beauté et de tous fuis délitans plus qu'en nulz autres gardins. Et est avironnée dedens et dehors de riviérettes et des meillieures eaues du monde en grant habondance, mais n'y a nulle grosse rivière. Et est laditte ville moult fort, fermée de doubles murs et de belles tours, toutes à terrasse, et les fossez autour cuiriez sans eaue, et est grande de deux lieues de tour, et est plus longue que large, située sur terre bonne à miner. Et fut toute arse du temps du Tambur, qui fut l'an passé à vingt et deux ans, mais très fort se recommence à restorer et réédifier. Et y a très beau chastel assez bas en la ville, bien fermé de sengles murs et de belles tours. Et y queurt une riviérette autour des murs, d'un costé, mais d'autre costé y a bien peu d'eaue es fossez qui sont tous quiriez autour ; et en celle ville de Damasq, qui a tousjours grant nombre d'esclaves de Turquemans, d'Arrabes et de Sarrasins bien montez et gens de guerre des meillieurs de Surie⁵⁴⁸.</i></p>	<p><i>Damas est ung plain pays de trois pars. L'autre qui est devers ponant est une grande montaigne où est la maison de Cayn au dessus de la ville dont les forbours sont edifiez contremont ladicte montaigne. C'est une grand ville et spacieuse où il y a de tresbeaulx jardins et les plus grans que je veys oncques et les milleurs fruitz et grant foison d'eaues, car il y a peu de maisons en la ville qui n'ait sa fontaine, comme on dit. Il y passe une rivyere par plusieurs lieux et sy y a une belle muraille d'autant qu'elle contient, car lesdictz forbours contiennent beaucoup plus. Elle a esté arse et destruite comme on dist par le Tamburlant environ l'an mil cccc, car encores y voit on les enseignes comme il appert par ung quartier de la ville qui n'est point encores reffait devers une porte qu'on appelle la porte Saint Pol.</i></p> <p><i>Il y a en ceste ville de Damas une maison où plusieurs marchans mettent leurs marchandises pour estre seurement, et l'appelle on le Kan Berkoc laquelle ledict Tamburlant fist garder, quant il fist bruller le demourant, pour honneur de celluy Berkoc [suit une digression sur Berkoc] (...) Il y a aussi ung moult beau chasteau grant et fort, en plaine terre, encloz de beaux fossez grans et parfondz qui sont curez. Leans a ung cappitaine de par le Soudant lequel ne laisse point entrer dedans le seigneur de ladite ville plus fort que luy, jaçoit ce qu'il soit le plus grand seigneur de Surye et d'Egypte aprez le Souldan, et pour ce que, aultresfois, se sont rebellez contre ledit Souldan, comme on dit, il fait ainsy garder ledit chasteau.</i></p> <p><i>Damas est la milleure ville que le Souldan ait, excepté le Caire, et m'a l'en dit que en ceste ville se treuvent bien cent mil hommes. Elle est aussy moult riche et bien marchande et où le Chrestiens sont fort haïs, selon qu'il me sambloit ; car il y a gens commis à fermer les portes de tous les marchans, tantost que le soleil est couchié, et reviennent ouvrir landemain quant bon leur samble⁵⁴⁹.</i></p>

⁵⁴⁸ POTVIN, pp. 158-159.

⁵⁴⁹ SCHEFER, pp. 34-38.

Malgré la longueur différente des deux extraits, le schéma général est comparable dans les deux récits : les deux voyageurs parlent d'abord de la situation géographique de la ville, ils admirent, de concert, l'abondance des vergers et la qualité des fruits, pour passer ensuite à la description des fortifications de la ville. Guillebert et Bertrandon mentionnent aussi tous deux la destruction de Damas par Tamerlan, tout en la situant chronologiquement chacun à sa manière. Il est aussi remarquable que la description du château soit faite, dans les deux récits, de façon un peu séparée de celle des fortifications. En somme la ville de Damas représente l'endroit unique dans le territoire ennemi décrit dans nos deux voyageurs avec une certaine similitude.

Les deux passages traitant la même ville nous rendent toutefois possible de caractériser aussi les différences essentielles entre leurs deux approches d'espions. C'est par exemple dans

l'expression *située sur terre bonne à miner*, déjà remarquée chez Guillebert de Lannoy à propos d'Alexandrie et du Caire, que nous pouvons constater une allusion omniprésente de la conquête des villes et points forts des Sarrasins. Le récit de Bertrandon, bien qu'il porte également sur les fortifications, ne contient pas ces remarques indirectes, ni à Damas, ni ailleurs. En revanche, le texte du *Voyage d'outremer* essaye toujours d'expliquer les dénominations de lieux (ici, la maison des marchands) ou de développer les phénomènes observés (la forteresse de Damas). Enfin, l'expression *selon qu'il me sembloit* fait entendre que dans ses descriptions Bertrandon intègre sa personne et sa propre expérience plus fréquemment que son prédécesseur.

En ce qui concerne la suite de l'itinéraire de Bertrandon en Syrie et en Asie Mineure, nous ne pouvons guère y trouver les éléments concrets du projet de croisade, ce qui était possible dans le cas des *Rapports* de son prédécesseur. La narration autobiographique se mêle avec des observations des curiosités et si l'auteur du *Voyage d'outremer* décrit les villes et leurs fortifications, nous n'y trouvons pas les mêmes intentions offensives que chez Guillebert de Lannoy⁵⁵⁰. En d'autres termes, le récit de Bertrandon ne poursuit pas le but de conquérir l'Empire Ottoman par ce côté-là.

⁵⁵⁰ Par exemple, la seule mention de bataille ne concerne que la « merveille » qu'est la présence d'un grand nombre de gros cailloux situés sur la plaine entre le lac de Tibériade et Damas : « Et qui le voit un bien pou de loing, il samble qu'on y mettroit bien cent mil hommes en bataille et sont ces drois cailloux comme cailloux de rivyere, gros comme queues de vin ou ung pou moindres et de beaucoup plus moindres. » (*Ibid.*, p. 54)

Cela ne signifiait pas pour autant que les populations locales n'eussent plus peur de la croisade, comme Bertrandon l'apprit à Konya d'un Chypriote nommé Antoine Passerot :

Et me dist que ainsy que nous faisons les prieres aux dimenches ès esglises parochiales pour les princes crestiens, ilz prient par de là en leurs musquées que Dieu les garde d'un tel homme comme fu Godeffroy de Buyllon. Et me dist qu'il luy sambloit que n'y auroit point guieres à faire à ung prince puissant de les faire tourner à nostre loy, car ilz ne se laisseroient guieres batre, mais qu'on leur laissast leur chevanche⁵⁵¹.

Le conditionnel dans la dernière phrase, caractéristique des plans de Guillebert de Lannoy, concerne ici plutôt la conversion religieuse d'un peuple que la conquête militaire du territoire. En plus, cette condition n'est pas l'idée propre de l'espion bourguignon mais de son informateur. Pourtant la question d'une intervention militaire est traitée peu après dans le récit. Antoine Passerot explique à Bertrandon les rapports délicats entre le *Grant Turc*, Murad II, et Ibrahim bey, le roi de Karaman et beau-frère de Murad :

Et me dist que ledit Karman haitoit fort le Grant Turc, combien qu'il eust sa seur à femme, pour ce qu'il luy avoit osté le pays du Karman, lequel luy appartenoit et tient à un des boutz du pays qui est sien, mais le Grant Turc luy est trop fort et ne l'oze assaillir. Et me semble bien que se ledit Grant Turc estoit mis au bas du costé de par decha, que ledit Karman ne le laisseroit point en paix du costé de par delà⁵⁵².

En d'autres termes, Bertrandon avance lui-même l'éventualité d'une attaque simultanée contre l'Empire Ottoman des pouvoirs chrétiens en Europe d'un côté et du roi de Karaman de l'autre. Cette coopération eut en effet lieu lors de la croisade dite de Varna de 1444, mais les deux fronts n'étaient pas assez coordonnés pour permettre un succès contre le sultan turc. En plus, la coalition des Occidentaux avec les ennemis orientaux des Ottomans, tels qu'Uzun Hasan du sultanat Aq Qoyunlu (« Mouton blanc »), resta encore longtemps un paramètre important des projets de croisades de la deuxième moitié du XV^e siècle⁵⁵³.

Cette unique allusion à l'invasion des croisés dans les territoires sous domination ottomane ne change pas l'impression générale que nous avons de la lecture de cette partie du *Voyage d'outremer* concernant l'Anatolie. Même les fortifications de certaines villes en Asie Mineure que Bertrandon décrit dans son texte ne disent rien du projet, car le

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 119.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 120.

⁵⁵³ *Le Voyage d'Orient*, p. 117, note 224.

voyageur bourguignon porte sa plus grande attention sur les murs et le système de défense de Péra et de Constantinople, dernières villes chrétiennes dans la région. Force est donc de constater que ce sont surtout les régions des Balkans que Bertrandon voit comme les prochains théâtres d'opérations militaires. Il ne le fait pourtant pas parallèlement à la description de ces régions mais à la fin de son périple à travers la péninsule balkanique, plus exactement après sa visite de la ville de Belgrade.

Les Balkans et « le premier projet » de Bertrandon⁵⁵⁴

Dans les Balkans, Bertrandon de la Broquière est confronté à la réalité de la guerre d'une façon beaucoup plus directe que pendant son périple en Asie Mineure. Le premier indice à l'indiquer est la description qu'elle fait de l'armée ottomane à l'occasion de sa visite du sultan Murad II à Andrinople⁵⁵⁵. Le récit donne des informations sur la manière dont sont financées les troupes que le sultan emploie à son grand profit. Par exemple, pour se rendre en Europe de l'Anatolie, les troupes sont obligées de payer une taxe spéciale en passant les détroits à Gallipoli et le Danube, et leurs chefs sont rétribués par les territoires conquis, mais, en même temps, ils restent absolument dépendants du sultan⁵⁵⁶. L'effectif total de l'armée qui pourrait être levée en Grèce atteint, d'après les informations acquises par Bertrandon, le chiffre de cent vingt mille combattants. La moitié de ce gigantesque total est composée de mercenaires grecs, mais les soldats provenant de Turquie représentent l'autre partie, souvent mal armés, bien que *plus à craindre*. Une attention particulière est portée également à la question des chrétiens présents dans les rangs turcs, recrutés auprès des souverains des territoires conquis, comme le despote de Serbie, les souverains d'Albanie et de Bulgarie *lesquelz n'osent dire le contraire*⁵⁵⁷. Enfin, la situation compliquée des chrétiens locaux qui oscillent entre l'adhésion à l'Empire ottoman et celle au roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg, est résumée par la suite après la description de Belgrade. Là, Bertrandon remarque la présence de mercenaires allemands qui sont seuls capables de faire face au danger ottoman et de garder pour Sigismond ce passage stratégique du Danube :

⁵⁵⁴ Cette partie du récit de Bertrandon est d'ailleurs analysée en détail dans la thèse de S. Cappellini (voir CAPPELLINI, pp. 281-303).

⁵⁵⁵ SCHEFER, pp. 182-186.

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 182-183.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 185.

Et quant je ouys cecy, il me sambla une chose bien merueilleuse et me souvint de la grant subgection en quoy le Turc tien l'empereur de Constantinoble et tous les Grecz Macedoniens et Vulgaires et aussi le dispot de Rascie et tous ses subgectz, qui est une chose moult piteuse à toute la Crestienté⁵⁵⁸.

Immédiatement après ce constat, Bertrandon prend l'initiative d'introduire dans le texte du récit son premier projet de croisade contre les Turcs⁵⁵⁹ :

Et pour ce que j'ay ung peu hanté [fréquenté] les Turcz et veu leur manière de faire, tant en leur façon de vivre que en leurs habillemens de guerre, et aussi que j'ay ouy parler de notables gens qui les ont veuz en leurs grans affaires, je me suis enhardy, saulve la correction de ceulx qui se congnoissent en ceste chose mieulx que je ne fais, d'en parler ung pou selon mon entendement. Et principalement pour ce qu'ilz ont eu autrefois de grans victoires sur les Crestiens, les manieres qu'il faudroit tenir pour les rompre et deffaire en bataille, et avecques quelles gens, et gaignier leurs seigneuries⁵⁶⁰.

Bien que les premiers mots de cette partie du *Voyage d'outremer* fassent penser plutôt à un essai « ethnographique » de cette nation décrivant les qualités physiques et morales et leur façon de vivre, le but de cet intérêt est clair depuis le début : *rompre et deffaire* les Turcs en bataille et *gaignier leurs seigneuries*. Bertrandon profite ici de son expérience personnelle ainsi que des connaissances acquises par les autres (*j'ay ouy parler de notables gens qui les ont veuz en leurs grans affaires*) pour suivre le même objectif qui avait poussé Guillebert de Lannoy à s'intéresser aux différentes ethnies d'Egypte et de Terre sainte. A la différence de son prédécesseur, l'auteur du *Voyage d'outremer* développe son passage sur l'ennemi d'une façon structurée et beaucoup plus minutieuse. Au départ, Bertrandon note la faiblesse de la constitution physique des Turcs qui contraste avec le dicton « il est fort comme un Turc », déjà utilisé en France à son époque⁵⁶¹. C'est aussi, selon notre auteur, la rusticité qui est un caractère de cette nation brave : les Turcs *vivent de pou de chose et couchent à terre*⁵⁶². Ensuite notre observateur parle du soin des chevaux qui, de même que leurs propriétaires, doivent se contenter de peu. La frugalité des Turcs et de leurs chevaux est la clé du succès de l'armée ottomane,

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 216.

⁵⁵⁹ Nous allons ici suivre *grosso modo* le texte de traité, sans recourir aux détails. Pour une approche légèrement différente de l'analyse voir CAPPELLINI, pp. 289-303.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, pp. 216-217.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 217. D'après la lecture du texte par S. Cappellini, Bertrandon essaye au début de son traité de déconstruire le fantasme du Grand Turc (CAPPELLINI, p. 283).

⁵⁶² SCHEFER, p. 217.

connue pour ses déplacements rapides et inattendus, souvent pendant la nuit⁵⁶³. Bertrandon consacre aussi un large espace à décrire la manière de s'habiller et de s'armer des troupes ottomanes, qu'il s'agisse des occasions solennelles ou bien des combats.

Un grand avantage des Turcs consiste dans la bonne organisation des troupes sur les champs de bataille. Celle-ci dépend, en premier lieu, d'un bon service d'information :

*Il m'a esté dit par ceulx qui les ont veu et hantez, que quant les Cristiens font et ont fait grans armées pour venir en leur pays, le Turc le scet tousiours assés à temps pour faire son asssemblée, laquelle il fait à deux ou à trois journées de là où il voudra aler combatre les Crestiens. Et quant il est prest et qu'il scet leur venue et où ilz sont, car il a gens propres à ce faire, il part soudainement et a une manière de partement que cent hommes d'armes des Crestiens feront plus de bruyt à un partement d'un logis que ne feront X^M Turcs (...)*⁵⁶⁴.

En second lieu, c'est l'obéissance à leur seigneur et leur discipline au moment de l'affrontement avec l'ennemi, tellement différentes de l'attitude des chrétiens, qui sont la cause des conquêtes ottomanes de vastes territoires ; Bertrandon compare étendue de l'empire à son époque à la surface contemporaine du royaume de France *qui est grant pitié à veoir*⁵⁶⁵. Une attention particulière est portée notamment à la tactique des troupes turques qui sont capables de l'adapter aux conditions naturelles du paysage ou à la position de leur ennemi. Notre observateur explique l'art de charger et de se dérober, tactique de combat typique des peuples nomades, grâce à laquelle l'armée ottomane avait plusieurs fois vaincu les chrétiens. Il ajoute encore plusieurs moyens par lesquels les Turcs harcèlent les troupes chrétiennes pour les mettre en désordre : ils jettent par exemple des feux pour épouvanter leurs chevaux ou amènent des chameaux dans la bataille pour le même but⁵⁶⁶.

Malgré toutes ces qualités des combattants turcs, Bertrandon reste, dans son projet, optimiste en ce qui concerne la possibilité de battre cette armée puissante. D'après son opinion, les Turcs ne sont *tant à craindre ne à redoubter que j'ay autrefois ouy dire et que j'eusse cuidié*⁵⁶⁷. Il lui semble, au contraire, que *à gens de bon gouvernement, il ne seroit point chose forte ne difficile à les rompre et desconfire veu qu'ilz vont desarmez,*

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 221.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, pp. 220-221.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 222.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 223.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 224.

c'est-à-dire qu'une grande partie de leurs troupes ne portent pas d'arme⁵⁶⁸. Même un effectif moindre de moitié, formé de gens bien armés, pourrait les battre, *mais qu'il y eust ung prince bien obey et qu'il voulsist faire par le conseil de ceulx qui congnoissent leur manière de faire*⁵⁶⁹. Cette phrase, mettant le propos de l'espion bourguignon en valeur, amène le projet depuis la phase « descriptive », concernant l'ennemi ottoman, à une nouvelle perspective « intentionnelle » portant sur la tactique et la composition des troupes chrétiennes⁵⁷⁰.

En premier lieu, le lancement d'une nouvelle expédition doit s'appuyer sur certains principes généraux : le chef des troupes doit penser surtout à *l'onneur et reverence de Dieu* au lieu de l'entreprendre *pour la loenge ne pour la vaine gloire de ce monde*⁵⁷¹. L'autre principe concerne le financement de troupes : Bertrandon refuse tout pillage et propose de chercher les moyens auprès du Saint-Siège. C'est notamment cet élément qui classe sans aucun doute ce passage du *Voyage d'outremer* parmi d'autres projets de la fin du Moyen Âge : ceux-ci visent à l'utilisation des instruments de la croisade. Le financement par l'Église pourrait mettre fin à la pratique classique des troupes croisées en Europe du Sud-est à la grande époque des croisades de vivre sur le pays, qui les rendait vite impopulaires dans les populations locales.

Pour répondre à la question de savoir *avecques quelles gens* les chrétiens pourraient battre les Ottomans, Bertrandon développe une certaine combinaison de troupes diverses plaçant en son centre les *gens d'armes de France et de trait, archier et arbalestriers, au plus grant nombre que on en pourroit tenir de telz*⁵⁷². Avec ceux-ci, le projet compte sur la présence d'un nombre exact de dix mille archers d'Angleterre ainsi que du *plus grant nombre que on pourroit tirer des nobles hommes d'Allemaigne et de leurs crennequiniers à pié et à cheval*. C'est aux côtés de ces derniers que Bertrandon verrait sa place dans le contingent (*je voudroys bien que Dieu me fist la grace pour estre avecq eulx*)⁵⁷³. Dans la suite de son projet, notre voyageur développe les questions techniques de l'armement que les croisés devaient utiliser pendant leur campagne⁵⁷⁴ ainsi que la tactique à adopter sur

⁵⁶⁸ *Ibid.*

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 225.

⁵⁷⁰ S. Cappellini parle du « petit traité de stratégie militaire » (CAPPELLINI, p. 294 sq.)

⁵⁷¹ SCHEFER, p. 225.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 226.

⁵⁷³ *Ibid.*

⁵⁷⁴ *Ibid.*, pp. 227-228. Dans ce passage, Bertrandon compare la qualité des arcs et d'autres armes de trait chez les Turcs et les chrétiens. Il recommande d'amener également des machines de guerre (ribaudequins). Tous ces détails témoignent du fait que notre espion était un expert militaire ce que confirme plus tard sa charge de capitaine en plusieurs lieux en Pays-Bas bourguignons.

place. Dans ce contexte, les conseils de Bertrandon mettent plusieurs fois en relief la nécessité de prévenir la dislocation des rangs serrés des croisés qui dans ce cas deviennent une proie facile pour les Turcs, toujours plus mobiles que les chrétiens⁵⁷⁵. En général, Bertrandon préfère un mouvement progressif d'un bataillon serré à la tentation de la poursuite de l'ennemi qui pourrait produire des conséquences fatales. La notion de coalition des croisés réapparaît encore vers la fin du projet :

*Et pour ce, me samble il que gens notables et de bon gouvernement come ces III nations que j'ay nommée, c'est assavoir François, Anglois et Allemans, sont assés souffisans, et eulx bien unis ensamble en nombre competent, pourroient aller par terre jusques en Jherusalem*⁵⁷⁶.

Dans cette affirmation, le projet vivifie l'idée traditionnelle de la récupération de la Terre sainte pour laquelle l'existence de l'Empire Ottoman représentait le plus grand obstacle. Est-ce une preuve que le projet ne perdait pas de vue les objectifs finaux de Philippe le Bon ? Ou bien cela représentait-il seulement un *locus communis* dans un plan relativement concret d'opérations militaires dans les Balkans ? D'un côté, nous pouvons douter du fait que Bertrandon ait pris cette formulation ambitieuse très au sérieux après avoir traversé l'Asie Mineure dominée non seulement par les Ottomans mais aussi par d'autres puissances « sarrasines ». Quant à l'affrontement des chrétiens avec les Turcs, la plupart des passages du projet même témoignent du fait que notre voyageur adoptait une approche plutôt pragmatique, claire et assez utilitaire. Dans la phrase citée, il utilise néanmoins le conditionnel (*pourroient aller*)⁵⁷⁷. En plus, l'intention de la campagne menée jusqu'à Jérusalem n'est pas développée dans la suite du texte. D'un autre côté, cette idée pouvait probablement doter son projet d'une « valeur ajoutée » et, en même temps attirer davantage le lecteur potentiel du *Voyage d'outremer*⁵⁷⁸. L'idée de reconquérir Jérusalem restait d'ailleurs à l'origine de tous les projets de croisade contre les Sarrasins. L'Europe chrétienne, même aux temps où elle devait plutôt penser à se défendre, considérait la récupération de la Terre sainte comme l'objectif global de son expansion.

⁵⁷⁵ « (...) selon ce que on en auroit, qui n'en voudroit mettre aucuns dehors pour escarmouchier » (*Ibid.*, p. 228) ; « (...) et me samble que pour quelque chose on ne se doit point desmouvoir que tousiours on ne se teingne joint ensamble. » (*Ibid.*, p. 229).

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 230.

⁵⁷⁷ CAPPELLINI, p. 299.

⁵⁷⁸ « Ensuite, le mirage de la Ville sainte libérée ne peut que donner plus de poids aux propos de l'auteur face à un lecteur comme le duc Philippe de Bourgogne ». (*Ibid.*)

Par conséquent, le niveau de réalisme du projet de Bertrandon de la Broquière reste donc discutable. L'estimation du comportement des nations sous le joug ottoman dans les Balkans est du même ordre :

Il y a aussi, comme j'ay dit par avant, beaucoup de Crestiens qui par force servent le Turc comme Grecz, Vulgaires, Macedoniens, Albanois, Esclavons, Rasciens et de Servie subjectz au dispot de Rascie et Wallaques, lesquelz, comme il m'a esté dit, s'ilz veoyent les Crestiens et par especial les François en grant puissance contre le Turc, ce seroient ceulx qui luy porteroient plus de dommaige et luy tourneroient le dos, car il les tient en grant servitude⁵⁷⁹.

En effet, Bertrandon n'intègre pas directement ces nations des chrétiens locaux dans l'armée des croisés ; toutefois, il compte sur leur participation en argumentant par leur capacité à se révolter. De ce côté-là, il adopte une position contraire à son prédécesseur Guillebert de Lannoy qui excluait toute possibilité d'entraîner les chrétiens de l'Égypte et de Syrie à la cause des croisés. Il est vrai que l'on ne peut pas comparer aussi facilement les peuples des Balkans, récemment soumis mais toujours armés, avec les coptes ou nestoriens qui ne disposaient d'aucun moyen militaire pour pouvoir se révolter contre le régime mamlûk. Or Bertrandon évoque, en plusieurs passages de son récit, l'adhésion des nations des Balkans au sultan et la facilité avec laquelle le Grand Turc utilise ces chrétiens soumis contre ses ennemis, y compris les Occidentaux. Ce désaccord ainsi que le détail sur la popularité présumée des Français dans la région sont alors plutôt les moyens pour lesquelles le projet de Bertrandon fut plus attirant que réaliste⁵⁸⁰.

Le ton optimiste marque aussi la fin de ce passage : la conquête de la Grèce pourrait être facile si les troupes chrétiennes restaient unies et ne se dispersaient pas. Le problème de leur ravitaillement pourrait se résoudre par la voie fluviale et, d'après le projet, les pays de Rascie, Bulgarie, Macédoine et Grèce sont de plus suffisamment fertiles. Enfin, son but est de battre les Turcs sur le champ de bataille ou de les chasser au-delà des détroits⁵⁸¹. Bertrandon considère cette éventualité comme *vraisemblable* car le Turc s'est

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 224.

⁵⁸⁰ Il faut signaler, à ce propos, qu'encore à la fin du XV^e siècle Philippe de Commines note dans ses *Mémoires* une affirmation comparable : « Et tous ces païs sont Albanoyz, Esclavons et Grecz, et fort peuplés, qui sentoient des nouvelles du Roy [Charles VIII] par leurs amys qui estoient a Venise et en Pouille, a qui aussi ilz escripvoient, et n'attendoient que ce Messias pour se rebeller. » (Philippe de COMMYNES, *Mémoires*, éd. de Joël Blanchard, Paris 2001, p. 549). Cf. aussi CAPPELLINI, pp. 284-285.

⁵⁸¹ « Et fault aux Turcz qu'ilz combattent comme dit est, ou qu'ilz s'en fuyent oultre le destroit que nous appellons le bras Saint Georges, et qu'ilz abandonnent leurs femmes et leurs enfans et leurs biens (...) » (SCHEFER, p. 231).

toujours disposé, après avoir passé le Danube, à une bataille *et ainsi faut qu'il le face ou qu'il perde tout, comme dit est*⁵⁸².

Le projet de Bertrandon, dans son ensemble, ne part pas seulement de la propre expérience de l'observateur. Son auteur reflète aussi les événements récents qui s'étaient déroulés au moment de son périple⁵⁸³, notamment dans les Balkans, et d'une manière plus détaillée et plus démonstrative que ne l'avait fait son prédécesseur en Egypte et en Palestine. Dans la tradition bourguignonne des croisades, Bertrandon n'omet bien évidemment pas dans son ouvrage de mentionner la défaite de Nicopolis, survenue toutefois 37 ans avant sa visite de cette partie de l'Europe⁵⁸⁴. Cet événement-clé de l'engagement bourguignon dans la politique de croisade est rappelé dans le passage où l'auteur du *Voyage d'outremer* prône la discipline des troupes ottomanes :

*Il m'a esté dit et conté la manière que ce Turc et ses predecesseurs ont tenu au fait des batailles par quoy il a tousiours desconfi les Crestiens. Et mesme, quant ilz desconfirent l'empereur Sigemond et Monsieur le duc Jehan que Dieu veuille pardonner, ilz firent la diligence telle que j'ay dit cy devant*⁵⁸⁵.

Peut-être grâce au laps de temps écoulé, la défaite de Nicopolis ne joue pas un aussi grand rôle dans le projet de Bertrandon. Dans l'arrière-plan historique de cette initiative, elle reste à l'ombre d'un autre événement plus récent – la bataille de Golubac, ou plus précisément, le siège infructueux de cette forteresse sur le Danube⁵⁸⁶ – occupée par les Turcs – qu'y fit le roi Sigismond en 1428, c'est-à-dire cinq ans avant le passage de Bertrandon. Notre voyageur apprit le déroulement de la bataille de son compagnon de route, l'ambassadeur milanais Benedetto da Forli, témoin presque oculaire de l'événement, avec lequel il put visiter le sultan Murad II à Andrinople :

Et me dist ledit ambaxadeur que la derniere fois que ledit Turc desconfy ledit empereur [Sigismond] qui tenoit le siege à Coulonbach et que Messire Advis, ung chevalier de Poulaine fu tué à tout VI^M Walaques, il estoit party de devers ledit Turc et le jour devant

⁵⁸² *Ibid.*

⁵⁸³ Dans le chapitre concernant le pèlerinage, nous avons déjà traité du commentaire que Bertrandon fait à propos du siège de Constantinople de 1399 (*ibid.*, p. 164).

⁵⁸⁴ La mémoire de Nicopolis trouve son écho à un moment curieux lorsque Bertrandon rencontre un ancien prisonnier de cette bataille pendant son parcours en Asie Mineure, plus précisément dans la ville de Kūthaya: « En vérité, je cuide qu'il fu de ceulx qui furent prins en la bataille de Honguerie, quant monseigneur le duc Jehan y fu prins » (*ibid.*, p. 129).

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 222.

⁵⁸⁶ Golubac est une ville et forteresse qui se trouvent sur la rive droite du Danube, environ 100 kilomètres à l'est de Belgrade.

ladite desconfiture, il estoit arrivé devers ledit empereur. (...) Et fu ledit Messire Advis escorché et eut la teste coupée et trois autres avecques luy, de quoy ce fu grant pitié et fu porté devant le Turc remply de fuerre. De plusieurs autres choses qui lors advindrent comme il me fu dit, il n'est jà besoing que j'en face icy mention⁵⁸⁷.

En plus, Benedetto da Forli ne fut pas le seul à informer notre voyageur de cette défaite : *Je veys aussi deux arbalestriers Jenevoiz qui avoient esté à ceste bataille et me conterent comment l'empereur et son ost avoient passé la Dunoe en ses galées⁵⁸⁸.*

La bataille de Golubac devint, par la suite, un véritable *leitmotiv* du projet balkanique de Bertrandon car elle est rappelée à plusieurs occasions dans le récit. Par exemple, quand Bertrandon décrit la forteresse de Belgrade, il n'oublie pas de noter que *n'entre en cest place nul Rascien puisqu'elle est en la main du roy de Honguerie, lequel l'a eu du dispot de Rascie depuis IIII ans pour doute qu'il ne la perdist, ainsi qu'il fist Coulumbach qui fu grant dommaige pour les Crestiens⁵⁸⁹*. La prise de cette position est perçue comme une perte importante pour la chrétienté dans les Balkans car elle assurait, tout comme Gallipoli dans les Dardanelles, le libre passage des Turcs à travers le Danube. Dans le passage suivant, qui précède le projet même que nous venons d'analyser, nous pouvons constater l'intention de reconquérir ce lieu stratégique à l'aide de l'artillerie :

Le Turc tient sur la Dunoe ledit chastel de Coulumbach lequel fu audit dispot qui est deux journées au dessus de Belgrado et m'a l'en dit qu'il est forte place, mail il se peut tresbien assieger et batre de bombardes et d'autres engins et garder qu'il ne porroit avoir secours que à tresgrant desavantage. Et en ce chastel tient le Turc bien cent fustes pour passer en Honguerie quant bon luy samble, car nul ne luy resiste à l'encontre. Et en est capitaine celuy Ceynman bay que j'ay dit cy devant⁵⁹⁰.

La victoire de troupes ottomanes sur le roi Sigismond de 1428 sert également d'exemple de discipline dans le même passage que celui dont nous avons déjà parlé pour rappeler la défaite de Nicopolis : *Et samblablement firent ilz dernièrement quant ilz desconfirent*

⁵⁸⁷ SCHEFER, pp. 196-198. « Messire Advis » est Zawisza Czarny de Garbów (autour de 1370-1428), le champion de la chevalerie polonaise, présent entre autre à la bataille de Tannenberg en 1410. Sa mort est décrite dans d'autres sources de l'époque : l'édition de Ch. Schefer cite le chroniqueur Maciej (Matthieu) de Miechów, actif au début du XVI^e siècle (voir SCHEFER, p. 197, note 1) mais le témoignage le plus authentique et le plus éloquent est celui de Jan Długosz. Dans sa relation postérieure, cet annaliste utilise même les vers pour exprimer la mort héroïque du chevalier. Voir *Annales seu Cronicae incliti Regni Poloniae opera venerabilis domini Joannis Dlugossii. Liber undecimus*, éd. de Jerzy Wyrozumski, Varsovie 2000, pp. 234-239.

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 213.

⁵⁹⁰ *Ibid.*, p. 215.

*ledit empereur devant Coulumbach là où Messire Advis, chevalier de Poulaine, moru comme dit est*⁵⁹¹.

Enfin, l'analyse la plus précise trouve sa place au sein du projet de croisade. Bertrandon y résume encore une fois les connaissances acquises de Benedetto da Forlì et des arbalétriers génois :

*Car en m'a dit que derrainement qu'ilz combatoient l'empereur Sigemond, s'il eust voulu croire, il ne luy estoit nul besoin de abandonner sa place. Car il avoit avecq luy XXV ou XXX^M Hongres et n'avoit que II^C arbalestriers Lombars et Jennevois qui entretindrent les Turcz jusques à ce que ledit empereur fu entré en ses galées qu'il avoit sur la Dunoe. Et les VI^M Wallaques ensamble le chevalier de Poulaine que j'ay cy dessus nommé s'estoient mis sur une petite montaignette à part ung pou loing de ceux de l'empereur, et là furent tous tailliés en pieces*⁵⁹².

Après le siège infructueux de la forteresse et l'arrivée de l'ost menée par Murad II, les troupes de Valachie, sous le commandement de Zawisza Czarny (le Noir), devaient en effet couvrir le repli, ou bien la fuite, du roi Sigismond qui, en fuyant, s'embarquait sur les rives du Danube sur les bateaux. Bertrandon et ses contemporains devaient associer cet épisode avec la situation de Nicopolis, très semblable, où le roi de Hongrie se comporta identiquement. De ce fait, la mort du chevalier polonais et de ses hommes, bien qu'héroïque, fut en vain ; elle n'aurait pas eu lieu si les troupes chrétiennes menées par le roi Sigismond avaient tenu ensemble. En d'autres termes, les chrétiens auraient dû suivre les instructions de Bertrandon à propos de la cohésion des troupes, omniprésentes dans la partie « prospective » du projet.

De ce point de vue, la bataille de Golubac devint l'un des motifs principaux pour la rédaction du projet que nous avons cherchés au début de cette sous-partie. Il est pourtant difficile de répondre à la question de savoir si Bertrandon avait été au courant de cet événement avant son départ pour son grand voyage d'Orient. Peut-être la nouvelle atteignit-elle la cour de Bourgogne peu après 1428, mais nous n'en disposons pas de preuve dans les sources narratives ou diplomatiques. Il est assez probable que Bertrandon ait tiré la totalité de ses connaissances des seuls informateurs italiens qu'il a rencontrés lors de son retour d'Asie Mineure. Enfin, il faut répondre à la question de savoir quel rôle cette bataille (ainsi que l'état déplorable des gardes à Belgrade) put jouer pour que

⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 222.

⁵⁹² *Ibid.*, p. 225.

Bertrandon incorporât son projet justement à cet endroit du texte du *Voyage d'outremer*⁵⁹³.

La défaite récente des troupes chrétiennes devait servir à notre stratège d'exemple explicite. C'est probablement la raison pour laquelle Bertrandon, en rédigeant son propos, mentionne Golubac cinq fois dans le texte. Les traits communs avec la bataille de Nicopolis ont pu contribuer au succès et à l'intérêt du projet auprès du lectorat de la cour de Bourgogne. En même temps, cet épisode renouvelle les enjeux des relations compliquées entre la Bourgogne et le roi Sigismond de Luxembourg. Le *Voyage d'outremer* reprend à son tour la critique de l'empereur plutôt peureux et indécis en le mettant en opposition avec *ung prince bien obey qu'il voulsist faire par le conseil de ceulx qui congnoissent leur maniere de faire*⁵⁹⁴, c'est-à-dire Bertrandon lui-même. Bien que la bataille de Golubac, survenue cinq ans avant la visite de notre voyageur en Serbie, ne doive pas être considérée comme l'impulsion unique de la rédaction du projet, elle en était au moins un sujet, représentant à la fois son arrière-plan historique et un exemple de la tactique à ne pas suivre.

Nous allons porter notre attention encore sur le dernier aspect de cette partie du *Voyage d'outremer*. A son début, nous avons déjà remarqué la rupture avec la ligne narrative du récit entier : Bertrandon commence son traité après avoir décrit la ville et la forteresse de Belgrade. Pour bien encadrer ce texte en entier, regardons aussi la limite ultime de ce que nous appelons le projet :

*Et est assés vraysemblable, car on l'a tousiours veu jusques icy que toutes et quantes foys que le Turc a fait venir armée pour passer la rivyere de la Dunoe, il s'est toudis ordonné et a esté prest pour combatre et ainsi faut qu'il le face ou qu'il perde tout, comme dit est. Au partir de Belgrado, je passay la Dunoe qui à celle heure avoit bien x miles de large (...)*⁵⁹⁵.

Bertrandon reprend donc la description de son parcours là où il l'avait abandonnée. A première vue, nous pouvons constater que le projet de l'écuyer bourguignon pourrait exister séparément du reste du *Voyage d'outremer* ; en même temps, le texte intégral du récit pourrait se passer de cette partie que nous venons d'analyser. Ce propos doit toutefois être davantage nuancé: d'un côté, dans le projet, Bertrandon répète certains

⁵⁹³ S. Cappellini affirme que c'était là le mobile immédiat de la mise par écrit du projet. Cette interprétation est toutefois trop tributaire du texte-même (Cf. CAPPELLINI, p. 293).

⁵⁹⁴ *Ibid.*

⁵⁹⁵ *Ibid.*

traits caractéristiques des Turcs qu'il avait déjà remarqués au début de son parcours de l'Anatolie⁵⁹⁶. D'un autre côté, le rappel de la bataille de Golubac qui se trouve au sein du traité contient l'expression *comme dit est* en faisant référence à la description de la bataille faite par Benedetto de Forli bien avant le commencement du projet-même⁵⁹⁷. De toute façon, ce détail ne contredit pas le caractère isolé du projet vis-à-vis du contexte de récit. C'est ainsi que nous devons également nuancer le fait que nous avons déjà signalé au début, c'est-à-dire le contraste entre les *Rapports* de Guillebert de Lannoy, texte bien isolé du reste du récit, avec le traité de croisade rédigé par Bertrandon, intégré dans son ouvrage. Le seul argument pour marquer cette différence consiste dans le fait que les *Rapports* existent en tant que document isolé, dont un exemplaire s'est conservé jusqu'à nos jours. N'en est-il pas de même dans le cas du projet de Bertrandon ? Il est vrai que le *petit livret par maniere de memoire*, mentionné dans le prologue de l'ouvrage, semble se référer plutôt aux notes préparatoires pour le récit intégral du *Voyage d'outremer*. Il est cependant aussi possible de travailler avec l'hypothèse d'un Bertrandon rédigeant d'abord son seul projet, car cet aspect était le plus urgent et le plus utile pour le duc de Bourgogne et ses conseillers, et continuant ensuite avec le reste de l'ouvrage. L'absence du projet isolé dans un manuscrit séparé, équivalent des *Rapports* de Guillebert de Lannoy, représente pourtant un énorme obstacle, impossible à dépasser pour continuer une réflexion dans cette direction. En même temps, le traité militaire bien intégré dans le *Voyage d'outremer* lui fournit les informations stratégiques nécessaires qui justifiaient l'utilité du périple effectué par Bertrandon de la Broquière⁵⁹⁸.

Toute cette argumentation dépend toutefois de la proposition d'une échelle temporelle selon laquelle on pourrait reconstruire la genèse du texte intégral. La question de la périodisation ainsi que de la matière de la croisade reprend en effet un autre contexte, si l'on se concentre sur la fin du *Voyage d'outremer* où le « second projet » de Bertrandon de la Broquière apparaît pour compliquer encore davantage la question de la chronologie.

⁵⁹⁶ Cf. surtout les parties concernant les qualités personnelles et le soin des chevaux : SCHEFER, pp. 61-62, p. 97 et pp. 217-220.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 222 et pp. 196-198.

⁵⁹⁸ D'après CAPPELLINI, p. 302.

Le second projet de Bertrandon et la chronologie

Dans trois des quatre manuscrits conservés⁵⁹⁹ contenant le *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière, il est possible de trouver encore un autre document provenant du même auteur. C'est le traité intitulé *L'avis et advertissement (...) en amonestant les seigneurs chrestiens pour la conqueste de la Grece, de la Turquie et de la Terre Sainte*⁶⁰⁰ complétant d'une manière spécifique le « premier projet » de notre voyageur. En même temps, ce nouveau texte réagit à un autre compte-rendu, écrit par un certain *Jehan Torzelo, chevalier, serviteur et chambellan, comme il dit, de l'empereur de Constantinoble*. Dans les manuscrits, il précède celui de Bertrandon. Le texte inclus de Giovanni Torzello (ou Torcello), originaire de Crète vénitienne et chambellan de l'empereur Jean VIII⁶⁰¹, fut écrit pour le pape Eugène IV à Florence en mars 1439 pendant le concile général et il fut envoyé à Philippe, duc de Bourgogne. Dans la préface du deuxième projet, on peut apprendre les détails de cet envoi :

*Lequel avis [de Giovanni Torzello] mon tresredoubté seigneur me bailla après que je fus revenu de mon voyaige par terre de Jherusalem jusques en France, pour le faire translater de langaige florentin en françois, et puis ordonna qu'il fust attaché à la fin de mon voyaige, mis par escript cy dessus par Maistre Jehan Mielot, chanoyne de Saint Pierre de Lille et le moindre des secretaires de mon tresredobté seigneur*⁶⁰².

Pour une meilleure orientation dans cette thématique, présentons tout d'abord en grandes lignes le projet de croisade contre les Turcs de quelqu'un qui, d'après ses propres mots, passa douze ans à la cour et dans les contrées du Grand Turc⁶⁰³. Après les estimations du nombre de combattants (environ cent mille guerriers) suivent les exhortations et l'expression du but final : après avoir rompu l'armée des Turcs, *on peut en moins d'un mois conquerer la sainte Terre de promission*. Pour avoir du succès, il suffit de disposer d'environ 80 mille hommes et d'avancer à travers la Hongrie et le Danube en trois directions : une partie des troupes chrétiennes doit passer par Vidin (une ville sur le Danube, non loin de Nicopolis) pour continuer ensuite à Andrinople, alors capitale du Grand Turc. Le second corps se met en route depuis Belgrade. La troisième partie du contingent n'est pas explicitement définie dans le projet, mais on peut supposer qu'il

⁵⁹⁹ BNF, Ms. fr. 5639 (fol. 78v.-83r.), Ms. fr. 5593 (fol. 257r.-263v.), Arsenal, ms. 4798 (fol. 261v.-267v.).

⁶⁰⁰ Ce texte est également reproduit dans l'édition de Ch. Schefer (SCHEFER, pp. 267-274).

⁶⁰¹ *Le Voyage d'Orient*, p. 9.

⁶⁰² SCHEFER, p. 267.

⁶⁰³ D'après SCHEFER, p. 263.

s'agissait des troupes venant de Constantinople ou de la Morée. D'après Torzello, les croisés pourraient aussi compter sur l'aide des trois armées chrétiennes menées par les seigneurs de Rascie, d'Albanie et l'empereur de Morée. Le traité mentionne plus loin aussi le soutien du seigneur de Valachie, mais la vision enthousiaste du chambellan byzantin ne s'y termine pas encore. Selon ses estimations, il y a encore dans la région environ 50 mille chrétiens *qui sont subjects au Turc et incontinent qu'ilz verroyent la puissance des crestiens se rebelleroyent contre le Turc et seroient ceulx qui plus le destruiroyent*⁶⁰⁴. La première armée venant de Vidin avait pour son objectif le siège d'Andrinople. Cette action militaire avait pour but non seulement de paralyser les troupes ennemies mais aussi d'empêcher le Grand Turc de *venir à dos aux autres puissances [chrétiennes]*⁶⁰⁵. D'un seul coup, la capitale des Ottomans serait isolée du soutien des autres Turcs. Il faudrait entretemps garder et bloquer les détroits de Gallipoli par une vingtaine de gallées *qui empechassent la Turquye de en donner secours à la Grece*. Ce blocage serait effectué, d'après Torzello, par les Vénitiens et les Catalans *qui tresvoluntiers le feroient pour la deslivrance de leurs lieux et seigneuries que ont pris les Turcz et que journallement leur font des molestes*⁶⁰⁶. En somme, l'auteur de ce traité présente l'idée d'une nouvelle grande croisade, avec les instruments spirituels nécessaires⁶⁰⁷, à laquelle participeraient les contingents de toute l'Europe chrétienne : *Et l'Allemagne, la Hongrie, la Behaigne, la Cratonye [?]*⁶⁰⁸ *qui sont tous voisins et batus des Turcz pourroyent mettre dans les champz cent mil combattans*⁶⁰⁹.

Ce discours pompeux et trop optimiste (*ladite entreprinze, seroit chose treslegiere de la povoir faire*) ainsi que ses connaissances un peu floues de la géopolitique des Balkans furent peut-être les motifs principaux pour lesquels le duc ou son chancelier demandèrent à Bertrandon de donner son avis sur la matière. Connaissaient-ils auparavant, tant Philippe le Bon que Jean Miélot, le « premier projet » de Bertrandon? Comme on doit pencher plutôt pour la négative, la conséquence en est que le « premier projet » que nous venons d'analyser ne devait pas avoir déjà été délivré en tant que document isolé juste après le retour de Bertrandon en 1433. La tâche de traduire le projet de Giovanni Torzello

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 265.

⁶⁰⁵ *Ibid.*

⁶⁰⁶ *Ibid.*

⁶⁰⁷ « que Nostre Sainct Père le Pape donne la conqueste à aucun noble et vaillant prince à ce souffissant et mette indulgence par toute christienté pour assamblar argent tant pour souldes de gens comme pour autres choses. » (*Ibid.*, p. 266).

⁶⁰⁸ Peut-être la ville de Cracovie que l'auteur considère comme un pays ce qui correspond à ses connaissances faibles de la géographie de l'Europe de l'Est.

⁶⁰⁹ *Ibid.*

et d'y réagir, attribuée à notre voyageur, semble confirmer cette hypothèse – ce n'est probablement qu'à ce moment-ci que l'expert bourguignon en questions orientales entre en scène. Dans le prologue de son second projet que nous citons ci-dessus, Bertrandon lui-même date ce mandat assez vaguement : *après que je fus revenu de mon voyage par terre de Jherusalem jusques en France*. Le texte ne peut pas avoir été rédigé avant 1439, c'est-à-dire au moins six ans après le retour de l'espion bourguignon. Pourtant, la chronologie des deux textes n'en est pas mise en cause. Dans l'*Advis et advertissement*, Bertrandon fait à plusieurs reprises référence à son premier traité, intégré au sein du *Voyage d'outremer*⁶¹⁰. En outre, le « second projet » essaye de réagir à l'*advis de Messire Jehan Torzello* et de nuancer ses propos idéalistes.

Le second projet de Bertrandon⁶¹¹, deux fois plus long que celui du chambellan byzantin, présente une vision parallèle, quoique différente par de nombreux détails. Comme si le texte de Torzello lui servait de tremplin, le chambellan bourguignon réagit directement à son prédécesseur *touchant l'advis cy dessus escript*. Sur le plan géopolitique, Bertrandon introduit plusieurs actualisations en parlant de *dispote de Rascie [qui] a esté despuis dechassé par le Turc hors de la plus grant partie de ses pays de Rascie et de Servie*⁶¹², ce qui veut dire que ce dernier n'était pas aussi puissant qu'à l'époque de la rédaction de Torzello. Quant au nombre des combattants Turcs, Bertrandon est *grosso modo* d'accord avec son précurseur (et avec son premier projet), en avouant son ignorance de tous les détails. Ce qui différencie nettement les deux projets, c'est surtout la stratégie envisagée : à la campagne de Vidin à Andrinople, Bertrandon préfère le chemin de Belgrade à Sofia qui est plus sûr, peut-être mieux pourvu de vivres et plus proche des alliés chrétiens – les Albanais et les Slaves⁶¹³. Or, en ce qui concerne ces derniers, Bertrandon ne partage surtout pas l'enthousiasme de Torzello concernant leur ralliement spontané aux croisés. Pour assurer leur aide militaire, l'auteur du deuxième projet conseille de les prévenir à l'avance et de négocier avec eux le nombre des hommes prêts à combattre le Turc. La

⁶¹⁰ « Et on leurs coiffes faictes de fil d'archal assez fortes contre le coup d'une espée, sous leurs chappeaux ou tocques, comme j'ay dict par avant » ; « Si me semble, comme je l'ay ci-devant touché en mon livre (...) » (*Ibid.*, p. 269). Le second traité utilise mêmes certaines formulations spécifiques du premier (« rassembler comme pourceaux », cf. p. 223 et 270).

⁶¹¹ *Ibid.*, pp. 267-274.

⁶¹² *Ibid.*, p. 268. La conquête turque de la Rascie s'effectua progressivement dans l'intervalle des années 1432 et 1444. Cette précision est utile aussi pour déterminer si Bertrandon essayait d'être renseigné même après avoir effectué son voyage ou s'il se contentait des résultats de ses propres observations. Dans notre cas, la première possibilité serait la plus probable.

⁶¹³ A propos du chemin à travers les Balkans que Bertrandon a choisi voir Constatin JIREČEK, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague 1877, notamment pp. 109-111. Ce passage a été aussi récemment analysé chez Mihailo POPOVIĆ, *Von Budapest nach Istanbul. Die Via Traiana im Spiegel der Reiseliteratur des 14. bis 16. Jahrhunderts*, Leipzig 2006, notamment pp. 126-133.

prudence du second projet à ce propos le met en légère contradiction avec le traité précédent qui compte sur l'aide des chrétiens soumis contre leur oppresseur, comme nous l'avons démontré auparavant. Au lieu de s'appuyer sur une alliance peu sûre avec les peuples locaux, soumis mais rebelles à la domination ottomane, l'*Advis et advertissement* compte davantage sur les ressources militaires fiables de l'Occident. C'est ainsi que Bertrandon reproche à Torzello sa négligence de la puissance extraordinaire des archers, arbalétriers et d'autres armées de nombreuses parties de l'Europe occidentale qui dépassent les Turcs en qualité et en puissance des armes. De concert avec son premier traité, notre Bourguignon précise et prescrit les règles de comportement dans l'armée des croisés, les précautions contre la tactique et les ruses des Turcs, en particulier la fameuse déroute simulée. Ici de nouveau, le manque d'obéissance chez les croisés est mis en opposition avec la dévotion du peuple turc vis-à-vis du sultan. Enfin, quant à la conquête de la Terre sainte, Bertrandon est tout aussi plus prudent que dans son premier traité : à la différence de Giovanni Torzello, il trouve que *la chose n'est pas si legiere à faire*, au moins en ce qui concerne le parcours terrestre que notre voyageur connaissait bien⁶¹⁴. *Au regart de la mer, je m'en rapporte à ceulx qui cognoissent mieulx la chose qu'il ne faict*, ajoute l'espion bourguignon, peut-être se référant à son prédécesseur Guillebert de Lannoy et ses *Rapports*⁶¹⁵.

L'analyse des deux projets de Bertrandon nous pousse donc à résumer la genèse de cette affaire. Après son retour, Bertrandon disposait sans doute de notes sur son périple, en forme du *tout petit livre* – il est toutefois difficile d'éclaircir les conditions de sa mise par écrit⁶¹⁶. Nous avons montré que le texte du « premier » projet pouvait théoriquement figurer séparément, comme les *Rapports* de Guillebert de Lannoy, grâce à son style fort différent du reste du récit. Or, faute d'une version sous forme isolée dans un autre manuscrit, cette hypothèse est difficile à confirmer. Il est pourtant probable que Bertrandon ait écrit ce traité (en même temps que son *petit livre* des notes préparatoires pour le récit de voyage) pendant ou peu après son retour. Six ans plus tard, en 1439, le duc Philippe le Bon le charge de traduire le traité de Giovanni Torzello, qu'il vient d'obtenir, et d'y rédiger une réponse. D'après J. Paviot « de même que pour le rapport de

⁶¹⁴ SCHEFER, pp. 273-274.

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 274.

⁶¹⁶ L'hypothèse de J. Paviot à ce propos est la suivante : « Vu les détails de son itinéraire au Proche-Orient, nous pouvons penser qu'il commença à les rédiger à Constantinople et qu'il compléta son récit pour l'Europe orientale à Vienne (il n'indique en effet plus les journées de voyage à partir de Sankt Pölten, à deux étapes de Vienne). D'ailleurs, certaines observations ayant valeur générale ou devançant la chronologie interdisent de penser à un journal. » (*Le Voyage d'Orient*, p. 10).

son voyage, celui-ci [Bertrandon] ne rendit rien au duc. »⁶¹⁷ Selon cette interprétation, la totalité des documents concernant cette affaire – les notes du voyage, le premier projet, le traité de Torzello et la réaction de Bertrandon – n’entrèrent en scène qu’après 1455. C’était la période de l’intérêt renouvelé pour les affaires d’Orient qui suivit la chute de Constantinople en 1453 et dont la manifestation la plus solennelle fut le fameux *Banquet du Faisan* du mois de février de l’année suivante⁶¹⁸.

Or, si la première version intégrale du *Voyage d’outremer* avait été rédigée à la fin des années 1450, il y aurait au moins deux grands événements – la bataille de Varna en 1444 et la conquête de Constantinople en 1453 – qui auraient dû trouver un écho dans le récit ainsi que dans le second projet. Aucune allusion n’y est faite dans le texte⁶¹⁹. En plus, la thèse de S. Cappellini démontre les difficultés que poserait une telle datation simpliste de l’ouvrage de Bertrandon. Sa rédaction définitive combine en effet l’évocation des événements historiques relatifs au voyage lui-même avec des circonstances qui y sont postérieures. Nous devons donc exposer, dans ce qui va suivre, plusieurs arguments qui amènent à situer le moment de la rédaction à une période plus ancienne, celle des années 1436-1444⁶²⁰ :

- 1) A Damas, Bertrandon rencontre Jacques Cœur qui *a eu grant auctorité en France et a esté argentier du roy* – le fameux marchand devient argentier en 1436 et ne tombe en disgrâce qu’en 1451⁶²¹.
- 2) A la fin du récit, Jean Germain est cité comme *evesque de Chalon sur la Sone*⁶²² – sa désignation eut lieu en 1436.
- 3) On parle, dans le récit, de la fille du despote de Serbie qui devient femme de Murad II – Mara Branković épousa le sultan turc en 1435.

⁶¹⁷ J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, p. 87

⁶¹⁸ « (...), on s’intéressa à l’Orient, on exhorta à la croisade, on échafauda des projets de conquête de Constantinople sur le Turc. (...) Ce fut aussi l’occasion pour Bertrandon de la Broquière de mettre à jour ses notes de voyage, par l’intermédiaire de Jean Miélot, et on eut enfin son avis sur le projet de Jean Torcello qui lui avait été transmis en 1439. » (*ibid.*, p. 149). En général, la recherche historique concernant cette question utilise d’ailleurs le même schéma, Cf. Robert SCHWOEBBEL, *The Shadow of the Crescent. The Renaissance image of the Turk (1453-1517)*, Nieuwkoop 1967, p. 106 ; B. SCHNERB, *L’Etat bourguignon*, p. 308.

⁶¹⁹ Le passage du second projet « Et les murs de toutes les grosses villes dedans le pays de la dite Grece sont abatus, si ce n’est Constantinoble et le chaste de Dymoticque » (SCHEFER, p. 272) n’est pas susceptible d’être interprétée comme la preuve que les Turcs avaient déjà l’ancienne capitale de Byzance en leurs mains (cf. J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, p. 149).

⁶²⁰ Ici, nous suivons la thèse de CAPPELLINI, pp. 60-63.

⁶²¹ SCHEFER, p. 32.

⁶²² *Ibid.*, p. 261.

4) L'Empire Ottoman ne figure pas du tout dans le prologue de l'ouvrage entier, ce qui ne serait pas très probable, si le *Voyage d'outremer* avait été rédigé après la défaite de Varna.

5) La prise de Kruševac, ayant lieu *vi. ans* avant la visite de notre voyageur d'après le récit⁶²³, renvoie à la conquête de la ville par Murad II en 1427. Cette indication temporelle fait alors référence au voyage même de Bertrandon, et non au moment de la rédaction.

La seule preuve *a contrario* que l'on trouve qui milite pour une datation postérieure est la mention de la ville de Niš, prise et détruite par les Turcs *depuis cinq ans ença*⁶²⁴. Cette indication reporte, d'après S. Cappellini, la date de la rédaction jusqu'en 1456⁶²⁵. Il est vrai que la ville fut reprise des Ottomans en 1451, après une courte période de contrôle par Georges Branković. Pourtant, l'expression de Bertrandon *le Turc l'a prinse par force et l'a toute destruite* fait plutôt allusion à une autre prise de la ville par les Ottomans, bien antérieure, qui eut lieu en 1428⁶²⁶.

Un autre argument pour la datation postérieure trouve son appui dans le fait que l'ensemble des manuscrits où se trouve le *Voyage d'outremer* possède aussi les projets de Torzelo et la réaction de Bertrandon. Ceux-ci ne datent que de la fin des années 1450 car ils contiennent, entre autres, la traduction de l'*Advis directif pour faire le passage d'oultre mer*, ouvrage du dominicain Guillaume Adam du XIV^e siècle, et la *Description de la Terre sainte* de son confrère Brochard l'Alemant, traduits, tous les deux, du latin en français par Jean Miélot dans les années 1455-1457. Or, ces deux traités traduits ne figurent pas dans l'un des manuscrits, le Ms. Fr. 5639 dont la datation est impossible à fixer précisément. De toute façon, une source commune aux quatre manuscrits est à supposer⁶²⁷. Pour en tirer des conclusions, il est possible d'admettre l'hypothèse selon laquelle le travail de rédaction du *Voyage d'outremer*, ainsi que celui de la réponse au projet de Torzello (le second projet de Bertrandon), a pu être entamé dans la période entre les années 1439-1444, c'est-à-dire entre la rédaction du projet de Torzello et la croisade qui finit par le désastre de Varna. Le texte qui en résultait peut se trouver dans le Ms.

⁶²³ *Ibid.*, p. 206.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 204.

⁶²⁵ CAPPELLINI, p. 63.

⁶²⁶ SCHEFER, p. 204. Pour la prise par les Ottomans de 1428, voir l'article concernant la ville de Niš sur la version serbe de Wikipédia (<http://sr.wikipedia.org/wiki/%D0%9D%D0%B8%D1%88#note-ODB-18>), confirmé d'ailleurs dans *Lexikon des Mittelalters*, Stuttgart – Weimar, 1999, t. VI, p. 1199 (article « Nis » de J. Kalic).

⁶²⁷ CAPPELLINI, p. 449.

5639, contenant encore un grand nombre de fautes, sans enluminures et surtout sans les traductions des traités du XIV^e siècle⁶²⁸. Les manuscrits postérieurs, y compris le plus soigné Ms. 9087 en parchemin, destiné au duc et contenant déjà une enluminure du siège de Constantinople par les Turcs, furent exécutés à partir de ce modèle⁶²⁹.

Cette interprétation de la genèse des deux projets de Bertrandon rend la situation beaucoup plus claire – son texte réagit aux événements qui précèdent son voyage, tels que la bataille de Golubac, les prises ottomanes des villes de Niš et de Kruševac, tout en actualisant seulement les conditions générales pour le passage éventuel des troupes de croisés, comme par exemple l’occupation progressive de la Rascie par les Turcs ou l’union matrimoniale du despote local avec le sultan ottoman.

Conclusion

L’engagement de nos voyageurs au service du mouvement de la croisade prenait donc un visage multiple. Dans le chapitre précédent, nous avons démontré en partie le rôle de la croisade en tant que facteur de la mémoire chevaleresque. Ensuite, notre propos s’est concentré sur la facette active de cet engagement, surtout si nous observons l’activité militaire de Guillebert de Lannoy qui constitue l’un des sujets principaux de ses *Voyages et ambassades*. En revanche, le texte de son contemporain Nompar de Caumont, concentré plutôt sur son propre pèlerinage à Jérusalem, ne présentait, malgré ses nombreux enjeux « chevaleresques », en aucun lieu le noble gascon en tant que croisé. Néanmoins, son goût de se battre contre les infidèles se manifeste lors de l’épisode de la poursuite infructueuse des galées turques⁶³⁰. Le *Saint voyage de Jherusalem*, rédigé par Ogier d’Anglure est, dans ce contexte, encore moins loquace – la visite des lieux saints demeure le sujet principal et unique du texte entier. Pourtant, le *negotium crucis*, dans ses formes et défis divers du Moyen Âge tardif, a pu jouer un certain rôle dans la carrière de ce noble champenois : à son retour de la Terre sainte à Venise, Ogier rencontre Henri de Bar et Enguerrand de Coucy, s’embarquant pour participer à la croisade de Hongrie de 1396 qui devait se terminer par la déconfiture de Nicopolis⁶³¹. Or le seigneur d’Anglure

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 434 et 455.

⁶²⁹ Voir le stemma *ibid.*, p. 454 où le Ms. 5639 (*B*) est considéré comme le plus ancien.

⁶³⁰ DE LA GRANGE, p. 80.

⁶³¹ « (...) et pendant iceux .vj. jours vindrent audit Venise monseigneur messire Henri de Bar et monseigneur de Coucy, que s’en alerent en Hongrie, pour aller outre ensemble monseigneur le conte de Nevers, contre les Turcs. » (BONNARDOT – LONGNON, p. 98).

n'avait probablement plus envie de les accompagner, fatigué par son long voyage et empêché peut-être aussi pour des raisons financières⁶³².

C'est surtout l'idée de campagne militaire contre les infidèles qui trouve, dans certains de nos récits, une fortune particulière. Dans le cas de Bertrandon de la Broquière, elle constitue même la genèse du récit. Ce voyageur, tout comme son prédécesseur Guillebert de Lannoy, est souvent désigné comme « expert » ès affaires d'Orient. Les rapports de leurs missions de reconnaissance lient trois aspects caractéristiques et en même temps nécessaires de ce type d'engagement en faveur de la croisade : expérience du voyageur, connaissances du domaine militaire et capacité d'exprimer les phénomènes observés sous une forme textuelle. Dans ce chapitre, nous avons relevé les points communs ainsi que les disparités entre les deux résultats de cette activité d'espionnage, les *Rapports* de Guillebert et les parties respectives du *Voyage d'outremer* de Bertrandon. Malgré la période intermédiaire relativement courte entre les deux voyages en Orient (1423-1432), les deux entreprises témoignent d'un changement important dans le contexte de leur envoi : en tant qu'adversaire principal dans la future croisade, l'Égypte est remplacée par la Porte Ottomane. Or, malgré le fait que les deux projets couvrent la totalité du territoire à conquérir, il est bien évident que la Terre sainte avec Jérusalem en son centre reste l'objectif ultime. Si ce but est beaucoup plus présent dans les *Rapports* de Guillebert de Lannoy qui même envisage le repeuplement du Levant par les latins, certains éléments dans le *Voyage d'outremer* laissent penser que son successeur dans l'espionnage a le même objectif ultime en ligne de mire. Outre la référence (plutôt une clause de style) à la campagne de Jérusalem dans le premier projet de Bertrandon, que nous avons d'ailleurs signalée, la conception générale de l'ouvrage de cet agent bourguignon doit ici surtout attirer notre attention. Ici, le « pèlerinage » initial peut reprendre les motifs du discours de la croisade aussi bien que l'appellation de l'entreprise entière *voyage (...) en la terre d'oultre mer* qui donne d'ailleurs son nom à tout le récit⁶³³. Enfin, l'ouvrage de Bertrandon est explicitement destiné à ceux qui désirent *entreprendre la conquête de Jherusalem*, et la route proposée à parcourir se dessine par terre *depuis Iherusalem jusques à la duchié de Bourgoigne*⁶³⁴.

⁶³² Philippe CONTAMINE, « 'Les princes, barons et chevaliers qui a la chevalerie au service de Dieu se sont ja vouez'. Recherches prosopographiques sur l'ordre de la Passion de Jésus-Christ (1385-1395) », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, eds. M. Nejedlý – J. Svátek, Toulouse 2009, pp. 44-67, ici p. 64.

⁶³³ SCHEFER, p. 1.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 2.

Enfin, une chose est évidente : le devoir de ces deux espions était de parcourir des territoires des infidèles, souvent peu connus, avec les yeux ouverts. Bien que leur tâche primordiale consistât dans l'observation des phénomènes stratégiques au service de la campagne militaire (surtout chez Guillebert de Lannoy), les deux aventuriers absorbaient, en même temps, une quantité extraordinaire d'impressions en dehors du cadre de la croisade.

Chapitre 5 : L'image de l'Autre dans les récits des nobles de la fin du Moyen Âge

Après avoir traité les caractéristiques communes (piété, pèlerinage) ou les manifestations spécifiques (chevalerie) pour notre corpus de textes, il nous reste à analyser le dernier trait qui donne au récit de voyage ce qui donne sa spécificité au récit de voyage et, en même temps, qui conduit ce genre du monde médiéval à un long chemin vers la littérature moderne. En d'autres termes, si la reprise de certains *topoi*, liés au pèlerinage, et la reprise des légendes ou traditions locales, véhiculées par d'autres textes ou par l'oralité, classent nos textes dans l'espace littéraire et textuel du Moyen Âge, l'intérêt pour les choses étranges, inouïes ou merveilleuses, lié à la curiosité du voyageur est un trait caractéristique qui domine dans ce genre jusqu'à nos jours. Sur ce plan textuel, l'espace consacré dans les récits aux phénomènes figés (paysage biblique, reprise des légendes, des histoires) diminue proportionnellement en faveur des éléments qui caractérisent plutôt l'authenticité du voyage individuel (observations et histoires personnelles, merveilles etc.). Cette proportion change progressivement pendant tout le Moyen Âge, bien que ce développement ne soit pas uniforme. Néanmoins, on peut constater une certaine accélération de ce processus aux XIV^e-XVI^e siècles lorsque l'expérience visuelle des voyageurs commence à remplacer l'ouïe en tant que source de connaissance pour rédiger leurs textes¹.

Certes, les voyageurs médiévaux avaient commencé à manifester leur intérêt pour l'*autre*, en balbutiant des rudiments d'ethnographie², bien avant que nos quatre nobles du tournant des XIV^e et XV^e siècles ne se mettent en route. A partir du XIII^e siècle, l'*autre* est essentiellement celui chez qui on va, là où l'occidental se sent à son tour étranger ; dans la plupart des cas, il s'agit de l'espace oriental et des populations d'Orient qui peuvent être musulmanes, chrétiennes ou, éventuellement, païennes³.

En théorie, le contact du voyageur médiéval avec l'*autre* suit certaines phases essentielles : *primo* la rencontre avec la différence et, *secundo*, la tendance à le décoder et réintégrer. Enfin, le voyageur est obligé de rendre compte de la réalité étrangère à ceux qui,

¹ Paul ZUMTHOR, *La Mesure du monde*, Paris 1993, pp. 307-309.

² D'après Nicole CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris 2000, p. 145.

³ Christine BOUSQUET-LABOUERIE, « La ville de l'autre », *Medieval Encounters*, 11/1-2 (2005), p. 40.

contrairement à lui, n'ont pas pu la voir de leurs propres yeux ni la vivre de tout leur être⁴. Il se pose souvent la question de savoir comment l'*autre* pourrait se rapprocher de lui⁵, comment il est possible de traduire des phénomènes qui suscitent son émerveillement primitif. Nous abordons ici la problématique de la *traduction* et de l'ensemble de ses figures par lesquelles le voyageur médiéval essaye d'articuler sa propre expérience de l'*altérité*⁶. Nous allons essayer de saisir ce processus de la rencontre et de l'appropriation de l'*autre* par le biais du récit de voyage en prenant pour l'exemple nos quatre textes. Une question au préalable se pose : comment définir l'*autre* dans ces ouvrages ?

Commençons, tout d'abord, cette détermination par une définition négative : dans le chapitre sur le phénomène du pèlerinage, nous avons essayé de repérer les passages concernant les merveilles (*mirabilia*) que nos voyageurs ont décrites à l'occasion de leur visite des lieux de culte. Dans de nombreux cas (surtout chez Ogier d'Anglure), nous avons constaté qu'il était assez difficile de distinguer ces merveilles des miracles. De toute façon, cette sélection dépendait toujours de la reprise du discours religieux (ou pseudo-religieux) lié étroitement à tel ou tel lieu de culte et véhiculé par les Saintes écritures, les Apocryphes ou bien par les histoires et légendes locales plus ou moins récentes. Notre objectif était de porter l'attention sur les phénomènes qui ont été observés *in situ* par nos voyageurs, mais qui avaient été associés toujours avec le passé et la mémoire légendaire ; c'est ainsi que nos voyageurs ont décrit la foison des pierres magiques, des sources curatives, la dent de Goliath ou les greniers de pharaon, pour en citer quelques exemples.

La quête de l'*autre*, indispensable pour notre analyse, va donc se concentrer sur les phénomènes qui ne sont pas directement liés à un discours légendaire du passé, mais qui sont perçus, au moment du passage de nos voyageurs, tels qu'ils sont, ou bien tels que nos voyageurs les trouvent. Le critère distinctif entre l'ouïe (approche « ancienne ») et la vue (approche « moderne ») n'y joue pas un grand rôle. Les *mirabilia* ont souvent été observés par nos voyageurs et, vice versa, certains phénomènes de l'*autre* sont de même souvent rapportés par les truchements, guides ou autres sources d'information parlée. La tradition locale détermine en partie l'étrangeté des lieux que nous avons définis (et déjà

⁴ CAPPELLINI, p. 377.

⁵ N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 151.

⁶ La problématique de la *traduction* et de ses figures est traitée notamment dans l'ouvrage classique de François HARTOG, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris 1980, notamment dans le chapitre « Une rhétorique de l'altérité », pp. 225-269.

analysés) comme « lieux de mémoire chevaleresque ». Enfin, les observations de certains phénomènes étranges faisaient l'objet également des traités de croisade, ce que nous avons constaté dans la partie précédente.

Après avoir exposé les critères « négatifs » de notre choix, il est temps de déterminer les aspects « positifs » de l'*autre*, ce que l'*autre* peut représenter dans nos récits. Comme il a déjà été esquissé, la délimitation du terme de l'*autre* dans ce présent chapitre va concerner les phénomènes observés par nos voyageurs qui ont une relation aux spécificités locales des pays parcourus et ne sont pas, en même temps, chargés d'un discours émanant des légendes traditionnelles⁷. Le degré de cette altérité peut s'exprimer soit par la quantité textuelle qui est consacrée à tel ou tel phénomène, soit par les expressions affectives qui caractérisent sa description. Comme nous allons observer, à propos de ce dernier critère nos quatre récits diffèrent l'un de l'autre ; un phénomène décrit avec étonnement par un voyageur peut être traité d'une façon moins affective et plus neutre par un autre.

Pour notre propos, nous avons divisé les objets de notre choix en plusieurs catégories : tout d'abord, nous allons nous concentrer sur les phénomènes naturels que nos voyageurs trouvaient intéressants et, auxquels, de ce fait, ils ont consacré une certaine attention. Les observations concernent ici la nature du climat, les conditions de vie, mais par exemple aussi la qualité de l'eau et de la terre. Les moments où nos auteurs rencontrent les animaux sauvages et étranges relève, bien évidemment, de cette catégorie. Ensuite, la deuxième partie va se focaliser sur les êtres humains, notamment sur l'identification de plusieurs ethnies que nos voyageurs rencontrent, sur leurs langues, coutumes alimentaires, vestimentaires et autres. Cette catégorie va soulever un grand nombre de questions sur la relation de nos nobles, dont l'identité se rattache au christianisme d'Occident, vis-à-vis d'autres religions, notamment l'islam, mais aussi le christianisme orthodoxe ou, plus généralement, oriental. Enfin, nous étudierons le regard porté par nos voyageurs sur les résultats matériels de l'activité humaine, notamment les exploits du domaine architectural et urbaniste, et la question de leur sensibilité esthétique qui appartient à cette échelle de choix.

En dernier lieu, il faut reconnaître que la proportion de l'*autre* ainsi défini vis-à-vis d'autres phénomènes décrits et analysés n'est pas la même dans tous les récits de notre corpus. La culture étrangère, notamment sur le plan anthropologique, occupe une place

⁷ Ce critère est toutefois problématique en ce qui concerne le regard sur certaines populations orientales. On verra plus tard que par exemple la dénomination « sarrasin » est déjà chargée du discours biblique.

considérable notamment chez Bertrandon de la Broquière : elle est un des traits caractéristiques de son récit. Dans les ouvrages de ses prédécesseurs, ce type d'altérité est moins présent. Les phénomènes qui appartiennent à cette catégorie dépendent aussi des itinéraires divers de nos voyageurs. Ogier d'Anglure et Nompars de Caumont suivirent *grosso modo* le parcours « classique » du pèlerinage en Terre sainte – ils décrivent souvent les mêmes phénomènes, mais ne le font pas toujours d'une manière indépendante du discours prédéterminé. L'escale inopinée du second voyageur en Sicile brise cependant ce schéma, ce que l'on va constater vers la fin de ce chapitre. Guillebert de Lannoy et Bertrandon de la Broquière se déplaçaient dans les vastes territoires inconnus ; dans leurs ouvrages, les phénomènes d'altérité sont décrits d'une manière différente qui dépend souvent de leur style personnel – littéraire et plus « lisible » chez l'un ou concis (car non-achevé ?) chez l'autre. Cette inégalité de proportion nous a forcé de réduire tout ce qui serait redondant chez Bertrandon de la Broquière⁸ et de favoriser les phénomènes qui sont comparables au moins dans deux récits de notre corpus. Pourtant, les passages les plus intéressants (car les plus éloquentes à propos du sujet de l'altérité) du second espion en Orient ne doivent pas être négligées.

La nature

Ubi natura sufficit, non est ad miraculum recurrendum.
(Guillaume de Boldensele)

Climat et conditions générales

L'attention accordée par nos voyageurs à la nature se manifeste essentiellement par deux manières. En premier lieu, il s'agit du cadre global de la nature, des conditions climatiques, de la fertilité du paysage, souvent liée avec son approvisionnement par l'eau. En deuxième lieu, c'est l'intérêt pour les particularités, les plantes et surtout les animaux étranges et souvent jamais vus que nous allons analyser dans la suite de cette sous-partie. Bien sûr, les observations de ce genre ne sont pas présentées systématiquement dans nos quatre récits, leur concentration ne dépend pas non plus de la distance du point de départ. En ce qui concerne les phénomènes généraux du climat, nous pouvons constater que leur perception a souvent un rapport étroit avec la propre expérience vécue, et souvent

⁸ L'analyse de l'altérité dans son ouvrage pourrait être le sujet d'un autre chapitre, voire d'une thèse entière.

négative, de nos voyageurs. C'est par exemple le cas du climat insalubre de l'île de Chypre qui est décrit simultanément par deux de nos voyageurs. *Verité est que icellui royaume de Chippre, qui est une isle, est une terre tresmalseine et enferme a gens qui n'y ont acoustumé d'habiter car une maniere de fievres y court qui volentiers accueillent les gens, dont l'en ne se peut respasser, se grant adventure n'est*⁹. Par ce commentaire des conditions de vie sur cette île de la Méditerranée orientale, Ogier d'Anglure introduit le passage sur la mort de Simon de Sarrebruck en donnant à cet événement une explication rationnelle. Un quart de siècle plus tard, Nompars de Caumont rapporte les impressions similaires : *Si devez savoir que c'est un pays grandement plein de chaleurs, tant que les gens à peynes hy ousent chevaucher de jours fors que de nuytz, pour le grant ardeur de soliel. Et gens estrangiers à paynes y puent durer longament en sainté*¹⁰. L'expérience personnelle du chevalier gascon fut évoquée notamment par la chaleur qui régnait sur l'île durant la période de son parcours que l'on peut bien situer vers la fin du mois de juillet. Ogier d'Anglure fit au contraire escale à Chypre au début de janvier ce qui peut expliquer la sensation d'un air insalubre et la possibilité de contracter une fièvre mortelle. En revanche, Guillebert de Lannoy, qui a aussi visité l'île des Lusignan, ne porte aucun jugement sur les conditions locales de vie, peut-être à cause de la concision caractéristique de son récit. Pourtant, la même impression se retrouve dans la partie de ses *Rapports* qui concerne les alentours de la ville d'Acre. Il signale notamment que l'eau est *flasque et malsaine*, et que l'air *n'est pas sain, car il est bas, et y pleut coustumièrement très habondamment, combien que la chaleur de l'esté sèche tout*¹¹. Selon lui, le paysage qui entoure un autre port du Levant, la ville de Tyr, est *plus bel, plus sain et y a de meilleures yaues que autour d'Acre*¹². C'est la raison pour laquelle cette partie de la Terre sainte serait plus apte à être repeuplée, ce que nous avons d'ailleurs déjà constaté dans la partie consacrée aux croisades.

On relève aussi de nombreuses remarques concernant le caractère désert du paysage, et qui peuvent appartenir aux sensations « générales ». Le « désert » ne doit certes pas, au sens médiéval du mot, être réduit au désert de sable¹³. C'est notamment dans les *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy que nous rencontrons l'emploi le plus

⁹ BONNARDOT – LONGNON, p. 86.

¹⁰ DE LA GRANGE, p. 78.

¹¹ POTVIN, p. 146.

¹² *Ibid.*, p. 151.

¹³ Cf. l'article « Désert-forêt dans l'Occident médiéval » de Jacques LE GOFF dans *L'imaginaire médiéval*, Paris 1991, pp. 59-75 ; « Dans l'imaginaire féodal et clérical, l'association forêt-désert s'opposait au couple château-ville. » (Hervé MARTIN, *Mentalités médiévales. XI^e-XV^e siècle*, Paris 1998, p. 129).

varié de cette expression : le voyageur flamand parcourt par exemple *douze lieues de déserts solitudes* à Samogitie ou les *grans désers* de Wallachie et de *Tartarie* près de la Crimée¹⁴. Le terme utilisé dans le récit couvre donc les forêts impénétrables près de la mer Baltique de même que les steppes de l'Ukraine actuelle. En revanche, il est évident que nos voyageurs devaient également interpréter leur expérience du désert au sens moderne du terme. Nompar de Caumont parle du *désert de Jérico* où il n'y a *nullz vivres ne eschessement de l'eue*¹⁵. C'était à cause de la grande chaleur et la période inopportune (rappelons-nous que Nompar entreprit son pèlerinage en Terre sainte en plein été) que *les pélegrins ne trouvoient à boire ne à manger* et, de ce fait, beaucoup d'eux *mouroient par lez chemins*¹⁶. C'est toutefois dans le récit d'Ogier d'Anglure (plus précisément dans son passage sur le désert du Sinaï) que nous trouvons, à travers le corpus de nos quatre textes, la meilleure expression de l'atmosphère du désert :

Nous partismes de Gaza le dimenche .xxiii^e. jour d'octobre, et allasmes loger aux champs, assés près de la ville environ .ij^M. a tout nostre grand quariage.

Le lundi ensuivant partismes d'illec et allasmes oultre tout le jour jusques a vespres, que nous logasmes tout près d'une petite ville, ou il y a deux fonteines, l'une d'eaue douce et l'autre salée.

Le mardi ensuivant, allasmes oultre tout le jour, et fusmes logiez au soir es desers.

Le mercredi ensuivant, allasmes oultre tout le jour.

Le jeudi ensuivant allasmes oultre tout le jour jusques au vespre que nous logasmes auques près d'une fonteine.

Le vendredi ensuivant, alasmes oultre tout le jour.

Le sabmedi ensuivant, alasmes oultre jusques au vespre que nous logasmes sur une autre fonteine.

Saichiés que, par ces desers, ce ne sont pas fonteines sourdans, mais sont lieux bas entre grans roches ou l'eaue se tient et arreste après une grant pluye.

Le dimenche ensuivant, .xxxj^e. jour d'octobre et vigille de Toussains, alasmes oultre tout le jour¹⁷.

Le texte nous traduit inconsciemment sa perception du paysage minimum par une sensation de vacuité événementielle¹⁸. C'est aussi Bertrandon de la Broquière qui affirme ne pas avoir vu dans le désert *qui face à raconter* mais la *chaulde malladie*¹⁹ l'empêcha de continuer le même chemin qu'Ogier d'Anglure, c'est-à-dire d'arriver jusqu'au monastère de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï.

¹⁴ POTVIN, pp. 28, 58 et 62-63.

¹⁵ DE LA GRANGE, p. 55.

¹⁶ *Ibid.*, p. 58.

¹⁷ BONNARDOT – LONGNON, pp. 44-45.

¹⁸ N. CHAREYRON, *Les Pèlerins de Jérusalem*, p. 178.

¹⁹ SCHEFER, p. 21.

Pendant leurs périple, nos voyageurs ont vécu de même des sensations contraires – celles du froid. Si nous restons dans le texte du *Voyage d'outremer* de Bertrandon, nous rencontrerons à plusieurs reprises son expérience avec les contrastes de température, notamment en Syrie. Ce fait fut causé par la présence de la rosée et notre voyageur en parle *pour advertir ceulx qui voudroient passer par là*²⁰. Ensuite, Bertrandon fut surpris par le froid dans les montagnes entre Tarse et le pays du Karaman : *Et celle nuict, neyga tresfort entre ces montaignes et couvry mon cheval d'un capinat qui estoit ma robe de feutre que je avoye en guise d'un manteau. Et eus froit celle nuict, dont me prist une maladie qui est malhonneste, et fus en grant dangier*²¹. Grâce à l'aide de ses compagnons de route, la *maladie* de Bertrandon ne s'est sans doute pas développée de la même façon que la fièvre du Sinaï car le récit n'en souffle pas un mot par la suite.

Ce ne fut pourtant pas la première expérience avec la neige car au commencement de son voyage entier, l'envoyé bourguignon devait surmonter les Alpes à l'instar de la plupart des voyageurs français s'embarquant à Venise. Il opta pour le col du Mont Cenis, un passage relativement habituel pour les pèlerins commençant leur périple en France. Le parcours des montagnes eut probablement lieu en mars, en période *de grans neiges*. C'est ainsi que Bertrandon fut obligé de louer de bons guides *qu'ilz appellent marrons, pour trouver le chemin qui est couvert, affin qu'on ne se perde*. Les connaisseurs locaux du terrain ont même défendu à notre voyageur de parler haut, ou encore de crier, pour ne pas provoquer une avalanche²². Lors de sa traversée des Pyrénées, indispensable pour se rendre à Barcelone, Nompars de Caumont vécut une expérience similaire. Il était obligé de surmonter *une montaigne appelée Pimorent que dure une lieue et demye, chargée de grans nefs par lequel est moult périlleux à passer*²³. Comme nous l'avons déjà montré dans le chapitre sur le pèlerinage, le noble gascon interrompt ici sa narration liénaire afin de lier symboliquement son passage du massif pyrénéen à la décision de franchir le pas pour le pèlerinage. La présence des neiges et des avalanches est aussi bien rappelée au retour du voyage à Jérusalem. Nompars fit de nouveau son choix sur les Pyrénées en les franchissant par le chemin *de Canilho à l'Espital de Sainte Suzanne par ung grant port de neges, de males montées et d'avalhées moult dangereuzes de passer*²⁴.

²⁰ « La cause si est pour le grant rouzée qui y choit de nuyct et ainsi comme par toute Surie et de tant que la chaleur y est plus grande de jour, la rouzée est plus grande et la nuyct plus froide » (*ibid.*, p. 32). Le même phénomène climatique est rappelé encore plus loin dans le texte (cf. *ibid.*, pp. 69-70).

²¹ *Ibid.*, p. 102.

²² *Ibid.*, p. 2-3.

²³ DE LA GRANGE, p. 29.

²⁴ *Ibid.*, p. 130.

L'épreuve du froid et de la neige chez Bertrandon ou Nompar fut malgré tout un événement ponctuel dans le parcours des pays chauds et ne peut pas se mesurer avec l'expérience que leur contemporain Guillebert de Lannoy avait faite en Europe du Nord et de l'Est lors de son voyage en 1413-1414²⁵. Après la narration de son parcours de la Prusse à travers les pays baltiques jusqu'à la ville de Novgorod et la description de cette ville marchande, Guillebert tente d'introduire les « curiosités hivernales » par une constatation générale : *Et fist cest yver sy froit que choses merveilleuse seroit à racompter les froidures qu'il y faisoit, car il me failly partir [de Novgorod] pour le froit*²⁶. Ensuite, le texte fait défiler les « merveilles » qui devaient fasciner notre voyageur, habitué à un climat océanique, typique de la Flandre²⁷. Dans les *Voyages et ambassades*, il note par exemple que les arbres craquaient sous la couche de givre ou que les crottins de chevaux gelaient lorsqu'ils tombaient par terre. Le déplacement dans ces conditions était sans doute problématique : dans des contrées désertes, sans aucune habitation, Guillebert devait probablement coucher à la belle étoile. A cause de la basse température, le voyageur flamand et ses compagnons avaient la barbe, les sourcils et les paupières collés par l'effet de leur haleine au point qu'ils n'étaient presque pas capables de rouvrir les yeux. La possibilité de cuisiner était logiquement aussi limitée : le texte décrit comment l'eau dans un pot placé sur le feu bouillait à un bord et gelait à l'autre, ou comment les récipients adhéraient à la force du gel. Ces conditions spartiates contrastent bien avec le bon accueil et l'hospitalité des bourgeois de Novgorod vis-à-vis de leur visiteur²⁸. Pourtant, les conditions hivernales influençaient l'assortiment du marché de la ville même où *on ne vent riens en yver (...) de vitaille, soit poisson, soit char de pourceau ou de mouton, ne volille nulle, que tout ne soit mort et engelé*²⁹. L'afflux de la neige incita

²⁵ Cette étape est analysée dans plusieurs études, comme par exemple Alexandre V. SOLOVJEV, « Le voyage de messire de Lannoy dans les pays russes », dans *Orbis scriptus. Dmitrij Tschizewskij zum 70. Geburtstag*. (éd. D. Gerhard), Munich, 1966, pp. 791-792 ; Stéphane MUND, « Guillebert de Lannoy, un observateur fiable de la réalité russe au début du XV^e siècle », dans *Hainaut et Tournaisis. Regards sur dix siècles d'histoire. Recueil dédié à la mémoire de Jacques Nazet* (éds. C. Billen – J.-M. Duvosquel – A. Vanrie), Bruxelles 2000, pp. 179-193 ; dans la perspective plus générale IDEM, « Travel accounts as early sources of knowledge about Russia in medieval Western Europe from the mid-thirteenth to the early fifteenth century », *The Medieval History Journal*, 5/103 (2002), pp. 103-120 et IDEM, *Orbis russicarum. Genèse et développement de la représentation du monde "russe" en Occident à la Renaissance*, Genève 2003.

²⁶ POTVIN, p. 34.

²⁷ Guillebert de Lannoy ne fut pas le seul voyageur à parler de l'hiver rigoureux en Russie. Son témoignage est précédé par les textes du missionnaire Jean de Plan Carpin et du marchand Marco Polo (S. MUND, « Travel accounts », p. 113).

²⁸ Quant à cette expérience culinaire, nous y reviendrons encore par la suite.

²⁹ *Ibid.*, p. 35.

Guillebert à prendre les traîneaux (nommés *sledes*, dans le texte³⁰) que notre aventurier utilise justement après avoir franchi la rivière de Narva qui délimite la Russie et l'Estonie et pour son voyage de retour jusqu'à Danzig (Gdańsk). Ce moyen de transport lui permet, de plus, de parcourir le grand lac de Peïpus ainsi que plusieurs rivières gelées en Lituanie. A son retour de son périple baltique et russe, Guillebert résume encore une fois cette expérience de l'hiver cruel de 1413/1414³¹ :

Item, au retour que je fis en laditte Danzicque, faillirent les grandes gelées et les nesges, qui avoient duré vingt et sept semaines, et fut environ l'entrée de mars qu'il desgella sy fort qu'il me convint là laisser mes sledes et remonter sur mes chevaulz. Et fit cette saison sy grant froidure es païs de Russie, de Létau et de Liuflant, que moult de poeuple morut et engella de froit³².

En ce qui concerne le côté esthétique du paysage, nos voyageurs y sont relativement sensibles. Bertrandon de la Broquière s'exclame plusieurs fois dans son récit sur le *tres beau pays* qu'il parcourt³³. A un moment, entre le lac de Tibériade et Damas, il est obligé de dépasser sur le chemin de grosses pierres qu'il n'a jamais vues : *Et qui le voit ung bien pou de loing, il samble qu'on y mettroit bien cent mil hommes en bataille et sont ces drois cailloux comme cailloux de rivyere, gros comme queues de vin ou ung pou moindres et de beaucoup plus moindres³⁴*. Nompars de Caumont est fasciné par l'aspect des hautes montagnes en Sicile qui entourent Isnello, le château de son hôte Arnaud de Sainte-Colombe³⁵. A plusieurs occasions, les monuments naturels représentent des curiosités dont nos voyageurs voulaient traduire les singularités dans leurs récits, soit en s'inspirant

³⁰ Selon J. Lelewel, Guillebert s'approprie ainsi le mot russe *sledy* (LELEWEL, p. 20). Pourtant, cette expression se trouve aussi dans certaines langues germaniques (l'allemand haut et bas en haut et bas allemand, en suédois et, enfin, en flamand; cf. Alexandre V. SOLOVJEV, « Le voyage de messire de Lannoy, p. 792, note 10).

³¹ Les observations de Guillebert sur le caractère exceptionnel de cet hiver sont confirmées aussi par d'autres sources, notamment dans la chronique de Jan Długosz : « *Hyems calidissima et absque exemplo ab anni horrore pruinae aliean, adeo, ut frigidissima regio lituanica, circa purificationis sanctae Mariae virginis festum, olera et flores, de quibus usus communis habebatur, producens, vulgo pene in miraculum, atque ut dici solet, in religionem fuerit.* » (*Annales ... Joannis Dlugossii. Liber undecimus*, . éd. de Jerzy Wyrozumski, Varsovie 2000, p. 25) ; voir aussi LELEWEL, p. 22.

³² *Ibid.*, p. 44. « En évoquant la rigueur de l'hiver russe, Guillebert ne fait du reste qu'inaugurer une longue série de descriptions pittoresques dans les récits de voyage et les cosmographies du XVI^e siècle » (S. MUND, « Guillebert de Lannoy, un observateur fiable », p. 191, avec les références, note 53).

³³ Par cette expression, il caractérise entre autres la plaine entre les villes de Messis et d'Adana en Cilicie (SCHEFER, p. 95).

³⁴ *Ibid.*, p. 54. Bertrandon décrit ici l'oued al-Ajam. Une queue était à l'époque une mesure qui correspondait à 500 litres (*Le Voyage d'Orient*, p. 70, note 99).

³⁵ « Et estoit basti sur une haulte roche de toutes pars, et à l'un costé avoyt une haulte montaigne que surmontoit de haultesse celuy roc et tout le chasteau de plus de la moytié (...) tant est grande la haulture de celle ditte montaigne de roche qu'il en est trop plus lung que ne semble estre. Cest chasteau est en pais de montaignes et y croist le regalice [régliſse]» (DE LA GRANGE, p. 108).

des histoires locales, soit en se contentant de leur propre point de vue. Cette disparité est très notable dans le cas des volcans des îles Eoliennes près de la Sicile, décrits dans deux de nos textes. En passant autour de de l'île de Volcano, Nompar de Caumont décrit *ung grand partus qui nuyt et jour geta grant fumée, et auque foix grant flame, et tira grandes pierres de dehors*³⁶. Dans le chapitre sur le pèlerinage, nous avons déjà remarqué que le noble gascon reproduit à cette occasion une histoire locale qui lie l'activité du volcan aux forces du mal. Guillebert de Lannoy navigua autour de cette curiosité un quart de siècle plus tard. Il se limite, à son tour, à décrire les choses vues de ses propres yeux. Si la bouche de Volcano *qui tousjours fume* s'est calmé entre-temps, celle de Stromboli (*Stranglo*) *pour lors jettoit grant flamme de la haulteur de deux lances ou environ*³⁷. Par ailleurs, il est vrai que ce type d'impressions tient, dans les récits analysés, une position marginale dans la perception du cadre naturel. Dans la plupart des cas, l'intérêt pour le paysage n'est pas lié autant à une vision esthétique que pragmatique³⁸ : il est souvent exprimé dans la vision de nos quatre auteurs qui furent, entre autre, propriétaires fonciers³⁹. Leurs récits se concentrent souvent sur la question de la fertilité de telle ou telle région. C'est ainsi que par exemple Nompar de Caumont constate que sur les îles désertes de Saint-Pierre et de Chélidonia entre Rhodes et Chypre *ne croist riens, si ne sont choux sauvatges*⁴⁰. Dans la partie méridionale de l'Asie Mineure, Bertrandon de la Broquière constate l'absence des arbres dans la campagne – *ceulx que on trouve auprez des villes que on y a plantez pour porter fruit*⁴¹ représentent une exception dans cette région. La situation commence à changer près de Kūthaya, où notre voyageur pénètre dans *une fourest toute de cheses les plus haultz et (...) les plus droictz que ? je veisse*

³⁶ *Ibid.*, p. 105.

³⁷ POTVIN, p. 175. L'île de Volcano est évoquée de façon très détaillée dans un autre récit de voyage, celui de Ludolf von Sudheim qui séjourna en Terre sainte dans les années 1336-1341 (voir « Le Chemin de la Terre sainte », éd. de Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages*, pp. 1029-1056, ici pp. 1043-1044).

³⁸ Dans sa thèse, consacrée aux voyageurs médiévaux, Ursula Ganz-Blättler s'est exprimée dans le même sens : « *Es ist ein durchwegs materialistischer Schönheitsinn, der aus den spätmittelalterlichen Pilgerberichten spricht und stets bevorzugt nach dem wirtschaftlichen Nutzen der betrachteten Natur fragt, nicht nach derem ästhetischen Selbstzweck.* » (Ursula GANZ-BLÄTTLER, *Andacht und Abenteuer*, p. 170).

³⁹ La dichotomie entre l'attention attribuée aux phénomènes « agraires » et « courtoisants » est à observer par exemple dans le cas des récits parallèles du voyage de Léon de Rožmitál, effectué dans les années 1467-1468. Le récit de Václav Šásek de Bříkovo, voyageur noble de la campagne, se concentre souvent sur les particularités du paysage et les phénomènes d'élevage et de culture, tandis que son compagnon Gabriel Tetzl, bourgeois de Nuremberg, s'intéresse plutôt à la question de l'étiquette et des coutumes des cours souveraines à l'étranger. Sur cette différence voir l'introduction de l'édition parallèle en tchèque, *Ve službách Jiříka Krále* [Au service du roi Georges], éd. de Rudolf Urbánek, Prague 1940, p. XXXIX sq.

⁴⁰ DE LA GRANGE, p. 45.

⁴¹ SCHEFER, pp. 109-110.

*oncques*⁴², jusqu'à ce qu'il arrive dans une forêt impénétrable non loin de Nicée qui lui rappelle une forêt du roman sur Godefroi de Bouillon⁴³.

Nos visiteurs s'intéressaient aussi au système du ravitaillement d'eau dans les contrées arides du Proche-Orient. Leurs remarques sporadiques à propos de la qualité et de la puissance des rivières, que l'on peut trouver parsemées dans notre corpus, sont accompagnées par la description des rivières les plus importantes du Proche-Orient, auxquelles est souvent attachée une tradition textuelle. C'est ainsi qu'à Hama, Bertrandon de la Broquière dépasse la rivière d'Oronte *laquelle on me dit que c'est ung des fleuves qui vient de paradis terrestre*⁴⁴. Mais c'est à son lecteur que l'agent bourguignon laisse pourtant la responsabilité de décider de la véracité de ce mythe (*S'il est ainsy, je n'en say riens.*⁴⁵), en ne décrivant que son parcours réel. Plus que par une tradition qui attribue à Oronte (*Phison* ou *Typhon* en antiquité) le statut d'un fleuve du Paradis, notre voyageur est saisi par une grand roue, la noria, *que ladite rivyere fait tourner, la plus haulte et la plus grande que je veisse oncques qui puise eaue de la rivyere assés pour toute la ville* [de Hama]. Par la suite, il explique le principe du ravitaillement d'eau qui abreuve d'abord un réservoir situé dans la roche du château pour se répandre ensuite dans un système de rigoles⁴⁶. Le fleuve Jourdain, dont la valeur symbolique a déjà été analysée, représente un exemple encore plus illustre. La rivière du baptême du Christ fit néanmoins l'objet d'une attention réaliste, comme dans le récit d'Ogier d'Anglure où Jourdain est *moult trouble et blanche, et court assés fort*⁴⁷.

Le plus grand cours d'eau, que seulement deux de nos voyageurs ont eu l'occasion de voir, fut sans aucun doute le Nil. Ogier d'Anglure le voit comme une *moult grosse riviere et large* et continue à décrire son parcours :

*Ce fleuve vient de Paradis terrestre, et passe par la terre Prestre Jean, et vient passer par Babiloine, et chiet en mer assés près d'Alixendre. Cedit flun vient ainsi comme d'entre orient et midi, et est trouble et blanc plus que n'est le flun Jourdain. Ainsi passe il tout par delez le Caire. Et sachiés que cedit fiun abreuve et arrouse la plus grant partie du pays d'Egipte, et, quant il est trop hault, ilz ne peuvent riens ahaner*⁴⁸.

⁴² *Ibid.*, p. 126.

⁴³ *Ibid.*, p. 138 (nous avons déjà analysé ce détail dans la partie concernant la chevalerie).

⁴⁴ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 78-79.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 79.

⁴⁷ BONNARDOT – LONGNON, p. 36.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 64-65.

Mais c'est le passage sur le Nil dans les *Rapports* de Guillebert de Lannoy qui constitue l'une des descriptions les plus détaillées et systématiques de ce fleuve au Moyen Âge⁴⁹. Comme nous avons déjà remarqué, elle fait partie du vaste projet ambitieux d'une nouvelle croisade en Egypte. Guillebert commence par décrire, de même qu'Ogier d'Anglure, le parcours du fleuve, puis il passe au système d'irrigation qui est très important surtout *ou temps que l'eau s'est remise en sons plus bas degré et que la grant sécheresse vient*⁵⁰. L'espion bourguignon s'empresse d'expliquer la période des inondations annuelles du Nil en expliquant la façon de mesurer sa hauteur à l'aide du nilomètre qui se trouve au Caire. Son récit montre de façon très nette combien la fertilité du pays dépend de cet immense cours d'eau. Comme son prédécesseur, il utilise de même la dénomination de la Terre de Prêtre Jean en tant que terme géographique. Comme Guillebert l'affirme dans son récit, il parcourut lui-même à bord d'un bateau les deux bras du Nil, celui de Rosette et de Damiette, et monta en amont du fleuve jusqu'au monastère Saint-Georges. *Le surplus ne sçay que par informacion*, avoue-t-il vers la fin de sa description⁵¹.

Une situation assez différente à celle de la vallée fertile du Nil, régnait au Mont-Sinaï situé au milieu du désert. Ogier d'Anglure admirait la capacité et l'activité des moines locaux qui arrivaient à y cultiver certains produits alimentaires pour leur propre besoin ainsi que pour rassasier leurs visiteurs :

Entre ces deux montaignes a une grant vallée ; en descendant illec est le bel et tresnoble jardin que l'en appelle le 'jardin de Moÿse', qui tant est noble et bel et long. En cedit jardin peut l'en veoir toutes manieres d'arbres tant portans fruit comme autres, lesquelz sont si tresbien gouvernez et ordonnez que l'on ne sauroit mieulx diviser. Quant au courtilage dudit jardin, sachiez qu'il est bien labourez et bien ahanez tout du long, et sachiées que icellui jardin a bien de long demye lieue, et est plus large en un lieu que en ung aultre, selon que les montaignes sont ordonnées. Encor y a dedans cellui jardin fontaines bonnes et belles, par lesquelles il est arrousés et amoitiz ainsi comme par force quant besoing est, c'est a dire que l'en y fait monter l'eaue du bas on hault ; et en verité le lieu est si sec et desert que c'est merveille commant il y peut rien croistre. (...) Et sachiés qu'il porte grant soustenance a l'abaye de Sainte Katherine, car il y croist grant plenté de biens. Mais nul ne croiroit le tresbel et tresnoble jardin que ce peut estre et les

⁴⁹ POTVIN, pp. 123-130. Sa description est, dans son goût pour le détail, comparable seulement à celle d'Emmanuel Piloti. Voir *Traité d'Emmanuel Piloti sur le passage en Terre Sainte*, éd. de Pierre-Hermann Dopp, Louvain – Paris 1958.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 124.

⁵¹ *Ibid.* p. 127.

*belles fontaines faictes par ordonnance qui y sont, consideré le desert lieu ou il est assis*⁵².

Les jardins ou bien les vergers furent d'ailleurs remarqués assez fréquemment par nos voyageurs. Nous avons déjà constaté le caractère exceptionnel des jardins de Damas que Bertrandon de la Broquière et Guillebert de Lannoy, tous deux, jugent les plus beaux du monde⁵³. Ogier d'Anglure par contre considère que c'est à Alexandrie que sont situés *les plus beaux et les plus grans jardins que l'en puist veoir* à Alexandrie⁵⁴, fait qui échappera à Guillebert de Lannoy, décrivant plutôt les points stratégiques de la ville. Dans ce contexte, les voyageurs nobles s'intéressent aussi aux produits mêmes de l'agriculture locale. A Rhodes, Ogier d'Anglure trouve par exemple de *tresexcellans vins et beaulx arbres portans fruis, comme figues*⁵⁵. Les raisins à Chypre sont, d'après Nompars de Caumont, noirs tandis qu'on en produit le vin blanc⁵⁶. Si le vin représentait une commodité tout-à-fait quotidienne pour nos voyageurs, cela n'était pas le cas d'autres produits, tels que les dattes ou les bananes. Quant à ces derniers, nous avons déjà remarqué, dans le chapitre sur le pèlerinage, qu'Ogier d'Anglure considérait la banane comme le *fruit de paradis terrestre*, en mentionnant sa dénomination locale (*muse*). Son récit est un exemple d'une croyance partagée chez les visiteurs de la Terre sainte qu'en coupant le fruit *tousjours y verrés vous l'emprainte du Crucify figurée*⁵⁷. Lorsque Ogier dégustait la banane près du Mont de Quarantaine, les dattes et les raisins mûrissaient sur la plaine d'Esdremon non-loin d'un autre lieu sacré, le Mont Thabor. Avec le coton fendu, ces produits donnaient un aspect de fertilité qui, un peu plus tard, a fasciné Bertrandon de la Broquière :

*Et de l'autre bout, devers soleil couchant, on voit une grande plaine et ung pays plaisant de jardins de palmiers portans les dates et aultres places comme en facion de vignes sur quoy le coton croist. Et sambreroit à qui ne sçaueroit que c'est envers soleil levant qu'il eust negié sur celles places pour ce que les feuillez sont verdes comme feuilles de vigne, et le coton est au dessus*⁵⁸.

⁵² BONNARDOT – LONGNON, p. 52-53.

⁵³ POTVIN, p. 158 et SCHEFER, p. 34.

⁵⁴ BONNARDOT – LONGNON, p. 78.

⁵⁵ *Ibid.*, 8-9.

⁵⁶ DE LA GRANGE, p. 78.

⁵⁷ BONNARDOT – LONGNON, p. 38.

⁵⁸ SCHEFER, p. 48.

Les voyageurs, poussés par leur curiosité, ne se contentaient pas seulement d'observer comment les produits des champs croissent et mûrissent mais ils parvenaient parfois à visiter les foyers de leurs traitements. C'est ainsi que Bertrandon se rendit dans une maison où il vit pour la première fois *mettre à point le coton aux hommes et aux femmes*. A cette occasion, *me fu donné un grant rain de nouvelles dates tenans à l'arbre et furent les premières que je veis oncques*, ajoute-t-il une expérience de « dégustation »⁵⁹. Dans ce témoignage, nous pouvons voir un bel exemple de l'attitude de Bertrandon, homme curieux qui, après avoir déjà passé un certain temps dans un pays étranger, s'enhardit à dépasser la perspective de l'observateur pour aller encore plus loin dans le processus de la connaissance de *l'autre*. Il faut avouer, par contre, que l'accès de l'agent bourguignon à une maison du producteur fut facilité par le fait que les indigènes considéraient Bertrandon comme un *homme de bien* et surtout parce qu'il leur apporta du vin⁶⁰. C'est surtout Bertrandon de la Broquière qui est pionnier de cette attitude, ce que l'on va constater plus tard dans ses nombreuses rencontres avec les populations indigènes.

La production du sucre en Sicile incite Nompar de Caumont à une « excursion » similaire, pour visiter un foyer agricole⁶¹. Là, bien évidemment, il n'est pas obligé de dépasser les mêmes barrières culturelles que Bertrandon en Syrie. Dès que le noble gascon constate qu'*en leditte cipté de Palermo se fait grand quantité de sucres*, il s'empresse d'aller *veoir le manyère comment ilz le faizoient*. Il persuade en effet son guide, Arnaud Guilhem de Sainte Colombe, d'aller *en un houstel où ledit sucre se faizoie*. Dans son récit, Nompar explique d'une façon très démonstrative le chemin du sucre depuis sa culture aux champs, en passant par son moulage (comparé, dans le récit, à la pression de l'huile *comme en nostre pays*), son bouillonnement, puis son filtrage, jusqu'au refroidissement du produit final. A la fin de la description, notre visiteur trouve ce processus entier très long et coûteux. Que ce constat suppose la sympathie de Nompar ou non, le passage consacré à la production du sucre manifeste toutefois l'intérêt de ce noble pour l'activité humaine, pour les phénomènes étranges et nouveaux. Dans le contexte du *Voyaige d'oultremer*, cet intérêt marque d'une façon importante sa partie sicilienne. Par la description de cette île, éloignée de la Terre sainte, l'auteur se libère d'un certain schématisme caractéristique des évocations du paysage biblique que nous avons constaté dans la partie consacrée au phénomène du pèlerinage.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 49.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ DE LA GRANGE, p. 117.

Les animaux

Quand Nompar de Caumont naviguait sur la Méditerranée, il s'intéressait non seulement aux produits alimentaires mais aussi aux espèces animales qui vivaient sur les îles parcourues. Cet intérêt est pourtant semblable celui que nous venons de décrire : à chaque occasion, le noble et propriétaire foncier porte son attention sur l'élevage des animaux domestiques. Pourtant, il mentionne parfois la présence des bêtes plus ou moins sauvages. C'est ainsi qu'il signale la présence des *chevaux, éques* [juments], *motons, cervis et chiens sauvages qui y naissent de leur nature* sur l'île Palma di Soltz près de Sardaigne⁶². Aussi à l'île de Cerigotto, Nompar rencontre *moultz bestiaux sauvages, come sont chevaux, asnez, motons, porc, chèvres, serfs et d'autres bestes sauvaizines*⁶³. Cette abondance de la faune contraste avec la pauvreté relative de la première île abordée, celle de Majorque, où il n'y a *nulle condicion de beste sevest que serfs et lapareux* [lièvres]⁶⁴. Ces constatations assez banales, caractéristiques surtout pour le voyage d'aller de Nompar, sont pimentées à une occasion par une merveille. Au cap de Gata près de Paphos en Chypre, le seigneur de Caumont eut l'occasion de visiter un monastère de moines grecs qui s'appelle le monestir des Guatz [chats]. Cette dénomination s'explique par le fait que les moines tiennent des chats *pour destruire les serpens aspis* [vipères] *que demeurent alentour d'eux*⁶⁵. Peut-être cet épisode avait-il certaines connotations avec la liste des objets que Nompar transportait à son retour contenant *v. serpentines* (...) *lesquelles sont bonnes contre venin*⁶⁶. De toute façon, l'intérêt pour ces curiosités est encore lié au sens de l'utilité des animaux pour les hommes. C'est aussi le cas des *carables*, espèce de belette décrite par Ogier d'Anglure, que le roi de Chypre utilisait pour la chasse⁶⁷.

L'aspect d'*usus communis* fut aussi l'un des sujets de l'intérêt pour les animaux chez Bertrandon de la Broquière. Avant de se rendre au Mont-Sinaï, il compare les qualités des ânes et des chameaux : il se décide à choisir les premiers *pour ce que camelz sont bestes qui font grant peyne à ceulx qui ne les ont point accoutumez à chevauchier* ce qui fut

⁶² *Ibid.*, p. 35.

⁶³ *Ibid.*, p. 41.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 32.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 45-46.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 137.

⁶⁷ BONNARDOT – LONGNON, p. 85. Cet épisode est déjà analysé dans la partie sur la chevalerie.

certes le cas de l'espion bourguignon⁶⁸. Pourtant, il apprécie la vitesse des chameaux, surtout quand il veut aider un Sarrasin à attraper sa monture échappée près de Damas. Bertrandon affirme que cet animal est capable de parcourir le chemin du Caire dans huit jours, ce qui est la moitié du temps habituel de *XVI journées*⁶⁹. Un peu plus loin, au bord d'Oronte, notre voyageur rencontre les Turcomans et observe leurs animaux domestiques. Il n'oublie pas d'énumérer les caractéristiques inhabituelles des *camelz, vaches, brebis et les plus belles chievres* qu'il ait jamais vues. Ces dernières *portent la laine longue et douce et crespée ainsi que s'elle estoit trechée et n'ont point les oreilles pendans comme celles de Surie*. Les Turcomans avaient aussi des ânes sauvages apprivoisés qui ressemblaient aux cerfs dont Bertrandon admire la beauté. Enfin, il n'oublie pas de noter que pour le transport de leurs marchandises, ces gens se servent des bœufs et des buffles⁷⁰.

Nous avons déjà souligné l'attention particulière que Bertrandon consacre à la manière des Sarrasins et des Turcs de traiter les chevaux⁷¹. Cette description fait partie de ses propres préparations pour le long voyage à Damas où il achète un cheval et le fait ferrer d'après la manière locale qu'il décrit. Son récit analyse aussi bien les qualités de montures des Sarrasins, notamment la persévérance et la *petite despense, car ilz ne menguent que de nuit ung pout d'orge et de la paille piquadé, et ne boivent jamais qu'il ne soit après midy*⁷². Peu après, les différences dans les « coutumes alimentaires » de l'Occident se sont bien manifestées quand Bertrandon voulait s'occuper de son cheval d'après ses habitudes :

*Et environ XI heures du matin, je donnay à boire à mon cheval et de la paille, ainsy qu'on a accoustumé par dechà [chez nous]. Les Turcz le me souffrirent celle fois. Je cuiday ainsi faire le soir, vers VI heures ; quant mon cheval eust beu, je luy voulu donner à mengier. Ilz me osterent ma besache et me failly attendre qu'il fust environ VIII heures et adont je veis leur maniere de faire qui est telle comme j'ay dit par avant, et ne donnent jamais à mengier aux chevaulx les uns devant les aultres, senon qu'ilz leur fasse paistre de l'erbe*⁷³.

⁶⁸ SCHEFER, p. 20.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 54. L'information se répète sur la p. 66.

⁷⁰ *Ibid.*, pp. 85-86.

⁷¹ *Ibid.*, pp. 61-62.

⁷² *Ibid.*, p. 62.

⁷³ *Ibid.*, p. 70.

Par rapport à ses prédécesseurs, Bertrandon de la Broquière pouvait ainsi appuyer ses observations concernant l'élevage et le traitement des animaux domestiques sur sa propre expérience, lui-même faisant partie de la caravane « sarrasine ». De même les différences entre « nous » et les « autres » y jouait un grand rôle ce que nous avons pu observer dans le dernier exemple.

Quant à Guillebert de Lannoy, il manifeste la même attitude « pragmatique » dans sa perception des animaux. Au début de son voyage en Prusse en 1413-1414, il signale par exemple la pêche des harengs dans les ports du Danemark⁷⁴. Or, plus il pénètre dans des régions étranges de la Baltique et de la Russie, plus ses observations deviennent pittoresques. Aux alentours de Novgorod, il note que les lièvres sont tous blancs en hiver et tous gris en été⁷⁵. Ce détail dans le texte, entouré par les impressions de l'hiver rigoureux, représentait d'ailleurs un lieu commun dans des descriptions géographiques de l'époque⁷⁶. C'est surtout l'impression que Guillebert enregistra de la réserve d'animaux à Trakai, la résidence du grand-duc Witold, qui représente l'apogée des perceptions de ce genre. Nous avons déjà abordé ce passage dans le chapitre sur la chevalerie, tout en réservant l'énumération des bêtes inhabituelles pour cette occasion. Si la réserve servait le grand-duc en tant que moyen de représenter sa puissance, Guillebert pouvait y trouver une concentration de la faune nordique qu'il essayait de décrire par ses propres mots en empruntant les expressions locales : *Et sont les aucunes comme boeufz sauvaiges, nommez ouroflz, et autres en y a comme grans chevaulz nommez weselz et autres nommez hellent, et y a chevaulz sauvaiges, ours, porcz, cerfz et toutes manières de sauvagines*⁷⁷. Le premier terme obscur désigne les bisons qui vivent dans la région encore aujourd'hui⁷⁸. Quant aux *weselz*, la forme ressemble beaucoup à l'expression *Ezel* (prononcé avec une aspiration de « w ») ce qui dans les langues germaniques signifie « âne ». J. Lelewel pensait que les animaux, peut-être les chevaux oreillard, rappelaient seulement à Guillebert les ânes⁷⁹. Les *hellent* peuvent aisément être identifiés à des élans. Cette expression a pris son origine en lituanien (*elnis*) et, à travers le haut allemand

⁷⁴ POTVIN, p. 20.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 35.

⁷⁶ Ce que signale Joachim Lelewel : « C'était une opinion vulgaire et il est très facile de la trouver répétée sans fin. » (LELEWEL, p. 22) Le géographe polonais en donne aussi l'exemple : « *Lepores in Livonia, mutant aestate et hyeme colorem, per inde ut Helvetiis in Alpibus : hyeme sunt albi, et aestate cineriii* ». (*Respublica sive status regni Poloniae, Lituaniae, Prussiae, Livoniae, etc.*, Leyden 1627, p. 390).

⁷⁷ POTVIN, pp. 41-42.

⁷⁸ C'est dans le parc national de Bialowieża à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie actuelles.

⁷⁹ LELEWEL, p. 24.

(*elend*), elle est passée en français. De plus, Guillebert de Lannoy est probablement le premier qui utilise ce mot (de nouveau avec une aspiration) dans un texte en français⁸⁰.

Nous devons toutefois considérer l'expérience de Guillebert à travers les pays baltiques comme une sorte d'exception. Or c'est surtout en Egypte, que les impressions du monde animal furent partagées par certains de nos voyageurs⁸¹. Dans ce contexte, pour les visiteurs nobles, le fleuve du Nil ne représentait pas seulement un immense cours d'eau vivifiant tout le pays, mais aussi un réservoir d'espèces connues et surtout inconnues d'animaux :

*Mémoire que, dedens la rivière du Nyl, il y a la plus grant habondance de poissons du monde, mais il n'est pas sain à en plenté essayer, combien que l'eaue est sy saine qu'on n'en peut trop boire. Et sont les poissons comme grans chevaulz sauvages, et y a grant multitude de cocatrix que sont en laditte rivière du Nyl, espécialement devers Rosette*⁸².

C'est ce que disent les *Voyages et ambassades* sur l'espèce des bêtes merveilleuses, sans doute les hippopotames. Elles paraissaient à notre voyageur flamand semblables à grands poissons grâce à leur capacité de rester longtemps dans l'eau. La dénomination d'origine grecque, « le cheval de fleuve », donne d'ailleurs la même explication que Guillebert⁸³. Par ailleurs, le noble flamand ne s'étonne pas de la présence des crocodiles, déjà signalés un peu avant⁸⁴. Peut-être avait-il été déjà instruit par d'autres récits de voyage à la différence de son précurseur en Egypte, Ogier d'Anglure, qui écrit :

En cedit fiun du Nil ou nous estions nagens, habitent plusieurs serpens que l'en appelle « coquatrix », desquelz entre les autres nous en veismes ung tresgrant et hideux, gros comme ung mastin, et long de demie lance ou environ. Ceste beste estoit en une petite islette, tout enemy le flun; et quant nous approchames d'elle, elle se bouta en l'eaue. Ceste beste a la bouche plus large la moitié et plus longue que son corps n'est gros et

⁸⁰ Josette REY-DEBOVE – Alain REY (dir.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris 2007, article « élan », p. 831.

⁸¹ Sur l'observation des animaux par les voyageurs européens d'Egypte voir notamment Jeannine GUERIN DALLE MESE, *Egypte. La Mémoire et le rêve itinéraires d'un voyage, 1320-1601*, Florence, 1991, pp. 342-396.

⁸² POTVIN, p. 135.

⁸³ Le Petit Robert, article « hippopotame », p. 1238.

⁸⁴ « *Item, y a foison de cocatrix, et n'y a nulz chevaulz sauvages.* » (Potvin, p. 129). Il est remarquable que Guillebert il manque un verbe par déjà ici des « chevaux sauvages », tandis qu'il les présente plus en détail plus loin dans le texte. Cela peut être un détail qui révélant une manière pas trop systématique cette formule n'est pas très claire de la composition des *Voyages et ambassades*, ou bien, plus précisément, des *Rapports* de Guillebert.

*porte grant dommage aux bestes des Sarrazins, car quant il peut advenir jusques aux bufles ou aux beufz et vaches sans faillir, il les occist*⁸⁵.

Nous pouvons constater ici une différence importante entre les deux témoignages : Guillebert utilise le mot *cocatrix* et l'intègre dans son texte comme quelqu'un qui possède une connaissance de cet animal. Ogier d'Anglure, en revanche, rencontre pour la première fois non seulement ce prédateur mais aussi l'expression qui le désigne. Les deux voyageurs ne placent toutefois pas cette notion dans le contexte fantastique, dépendant des bestiaires et des croyances médiévales qui associaient systématiquement le crocodile au serpent et attribuaient les vices, tels que la volupté. Pourtant l'influence de ce discours traditionnel pouvait être encore tenace quoique difficile à saisir⁸⁶.

Les attaques de crocodiles *aux bestes des Sarrazins* donna l'occasion à Ogier de décrire aussi les buffles : *Le bufle est ainsi gros et grant comme ung beuf ou une vache, et y a pou de differance entre eulx, excepté que le bufle e[s]t communement noir et a cornes en la teste, courtes, grosses et bossues*⁸⁷. Nous rencontrons ici un autre exemple de l'association de l'inconnu à un phénomène connu (les chevaux ou les bœufs). Ce moyen de description est aussi utilisé chez Guillebert de Lannoy à propos des bêtes sauvages à Trakai ou des hippopotames au Nil. Certains animaux, vus par nos voyageurs, ne peuvent cependant avoir d'équivalent dans la faune européenne. C'est notamment le cas de six éléphants qu'Ogier rencontra un jour dans les rues du Caire⁸⁸. Pourtant, en décrivant les parties respectives de leurs corps, le noble champenois eut recours à cette sorte d'association aux objets ou animaux connus. Pour lui, l'éléphant était un représentant des « animaux composites »⁸⁹. Il avait *les oreilles larges comme ung petit van et moult deliées comme ung chien courant*. Au bout d'une trompe qui ressemble à un boyau, il dispose d'un groin à la manière d'*ung pourcel*. Il va de soi que la description associe les *tresgrandes et grosses* défenses de l'éléphant aux dents d'un sanglier. Notre voyageur fut aussi ébahi par le barrissement de l'éléphant, *plus fort que nulle buisine [tuyau] du monde*

⁸⁵ BONNARDOT – LONGNON, p. 75-76.

⁸⁶ « Nos voyageurs sont tous intéressés par les animaux d'Égypte, et s'ils n'essayent pas forcément de les classer, ils leur consacrent bien des pages descriptives. L'*Histoire naturelle* de Plinie, les innombrables 'bestiaires' si répandus au Moyen Âge, tel le *Physiologus*, le plus ancien, écrit en grec par un auteur inconnu à Alexandrie entre le II^e siècle et le V^e siècle, le *Tresor* de Brunetto Latini, et bien d'autres, tout cela leur sert de référence. Mais peu à peu, leur observation personnelle les fait s'écarter des images traditionnelles, et surgissent, sous l'écorce' ancienne, des animaux nouveaux, ce qui ne signifie pas qu'ils perdent ainsi tout caractère fantastique. » (J. GUERIN DALLE MESE, *Égypte*, p. 343). Sur la perception des crocodiles par d'autres voyageurs et leur association aux serpents voir *ibid.*, pp. 357-364.

⁸⁷ BONNARDOT – LONGNON, p. 76.

⁸⁸ *Ibid.*, pp. 61-62 (aussi pour les citations suivantes).

⁸⁹ Nous utilisons l'expression de J. GUERIN DALLE MESE, *Égypte*, p. 366 sq.

ne porroit faire. A la fin de sa description succincte, Ogier d'Anglure avoue qu'en effet, il n'est pas capable de décrire ni *sa grosseur ne sa grandeur* : pour donner une idée de ses dimensions, il décrit la taille de la litière que l'éléphant portait au Caire. Si Ogier avait une certaine notion d'*olefant*, ce n'était pas le cas de *cing autres bestes mout estranges et mout sauvages a veoir, lesquelles sont appellées 'giraffa'*. Ici de même, il tente de communiquer son expérience par les associations suivantes : *Elles ont les deux gembes devant trop plus haultes que celles de darrier ; le poil ainsi comme a la maniere d'un serf, les cornes a maniere d'un chevriau d'environ demy pié de long, et les piez comme un serf*⁹⁰.

Le parcours de ce sous-chapitre essaye de suivre une évolution de la perception du monde animal chez nos quatre voyageurs. Elle se manifeste par deux pôles – celui de l'utilité, lié à l'emploi des animaux pour l'agriculture ou pour le transport, et celui de l'étrangeté, typique étant donné le caractère exceptionnel de ces animaux pour les visiteurs d'Occident. Dans les deux cas, les auteurs des récits s'efforcent de comparer ou de rapprocher les éléments de l'altérité chez les animaux observés. Bertrandon, en tant que bon connaisseur de l'équitation, compare les différentes manières de s'occuper des chevaux. En même temps, il essaye d'énumérer les nuances qui constituent les traits caractéristiques des animaux domestiques des Turcomans. D'un autre côté, pour décrire les bêtes merveilleuses à son lectorat, Ogier d'Anglure fait des parallèles avec des animaux connus. Les animaux exotiques jouent un rôle de *curiositates* dont l'aspect est difficile à saisir mais doit tout de même être traduit. Le dernier exemple de ce genre de perceptions représente une sorte d'aboutissement de cette tendance à décrire l'*autre* animal.

Au début de son voyage, inachevé à cause de la maladie, au monastère de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï, Bertrandon de la Broquière rapporte dans un épisode du désert la rencontre d'un animal bizarre :

Et ne vey chose en chevalchant par celluy desert qui face à raconter, for que le matin, à l'aube du jour et soleil levant, je fus le premier qui veys courir une beste à quatre piedz qui pouvoit avoir une grosse poignée au plus de hault et pouvoit bien estre de trois piedz de long. Incontinent que les Arabes qui nous conduysoient la veirent, ilz s'en fuyrent et fuist ceste beste bientost. Et se mist à ung petit houppellet de brouscs et failloit tousjours

⁹⁰ BONNARDOT – LONGNON, pp. 62-63.

que la teste ou la queue fust dehors. Et descendirent lesdictz Messire Andrieu et Pierre de Vauldrey à tout leurs espées ; et tantost qu'ilz aprochierent, celle beste commença à crier comme ung chat quant ung chien lui veut courre sus. Et adonc, ledict Pierre de Vauldrey la frapa de la point de son espée sur le dos et ne peust luy faire nul dommaige, car elle estoit couverte de grosses escailles comme un esturgeon. Adonc, la beste vint devers ledict Messire Andrieu et il luy frappa de son espée par le col dont il luy couppa le quart ou le tiers : et tourna les quatre piedz dessus et là fut tuée. Et avoit assez longue queue en la fachon de ces gros verdereaulx, et avoit les piedz comme les mains d'un petit enfant et la teste comme un grant lievre. Et disoient nos Arabes et nostre truchement que c'estoit une tresperilleuse beste⁹¹.

La recherche a déjà bien précisément déterminé l'espèce de cet animal : il s'agissait du varan du désert appelé aussi scinque⁹². Dans le contexte de notre propos, il est possible de nouveau de s'interroger sur la fonction des associations : le cri de la bête rappela à Bertrandon le miaulement du chat poursuivi par un chien, ses écailles ressemblaient à celles d'un esturgeon, sa longue queue à celle des gros lézards. L'association des pieds de l'animal avec les mains d'un petit enfant et de sa tête avec celle d'un lièvre complète ce style de rapprochement. Pouvons-nous en déduire un effort de laisser une description en relief par des moyens limités du vocabulaire ? Ou bien, cette « hybridisation » de l'animal étrange porte-t-elle une valeur plus symbolique, c'est-à-dire plus littéraire ? C'est dans la logique de la deuxième réflexion que l'on a comparé l'épisode du varan chez Bertrandon à celui du *serpent crestu* dans *La seconde Continuation de Perceval*. Selon S. Cappellini, « le reptile effraie un Gallois (de même que les Arabes, qui s'en fouyrent) et la fuite de ce dernier 'va déterminer *a contrario* la direction à prendre pour le vaillant chevalier'⁹³ ». De même que chez Perceval, la notion du *verdereau* est un signe de « verticalisation référentielle à la tradition du bestiaire fantastique, figure culturelle, tirée du magasin des accessoires et dressée sur le chemin du héros. »⁹⁴

A condition d'accepter cette hypothèse, l'animal inconnu jouerait dans le discours du voyage du noble un tiers rôle, celui de l'outil littéraire, doté d'une valeur symbolique (lézard, dragon etc.). De ce fait, les comparaisons auxquelles nous avons prêté attention

⁹¹ SCHEFER, pp. 21-22.

⁹² *Le Voyage en Turquie*, p. 52, note 53. J. Paviot ajoute encore la précision que « sa morsure n'est pas mortelle mas très douloureuse. » Pour l'analyse de cette scène voir aussi Martin NEJEDLÝ, « Paměti o varanovi 'mňoukajícím víc než kočka' a o rubínu svatováclavské koruny, 'velikém jako zralá datle'. Zvěď Bertrandon de la Broquière na cestách (sebe)poznání » [Mémoires sur le varan qui miaulait comme un chat et sur l'erubis de la couronne de Bohême grand comme une datte. L'espion Bertrandon de la Broquière aux chemins de l'(auto)connaissance], *Studia mediaevalia Bohemica*, 2/1 (2010), pp. 39-73.

⁹³ CAPPELLINI, p. 186.

⁹⁴ François DUBOST, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XIIème – XIIIème siècles)*, t. I, Paris 1991, p. 246 (cité chez CAPPELLINI, p. 186, note 15).

serviraient aux lecteurs du *Voyage d'outremer* de moyen pour évoquer un aspect connu de la littérature chevaleresque. En utilisant les termes de H. R. Jauss, c'est ainsi que le nouveau texte « évoque pour le lecteur l'horizon d'une attente et de règles qu'il connaît grâce aux textes antérieurs »⁹⁵. Enfin, Bertrandon serait-il capable de construire ce parallèle ou bien l'a-t-il fait à l'aide d'un homme mieux orienté dans le domaine littéraire, à commencer par Jean Molinet⁹⁶ ?

Personne n'a aussi remarqué, jusqu'ici, que l'histoire du varan semble être insérée dans la narration relativement cohérente de la maladie de notre voyageur :

*Puis en la compaignie desdicts Messire Andrieu de Toulonjon, Pierre de Vauldrey, Joffroy et Jehan de la Roë, je m'en allay avecques eulx deux journées dedans le désert. Et là me print une chaulde malladie si forte qu'il me faillit de mourir. [Suit l'épisode cité ci-dessus]. Les quatres cy dessus nommez dollans et desplaisans de madicte malladie ma laisserent en la compaignie de l'un de noz Arabes pour me ramener audict Gazere, si faire le pouvoit*⁹⁷.

Les mêmes moments de la discontinuité peuvent être observés dans le récit de Guillebert de Lannoy⁹⁸. Pour ceux qui veulent analyser les textes de voyageurs médiévaux sérieusement, cet épisode représente une étape importante. Après avoir pris en compte cette perspective, nous devons différencier le discours purement descriptif, exposé dans les multiples exemples cités ci-dessus, de la tendance à passer à une sphère intertextuelle ; cette dernière peut être justement symbolisée par la rencontre du varan ainsi que par le décor « chevaleresque » de sa mise à mort. En ce qui concerne l'attitude de nos voyageurs vis-à-vis du monde animal, il s'agit d'un exemple unique dans notre corpus qui ne trouve d'équivalent que dans le récit de Nompar de Caumont. La mort du dauphin qui a causé une fortune de la mer⁹⁹, que nous avons déjà analysée dans le chapitre consacré au pèlerinage, peut aussi théoriquement référer au monde des bestiaires et des *exempla*. Ces deux détails du répertoire animal dans nos récits peuvent nous servir en tant qu'avertissement pour la suite. Maintenant, au moment où nous allons nous concentrer

⁹⁵ Hans Robert JAUSS, « Littérature médiévale et théorie des genres », dans Gérard Genette (éd.), *Théorie des genres*, Paris 1986, p. 49.

⁹⁶ Le personnage de Jean Miélot a été souvent mis à contexte avec la genèse du *Voyage d'outremer* (cf. Schefer, p. LXXV). Le rôle de ce traducteur et « éditeur » dans le contexte bourguignon fait l'objet de l'article de Hanno WIJSMAN, « Jean Miélot et son réseau. L'insertion à la cour de Bourgogne du traducteur-copiste », *Le Moyen Français*, 67 (2010), pp. 129-156.

⁹⁷ SCHEFER, pp. 21 et 23.

⁹⁸ Voir l'analyse des épisodes de l'Europe de l'Est faite par Maria HOLBAN, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421, et de quelques incidents de voyage », *Revue des études sud-est européennes*, 5 (1967), pp. 419-434..

⁹⁹ DE LA GRANGE, pp. 33-34.

sur le regard de l'*autre* dans le domaine anthropologique, il faudra toujours distinguer les perceptions authentiques et personnelles de nos voyageurs de celles qui sont dépendantes du discours déjà établi par des textes antérieurs. Ce dilemme semble être d'ailleurs le fil rouge de notre analyse en entier.

Regards sur l'autre humanité

Malgré les points remarquables du monde naturel, c'est notamment la rencontre de l'*autre* sur le plan anthropologique qui représente le sujet principal de ce chapitre. Plutôt que sur les animaux ou l'aspect du paysage, nos voyageurs portent leur attention sur les différentes nations et ethnies, leur religion et leurs coutumes. En termes généraux, il est possible d'affirmer que la problématique englobant les phénomènes de l'altérité sur ce plan gravite autour du problème de l'identité¹⁰⁰. Par la perception et la « conception » de l'*autre*, nos quatre voyageurs manifestent en effet, et d'une manière indirecte, leur propre identité. Nous avons essayé de résumer la quantité de ce genre d'impressions en un système plus ou moins cohérent. A la différence du chapitre sur le pèlerinage, nous avons préféré présenter les phénomènes à travers nos quatre récits afin de montrer la diversité des points de vue sur chacun d'eux et d'éviter la répétition des idées plus générales. Tout d'abord, nous nous concentrerons sur la diversité ethnique, observée par les voyageurs notamment au Proche-Orient. Ensuite, les descriptions des nations diverses seront, l'une après l'autre, comparées et analysées. Dans cette partie, plutôt énumérative, nous avons pourtant adopté un critère essentiel – celui de l'altérité religieuse. C'est ainsi qu'en premier lieu seront analysées les ethnies adhérant essentiellement à la religion non-chrétienne, dans la plupart des cas musulmane. Ce répertoire inclue de même la revue des coutumes vestimentaires et alimentaires de ces nombreuses populations. Ce faisant, nous nous interrogerons sur les attitudes de nos voyageurs envers l'islam et ses pratiques. Le deuxième volet de cette revue des nations sera représenté par le regard sur l'altérité au sein de l'œcoumène chrétienne auquel s'ajoute la perception des renégats et des juifs en tant que figures de transition entre le monde du connu et de l'inconnu.

¹⁰⁰ Joan-Pau RUBIES, « Travel Writing as a Genre: Facts, Fictions and the Invention of a Scientific Discourse in Early Modern Europe », dans *Travellers and Cosmographers. Studies in the History of Early Modern Travel and Ethnology* (variorum de J.-P. Rubiés), Ashgate, 2007, pp. 6-35, surtout p. 8. Dans ce contexte l'auteur parle même d'une sorte de « tribalisme » (*ibid.*).

Il est bien évident que ce schéma n'est pas le seul à adopter. La distinction stricte entre le discours préétabli sur les populations étrangères et l'expérience personnelle de nos voyageurs, fixée dans leurs récits, pourrait en incarner un modèle alternatif. L'individualisation est rare dans certains récits, même si l'observation de terrain doit confirmer ou infirmer le savoir livresque¹⁰¹. Toutefois, dans le cadre de notre analyse, nous prenons cette réalité en considération. En même temps, nous nous rendons compte que notre répartition et qualification des phénomènes (nations, ethnies, religions etc.) résulte d'une perception moderne qui ne coïncide pas exactement avec la vision qui était propre à nos voyageurs.

Diversité des nations et des langues

Commençons d'abord par un trait commun pour nos quatre nobles. Pendant leurs voyages, nonobstant l'objectif visé, tous sont au moins une fois confrontés à une réalité de la société pluriethnique et pluriculturelle. C'est surtout la ville de Jérusalem qui est l'un des points communs de ce métissage. *Vous devés savoir que la cité de Jherusalem est moult grande et belle cité, combien qu'elle est ordement et vilment tenue par Sarrazins* : c'est en ces termes qu'Ogier d'Anglure, de prime abord, qualifie l'aspect humain de la ville sainte. Seuls les Sarrasins peuvent y circuler librement, *non aultres gens, car les Chrestines de la saincture et ainsi les Juifz qui en celle saincte cité sont demorans, ont certains lieux en certaines rues ou est leur residence*¹⁰². La relation de Bertrandon de la Broquière enrichit encore davantage cet image déplaisante de subjection des chrétiens dans la ville centrale du pèlerinage : [Elle] *est en la subjection du Souldan, qui est grant pitié et confusion à tous les Crestiens. Car il n'y a que un peu de Crestiens francz, c'est assavoir Cordeliers. (...) Lesdictz Cordeliers sont en grant subjection des Sarrazins.* Bertrandon peut confirmer cet état de choses par sa propre expérience – il y a séjourné deux mois. Dans son récit, la palette ethnique et religieuse est complétée par l'énumération des chrétiens présents dans l'église du Saint-Sépulcre, c'est-à-dire les *Abecins qui sont de la terre du prestre Jehan, Jaccobites, Hermenins* [Arméniens] *et Crestiens de la saincture. Et de tous ceulx cy les Francz sont plus subjectz que nulz des autres*, effectue-t-il une hiérarchie dans le degré d'oppression de la part des musulmans

¹⁰¹ N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 146.

¹⁰² BONNARDOT – LONGNON, p. 40.

régnants¹⁰³. Nompars de Caumont lui aussi remarque dans son récit la variété ethnique et religieuse de la ville sainte, en se concentrant notamment sur les cultes chrétiens. Nous y reviendrons.

Par contre, la ville de Jérusalem décrite dans les *Rapports* de Guillebert de Lannoy semble être dépourvue de sa population. L'espion bourguignon ne s'y intéressait qu'aux édifices et fortifications. En ce qui concerne d'autres lieux, moins connus, c'est toutefois lui qui était sans doute attiré le plus par la diversité des populations. Il énumère par exemple toutes les origines géographiques possibles des mamlûks en Egypte venant *de Tartarie, de Turquie, de Bourgerie [Bulgarie], de Honguerie, d'Esclavonnie, de Wallasquie, de Russie et de Grèce, tant des païs cristiens comme d'autres*¹⁰⁴. Dans cette liste manquent cependant les Tcherkesses (Circassiens), peut-être les plus importants des esclaves. Chez Guillebert le goût pour l'énumération dans ce domaine se manifeste dans d'autres passages de son ouvrage. Dans la poursuite de sa *reise* de Prusse, il *passé par plusieurs villaiges des Zamegaelz, des Corres et des Lives, lesquelz ont chascun ung langaige à part eulz*¹⁰⁵. A son époque, Guillebert fut alors bien informé sur la réalité relativement confuse des tribus baltes et finno-ougriennes dans la région. De surcroît, on peut constater un vif intérêt pour les langues locales ce qui se manifeste également dans un passage similaire qui essaye de résumer cette diversité ethnique dans les pays baltes parcourus : *Et y a de Righe jusques à le Narowe quatre vins milles de long, sy treve on en ce chemin les gens de quatre manières de langaiges, c'est à sçavoir, les Lives, les Tzamegaelz, les Loches et les Eestes*¹⁰⁶. L'ordre successif des Lives, Semigals, Latgales et Estoniens dans le récit correspondait à la réalité de l'itinéraire de notre aventurier, passant de Riga à la ville de Narva afin de continuer vers Novgorod¹⁰⁷. Si les Lituanais sont logiquement mis de côté pour un instant, Guillebert les mentionnera dans le contexte du voyage de retour de Novgorod quand il pénètre dans le territoire sous la domination du grand-duc Witold : *Et ont ung langaige à part eux*, semble-t-il à notre voyageur digne de noter à leur propos¹⁰⁸. A cette occasion, le chevalier bourguignon visite aussi la ville de Trakai, près de Vilnius, connue pour son caractère marchand et cosmopolite : *Item, demeurent en laditte ville de Trancquenne et au dehors en plusieurs villaiges, moult grant quantité de Tartres (...). Et habitent samblablement en laditte ville*

¹⁰³ SCHEFER, p. 12.

¹⁰⁴ POTVIN, p. 118.

¹⁰⁵ *Ibid.*, pp. 29-30.

¹⁰⁶ *Ibid.*, pp. 31-32.

¹⁰⁷ La perception de Guillebert a souvent été bien plus précise que celle de la recherche actuelle.

¹⁰⁸ POTVIN, p. 40.

*Allemands, Létaus [Litvaniens], Russes et grant quantité de juiz, qui ont chascun langaige especial*¹⁰⁹. D'après ces citations, il semble que Guillebert avait tendance à rapprocher la spécificité de la langue, voire à identifier les différentes *manières de langaiges* aux nations ou ethnies mêmes. Mais cette vision simpliste devient problématique à un autre point du récit.

Sept ans après son périple baltique et russe, Guillebert se rend de nouveau en Europe de l'Est en tête d'une ambassade officielle. Comme nous l'avons déjà signalé plusieurs fois, son itinéraire planifié par les Balkans pour aller jusqu'à Constantinople dut être changé à cause de la mort du sultan turc Mehmed I^{er} et des querelles de succession dans l'Empire Ottoman, y compris ses parties balkaniques. Le diplomate bourguignon fut alors obligé de contourner la Mer Noire par son bord septentrional et d'embarquer au port de Kaffa sur la Crimée. En résumant ce parcours, il avertit son lecteur qu'il avait failli passer le Danube, *mais en la conclusion n'y fut oncques remède ne moyen que je y pëusse trouver, pour les longtains désers deshabitez de pluisieurs nacions, de diverses langues et créances, qui y habitent*¹¹⁰. Cette affirmation n'a pas, au premier regard, de sens, car les expressions *deshabitez* et *qui y habitent* semblent se contredire. Quelle que soit l'idée de cette phrase énigmatique, on voit clairement que Guillebert est capable, par rapport aux situations précédentes, de distinguer les notions de nation, de langue et de croyance. De toute façon, l'emploi de ces termes n'était pas systématique, ni chez Guillebert, ni chez ses contemporains. La notion de « Sarrasins » est un bon exemple de cette confusion.

Les Sarrasins ou les Maures ?

Pour désigner les musulmans, les auteurs des traités médiévaux utilisaient le terme habituel de « Sarrasin ». D'après l'explication de Jean Damascène (mort en 794), le mot prend son origine de *Sarras kenoï* (τῆς Σάρρας κενούς), l'expression grecque pour « ceux qui étaient chassés par Sarah », c'est-à-dire une référence à Agar, la deuxième femme d'Abraham, et son fils Ismaël, damnés par Sarah¹¹¹. D'autres auteurs du Moyen Âge reprenaient une interprétation plus libre qui divisait les Sarrasins (« descendants de Sarah »), en trois catégories : fils légitimes (d'Israël), c'est-à-dire les Israélites, fils illégitimes, nés d'Agar (Hagarites) et « sarrasins adjoints », où l'on classait les

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 64.

¹¹¹ Joannes DAMASCENUS, « De Haeresibus », *Patrologia Graeca* LXXXXIV, p. 764, consulté sur le site *Documenta Catholica Omnia*, <http://www.documentacatholicaomnia.eu>. Cf. Gn, 16, 6.

populations nouvellement apparues dans le Proche-Orient comme les Mamlûks ou Turcomans¹¹².

Nos quatre voyageurs ne mentionnent jamais l'origine de leur emploi du mot « Sarrasin », ceci étant peut-être déjà bien établi dans leur vocabulaire. Pourtant, le *signifié* de cette expression varie chez eux suite à plusieurs types d'identité : religieuse (les Sarrasins sont des musulmans), ethnique (pour les Arabes) mais aussi un groupe social (le peuple d'Égypte). Cette confusion est bien observable notamment dans les *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy. Dans notre corpus, ce voyageur est aussi le seul à parler des Sarrasins, cette fois-ci au sens religieux, en dehors de la Terre sainte ou du Proche-Orient en général. Nous avons déjà mentionné sa visite de Trakai, où plusieurs communautés vivaient ensemble sous la protection du grand-duc Witold, souverain relativement tolérant sur le plan religieux. Cette ambiance de coexistence a pourtant choqué son hôte, surpris par la *grant quantité de Tartres, qui là habitent par tribut, lesquelz sont drois Sarrasins, sans avoir riens de la loy [religion] de Jhésucrist, et ont ung langaige à part nommé le Tartre*¹¹³. De plus, il est possible que le voyageur flamand ait été étonné par la présence des « Sarrasins », c'est-à-dire des musulmans, aussi loin de leur territoire habituel du Levant et de l'Égypte, qu'il avait d'ailleurs connu grâce à son premier pèlerinage en Terre sainte dans les années 1405-1407. En même temps, la présence de la communauté des Tartares, tributaires de Witold, lui a révélé l'étendue de la puissance et des possessions territoriales de ce souverain lituanien¹¹⁴. A la différence des conceptions plus anciennes, Guillebert n'associe plus les Litvaniens païens aux

¹¹² D'après J. GUERIN DALE MESE, *L'Égypte*, pp. 134-135. Le pèlerin allemand Thietmar offre une alternative de la classification tripartite des Sarrasins en les divisant entre les « esseéniens » (assassins), bédouins et « sarrasins » (musulmans sunnites). Voir A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 145. Louis de Rochechouart, jeune évêque de Saintes qui voyageait en Terre sainte en 1461, s'interroge aussi sur la dénomination des « Sarrasins » : « Commençons par les Sarrasins. Ils se disent descendants de Sara, et c'est faux, les Italiens les appellent communément Maures. Je n'ai pu en savoir l'origine, si ce n'est ce que m'a dit frère Laurent, à savoir qu'on les appelle en latin Amorrhéens, d'autres disent Mosseroumy, ce qui veut dire 'du Sauveur'. Il y a une différence entre les Sarrasins, et on les appelle soit Druses, soit Raphati, soit Raranduli, soit Arabes. » (« Journal de voyage à Jérusalem », éd. de Béatrice Dansette, dans *Croisades et pèlerinages*, pp. 1124-1167, ici p. 1164).

¹¹³ POTVIN, p. 41.

¹¹⁴ Sur la communauté des Tartares à Trakai voir aussi la relation de Jan Krasinski, chroniqueur polonais du XVI^e siècle : « *Prope Vilnam Tartari, gens Scythica, supra Vacam amnem agros colunt, Mahumethanae superstitionis addicti. Eos Vitoldus, Lithuaniae' dux, ex media Scythia abductos cum uxoribus et pueris in media Lithuania collocavit anno cbristiana salutis millesimo tercentesimo nonagesimo sexto. Vivant ii suis legibus et ex aequo cum Lithuanis magni ducis imperium agnoscunt. Boni sunt patres familias, neque rei militaris ignari.* », reproduit dans Jan FIJALEK, « Teksty opisowe Wilna » [Les textes décrivant Vilnius], *Ateneum Wileńskie*, I/3-4 (1923), p. 515, repris en ligne : http://pbc.biaman.pl/Content/14048/cz1121_OCR.pdf. Voir aussi LELEWEL, p. 23.

« Sarrasins »¹¹⁵ tout en leur attribuant plutôt le qualificatif de *mescréans*, selon la propagande teutonique¹¹⁶.

Ici, nous nous permettons une petite digression à propos des Tartares car Guillebert ne les a pas rencontrés qu'une seule fois. Pendant son deuxième tour, cette fois-ci diplomatique, en Europe de l'est, Guillebert rencontre un *duc sarrasin de Tartarie* qui demeurait à la cour de Witold. L'ambassadeur bourguignon fut surpris (et peut-être indigné) lorsqu'il vit ce souverain *mengier char et poisson à sa table, par ung jour de vendredy*¹¹⁷. Le choc culturel fut renforcé par la présence d'un autre *Tartre qui avoit sa barbe jusques dessoubz le genoul, enveloppé d'un coevrechief*¹¹⁸. A partir de ce moment, les guides tartares font d'ailleurs partie de sa propre suite. Au fur et à mesure, notre voyageur s'immergeait dans un nouveau monde « sarrasin » qui, à l'époque, commençait avec les immenses plaines entre la Galicie, la Russie et le vaste territoire de la Horde d'or. Dans cet espace aux frontières floues, il rencontre encore d'autres populations. Au passage du Dniepr, il rencontre *ung duc de Tartarie, ami et serviteur au duc Withold, enssemble ung gros villaige de Tartres, qui sont audit Witholt, hommes, femmes et enffans, et estoient sans maisons, logiez sur la terre*¹¹⁹. L'émerveillement de cette rencontre se traduit entre autre par l'impuissance de Guillebert à décrire en termes appropriés le campement de cette population nomade ; l'auteur des *Voyages et ambassades* utilise le mot *villaige*. La surprise est encore renforcée par l'offre du *duc tartare*, nommé *Jambo*, de transporter le cortège de l'ambassadeur bourguignon à travers le large cours d'eau. A l'aide de ses hommes, le souverain fait passer le Dniepr *qui avoit une lieue de large, en petis batteaux, tous d'une pièce*¹²⁰. Le voyageur bourguignon pouvait ainsi utiliser le monoxyle, un moyen traditionnel de transport, que l'on utilisait dans la Russie marécageuse et bordée par les rivières au moins depuis le X^e siècle. La rencontre avec *Jambo*, ainsi qu'avec d'autres « Tartares » en Crimée, fut facilitée par la protection de Guillebert de Lannoy et de ses gens assurée par les lettres *escriptes en tartarie*¹²¹, éditées par Witold, et surtout ses *chapeaux et livrées* qui leur prêtèrent une sorte d'immunité contre les différentes hordes des nomades dans la région.

¹¹⁵ Sur ce sujet voir notamment l'article récent d'Alan V. MURRAY, « The Saracens of the Baltic: Pagan and Christian Lithuanians in the Perception of English and French Crusaders to Late Medieval Prussia », *Journal of Baltic Studies*, 41/4 (2010), pp. 413-429..

¹¹⁶ POTVIN, p. 20.

¹¹⁷ POTVIN, p. 55.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 56.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 61.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 61.

¹²¹ *Ibid.*, p. 56.

Dans les *Voyages et ambassades*, l'expérience avec les Tartares en Europe de l'est représente une sorte de tremplin pour notre envoyé bourguignon à la rencontre des populations indigènes et étrangères au Proche-Orient. De plus, à la différence de la Terre sainte, ce type d'observations fut unique dans son genre car Guillebert de Lannoy devint l'un des premiers à décrire les régions de la Tartarie dans son milieu.

Si, en Europe de l'est, l'expression « Sarrasin » était liée à la notion religieuse, dans la partie égyptienne et palestinienne du récit de Guillebert elle reprend systématiquement des connotations plutôt ethniques et sociales. Comme nous l'avons déjà signalé, l'espion bourguignon faisait une distinction entre les Sarrasins de l'Égypte et ceux de Syrie qui *sont communement (...) meilleurs gens d'armes, plus vaillanz et plus habilles en fait de guerre et pour la deffense du païs que ne sont ceulz d'Égypte*¹²². Quant à ces derniers, notre observateur militaire ne les juge pas favorablement :

*Item, sont le surplus des autres Sarrasins, natifz du païs, en espécial d'Égypte, meschans gens, vestus d'une chemise, sans chausse, sans brayes, une torque sur la teste. Et quant aux communes du plat païs, ilz ont pou arcs, ne flesches, espées, ne choses nulles de deffense, et est grande meschansteté que de leur fait*¹²³.

Les Sarrasins jouaient aussi un rôle particulier à l'échelle sociale de la population égyptienne. Guillebert signale leur statut inférieur notamment vis-à-vis des mamlûks qui gouvernent le pays : (...) *les drois sarrasins natifz du païs bien peu se meslent des grans gouvernemens des bonnes villes, espécialement en Égypte, ains y gouvernent tous les esclaves [mamlûks]*¹²⁴.

Pourtant, l'attitude négative envers les Sarrasins reste bien évidemment un *locus communis* dominant nos quatre récits. Tous de concert déplorent le fait que sous leur domination la Terre sainte avec ses villes n'était plus la même comme *jadis, du temps des Cristiens*¹²⁵. Le contrôle musulman de la circulation des pèlerins et la gêne qui en résulte, à commencer par l'arrivée à Jaffa, décrite par Bertrandon de la Broquière¹²⁶, devaient susciter des sentiments de colère et d'impuissance chez nos voyageurs. Nompar de Caumont nous transmet cet état en décrivant un incident intervenu lors d'une rencontre avec des infidèles qui s'est produit à Lydde : (...) *je fis dire messe de monseigneur saint*

¹²² *Ibid.*, p. 121.

¹²³ *Ibid.*, p. 120.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 119.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 156.

¹²⁶ « En Jaffe, viennent les truchemens et autres officiers du Souldan pour sçavoir le nombre des pelerins et les conduyre et pour recevoir le tribut dudict Souldan, c'est assavoir ce qu'il prend des pelerins. » (SCHEFER, p. 10) Nompar de Caumont a dû y attendre deux jours avant d'obtenir un sauf-conduit qui l'autorisait à débarquer et à se rendre à Jérusalem par terre (DE LA GRANGE, p. 46).

*George, présens plusieurs Sarrasins qui n'avoyent guières dévociion, dont je avoye grant despit de leur contenance que faisoient au précieux corps de Nostre Seigneur qui nous ha toux fourmés et resemus [rachetés]. Son courroux va encore plus loin puisqu'il désigne les Sarrasins comme les faux chiens qui n'en tenoient compte, ains s'en mocoyent en cette ditte église à grant pardonance*¹²⁷. Nous avons aussi bien exposé les sentiments comparables de nos voyageurs lorsqu'ils observaient l'état des chrétiens dominés par les Sarrasins à Jérusalem. Ces derniers tenaient aussi la clef de l'église du Saint-Sépulcre *et fault payer argent ha eux qui entrer y veult*, mentionne Nompar de Caumont¹²⁸. Ogier d'Anglure parle également des Sarrasins en ce sens. Le noble champenois voulait profiter de sa visite de la ville sainte pour voir la mosquée du Dôme du Rocher que les voyageurs considèrent comme le Temple de Salomon¹²⁹. Les musulmans furent cependant encore plus sévères : (...) *tantost que les Sarrasins voient venir ung chrestien par ycelle rue venant au saint Temple, ilz le rescrient et le font retourner, jassoit ce qu'il n'y voise pas pour le dit saint Temple veoir*¹³⁰. Ces exemples complètent d'ailleurs l'image des conditions humiliantes que les pèlerins occidentaux étaient obligés de supporter de la part des Sarrasins en Terre sainte et il est logique que les sentiments négatifs envers la population majoritaire des musulmans se soient manifestés dans les récits de nos quatre nobles.

Même un voyageur comme Bertrandon de la Broquière qui jugeait les populations étrangères plutôt d'après sa propre expérience individuelle ne présente pas, dans son *Voyage d'outremer*, une vision favorable des Sarrasins. A la porte de la ville de Damas, il rencontre une dizaine de Sarrasins dont l'un lui ôte le chapeau de la tête. Bertrandon veut agiter le bras, mais grâce à l'intervention de son ânier et face à la supériorité des infidèles, il préfère ne pas réagir. Cet incident lui sert d'exemple pour illustrer le comportement des Sarrasins qu'il considère comme utile à être diffusé par son récit : *Je dis cecy pour advertir qu'il n'est point besoin d'avoir debat à eulx, car ilz me samblent meschans gens et de petite raison et sy ne se fault point faire trop meschant entre eulx, ne povre, ne monstrer aussy qu'on aye paour ainsi que je les ay experimentez*¹³¹. Il ajoute de même qu'il ne faut pas montrer ouvertement sa richesse car ce sont des hommes cupides qui ne se contentent jamais. L'auteur du *Voyage d'outremer* finit sa propre observation par une

¹²⁷ DE LA GRANGE, pp. 47-48.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 49.

¹²⁹ *Journal de voyage à Jérusalem et en Egypte (1395-1396)*, éd. de Nicole Chareyron, dans *Vers Jérusalem. Itinéraires croisés au XIV^e siècle*, Paris 2008), p. 362, note 63.

¹³⁰ BONNARDOT – LONGNON, p. 41.

¹³¹ SCHEFER, p. 33.

constatation générale : (...) *et le peuvent bien aperchevoir les pellerins quant ilz viennent en Jaffe et qu'il fault louer les asnes pour aler en Iherusalem et aultre pellerinages accoustumes*, ce qui est la raison pourquoi Bertrandon n'en dit pas plus¹³².

En plusieurs lieux de leurs récits, nos voyageurs parlent aussi des Maures. Ce terme apparaît par exemple au début des *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy pour désigner les musulmans d'Espagne. C'est ainsi que le jeune noble flamand se rend dans la Péninsule Ibérique pour aider l'infant Ferdinand *contre les Mores*¹³³. Pourtant, l'utilisation de ce terme n'est pas exclusif car à l'occasion de la seconde campagne, Guillebert utilise indifféremment les deux expressions pour désigner les combattants de l'émirat de Grenade : *Item, durant ledit siège d'Anticaire, vindrent les Mores, c'est à sçavoir les deux oncles du roy de Grenade, à bataille, frapper sur l'avant-garde de l'ost d'Espagne, ou nombre de ving et cinq à trente mille Sarrasins, lesquelz furent desconfis (...)*¹³⁴. Les *Sarrasins* apparaissent également lors du siège de la ville de Ronda, tandis que ce sont les *Mores* qui causent une déconfiture totale des troupes sous le commandement du grand-maître de l'ordre Santiago, pillant les alentours de Málaga¹³⁵.

C'est aussi en Terre sainte que le terme « Maure » semble couvrir le même champ sémantique que l'expression des « Sarrasins ». Si nous restons dans le texte des *Voyages et ambassades*, nous y trouvons une apparition unique des *Mores* désignant ceux qui font le guet du port de Beyrouth¹³⁶. C'est justement dans la même ville que Bertrandon de la Broquière parle, lui aussi, des Maures. Avant le départ de ses compagnons de pèlerinage, il prend part à une fête nocturne des *Mores*, accompagnée par le feu d'artifice ou, plus précisément, par le « feu grégeois », utilisé aussi bien dans les batailles. Lorsque notre voyageur curieux veut apprendre le secret de sa fabrication, l'un des Maures refuse de le lui révéler pour ne pas encourir un grand danger. Or, dès que Bertrandon lui donne un ducat, il lui apprend tout ce qu'il sait, en lui donnant des moules de bois que notre voyageur apporte avec lui jusqu'en France¹³⁷. *Et comme j'ay dit par avant, il me samble qu'il n'est riens que ung More ne fist pour gaignier argent*¹³⁸, résume-t-il à la fin de cet épisode. Ces mots confirment d'ailleurs l'identification des mots « Sarrasin » et

¹³² *Ibid.*

¹³³ POTVIN, p. 14.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 16.

¹³⁵ *Ibid.*, pp. 16-17.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 157. Pourtant, dans le même paragraphe, Guillebert parle aussi des Sarrasins. Le passage sur le système de garde à Beyrouth est reproduit dans le chapitre sur la croisade.

¹³⁷ Selon *Le Voyage d'Orient*, p. 62.

¹³⁸ SCHEFER, pp. 38-39.

« Maure » car Bertrandon fait référence à l'incident de Damas. Il est remarquable qu'un voyageur, qui savait distinguer précisément les populations de l'Orient, emploie aussi vaguement ces deux termes pour les musulmans. Ensuite, Bertrandon rencontre un *More tout noir* venant du Caire¹³⁹. Comme nous l'avons déjà signalé, il l'aide à attraper son chameau égaré. L'auteur du *Voyage d'outremer* avoue avec ironie qu'il ne savait pas encore que cet envoyé apportait un ordre de la part du sultan du Caire stipulant l'arrestation de tous les Catalans et Génois en Syrie. Cet arrêté affecta d'ailleurs notre voyageur lorsqu'il voulut quitter la ville de Damas¹⁴⁰. Enfin, Bertrandon n'est pas seul à porter des jugements sur la méchanceté des Maures. Avant son départ définitif dans la caravane, il était averti, peut-être par le chef de la caravane, *que les Mores sont fausses gens et ne tiennent pas ce qu'ilz promettent*¹⁴¹.

Pendant leur parcours des terres d'Orient, nos voyageurs rencontrèrent les « Sarrasins » ou les « Maures » surtout dans les villes. Malgré la diversité culturelle, visible notamment dans la manière de s'habiller et dans la religion (ces traits seront encore analysés plus tard), le mode de vie de ces populations était pour les nobles d'Occident encore compréhensible. Or, dès qu'ils se trouvèrent dans des espaces libres, ils eurent l'occasion de rencontrer des peuples nomades dont la manière de vivre représentait quelque chose de merveilleux et, de ce fait, digne d'être noté¹⁴².

Les Bédouins nommés « Arrabes »

Il est évident que les Bédouins avaient déjà été maintes fois décrits par des visiteurs européens avant que nos quatre voyageurs ne missent pied sur les terres d'Orient. Certains parmi eux comparèrent cette population plutôt aux bêtes qu'aux gens, notamment à cause de leur vie itinérante et de leur mode de vie sans culture. Le pèlerin irlandais Symon Semeonis les associe aux serpents, surtout quand ils entrent et sortent de leurs tentes noires. D'après lui, ils obéissent aux lois des loups plutôt qu'à celles des hommes. Même certaines marques de leur physionomie les rapprochent plutôt de certains animaux¹⁴³. Jacques de Vérone, moins sévère, parle de leur vie dure de bête. En plus, il

¹³⁹ *Ibid.*, p. 54.

¹⁴⁰ *Ibid.*, pp. 66-67.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 59.

¹⁴² Sur la distinction basique entre les villes, peuplées par les « Sarrasins », et les champs ou espaces libres, habités par les nomades, nommés « Arabes » voir N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 146.

¹⁴³ « Le Voyage de Symon Semeonis d'Irlande en Terre sainte », éd. de Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages*, p. 993.

donne l'idée du peuplement des Bédouins qu'il rencontrait à *travers l'Assyrie et l'Arabie, et à travers la Palestine et la terre des Philistins, l'Égypte et l'Arabie*¹⁴⁴. Les Arrabiens *Bedoins*, nommés aussi *Ascopars*, ne manquent certes pas dans le *Livre de Mandeville*, qui résume les opinions des sédentaires à leur égard. Selon cette source diffusée et lue à la fin du Moyen Âge, les Bédouins sont *gens de moult mauvaise condicion [qui] n'on nulles maisons, fors quil font piaulx de bestes (...) ne courtillent ni ne labourent point en terre (...)*. En somme, ils sont *fortes gens bien combatans (...) [qui] ne prisent rien leurs vies, ne doubtent ne le Soudan ne autre prince (...)*¹⁴⁵.

Parmi nos quatre récits de voyage, une description comparable, globale et sommaire, des nomades, systématiquement nommés « Ar(r)abes », se trouve dans les *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy :

*Mais il y a une autre manière des gens, nommez Arrabes, qui grant partie habitent es désers et en pluisieurs autres lieux en Égypte, lesquelz ont chevaulz et cameulz et sont très vaillans gens au regard desdis Sarrasins, et se treuvent grant quantité. Et font les aucuns à le fois guerre au soudan mesmes, et sont gens de povres vivres et de povre habit et n'ont autres armures que une longe lanchette, et gresle, comme dardes ployans, et ont unes targes en manière d'un grant boucler ; mais ilz sont trop plus vaillans que les Sarasins, combien que eulz mesmes tous sont de la secte de Mahomet, et font seigneurs et admiraulz d'eulz mesmes. Et souvent font grosse guerre l'un contre l'autre, et n'ont villes, ne maisons, ains dorment tousjours aux champs, dessoubz huttes, qu'ilz font pour le solleil. Et de ceulz cy, se le soudant en avoit à faire contre Cristiens, n'est point de doute qu'il en trouveroit assez*¹⁴⁶.

De même que Mandeville, dans cet extrait Guillebert considère l'indépendance, la combativité et la manière itinérante de leur vie comme étant des qualités remarquables des Bédouins. L'attention à leur armement est tout à fait conforme à l'intention des *Rapports* dont la description de ce peuple nomade fait partie. Celle-ci est pourtant complétée par l'image des *Arabes* de Syrie, décrits par son successeur Bertrandon de la Broquière d'une manière encore plus détaillée :

¹⁴⁴ N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 156.

¹⁴⁵ *Mandeville's Travels. Texts and Translations* (2 vols.), éd. de Malcolm Letts, Londres, 1953, t. II, pp. 262-263.

¹⁴⁶ POTVIN, pp. 120-121. Une description contemporaine de la visite de Guillebert en Égypte, celle d'Emmanuel Piloti, souligne l'importance des Bédouins pour le commerce et la vie des villes d'Alexandrie : « Ainsi il n'est pas possible et d'aucune manière que le pays des Bédouins puisse vivre sans la ville d'Alexandrie, ni la ville d'Alexandrie sans le pays des Bédouins. » (« Traité sur le passage en Terre sainte », éd. de Danielle Régnier-Bohler, dans *Croisades et pèlerinages*, p. 1245).

Et portent robes à grans manches d'un pié et demi de large et plus longues beaucoup que leurs bras, et avoient chascun une longue perche de couldre [coudrier] ou de bois semblable et aussy menues que nos lances sont vers le [niveau de] fer et estoient ferrées lesdictes perches à deux boutz de petis fers l'un tranchant et l'autre sur le ront de plusieurs quarrez et cours, d'un arpent [empan¹⁴⁷] de long. Et portoit aussy chascun ung tresbel escu rond et avoit une pance de la fachon d'une telle [tuile] de terre et une grosse pointe de fer ronde au milieu. Entre la pointe et l'escu estoit frangié de longues franges de soie houchue. Et leurs tocques [coiffes] estoient premierement ung chapeau agu en rond de laine velue cramoisy et leurs tocques non point grosses dessus comme les aultres Mores les portent, mais elles leur pendoient de deux costez des oreilles bien bas de la largeur de la toille¹⁴⁸.

Nous pouvons constater ici, à l'exemple des deux combattants « arabes », comment le récit de Bertrandon développait les connaissances acquises par son prédécesseur. Dans ce contexte, il est remarquable qu'en décrivant la coiffe des Bédouins (le *keffieh*), l'envoyé bourguignon le distingue de celui des *aultres Mores*. Comme si l'expression « les Maures », dont on a traité récemment, était ici un terme superposé à tous les musulmans.

En dehors des qualités militaires, dans les récits de nos voyageurs les Bédouins étaient connus en tant que bandits du désert qui n'avaient aucun scrupule à assassiner les personnes assaillies pour le butin, quelle que fût leur origine ethnique ou sociale. Certains pèlerins occidentaux en ont fait l'expérience personnelle¹⁴⁹. Ogier d'Anglure présente un exemple de leur « activité » qui n'était pas dirigée contre lui ou contre ses compagnons de voyage, mais, paradoxalement, contre les dignitaires du pouvoir officiel des mamlûks :

Sachiés que ce voyage dont nous parlons n'est pas si seur come est le voyage de Sainte Katherine, car il y a a present par celledicte riviere du Nil tant d'Arrabois robeurs qu'a peine y peult riul passer qu'il ne soit desrobés. Et advint que le temps pendent que nous estions alez par les desers ou saint voyage dessusdit, comme dit est dessus, il y ot unze barques, c'est assavoir vaisseaulx de Sarrazins prins et desrobez par les mains d'iceulx Arrabois robeurs, et y ot plusieurs Sarrazins occis. Par espicial il y ot occis ung des plus grans admiraux que le Soudan eut a sa court, lequel admiral avoit esté envoyez par le Soudam, lui cinquantesme de chevalliers, pour iceulx robeurs prendre et destruire et en

¹⁴⁷ Mesure de la longueur équivalente à une vingtaine de centimètres (d'après *Le Voyage d'Orient*, p. 68, note 93).

¹⁴⁸ SCHEFER, pp. 49-50. L'éditeur de Bertrandon donne aussi une comparaison de la description des Arabes avec celles de Jacques de Vitry et du Frère Brochard (*ibid.*, p. 50, note 1), voir aussi *Histoire des croisades par Jacques de Vitry*, éd. de M. Guizot, Paris, 1824, p. 44-45.

¹⁴⁹ Par exemple Arnold von Harff (N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 156-157).

*faire justice, mais icellui admiral et sa compagnie furent tous taillés en pieces sans un seul en eschapper*¹⁵⁰.

Il n'est pas possible de confirmer l'authenticité de cette histoire ; le témoignage du seigneur champenois donne toutefois une idée de la peur omniprésente des *Arrabois robeurs*, expression portant une épithète constante soulignant un trait distinctif de ce peuple du désert. En plus, par le biais de cet incident, l'auteur est capable de distinguer le peuple nomade des *Sarrazins* (ce terme fait référence au peuple sédentaire de l'Égypte), des *chevalliers* menés par un *admiral*, ces derniers identifiables avec les mamlûks. A partir de cette histoire, Ogier d'Anglure pouvait alors comprendre que le monde oriental connaissait ses propres clivages internes même si *tous sont de la secte de Mahomet*, comme affirmera plus tard son successeur Guillebert de Lannoy.

La présence des bandits était toujours liée à la traversée du désert où les voyageurs furent les plus vulnérables. Même loin de l'Égypte, dans les alentours de Jéricho, les pèlerins devaient prendre des mesures pour se protéger contre ce type de danger. Dans ce contexte, Nompars de Caumont parle de *maulvaize gens qui liens habitent qui ne vivent que de rouverie et de ce de autruy*. C'est la raison pour laquelle le pèlerin gascon se fit accompagner par *le nepveu du seigneur d'eulx [des bandits] (...) lequel fut mon conduit par tout cell país, aller, revenir*¹⁵¹. Bien que dans son texte, il ne témoigne apparemment aucune sympathie particulière pour son guide temporaire, le seigneur de Caumont devait, à un moment donné, apprécier son service. D'après les similitudes avec l'expérience de son prédécesseur en Égypte, il est à supposer que le voyageur gascon parle de même des « Arabes » ou bien des Bédouins. Or, cette population n'est présentée qu'un peu plus loin dans le texte et rien ne semble confirmer que les Bédouins, décrits dans le *Voyaige d'oultremer*, aient quelque chose en commun avec les bandits du désert :

*Et debes savoir que c'est au pays d'Arabie où il ha une généracion de gens qui s'apellent Alarebs qui ne portent vestu que lez chemizes longues jusques à terre, et sur le testu ung chapeau lié à une toille ; et von toux à pié fors que aucuns qui vont à chevau sobre meschantes bestes qui la plus grant partie sont asnes et petitz soumiers ; et eulx ne portent nulle armeure fors que une petite verge en le main à ung petit fer que ne vaut guières tout ; et si vont pies deschaux et ses esperons, et en telle manière se abillent, quant eulx se vuellent bien arréer he vont en guierre*¹⁵².

¹⁵⁰ BONNARDOT – LONGNON, pp. 74-75.

¹⁵¹ DE LA GRANGE, p. 55.

¹⁵² *Ibid.*, pp. 57-58.

Face à ce fait, il y a une question qui se pose : Nompars était-il capable d'associer les *maulvaize gens* aux *Alarebs* ou non ? Toujours est-il qu'il a probablement vu les uns, tandis qu'il avait seulement entendu parler des autres. En effet, dans le contexte de notre analyse de l'altérité, il n'est pas surprenant que le récit qui reflète le plus cette expérience partagée avec les « Arabes » soit celui de Bertrand de la Broquière. En premier lieu, ce sont des *Arabes du desert qui ont puissance de conduyre les pelerins*, y compris l'espion bourguignon et ses compagnons, à *Sainte Katherine*¹⁵³. Le groupe des pèlerins français les loue par l'intermédiaire du *grant truchement de Iherusalem*, c'est-à-dire l'un des lieutenants du sultan d'Égypte, même si *lesdictz Arabes ne sont pas tousjours bien obeyssans audict Souldan*¹⁵⁴. Les « Arabes » ont aussi peur de la bête merveilleuse, décrite ci-dessus, que les pèlerins rencontrent dans le désert de Sinaï. Nous savons déjà que, après cet épisode, Bertrand est forcé de revenir à Gaza à cause de la fièvre *en la compaignie de l'un de noz Arabes*¹⁵⁵.

A ce moment, un véritable rapport direct avec les nomades du désert commence à se développer. Ce rapport n'a, pour le moment, rien en commun avec les histoires des prédécesseurs de notre agent bourguignon, ni avec la réalité vécue dans des lieux « plus touristiques », tels que Jérusalem ou Gaza. Le nouveau guide fait à Bertrand *tresbonne compaignie que ilz n'ont point accoustumé de faire aux Crestiens*. Cette attitude, encore inhabituelle pour Bertrand, se manifeste par le fait que le Bédouin laissa dormir le malade dans une de leurs tentes, dont l'aspect est également décrite dans le *Voyage d'outremer*. De plus, le guide et ses amis soignèrent leur visiteur inattendu, en massant et pinçant son corps jusqu'à l'endormir. Enfin, Bertrand apprécie leur attitude qui lui a peut-être sauvé la vie : *Et ne m'osterent riens, ne me feisrent nul desplaisir qu'ilz eussent peu faire s'ilz eussent voulu, car j'avois deux camelz chargiez de vin et de viandes et si avoys bien deux cens ducas*. Ce type de comportement semble donc contredire tout ce que Bertrand avait pu entendre sur les *Arrabois robeurs* avant cet épisode. Il s'oppose ainsi à l'expérience des autres voyageurs dont nous venons de présenter quelques exemples.

Dans son récit, Bertrand parle des « Arabes » encore à deux occasions, qui donnent une image de ce peuple moins favorable que lors de l'incident au Sinaï. En premier lieu, pour pouvoir faire son pèlerinage au Mont-Thabor, notre voyageur est obligé de louer encore deux hommes pour l'escorter *pour les Arabes qui sont en celle contrée tresgrant foyson*,

¹⁵³ SCHEFER, p. 15.

¹⁵⁴ *Ibid.* Cette information correspond d'ailleurs à l'observation similaire de Guillebert de Lannoy concernant la loyauté des Bédouins vis-à-vis du sultan d'Égypte.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 23 ainsi que pour les extraits suivants.

c'est-à-dire pour les mêmes raisons que Nompars de Caumont avait à Jéricho une vingtaine d'années auparavant. Leur nombre augmenta à six *dont les deux mesmes estoient arabes*¹⁵⁶. Ces guides temporaires s'avéraient néanmoins cupides car, après la descente du mont sacré, ils demandaient la rançon et veulent faire un nouveau contrat avec le voyageur occidental. *Et veritablement, si j'eusse eu alors une espée, je me fusse debattu à eulx* : Bertrandon révèle par ces mots son état d'esprit¹⁵⁷. Comme à la porte de Damas, l'agent bourguignon fut bien conscient des conséquences de cet acte furieux et paya à ses guides afin de les laisser partir. Peu après, accompagné seulement de son ânier, il rencontre deux Bédouins armés, ce qui lui donna l'occasion de les décrire en détail ; ce passage a été présenté un peu plus haut. Heureusement pour l'espion déguisé, la rencontre n'eut aucune suite car *s'ilz eussent sceu que j'eusse esté chrestien que nous estions en dangier d'estre tuez ou au moins d'estre destroussez*¹⁵⁸. La dernière remarque à propos des « Arabes » chez Bertrandon concerne une étape située déjà au cœur de l'Asie Mineure, entre les villes d'Akşehir et d'Afyonkarahisar. Dans le caravansérail du bourg Akar, la caravane de notre voyageur trouva vingt-cinq Arabes. *Pour cest cause, ledict Hoyarbarach* [le chef de la caravane] *ne vould point là logier, car ilz sont trop fors larrons*¹⁵⁹ et il préfère de mener son cortège en un autre logement.

La série des exemples de la vision des Bédouins chez Bertrandon montre comment son impression positive de cette population, acquise lors de sa maladie au Sinaï, baissa jusqu'à la reprise des clichés habituelles des *larrons* à l'intérieur de l'Anatolie. Nous remarquons aussi la similitude de l'approche critique du chef de la caravane, reprise par notre voyageur, vis-à-vis des « Arabes » ou des « Sarrasins ». Concernant les autres groupes ethniques, le *Voyage d'outremer* reprend toutefois une attitude contraire, allant d'un dédain initial jusqu'à une forme de tolérance, voire d'admiration.

Les Turcomans et les Turcs

Ce changement de posture concerne notamment les populations, mutuellement apparentées, venant de l'Asie centrale – les Turcomans (Turkmènes) et les Turcs. La dissolution de l'empire mongol au XIV^e siècle rendit leur diffusion dans le Proche-Orient possible et, par la suite, aussi dans l'Europe du sud-est. A l'époque des voyages de nos

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 46.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 49.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 50.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 123.

quatre nobles, ce nouveau groupe ethnique faisait déjà partie intégrante de la mosaïque des populations orientales. Pourtant, les descriptions ne lui accordent pas une attention équilibrée dans tous les récits. Ogier d'Anglure, voyageant en dehors de leur orbite, ne parle jamais des Turcs, ni des Turcomans. Nompar de Caumont ne les mentionne que lorsqu'il navigue à la proximité des côtes de l'Asie Mineure. Pour la première fois, après avoir quitté Rhodes pendant son voyage d'aller, il signale le *païs de Turquie*, situé à quarante milles de l'île des Hospitaliers. C'est là qu'habite *une génération de gens qui s'appellent Turcx, lesquelz sont contre le foy et la loy de Dieu Nostre Seigneur*¹⁶⁰. Son récit semble donc présenter les Turcs à un public non instruit, ce qui le met en contradiction avec Guillebert de Lannoy ou Bertrandon de la Broquière. Ceux-ci emploient le mot « turc » sans être obligés d'expliquer aux auditeurs bourguignons, habitués à un discours sur cet élément, au moins depuis la bataille de Nicopolis¹⁶¹. Le seigneur de Caumont utilise aussi à deux reprises l'épithète des « Turcs infidèles » en rapprochant de nouveau, à son retour, le *pays de Turquie qui par avant solloit estre nommé Hermine, et à présent sont Turcx mescréens*¹⁶². Enfin, ce groupe de mots apparaît dans l'histoire de la poursuite de la barque des Turcs que nous avons analysée dans la partie concernant l'élément chevaleresque de nos récits de voyage¹⁶³.

Ces mentions sporadiques chez Nompar de Caumont sont dues au fait qu'il n'a jamais mis le pied sur le territoire qu'il appelle le *païs de Turquie*. De même, son successeur Guillebert de Lannoy qui côtoyait le territoire ottoman deux ans plus tard n'eut pas cette possibilité. Comme nous avons déjà signalé, les circonstances de la guerre civile sur le territoire ottoman empêchèrent l'ambassadeur bourguignon de rendre visite au sultan Mehmed I^{er}, mort juste avant l'arrivée de Guillebert, et, de ce fait, de décrire plus amplement son pays et ses habitants. Ses *Voyages et ambassades* ne parlent des Turcs qu'à l'occasion de son parcours des Dardanelles, où le récit décrit le port de Gallipoli¹⁶⁴. A la suite de son voyage oriental des années 1421-1423, plus précisément autour des villes de Damas et d'Alep, notre espion rencontre la population semblable de nom et d'origine – les Turcomans. Ces *natifz de Turquie*, écrit-il de façon erronée, habitent en Syrie *par le congiet du soudant et changent souvent habitacion de lieu à autre, ayans femmes, enffans et bestiaulz*. Ils sont aussi, en grande partie, bien armés *montez d'assez*

¹⁶⁰ DE LA GRANGE, p. 44.

¹⁶¹ Sur la présence des Turcs à la cour bourguignonne, voir J. PAVIOT, *Les ducs de Bourgogne*, notamment pp. 273-276.

¹⁶² DE LA GRANGE, p. 79.

¹⁶³ « Et ainsi nous eschaparent les Turcx mescréens, d'où estions tous malement corrossiés » (*ibid.*, p. 80).

¹⁶⁴ POTVIN, p. 161.

bons chevaulz, ayans bons arcques, flesches, espées et tambours et maches, et aucuns ont targes. Leur vaillance sur le champ de bataille, incomparable avec celle des *Arrabes* ou des *Sarrasins du païs*, a été déjà mentionnée dans le chapitre précédent¹⁶⁵.

Les qualités militaires des Turcomans sont aussi l'un de leurs traits principaux dans la vision de Bertrandon de la Broquière. Le successeur de Guillebert développe encore cette caractéristique ajoutant une information intéressante. Près de Hama en Syrie, il rencontre six ou huit Turcomans avec une femme en leur compagnie, tous portant le carquois. La présence de la femme armée est tout de suite expliquée dans le récit : *Et me dist on qu'elles sont vaillantes femmes et qu'elles combattent aussy bien que font les hommes, de quoy je fus bien merveyllé*¹⁶⁶. Il apprend que non loin de son futur itinéraire, *ès montaignes d'Armenie sur la marche de Perse*, régnait le seigneur turcoman, *qu'on appelle Surgadiroly* [Nassir Eddin Mohammed¹⁶⁷] *un moult vaillant homme* ayant à sa disposition trente mille femmes *portans ainsy le tarquais*¹⁶⁸. Cette information se répète encore une fois dans la suite du récit, lorsque Bertrandon passe non loin du pays de *Gazerie*, le pays de Nassir Eddin (c'est-à-dire Kayseri dans l'ancienne Cappadoce). Cette fois-ci, le puissant souverain turcoman *a en sa compaignie trente mil hommes d'armes Turquemans et bien cent mil femmes qui son vaillantes femmes et aussi bonnes que les hommes, ce veullent ilz dire*¹⁶⁹. Il est donc possible que notre voyageur reproduise à la fois les deux sources d'information, tout en gardant de la distance par les nuances textuelles *me dist on* ou *ce veullent ilz dire* [c'est ce qu'ils prétendent].

L'agent de Philippe le Bon ne s'arrête tout de même pas à décrire exclusivement le caractère guerrier de ce peuple nomade. De même que chez son prédécesseur, nous trouvons dans son récit une image plus générale :

Turquemens (...) sont belles gens et logent tousiours aux champs et portent leurs maisons avec eulx qui sont toutes rondes en maniere de pavillons et sont couvertes de feutre. Ilz sont moult de gens et de pou de despence et sont tous archiers et on ung chief auquel ilz obeissent, car ilz ne sont point toudis en une place. Et quant ilz sont en la seingourye de Souldan, ilz obeissent à luy et pareillement aux aultres seigneurs, c'est assavoir quant ilz se tiennent en ung pays et le seigneur à guerre, ilz le doivent servir ; et après s'ilz se trouvent soubz ung aultre, ilz seront après encontre. Et de ce ne leur sçavent mal gré, car

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 122.

¹⁶⁶ SCHEFER, p. 82.

¹⁶⁷ *Ibid.*, note 3.

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 118.

*la coustume est telle et qu'ilz ne s'arestent point en ung pays, ainsy que l'on m'a dit et raconté*¹⁷⁰.

Bien que notre voyageur mette en relief le caractère itinérant de leur vie, il réduit l'activité des nomades turkmènes à *Turquemanie*, c'est-à-dire en Cilicie (ou la Petite-Arménie). Il est vrai qu'à l'époque du passage de Bertrandon, c'était surtout ce territoire qui était habité majoritairement par cette population. Or les Turcomans nomadisaient non seulement en Anatolie orientale, mais aussi sur le haut cours de l'Euphrate et du Tigre et en Perse occidentale¹⁷¹. La vie itinérante de ce peuple était liée à la fabrication et l'utilisation de tentes pouvant héberger jusqu'à une quinzaine de personnes, qui paraissaient à notre voyageur *les plus beaulx qu'on porroit veoir, tant de cottonis blancs et bleus comme du feutre*¹⁷². Bertrandon avait déjà contemplé un campement de Turcomans entre Hama et Antioche ; cette fois-ci l'impression principale était d'origine différente :

*Et nous logeames ce soir à ung logeis de Turquemens et veis je les visages de leurs femmes descouvers ; et portent ung drapeau quarré d'estamine noir devant leur visage, et selon ce qu'elles sont riches, elles y portent des monnoyes et des pierres precieuses. Et fu le premier logeis que je veis des Turquemens*¹⁷³.

La vaillance au combat, le secret des femmes et l'admiration des aspects pratiques de la vie nomade, telles sont les caractéristiques des Turcomans qui fascinaient positivement l'aventurier bourguignon. Néanmoins, il ne manifestait pas que de la sympathie envers eux. Dans la caravane même de la Mecque, au sein de laquelle Bertrandon entreprit son parcours oriental, se trouvaient aussi deux Turcomans. Après avoir fait connaissance avec Bertrandon et son compagnon mamlûk (son personnage sera encore analysé ci-dessous), ils attentèrent à la vie de l'envoyé bourguignon à cause de son équipement riche et également parce qu'il était chrétien. Heureusement, le mamlûk lui sauva la vie en leur interdisant de l'assassiner car *ce seroit mal fait et pechié contre leur loy puisque Bertrandon avait mangé pain et sel avec eux et que Dieu faisoit les Chrestiens comme les Sarrazins*. A ce moment, notre voyageur ne savait rien, mais, par la suite, il apprit qu'ils

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 92.

¹⁷¹ *Le Voyage d'Orient*, p. 18

¹⁷² SCHEFER, p. 89.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 83.

avaient l'intention de l'égorger s'il était allé avec eux¹⁷⁴. L'expérience initiale des Turcomans, sur le plan individuel, semble donc contraster avec l'impression générale de ce peuple que Bertrandon observait avec fascination dans les passages mentionnés plus haut.

Dans la suite de son voyage, Bertrandon rencontre aussi des gens habitant le pays du Karaman. Sans les nommer (apparemment, il ne s'agit plus, d'après lui, des Turcomans), il porte un jugement ambivalent à leur propos. Tout d'abord, il affirme que *les gens de ce pays sont tresmauvaises gens et grans meurtriers, car ilz tuent tres bien l'ung l'autre, non obstant la grant justice qu'il en fait. Et sy sont larrons et soubtilz [roués]*¹⁷⁵. D'après notre voyageur, ces mauvaises qualités sont causées par la cruauté de leur souverain, le seigneur du Karaman nommé Ibrahim-bey, qui est *lasche de cueur et qu'il n'est point hardy*¹⁷⁶. En même temps, Bertrandon ajoute que *toutesfois sont les gens de son pays bonnes gens et des plus vaillans de Turquye*¹⁷⁷ ce qui contredit précisément son affirmation précédente à leur adresse. Il n'est pas aisé de déterminer ce que l'auteur du *Voyage d'outremer* voulut exprimer car dans la suite du texte, il confirme plutôt sa mauvaise expérience avec les habitants de cette partie de l'Asie Mineure. Aux alentours du château d'Aksaray près de Konya, la caravane se loge *en ung villaige où ilz me deffendirent que ne alasse pas hors du logeis pour doubte que les gens dudit villaige ne me tuassent, car ce sont tresmauvaises gens*¹⁷⁸. Bertrandon répète ce qualificatif encore une fois, mais là encore sans donner le nom à cette population locale¹⁷⁹.

De tous les groupes ethniques d'Orient, ce sont les Turcs qui sont apparemment les plus proches de l'envoyé bourguignon. Son intérêt prédominant pour eux découle-t-il de l'objectif global de son voyage ou du fait qu'il ait passé la plupart du temps avec les Turcs dans la caravane ? Il est probable qu'après avoir été accepté à Damas par Hodja Barak, le chef des pèlerins de la Mecque, Bertrandon a dû être habillé comme un Turc et *rester avec les esclaves* (c'est-à-dire avec les renégats mais aussi des mamlûks, souvent d'origine chrétienne)¹⁸⁰. Pour bien s'intégrer, il lui a tout d'abord fallu surmonter la barrière linguistique. Bertrandon opta pour le turc et, à l'aide d'un juif de Caffa *qui*

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 72.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 116.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 118.

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 123.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 124.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 59-60. Voir aussi *Le Voyage d'Orient*, p. 15.

parloit bon tartre et ytalien, il établit un petit vocabulaire utile pour son parcours¹⁸¹. L'effort de Bertrandon (et de son conseiller provisoire) ne fut pas, au commencement, couronné de succès. A la première rencontre de ses futurs compagnons de route, le voyageur bourguignon voulait demander de l'orge et de la paille :

*Dix ou douze Turcs s'assamblèrent autour de moy et se prindrent à rire quant ilz virent ma lettre et en furent aussy merveilliez que nous sommes de la leur. Depuis celle heure, ils furent s'y embesoingniez de m'apprendre à parler qu'ilz me disoient tant de fois une chose et en tant de maniere qu'il falloit que je la retenisse. Et quant je me party d'eulx, je savoye demander la pluspart de toutes les choses qui m'estoyent necessaires pour moy et pour mondit cheval*¹⁸².

Grâce à cette expérience d'apprentissage ainsi qu'à des méthodes pédagogiques apparemment efficaces, Bertrandon put ultérieurement constater que la langue turque lui est facile à apprendre¹⁸³.

Ce sont aussi les Turcs qui ont appris à Bertrandon comment nourrir son cheval dans les conditions climatiques de l'Orient. Son affinité avec cette population est, tout d'abord, exprimée indirectement. Déjà à Hama, la deuxième ville parcourue par la caravane, l'agent de Philippe le Bon affirme qu'il était *acointé d'aulcuns des Turcz*, en d'autres termes, qu'il avait noué des relations avec certains parmi eux¹⁸⁴. Cette prise de connaissance aboutit au même endroit par une soirée très conviviale en leur compagnie, que nous évoquerons par la suite. C'est aussi avec des marchands turcs qu'il continue le lendemain son chemin depuis cette ville vers Antioche¹⁸⁵. Quant aux traits caractéristiques de ce peuple, Bertrandon ne les présente que plus loin dans le récit :

*Les Turcz sont liés et joyeux et chantent volentiers chansons de geste, et qui veult vivre avec eulx, il ne fault point estre pensif ne melancolieux, ains fault faire bonne chiere. Ilz sont gens de grant paine et de petite vie et couchent à terre comme bestes par là où je les ay veuz en chemin*¹⁸⁶.

Il est pourtant remarquable que ces informations, qui témoignent de l'intérêt, voire de l'admiration pour les Turcs, que Bertrandon présente dans son *Voyage d'outremer*, sont

¹⁸¹ SCHEFER, p. 63.

¹⁸² *Ibid.*, pp. 63-64.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 64.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 79.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 81.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 97.

dans une autre partie du même texte mises à profit pour élaborer le projet militaire opposé à leur propre puissance. Nous avons déjà souligné le fait que la modestie de ce peuple et leur manière de vie étaient, d'après l'espion au service de Philippe le Bon, à l'origine de leur comportement et de leurs succès sur le champ de bataille contre les chrétiens. Or, quelle était la nature véritable de ce que nous nous appelons le « mode de vie » chez les populations étrangères, vue par nos voyageurs ?

Coutumes vestimentaires, alimentaires et autres...

Restons maintenant dans la description des Turcs faite par Bertrandon de la Broquière pour y trouver un éventail des coutumes spécifiques de cette nation que notre voyageur voulait fixer dans son récit :

Le pain que on y mengue en alucune marche est estrange à qui ne l'a accoustumé, car il est tresmol et samble qu'il ne soit point à moitié cuit, selon nostre coustume. Ils menguent de la char crue sechiée au soleil. Se une de leurs bestes, camel ou cheval, est en dangier de mort qu'ilz n'y sachent remede, incontinent lui coppent la gorge et puis ilz l'escorcherent et menguent, mais non pas sans le cuire, ains le cuisent ung pou. J'ay veu par les villes où ilz appointent tresnettement leurs viandes, mais ilz les menguent tresordement. Ilz ne lavent jamais leurs mains, senon quant ilz lavent leur derriere, quant ilz font leur oroisons ou aux estuves ou qu'ilz lavent leurs barbes en aulcun ruisseau ou fontaine, lesquelles barbes ilz tiennent tresnettement¹⁸⁷.

Ce passage nous présente donc une énumération pas trop systématique des particularités qui semblaient remarquables à notre voyageur au moment où il commença à vivre quotidiennement avec les Turcs. Un noble comme Bertrandon devait certes être dégoûté par le fait que ses compagnons mangeassent du cheval, une pratique impensable dans son propre milieu, celui de la noblesse européenne. En revanche, il sait apprécier les manières de traiter la viande ainsi que le comportement des Turcs à table ou, plus précisément, au-dessus de la nappe. Cette observation contraste avec un témoignage fixé un siècle avant Bertrandon par le moine irlandais Symeon Semeonis qui décrit de même les coutumes alimentaires des Sarrasins¹⁸⁸.

¹⁸⁷ *Ibid.*, pp. 97-98.

¹⁸⁸ « Le Voyage de Symon Semeonis d'Irlande en Terre sainte », éd. de Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages*, pp. 964-995.

En général, l'extrait de Bertrandon à propos des Turcs traite de deux domaines de coutumes, l'un lié à la préparation et la consommation des repas, l'autre à l'hygiène des populations étrangères. Avant de mentionner et d'analyser d'autres exemples de ces deux sphères, nous allons nous arrêter sur un autre aspect de l'altérité anthropologique. Sans être obligés de pénétrer dans la vie quotidienne des populations indigènes, les voyageurs pouvaient déjà décrire facilement leur façon de s'habiller et l'arrangement de leur coiffure.

En dehors de la Terre sainte ou de la Turquie, ces mentions sont relativement rarement observées. Seul Guillebert de Lannoy parle des coiffures et des vêtements étranges pendant son parcours de l'Europe orientale en 1413-1414. Selon son témoignage, les femmes à Novgorod ont *deux trèches de leurs cheveulz pendans derrières leurs dos, et les hommes une trèche*¹⁸⁹. Le même phénomène l'intéresse aussi à la ville proche de Pskov où *ont les Russes d'icelle ville leurs cheveulz longs espars sur leurs espaulles. Et les femmes ont ung ront déadème derrière leur testes, comme les sains*¹⁹⁰. Une dernière observation de ce rang concerne les coiffures des habitants de la Lituanie où *ont les hommes leurs cheveulz long et espars sur leurs espaulles, mais les femmes sont aornées simplement aucques à la costume de Picardie*¹⁹¹. Sans recourir aux détails de la mode « habituelle » et « inhabituelle » du XV^e siècle, il faut rappeler que Guillebert de Lannoy ne fut pas le seul de son milieu à s'étonner en observant la longueur des cheveux chez les hommes de l'Europe de l'est¹⁹².

Comme dans le cas des autres phénomènes, c'est naturellement en Terre sainte que les impressions de ce genre sont partagées par la plupart de nos voyageurs. Nous avons déjà démontré à plusieurs reprises chez Guillebert de Lannoy et Bertrandon de la Broquière que certains récits parlent des vêtements surtout en fonction de leur utilité militaire. Quant aux populations « civiles », c'est surtout le récit d'Ogier d'Anglure qui établit une sorte de catalogue de la société mixte de Jérusalem justement d'après le critère vestimentaire :

La differance par quoy l'en congnoist toutes manieres de gens oudit pays est telle : premiers, les Sarrasins sont congneuz ad ce qu'ilz portent le faissel [foulard] de ling

¹⁸⁹ POTVIN, p. 34.

¹⁹⁰ *Ibid.*, pp. 36-37.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 40.

¹⁹² La longueur des cheveux fut aussi l'une des « merveilles » qui caractérisait par exemple des nobles de Bohême lors de leur voyage en Europe occidentale. Cf. *Ve službách Jiříka krále. Deníky Panoše Jaroslava a Václava Šaška z Bírškova* [Au service du roi Georges. Les journaux de l'écuyer Jaroslav et de Václav Šašek de Bírškov], éd. de Rudolf Urbánek, Prague, 1940.

blanc sur leurs testes ; - item, les Sarrazins arrabiens sont congneuz ad ce qu'ilz on et portent le faissel blanc sur leur teste, mais tousjours on le chief du cuevrechief [coiffe], ou toualle dont le faissel est, entourteillié par dessoubz leur gorge ; - les Chrestiens de la sainture sont congneuz ad ce qu'ilz portent le faissel de touaille taincte en collour perse [bleue] ; - les Juif[s] se cognoise[nt] au faisoil de toille tinte en jaune couleur sur leurs testes ; - les Samaritains, icelles manieres de gens dont j'ay parlé dessus, sont congneuz ad ce qu'ilz portent le faissel de linge blanc sur leurs teste de toille tainte en couleur de fleur de peschier plus clere que sanguine. Et en tous les habiz et aornements de toutes les gens dessus nommés, n'a nulle differance de façon ni d'aultre usage que tel ne le puisse porter l'un comme l'autre, excepté les differances des faisseualx dessus nommez¹⁹³.

Ogier d'Anglure témoigne ainsi du rôle important que la coiffure joue dans la diversification sociologique des populations dans la ville sainte. C'est par la coiffure que les signes concrets de l'habillement faisaient référence aux catégories ethniques, mais aussi sociales. Pour échapper à ce cloisonnement social, il était possible (mais également dangereux) de changer d'habit et de jouer un autre rôle sur la scène ethnique du Proche-Orient¹⁹⁴. Ici, nous faisons naturellement allusion au trait qui a rendu fameux le dernier de nos voyageurs, Bertrand de la Broquière.

Au début de son *Voyage d'outremer*, Bertrand ne parle pas de son habillement ; il est toutefois probable qu'il était habillé, de même que ses compagnons, en pèlerin venant de l'Occident et, logiquement, reconnaissable par les populations indigènes. Ce trait lui a causé de nombreux déboires, surtout quand il se trouvait sur un territoire moins habitué aux pèlerins occidentaux : l'incident devant la porte de Damas que nous avons cité ci-dessus en est bon exemple. Il a été provoqué entre autre par le fait que l'agent bourguignon portait *ung grant chapeau de feutre qui n'est point la coustume de par delà*¹⁹⁵. Dans ce genre de situations, il était nécessaire de changer l'habit pour se faire moins remarquer. C'est ce que fit notre voyageur, encore en tant que pèlerin, lorsqu'il voulut se rendre au mont Thabor. Dans la maison du marchand vénitien Paolo Barberigo, il se *fist habillier ainsy que les Sarazins sont habilliez, car le Souldan a donné congié et licence aux Francs d'aler habilliez en guise de Sarazins pour leur seureté (...)*¹⁹⁶. Une

¹⁹³ BONNARDOT – LONGNON, pp. 43-44.

¹⁹⁴ Sur le rôle du déguisement en Orient au XV^e siècle voir l'article de Giovanni RICCI, « Crypto-identities. Disguised Turks, Christians and Jews », dans *Finding Europe. Discourses on Margins, Communities, Images ca. 13th – ca. 18th Centuries*, eds. A. Molho – D. Ramada Curto – N. Koniordos, New York – Oxford 2007, pp. 39-54.

¹⁹⁵ SCHEFER, p. 33.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 41.

chose à retenir : l'initiative ne venait pas, pour l'instant, de notre voyageur curieux mais de l'autorité locale.

Au départ, le déguisement suivant n'est pas non plus conditionné par la passion de Bertrandon pour les vêtements étrangers. Au moment où il veut se joindre à la caravane de la Mecque, son chef, Hodja Barak, l'y autorise à une condition : (...) *sy dist en son langaige turcois que je venisse seurement en la compagnie de ses esclaves, mais il failloit que je fusse vestu et habillé à leur guyse*¹⁹⁷. Cette décision ouvre à notre voyageur un nouveau monde auquel Bertrandon doit (mais aussi veut) s'assimiler, au moins par son apparence¹⁹⁸. L'énumération des vêtements et de l'équipement que Bertrandon acheta à cette occasion¹⁹⁹ témoigne de sa passion pour toutes ces choses étranges, jusqu'ici réprimée. Ce goût pour faire ses achats dans le bazar se manifeste encore par la suite, à Hama, où Bertrandon complète son équipement en suivant les conseils de son compagnon mamlûk²⁰⁰. Il fait encore la même chose au départ de Bursa (Brousse) en achetant *un rouge chapeau hault et une huvette de fil d'archal (...) pour aler plus seurment*. On remarque que l'envoyé bourguignon ne s'approvisionnait pas tout seul mais toujours accompagné par des chrétiens latins, établis et assimilés dans les différents endroits de l'Orient (Paolo Barberigo à Beyrouth, Jean de la Mine à Damas, Lorenzo Soranzo à Hama, *trois marchans Jennevois* à Brousse).

L'effort de toutes ces démarches s'avéra plutôt efficace. Il est vrai que pendant son parcours en Asie Mineure, l'identité de Bertrandon ne fut découverte que deux fois : d'abord par un Arménien *lequel congneust tant à ma maniere que aultrement que j'estoye Crestien*²⁰¹, et ensuite par un ancien chrétien, converti à l'islam (de plus, Bertrandon l'estima pour un ancien prisonnier de Nicopolis) qui reconnut l'identité véritable du voyageur bourguignon. Néanmoins, ce ne fut pas l'habit qui dévoila l'origine de l'envoyé

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 60.

¹⁹⁸ Comme dans la partie consacrée aux pèlerinages, nous devons avertir de nouveau des conclusions un peu avancées de S. Cappellini à propos de la « métamorphose du pèlerin chrétien en pèlerin musulman » (CAPPELLINI, p. 95sq.)

¹⁹⁹ « (...) y achetay ce qui m'estoit necessaire touchant cela, c'est assavoir deux robes blanches longues jusques au pié et la tocque de toile acomplie, une courroye de toile et unes brayse de fustenne pour ployer ma robe dedans et un petit tappis pour coucher sur, unes besaches pour mettre mes choses dedans, unes besaches pour pendre aux oreilles de mon cheval pour mengier son orge et sa paille. Et feis faire un paletot de panne blanche, lequel je feis tout couvrir de toile qui me fu parès tresproffitable de nuyt. » (SCHEFER, p. 60). Cette volonté de s'assimiler aux indigènes allait chez Bertrandon jusqu'aux détails. Après avoir fait mettre ferrer son cheval, il achète encore un petit tambour que les combattants mamlûks utilisaient sur les champs de bataille (*ibid.*, pp. 62-63).

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 77.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 90.

bourguignon, mais le fait que, dit-il, *je ne parloie pas bien la langue turquesque*²⁰². Par ailleurs, le déguisement devait être réussi, au moins près de la ville de Bursa (Brousse). A cause des protestations de la part des pèlerins, le chrétien « larvé » fut obligé de voyager tout seul devançant la caravane. Les gens de la région lui *baisoient la main et la robe, cuidans que je venisse de la Mecque, quelz aloient au devant de ladite carvane*²⁰³. Encore à Scutari, Bertrandon arrive dans son habit pour mystifier les Grecs qui devaient le transférer à travers le Bosphore²⁰⁴. A Buda enfin, le costume sarrasin que notre voyageur garda encore en Europe chrétienne trompa Nicolas de Gara, le palatin de Hongrie du roi Sigismond, *pensant que je fusse Turc*²⁰⁵.

Parmi nos quatre nobles, c'est Guillebert de Lannoy qui est le seul voyageur à pouvoir au moins en partie partager cette expérience. Pendant son parcours en Russie, il se déguisa en marchand pour pouvoir se rendre à la ville de Pskov où *nul francq cristien ne peut entrer qu'il ne lui faille morir*²⁰⁶. « L'habit ne fait pas le moine », dit-on dans un ancien proverbe. Dans leurs récits, nos voyageurs ne semblent pas juger les personnes d'après leur vêtement. Dans son déguisement fréquent, Bertrandon pouvait prouver le pouvoir « de l'apparence » dans des sociétés étrangères. Il est relativement probable que, sur le territoire ennemi, le choix des vêtements appropriés lui a sauvé la vie.

Dans les récits analysés, l'étrangeté des populations locales ne se reconnaissait pas exclusivement à leur apparence extérieure. Nos auteurs s'intéressaient également à leurs coutumes alimentaires. Ce sont surtout les deux derniers, qui eurent même l'occasion de goûter la cuisine étrangère ou, au moins, nous en laissent un rapport. Ces possibilités dépendaient naturellement de leur statut : en tant que pèlerins, Ogier d'Anglure et Nompar de Caumont ne décrivent que sommairement les plats exotiques, probablement sans y avoir goûté. Si le récit du noble gascon n'apporte rien sur ce genre de renseignements, le *Saint voyage de Jhérusalem* d'Ogier d'Anglure mentionne seulement la manière inhabituelle de se restaurer dans la ville du Caire : *Item, encore nous fut certiffié que en icelle cité a bien .lx^M. cabaretz, ce sont lieux et estaux ou les viendes cuictes sont vendues*²⁰⁷. Par le nombre des *cabaretz*, sans doute chargé, l'auteur du récit fait toutefois allusion à la coutume habituelle dans cette grande ville, dépourvue de bois

²⁰² *Ibid.*, p. 128.

²⁰³ *Ibid.*, p. 131.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 148.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 237.

²⁰⁶ POTVIN, p. 36.

²⁰⁷ BONNARDOT – LONGNON, p. 60.

pour cuisiner suffisant pour tous les ménages, d'exploiter des « cuisines publiques » dans la rue, où les habitants pouvaient acheter du bois et préparer leur repas²⁰⁸.

Si nous pouvons choisir un élément auquel tous nos voyageurs prêtaient attention lors de leur voyage, c'est sans aucun doute le vin. Ogier d'Anglure décrit une situation où lui et ses compagnons furent obligés de se procurer de cette boisson avant le trajet à Sinaï via Gaza. Il le firent déjà à Bethzel, non loin de Jérusalem *car pour ce que les Sarrasins ne boivent point de vin, les pelerins ont a tresgrant danger du vin et a cher temps*. Sur place, le noble champenois savait dans son récit même apprécier la qualité du vin local, exploité par les jacobites : *Et sachiés que Bethzel est moult peuplée des Chrestiens de la saincture plus que de Sarrasins. Iceulx chrestiens labourent les vignes ou iceulx bons vins croisent ; et sachiés qu'on les peult bien appeler bons vins*²⁰⁹. La pénurie de vin, qui devait souvent remplacer l'eau imbuvable à laquelle nos voyageurs n'étaient pas habitués, se rattachait à l'abstinence d'alcool des populations musulmanes, remarquée également par le seigneur d'Anglure. Cette connaissance était bien sûr déjà partagée dans le monde occidental²¹⁰, entre autres grâce aux relations d'un grand nombre de voyageurs en Terre sainte. Certains parmi eux essayaient de relativiser cette règle qui tenait à la religion musulmane : *Ils vivent avec d'étranges lois : ils ne boivent pas de vin en public, mais en cachette (...) et ils en boivent plus que nous*, nota-t-il ultérieurement, dans les années 1480, le voyageur italien Santo Brasca²¹¹. Son affirmation pourrait sans doute nous paraître improbable, si elle n'était pas indirectement confirmée par Bertrandon de la Broquière.

Nous avons déjà démontré à quel point notre aventurier était capable de s'intégrer dans la société du Proche-Orient, notamment parmi les Turcs. Après être arrivés à Hama, peu après le début du parcours, ses nouveaux compagnons de caravane lui demandèrent de leur procurer du vin d'un Grec, habitant de la ville, *car ilz n'en ozoient boire devant les gens, pour ce qu'il leur est deffendu en leur loy et sy venoient de la Mecque*²¹². Il est surprenant que Bertrandon lui-même les ait aidés à trouver le vendeur de cette boisson

²⁰⁸ Pierre-Hermann DOPP, *L'Égypte au commencement du quizième siècle d'après le Traité d'Emmanuel Piloti*, Le Caire 1950, p. 24. Pour cette observation voir aussi le récit de Pero Tafur, *Andanças é viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidas (1435-1439)*, éd. de Marcos Jiménez de la Espada, Madrid 1874, p. 71.

²⁰⁹ BONNARDOT – LONGON, p. 41.

²¹⁰ On trouve un passage sur les Turcs et le vin dans les chroniques de Jean Froissart (voir *Oeuvres complètes de Froissart. Chroniques XV*, éd. de J. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles 1867-1877, pp. 246-247).

²¹¹ *Viaggio in Terra Santa 1480 con l'itinerario di Gabriele Capodilista 1458*, éd. de A. L. Momigliano Lepschy, Milan, 1966, p. 70 (cité d'après N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 147).

²¹² SCHEFER, p. 79-81, d'où viennent aussi les extraits suivants.

interdite. Après avoir réussi, notre voyageur et ses cinq compagnons reçurent huit lots, c'est-à-dire trente litres, de vin. La beuverie pouvait donc commencer. Elle se déroulait *selon leur maniere de faire*, en d'autres termes, les Turcs buvaient l'un après l'autre en se passant la boisson dans une écuelle. Sans cesser et sans manger, Bertrandon sentit bientôt les effets du vin et pria ses convives de pouvoir s'abstenir. *Ilz commencerent estre mal contentz de moy pour ce que je ne buvoye comme eulx et leur sambloit que je leur faisoye grant tort*, telle fut la réaction des Turcs. Heureusement, l'un des compagnons, qui appelait Bertrandon *kardays* (c'est-à-dire « frère »), se proposa de le remplacer *affin que les aultres fussent contens de moy*. A minuit, la « soirée conviviale » devait finir pour que Bertrandon et les « pèlerins de la Mecque » puissent revenir dans leur campement. A la fin de cet épisode, l'auteur du *Voyage d'outremer* donne une leçon à son lecteur : *Je dis ces choses affin que s'aulcun demain ou après se trouvoit en leur compaignye* [c'est-à-dire en la compagnie des Turcs], *qu'il ne se pregne point à boire avec eulx, s'il ne veult boire jusques ad ce qu'il se couche*.

Un second épisode du *Voyage d'outremer* qui semble apparemment contredire l'abstinence prétendue des musulmans concerne le compagnon mamlûk de Bertrandon. Dans la ville de Karaman (*Larendé* d'après l'ancienne Laranda), ce dernier pria notre voyageur de lui fournir du vin *pour festoyer* [régaler] *V ou VI jeunes esclaves cerchais que nous trouvasmes là et les menoit on au Souldan*²¹³. Bertrandon arrive à trouver *demi peau* [outre] *de chievre* ce qui fait un grand plaisir à son compagnon. Cette fois-ci, le voyageur bourguignon, peut-être sous l'impression de son expérience précédente, se contente du rôle de l'observateur extérieur des esclaves qui *beurent tant celle nuyt que ledit mamelu cuida mourir lendemain en chevaulchant*. Comme la volonté de fixer tout ce dont on peut tirer leçon n'avait pas de limites chez Bertrandon, l'auteur du *Voyage d'outremer* reprend aussi une instruction pratique pour se débarrasser des mauvais « effets postérieurs » de l'alcool :

Et ont une maniere, quant il commença à desgorgier et à mettre le vin dehors, il avoit une bouteille plaine d'eaue, et incontinent qu'il avoit mis le vin hors, il remplissoit arriere son estomach de celle eau autant qu'il y en pouvoit et tout ainsy qu'on laverait une bouteille. Il ala bien demie journée, tout lavant son estomach et se garist ainsy.

A propos du rapport des musulmans à l'alcool, le *Voyage d'outremer* montre que non seulement ils étaient capables d'en consommer (et en tenant plus que lui-même), mais aussi qu'ils savaient se débarrasser des conséquences de cette consommation excessive.

²¹³ *Ibid.*, p. 108, ainsi que pour les extraits suivants.

Parmi nos quatre récits, ce sont surtout les deux derniers qui comportent le plus grand nombre d'expériences gastronomiques. Guillebert de Lannoy en donne quelques exemples lors de ses parcours en Europe de l'est. Pendant son séjour à Novgorod, l'évêque de la ville lui envoyait *chascun jour bien trente hommes chargiez de pain, de chars, de poison, de fain, de chinade, de cervoises et de miel*²¹⁴. Puisque cette information paraît très improbable, il est possible que la quantité des vivres fût destinée non seulement à Guillebert seul mais à un groupe de voyageurs, peut-être marchands, avec lesquels notre noble arriva dans la ville et de laquelle il ne fait point de mention. En regardant le côté « alimentaire » de ce passage, son interprétation est un peu plus claire car Guillebert recevait non seulement du pain, de la viande et des poissons mais aussi du foin et de l'avoine (*chinade*) pour son cheval. Le manuscrit 2 des *Voyages et ambassades* associe de plus les expressions *cervoises et de miel* à une seule, *servois de mielz*²¹⁵, ce qui correspond mieux à la réalité de la région : dans les conditions hivernales, Guillebert avait en effet la possibilité de goûter la variété locale d'hydromel²¹⁶. En dehors de cet approvisionnement, un jour, les autorités politiques de la ville invitèrent le voyageur bourguignon à *ung disner, le plus estrange et le plus merueilleux que je vëis oncques*²¹⁷. Son « étrangeté » n'est malheureusement pas développée.

C'est aussi à un dîner que Guillebert de Lannoy fut invité par le roi de Pologne en 1421 à Oziminy, dîner qui manque également de précisions concrètes dans le récit. L'auteur se limite seulement à la constatation qu'*il y avoit plus de soixante paires de metz* et qu'il fut assis à la table même de Ladislas. Pendant le séjour de son hôte, le souverain polonais lui envoyait *toujours vivres*, dont l'aspect nous est aussi inconnu²¹⁸. Guillebert ne spécifie pas non plus les détails du *très grand disner* qui fut donné en son honneur quelques jours plus tard par les nobles et les bourgeois de la ville de Lemberg (aujourd'hui Lviv)²¹⁹. Le seul détail gastronomique concret de ce voyage diplomatique concerne en effet la rencontre de l'ambassadeur bourguignon avec le *duc de Tartarie (...) nommé Jambo* que nous avons mentionné ci-dessus. Ce seigneur donna à Guillebert *largement poissons esturgeons et (...) sieuce [suc] de bacho pour les cuire*²²⁰ ce que J. Lelewel a finalement

²¹⁴ POTVIN, p. 34.

²¹⁵ *Ibid.*, note 4.

²¹⁶ Pour l'analyse de ce passage voir aussi J. LELEWEL, pp. 21-22.

²¹⁷ POTVIN, p. 34.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 53.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 54.

²²⁰ *Ibid.*, p. 61.

associé au suc d'olive²²¹. En fin de compte, il est remarquable que les expériences gastronomiques dans le récit de Guillebert de Lannoy se limitent exclusivement aux territoires d'Europe de l'est. Dans le reste des *Voyages et ambassades*, on ne trouve guère ce genre de détails en dehors de quelques allusions générales à des dîners copieux.

Le *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière est, par son style, beaucoup plus éloquent dans ce domaine. L'auteur n'oublie pas de mentionner les détails concrets concernant la réalité quotidienne du chemin : (...) *nous ne mengasmes que du pain, du fromage et du lait et fist mettre une nappe telle que toutes gens de bien ont acoustumé de porter par delà*²²². Il décrit aussi les provisions que lui et son mamlûk firent à Afyonkarahisar : *Et là nous failly faire provision pour deux jours de pain et fourmaige, car la char crue ne me plaisoit plus*²²³. Le noble de la cour bourguignonne devait aussi s'habituer à boire de l'eau sans vin²²⁴ : à Kûthaya, le chef de la caravane lui donne même l'occasion de boire avec lui *une tresbonne eaue (...) en la chose de cuir à quoy il buvoit, quant il aloit à cheval*²²⁵.

En dehors de ses propres victuailles, l'envoyé bourguignon décrit à plusieurs reprises le caractère étrange des spécialités orientales. A commencer par le plus essentiel : le récit donne une image de la préparation du pain chez les Turcomans²²⁶. L'observation des femmes qui le fabriquaient aida Bertrandon à dépasser ses croyances précédentes : *Et cuydoie veritablement qu'il eust esté cuit au soleil, mais non est*²²⁷. Le récit du voyageur bourguignon renseigne son public sur des phénomènes qui nous paraissent habituels aujourd'hui, mais qui ne l'étaient pas à son époque : *Et nous baillerent une grande telle de lait quaillié qu'ilz appellent yogourt et environ une XII^e de pains platz et desliez plus que oublies et d'un pié de rondeur et le ploye on comm ung cornet de papier sur la fachon d'une oublye à pointe, pour mengier le lait*²²⁸. En ce qui concerne les spécialités culinaires, Bertrandon appréciait notamment les *piés de mouton (...) les milleurs que je mangasse jamais* ou les noix trempés dans le vin caramélisé enfilés à une corde²²⁹. Or Bertrandon aimait le plus *la crayme de buffle qui est tresbonne et douce qu'ilz appellent Kaymac* car il en mangeait à Brousse *tant que je cuiday crever*. Cet appétit pouvait

²²¹ J. LELEWEL, p. 38.

²²² SCHEFER, p. 71.

²²³ *Ibid.*, p. 125.

²²⁴ *Ibid.*, p. 70.

²²⁵ *Ibid.*, p. 127.

²²⁶ *Ibid.*, pp. 91-92.

²²⁷ *Ibid.*, p. 91.

²²⁸ *Ibid.*, p. 89.

²²⁹ *Ibid.*, p. 125.

néanmoins être causé par le fait que depuis Kūthaya *je n'avoie guieres mengié*²³⁰. Enfin, dans la même ville, notre voyageur a eu la possibilité de manger pour la première fois du caviar. Cette spécialité ne lui a toutefois pas fait une grande impression : (...) *quant on n'a aultre chose que mengier, [le caviar] ne vault gueires que pour les Grecz*, ajoute-t-il avec dégoût²³¹.

Dans l'expérience orientale de Bertrandon de la Broquière, l'observation des coutumes étrangères est étroitement liée à leur appropriation. Le voyageur bourguignon commence la narration de son voyage en caravane par l'énumération des gestes et des habitudes les plus basiques et quotidiens qu'il dût adopter pour mieux s'adapter au régime de ses nouveaux convives : (...) *et là commençay à apprendre à couchier sur la terre et à boire de l'eaue sans vin et me seoir à terre les jambes croisiées ce qui me fu ung pou dur au commencement. Mais le plus dur me fu le chevaulchier aux cours estriers*. Pour l'envoyé du duc Philippe, cette position assise fut au début très douloureuse, mais après s'y être accoutumé, le style « turc » lui était *plus aisié que nostre maniere*²³². Chez Bertrandon, les remarques sur l'altérité concernaient même les détails quotidiens les plus intimes : *Ilz pissent en toutes manieres comme femmes et jamais ne torchent leur derriere, mais s'ilz ne pissent que de l'eaue, ilz torchent leur chose d'une pierre ou contre une muraille ou quelque autre chose*²³³. Au siècle précédent, cette différence avait déjà attiré l'attention de Symon Semeonis qui, de plus, explique les raisons religieuses de cette façon d'évacuation, bizarre chez les hommes : *J'osais à peine uriner debout devant eux car Bédouins et Sarrasins urinent accroupis, comme les femmes, en montrant leur derriere et déclarent que ceux qui urinent debout offensent Dieu et encourent sa malédiction*²³⁴. Dans les récits de voyage, ce type d'observations était lié plutôt aux passages concernant le culte religieux différent. Dans ce contexte, les voyageurs parlent également des pratiques de la purification rituelle qui trouve sa place aussi dans l'ouvrage le plus ancien de notre corpus, *Le Saint Voyage de Jhérusalem* d'Ogier d'Anglure :

Et dient que nul sarrazin n'ose entrer en leur horatoire puis qu'il a habité a femme charnellement, qu'il ne soit avant lavés et estuvés, car leur loy le commande a ainsi faire. Et, pour ce, les plusieurs se vont laver en icelles estuves, et especialement les riches ; et

²³⁰ *Ibid.*, p. 130.

²³¹ *Ibid.*, p. 135.

²³² *Ibid.*, pp. 70-71.

²³³ *Ibid.*, p. 74.

²³⁴ « Le Voyage de Symon Semeonis », dans *Croisades et pèlerinages*, p. 994.

*les povres gens se vont laver en la riviere. Et sachiés que nous les veismes laver ; mais ilz se lavent moult dehonestement et devant les gens*²³⁵.

Plus que le niveau ou la nature, c'est surtout le côté rituel des coutumes hygiéniques qui suscite la curiosité de nos voyageurs. Par analyse de cette sorte d'informations, nous allons aborder un autre terrain du discours des récits de voyage, celui de l'altérité religieuse.

Altérité religieuse

Comme nous avons déjà exposé par l'analyse terminologique dans des récits mêmes, l'attention portée aux populations étrangères relie en soi les deux facettes essentielles de l'altérité, celle de l'identité ethnique et celle de l'appartenance à une religion. A ce propos, il faut également rappeler que le terme moderne de « religion » est souvent désigné par les auteurs de nos récits comme la *loi*. Correspondant à la conception médiévale qui, plus que les aspects doctrinaux, accentuait le niveau pratique de la religion²³⁶, ce terme sous-entend un ensemble de règles sociales et de rituels à suivre par une communauté religieuse. L'association étroite du domaine des habitudes sociales et religieuses est très importante dans cette conception. Lorsque Guillebert de Lannoy observe au marché de Novgorod la façon dont les Russes *vendent et achatent leurs femmes, eulz de leur loy*, il exprime son indignation en tant que représentant de la chrétienté latine (*mais nous les francs cristiens ne l'oserions faire, sur la vie*)²³⁷.

Il est remarquable, dans ce sens, que nos voyageurs n'aient presque jamais rencontré ni décrit d'ethnies n'observant aucune religion. La réflexion du paganisme est ainsi absente dans nos récits de voyage, à une exception près. Au commencement de son voyage de Prusse, Guillebert de Lannoy parle des *mescréans*, terme vaguement associé aux Lituaniens, ou plutôt, dans le schéma discursif, à tous les ennemis de l'Ordre Teutonique²³⁸. Si ce terme n'est plus développé dans les *Voyages et ambassades*, l'aventurier bourguignon reflète au moins la réalité de la région baltique, récemment

²³⁵ BONNARDOT – LONGNON, p. 60.

²³⁶ C'est par exemple Guillebert de Lannoy qui parle dans ce contexte des « trois esglises représentées » sur le Mont-Sinaï (POTVIN, p. 69). Il est remarquable qu'aucun autre pèlerin du monastère de Sainte-Catherine ne parle de cette ambiance pluri-religieuse du lieu (cf. Mafhouz LABIB, *Pèlerins et voyageurs au Mont-Sinaï*, Le Caire 1961).

²³⁷ POTVIN, p. 33.

²³⁸ *Ibid.*, p. 20.

christianisée. Dans ce contexte, il rapporte aussi un témoignage remarquable sur les résidus du paganisme dans la tribu des Coures :

*Item, ont lesdis Corres, jasoit ce qu'ilz soient cristiens natifz par force, une secte que après leur mort ilz se font ardoir en lieu de sépulture, vestus et aournez chascun de leurs meilleurs aournemens, en ung leur plus prochain bois ou forest qu'ilz on, en feu fait de purain bois de quesne. Et croyent, se la fumièrre va droit ou ciel, que l'âme est sauvée, mais, s'elle va soufflant de costé, que l'âme est périe*²³⁹.

Dans le contexte des *Voyages et ambassades* (ainsi que dans tout notre corpus), il s'agit d'une des rares observations « ethnologiques », concernant ici la crémation de ce peuple récemment christianisé²⁴⁰. En outre, l'expression *natifz par force* a peut-être été « censurée » par le copiste dans le deuxième et troisième manuscrit du récit²⁴¹. C'est aussi à l'adresse des habitants du « royaume » de Lituanie que le voyageur flamand parle des *cristiens nez nouvellement par la contrainte des seigneurs de l'ordre de Prusse et de Liouflant* [Livonie]²⁴². Néanmoins, à partir de ces détails uniques, nous ne pouvons pas tirer de conclusions sur l'expérience personnelle de Guillebert avec les empreintes du paganisme dans les pays baltiques. La scène principale de la confrontation entre les religions différentes, notamment celles du Livre, se trouvait beaucoup plus au sud.

Les voyageurs et l'islam

Les rapports des voyageurs à la religion dominante dans les terres d'Orient étaient relativement variés, recopiant toutefois l'attitude envers les populations indigènes majoritairement musulmanes²⁴³. Comme chez la plupart des auteurs occidentaux qui rencontraient les musulmans, nos quatre nobles s'intéressent à la question du rituel et à sa manifestation ostensive plutôt qu'à la problématique théologique de l'islam. A l'exception de Bertrandon de la Broquière, les récits nourrissent leur vision par des schémas discursifs hérités de l'époque précédente. N'étant plus désignés comme « païens » ou « idolâtres », les musulmans oscillent entre deux pôles essentiels : en

²³⁹ *Ibid.*, p. 30.

²⁴⁰ On pense que les Coures empruntaient prétendument ce type de sépulture des Vikings qui avaient débarqué sur les côtes orientales de la Baltique. Voir Anne BERTRAND, « Un seigneur bourguignon en Europe de l'Est: Guillebert de Lannoy (1386-1462) », *Le Moyen Age*, 95/2 (1989), pp. 293-309, ici p. 299, note 34.

²⁴¹ POTVIN, p. 30, note 4.

²⁴² *Ibid.*, p. 39.

²⁴³ Sur la variété de ces attitudes voir par exemple N. CHAREYRON, *Les Pèlerins de Jérusalem*, p. 150sq.

premier lieu, ils sont considérés comme un troupeau de chrétiens égaré, concept partagé par exemple par Ricoldo de Monte-Croce dans son *Livre de la Pérégrination*²⁴⁴. Le franciscain italien parlait comme un missionnaire, et en adéquation avec son époque, ayant l'espoir de ramener les infidèles vers l'Eglise chrétienne. La conversion possible est envisagée aussi dans le *Livre de Mandeville* qui argumente de la proximité doctrinale des deux religions²⁴⁵. Mais cette attitude n'a pas eu de suite au XIV^e siècle où, en second lieu, s'est manifestée une opinion beaucoup plus sévère au sujet de « la secte de Mahomet », perfide et incorrigible. Symon Semeonis larde son texte d'une quantité de notes de ce genre concernant *ces bandits de Sarrasins*, souvent en utilisant même des citations directes mais imprécises du Coran²⁴⁶. Entre l'attitude « savante » du missionnaire de Monte-Croce²⁴⁷ et celle, plus « xénophobe », du pèlerin irlandais, se trouvent les regards moins basés sur la connaissance des textes qui tirent leur source d'une observation personnelle de la vie quotidienne des musulmans. Ceux-ci sont représentés par exemple dans le *Traité de la Terre sainte*, d'Emmanuel Piloti, marchand vénitien vivant depuis longtemps en Egypte. Ce contemporain de Guillebert de Lannoy considère les musulmans comme une secte chrétienne qu'il serait possible de reconverter²⁴⁸.

Malgré cette diversité, les opinions convergent sur la représentation de l'islam comme une secte chrétienne, une sorte d'hérésie égarée à cause de la doctrine du prophète Mohamed. Dans ce contexte, Guillebert de Lannoy parle du *très decevable Mahomet*²⁴⁹, et dans ses *Voyages et ambassades*, le terme de la « secte » apparaît à plusieurs reprises, par exemple à propos de la description des Bédouins que nous avons citée ci-dessus²⁵⁰. Dans la plupart des passages, les aspects doctrinaux et rituels de la *lex Sarracenorum* sont, d'après la tradition médiévale, décrits comme analogiques à ceux du christianisme. Certains de nos récits décrivent simultanément la mosquée comme un *moustier* ou *eglise* de Sarrasins²⁵¹. Le récit d'Ogier d'Anglure ne peut pas se libérer de

²⁴⁴ *Livre de la Pérégrination en Terre Sainte et au Proche Orient*, pp. 172-200. (cité par N. CHAREYRON, *Les Pèlerins de Jérusalem*, p. 150).

²⁴⁵ Jean de MANDEVILLE, *Le livre des merveilles du monde*, éd. de Christiane Deluz, Paris 2000, p. 272sq.

²⁴⁶ « Le Voyage de Symon Semeonis », p. 976, pour ses connaissances (souvent confuses) de la doctrine musulmane, y compris les références au Coran, voir notamment pp. 974-975.

²⁴⁷ Le concept de l'islam est chez Ricoldo de Monte-Croce développé encore dans son autre traité, intitulé *Contra legem Sarracenorum*, basé entre autres sur ses bonnes connaissances de l'arabe et du milieu oriental. Son ouvrage et son attitude représentent pourtant une exception à son époque.

²⁴⁸ *Traité d'Emmanuel Piloti sur le passage en Terre Sainte*, éd. de Pierre-Hermann Dopp, Louvain – Paris 1958.

²⁴⁹ POTVIN, p. 83.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 120.

²⁵¹ Cf. *ibid.*, p. 100 (« moustier de Sarrasins, nommé Mousqaye »).

cette association lorsqu'il compare les différences d'aspect entre les lieux de prière chrétien et musulman :

En celledicte cité [du Caire] a, si comme il nous fut dit pour verité, .xij^M. eglises de Sarrazins que l'en appelle 'muscas', esquelles ilz font et dient leurs devocions. Et sont moult nettement tenues et gouvernées et moult grandement alumées de belles lampes, non obstant que dedans ycelles oratoires n'a nulles painctures ne ymagineures ne riens paint fors que tout blanc partout ; et au remenant elles sont bien faictes de marbre a beaux portaulx. Et y a de telles eglises qui sont moult grandes et moult belles, et semblent estre belles eglises de chrestiens ; mais toutes voyes nulz chrestiens n'y osent entrer pour la doubte des Sarrazins qui ne les y veullent souffrir²⁵².

L'interdiction d'entrer dans à la mosquée fait, bien évidemment, partie du *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière. A Hébron, notre voyageur curieux voulut la dépasser :

Nous fusmes jusques à la porte, car nous y eussion voluntiers entré et lors nous dirent noz truchemens qu'ilz ne nous ozoroeynt mettre dedans que de nuyt, pour les perils, car nul Crestien n'ose entrer dedans lesdictes musquées sur peyne de mort ou de renoyer la foy catholicque, et pour ceste cause, nous n'y entrasmes point²⁵³.

La *mosquée de Sarrazins* abritait les corps des Pères de l'Ancien Testament, c'est-à-dire ceux d'Abraham, Isaac et Jacob, et ce lieu, dont la visite fut dotée d'indulgences, faisait également partie de l'itinéraire accoutumé des pèlerins. L'impossibilité de sa visite à cause des prescriptions musulmanes formait sans doute le regard de nos voyageurs porté sur l'islam. A ce moment-là, Bertrandon de la Broquière ne pense pas à franchir cette limite. Malgré son déguisement en « Sarrasin » à la suite de son parcours, il ne la dépasse pas non plus car par exemple dans la ville de Messis en Asie Mineure, il admire un monument similaire, mais seulement de l'extérieur²⁵⁴. Certains de ses contemporains, comme par exemple le Castillan Pero Tafur, osaient tout de même entrer dans les lieux du culte musulman en prenant les risques dont parle l'auteur du *Voyage d'outremer*²⁵⁵.

²⁵² BONNARDOT – LONGNON, p. 59-60.

²⁵³ SCHEFER, p. 18.

²⁵⁴ « Et sy y est encores le cueur de la grant eglise qui est bel par dehors, car, par dedans, ilz y ont fait une musquée » (*ibid.*, p. 94).

²⁵⁵ « É aquella noche yo rogué á un moro renegado, que fué natural de Portugal, que le daría dos ducados á me metiese aquella noche á ver el templo de Salomon, é fizolo así ; é á una ora de la noche yo entré con el vestido de su ropa é vi todo el templo. » (*Andanças é viajes*, p. 45).

Nos récits mettent assez peu en avant les affinités entre les deux religions sur le plan de la dévotion. Par exemple, à propos de la fontaine de baume à Matarie, Ogier d'Anglure signale, sans doute avec surprise, que *celle fontaine appellent mesmes les Sarrasins la 'fontaine Sainte Marie'*²⁵⁶. Peu après, Emanuel Piloti développe dans son *Traité sur le passage en Terre sainte* cette observation lorsqu'il fait sa dévotion envers la Vierge Marie avec les musulmans²⁵⁷. Dans la partie consacrée au pèlerinage, nous avons aussi mentionné d'autres lieux de culte d'origine chrétienne, appropriés par les musulmans.

Le culte musulman a également des analogies avec le christianisme dans le phénomène du pèlerinage. Les passages décrivant le voyage des Sarrasins à la Mecque développent un autre lieu commun, présent chez nos voyageurs, à propos de l'altérité religieuse. Pour commencer par les plus laconiques, la liste des lieux saints, dans le récit de Guillebert de Lannoy, mentionne le chemin par lequel *va on bien par désers à Sainte-Katherine et à La Mecque, en laquelle cité est le corps du très décevable Mahomet*²⁵⁸. Il en est de même dans d'autres récits où l'on peut constater une confusion à propos du lieu de sépulture du prophète (le tombeau de Mohamed se trouve à Médine) ; les voyageurs occidentaux ont ainsi associé le rôle de La Mecque à celui de Jérusalem. Ogier d'Anglure en parle indirectement lorsqu'il doit faire face à des difficultés d'hébergement dans un oasis entre Gaza et Sainte-Catherine de Sinaï :

*La cause pourquoy nous n'y peusmes estre logiez si est telle, qu'il y avoit dix mille Sarrasins logiez tout entour, qui retournoient de Mecha et illec se raffreschissoient. Encor y en avoit plus de .lx^M. darrier qui tous retournoient dudit Mecha ; et y ont coustume d'aller chascun an adourer leur maistre prophete Machoumet. Et y a du Caire jusques a Mecha environ cinquante journées de desers. Mecha, si comme l'en dit ou pays de par dela, est moult grant ville et est ainsi comme l'entrée d'Inde*²⁵⁹.

L'erreur concernant le tombeau de Mohamed se trouve également dans le récit de Bertrand de la Broquière. Comme le voyageur bourguignon voulait faire partie de la caravane pour La Mecque, il essaya, avant de la rejoindre, de tirer le maximum d'informations sur ce phénomène. Le *Voyage d'outremer* relate, tout d'abord, la première

²⁵⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. 57.

²⁵⁷ « Je me suis trouvé plusieurs fois dans ce jardin et j'ai vu des Sarrasins qui se déshabillaient et se lavaient de l'eau de ce puits avec grand dévotion. Je leur disais : 'Pourquoi vous lavez-vous à ce puits qui appartient à la religion chrétienne ?' Ils répondirent : 'Ce sont les miracles de sainte Marie, et nous, païens, nous révérons ses miracles.' Je m'entretenais avec eux de la sorte. » (« Traité sur le passage en Terre sainte », dans *Croisades et pèlerinages*, p. 1251). Cette histoire ainsi que d'autres passages de son ouvrage témoignent de l'attitude relativement favorable de Piloti vis-à-vis des musulmans.

²⁵⁸ POTVIN, p. 83.

²⁵⁹ BONNARDOT – LONGNON, p. 45.

rencontre de notre voyageur avec le cortège des pèlerins²⁶⁰. Le nombre de *trois mil camelz* atteint les mêmes proportions que la caravane aperçue par Ogier d'Anglure au Sinaï. Au commencement du défilé fut porté *leur Alkoran*, qui est, s'empresse-t-il d'expliquer, *la loy que Machommet leur a liassié*. Bertrandon fut fasciné notamment par le décor du livre que les pèlerins *portoyent sur un camel vestu d'ung drap de soye et le dit Alkoran estoit dessus et estoit couvert d'un aultre drap de soye paint et escript de lettres morisques*. L'envoyé bourguignon continue sa relation en décrivant les membres du cortège où il identifie des *Mores, Turcz, Barbares, Tartres et Persans, toutes gens tenans la secte et loy de Machommet*. Parmi eux, il arrive à trouver un renégat, *vulgairement nommé Hayaldoula* (forme erronée d'Abdallah ou d'Abdullah), qui lui fournit toutes les informations qu'il veut avoir sur les pèlerins de la Mecque et, plus en général, sur l'islam même.

Bertrandon apprend par exemple que ceux qui ont été une fois à la ville sainte des musulmans *tiennent qu'ilz ne peuvent faire chose dont ilz puissent estre dampnez*. Quand le voyageur curieux de l'Occident lui demande *que c'estoit de Machommet et où estoit son corps*, Abdallah le localise justement à la Mecque *en une chappelle toute ronde avec un grand trou*. Si l'on croit au récit de Bertrandon, celui qui se trompait au sujet du tombeau de Mohamed ne serait pas l'auteur du *Voyage d'outremer*, mais son informateur qui, de surcroît, *avoit esté trois fois à la Mecque*. Bertrandon est aussi le seul de nos quatre nobles décrivant certains pèlerins qui se sont fait crever les yeux après avoir vu le tombeau du prophète, *disans qu'ilz ne peuvent ny ne veullent jamais veoir plus digne chose*. L'enquête de l'espion bourguignon auprès du renégat visa également la problématique des indulgences, familière aux pèlerins chrétiens : *Il me dist aussy qu'ilz ne gagnent point les pardons à la Mecque, mais vont à une aultre ville qui a nome Meline où saint Abraham fist faire une maison qui y est encores et vont autour de laditte maison qui est en maniere d'un cloistre*. Cette information nous révèle enfin l'erreur essentielle qui accompagne la somme d'informations sur le *hadj* dans le *Voyage d'outremer* : dans son récit, Bertrandon a en effet confondu les villes de la Mecque et de Médine, en plaçant la maison de la *Kaaba* dans l'une et le tombeau de Mohamed dans l'autre²⁶¹.

L'espion au service de Philippe le Bon alla encore plus loin dans sa quête d'informations sur l'islam. Avant son départ avec la caravane, il demanda à un prêtre qui servait le

²⁶⁰ SCHEFER, pp. 55-57 ainsi que pour les citations suivantes.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 57, note 1.

consul vénitien à Damas d'autres renseignements à ce propos, ou bien tout ce qu'il savait *dudit Machomet*. Quand le voyageur apprend que cet homme sait tout non seulement sur le prophète mais *qu'il savoit bien tout leur Alkoran*, il le prie de lui tout *baillier par escript* pour qu'il puisse l'apporter à son duc²⁶². La curiosité personnelle de Bertrandon va donc de pair avec l'objectif officiel de sa mission.

Plutôt que la connaissance ou l'ignorance des textes et les informations acquises par le biais des locaux, c'est l'altérité religieuse qui marqua nos récits, par les contacts directs avec les manifestations de la dévotion musulmane. L'épisode de la rencontre des Sarrasins à Lydda que raconte Nompar de Caumont en représente le pôle de confrontation et de haine. Comme nous avons déjà exposé, le noble gascon fut courroucé par le fait que les musulmans y dérangeaient la *messe de monseigneur saint George* qu'il fit servir. Les *Mouros* occupaient en effet la grande partie de « l'église locale » et notre voyageur ne manque pas de commenter l'appel à la prière des musulmans : (...) *et haut sur le clochier ha ung petit houstel reont ont les ditz Morous crient de lassus hault à leur Baffomet de Mèque, en leur lantgatge, seguont leur mauwayse ordenance, nuyt et jour à certaynes heures*²⁶³.

La prière musulmane est le mieux décrite chez Bertrandon de la Broquière qui a eu l'occasion de la contempler lors de son parcours avec la caravane de Damas²⁶⁴. D'après le récit, *ceulx qui sont gens de devocion* faisaient leurs oraisons toujours *entre le point du jour et soleil*. En premier lieu, le voyageur curieux décrit le rituel de purification :

(...) *s'ilz son à costé de aulcun ruisseau, ilz descendent de leurs chevaulx et illec lavent leurs mains et leur visaige et tous leurs conduitz et leurs piez sont deschaussiez. Et s'ilz n'ont loisir [cette possibilité], ilz passent leurs mains par dessus et puis, en derrenier, lavent le conduit d'en bas et puis la bouche.*

Toujours dans la perspective d'appropriation des phénomènes chrétiens, Bertrandon considère le lavement des musulmans comme une substitution de la confession. Ensuite commence la prière pendant laquelle les Sarrasins *se dreschent et tournent le visaige vers le midi et là dreschent les deux dois de leurs deux mains amont et puis s'agenoullent et*

²⁶² *Ibid.*, p. 58. Après son retour en Bourgogne, Bertrandon remet cette traduction latine du Coran et *Faits de Mahomet* au duc Philippe le Bon qui les confie à Jean Germain « pour les visiter ». Bertrandon ajoute, avec certaine amertume, qu'à partir de ce moment, il ne voyait plus ces deux livres (*ibid.*, p. 261).

²⁶³ DE LA GRANGE, p. 48.

²⁶⁴ SCHEFER, pp. 73-74 ainsi que pour les citations suivantes.

baisent la terre et ainsy le font trois fois et puis se lievent tout droit et puis disent leurs oroisons.

Après s'être un peu plus familiarisé avec certains membres de la caravane, notamment avec le compagnon mamlûk, Bertrandon décrit de nouveau, cette fois-ci dans la ville d'Adana, *leur maniere d'aourer et de faire leurs sacrifices*. A celles-ci s'ajoute l'exercice religieux musulman nommé *zîkr* pendant lequel ils *s'assient à la ronde et branlent leurs corps et la teste et chantent bien sauvagement en leur maniere de faire*²⁶⁵. La curiosité de Bertrandon n'embarrassait pas du tout ses compagnons ; au contraire, ils voulaient eux aussi regarder la manière de prier de leur hôte exotique et quand il l'observaient, ses *patrenostres* leur *sambloient une merveille*²⁶⁶.

Parmi les voyageurs occidentaux, le récit de Bertrandon de la Broquière offre donc une vision relativement novatrice de la religion musulmane²⁶⁷. Le voyageur bourguignon y manifeste bien sa curiosité inépuisable pour tout ce qui est nouveau. Le *Voyage d'outremer* n'est pas non plus dépendant des schémas discursifs sur la « secte de Mahomet » que l'on a décrits ci-dessus. Au contraire, Bertrandon de la Broquière essaye, par tous les moyens possibles, d'en apprendre le plus possible sur cette religion étrange et fascinante à la fois, bien qu'il ait recours dans son ouvrage, notamment dans le domaine terminologique, à certains stéréotypes d'association de l'islam à la doctrine chrétienne.

Altérité chrétienne

Chez nos voyageurs, les différents cultes chrétiens représentent un autre sujet d'altérité qui les intéresse, bien qu'il s'agisse d'une entité plus facile à saisir et à comparer que la religion musulmane. Comme nous l'avons déjà noté, c'est notamment à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, que les pèlerins occidentaux étaient frappés par la pluralité de cultes chrétiens, mais aussi par la répartition des autels entre les différents cultes orientaux²⁶⁸. Nompar de Caumont décrit ainsi cet abrégé du monde chrétien²⁶⁹ avec précision, en attribuant à chacun de ces cultes un endroit précis dans l'église :

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 96, note 1.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 96.

²⁶⁷ Ce trait du *Voyage d'outremer* a déjà été bien évidemment analysé et décrit dans des travaux précédents. Voir notamment CAPPELLINI, p. 178sq...

²⁶⁸ D'après A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 142. Les renseignements les plus abondants sur la variété des cultes chrétiens au Saint-Sépulcre se trouvent dans le récit anonyme d'un clerc de Rennes qui alla en

(...) en laquelle sainte église sont .vj. manières de ordes de .vj. généracions : et premièrement sont les frères Meneurs qui gardent le Sépulcre ; après, les Grexs qui tiennent le grant autel du cuer de le église, les Judiens [Indiens] qui ont une chapelle derrier le saint Sépulcre ; les Hermines au mont de Calvaire en le chapelle où est le lieu où fut crucifié Nostre Seigneur ; les Crétiens de le centure, et les Jacobins tiennent les quatre chapelles qui sont en la place devant laditte sainte église. Lesquelz chacun d'eux s'y font leur office, nuyt et jour, sellon la manière et usatge de leur pays que est moult estrange²⁷⁰.

Remarquons le terme *génération* utilisé par Nompar, à la fois pour une confession spécifique chrétienne (*Jacobins*), mais aussi pour la nation ou la langue liturgique (*Grexs*, *Hermines*). En fin de compte, le voyageur gascon ne cache pas son étonnement devant la diversité des cultes qu'il considère comme *moult estrange*. Nompar est un exemple des pèlerins de l'époque, habitués au monolithisme du culte catholique de leur pays d'origine. Le pluralisme des Eglises orientales leur semblait insolite et ils l'attribuaient à la domination sarrasine, source de « la plus grande confusion pour les vrais chrétiens »²⁷¹. A part l'étonnement chez Nompar de Caumont, on ne retrouve dans les textes de nos quatre voyageurs aucune prise de position spécifique envers cette cohabitation des rites dans l'église du Saint-Sépulcre. Personne n'y vit un conflit comme Louis de Rochechouart²⁷², les quatre nobles n'analysent pas les questions doctrinales des autres cultes orientaux de la chrétienté. Même Bertrandon de la Broquière, dont la réflexion sur la variété confessionnelle a été citée au début de ce sous-chapitre, fait plutôt une analyse temporelle que spirituelle, conduite en termes de rapports de force, non d'oppositions de dogmes²⁷³. En dehors de Jérusalem, les pèlerins avaient la possibilité de fréquenter les chrétiens orientaux à plusieurs endroits en Egypte. Hébergés par les moines grecs dans le monastère de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï, ils préfèrent plutôt admirer leur habileté de jardinier que commenter la nature de leurs rites. Ogier d'Anglure et Guillebert de Lannoy

Terre sainte en 1486. Voir « Récit anonyme d'un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï », éd. de Béatrice Dansette, dans *Croisades et pèlerinages*, pp. 1187-1192.

²⁶⁹ Expression de N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 121.

²⁷⁰ DE LA GRANGE, p. 54.

²⁷¹ A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental*, p. 142 qui cite le pèlerin allemand du XIV^e siècle Ludolf von Südheim.

²⁷² « Quand nous arrivâmes, les Grecs ne nous permirent pas d'y dormir, et ils projetèrent de l'eau à l'endroit où nous devons nous reposer. (...) Les Grecs disent que les Latins ne sont pas dignes de célébrer la messe à leur autel, ils nous appellent chiens, et ils éprouvent une grande haine à l'encontre des frères mineurs. » (« Journal de voyage à Jérusalem », dans *Croisades et pèlerinages*, p. 1152). Pour la version originale en latin, voir « Voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart », éd. de Camille Couderc, dans *Revue de l'Orient latin*, I (1893), p. 255.

²⁷³ N. CHAREYRON, *Les pèlerins de Jérusalem*, p. 129

furent aussi hôtes chez les moines jacobites dans les monastères de Saint-Antoine sur le Nil et Saint-Paul du Désert. Si le noble flamand ne mentionne que très brièvement les *moines jacobitains, cristiens circoncis*²⁷⁴, son prédécesseur champenois leur consacre un passage plus vaste dans son récit en décrivant le mode de vie de ces chrétiens et en soulignant leur hospitalité :

*Dedans cestedicte abbaye sont résidens et demorans cent freres et plus, lesquelz mainent tressaincte et tresbonne vie, car en nul temps ilz ne boivent vin ne jamais ne menguent char ne poisson, ne vestent draps de lin. Et en verité ilz monstrent bien qu'ilz soient bonnes gens, car ilz font tresbonne chere aux pèlerins et leur donnent ce qu'ilz pevent recouvrer de vivres tresvoulentiers et sens riens demander. Iceulx freres dont nous parlons, sont chrestiens Yaccoppites, car ilz sont circoncis et puis sont baptisés come nous, et chantent et font le service tresdevostement en leur langage; et ne font point le service de Nostre Seigneur selon nostre usage ne selon l'usage des Grecs, mais ont autre usage differant auques semblable aux chrestiens de la terre Prestre Jehan, si comme les aucuns nous distrent*²⁷⁵.

Dans le contexte de nos quatre récits, cet extrait n'est pas neutre ou ignorant envers les chrétiens orientaux en Terre sainte. Ogier d'Anglure a peut-être été ressenti le même genre de fascination qu'au monastère de Sainte-Catherine : il admirait non seulement la bonté des moines mais aussi leur capacité à survivre dans des conditions hostiles. En même temps, il signale à son lecteur qu'il ne doit pas confondre les jacobites et les Grecs orthodoxes en soulignant vaguement les différences dans les *usages*, c'est-à-dire dans les pratiques liturgiques. En associant les jacobites aux chrétiens de la *terre Prestre Jehan*, il parle en effet, dans les deux cas, des coptes, sans utiliser le terme. Par ailleurs, le seigneur d'Anglure avait déjà eu la possibilité de visiter un lieu de culte de jacobites au Caire, *une autre petite eglise si tresdevoste et si tresbelle comme l'en pourroit penser*. Cet édifice fut connecté à la résidence du patriarche des jacobites que notre voyageur rencontra personnellement :

*Icellui patriarche fut frere au roy d'Armenie qui morut en France derriennement. Icellui patriarche a la gouvernance des chrestiens Yaccoppites qui habittent par dela, et est moult bonne et charitable personne, si comme l'en dit et ainsi come il le demonstre en certaine maniere, car il fait donner a manger tous les jours a mille povres et plus*²⁷⁶.

²⁷⁴ POTVIN, p. 70.

²⁷⁵ BONNARDOT – LONGNON, pp. 70-71.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 64.

L'information sur son identité, qui ne figure d'ailleurs pas dans l'un des deux manuscrits du *Saint voyage*²⁷⁷, suscite encore des questions : Le dernier roi d'Arménie, récemment mort en France, est sans aucun doute Léon VI de Lusignan, décédé en exil en 1393. Bohémond, son seul frère attesté dans les sources, est mort à Venise en 1363. Il est donc probable que la relation d'Ogier d'Anglure révèle ainsi l'identité d'un autre membre oublié de la famille des Lusignan.

Une dizaine d'années plus tard, Guillebert de Lannoy rencontre, lui aussi, le patriarche jacobite, en l'appelant de manière fautive *le patriarche d'Inde*²⁷⁸. Encore en 1422, ce dernier lui donne, comme nous avons déjà signalé, une fiole de baume pour honorer ainsi la visite de l'*ambassadeur du roy de France*²⁷⁹. Malgré cet honneur et l'hospitalité des moines jacobites dans les monastères situés au sud du Caire, Guillebert ne parle pas des chrétiens d'Égypte avec enthousiasme ou, au moins, avec intérêt. Par contre, après avoir analysé ses *Rapports*, on connaît déjà son opinion sur la supposée inaptitude des coptes à aider une offensive des croisés²⁸⁰.

Les Grecs, ou plus précisément l'Église orthodoxe grecque, représentent une autre espèce d'altérité chrétienne. Chargé de plusieurs siècles de rapports tendus après le grand schisme, le regard sur ces représentants de la chrétienté en terres d'Orient chez les voyageurs occidentaux de la fin du Moyen Âge est influencé par les rapports conflictuels. Dans beaucoup de cas, les Grecs sont étiquetés comme « schismatiques » ou même « perfides ». Mais, à part Bertrandon de la Broquière, nos voyageurs nobles ne font pas sentir ce discours de haine mutuelle. De plus, en tant que pèlerins, les auteurs furent souvent hôtes dans les sanctuaires du culte orthodoxe, qu'il s'agisse du monastère Sainte-Catherine au Mont-Sinaï, de certaines églises en Terre sainte ou du lieu de pèlerinage à Notre-Dame de Sidnaya près de Damas²⁸¹. Les différences liturgiques et doctrinales entre le christianisme latin et l'orthodoxie ne sont jamais rappelées, ni analysées, car ce type d'observations n'atteignait logiquement pas le même niveau d'altérité que la religion musulmane. La *loi* grecque sert ainsi de terme auxiliaire au service de la taxonomie vague employée par nos voyageurs laïques pour le domaine théologique : *Et tiennent aussy tous les autres Russes de la Russie, qui est moult grande, la loy cristienne en leur créance, sy comme les Grecs*, écrit Guillebert de Lannoy à propos de la religion des habitants de

²⁷⁷ *Ibid.*, note 4.

²⁷⁸ POTVIN, p. 11.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 68.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 121.

²⁸¹ Lors de son voyage d'aller, Nompar de Caumont mentionne plusieurs fois les monastères ou les ermitages des *callogrecs*, c'est-à-dire des moines orthodoxes. (DE LA GRANGE, p. 42, 45)

Novgorod. *Et y a dedens laditte ville trois cens et cinquante esglises*, ajoute-t-il le nombre chargé des lieux de culte qui correspondait en réalité non seulement aux églises publiques mais aussi aux nombreux sanctuaires privés dans la ville²⁸². C'est aussi dans ce sens que son successeur Bertrandon de la Broquière parle du seigneur de Karaman, *baptisé en la loy greguesque*²⁸³, ou des Bulgares *qui sont Crestiens à la loy greguesque*²⁸⁴.

Or le *Voyage d'outremer* de Bertrandon se montre de plus en plus critique envers les Grecs et c'est plutôt l'expérience personnelle de l'envoyé bourguignon qu'un discours répandu qui en devient la cause. Sans doute avec stupéfaction, Bertrandon constate par exemple qu'un Grec est chargé de percevoir le péage à la frontière du pays de Karaman. (...) *lequel me recongnut à ma philozemie que j'estoie Crestien et me vouloit faire retourner*, relate-t-il à propos de la position ferme et réservée du fonctionnaire orthodoxe au service des « sarrasins ». Bertrandon dut lui payer deux ducats pour ne pas être obligé de revenir sur ses pas ; sinon, il aurait risqué sa vie²⁸⁵.

Cet incident initial semble préfigurer l'attitude générale que notre voyageur exprime dans son récit envers les Grecs. Ceux-ci ont, par exemple, d'après l'auteur du *Voyage d'outremer*, perdu récemment le château de Karahisar *par leur lascheté*²⁸⁶. On signale de même, à plusieurs reprises, le fait que beaucoup de Grecs avaient renié leur foi pour adopter l'islam²⁸⁷. A ce trait, on peut associer les observations de Bertrandon concernant certaines des habitudes que les Byzantins apprennent aux Turcs. Le voyageur bourguignon constate cette manière d'emprunter certaines coutumes à travers les frontières religieuses dans l'exemple des jeux équestres qu'il observe sur l'ancien Hippodrome devant l'église Sainte-Sophie à Constantinople²⁸⁸. Des passages entiers du texte sont ensuite consacrés aux rapports entre les chrétiens latins et ceux de Byzance. Selon Bertrandon de la Broquière, les Grecs, surtout les habitants des alentours de Constantinople, *haient plus les Chrestiens que ne font les Turcs*²⁸⁹. L'envoyé du duc de

²⁸² POTVIN, p. 33. Alexandre V. SOLOVIEV, « Le voyage de messire de Lannoy dans les pays russes », dans *Orbis scriptus. Dmitrij Tschizewskij zum 70. Geburtstag*, éd. D. Gerhard, Munich, 1966, p. 792.

²⁸³ SCHEFER, p. 115 et 119.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 203.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 104.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 125.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 111 et 219 (« je me suis trouvé deux foys là où les Grecz renioient la foy de Jhesucrist pour prendre celle de Mahomet »). Pour en donner l'exemple, Bertrandon rencontre un certain Ceynan bey, lieutenant du pouvoir ottoman, qui siègea à Kruševac. Malgré le fait que ce dignitaire avait renié sa foi, notre voyageur parle de lui en termes plutôt favorables (*ibid.*, pp. 205-206).

²⁸⁸ « Aussi est ce une de leurs habiletez et qu'ilz apprenent des Turcz. » (*ibid.*, p. 158).

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 139.

Bourgogne pouvait confirmer cette observation grâce à sa propre expérience. Nous avons déjà exposé l'incident pendant lequel Bertrandon, déguisé en Turc, se fit transporter à travers le Bosphore sur une barque des Grecs. (...) *ilz cuiderent que je fusse Turc et me firent de l'onneur beaucoup*, écrit-il en faisant référence à leur servilité vis-à-vis des Ottomans. Or quand ceux-ci apprirent que Bertrandon était chrétien, ils voulurent le rançonner et lui *faire paier plus que je ne devoys pour mon passage*²⁹⁰. Une fois le voyageur démasqué, se trouva même en danger d'être attaqué physiquement mais, grâce à son armement et à la présence d'un Génois, les Grecs ne lui firent rien. L'épisode donna l'occasion à l'auteur du récit de généraliser les rapports gréco-latins²⁹¹ :

Je escrips ces choses pour advertir aucun autre si demain ou après il avoit affaire à eulx. Car autant que j'ay hanté lesditz Grecz et que m'a peu touchier et que j'ay eu affaire entre eulx, j'ai plus trouvé d'amitié aux Turcz et m'y fieroye plus que auxditz Grecz. Car, comme il m'a peu sambler, ilz ne aiment point les Crestiens obeyssans à l'eglise de Romme.

Dans ses rapports personnels Bertrandon préfère, selon son expérience personnelle, les Turcs aux Grecs. Cette échelle de préférence, malgré toute la haine latine pour les orthodoxes, semble être novatrice et sans doute peu acceptable dans le milieu de la chrétienté latine. L'auteur du récit continue toutefois son argumentation par l'analyse des événements précédents concernant la possibilité de réunification de l'Eglise chrétienne :

Et l'obeissance qu'ilz ont depuis faicte, je croys qu'ilz l'ont plus faicte par povreté et disette que pour amour qu'ilz eussent à l'eglise de Romme. Combien qu'il me fu dit que ung pou par avant que je passasse, ilz estoient venus à la derniere maudicion du Pape qu'il leur avoit donnée à ung consseil general où ilz furent tenus pour scismatiques et les maudit, que tous fussent serfs à ceux qui estoient serfs.

Si Bertrandon parle ici du concile général, il ne pense pas encore à celui de Ferrare-Florence où l'union des Eglises grecque et romaine fut signée en 1439. Son texte parle au contraire de la malédiction extrême du pape ce que nous pouvons associer aux actes du premier concile de Lyon en 1245 qui déclara les Grecs schismatiques²⁹². En outre, ceci eut lieu quand *la Turquie et la Rommenie estoient obeissans à l'empereur de Constantinople et aux Grecz*. Ce détail géopolitique fait allusion plutôt à l'ambiance tendue des rapports gréco-latins après la Quatrième croisade. Le passage reste toutefois

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 148.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 149 pour les deux citations suivantes.

²⁹² Cf. *Le Voyage d'Orient*, p. 140, note 294.

confus car cette *derniere maudicion* avait eu lieu presque deux siècles avant le passage de Bertrandon (et non *pou par avant*) à Byzance.

Les remarques malveillantes au sujet des Grecs, parsemée dans le texte du *Voyage d'outremer*, ne doivent pas masquer le fait que Bertrandon jouit d'un bon accueil dans la ville de Constantinople dont il admire les monuments et surtout la richesse des reliques. Comme nous avons déjà exposé, lors de sa visite de Constantinople, le visiteur manifeste à plusieurs reprises son attitude favorable envers la culture grecque et son respect à l'égard de la famille impériale. Dans ce contexte, nous pouvons constater que le voyageur bourguignon ne pense pas dans les mêmes catégories selon qu'il s'agit de la nation et de la religion grecque, ou de ses représentants suprêmes. En d'autres termes, la haine pour les Grecs ne l'empêcha ni de prendre part à l'office religieux à Sainte-Sophie, ni de manifester par exemple son affection personnelle pour la belle impératrice de Byzance.

Une renommée semblable, quoique moins défavorable, caractérise aussi les Hongrois dans le récit de Bertrandon. Faisant partie de la chrétienté latine, ce peuple, d'après l'expérience de notre voyageur, se comportait d'une manière semblable aux Grecs. Selon le *Voyage d'outremer*, les Hongrois sont eux aussi lâches (mais non perfides) face aux Turcs – raison pour laquelle le roi Sigismond emploie plutôt des Allemands pour garder le point fort et stratégique de Belgrade contre les Ottomans²⁹³. Bertrandon voulait sans doute mettre à l'épreuve ce que l'on disait au sujet des Hongrois ; malgré sa présence au sein du monde chrétien occidental, il garda son habit oriental de Turc. A Buda, le palatin Nicolas de Gara lui *fist tresgrant honneur de venue, pensant que je fusse Turc*. Or, comme les Grecs au Bosphore, *quant il sceut que j'estoye Crestien, il ne m'en fis point tant [d'honneur]*²⁹⁴. De même, cet incident donne à notre voyageur l'occasion pour généraliser son opinion envers les Hongrois : *Et me fu dit qu'il est homme de petite foy et ne tenoit point bien ce qu'il disoit et ainsi le font la pluspart des Hongres en general, et autant que je les ay hantez, je me fieroys plus en la promesse d'ung Turc que je ne ferois d'ung Hongre*²⁹⁵.

Ce détail final encadre bien l'expérience du voyage chez Bertrandon de la Broquière. En se fiant exclusivement à son propre vécu, l'espion du duc de Bourgogne pouvait établir son propre schéma d'affinité au sujet des diverses ethnies et confessions qu'il rencontrait sur son chemin. La tradition textuelle et le discours répandu en Occident y joue un rôle

²⁹³ « (...) les Hongres, les craignent et doubtent tant, que si le Turc venoit devant, ils n'oseroient garder ladite place contre luy à tout sa puissance » (*ibid.*, p. 216).

²⁹⁴ *Ibid.*, pp. 237-238.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 238

mineur ; ce sont plutôt les qualités personnelles qui contribuent à la construction de l'échelle de sympathie de l'auteur du *Voyage d'outremer* pour les diverses populations du monde oriental.

Par la remarque sur les Hongrois, nous nous sommes éloignés des terres inconnues d'Orient pour revenir au sein de la chrétienté latine. Il est évident que nos voyageurs n'ont pas consacré la même attention aux aspects inhabituels qu'ils ont pu observer en Europe qu'à ceux du monde musulman. Il existe toutefois au moins une exception dans l'ensemble de nos récits. En passant par l'Italie du nord à son retour, Ogier d'Anglure fut fasciné par le cortège des flagellants qu'il a observé à Vérone :

Et y veismes ledit jeudi [du Saint Sacrement] plus de .vij^c. personnes de route, deux a deux, qui se alloient batant d'escorgées, de chaynes de fer, parmy ladicte cité, en faisant procession avec les croix et les prebstres revestus, et en faisant leurs penitances en portant le corps Nostre Seigneur parmy icelle cité. Et avoient iceulx batans chascuns vestu une cotte de toile, les visages couvers fors que tant que en droit leurs yeulx avoit pertuis pour veoir a eux conduire, et se batoient d'icelles escourgées a nu entre les espaulles, et chantaient en eux batant tous ensemble ung chant pareil et estoit merveilleuse chose et piteuse a veoir²⁹⁶.

Par les derniers mots de l'extrait, le noble champenois exprime son étonnement face à une coutume caractéristique des régions méridionales de l'Europe. Grâce à ce détail nous pouvons bien nous rendre compte que les récits de voyage ne sont pas obligatoirement remplis exclusivement d'observations provenant du monde inconnu ou fabuleux. Et il serait vain de chercher des limites dans la curiosité et la mise en évidence des phénomènes inconnus.

Les figures de transition

Dans notre schéma de la perception de l'altérité, nous avons jusqu'ici placé deux acteurs face-à-face : le voyageur occidental contre le monde de l'inconnu. Mais il faut tout de même se poser la question de l'existence éventuelle de médiateurs entre ces deux entités grâce auxquels nos auteurs avaient la possibilité de connaître et de décrire les phénomènes observés. Ce rôle de médiateur peut certainement être représenté par l'intermédiaire des textes que nos auteurs connaissaient avant de partir ou qu'ils

²⁹⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. 99.

utilisèrent pour la rédaction finale de leurs ouvrages. Cependant, par plusieurs sondages dans nos textes, il apparaît possible de mettre en évidence quelques acteurs concrets de cette médiation entre les voyageurs et le monde inconnu. Qui sont ces acteurs et quelle description pouvons-nous en trouver dans les récits ?

Il est évident que nos voyageurs, qu'ils se trouvent en Orient ou dans d'autres contrées du monde inconnu, mirent à profit le service de divers guides et interprètes, au moins pour s'orienter dans le terrain à parcourir. Aucun des quatre récits analysés ne les caractérise beaucoup, on n'y trouve pas une seule opinion, ni plainte à propos de la qualité de leurs services²⁹⁷. Comme tous les pèlerins qui entreprenaient des voyages en dehors du circuit habituel, nos voyageurs engageaient par exemple des guides pour traverser le désert du Sinaï au monastère Sainte-Catherine : Ogier d'Anglure prend les *drugemens* à Gaza²⁹⁸, de même que Bertrandon de la Broquière et ses compagnons²⁹⁹ ; de même, Guillebert de Lannoy se sert, lui aussi, des truchements sarrasins au Caire³⁰⁰. Comme nous avons déjà noté, afin d'aller au Jourdain et d'en revenir, Nompar de Caumont engage des guides « arabes » pour le conduire par le désert de Jericho, dangereux à cause de la présence des bandits. Le guide accompagné d'une vingtaine de personnes était paradoxalement le neveu de l'un des chefs de la bande³⁰¹. Pour Guillebert, le service des guides indigènes fut aussi très utile lorsqu'il dut traverser les vastes territoires entre la Pologne et la Mer Noire. Comme ces pays étaient politiquement sous la domination du grand-duc de Lituanie, ce fut en effet Witold qui procura à l'ambassadeur bourguignon *deux Tartres, et sèze que Russes, que Wallosques*³⁰². Sans leur aide, le voyageur flamand n'aurait jamais pu entreprendre ce parcours inhabituel et ce fait est confirmé dans le récit par l'épisode que nous avons déjà mentionné dans le contexte de la dimension religieuse du voyage.

Après avoir passé le fleuve du Dniepr, certaines personnes et chevaux de son cortège, effrayés par les loups, se perdent dans la forêt déserte. Les guides restants l'aident à les retrouver tous. C'est dans ce passage que Guillebert loue l'activité d'un des Tartares, dont

²⁹⁷ Certains voyageurs partageaient des expériences négatives à propos des truchements engagés. En rentrant du voyage diplomatique auprès du roi Louis XI en 1464, le seigneur de Bohême Albert Kostka de Postupice envoya ainsi son écuyer Jaroslav afin de chercher quelqu'un qui pourrait conduire son ambassade à travers les Alpes. Celui-ci engagea un certain « *Pidrman* qui ne connaissait ni la route ni la langue » (« Récit du voyage des ambassadeurs du roi de Bohême auprès du roi de France », dans *De la Bohême jusqu'à Compostelle*, éd. D. Péricard-Méa, Biarritz 2008, p. 106).

²⁹⁸ BONNARDOT – LONGNON, p. 44.

²⁹⁹ L'auteur du *Voyage d'outremer* se souvient de son nom *Sadalia* ce qui correspond probablement à Saad-Allah (SCHEFER, p. 16, note 2)

³⁰⁰ POTVIN, p. 68.

³⁰¹ DE LA GRANGE, p. 55.

³⁰² POTVIN, p. 56.

il apprécie la loyauté. Le récit décrit d'abord la manière par laquelle cet homme arrive à retrouver le reste des chevaux et continue ensuite par sa présentation :

(...) le quel Tartre se nommait Gzooyloos, et estoit l'une de mes guides qui très loyaument s'en acquitta, car après qu'il eut retrouvé tous mes chevaulz, s'il eust voulu estre faulz de les embler, aussy bien qu'il se montra loyal de les moy ramener, nous estièmes tous mors dedens lesdittes forests et grans désers, car nous estièmes loing de ville qui fut habitée, plus de sept journées³⁰³.

Il est remarquable de voir comment l'auteur des *Voyages et ambassades* tire l'un des truchements de l'anonymat habituel. Et cela est assez exceptionnel dans le contexte de l'ouvrage entier ainsi que dans notre corpus de textes. Comme si l'expression des qualités positives, « retrouvées » chez un infidèle, nous rappelaient le ton et le style de Bertrand de la Broquière.

Son récit individualise en effet beaucoup plus fréquemment les personnes « médiatrices » entre monde de l'*autre* et le voyageur. En plus, à la différence d'autres voyageurs, les connaissances dont Bertrand disposait à propos de l'Orient passaient par plusieurs canaux, non seulement grâce aux seuls truchements engagés. Nous avons déjà cité l'exemple des personnes qui l'aidaient à se procurer des habits orientaux, il s'agissait le plus souvent des marchands bien établis dans le monde musulman. C'est grâce à leur réseau et leurs connaissances que Bertrand a pu établir son itinéraire. L'auteur du *Voyage d'outremer* l'avoue ainsi :

Moy estant audict Baruth, je parlay à ung marchand Genevois nommé Jacques Pervesin [Palavicino] auquel je demanday pour faire mon chemin, lequel me conseilla que je alasse à Damas et que là je trouverois plusieurs merchans genevois, venissiens, catelans, florentins et autres qui me ayderoient à conseiller et me adressa à ung merchant genevois nommé Hothe Bon [Ottoboni]³⁰⁴.

Le voyageur bourguignon, parlant sans doute italien, fut plusieurs fois logé chez eux, qu'il s'agisse d'un certain Jean de Mine à Damas ou Lorenzo Soranzo à Hama. De plus, ce dernier montra à Bertrand toute la ville avec son château *qui estoit une belle chose à veoir*³⁰⁵. A Tarse, il rencontre un marchand de Chypre nommé Antoine qui lui parle de

³⁰³ *Ibid.*, p. 62.

³⁰⁴ SCHEFER, p. 30. Ce marchand même procura à Bertrand des lettres à délivrer, jusqu'à la ville de Bourse, aux mains de son compatriote « lequel fu bien esmerveillé » de la venue du voyageur bourguignon (*ibid.*, p. 129).

³⁰⁵ *Ibid.*, pp. 77-78.

*l'estat dudit pays, car il y avoit demouré longtemps et parloit tresbien le langaige*³⁰⁶. Dans ce contexte, les Chypriotes jouaient assez fréquemment ce rôle de médiateurs pour Bertrandon : ceci est confirmé par exemple par son contact avec les ambassadeurs du roi Jean II de Lusignan, Léonce Machéras et *Lyachin Castrico* envoyés à Karaman. Ces derniers permirent même à notre voyageur curieux de les accompagner dans leur tâche officielle, de rencontrer personnellement Ibrahim bey, le seigneur de Karaman, et de visiter sa cour³⁰⁷. Il est fort probable que c'est justement des ambassadeurs chypriotes que Bertrandon obtint la plupart des informations sur la famille du prince de Karaman et sur la situation politique dans la région. La formulation *m'ont dit gens qui sont à luy*³⁰⁸ fait néanmoins sous-entendre que l'envoyé bourguignon disposait de plusieurs sources. Parmi celles-ci apparaît encore un autre informateur chypriote que Bertrandon rencontre aussi à Karaman. Ce marchand de Famagouste, nommé Perrin Passerot dans le récit, fut chassé de sa ville d'origine avec son frère par les Génois à la suite d'un complot en faveur du roi Jean II³⁰⁹. Après plusieurs jours, le voyageur bourguignon rencontre d'ailleurs ce frère, nommé Antoine, dans la ville de Konya³¹⁰.

Pour Bertrandon de la Broquière, les marchands italiens et chypriotes représentent donc un élément important dans le processus de connaissance du monde oriental. Issus des origines de la chrétienté latine et à la fois établis dans le territoire de *l'autre*, ces médiateurs peuvent compléter l'image de l'Orient dans le récit, véhiculée essentiellement par l'expérience personnelle du voyageur. La qualité de leurs informations était diverse, elle concernait sans doute les détails de la vie quotidienne ainsi que les questions plus générales du domaine religieux, politique ou géographique. C'est à cette catégorie qu'appartenaient également les Arméniens, apparantés à Bertrandon sur le plan confessionnel. Au bord du golfe de Laiazzo, Bertrandon rencontre l'un d'eux *qui parloit ung pou d'ytalien* et qui était capable de reconnaître chez notre voyageur l'identité chrétienne malgré son déguisement. Malgré tout, il devint pour lui une bonne source d'information car il lui *dist et raconta beaucoup de celluy pays et de leur maniere de faire*

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 100.

³⁰⁷ *Ibid.*, pp. 106-108 et 111-115. Leur rôle dans le parcours de Bertrandon est comparable à celui de l'ambassadeur milanais Benedetto da Forli qui lui rendit possible d'arriver à la cour de sultan Murad II à Andrinople (cf. *ibid.*, p. 142 et 177sq.).

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 115.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 109.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 117. Dans la traduction moderne du récit, J. Paviot identifie cet Antoine avec son frère Perrin ainsi qu'avec le marchand du même nom que Bertrandon croisa à Tarse. Or, selon la logique du texte, il nous paraît improbable que le voyageur bourguignon « prénomme » quiconque ou qu'un seul Chypriote voyage avec lui depuis Tarse jusqu'à Konya. Il parle en effet séparément des trois personnes différentes. Cf. *Le Voyage d'Orient*, p. 102, note 183 ; p. 109, note 202 et p. 114, notes 216 et 217.

ainsi que toutes les actualités politiques concernant la situation dans le sud-est de l'Asie Mineure³¹¹.

Dans le contexte de la qualité et du caractère des informations acquises, il est impossible de ne pas mentionner le témoignage extraordinaire d'un informateur que Bertrandon rencontre à la ville de Pera, juste avant d'arriver à Constantinople. Un Napolitain, nommé, dans le récit, *Pietre de Napples*³¹², raconte sa propre vie liée étroitement à la terre mythique du Prêtre Jean³¹³. Dans le cadre de notre corpus de récits de voyage, il s'agit du seul et unique exemple de reprise du discours « extra-religieux ». La présence de cette description témoigne ainsi de la longévité de ce mythe. Diffusé vers la fin du XII^e siècle par de nombreuses versions de la *Lettre du Prêtre Jean*, le discours autour du souverain chrétien fabuleux fut ainsi présent encore au milieu du XV^e siècle³¹⁴.

Sans recourir aux détails de la narration de Pierre de Naples, nous allons en souligner quelques traits caractéristiques : le Napolitain affirme s'être marié en terre de Prêtre Jean sans développer les circonstances de son propre séjour. Bertrandon arrive pourtant à mettre en évidence son activité réelle : *Je le viz achepter des miroirs pour ce qu'il dist qu'il n'y en a nulz par delà et que ce qui luy couste deux perpres [hyperpères]³¹⁵ par dechà, luy vouldroit par delà V ducatz ou plus³¹⁶*. La description du pays faite par Pierre de Naples est donc tout à fait tributaire de la tradition de la *Lettre*, ou bien, le Napolitain semble plutôt amalgamer plusieurs branches de cette tradition. En identifiant la terre du Prêtre Jean à l'Ethiopie, le marchand et ambassadeur italien affirme qu'elle se trouve aussi près du pays nommé *Chinemachin*, expression désignant la Chine du nord et du sud. Bertrandon reproduit fidèlement tout ce que l'Italien lui raconte à propos des animaux merveilleux ou des pierres précieuses et *les autres merveilles que Alixandre raconte*³¹⁷. En ce qui concerne ce détail, nous avons déjà signalé, dans la partie sur la chevalerie, que la narration dépend d'un autre texte répandu au Moyen Âge, la *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde*³¹⁸. Bertrandon prête l'oreille à son compagnon de lui révéler ses connaissances sur les conditions d'accès à cette terre fabuleuse ou sur les

³¹¹ SCHEFER, p. 90-91.

³¹² S. Cappellini l'identifie avec Pietro Rombulo, ambassadeur d'origine italienne au service du souverain d'Ethiopie. (CAPPELLINI, p. 402, note 147)

³¹³ SCHEFER, pp. 142-148.

³¹⁴ Concernant le développement du mythe, je renvoie notamment à la synthèse d'István BEJCYZ, *La lettre du Prêtre Jean, une utopie médiévale*, Paris, 2001.

³¹⁵ La monnaie byzantine.

³¹⁶ SCHEFER, p. 145.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 144.

³¹⁸ *Le Voyage d'Orient*, p. 27 et 135.

spécificités du culte chrétien et ses rapports à l'Église catholique. La narration comprend aussi un détail « d'actualité » dans le domaine de la croisade : après avoir eu connaissance de la conquête d'Alexandrie par le roi Pierre de Lusignan en 1365, le Prêtre Jean voulut prétendument l'aider de l'autre côté *pour venir en Jherusalem*. Or, à cause de la retraite du roi de Chypre et de la grande mortalité dans sa propre armée, il décida de faire demi-tour³¹⁹. En outre, si nous continuons nos observations concernant la guerre éventuelle contre le sultan du Caire, nous voyons que la relation de Pierre de Naples s'accorde aussi avec d'autres récits de voyage et projets militaires : (...) *s'il plaisoit au Prestre Jehan, qu'il feroit bien aler la rivyere autre part. Mais il la laisse pour ce que il y a moult de Crestiens demourans sur ladite rivyere de Nil*³²⁰. Nous avons déjà vu cette délibération, en termes presque identiques, dans les *Rapports* de Guillebert de Lannoy³²¹ qui utilisait d'habitude la terre du Prêtre Jean plutôt en tant que terme géographique. Quelle était en réalité l'attitude de son successeur, écoutant les histoires du marchand fallacieux de Naples?

En premier lieu, il faut sans doute avouer que l'initiative d'apprendre quelque chose sur le Prêtre Jean et son pays venait de Bertrandon lui-même. D'après son expression explicite, il avait demandé *des choses beaucoup* pour les transmettre ensuite en écrit³²². Toutefois, l'auteur du *Voyage d'outremer* manifeste son attitude à propos de la véracité de la narration sur un ton neutre : (...) *s'il me dist verité ou non, je m'en rapporte à ce qu'il en est et n'en fais riens bon*³²³. En d'autres termes, il donne à son informateur l'occasion s'exprimer sans pouvoir garantir l'authenticité de son discours. Il est donc assez probable que Bertrandon ne croyait pas tout ce que Pierre de Naples lui raconta, mais il considérait néanmoins comme utile de fixer le témoignage du marchand dans son récit, au moins pour assurer son attractivité auprès de ses lecteurs et auditeurs³²⁴.

Ensuite, nous trouvons un autre type de figures de transition, représenté par ceux qui devaient ou voulaient changer de foi. Les renégats chrétiens apparaissent surtout dans le *Voyage d'outremer* de Bertrandon de la Broquière, et à plusieurs reprises. Nous avons déjà mentionné le personnage d'Abdallah qui transmet à notre voyageur curieux les

³¹⁹ SCHEFER, p. 148.

³²⁰ *Ibid.*, p. 146.

³²¹ POTVIN, p. 128-129.

³²² SCHEFER, p. 143.

³²³ *Ibid.*

³²⁴ Pour ne pas déborder de l'objectif comparatif de mon propos, je renvoie à l'analyse beaucoup plus détaillée et pertinente de la narration de Pierre de Naples que l'on peut trouver chez S. CAPPELLINI, pp. 400-416.

informations sur la caravane des pèlerins de la Mecque, ainsi que certains traits de la religion musulmane³²⁵. C'est dans cette même catégorie qu'appartient Antoine Passerot, marchand chypriote demeurant à Konya. Après avoir été banni de la ville de Famagouste, il demeura longtemps au pays de Karaman. *Et par male adventure, ainsy que pechié tient les gens, depuis ung pou de temps, il fu trouvé avec une femme de leur loy, parquoy ledit roy [de Karaman] luy a fait renier la foy catholique, non obstant que, sans doute, il me sembloit bon chrestien*³²⁶. Il est remarquable que la figure du renégat, habituellement méprisée dans tous les textes médiévaux, retrouve de la sympathie chez Bertrandon de la Broquière.

A côté des renégats, ce sont aussi les Juifs qui jouait habituellement le rôle des figures de transition entre les deux mondes. Nous avons déjà abordé le cas du Juif de Caffa qui *parloit bon tartre et ytalien* et établit donc pour Bertrandon un petit dictionnaire pratique de turc³²⁷. Il s'agit toutefois d'une mention unique du Juif dans notre corpus des textes qui, comme la plupart des récits de provenance occidentale, ne s'intéressent pas du tout aux questions de judaïsme ou de la vie des communautés hébraïques au Proche-Orient. En d'autres termes, les Juifs, souvent fréquentés dans leurs pays d'origine, n'étaient pas représentants de l'*autre* pour nos voyageurs.

Parmi tous les médiateurs du monde oriental, ce fut notamment son compagnon mamlûk qui donna à Bertrandon le moyen de transformer le regard stéréotypé que le chrétien porte sur le musulman³²⁸. Ce personnage incarne plusieurs traits de la figure transitionnelle : Circassien d'origine, esclave du sultan du Caire (donc, d'après les stéréotypes occidentaux, il doit être également renégat chrétien), il représente une sorte d'*alter ego* de Bertrandon pendant le parcours. De même que notre voyageur de Bourgogne, le mamlûk parcourt des contrées qui lui sont essentiellement inconnues et, à cause de son origine circassienne et de sa carrière en Egypte, il est également étranger aux autres Turcs. De toute façon, pour Bertrandon, il devient non seulement un objet à observer, mais aussi un compagnon, voire un ami, représentant pour l'auteur du récit le lien le plus fort avec le monde de l'*autre*. Comment cette proximité des rapports entre les deux voyageurs se manifeste-t-elle ?

Après avoir accepté Bertrandon en sa compagnie, le chef de la caravane fit venir *un des mamelus du Souldan lequel estoit Cerkaisis et aloit pour querir ung sien frere qui estoit*

³²⁵ SCHEFER, pp. 56-57.

³²⁶ *Ibid.*, p. 117.

³²⁷ *Ibid.*, p. 63.

³²⁸ D'après CAPPELLINI, p. 100 qui analyse la « figure transitionnelle » de ce mamlûk sur les pp. 100-108.

*au pays de Carman, lequel mamlûk, quant il me vey ainsy seul et sans savoir parler la langue du pays, il me acompaigna par charité et me prist avec luy*³²⁹. A partir de ce moment, c'est avec ce mamlûk que Bertrandon partage toutes les habitudes quotidiennes mentionnées ci-dessus (coucher sur la terre, ne boire que de l'eau, acheter des provisions, préparer ensemble les repas etc.). En somme, le mamlûk apprend au voyageur occidental tout ce qui lui est indispensable de connaître dans le monde étrange et étranger. Le lien d'amitié va encore plus loin car, relativement tôt après leur première rencontre, le nouveau compagnon lui sauve deux fois la vie : d'abord en le protégeant contre deux Turcomans qui veulent l'égorger³³⁰, ensuite en le tirant de la rivière tourmentée où Bertrandon risque de se noyer³³¹. De plus, le mamlûk soigne son convive occidental au moment de la maladie, probablement la fièvre, dont Bertrandon souffre dans les montagnes³³². Enfin, il est très probable que le rôle réel de l'espion bourguignon ne lui ait pas été inconnu, au moins en partie, car le Circassien essaye de dissimuler la véritable identité de son compagnon³³³.

Le personnage du mamlûk reprend aussi des traits humains grâce à l'incident avec le vin que nous avons déjà mentionné. Mais Bertrandon garde cependant la description essentielle de son compagnon pour la fin du parcours commun, à Konya, où il doit prendre congé de lui :

*Et là, je prins congié de mondit mamlûk qui avoit nom Mahomet, lequel m'avoit fait moult de biens. Et ce faisoit il par grant charité ; et s'il n'eust esté, je n'eusse peu fair mon chemin que à grant peine, car on ne trouvoit riens senon és bonnes villes et eusse eu grant faim et grant froit et mon cheval encores plus, car il faisoit pour moy ainsy que pour luy, et pour mon cheval ainsy que pour le sien*³³⁴.

C'est donc la charité qui devient le trait caractéristique de ce personnage. Et c'est par charité qu'il se charge de Bertrandon au début, mais aussi qu'il partage avec lui tout ce qu'il peut. Dans ce passage, nous pouvons remarquer un moyen stratégique de l'auteur du

³²⁹ SCHEFER, p. 70.

³³⁰ *Ibid.*, p. 72.

³³¹ *Ibid.*, p. 81.

³³² « Et eus froit celle nuit, dont me prist une maladie qui est malhonneste, et fus en grant dangier ; et se n'eust esté mondit mamlûk, je eusse esté en plus grant, lequel me secouru et emmena le plustot qu'il peult. » (*ibid.*, p. 102).

³³³ Cela est évident par exemple à Ereğli (ancien Héraclée Cybistre, entre Adana et Konya), où les deux voyageurs rencontrent les « gentilshommes du pays ». Le mamlûk conseille à Bertrandon de dire qu'il est Circassien ne sachant pas parler l'arabe (*ibid.*, p. 105).

³³⁴ SCHEFER, p. 121.

texte. Comme l'avait déjà noté S. Cappellini, le prénom *Mahomet* n'est révélé qu'à la fin du parcours commun, par ce qu'il évoquait immédiatement la source même de l'islam, le prophète *decevable* pour l'Occident (comme l'exprime Guillebert de Lannoy peu avant). En somme, *Mahomet*, s'il avait été présenté ainsi dès son entrée en scène, aurait pu perdre crédit auprès du lectorat du *Voyage d'outremer*³³⁵. En même temps, la figure du mamlûk représente un modèle édifiant de musulman pour l'auteur et son public, une sorte du miroir tendu au chrétien³³⁶, ce qui est d'ailleurs exprimé par le texte même : *Je escrips cecy affin que il me souviengne que ung homme hors de nostre foy, pour l'onneur de Dieu, m'a faict tant de biens*. A son départ, il donne les derniers conseils à Bertrandon afin que celui-ci puisse accomplir son voyage dangeureux : (...) *desormais, je advisasse bien en quelle compaignie de Sarrazins je me boutteroie, car on ne trouve d'aussy mauvais que les Francs*, ajoute-t-il notre voyageur³³⁷. En outre, c'est par la bouche de mamlûk (*Dieu faisoit les Chrestiens comme les Sarazins*³³⁸) que Bertrandon exprime la relativité de la qualité humaine qui se dirige non d'après l'appartenance à une religion mais d'après les qualités personnelles de chacun.

Sur le plan de l'altérité humaine, nos quatre voyageurs représentent une échelle variée d'attitudes vis-à-vis des populations étrangères. Nous avons rencontré le dédain et la haine chez certains : l'épisode à Lydda, décrit chez Nompar de Caumont, ou la mauvaise renommée des *Arrabes robeurs* partagée par plusieurs récits en sont deux exemples. Dans ce contexte, nous pouvons confirmer une hypothèse déjà avancée³³⁹, que ce sont surtout les pèlerins « de passage » qui manifestent leur indignation envers l'*autre*, plus que les voyageurs qui séjournent sur le territoire inconnu pendant un certain temps. Les conditions des pèlerins en Terre sainte, paysage sacré du Christ, mais dominé par les infidèles, ainsi que l'influence du discours sur les musulmans en Occident, ne peuvent d'ailleurs que renforcer ce type de sentiments. Or, ce rapport entre le degré de la tolérance et la longueur du séjour mérite une réflexion un peu plus nuancée.

En premier lieu, la position personnelle dépend du territoire sur lequel le voyageur se trouve. Guillebert de Lannoy, arrivé en Espagne pour combattre les Maures, ne manifeste aucune haine envers les ennemis musulmans, tout en les considérant plutôt comme des

³³⁵ D'après CAPPELLINI, pp. 107-108.

³³⁶ *Ibid.*, p. 108.

³³⁷ SCHEFER, p. 121.

³³⁸ *Ibid.*, p. 72.

³³⁹ J. GUERIN DALLE MESE, *Egypte*, p. 39.

adversaires militaires que religieux. Dans sa conception de la « reconquête », le discours de la guerre sainte semble être absent. En outre, pendant la trêve, il n'hésite pas à visiter le territoire de ses ennemis de la veille, malheureusement sans en laisser un commentaire plus détaillé. A l'autre bout de l'Europe, dans les pays baltiques, ce voyageur manifeste son intérêt pour tout ce qui est relatif à l'*autre*, bien qu'il s'agisse apparemment des *mescréanz*, ce que nous avons pu observer à propos des coutumes funéraires chez les Coures. Il est vrai que le territoire le plus chargé des conflits interreligieux est celui de la Terre sainte. Parmi nos quatre voyageurs, seul Bertrandon de la Broquière vit quotidiennement avec les musulmans. Nous avons toutefois exposé que son opinion à propos de plusieurs populations *autres* évoluait progressivement lors de son parcours. Certains incidents provoquaient chez lui une haine de même type que chez ses prédécesseurs. En revanche, il faut reconnaître que ce voyageur bourguignon adopta, au bout du compte, un certain relativisme en jugeant les qualités des populations qu'il pouvait rencontrer sur son passage. Ce trait, conditionné par la figure transitionnelle du mamlûk et souligné par plusieurs passages que nous avons cités ci-dessus, classe l'auteur du *Voyage d'outremer* parmi les premiers pionniers de la tolérance au sens moderne du terme³⁴⁰.

Villes et monuments

En dehors de la différence sur le plan de l'humanité dans leurs récits, nos quatre voyageurs portent leur attention également sur les phénomènes matériels. Il s'agit essentiellement des créations matérielles que cette humanité, orientale aussi bien qu'occidentale, était capable de créer. La dernière sous-partie de ce chapitre saisit en effet l'intérêt « le plus moderne » de nos voyageurs qui rapproche leurs entreprises de la façon actuelle de voyager. L'intérêt manifesté par nos nobles envers les monuments historiques est encore étroitement lié au phénomène du pèlerinage, mais on peut y discerner une nuance : contrairement à la description des lieux de culte, liée souvent à la présence des reliques et dotée d'une histoire légendaire provenant de la tradition biblique ou plus récente, les voyageurs percevaient les mêmes lieux ainsi que d'autres sous l'angle de leur

³⁴⁰ Sur les éléments de la tolérance dans le *Voyage d'outremer* voir l'article de Martin NEJEDLÝ, « Paměti o varanovi 'mňoukajícím víc než kočka' a o rubinu svatováclavské koruny, 'velikém jako zralá datle'. Zvěď Bertrandon de la Broquière na cestách (sebe)poznání » [Mémoires sur le varan 'qui miaulait comme un chat' et sur le rubis de la couronne de Bohême 'grand comme une datte'. L'espion Bertrandon de la Broquière aux chemins de l'(auto)connaissance], *Studia mediaevalia Bohemica*, 2/1 (2010), pp. 39-73.

curiosité et de leur propre sensation esthétique. Ce type de sensation est assez semblable d'un autre domaine d'intérêt que nous avons déjà analysé : il s'agit de l'aspect militaire des villes (type de fortification, épaisseur des murs, qualité des châteaux) qui caractérise notamment les récits de Guillebert de Lannoy et de Bertrandon de la Broquière. Après avoir traité le discours de pèlerinage ainsi que celui des *militaria*, il est possible de passer à la troisième catégorie, celle de la visite des villes et des monuments remarquables provoquée par la curiosité et l'intérêt pour l'autre qui commence à dominer le voyage à l'époque moderne et contemporaine. En tout cas, notre analyse doit cependant se méfier des simplifications et associations trop rapides qui lient ce phénomène au tourisme de notre époque.

L'une des premières villes que certains de nos voyageurs visitèrent pendant leurs pèlerinages, était bien évidemment Rome. Or, Guillebert de Lannoy n'en parle qu'à propos des *grans pardons* en 1450, l'année du jubilé³⁴¹, tandis que Nompar de Caumont, retournant de la Terre sainte, n'y arrive même pas à cause des fortunes de mer. Bertrandon de la Broquière est donc le seul de nos voyageurs qui, au début de sa relation, décrit la Ville éternelle au moins sommairement :

Romme est une ville telle que chascun sçet. On trouve par vrayes escriptures que les Romains ont dominé tout le monde par l'espace de sept cent ans. Aussi le demonstrent bien les edifices qui y sont tant encores ès grans palaiz, arcz triumphans, columpnes, pilliers de marbre, comme ès statues d'hommes et chevaux qui, selon qu'il me sambloit, est une merveilleuse chose à veoir et à penser comment elles avoient été faictes ne dreciées et plusieurs aultres choses qui seroient trop longues à escripre ; et aussi plusieurs les ont veues comme moy³⁴².

L'intérêt sincère du voyageur curieux s'y combine avec l'ignorance totale des monuments concrets, chez un individu qui n'est pas encore doté de la même instruction que les voyageurs nobles des siècles suivants. D'un côté, Bertrandon fait référence à la connaissance commune de la Ville éternelle chez les voyageurs, ou bien chez les récepteurs possibles de son ouvrage. D'un autre côté, il laisse sa propre émotion s'exprimer (*une merveilleuse chose à veoir*) qui semble même inviter chacun à visiter la ville. L'économie du récit, dont le point de gravité se trouve plus loin en Orient, ne lui permet toutefois pas de développer ses impressions dont la dernière phrase essaye de

³⁴¹ POTVIN, p. 178.

³⁴² SCHEFER, p. 4.

souligner l'authenticité. Enfin, Bertrandon continue par la suite à évoquer sa propre visite des églises *a plain pardon de peyne et de coulpe que les saintz papes y ont donné à l'honneur desdictz corpz saintz qui y reposent*. Nous pouvons donc constater une sorte de retour à la thématique essentielle du « tourisme médiéval » du pèlerinage auquel nous avons consacré une partie entière dans notre propos.

Rome représentait pourtant une ville suffisamment connue qui, dans d'autres récits de la « proto-renaissance », ne méritait généralement pas une attention particulière. Tel ne fut pas le cas de certaines autres villes européennes, moins connues et pourtant (ou de ce fait) remarquables. Dans ses *Voyages et ambassades*, Guillebert de Lannoy essaye de mettre en évidence au moins l'aspect général de certaines grandes villes qui se trouvaient à la périphérie du monde connu. Ce trait est caractéristique notamment de ses voyages dans les régions baltiques ou sur les îles Britanniques. Dans la quantité des descriptions de ce genre dans son récit, prenons deux exemples des villes « périphériques » - Grenade et Novgorod. Dans les deux lieux, Guillebert a séjourné une dizaine de jours et, pourtant, nous pouvons constater une certaine inégalité à propos de l'espace consacré dans le récit à chacun des deux :

<p>Grenade :</p> <p><i>(...) je m'en alay, par l'ayde de l'infant, par sauf-conduit, devers le roy en sa ville de Grenade, où je fus neuf jours à vëoir son estat et son estre, sa ville, son pallais, ses maisons et ses gardins de plaisance et aussy des autres princes là autour, qui son choses belles et merueilleuses à vëoir³⁴³.</i></p>	<p>Novgorod :</p> <p><i>Item, est la ville de la grant Noegarde merueilleusement grant ville, située en une belle plaine, avironnée de grans forests et est en bas país parfont de eaues et de places maresqueuses, et passe par le milieu de laditte ville une très grosse rivière, nommée Wolosco, mais est la ville fermée de meschans murs, fais de cloyes et de terre, combien que les tours sont de pierre. Et est une ville franche et seignourie de commune, sy ont ung évesque, qui est comme leur souverain. Et tiennent aussy tous les autres Russes de la Russie, qui est moult grande, la loy cristienne en leur créance, sy comme les Grecs. Et y a dedans laditte ville trois cens et cinquante esglises. Et ont ung chastel assis sur laditte rivière où la maistre esglise de Sainte-Sophie qu'ilz aourent est fondée et là demeure leur dit évesque³⁴⁴.</i></p> <p>(le récit continue encore par les coutumes des Russes et les merveilles de froid, déjà mentionnées)</p>
--	--

Il est surprenant que la ville et le royaume de Grenade, dominés par les Maures, n'éveillent pas le même souci de fixer tout ce qui est étrange et inhabituel que la ville chrétienne de Novgorod. Les *choses belles et merueilleuses à vëoir* n'y sont pas du tout développées et décrites, en comparaison avec les *merveilles de froit* en Russie, mentionnées au début de ce chapitre. Pourquoi Guillebert ne parle-t-il pas des spécificités du système politique de l'émirat grenadin, tandis qu'il essaye de présenter à ses lecteurs celles de la « république marchande » de Novgorod ? La raison en est-elle le degré plus élevé des connaissances que ses lecteurs détenaient sur la Péninsule Ibérique, en

³⁴³ POTVIN, pp. 17-18.

³⁴⁴ *Ibid.*, pp. 32-33

comparaison avec la Russie ? Ou dans le fait que Guillebert ne vécut rien d'important à la cour des émirs nasrides ?

La question de l'altérité religieuse n'a donc apparemment pas joué un rôle aussi important dans ce type d'impressions. Il est toutefois vrai que chez le voyageur flamand, l'intérêt pour les monuments des villes orientales est présent. Dans l'esquisse de son itinéraire de voyage en 1421-1423 en Egypte et en Terre sainte, qui précède encore la partie *Rapports*, Guillebert écrit qu'au *Kaire* *visitay ce que y estoit à visiter de plusieurs merveilles qui y sont (...)*³⁴⁵. Or, le côté « merveilleux » de la ville cède, par la suite, à la description poussée par les intérêts militaires de l'auteur du traité de la croisade. L'étendue et le caractère étranger de la ville la plus grande du Proche-Orient n'échappa pas en revanche à son prédécesseur Ogier d'Anglure :

*Mais le Caire est une cité si merveilleusement grande et si merveilleusement peuplée de Sarrazins, et si y a assés d'aultres gens que nul ne le pourroit croire s'il ne l'avoit veue. Et sachiés que nous meismes le tiers de la nuit a chevaulchier sur nos asnes dès l'entrée du Caire jusques a nostredit herberge, qui est environ ou ung peu plus que my voie du Caire et de Babilonie*³⁴⁶.

L'expérience personnelle du noble champenois ainsi exposée permettait au lecteur de son *Saint voyage de Jherusalem* d'imaginer la surface immense de la métropole des mamlûks. La mesure de la ville ne fut pas le seul trait par lequel Ogier fut frappé :

*Avec ce que celle cité est si grande et si merveilleusement peuplée, elle est tresbien maisonnée selon l'usage du pays, et y a tresgrandes et tresbelles maisons, et n'y a toit de maison qui ne soit plat dessus sans frestes [faîtes], et sont couvertures de terraces bien faictes. Au surplus elles sont bien faictes de bois, de pierres et de telz matieres ou près comme plastre ; elle est trop mieulx maisonnée que nulle aultre cité que nous ayons point veue ou chemy*³⁴⁷.

Plutôt que par la sensibilité esthétique, les impressions du seigneur d'Anglure sont motivées par l'intérêt « technique » : les observations concernent notamment la construction des édifices et l'utilisation des matériaux, ce qui rapproche le *Saint voyage* du projet militaire de Guillebert. Des nuances sont pourtant observables, si nous comparons les descriptions parallèles du palais du sultan dans la même ville :

³⁴⁵ POTVIN, p. 68.

³⁴⁶ BONNARDOT – LONGNON, p. 59.

³⁴⁷ *Ibid.*

Ogier d'Anglure

Sachiés que le Soudam qui est seigneur d'Egipte, de Surie, d'Arrabe et de Mecha vers Inde et autres terres estranges, est le plus du temps en celledicte cité du Caire ; et est sa demorance en ung tresgrant, tresfort et tresnoble chastel assiz en descendant des montaignes. C'est grant noblesse a veoir par semblant du beau palaix et du noble ouvrage qui est en cedit chastel. Et tout devant cellui chastel a une moult grant et belle place vuide, longue et large et unie ; et est entre le chastel et la cité.

Et devant cellui chastel atenant de ladicte place et ainsi dedans ladicte cité, assés près de la, sont les monumens des Soudans, qui sont fais a manière de belles et grans chappelles ; laquelle chose est merueilleusement noble chose a veoir, mais c'est grant noblesse du muscat du Soudam qui tient a celledicte place a main senestre³⁴⁸.

Guillebert de Lannoy

Item, au bout de la ville du Kaire, dessoubz une montaigne, il y a un très beau et gros chastel, bien muré, et dedens fort plain de maisons, ouquel le Soudan demeure. (...) Et est celui chastel assis hault sur roche, au dessoubz de la montaigne, et est près en la fin du Kaire, vers Babilonne. (...) Item, est ledit chastel moult grant comme une ville fermée, et y habite dedens, avecq le soudant, grant quantité de gens, en espécial bien le nombre de deux mille esclaves de cheval, qu'il paye à ses souldées comme ses meilleurs gens d'armes à gardes son corps, femmes et enffans, et autres gens grant nombre.

Item, est ledit chastel moult fort assis sur les murs de la ville, à yssue et entrée dedens et dehors, et a bien partout deux paires de murs, et devers la ville une belle et grande basse court, moult notablement fermée de beaulz murs, et ausdis murs grant foison de belles tours et grosses, rondes et quarrées. Et fault depuis la première porte passer moult d'autres portes avant que on soit ou maistre donjon dudit chastel.

Item, y a fosssez autour ledit chastel, et non obstant qu'il soit hault assis et que la rivière soit basse, sy y vient l'eaue par engiens, de puichs, à roes tournans par force de boeufz, qui vont autour grant partie desdis fosssez.

Item, entre le chastel et la ville, y a une moult grande place et belle, comme est ung marchiet, et autour d'icelle y a quatre ou cinq musquaies, de grosses pierres édefiées, qui son à ung trait d'arcbaestre du chastel.

Item, peut mauvairement entrer oudit chastel nul Cristien (...) ³⁴⁹.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 61.

³⁴⁹ POTVIN, pp. 114 et 116.

L'exemple du palais du sultan au Caire montre bien que chez nos voyageurs, les mêmes phénomènes pouvaient être observés sous perspectives différentes. Ogier d'Anglure exprime sa fascination pour la beauté et la monumentalité de l'architecture orientale (*c'est grant noblesse a veoir, laquelle chose est merueilleusement noble chose a veoir*), tandis que Guillebert de Lannoy énumère sans aucune émotion les traits stratégiques de la résidence du sultan en donnant une idée précise de certaines proportions (distance des mosquées du château)³⁵⁰. Par contre, on ne peut pas en conclure que le stratège bourguignon manquait de sensibilité esthétique. Nous allons encore constater ci-dessous qu'il le manifesta à un autre lieu de ses *Voyages et ambassades*, tandis que le style des *Rapports* de son voyage oriental devait être entièrement soumis à la tâche d'espionnage. La seule ville visitée par tous les voyageurs de notre corpus est celle de Jérusalem. Or, par rapport au Caire ou aux autres villes orientales, elle demeurait la plus chargée de tradition biblique et de connotations symboliques, en raison de « l'arsenal » de lieux saints qu'elle abritait. Ce sont les raisons pour lesquels les voyageurs ne consacrent pas un grand espace à la description « mondaine » de la ville sainte. Si tel est le cas, l'aspect réel de Jérusalem se situe dans le récit en-dehors de la nomenclature des lieux sacrés de la ville, ce que nous avons déjà constaté dans le chapitre sur les listes d'indulgences. Ogier d'Anglure et Nompar de Caumont ne consacrent, dans leurs ouvrages, que quelques lignes à l'aspect général de la cité³⁵¹. Dans la description, seul le seigneur champenois s'exprime avec plus de détails et avec émotion, évoquant un seul monument de la ville :

Et la encontre est le saint temple de Dieu et de Salomon, qui est tresnoble chose a veoir, ce que l'en en peut veoir par dehors ; et estoit belle chose a veoir des lampes qui y estoient alumées que nous veismes du mont de Galilée avant que le jour fust esclarcy ; car, si comme dit est devant, tousjours y a .XII.^M lampes ardans, et deux fois en l'an en alument les Sarrazins .XXXVI.^M, si comme nos drugemens le nous distrent et affermerent pour verité³⁵².

³⁵⁰ Il est vrai qu'Ogier d'Anglure, en revanche, manifeste également son intérêt militaire, par exemple à propos de la fortification d'Alexandrie : « Alixandre est grande et belle cité, et si est tres bien fermée de bons et haulx murs et de tresgrosses tours bien defensables, et belles portes et fortes. On y fine bien de bon vin es fondiques dessus dits. » (BONNARDOT – LONGNON, pp. 78-79). Guillebert consacre néanmoins au même phénomène des pages entières de ses *Rapports* (POTVIN, pp. 99-110). En plus, la dernière phrase de l'extrait tiré du *Saint voyage de Jherusalem* montre bien que les impressions d'Ogier d'Anglure provenaient de sources diverses.

³⁵¹ Cf. BONNARDOT – LONGNON, pp. 40-41, DE LA GRANGE, p. 54.

³⁵² BONNARDOT – LONGNON, p. 20.

Il est pourtant évident que ce type de description est tributaire de l'expérience personnelle du voyageur qui, de plus, en regardant le spectacle nocturne considéra la mosquée du Dôme du Rocher comme le temple de Salomon.

L'île de Rhodes représentait pour nos voyageurs un autre « lieu commun » de leurs parcours. Dans le chapitre sur la chevalerie, nous avons démontré comment certains d'entre eux savaient intégrer les mythes fondateurs concernant la conquête de l'île par les Hospitaliers. Ogier d'Anglure ainsi que Nompar de Caumont admirent la puissance de leur château, le seigneur gascon ajoute encore son impression sur les moulins à vent situés sur la digue du port³⁵³. Guillebert de Lannoy ne décrit rien de la ville, bien qu'il eût l'occasion d'y demeurer un certain temps pour y laisser la plupart de son cortège diplomatique lors de son voyage en 1421-1423. Enfin, le regret de Bertrandon de la Broquière (*n'eus pas d'espace d'aller veoir le chaste pour ce que nostre gallée se partit tantost*³⁵⁴) est, dans ce contexte, assez emblématique.

La qualité esthétique de l'architecture représente un autre aspect dans ce domaine pour lequel tous nos voyageurs ressentent de l'intérêt. Si certains édifices, comme les pyramides de Gizeh ou de nombreux sanctuaires en Terre sainte, restent chargés par le discours légendaire, une grande quantité de monuments, de fonction séculière ou spirituelle, sont décrits par ce nouveau regard. Le problème réside encore dans le style qui, dans certains récits, manque de termes appropriés³⁵⁵. En tant que nobles, les quatre voyageurs portent naturellement leur attention sur les bâtiments de fortification et les châteaux seigneuriaux. Les auteurs des récits voulaient sans doute apaiser non seulement leur propre curiosité, mais aussi le goût de leurs lecteurs, issus souvent du même milieu aristocratique³⁵⁶. C'est ainsi que le parcours hiérosolymite de Nompar de Caumont commence par la description des points forts de la région voisine des Pyrénées. Le château de Mazères, construit vers 1365 et appartenant au comte Jean de Foix-Grailly, en est un bon exemple qui, de plus, témoigne de l'intérêt du noble gascon pour la décoration des sièges nobiliaires :

³⁵³ « (...) et tout au lonc d'icelle sont assis .xvi. molis de vent, toux d'un ranc, qui nuyt et jour molent yver et esté ; et à paynes l'on les voit toux ensemble molir he toux à ung cop cesser. » (DE LA GRANGE, p. 82).

³⁵⁴ SCHEFER, p. 9.

³⁵⁵ Ceci est à constater notamment chez Ogier d'Anglure qui n'utilise que des expressions de type « tresnobles chose a veoir », « grant noblesse » etc.

³⁵⁶ Pour donner l'idée du château à Trakai, appartenant au grand-duc de Lituanie, Guillebert de Lannoy n'hésite pas à comparer sa construction en briques à *la manière de France* (POTVIN, p. 40).

(...) *au chef de le ditte ville [de Mazères] a ung très beau chasteau et fort sur une rivière, bien enmurré et de grosses tours machacollées tout autour, et par dedens est tout dépiint merueilleusement de batailles ; et y troveres de toux les généracions Crestiens et Sarrazins, ung pareil, mascle et femèle, chacun sellon le pourteur de son païs*³⁵⁷.

Les « peintures de bataille » dont parle Nompar de Caumont ont sans doute disparu dans l'incendie qui ravagea le château de Mazères en 1493. Seul l'ouvrage du noble gascon semble garder témoignage de l'existence de cette décoration intérieure du château³⁵⁸. La visite de cet édifice et la description de la peinture peuvent aussi introduire symboliquement le parcours futur de Nompar dans le monde des Sarrasins. Mais le seigneur de Caumont consacre les pages de son récit à la description des deux autres châteaux du comte de Foix qu'il visite au retour du pèlerinage à Jérusalem. En premier lieu, il considère celui de Pau comme *le plus bel du monde fait de main d'ome*. Le récit continue par la revue détaillée des parties du château qui aboutit à cette impression générale : *Si que, à mon avis, c'est le plus bell que j'aye veu, et mieux compli de toutes choses*³⁵⁹. Ensuite, le pèlerin visite le château d'Orthez où il fête Pâques. Nompar y remarque notamment *ung beau porge en lequel sont figurées et pourtreytes de toutes manières de bestes masle et femelle, de chascun ung pareill*³⁶⁰. Comme nous avons déjà esquissé dans la partie sur la chevalerie, par cette attention consacrée aux monuments pyrénéens, le seigneur de Caumont pouvait également exprimer son affinité avec la cour des comtes de Foix.

Les voyageurs s'intéressaient également, du point de vue esthétique, aux édifices religieux. Il est vrai que la présence des reliques et la possibilité d'acquérir les indulgences à certains lieux prévalaient encore sur ce type d'intérêt. Nous pouvons tout de même repérer plusieurs exemples de regard un peu différent sur les églises ou les chapelles. En revenant de son voyage au purgatoire Saint-Patrice, Guillebert de Lannoy signale à Lichfield la présence d'*une esglise cathédrale très bien fermée de nuyt, et la plus belle petite esglise du païs, du plus riche et assonny [assouvi] ouvraige de pierre qui soit en Angleterre* (...) ³⁶¹. C'est dans le récit de Nompar de Caumont que l'on rencontre le plus grand nombre d'impressions de ce genre, surtout dans la partie consacrée à sa visite de l'île de Sicile. Ces passages du *Voyaige d'oultremer en Jhérusalem* en disent

³⁵⁷ DE LA GRANGE, pp. 27-28.

³⁵⁸ DANSETTE, p. 1073, note 2.

³⁵⁹ DE LA GRANGE, p. 134.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 135.

³⁶¹ POTVIN, p. 173.

long sur la volonté du voyageur noble pour voir quelque chose de nouveau. Regardons tout d'abord l'énumération de Nompar des édifices de culte à Palerme :

En laquelle cipté ha une très belle chapelle et grande, dedens le palays, que l'on appelle le chapelle de Santo Petro, lequel l'empereur Fédric fist fère au tamps qu'il vivoyt, et dit l'on que c'est une des belle que on aye veues on monde. Et par dedens toute fette de art de musique [mosaïque] de menue pierre soubredorées [saupoudrées] de fin or, et à trois voutes par-dessus et deux rens de pilliers de marbre, entre lesquels en ha deux qui sont de jaspe qui est une pierre précieuse. Et davant le cuer de le chapelle, ha une grant pierre carrée encloustrée on mur, qui est si clère que [de] toute le chapelle en puet l'on veoir qui regarde liens ; et aussi clèrement si puet l'en veoir come en ung myroer, et nulle pointe de dague n'i puet prendre, car davant moy s'est assayé. En celluy mesme palays a une autre chapelle que, l'on dizoit, solloit estre aussi belle mes l'ont lessé à toute décheoir³⁶².

Le voyageur gascon est émerveillé notamment par la beauté et la variété des pierres utilisées pour la construction de l'église. Il est également capable de déterminer ses espèces (*jaspe*) ou les techniques utilisées (mosaïque). Sous cet angle sont décrites aussi d'autres églises de la cité, comme la chapelle de l'Amiral qui *est obrée de celle mesme manÿère de pierres bien gentement fette, mes est de grant partie plus mendre et n'est pas aussi gente comme l'autre [Saint-Pierre] est³⁶³*. Dans la métropole sicilienne, le pèlerin, rentrant de Jérusalem, fut le plus impressionné par la cathédrale Notre-Dame-des-Assomptions, édifiée par les Normands vers la fin du XII^e siècle :

Aussi l'églize du arcevesque de le cipté est moult belle, grande et longue. En laquelle églize est ensévelis ledit empereur Fédric qui fist fère lezdittes chapelles susdittes, et le emperière, sa fame. Et sont en unes sépultures d'une pierre moult estrange où il n'a que deux piesses, celle de dessoubs et celle de hault ; et sont bien grandes et clères que l'on s'i puet veoir ; en en y a .vi. de telle manÿère, lesquelles se soustiennent chascune sobre piliers de pierre marbre, hault dessus terre demye brace³⁶⁴.

Le passage le plus emblématique de l'aspect « esthétique » des récits de voyage est sans aucun doute la description de la cathédrale Santa Maria Nuova de Monreale, ville et siège de l'archevêque situé à l'ouest de Palerme. Dans notre corpus, il s'agit d'un témoignage rare de l'intérêt d'un voyageur noble pour un monument historique et artistique. A son commencement, Nompar de Caumont décrit la genèse de son intérêt :

³⁶² DE LA GRANGE, pp. 105-106.

³⁶³ *Ibid.*, p. 106.

³⁶⁴ *Ibid.*

Ore quant je fuy arrivé en leditte cipté de Palermo, lendemain après disner, je chevauchay pour terre pour aller à une cipté que l'on appelle Montreal qui est au pié d'unnes grandes montaignes ha .v. milles long de ceste ditte cipté, pour ce que j'avoie oy dire que la église du Arcevesque, disait-l'on qu'estoit une dez belle que fussent on monde, et où il avoit des plus soutils et estranges ouvratges. Et par ycelle regarder et veoir s'il estoit ainsi come l'on disoit³⁶⁵.

Il s'agit d'une approche relativement moderne : Nompar exprime l'objet de son intérêt initial (la beauté du bâtiment, les œuvres remarquables et extraordinaires) et la volonté de vérifier tout ce que l'on racontait à propos de ce lieu sacré. Ce qui suit dans le récit ressemble à une visite guidée. Comme le passage est très long pour être reproduit entièrement (il occupe presque six pages de l'édition du récit), nous en repérerons les aspects essentiels.

En général, le voyageur essaye de partager ses impressions avec le lecteur (la cathédrale est *moult belle, riche et de estrange manière ouvré³⁶⁶*), en lui donnant une idée détaillée des proportions de l'édifice. Comme dans les cas précédents des églises à Palerme, Nompar s'intéresse également aux matériaux utilisés pour sa construction³⁶⁷. De même, il est fasciné par les techniques décoratives, probablement jamais vues : le porphyre de trois couleurs, la mosaïque qui orne l'intérieur de l'église entière de *belles ystories du fait de Nostre Seigneur et de Nostre Dames et des Sains et Saintes de Paradis³⁶⁸*. Ensuite, il admire la façon dont a été fait le tombeau de Guillaume II, roi de Sicile, ce dernier également en porphyre³⁶⁹. Un passage considérable est aussi consacré à la description du parvis de la cathédrale recouvert d'un plafond de bois soutenu par huit pilliers de marbre³⁷⁰ et au cloître de la cathédrale qui *souloit estre au comensement abbaye* et qui porte des griffons d'où jaillit l'eau fraîche, nuit et jour³⁷¹. Nompar ne se limite pas aux

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 111.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 111-112.

³⁶⁷ « (...) grans pierres de marbre obrée (...) qui ont bien ung aste de lance de longueur, et environ .v. palmes d'ample », (*ibid.*).

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 112. Nompar décrit sans aucun doute les mosaïques du cycle complet de l'Ancien et du Nouveau Testament qui ornent les murs de la nef principale ainsi que le transept et l'abside. La surface totale de 6340 m² et le programme iconographique qui aboutit sur la gigantesque figure du Christ Pantocrateur dans l'abside médiane ont dû frapper le voyageur gascon. Voir le site *Le dôme de Monreale, 'Le plus beau temple du monde'*, consulté sur :

http://www.sicilytourist.com/sicilyfrancaise/palerme/le_d%C3%B4me_de_monreale.htm

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 113. C'est là où s'interpose l'histoire de la translation du corps de Saint Louis par la Sicile, que nous avons mentionnée et analysée dans la partie sur la chevalerie.

³⁷⁰ Ce dernier n'a pas été conservé et a été recouvert au XVIII^e siècle par un portique à trois arcades droites (voir *Le dôme de Moreale*).

³⁷¹ *Ibid.*, p. 115.

sensations visuelles, il essaye de d'obtenir également des informations concernant l'âge du bâtiment et son coût. Le moine qui le guide lui affirme que l'église *povoit bien avoir .cc.lx. ans*, mais ne se permet pas d'estimer le reste car *il ne le trouvoient par escripture*³⁷² .

Comment Nompar de Caumont a-t-il pu retenir tous ces détails ? Peut-être avait-il tout noté lors de la visite guidée ou peu après car il disposait encore de quelques jours avant son départ définitif de l'île. Pour conclure l'aspect novateur de sa visite de la cathédrale, citons encore les derniers mots concernant l'impression générale de sa décoration : (...) *c'estoit grant merveille à trouver tant belle et puissante pierrerie comment il y a, ny estre ouvrées par la manière et si richement*³⁷³. En même temps, le voyageur gascon déplore l'état de dégradation de ce monument. Pour lui, c'est une grande perte de laisser ainsi tomber en ruine un tel édifice.

Ces exemples révèlent comment le sentiment moderne face à la beauté des créations artistiques était déjà présent dans l'esprit de nos voyageurs ainsi que probablement dans l'horizon d'attente de leurs lecteurs. Cet aspect, qui se manifeste avec modestie dans les récits de Guillebert de Lannoy et de Bertrandon de la Broquière, se déclare avec une spontanéité maladroite chez Ogier d'Anglure, pour trouver sa place et sa pleine expression dans l'ouvrage de Nompar de Caumont, surtout dans son passage sicilien. L'exemple de la cathédrale de Monreale témoigne de la volonté de connaître l'histoire des monuments visités, de vérifier les informations acquises préalablement à ce sujet ainsi que du souci pour l'avenir de l'édifice de culte. Certains voyageurs à la fin du Moyen Âge sont ainsi déjà capables de manifester leur goût pour la beauté matérielle.

Conclusion

Le but de ce chapitre était avant tout de présenter les phénomènes étranges et étrangers que nos quatre voyageurs essayaient de fixer dans leurs ouvrages et de traduire à leur public. Nous avons présenté une typologie de ces phénomènes, en commençant par les merveilles naturelles, en passant par la confrontation des populations étrangères, avec leurs coutumes et religions, pour finir par les exploits matériels et les monuments

³⁷² *Ibid.*, p. 116.

³⁷³ *Ibid.*

historiques auxquels nos voyageurs attribuaient une valeur cette fois-ci non pas symbolique, mais esthétique. Bien évidemment, le procédé par lequel nous avons juxtaposé les extraits de nos récits à propos de tel ou tel phénomène (souvent identique) n'est pas le seul à adopter. Comme nous l'avons esquissé au début de ce chapitre, la thématique de l'*autre* peut être observée aussi par un critère encore beaucoup plus dépendant de l'herméneutique du texte. Par celui-ci, il est possible de saisir par exemple différentes figures de la *traduction* de l'altérité, comme les a définies F. Hartog³⁷⁴.

Prenons par exemple la *comparaison* par laquelle le voyageur essaye de ramener le monde de par deçà à celui de par delà. Dans le domaine naturel ainsi qu'anthropologique de la conception de l'altérité, nous avons démontré, à l'aide de plusieurs exemples, l'importance de cette démarche consistant à comparer des phénomènes difficiles à imaginer. L'épisode avec le varan dans le désert chez Bertrandon en représente un certain aboutissement qui déborde même vers le domaine de la littérature fantastique. La comparaison joue également un grand rôle dans la sphère de l'altérité religieuse : l'association des mosquées aux églises, omniprésente chez nos voyageurs, en devient un autre exemple emblématique. Il est parfois remarquable que cette figure perde son objectif initial de rapprochement de l'inconnu au connu, car elle est utilisée pour décrire certains phénomènes à l'intérieur du système de l'*autre*. Ceci est visible dans le récit de Bertrandon qui décrit les coiffes des deux Arabes comme *grosses dessus comme les autres Mores les portent*³⁷⁵. Le même procédé s'opère même après que le voyageur bourguignon a quitté le monde inconnu, lorsqu'il veut décrire le caractère merveilleux de la couronne de Bohême qu'il observe à Buda. Le grand rubis qui en fait partie lui semble comme *une grosse date*³⁷⁶, un fruit qu'il avait pour la première fois goûté après être descendu du Mont-Thabor³⁷⁷.

Afin de décrire l'*autre*, les voyageurs utilisent encore d'autres moyens – la négation ou les superlatifs. Guillebert de Lannoy prend ainsi distance de la coutume de vendre les femmes au marché de Novgorod³⁷⁸. D'autres utilisent les superlatifs : Bertrandon de la Broquière, qu'il parle des chèvres des Turcomans (*les plus belles chievres que je veis*

³⁷⁴ Parmi les figures de la *traduction*, on compte notamment la comparaison, la négation, le superlatif, la notion de la coutume, le vocabulaire exotique et les expressions de l'émerveillement (cf. F. HARTOG, *Le Miroir d'Hérodote*, p. 225sq.). C'est ainsi qu'a procédé S. Cappellini en analysant la représentation de l'Autre et de l'Ailleurs chez Bertrandon de la Broquière. Voir CAPPELLINI, pp. 377-397.

³⁷⁵ SCHEFER, p. 50, observation reprise chez CAPPELLINI, p. 380.

³⁷⁶ SCHEFER, p. 244.

³⁷⁷ « Et là me fu donné ung grant rain de nouvelles dates tenans à l'arbre et furent les premières que je veis oncques. » (*ibid.*, p. 49).

³⁷⁸ POTVIN, p. 33.

*oncques*³⁷⁹) ou d'une bombarde qu'il vit à Belgrade (*la plus grosse que je veisse oncques*³⁸⁰), ou Nompar de Caumont, lorsqu'il juge le château de Pau *le plus bell que j'aye veu*³⁸¹. Nous avons évoqué de même les observations à propos des coutumes de l'*autre* : celles-ci sont souvent décrites comme chez Ogier d'Anglure à propos de *la coustume de Sarrasins d'aller chascun an adourer leur maistre prophete Machoumet*³⁸² à la Mecque, ou bien chez Bertrandon qui parle du nomadisme de Turcomans (*la coustume est telle et qu'ilz ne s'arestent point en ung pays*). Par ailleurs, ces figures de *traduction* sont souvent combinées : le grand chapeau de feutre que Bertrandon portait à Damas *n'est point la coustume de par delà* et cette apparence provoque l'incident bien connu.

L'ensemble des extraits que nous avons exposés nous permet de tirer plusieurs conclusions pour ce domaine du discours chez les voyageurs nobles de la fin du Moyen Âge. En premier lieu, l'intérêt pour des phénomènes inhabituels est omniprésent dans les quatre récits. Il est pourtant possible de saisir, à l'intérieur de notre corpus, une certaine inégalité dans ce domaine. En ce qui concerne l'espace consacré à la description de l'*autre*, le récit de Bertrandon de la Broquière l'emporte sur ses prédécesseurs. Cela est tout à fait logique si l'on regarde l'objectif du voyage et le parcours de son itinéraire. Nous venons aussi de constater maintes différences stylistiques qui distinguent les quatre récits à ce propos : le *Saint Voyage* d'Ogier d'Anglure, encore légèrement tributaire de la tradition des récits de pèlerinage, ne dispose pas des mêmes moyens d'expression littéraire que ses successeurs. Les descriptions sommaires chez Guillebert de Lannoy témoignent du caractère probablement inachevé de son ouvrage, tandis que les parties les plus « polies » de son texte (notamment dans les *Rapports*) renvoient plutôt aux intérêts techniques du stratège militaire.

Bien que l'échelle des intérêts de tous nos voyageurs pour les phénomènes étrangers soit très variée, il est possible, à partir de certains passages, de déterminer les domaines de prédilection de nos quatre nobles. Ogier d'Anglure, soucieux de reproduire toutes les histoires légendaires de tous les lieux sacrés³⁸³, s'intéresse vivement, et plus que les autres, à la faune exotique de l'Égypte. Nompar de Caumont, à part son attention portée sur les conditions d'élevage en Méditerranée, s'avère, vers la fin de son parcours, expert dans le domaine de l'architecture et de l'art. Les passages les plus émouvants chez

³⁷⁹ SCHEFER, p. 85

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 214.

³⁸¹ DE LA GRANGE, p. 134.

³⁸² BONNARDOT – LONGNON, p. 45.

³⁸³ Ce trait a été analysé dans le chapitre sur le pèlerinage.

Guillebert de Lannoy, concernant les phénomènes de l'altérité, sont sans aucun doute ceux qui décrivent les conditions climatiques de la Russie ainsi que ceux du monde inconnu entre la Pologne et la Mer Noire. Grâce aux *Voyages et ambassades* de ce noble flamand nous sommes obligés de prendre en considération que le monde de l'*autre* n'était pas, à la fin du Moyen Âge, le domaine exclusif du Proche-Orient, mais aussi des pays lointains et inconnus du Nord et de l'Est. Enfin, Bertrandon de la Broquière offre un éventail des goûts et des parfums d'Orient qui, à son époque, commençait déjà au-delà du Danube pour s'étendre jusqu'aux contrées fabuleuses de la Terre du Prêtre Jean. Son récit pose les fondements de l'orientalisme, mais, en même temps, de la tolérance au sens moderne suscitée par l'autopsie singulière de ce voyageur bourguignon.

En résumant tout ce que nous avons exposé à ce propos, nous pouvons constater que la description de l'altérité constitue une composante intégrale, quoique non exclusive, de la mise en écrit des récits de voyage par la noblesse de la fin du Moyen Âge. Pour la création ainsi que pour la réception de leurs ouvrages, la fixation de l'*autre* dans le texte et sa traduction représente une valeur ajoutée ; pour le lecteur d'aujourd'hui, elle devient la clef permettant de comprendre en partie l'univers mental des hommes à la fin du Moyen Âge.

Conclusion générale

La fin du XIV^e siècle et la première moitié du siècle suivant est une période où les voyageurs nobles commencent à noter leur expérience du voyage qu'ils ont effectué. Pour l'historien, il n'est pas sans difficulté de mettre au point un concept de résultat de cette activité. A partir des quatre textes modèles qui ont un potentiel représentatif pour la noblesse vivant dans cette époque, nous avons dressé, à ce propos, un éventail des approches qui permettent de saisir ce que nous désignons comme « le récit de voyage nobiliaire ». Nous n'avons pas, par intention, parlé du « voyage nobiliaire » parce que les auteurs du récit nobles ne représentent, à cette période, qu'une minorité de la population aristocratique en voyage. D'un autre côté, nous pouvons observer que le récit nobiliaire, noté presque toujours en langue vernaculaire³⁸⁴, s'autonomise par rapport aux relations de voyage, écrites essentiellement par les clergés, auteurs des récits de pèlerinage antérieurs mais aussi contemporains à ce nouveau type d'écriture. Cette autonomisation est pourtant un long processus et le récit de voyage nobiliaire reste, d'après notre lecture, à cheval entre les formes précédentes et figées du récit de pèlerinage et les approches nouvelles et autonomes de la fixation écrite du voyage auxquelles l'aristocratie commence à contribuer. D'ici résulte sans doute la diversité formelle du récit de voyage nobiliaire, « hybride » du point de vue de la théorie des genres.

Quels sont les aspects nouveaux par lesquels la noblesse enrichit le discours du voyage ? Dans le chapitre sur le pèlerinage, nous avons mis en relief une certaine individualisation qui est à saisir sur ce plan du récit. Le pèlerin noble, bien que soumis au « programme » collectif des pèlerinages en Terre sainte, insinue dans sa relation ses propres impressions, son propre regard, souvent critique (Bertrandon de la Broquière), tout en étant capable de manifester sa propre piété (Nompar de Caumont). Dans certain cas, la relation traite des pèlerinages effectués en dehors du paysage sacré de la Terre sainte, quoique (ou justement) sous une forme spécifique (Guillebert de Lannoy au Purgatoire Saint-Patrice). Pourtant, en fonction de la présence des listes d'indulgences, dont le niveau d'intégration dans le texte final est variable, le récit de pèlerinage noble reste, par sa forme, encore rattaché à la tradition de l'énumération des sanctuaires visités.

³⁸⁴ Le voyage du chevalier anglais Thomas Swinburne, maire de Bordeaux, en 1392-1393, peut être considéré en tant qu'exception car il est noté en latin. Ce ne fut pourtant pas le noble même qui rédigea le texte, mais son écuyer ou chapelain Thomas Brygg, personnage d'ailleurs inconnu. Voir « Voyage en Terre-Sainte d'un maire de Bordeaux au XIV^e siècle », éd. de Reinhold Röhricht, dans *Archives de l'Orient Latin*, t. 2, Documents, Voyages, Paris 1883, pp. 378-388

Or, c'est justement cet esprit d'énumérer et de répertorier, apparemment caractéristique pour l'époque médiévale, qui devient la pierre du coin pour d'autres traits de nos textes. Les nobles de la fin du Moyen Âge répertorient non seulement les sanctuaires parcourus mais aussi d'autres sites visités, légendaires ou simplement « merveilleux ». Certains énumèrent aussi bien les personnages notables auxquels nos voyageurs rendaient visite, que les dons qu'ils ont reçus à ces occasions. Ne s'agit-il pas d'une nouvelle forme de la collection des « souvenirs » dans le sens équivoque du terme ? Par ce fait, le récit de voyage nobiliaire ne peut-il représenter un « cabinet de curiosités » avant la lettre ? Le récit pourrait ainsi servir d'appui à l'ensemble des objets apportés dont la liste ne s'est conservée que pour le voyage de Nompars de Caumont. Par ailleurs, ce trait est difficile à prouver faute d'objets matériels conservés ; il peut toutefois signaler le nouvel esprit de la noblesse qui commence, en ce temps-là, à collectionner des livres, des objets rares et précieux – un trait qui la caractérisera dans l'avenir.

D'un autre côté, il ne faut pas réduire la fonction du récit de voyage nobiliaire à un simple recueil des antiquités. Ce regard a trompé les amateurs de ce type de l'écriture ainsi que les débuts de l'historiographie critique. Nous avons pourtant exposé qu'à l'intérieur de cette écorce, les textes des voyageurs nobles de la fin du Moyen Âge offrent également d'autres niveaux de lecture. En effet, tous les récits contiennent l'ensemble des mécanismes qui nous permettent de déceler, en dehors de l'expérience et des impressions transmises, d'autres intentions de leurs auteurs. Certaines parmi ces expériences sont relativement facilement saisissables dans le prologue du récit même : Bertrandon veut *induire et attirer les cœurs des nobles hommes qui desirent veoir du monde* ; toutefois, dans la suite de sa préface, il rappelle l'origine essentielle de son activité du « voyageur-écrivain » – le *commandement et ordonnance* de son seigneur³⁸⁵. Les *Voyages et ambassades* de Guillebert de Lannoy sont destinés *a ceulx qui aront courage de voiaquier et ceulx que point ne l'aront les esmouvoir en les lisant*³⁸⁶. Ce motif n'apparaît toutefois que dans la préface de son chapelain, le rédacteur probable du récit après la mort du noble voyageur. Le prologue (ou plutôt l'ensemble des prologues) chez Nompars de Caumont correspond, au contraire, à l'image pieuse de ce voyageur et à des motifs majoritairement religieuses de son entreprise.

Or, les premiers mots de ces textes ne révèlent pas la totalité du phénomène que l'on peut désigner comme « le programme du récit ». Par l'analyse des autres phénomènes au sein

³⁸⁵ SCHEFER, p. 1.

³⁸⁶ KBR, Ms. II. 6978, fol. 71r°.

des relations mêmes, nous sommes arrivé aux conclusions surprenantes. Nous pouvons par exemple constater que le *Voyage d'outremer* de Nompar n'est pas simplement conçu comme le pèlerinage à Jérusalem, mais également comme une sorte du voyage de chevalerie pour finir par la visite « touristique » des monuments en Sicile. Le récit d'Ogier d'Anglure se dégage du schéma habituel des récits de pèlerinage par l'effort de son auteur de traduire, à certains lieux, la réalité orientale à ses auditeurs. Au contraire, la relation de Bertrandon de la Broquière, outre sa dimension ethnologique qui domine même sur la tâche attribuée, traduit implicitement la volonté de son auteur de visiter les sites du pèlerinage malgré son approche souvent critique.

En outre, la répartition de notre propos d'après plusieurs phénomènes du voyage nobiliaire nous permet aussi de résumer la configuration temporelle de ces aspects. Le parcours et la description des lieux saints font tourner le voyageur et son ouvrage vers le passé quoique celle-ci soit l'origine légendaire des sanctuaires visités. La collection des « souvenirs », matériels ou mentaux, que nous avons discernée dans le chapitre sur la chevalerie, dirige le récit vers le futur. C'est dans la mémoire de son entourage et des prochaines générations, que les « faits et gestes » du voyageur noble vont se revaloriser. La même perspective est valable pour les deux projets de croisades, présents dans notre corpus. Enfin, les phénomènes étrangers, observés et décrits par nos quatre auteurs, fonctionnent plutôt sur l'axe synchronique, comme une narration directe qui traduit l'inconnu vers le monde connu. Cette répartition n'est cependant à être prise dans l'absolu : dans le chapitre des pèlerinages, nous avons exposé la liste des souvenirs ayant plutôt une fonction représentative qui jouent leur rôle dans l'actualité du voyageur revenu. En plus, comme nous avons esquissé, l'énumération des sanctuaires visités a son importance indéniable pour le salut éternel de l'auteur du récit. Les lieux de mémoire chevaleresque tournent le visiteur et son lecteur vers le passé, peu importe s'il s'agit du passé réel ou légendaire. Enfin, les traités de croisade décrivent l'état actuel des choses et leurs passages « prospectives » ne se trouvent pas majoritaires dans le texte ; ceux derniers le régissent toutefois en lui donnant du sens.

Au bout de compte, nous sommes toujours obligés de revenir *ad fontes*. Comme le contenu de tel ou tel texte ressort de sa forme, il nous faut la reprendre pour en déceler la finalité. Après cette phase « d'interprétation », il est temps de reconstruire le réseau de la réception de ce type d'ouvrage que l'on appelle « le récit de voyage nobiliaire ». En même temps, il faut observer ces relations de voyages en tant qu'éléments dans une sorte de « mosaïque » des ouvrages littéraires de la noblesse du Bas Moyen Âge. Deux de nos

aristocrates en donnent des exemples particuliers. Nompars de Caumont est l'auteur des *Dits et enseignements*, un poème didactique destiné à ses enfants. Ce texte, ainsi que son *Voyage d'outremer* et l'itinéraire du pèlerinage à Compostelle, se sont conservés dans un volume intitulé *Livre Caumont*. Son auteur nous fait découvrir la preuve des capacités variées sur le champ littéraire. Guillebert de Lannoy, l'auteur des ballades échangées avec Jean de Werchin et membre de la Cour amoureuse de Charles VI, a composé, avec toute probabilité, deux ouvrages didactiques : *Instruction à jeune prince*, destiné à l'héritier du duc de Bourgogne, et *Enseignements paternels*, ouvrage sans doute à l'utilité dans sa propre famille. Par rapport à son contemporain gascon, l'auteur des *Voyages et ambassades* n'a pas relié les trois ouvrages en un seul volume. De plus, dans le récit de Guillebert on peut discerner de nombreuses reprises ou marques d'une imperfection stylistiques. Certaines passages se terminent par le *etc. mystérieux*, comme si l'auteur avait eu l'intention de compléter un jour ses souvenirs. Ces marques nous permettent de considérer le récit du noble flamand comme un ouvrage inachevé. Peut-être, n'a-t-il pas eu le temps de mettre son ouvrage à point en laissant cette tâche à son chapelain, l'auteur du prologue. Avait-il aussi à l'esprit un projet semblable de celui de Nompars de Caumont ? Serait-il possible de parler d'un *Livre Lannoy* inachevé ? Ces questions méritent la résolution de plusieurs faits importants : reprendre la question de la paternité des autres textes attribués à Guillebert de Lannoy³⁸⁷, examiner de nouveau les manuscrits conservés (dont le nombre a augmenté depuis la dernière édition) et déterminer le stemma de leur chronologie. C'est ainsi qu'il serait possible de tirer des conclusions concernant la réception des récits de voyage nobiliaire ainsi que l'évolution ultérieure de ce « genre ».

Le présent travail qui analysait le texte et le contexte des quatre récits a pour but d'essayer de représenter un premier pas important pour cet effort. Sous cette perspective, le voyage suivi par son expression écrite représente un véritable « fait social » de la noblesse, pour emprunter le terme de Durkheim. Le récit de voyage représente donc non seulement une partie intégrante de cette « culture littéraire » des nobles à la fin du Moyen Âge, mais il y occupe également une place dominante. Dans la foison des activités des nobles à la fin du Moyen Âge, le voyage joue un rôle important dans leur vie et carrière en leur offrant un moyen utile pour leur représentation et un bon exemple pour leur postérité.

³⁸⁷ La paternité des ouvrages didactiques de Guillebert de Lannoy, en faveur de son frère aîné, est contestée par Bernhard STERCHI, « Hugues de Lannoy, auteur de l'Enseignement de vraie noblesse, de l'Instruction d'un jeune prince et des Enseignements paternels », *Le Moyen Âge*, 110 (2004) pp. 79-117.

Sources

Manuscrites

Bruxelles – Bibliothèque Royale de Belgique (KBR), Ms. 21 531

Bruxelles – Bibliothèque Royale de Belgique (KBR), Ms. II 6978

Paris – Bibliothèque nationale de France (BNF), Ms. Fr. 1278

Paris – Bibliothèque nationale de France (BNF), Ms. Fr. 9087

Archives départementales du Nord (ADN), série B, n^{os} 1421, 1548, 1606, 1607, 1922, 1923, 1933, 1958, 1970

Editées

Corpus de base

OGIER D'ANGLURE

Journal contenant le voyage fait en Hierusalem et autres lieux de devotion, tant en la terre Sainte qu'en Aegypte. Par tres illustre seigneur meßire Simon de Sarebruche, Baron d'Anglure, éd. de Noël Moreau, Troyes, 1621.

Le Saint Voyage de Jérusalem par le baron d'Anglure, 1395, accompagné d'éclaircissements sur l'état présent des lieux saints, éd. d'Abbé Domenech, Paris, 1858.

Le Saint voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure, éd. de François Bonnardot – Auguste Longnon, Paris, 1878

« Le Saint voyage de Jherusalem d'Ogier d'Anglure », dans *Jeux et sapience au Moyen Âge*, éd. d'Albert Pauphilet, Paris, 1951, pp. 377-447

Journal de voyage à Jérusalem et en Egypte (1395-1396), éd. de Nicole Chareyron, *Vers Jérusalem. Itinéraires croisés au XIV^e siècle*, Paris, 2008, pp. 203-320

NOMPAR DE CAUMONT

Le Livre Caumont où sont contenus les dits et enseignements du Seigneur de Caumont composés pour ses enfans en l'an 1416, éd. de J.-E. Galy, Paris, 1845

Voyaige d'oultremer en Jhérusalem par le seigneur de Caumont, éd. d'Edouard de la Grange, Paris 1858

Le Voyatge d'Oultremer de Nompar, seigneur de Caumont, éd. de Peter S. Noble, Oxford 1975

Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem, éd. de Béatrice Dansette, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte XII^e-XVI^e siècle*, dir. Danielle Régnier-Bohler, Paris 1997

GUILLEBERT DE LANNOY

John WEBB (éd.), « A survey of Egypt and Syriae undertaken in the year 1422, by Sir Gilbert de Lannoy Knt. translated from a manuscript in the Bodleian Library at Oxford, with an Introductory Dissertation, and Notes of illustration and reference to the Croisades », *Archaeologia or, miscellneous tracts relating to Antiquity*, 21 (1827), pp. 281-444

Voyages et Ambassades de Messire Ghillebert de Lannoy (1399-1450), éd. de Constant-Philippe Serrure, Mons, 1840

Guillebert de Lannoy et ses voyages en 1413, 1414 et 1421, commentés en français et en polonais, éd. de Joachim Lelewel, Bruxelles – Poznań, 1844

Путешествіе Гилльбера де-Ланнуа по южной Россіи в 1421 году [Le voyage de Guillebert de Lannoy en Russie méridionale en 1421], éd. de F. Bruno, Odessa, 1852

« Voyages et ambassades », dans *Œuvres de Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste*, éd. de Charles Potvin, Paris, 1878, pp. 1-178

Cesty a poselstva [Voyages et ambassades], éd. de Jaroslav Svátek – Olivier Marin – Martin Nejedlý – Pavel Soukup, Prague, 2009

BERTRANDON DE LA BROQUIERE

« Voyage d'outre-mer et retour de Jérusalem en France par la voie de terre pendant les années 1432 et 1433 par Bertrandon de la Brocquière », éd. de baron Legrand d'Aussy,

dans *Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts. Mémoires de morale et politique*, t. V, Paris 1804, pp. 422-469 (introduction) et 469-637 (édition)

Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (Recueil de voyages et de documents à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle, 12), éd. de Charles Schefer, Paris 1892

« The "Voyage d'outremer" by Bertrandon de la Broquière (1432-1433): a new critical edition », dans Silvia CAPPELLINI, *The "Voyage d'outremer" by Bertrandon de la Broquière (1432-1433): an enlightened journey in the world of the Levant*, Baltimore, 1999 (thèse de doctorat à Johns Hopkins University, Baltimore)

Bertrandon DE LA BROQUERE, *Le Voyage d'Orient. Espion en Turquie*, éd. de Hélène Basso – Jacques Paviot, Toulouse 2010

Corpus secondaire

Anselme ADORNO, *Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre Sainte (1470-1471)*, éd. de Jacques Heers – Geneviève de Groer, Paris, 1978

ANONYME, *Le voyage de la sainte cité de Hierusalem avec la description des portz, villes, citez et aultres passaiges fait en l'an mille quatre cenz et quatre vingtz*, éd. de Charles Schefer, Paris, 1882.

Gilles le BOUVIER, *Le Livre de la Description des pays de Gilles Le Bouvier dit Berry (vers 1450), premier roi d'armes de Charles VII*, éd. de Ernest-Thomas Hamy, Paris, 1908.

Thomas BRYGG (Thomas Swinburne), « Voyages en Terre Sainte d'un maire de Bordeaux au XIV^e siècle », éd. de Reinhold Röhricht, dans *Archives de l'Orient Latin*, t. 2, *Documents, Voyages*, Paris, 1883, pp. 378-388

Nicolò de CONTI, *Le Voyage aux Indes de Nicolo de Conti (1414-1439)*, éd. de Diane Ménard, Paris, 2004

Henry of DERBY, *Expeditions to Prussia and the Holy Land made by Henry Earl of Derby (afterwards King Henry IV.) in the Years 1390-1 and 1392-3 being the Accounts kept by his Treasurer during two Years*, éd. de Lucy Toulmin Smith, Londres, 1894

Georg von EHINGEN, *Reisen nach der Ritterschaft* (2 vols.), éd. de Gabriele Ehrmann, Göppingen, 1979

Felix FABRI, *Fratris Felicis Fabri Evagatorium* (3 vols.), éd. de Konrad D. Hassler, Stuttgart 1843

Joos van GHISTELE (Ambrosius Zeebout), *Tvoyage van Mher Joos van Ghistele*, éd. de R. J. G. A. A. Gaspar, Hilversum, 1998

Jan HASIŠTEJNSKÝ de LOBKOVICE, *Jana Hasištejnského z Lobkovic Putování k svatému hrobu* [Le pèlerinage au Saint-Sépulcre de Jan Hasištejnský de Lobkovice], éd. de Ferdinand Strejček, Prague, 1902

Jean de MANDEVILLE, *Mandeville's Travels. Texts and Translations* (2 vols.), éd. de Malcolm Letts, Londres, 1953

Jean de MANDEVILLE, *Le livre des merveilles du monde*, éd. de Christiane Deluz, Paris 2000

Nicolas de MARTONI, « Relation du pèlerinage aux lieux saints », éd. de Michel Tarayre dans *Vers Jérusalem. Itinéraires croisés au XIV^e siècle*, Paris, 2008, pp. 15-202

Emmanuel PILOTI, *Traité d'Emmanuel Piloti sur le passage en Terre Sainte*, éd. de Pierre-Hermann Dopp, Louvain – Paris 1958

Johannes POLONER, « Johannis Poloner descriptio Terrae Sanctae », dans *Descriptiones Terrae Sanctae ex saeculo VIII. IX. XII. et XV.*, éd. de Titus Tobler, Leipzig, 1874

Leo (Lev) de ROŽMITÁL, *Des böhmischen Herrn Leo's von Rožmital Ritter-, Hof- und Pilger-Reise durch die Abendlande, 1465-1467*, éd. de Joachim A. Schmeller, Stuttgart, 1844

Pero TAFUR, *Andanças é viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidas (1435-1439)*, éd. de Marcos Jiménez de la Espada, Madrid, 1874

Ludovico di VARTHEMA, *Les voyages de Ludovico di Varthema*, éd. de Charles Schefer, Paris 1888 (Recueil de voyages et de documents à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle, 12)

Recueils des récits de voyage édités

Ve službách Jiříka krále. Deníky Panoše Jaroslava a Václava Šaška z Bírškova [Au service du roi Georges. Les journaux de l'écuyer Jaroslav et de Václav Šašek de Bíršov], éd. de Rudolf Urbánek, Prague, 1940

Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte XII^e-XVI^e siècle, dir. Danielle Régnier-Bohler, Paris, 2002

De la Bohême jusqu'à Compostelle. Aux sources de l'idée d'union européenne, dir. Denise Péricard-Méa, Biarritz, 2008

Sources diplomatiques

BECKMANN, Gustav – WACKERNAGEL, Rudolf – COGGIOLA, Giulio (éds.), *Monumenta Concilium Basiliense*, t. V. *Tagebücher und Acten*, Bâle 1904

HAUTCŒUR, Edouard (éd.), *Cartulaire de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille*, t. I, Lille, 1894

HIRSCH, Theodor – TÖPPEN, Max – STREHLKE, Ernst (éds.), *Scriptores rerum prussicarum oder die Geschichtquellen der preussischen Vorzeit*, t. III, Leipzig, 1866

KRUSE, Holger – PARAVICINI, Werner (éds.), *Die Hofordnungen der Herzöge von Burgund. Band 1: Herzog Philipp der Gute 1407-1467* (Instrumenta, 15), Ostfildern 2005

MOLLAT, Michel – FAVREAU, Raymond (éds.), *Comptes généraux de l'Etat de Bourgogne entre 1416 et 1420*, Paris, 1965

NEUMANN, Augustin (éd.), *Francouzská hussitica I*, Olomouc, 1923

Chroniques et mémoires

Geoffroy DE VILLEHARDOUIN, *La Conquête de Constantinople*, éd. de Jean Dufournet, Paris, 2004

Œuvres de Froissart, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1867-1877

Chronique du Religieux de Saint-Denis contenant le règne de Charles VI, de 1380 à 1422 (6 vols.), éd. de Louis-François Bellaguet, Paris, 1839-1852 (rééd. par Bernard Guenée, Paris, 1994)

La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet en deux livres avec pièces justificatives 1400-1444 (6 vols.), éd. de Louis Douët-d'Arcq, Paris 1857-1862

Livre des Trahisons de France, éd. de Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1873

Chronique de Jean le Fèvre, seigneur de Saint-Rémy, éd. de François Morand, 2 t., Paris, 1876-1881

Mémoires d'Olivier de la Marche, éd. de Henri Beaune – J. d'Arbaumont, Paris, 1883

Philippe de COMMYNES, *Mémoires*, éd. de Joël Blanchard, Paris, 2001

Kroniky doby Karla IV. [Les Chroniques du temps de Charles IV], éd. de Marie Bláhová *et al.*, Prague, 1978

« Vavřince z Březové Kronika husitská » [La Chronique hussite de Laurent de Březová], éd. de Jaroslav Goll, dans *Fontes Rerum Bohemicarum V*, Prague, 1893

Václav HÁJEK Z LIBOČAN, *Kronika česká* [Chronique de Bohême], éd. de Jaroslav Kolár, Prague, 1981

Annales seu Cronicae incliti Regni Poloniae opera venerabilis domini Joannis Dlugossii, Liber undecimus 1413-1430, éd. de Jerzy Wyrozumski, Varsovie, 2000

Peter von DUSBURG, *Chronik des Preußenlandes*, éds. de Klaus Scholz et Dieter Wojteck (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters, 15), Darmstadt, 1984

Autres sources narratives

Jacques DE VORAGINE, *La légende dorée*, éd. de Teodor de Wyzewa, Paris, 1998

Próza českého středověku [La prose en Bohême au Moyen Âge], éd. de Jaroslav KOLAR, Prague, 1983

La Chanson d'Antioche, éd. de Paulin Paris, Paris, 1848

Le Livre des faicts du bon messire Jean le Maingre, dit Boucicaut, éd. de Denis Lalande, Paris – Genève, 1985

Antoine DE LA SALLE, *Jehan de Saintré*, éd. de Joël Blanchard, Paris, 1995

Bibliographie

Monographies

ALPHANDÉRY, Paul – DUPRONT, Alphonse, *La Chrétienté et l'idée de Croisade*, Paris, 1995

ANGENENDT, Arnold, *Geschichte der Religiosität im Mittelalter*, Darmstadt, 2000

ARIÉ, Rachel, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris, 1973

ATIYA, Aziz Suryal, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londres, 1938

ATIYA, Aziz Suryal, *The Crusade. Historiography and Bibliography*, Bloomington (Indiana) – Londres, 1962.

BABEL, Rainer – PARAVICINI, Werner (éds.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäischen Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Ostfildern 2005

BARTHES, Roland, *Essais critiques IV*, Paris, 1984

BATAILLE, Jules, *Cysoing. Les seigneurs, l'abbaye, la ville, la paroisse*, Lille, 1934

BEJCZY, István, *La lettre du Prêtre Jean, une utopie médiévale*, Paris, 2001

BENSON, Larry D. – LEYERLE, John (éds.), *Chivalric Literature : Essays on relations between literature and life in the later middle ages*, Kalamazoo, 1980

BONENFANT, Paul, *Du meurtre de Montereau au traité de Troyes*, Bruxelles, 1958

BORST, Arno (éd.), *Das Rittertum im Mittelalter*, Darmstadt, 1976

BOULTON, Jonathan D., *The Knights of the Crown. The Monarchical Orders of Knighthood in Later Medieval Europe (1325-1520)*, Woodbridge, 2000

BREFELD, Josephie, *A Guidebook for the Jerusalem Pilgrimage in the late Middle Ages*, Hilversum, 1994

BUTOR, Michel, *Répertoire IV*, Paris, 1974

CANTONI, Pauline, *Les pèlerinages à Jérusalem et au Mont Sināï du XIV^e au XVI^e siècle*, Paris, 1972 (thèse de doctorat à l'Ecole Nationale des Chartes sous la dir. de R.-H. Bautier et M. Mollat)

CARON, Marie-Thérèse, *La noblesse dans le duché de Bourgogne à la fin du Moyen Age*, Lille, 1987

CARON, Marie-Thérèse – CLAUZEL, Denis (dir.), *Le banquet du Faisan, 1454: l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, Arras, 1997

CHAREYRON, Nicole, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris, 2000

CHAREYRON, Nicole, *Les Globe-trotters du Moyen Âge*, Paris, 2004

CHÂTEAUBRIAND, François-René de, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Ixelles-lez-Bruxelles, 1851

CHÂTELET, Albert, *Visages d'antan. Le recueil d'Arras (XIV^e-XVI^e siècle)*, Lathuile, 2007

CHIKERING, Howell – SEILER, Thomas H. (éds.), *The study of chivalry. Ressources and Approaches*, Kalamazoo, 1988

CHRISTIANSEN, Eric, *The Northern Crusades: the Baltic and the Catholic Frontier 1100-1525*, Londres, 1980

COCKSHAW, Pierre – VAN DEN BERGEN-PANTENS, Christine (éds.), *L'ordre de la Toison d'or, de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505): idéal ou reflet d'une société?*, Bruxelles, 1996

COLEMAN, Joyce, *Public Reading and the Reading Public in Late Medieval England and France*, Cambridge, 1996

CONTAMINE, Philippe, *La noblesse au royaume de France de Philippe le Bel à Louis XI*, Paris 1997

CONTAMINE, Philippe (éd.), *Les Chevaliers*, Paris, 2006

COURET, Alphonse, *Notice historique sur l'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem depuis son origine jusqu'à nos jours (1099-1905)*, Paris, 1905

ČORNEJ, Petr, *Velké dějiny Zemí Koruny české* [Grande Histoire des Pays de la Couronne de Bohême], t. V. (1402-1437), Prague – Litomyšl, 2010

- DARRAG, Ahmad, *L'Égypte sous le règne de Barsbay 825-841/1422-1438*, Damas, 1961
- DELAVILLE LE ROULX, Joseph, *La France en Orient au quatorzième siècle. Expéditions du Maréchal Boucicaut*, Paris, 1886
- DELUMEAU, Jean, *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, 1978
- DELUZ, Christiane, *Le livre de Jehan de Mandeville, une "géographie" au XIV^e siècle*, Louvain-la-Neuve, 1988
- DOPP, Pierre-Hermann, *L'Égypte au commencement du quizième siècle d'après le Traité d'Emmanuel Piloti*, Le Caire, 1950
- DOUTREPONT, Georges, *Inventaire de la "bibliothèque" de Philippe le Bon*, Bruxelles, 1906 (réimpression Genève, 1977)
- DOUTREPONT, Georges, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris, 1909 (réimpression Genève, 1970)
- DUBY, Georges, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, 1978
- DUPRONT, Alphonse, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, 1987
- DUPRONT, Alphonse, *Le mythe de croisade* (4 vols.), Paris, 1997
- EWALD, Albert Ludwig, *Die Eroberung Preußens durch die Deutschen*, Halle, 1872
- FLORI, Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Age*, Paris, 1998
- GANZ-BLÄTTLER, Ursula, *Andacht und Abenteuer. Berichte europäischer Jerusalem- und Santiago-Pilger (1320-1520)*, Tübingen, 1990
- GAUCHER, Elisabeth, *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre, XIII^e-XV^e siècle*, Paris, 1994
- GAUTIER, Léon, *La Chevalerie*, Paris, 1884
- GOETHALS, Félix-Victor, *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique et dans les pays limitrophes*, Bruxelles, 1837-1838

GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine, *Le Crépuscule du Grand Voyage : les récits des pèlerins à Jerusalem (1458-1612)*, Paris, 1999

GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, 2000

GOODMAN, Jennifer R., *Chivalry and Exploration, 1298-1630*, Woodbridge, 1998

GOUDOFFRE, Sarah, *Bertrandon de la Broquière et le 'Voyage d'Outremer' : étude sur la carrière d'un écuyer gascon à la cour de Bourgogne (1418-1459)*, mémoire de Master 2 sous la dir. de B. Schnerb et E. Lecuppre-Desjardin, Université de Lille III, 2008.

GRABOÏS, Aryeh, *Le Pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Bruxelles, 1998

GUENEE, Bernard, *Politique et histoire au Moyen Âge. Recueil d'articles sur l'histoire politique*, Paris, 1981

GUÉRIN DALLE MESE, Jeannine, *Egypte. La Mémoire et le rêve itinéraires d'un voyage, 1320-1601*, Florence, 1991

HALBWACHS, Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte*, Paris, 1971

HAREN, Michael – de PONTFARCY, Yolande (éds.), *The Medieval Pilgrimage to St Patrick's Purgatory: Lough Derg and the European Tradition*, Enniskillen, 1988

HARTOG, François, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980

HENRY, Christine – VIALLE, Jean-Pierre, *Sur le chemin de Compostelle : trois récits de pèlerins partis vers Saint-Jacques (1417, 1726, 1748)*, Paris, 2002

HINTZEN, Johanna Dorina, *De kruistochtplanen van Philips den Goede*, Rotterdam, 1918

HIPPLER, Christiane, *Die Reise nach Jerusalem. Untersuchungen zu den Quellen zum Inhalt und zur literarischen Struktur der Pilgerberichte des Spätmittelalters*, Francfort-sur-le-Main – Berne – New York, 1987

HOUSLEY, Norman, *The Later Crusades, 1274-1580. From Lyons to Alcazar*, Oxford, 1992

HOUSLEY, Norman, *Documents on the Later Crusades*, Londres, 1996

HOUSLEY, Norman, *Crusading and Warfare in Medieval and Renaissance Europe*, Aldershot, 2001

HOUSLEY, Norman – BULL, Marcus (éds.), *The Experience of Crusading, I. Western Approches*, Cambridge, 2003

HOUSLEY, Norman (éd.), *Crusading in the Fifteenth Century : Message and Impact*, Londres – New York, 2004

HUIZINGA, Johan, *L'Automne du Moyen Âge*, Paris, 2002

IORGA, Nicolae, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896

IORGA, Nicolas, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, Bucarest, 1915

JIREČEK, Konstantin Josef, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague, 1877

JONGKEES, Adriaan Gerard, *Staat en Kerk in Holland en Zeeland onder de Bourgondische hertogen 1425-1477*, Groningen, 1942

KEEN, Maurice, *Chivalry*, London, 1984

KOLDEWEIJ, Jos, *Foi et bonne fortune. Parure et dévotion en Flandre médiévale*, Arnhem, 2006

KLIMAS, Petras, *Ghillebert de Lannoy in Medieval Lithuania*, New York, 1945

KRAACK, Detlev, *Monumentale Zeugnisse der spätmittelalterlichen Adelsreise. Inschriften und Graffiti des 14.-16. Jahrhunderts*, Göttingen, 1997

KRCHŇÁK, Alois, *Čechové na basilejském sněmu [Les Tchèques au Concile de Bâle]*, Svitavy, 1997

KRUSE, Holger – PARAVICINI, Werner – RANFT, Andreas, *Ritterorden und Adelsgesellschaften im spätmittelalterlichen Deutschland. Ein systematisches Verzeichnis*, Francfort-sur-le-Main, 1991

KRUSE, Holger – PARAVICINI, Werner, *Die Hofordnungen der Herzöge von Burgund - Band I Herzog Philipp der Gute 1407-1467*, Ostfildern, 2005

KUBÍNOVÁ, Kateřina, *Imitatio Romae, Karel IV. a Řím* [Imitatio Romae, Charles IV et Rome], Prague, 2006

LABARGE, Margaret Wade, *Medieval Travellers: the Rich and the Restless*, Toronto, 1982

LABIB, Mafhouz, *Pélerins et voyageurs au Mont Sinai*, Le Caire, 1961

de LANNOY, Baudouin, *Hugues de Lannoy, le bon seigneur de Santes*, Bruxelles, 1957

de LANNOY, Baudouin – DANSAERT, Georges, *Jean de Lannoy le Bâtitteur*, Paris – Bruxelles, 1937

LE GOFF, Jacques, *La naissance du Purgatoire*, Paris, 1981

LE GOFF, Jacques, *L'imaginaire médiéval*, Paris, 1991

LEURIDAN, Théodore, *Histoire des seigneurs et de la seigneurie de Roubaix*, Marseille, 1976

LONGNON, Auguste, *Rôle des fiefs du Comté de Champagne sous le règne de Thibaud le Chansonnier (1249-1252)*, Paris, 1877

LÓPEZ ESTRADA, Francisco, *La toma de Antequera. Textos de Ben al-Jatib, Fernán Pérez de Guzmán, Alvar García de Santa María y Ghillebert de Lannoy*, Antequera, 1964

LOWMIAŃSKI, Henryk, *Polityka Jagiellonów* [La politique des Jagellon], Poznań, 1999

MARTIN, Hervé, *Mentalités médiévales, XI^e-XV^e siècle*, Paris, 1996

MAS LATRIE, Jacques M. J. L., *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, Paris, 1852-1861

MILLS, Sara, *Discourse*, Londres – New York, 1997

MOLLAT, Michel, *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e siècle. Premiers regards sur les mondes nouveaux*, Paris, 1984

MÜLLER, Heribert, *Kreuzzugspläne und Kreuzzugspolitik des Herzogs Philipp des Gutes von Burgund*, Göttingen, 1993

MUND, Stéphane, *Orbis russicarum. Genèse et développement de la représentation du monde "russe" en Occident à la Renaissance*, Genève, 2003

NEJEDLÝ, Martin – SVÁTEK, Jaroslav (éds.), *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)* (Croisades tardives, 2), Toulouse, 2009

PAINTER, Sidney, *French Chivalry. Chivalric Ideas and Practices in Mediaeval France*, Baltimore, 1940

PARAVICINI, Werner, *Die Preußenreisen des europäischen Adels* (2 vols.), Sigmaringen, 1989, 1995

PARAVICINI, Werner, *Fact and Fiction. St Patrick's Purgatory and the European Chivalry in the Later Middle Ages* (The 2003 annual lecture of the German Historical Institute London), Londres, 2004

PARAVICINI, Werner, *Gaston Fébus en Prusse. Une aventure chevaleresque au XIV^e siècle*, Ostfildern, 2008

PARAVICINI BAGLIANI, Agostino – PIBIRI, Eva – RAYNAUD, Denis (éd.), *L'itinérance des seigneurs XIV^e-XVI^e siècles: actes du colloque international de Lausanne et de Romainmôtier 2001*, Lausanne, 2003

PAULUS, Nikolaus, *Geschichte des Ablasses im Mittelalter* (4 vols.), Darmstadt, 2000

PAVIOT, Jacques, *La Politique navale des ducs de Bourgogne, 1384-1482*, Lille, 1995

PAVIOT, Jacques, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIV^e-XV^e siècle)*, Paris, 2003

POIRION, Daniel, *Le poète et le prince*, Paris, 1958 (réimpression Genève, 1978)

POPOVIĆ, Mihailo, *Von Budapest nach Istanbul. Die Via Traiana im Spiegel der Reisenliteratur des 14. bis 16. Jahrhunderts*, Leipzig, 2006

QUARRÉ-REYBOURBON, Louis, *La Vie, les voyages et aventures de Gilbert de Lannoy, chevalier lillois, au XV^e siècle*, Lille, 1890

QUELLER, Donald E., *The Office of Ambassador in the Middle Ages*, Princeton, 1967

RANFT, Andreas, *Adelsgesellschaften. Gruppenbildung und Genossenschaft im spätmittelalterlichen Reich*, Sigmaringen, 1994

RICHARD, Jean, *Les récits de voyages et de pèlerinages* (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 38), Turnhout, 1981

RILEY-SMITH, Jonathan, *What were the Crusades?*, London, 1977

de RÍQUER, Martin, *Lletres de batalla. Cartells de desiximents i capítols de passos d'armes* (3vols.), Barcelone, 1963-1968

RÖHRICHT, Reinhold – MEISNER, Heinrich, *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, Berlin, 1880

RÖHRICHT, Reinhold, *Die Deutschen im Heiligen Lande*, Innsbruck, 1894

ROUX, Jean-Paul, *Les explorateurs au Moyen Âge*, Paris, 1967

RUBIÉS, Joan-Pau, *Travellers and Cosmographers. Studies in the History of Early Modern Travel and Ethnology*, Ashgate, 2007

de SAINT-GÉNOIS, Jules, *Les Voyageurs belges du XIII^e au XVII^e siècle*, Bruxelles, 1846

SCHNERB, Bertrand, *Aspects de l'organisation militaire dans les principautés bourguignonnes (v. 1315-v. 1420)*, thèse de 3^e cycle en histoire (3 vols.), Paris IV-Sorbonne, 1987

SCHNERB, Bertrand, *Les Armagnacs et les Bourguignons*, Paris, 1996

SCHNERB, Bertrand, *L'Etat bourguignon*, Paris, 1999

SCHNERB, Bertrand, *Jean sans Peur. Le prince meurtrier*, Paris, 2005

SCHWOEBEL, Robert, *The Shadow of the Crescent: the Renaissance image of the Turk (1453-1517)*, Nieuwkoop, 1967

SENAC, Philippe, *L'Occident médiéval face à l'Islam – l'image de l'autre*, Paris, 2000

SETTON, Kenneth M. (dir.), *A History of the Crusades* (5 vols.), Philadelphia, 1955-1985

SOUKUP, Pavel – SVÁTEK, Jaroslav (éds.), *Křížové výpravy v pozdním středověku* [Les croisades à la fin du Moyen Âge], Prague, 2010

SVÁTEK, Jaroslav, *Dílo Guilleberta de Lannoy jako historický pramen* [L'œuvre de Guillebert de Lannoy en tant que source historique], mémoire de Master sous la direction de Martin Nejedlý, Faculté des Lettres, Université Charles, Prague 2007

STANESCO, Michel, *Jeux d'errance du chevalier médiéval. Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature à la fin du Moyen Age flamboyant*, New York – Leiden, 1988

STERCHI, Bernhard, *Über den Umgang mit Lob und Tadel. Normative Adelskultur und politische Kommunikation im burgundischen Hofadel 1430-1506*, Turnhout, 2005

SUMPTION, Jonathan, *Pilgrimage. An Image of Mediaeval Religion*, Londres, 1975

ŠMAHEL, František, *Husitská revoluce [La révolution hussite] (4 vols.)*, Prague, 1993 (réédition 1996)

THIRY, Claude (éd.), *"A l'heure encore de mon écrire". Aspects de la littérature de Bourgogne sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire*, Louvain-la-Neuve, 1997

TOUSSAINT, Joseph, *Les relations diplomatiques de Philippe le Bon avec le concile de Bâle*, Louvain, 1942

TYERMAN, Christopher, *God's War : A new history of the Crusades*, Londres, 2006

VALE, Malcolm, *War and Chivalry: Warfare and Aristocratic Culture in England, France, and Burgundy at the End of the Middle Ages*, London, 1981

VAN DEN NESTE, Évelyne, *Tournois, joutes, pas d'armes dans les villes de Flandre à la fin du Moyen Âge (1300-1486)*, Paris, 1996

VAUGHAN, Richard, *John the Fearless. The Growth of Burgundian Power*, Londres, 1966

VAUGHAN, Richard, *Philip the Good. The Apogee of Burgundy*, Londres, 1970

VIELLIARD, Jeanne, *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, texte latin du XII^e siècle*, Mâcon, 1969

WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, 1996

YERASIMOS, Stéphane, *Les Voyageurs dans l'Empire Ottoman (XIV^e-XVI^e siècles)*, Ankara, 1991

ZACHER, Christian K., *Curiosity and Pilgrimage. The Litterature of Discovery in Fourteenth-Century England*, Baltimore – Londres, 1976

ZRENNER, Claudia, *Die Berichte der europäischen Jerusalempilger (1475-1500)*, Francfort-sur-le-Main – Berne, 1981

ZUMTHOR, Paul, *Essai de poétique médiévale*, Paris, 1972 (réédition 2000)

ZUMTHOR, Paul, *La mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris, 1993

Articles

ALBAN, John R. – ALLMAND, Christopher T., « Spies and Spying in the Fourteenth Century », dans *War, Literature and Politics in the Late Middle Ages - Essays in honour of G. W. Coopland*, éd. C. T. Allmand, Liverpool, 1976, pp. 73-101

ANGOLD, Michael, « The Decline of Byzantium seen through the Eyes of Western Travellers », *Travel in the Byzantine world: Papers from the Thirty-Fourth Spring Symposium of Byzantine Studies, Birmingham, April 2000* (Publications for the Society for the Promotion of Byzantine Studies 10), Londres, 2002, pp. 213-232

ARIÉ, Rachel, « Un seigneur bourguignon en terre musulmane au XV^e siècle - Ghillebert de Lannoy », *Le Moyen Âge*, 83/2 (1977), pp. 283-302

AURELL, Martin, « The Western Nobility in the Late Middle Ages: A Survey of the Historiography and Some Prospects for New Research », dans *Nobles and Nobility in Medieval Europe. Concepts, Origins and Transformations*, éd. A. J. Duggan, Woodbridge, 2000, pp. 263-273

BAUSEWEIN, Ulrike *et al.*, « Deutsche und niederländische Pilgerberichte von Palästina-Reisenden im späten Mittelalter und in der Frühen Neuzeit », *Wissensliteratur im Mittelalter und in der frühen Neuzeit. Bedingungen, Typen, Publikum, Sprache*, éd. H. Brunner – N. R. Wolf, Wiesbaden, 1993, pp. 131-156

BELTRÁN, Rafael, « Los libros de viajes medievales castellanos », *Filología Románica*, 1 (1991), pp. 121-164

BERTRAND, Anne, « Un seigneur bourguignon en Europe de l'Est: Guillebert de Lannoy (1386-1462) », *Le Moyen Âge*, 95/2 (1989), pp. 293-309

BERTRAND, Anne, « Guillebert de Lannoy (1386-1462). Ses "voyages ambassades" en Europe de l'Est », *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes*, 31 (1991), pp. 79-92

BONNARDOT, François, « Notice du manuscrit 189 de la Bibliothèque d'Epinal contenant des mélanges latins et français en vers et en prose », *Bulletin de la Société des Anciens Textes Français*, 2/2 (1876), pp. 64-134

BOZOKY, Edina, « Les apocryphes bibliques », dans *Le Moyen Âge et la Bible*, dir. P. Riché – G. Lobrichon, Paris, 1984, pp. 429-448

BOUSQUET-LABOUERIE, Christine, « La ville de l'autre », *Medieval Encounters*, 11/1-2 (2005), pp. 37-49.

BRESC, Henri, « Una stagione in Sicilia : Nompar de Caumont a Isnello (1420) », *La Fardelliana*, 6/1-2 (1991), pp. 5-25

BRESC Henri, « Reflets dans une goutte d'eau : le carnet de Girart de Guy, marchand catalan à Termini (1406-1411) », *Archivio Storico Messinese*, 77 (1998), pp. 5-47

CARON, Marie-Thérèse, « L'errance chevaleresque au quotidien: les nobles en voyage dans les pays du Nord à l'époque des ducs de Bourgogne », dans *Les champs relationnels en Europe du Nord et du Nord-Ouest des origines à la fin du premier Empire*, éd. S. Curvellier – D. Clauzel, Calais, 1994, pp. 81-89

CARON, Marie-Thérèse, « "Monseigneur le Duc m'a fait l'honneur de moy eslire..." - Le banquet du Faisan, 1454 », *Le Banquet du Faisan, 1454: l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, éd. M.-T. Caron – D. Clauzel, Arras, 1997, pp. 225-242

CONTAMINE, Philippe, « L'hospitalité dans l'Europe du milieu du XV^e siècle, aspects juridiques, matériels et sociaux d'après quelques récits de voyages », dans *La conscience européenne aux XV^e et XVI^e siècles*, éd. F. Autrand, Paris, 1982, pp. 75-87

CONTAMINE, Philippe, « 'Les princes, barons et chevaliers qui a la chevalerie au service de Dieu se sont ja vouez'. Recherches prosopographiques sur l'ordre de la Passion de Jésus-Christ (1385-1395) », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, éd. M. Nejedlý – J. Svátek (Croisades tardives, 2), Toulouse, 2009, pp. 44-67

DANSETTE, Béatrice, « Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte. Une pratique de la 'dévotion moderne' ? Relation inédite d'un pèlerinage effectué en 1486 », *Archivum franciscanum historicum*, 72 (1979), pp. 106-133 et 330-428

DELUZ, Christiane, « Prier à Jérusalem (Permanence et évolution d'après quelques récits de pèlerins occidentaux du V^e au XV^e siècle) », dans *La prière au Moyen Âge, littérature et civilisation* (Senefiance, 10), Aix-en-Provence, 1981, pp. 187-210

DELUZ, Christiane, « Pèlerins et voyageurs face à la mer (XII^e-XIV^e siècles) » dans *Horizons marins, itinéraires spirituels (V^e - XVIII^e siècles)*, vol. II, éd. H. Dubois – J.-Cl. Hocquet – A. Vauchez, Paris, 1987, pp. 277-288

DELUZ, Christiane, « Partir, c'est mourir un peu. Voyage et déracinement dans la société médiévale », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge. XXVI^e congrès de la SHMES, Limoges – Aubazine, mai 1995*, Paris, 1996, pp. 291-303

DEVILLERS, Léopold, « Sur les expéditions des comtes de Hainaut et de Hollande en Prusse », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 4e série, t. 5, II^e bulletin (1878), pp. 127-144

EHRMANN, Gabriele, « Die Fürstenbilder in den Handschriften der Autobiographie Georgs von Ehingen in der Ehingischen Familienchronik... », dans *Literatur und bildende Kunst im Tiroler Mittelalter*, éd. E. Kühebacher, Innsbruck, 1982, pp. 123-140

ELEWYCK, Ernest van, « Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste du XV^e siècle », *Revue de Belgique*, 11 (1879), pp. 105-134

ELM, Kaspar, « Kanoniker und Ritter vom Heiligen Grab. Ein Beitrag zur Entstehung und Frühgeschichte der palästinensischen Ritterorden », dans *Die Geistlichen Ritterorden Europas*, éd. J. Fleckenstein – M. Hellmann (Vorträge und Forschungen, 26), Sigmaringen, 1980, pp. 141-169

ESCH, Arnold, « Anschauung und Begriff. Die Bewältigung fremder Wirklichkeit durch den Vergleich in Reiseberichten des späten Mittelalters », *Historische Zeitschrift*, 235 (1991), pp. 281-312

FAUGERE, Annie, « L'Autre et l'Ailleurs dans quelques récits de voyage allemands », dans *Les Récits de voyage*, éd. Centre d'Etude et de Recherche d'Histoire des Idées et de la Sensibilité, Paris, 1986, pp. 25-37

FUDGE, Thomas, « Heresy and the Question of Hussites in the Southern Netherlands (1411-1431) », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éd. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai, 2007, pp. 73-88

GACHET, Emile, « Examen critique des voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy, 1399-1450 », *Trésor national*, 2^e série, t. 1 (1843), pp. 179-225

GUÉRET-LAFERTÉ, Judith, « Le livre et la croisade », dans *Le Banquet du Faisan, 1454: l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, éd. M.-T. Caron – Denis Clauzel, Arras, 1997, pp. 107-114

HALECKI, Oskar, « Gilbert de Lannoy and his discovery of East central Europe », *Bulletin of the Polish institute of Arts and Science in America*, 2/2 (1943-1944), pp. 314-331

HLAVÁČEK, Petr, « Nový Jeruzalém? Spirituální rozměr kadaňské rezidence Jana Hasištejnského z Lobkowicz » [Nouveau Jérusalem ? La dimension spirituelle de la résidence de Jan Hasištejnský de Lobkovic à Kadaň], dans *Dvory a rezidence ve středověku I*, éds. D. Dvořáčková-Malá – J. Zelenka, Prague 2006, pp. 237-271

HOLBAN, Maria, « Du caractère de l'ambassade de Ghillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421, et de quelques incidents de voyage », *Revue des études sud-est européennes*, 5 (1967), pp. 419-434

HONEMANN, Volker, « Der Bericht des Hans Rot über seine Pilgerfahrt ins Heilige Land im Jahre 1440. Überlegungen zum Umgang mit mittelalterlichen Reiseberichten », dans *Reisen und Welterfahrung in der deutschen Literatur des Mittelalters*, éd. D. Huschenbett – J. Margetts, Würzburg, 1991, pp. 306-326.

HONEMANN, Volker – ROTH, Gunhild, « Dolmetscher und Dolmetschen im Mittelalter. Eine skizze », dans *Germanistik geniessen. Gedenkschrift für Doc. Dr. phil. Hildegard Boková*, éds. H. Andrášová – P. Ernst – L. Spáčilová, Vienne, 2006, pp. 77-141.

d'HUART, Emmanuel-Louis-Gérard-Joseph, « Relation d'un voyage de Metz à Jérusalem entrepris en 1395 par quatre chevaliers messins », *Revue d'Austrasie*, 3 (1838), pp. 149-168 et 221-236

HUIZINGA, Johan, « La valeur politique et militaire des idées de chevalerie à la fin du Moyen Âge », *Revue d'Histoire Diplomatique*, 35 (1921), pp. 126-138.

IZZEDIN, Mehmed, « Deux voyageurs du XV^e siècle en Turquie : Bertrandon de la Brocquière et Pero Tafur », *Journal Asiatique*, 139 (1951), pp. 159-167

JAUSS, Hans-Robert, « Littérature médiévale et théorie des genres », *Poétique*, 1 (1970), pp. 79-101 (réimprimée aussi dans *Théorie des genres*, éd. G. Genette, Paris 1986, pp. 37-76

KNUDSON, Charles, « The Prussian Expedition in Jehan de Saintré », dans *Etudes de langue et de littérature du moyen âge offertes à Felix Lecoy par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris, 1973, pp. 271-277

KRAACK, Detlev, « "Les armoriaux sur les murs". Inscriptions et graffiti héraldiques des voyageurs nobles du XIV^e au XVI^e siècle : l'exemple du "vieux réfectoire" du monastère

de Sainte-Catherine au Mont-Sinai" », dans *Les Armoriaux médiévaux*, eds. L. Holtz – M. Pastoureau – H. Loyau (Cahiers du Léopard d'Or 8), Paris 1998, pp. 339-360

KUBÍNOVÁ, Kateřina, *Imitatio Romae, Karel IV. a Řím* [Imitatio Romae, Charles IV et Rome], Prague, 2006

LABARGE, Margaret Wade, « Ghillebert de Lannoy: Burgundian traveller », *History Today*, 26/3 (1976), pp. 154-163

LACAZE, Yvon, « Phillipe le Bon et le problème hussite: Un projet de croisade bourguignon en 1428-1429 », *Revue historique*, 93/1 (1969), pp. 69-98

LADERO QUESADA, Miguel Angel, « Réalité et imagination : la perception du monde islamique en Castille au cours du bas Moyen Âge », dans *Occident et Orient XI^e-XV^e siècles. Histoire et Archéologie. Actes du Colloque International des 8, 9 et 10 octobre 1998 à l'Université d'Amiens*, Paris, 2000, pp. 133-160

LE HUENEN, Roland, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? », dans *Les modèles du récit de voyages*, éd. M.-Ch. Gomez-Géraud (Littérales 7), Paris, 1990, pp. 11-27

LIMOR, Ora, « 'Holy Journey': Pilgrimage and Christian Sacred Landscape », dans *Christians and Christianity in the Holy Land. From the Origins to the Latin Kingdoms*, eds. O. Limor – G. G. Stroumsa, Turnhout, 2006, pp. 321-353

LOISEAU, Julien, « Les avatars du lit : divagations du Nil et morphologie des rives à hauteur du Caire (VIII^e-XVI^e siècle) », *Médiévales*, 36 (1999), pp. 7-15

MASCHKE, Erich, « Burgund und der preussischen Ordenstaat. Ein Betrag zur Einhaft der ritterlichen Kultur Europas in späten Mittelalter », dans *Syntagma Friburgense. Historische Studien H. Aubin dargebracht zur 70 Geburtstag*, eds. M. Hellmann – H. Thieme – W. Wiora, Lindau – Constance, 1956, pp. 147-172

MARIN, Olivier, « Filip Dobrý, Burgundsko a křížové výpravy » [Philippe le Bon, la Bourgogne et la croisade], dans *Guillebert de Lannoy – Cesty a poselstva*, éd. J. Svátek et alii, Prague, 2009, pp. 42-71

MATKOVIĆ, Petar, « Putovanja po Balkanskom poluotoku za srednjega vieka » [Voyages sur la Péninsule Balkaniques aux Moyen Âge], dans *Rad Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti*, t. 42, Zagreb 1878, pp. 56-184

de MÉRINDOL, Christine, « Le banquet du Faisan. Jérusalem et l'esprit de la croisade hors de la Bourgogne à la veille de la prise de Constantinople », dans *Le Banquet du Faisan, 1454 : l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, eds. M.-T. Caron – Denis Clauzel, Arras, 1997, pp. 71-83

MEYERS, Jean, « L'Evagatorium de Frère Félix Fabri: de l'errance du voyage à l'errance du récit », *Le Moyen Âge*, 114/1 (2008), pp. 9-36

MIROT, Albert, « Tanguy du Chastel, ses origines, sa carrière jusque 1415 », *Revue des Etudes historiques*, 99 (1932), pp. 363-384

MORANVILLÉ, Henri, « Un pèlerinage en Terre Sainte et au Sinaï au XV^e siècle », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 66 (1905), pp. 70-106

MORAW, Peter, « Reisen im Europäischen Spätmittelalter im Licht der neuen historische Forschung », dans *Reisen und Reiseliteratur im Mittelalter und in den Frühen Neuzeit*, éd. X. von Etdorff – D. Neukirch, Amsterdam – Atlanta, 1992, pp. 113-139

MOREROD, Jean-Daniel, « La force du vœu. Le pèlerinage à Jérusalem de Guillaume de Chalon et ses témoins (1453-1454) », dans *L'itinérance des seigneurs XIV^e-XV^e siècles: actes du colloque international de Lausanne et de Romainmôtier 2001*, éd. A. Paravicini-Bagliani – E. Pibiri – D. Raynaud, Lausanne, 2003, pp. 89-102

MÜLLER, Ulrich, « Georg von Ehingen, "Reisen nach der Ritterschaft": eine Autobiographie des 15. Jahrhunderts », dans *Literatur und bildende Kunst im Tiroler Mittelalter*, éd. E. Kühebacher, Innsbruck, 1982, pp. 111-122

MUND, Stéphane, « Guillebert de Lannoy, un observateur fiable de la réalité russe au début du XV^e siècle », dans *Hainaut et Tournaisis. Regards sur dix siècles d'histoire. Recueil dédié à la mémoire de Jacques Nazet*, éd. C. Billen – J.-M. Duvosquel – A. Vanrie (Archives et bibliothèques de Belgique 58), Bruxelles, 2000, pp. 179-193

MUND, Stéphane, « Travel accounts as early sources of knowledge about Russia in medieval Western Europe from the mid-thirteenth to the early fifteenth century », *The Medieval History Journal*, 5/1 (2002), pp. 103-120

MUND, Stéphane, « Opisanije Novgoroda i Pskova v memuarach Voyages et ambassades rycarja Gil'bera de Lannoa (1413) » [La description de Novgorod et de Pskov dans les mémoires V. et A. du chevalier G. de L.], *Voprosy medievistiki* 7, 2002, pp. 47-50

MURRAY, Alan V., « The Saracens of the Baltic: Pagan and Christian Lithuanians in the Perception of English and French Crusaders to Late Medieval Prussia », *Journal of Baltic Studies*, 41/4 (2010), pp. 413-429

NEJEDLÝ, Martin, « Na dobrodružných stezkách. Zvědové pozdního středověku » [Sur les chemins d'aventure. Les espions du Bas Moyen Âge], *Historický obzor*, 19/11-12 (2008), pp. 242-256 (partie I); *ibid.*, 20/3-4 (2009), pp. 58-72 (partie II); 20/7-8, pp. 155-175 (partie III) et 20/11-12, pp. 242-261 (partie IV)

NEJEDLÝ, Martin, « Paměti o varanovi ‘mňoukajícím víc než kočka’ a o rubínu svatováclavské koruny, ‘velikém jako zralá datle’. Zvěd Bertrandon de la Broquière na cestách (sebe)poznání » [Mémoires sur le varan ‘qui miaulait plus comme un chat’ et sur le rubis de la couronne de Bohême ‘grand comme une datte’. L’espion Bertrandon de la Broquière aux chemins de l’(auto)connaissance], *Studia mediaevalia Bohemica*, 2/1 (2010), pp. 39-73

NICHOLS, Stephen G., « Poetic Places and Real Spaces: Anthropology of Space in Crusades Literature », dans *Rereading Allegory: Essays in Memory of Daniel Poirion*, eds. S. Amer – N. D. Guynn (Yale French Studies 95), Yale, 1999, pp. 111-133

NOBLE, Peter S., « L’identité de l’auteur du *Voyage d’outremer en Jherusalem* », *Romania*, 90 (1969), p. 390-395

PARAVICINI, Werner, « Die Preußenreisen des europäischen Adels », *Historische Zeitschrift*, 232 (1981), pp. 25-38

PARAVICINI, Werner, « Von der Heidenfahrt zur Kavaliertour. Über Motive und Formen adligen Reisens im späten Mittelalter », dans *Wissensliteratur im Mittelalter und in der frühen Neuzeit. Bedingungen, Typen, Publikum, Sprache*, eds. H. Brunner – N. R. Wolf, Wiesbaden, 1993, pp. 91-130

PARAVICINI, Werner, « La Prusse et l’Europe occidentale : la participation de la noblesse de l’Europe occidentale aux croisades de l’Ordre des Chevaliers Teutoniques contre la Lituanie », *Cahiers de Recherches Médiévales*, 1 (1996), pp. 177-192

PARAVICINI, Werner, « Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant », dans *Saint Denis et la royauté. Etudes offertes à Bernard Guenée*, eds. F. Autrand – Cl. Gauvard – J.-M. Moeglin (Histoire ancienne et médiévale 59), pp. 125-144

PARAVICINI, Werner, « Georg von Ehingens Reise vollendet », dans *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge : mélanges en l’honneur de Philippe Contamine*, eds. J. Paviot – J. Verger, Paris, 2000, pp. 547-588

PARAVICINI, Werner, « Seigneur par l’itinérance? Le cas du patricien bernois Conrad de Scharnachtal », dans *L’itinérance des seigneurs XIV^e-XVI^e siècles: actes du colloque international de Lausanne et de Romainmôtier 2001*, eds. A. Paravicini-Bagliani – E. Pibiri – D. Raynaud, Lausanne, 2003, pp. 27-71

PARAVICINI, Werner, « Der Grand Tour in der europäischen Geschichte: Zusammenfassung », dans *Grand Tour. Adelige Reisen und Europäischen Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert* (eds. R. Babel – W. Paravicini), Ostfildern, 2005, pp. 657-673

PARAVICINI, Werner, « Gab es eine einheitliche Adelskultur Europas? », dans *Europa im späten Mittelalter, Politik – Gesellschaft – Kultur*, éds. R. Schwinges – Chr. Hesse – P. Moraw (Historische Zeitschrift, Beiheft 40), Munich, 2006, pp. 401-435

PARAVICINI, Werner, « Fakten und Fiktionen: Das Fegefeuer des hl. Patrick und die europäische Ritterschaft im späten Mittelalter », dans *Jean de Mandeville in Europa. Neue Perspektiven in der Reiseliteraturforschung*, éds. E. Bremer – S. Röhl (Mittelalterforschung 12), Munich, 2007, pp. 111-163

PARAVICINI, Werner, « Nobles hennuyers sur les chemins du monde: Jean de Werchin et ses amis autour de 1400 », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éds. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai, 2007, pp. 163-181 et 267-275

PASTRÉ, Jean-Marc, « De Gaza au Sinaï. Les récits des pèlerins allemands au XV^e siècle », dans *Les Récits de voyage*, éd. Centre d'Etude et de Recherche d'Histoire des Idées et de la Sensibilité, Paris, 1986, pp. 13-24

PAVIOT, Jacques, « Les circonstances historiques du vœu du Faisan », dans *Le Banquet du Faisan, 1454: l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, éds. M.-T. Caron – Denis Clauzel, Arras, 1997, pp. 63-70

PAVIOT, Jacques, « Aspects économiques du pèlerinage à la fin du Moyen Âge », dans *Occident et Orient XI^e-XV^e siècles. Histoire et Archéologie. Actes du Colloque International des 8, 9 et 10 octobre 1998 à l'Université d'Amiens*, Paris, 2000, pp. 121-132

PAVIOT, Jacques, « Ghillebert de Lannoy », dans *Les Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or au XV^e siècle*, dir. R. de Smedt (Kieler Werkstücke, Reihe D, 3), Francfort-sur-le-Main, 2000, pp. 26-29

PAVIOT, Jacques, « Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge », dans *La Noblesse en question (XIII^e-XV^e siècle)*, éd. Ph. Contamine (Cahiers de Recherches médiévales 13), Orléans, 2006, pp. 69-84

PAVIOT, Jacques, « La croisade bourguignonne aux XIV^e et XV^e siècles: un idéal chevaleresque? », *Francia* 33/1 (2006), pp. 33-68

PAVIOT, Jacques, « Le pèlerinage du Tournaisien Coppart de Velaines en Terre Sainte (1423-1424 et 1431-1432) », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445* (éds. L. Nys – D. Vanwijnsberghe), Valenciennes – Bruxelles – Tournai, 2007, pp. 89-98 et 277-309

PAVIOT, Jacques, « Boucicaut et la croisade (fin XIV^e – début XV^e siècle) » dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge. France, Bourgogne, Bohême* (Croisades tardives 2), éd. M. Nejedlý – J. Svátek, Toulouse 2009, pp. 69-83

PÉRICARD-MÉA, Denise, « La noblesse en pèlerinage à Compostelle (XIV^e-XV^e siècle) », dans *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäischen Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, éd. R. Babel – W. Paravicini, Ostfildern, 2005, pp. 275-289

PIAGET, Arthur, « Ballades de Guillebert de Lannoy et de Jean de Werchin », *Romania*, 39 (1910), pp. 324-368

QUÉRUÉL, Danielle, « Du mécénat au plaisir de lire: l'exemple de quelques seigneurs bourguignons et en particulier de Louis de la Gruthuyse », dans *Le Goût du lecteur à la fin du Moyen Âge*, éd. D. Bohler (Cahiers du Léopard d'Or 11), Paris, 2006, pp. 197-211

QUIVIGER, François, « Fleurs éparpillées du Cinquento vénitien. Essai d'iconographie olfactive », dans *Flore au paradis. Emblématique et vie religieuse aux XVI^e et XVII^e siècles*, éd. P. Choné – B. Gaulard (Glasgow Emblem Studies, 8), Genève, 2004, pp. 153-168

RABINO, Hyacinth L., « Le monastère de Sainte Catherine (mont Sinaï). Souvenirs épigraphiques des anciens pèlerins », *Bulletin de la société Royale de Géographie d'Égypte*, XIX (1937), fasc. 1 (1935), pp. 21-126

RANFT, Andreas, « Spätmittelalterlicher Hof und adliges Reisen », dans *"Das kommt mir spanisch vor". Eigenes und Fremdes in den deutsch-spanischen Beziehungen des späten Mittelalters*, éd. K. Herbers – N. Jaspert (Geschichten und Kultur der Iberischen Welt 1), Münster, 2004, pp. 291-314

RAPP, Francis, « Mutations et difficultés du pèlerinage à la fin du Moyen Âge (XIV^e – XV^e siècle) », dans *Les Chemins de Dieu*, éd. J. Chélini – H. Branthomme, Paris, 1982, pp. 209-234

REBAS, Hain, « Die Reise des Ghillebert de Lannoy in den Ostseeraum », *Hansische Geschichtsblätter*, 101 (1983), pp. 29-42

RICCI, Giovanni, « Crypto-identities. Disguised Turks, Christians and Jews », dans *Finding Europe. Discourses on Margins, Communities, Images ca. 13th – ca. 18th Centuries*, éd. A. Molho – D. Ramada Curto – N. Koniordos, New York – Oxford, 2007, pp. 39-54

RICHARD, Jean, « La Bourgogne des Valois, l'idée de croisade et la défense de l'Europe », *Le Banquet du Faisan, 1454: l'Occident face au défi de l'Empire Ottoman*, éd. M.-T. Caron – Denis Clauzel, Arras, 1997, pp. 15-27

RUBIÉS, Joan-Pau, « Travel Writing as a Genre: Facts, Fictions and the Invention of a Scientific Discourse in Early Modern Europe », dans *Travellers and Cosmographers. Studies in the History of Early Modern Travel and Ethnology* (variorum J.-P. Rubiés), Ashgate, 2007, pp. 6-35

SALICRÚ Y LLUCH, Roser, « Caballeros cristianos en el Occidente europeo e islámico », dans *"Das kommt mir spanisch vor". Eigenes und Fremdes in den deutsch-spanischen Beziehungen des späten Mittelalters*, éd. K. Herbers – N. Jaspert (Geschichten und Kultur der Iberischen Welt 1), Münster, 2004, pp. 217-289

SCHEIN, Sylvia, « From "Holy Geography" to "Ethnography". 'Otherness' in the Descriptions of the Holy Land in the Middle Ages », dans *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient colloque international de l'Institut d'histoire et de civilisation françaises de l'Université de Haïfa, 1987*, éd. I. Zinguer, Genève, 1991, pp. 115-122

SCHNERB, Bertrand, « Lourdin, seigneur de Saligny et de La Motte-Saint-Jean (v. 1370-1446). Une carrière à la cour de Bourgogne », *Francia*, 31/1 (2004), pp. 45-93

SCHNERB, Bertrand, « La piété et les dévotions de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1419-1467) », dans *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances de l'année 2005 novembre-décembre*, Paris, 2005, pp. 1319-1344

SCHNERB, Bertrand, « Rois d'armes, hérauts et poursuivants à la cour de Bourgogne sous Philippe le Hardi et Jean sans Peur (1363-1419) », dans *Le héraut, figure européenne (XIV^e-XVI^e siècle)*, éd. B. Schnerb (Revue du Nord, 88), Villeneuve d'Ascq, 2006, pp. 529-557

SCHNERB, Bertrand, « Tournai et Azincourt : l'histoire d'un désastre », dans *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin 1375-1445*, éd. L. Nys – D. Vanwijnsberghe, Valenciennes – Bruxelles – Tournai, 2007, pp. 51-61

SCHWOEBEL, Robert H., « Western Spies in the Levant », *History Today*, 13 (1963), pp. 747-756

SIMON, Anne, « 'Gotterfahrung' oder 'Welterfahrung'. Das Erlebnis des Reisens in Pilgerberichte des fünfzehnten Jahrhunderts », dans *Reisen und Welterfahrung in der deutschen Literatur des Mittelalters*, éd. D. Huschenbett – J. Margetts, Würzburg, 1991, pp. 173-184

SOLOVJEV, Alexandre V., « Le voyage de messire de Lannoy dans les pays russes », dans *Orbis scriptus. Dmitrij Tschizewskij zum 70. Geburtstag*, éd. D. Gerhard, Munich, 1966, pp. 791-796

SOMMERFELD, Martin, « Die Reisebeschreibungen der deutschen Jerusalemfahrer im ausgehenden Mittelalter », *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 2/2 (1924), pp. 816-851

STERCHI, Bernhard, « Hugues de Lannoy, auteur de l'Enseignement de vraie noblesse, de l'Instruction d'un jeune prince et des Enseignements paternels », *Le Moyen Âge*, 110 (2004) pp. 79-117

SURDEL, Alain-Julien, « Outremer. La Terre sainte et l'Orient vus par les pèlerins du XV^e siècle », dans *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval* (Senefiance, 11), Aix-en-Provence, 1982, pp. 323-339

SVÁTEK, Jaroslav, « „Do té země jsem přijel, ale zase ji rychle opustil...“ – Návštěva burgundského cestovatele Guilleberta de Lannoy v husitských Čechách » [‘Entray oudit país, mais j’en widay’ – la visite du voyageur bourguignon Guillebert de Lannoy de la Bohême hussite], *Mediaevalia historica bohemica*, 12 (2008), pp. 195-210

SVÁTEK, Jaroslav, « Guillebert de Lannoy, un seigneur bourguignon espion en Terre sainte », dans *La noblesse et la croisade à la fin du Moyen Âge (France, Bourgogne, Bohême)*, éd. M. Nejedlý – J. Svátek (Croisades tardives, 2), Toulouse, 2009, pp. 85-94

SVÁTEK, Jaroslav, « Životní dráha Guilleberta de Lannoy ve světle jeho cestopisů i ostatních pramenů » [La carrière de G. de L. à la lumière de son récit de voyage ainsi que d'autres sources], dans *Guillebert de Lannoy – Cesty a poselstva*, éd. J. Svátek et alii, Prague, 2009, pp. 72-100

SVÁTEK, Jaroslav « Králův zachránce, vévodův vrah. Klikatá životní dráha bretonského šlechtice Tanguyho du Chastel [Sauveur du roi, tueur du duc. La carrière tourmentée du noble breton Tanguy du Chastel], *Dějiny a současnost*, 11/2010, pp. 33-36

SVÁTEK, Jaroslav, « „Návod, jak vést válku proti českým heretikům“. Příběh jednoho nezdařeného protihusitského projektu » [‘Avis pour entreprendre la guerre contre les heretiques de Behaigne’. L’histoire d’un projet anti-hussite infructueux], dans *Křížové výpravy v pozdním středověku*, éd. P. Soukup – J. Svátek, Prague 2010, s. 90-101

SVÁTEK, Jaroslav, « Voyages de Guillebert de Lannoy en Péninsule Ibérique au début du XV^e siècle », *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes (Rencontres de Madrid)*, 51 (2011), pp. 17-30

SZTETYLLO, Janusz, « "Testes de gris et de martres". Pieniądz w Nowgorodzie początku XV. w. w relacji Gilberta de Lannoy » [L’argent à Novgorod au début du XV^e siècle dans le récit de G. de L.], dans *Nummus et historia: Pieniądz Europy średnowiecznej*, éd. St. K. Kuchynski, Varsovie, 1985, pp. 213-220

TERLINDEN, Charles, « Guillebert de Lannoy (1386-1462), le premier ambassadeur belge », *Bulletin de l'Association de la noblesse du royaume de Belgique*, 104 (1970), pp. 225-229

TINGUELY, Frédéric, « Janus en Terre sainte: la figure du pèlerin curieux à la Renaissance », *Revue des Sciences Humaines*, n° 245 (1997), pp. 51-65

TOOMASPOEG, Kristjan, « La guerre baltique et l'Europe méditerranéenne », dans *Regards croisés sur la guerre sainte. Guerre, religion et idéologie dans l'espace méditerranéen latin (XI^e-XIII^e siècle)*, éd. D. Baloup – Ph. Josserand, Toulouse, 2006, pp. 399-412

VAN DEN ABEELE, Baudouin, « Deux manuscrits inconnus du Bestiaire attribué à Pierre de Beauvais », dans *Bestiaires médiévaux. Nouvelles perspectives sur les manuscrits et les traditions textuelles*, éd. B. van den Abeele, Louvain-la-Neuve, 2005, pp. 183-199

VAN DEN ABEELE, Baudouin, « Jean Molinet, Guillebert de Lannoy, Pierre de Beauvais... Un nouveau témoin manuscrit (Bruxelles, BR, II 6978) », dans *Miscellanea in memoriam Pierre Cockshaw (1938-2008). Aspects de la vie culturelles des Pays-Bas Méridionaux (XV^e – XVIII^e siècle)*, éd. F. Daelemans – A. Kelders, Bruxelles, 2009, pp. 515-525

VAN DE WALLE, Baudouin, « Sur les traces des pèlerins flamands, hennuyers et liégeois au monastère du Sainte-Catherine de Sinaï », *Handeligen van het genootschap voor geschiedens gesticht onder de benaming "Société d'émulation" te Brugge*, 101 (1964), pp. 119-147

VIELLIARD, Jeanne, « Pèlerins d'Espagne à la fin du Moyen Âge. Ce que nous apprennent les sauf-conduits délivrés aux pèlerins par la chancellerie des rois d'Aragon entre 1379 et 1422 », dans *Homenatge a Antoni Rubio y Lluch* (t. II), Barcelone, 1936, pp. 265-300

WIJSMAN, Hanno, « Jean Miélot et son réseau. L'insertion à la cour de Bourgogne du traducteur-copiste », *Le Moyen Français*, 67 (2010), pp. 129-156

ZINK, Michel, « Pourquoi raconter son voyage? Débuts et prologues d'une chronique de la Croisade et de deux itinéraires de Terre Sainte », dans *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales* (Senefiance, 2), Aix-en-Provence, 1976, pp. 237-254

Outils de travail

Répertoires, catalogues

(père) ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France...*, Paris 1728

BRIQUET, Charles M., *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier*, Paris, 1907

BOZZOLO, Carla – LOYAU, Hélène (éds.), *La Cour Amoureuse dite de Charles IV*, Paris 1982 (t. I) et 1992 (t. II et III)

HOENSCH, Jörg K. (éd.), *Itinerar König und Kaiser Sigismunds von Luxemburg 1368-1437*, Warendorf, 1995

LABORDE, Léon de, *Les Ducs de Bourgogne. Etudes sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XV^e siècle*, 3 vols., Paris 1849-1852

PARAVICINI, Werner (dir.), *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Biographie. 2. Französische Reiseberichte* (Kieler Werkstücke, Reihe D, 12), Francfort-sur-le-Main, 1999

PARAVICINI, Werner (dir.), *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Biographie. 3. Niederländische Reiseberichte* (Kieler Werkstücke, Reihe D, 14), Francfort-sur-le-Main, 2000

PARAVICINI, Werner (dir.), *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters. Eine analytische Biographie. 1. Deutsche Reiseberichte* (Kieler Werkstücke, Reihe D, 5), Francfort-sur-le-Main, 2000

de SMEDT, Raphaël (dir.), *Les Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or au XV^e siècle* (Kieler Werkstücke, Reihe D, 3), Frankfurt am Main, 2000

SCHWENNICKE, Detlef (éd.), *Europäische Stammtafeln, Neue Folge, Bd. III/4, Das Feudale Frankreich und sein Einfluß auf die Welt des Mittelalters*, Marburg 1989

WITTEK, Martin – GLORIEUX-DE GAND, Thérèse, *Manuscrits datés conservés en Belgique, t. V : 1481-1540, Manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale Albert I^{er} à Bruxelles*, Bruxelles, 1987

Dictionnaires

BÉRIOU, Nicole – JOSSERAND, Philippe (dir.), *Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Âge*, Paris, 2009

DITTRICH, Sigrid – DITTRICH, Lothar, *Lexikon der Tiersymbole. Tiere als Sinnbilder in der Malerei des 14.-17. Jahrhunderts*, Pettersberg, 2005

HASENOHR, Geneviève – ZINK, Michel (dir.), *Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge*, Paris, 1992

Lexikon des Mittelalters I-IX + Registerband, Munich – Zurich – Stuttgart – Weimar, 1980-1999

REY-DEBOVE, Josette – REY, Alain (dir.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, 2007

VIELLIARD, Françoise – MONFRIN, Jacques, *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Âge de Robert Bossuat. Troisième supplément (1960-1980)*, 2 vols., Paris, 1986-1991

Ressources électroniques

Bibleserver.com

<http://www.bibleserver.com/>

British Library – Catalogue of Illuminated Manuscripts

<http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/welcome.htm>

Documenta Catholica Omnia

<http://www.documentacatholicaomnia.eu>

Le Dôme de Monreale

http://www.sicilytourist.com/sicilyfrancaise/palerm/le_d%C3%B4me_de_monreale.htm

Enciclopèdia.cat

<http://www.enciclopedia.cat>

Fiore delli Liberi

http://wiktenauer.com/wiki/Fiore_delli_Liberi/Prologue

Gallica – Bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France

<http://gallica.bnf.fr>

Historic Cities (Jerusalem University)

<http://historic-cities.huji.ac.il>

Prosopographia Burgundica

<http://www.francia.honds.de/index.php?action=bibliotheque>

Racines et histoire

<http://racineshistoire.free.fr>

Le Trésor de la Langue Française Informatisé

<http://atilf.atilf.fr>

Wikipedia.org (versions anglaise, allemande, croate et serbe)

<http://en.wikipedia.org>

<http://de.wikipedia.org>

<http://hr.wikipedia.org>

<http://sr.wikipedia.org>

Table des annexes

- 1) Carte du voyage d'Ogier d'Anglure (1395-1396)
- 2) Carte des voyages de Nompar de Caumont (1416, 1419-1420)
- 3) Carte des voyages de Guillebert de Lannoy I (1410, 1413, 1430, 1446)
- 4) Carte des voyages de Guillebert de Lannoy II (1421-1423, 1428)
- 5) Carte du voyage de Bertrandon de la Broquière (1432-1433)